



Class PQ 2431

Book .C7
1852

PRESENTED BY

Staël-Holstein, Anne Louise Germaine
" (Necker) Baronne de.

CORINNE,

OU

L'ITALIE,

PAR

MME LA BARONNE DE STAËL.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE.

À NEW-YORK:
CHEZ LEAVITT ET ALLEN,
SUCCESSEURS DE LEAVITT ET COMPAGNIE,
RUE DE DEY, No. 27.
1852.

PQ2431
C7
1852

RECOMMENDATIONS.

In the whole circle of polite literature, we scarcely know of any production in modern time, that has been honored with such lavish encomiums as the celebrated work, by Mad. De Stael, entitled '*Corinne, or Italy;*' On its first appearance, the French capital was eloquent in its enthusiastic bursts of applause. We find the following analytical criticism by one of the leading pens of Paris: —

" In literature, strictly so called, and out of the sphere of politics, Corinne' is the masterpiece of Mad. De Stael. It is the shining, immortal work that first acquired her a rank among great writers. It is a work of genius, in which two different objects, a romance and a picture of Italy, are intimately amalgamated: it is at once a work of art and a work of feeling — a poem and a display of the heart. There is an extreme freshness and vivacity in the expressions; yet we perceive in them an ingenious erudition. The latter part of the work forms a complete contrast with the beginning: the most gloomy tint pervades it, exhibiting what may be termed a fearful display of the talent of depicting grief — those nice shades which mark the degrees of sorrowful feeling, and fix, if the expression may be allowed, the fugitive miseries of the heart. The multitude of eloquent passages and enchanting pictures which adorn this extraordinary production, do not impair in the least the interest of the fiction, as the authoress has skilfully introduced the digressions only where the progress of the action is suspended, when the reader is even afraid of its resuming its course, and when he enjoys a moment of repose so much the more because he is sensible of an approaching storm. Two general ideas are, without the reader's suspecting it, continually discussed throughout the work; — they are domestic happiness and the pleasures of imagination, shining genius contrasted with modest and rigid virtue, while the pleadings for and against these two kinds of existence appear to be equally powerful, till at length both become harmoniously blended in the sublime ideal creation of the author's genius. The writings of Mad. De Stael appear to belong to a new age; they announce, as they tend to produce, another period in society and literature — an age of strong, generous, animated thoughts — sentiments proceeding from the depths of the human heart; so that, on a second or third reading, we become impressed with ideas, which with surprise we discover, in a passing inspection, had escaped our notice.

" 'CORINNE' is a work adapted to all readers. From its brilliant pictures the artist may derive fresh enthusiasm, with new means of expressing it; the learned may acquire ingenious comparisons and new imagery; the tourist to the classic land of the old world, the most important and judicious hints; and the critic, the observations of a mind admirably fitted for acquiring correct opinions; in a word, it is a work which has compelled the suffrages of all, and commanded universal praise."

Another authority in literary censorship — the *Edinburgh Review* — is found scarcely less earnest in its praise; and it will be remembered that one of the greatest of British statesmen, the late Sir James Mackintosh, once wrote as follows: — " I swallow *Corinne* slowly, that I may taste every drop; I prolong my enjoyment, and really dread its termination. Powerful and extraordinary book! — a single sentence has excited more feeling, and exercised more reason, than the most faultless models of elegance!"

Gift
Judge and Mrs. Isaac R. Hitt
July 3, 1933

CORINNE,

OU

L'ITALIE.

LIVRE PREMIER.

OSWALD.

CHAPITRE Ier.

Oswald, lord Nelvil, pair d'Écosse, partit d'Edimbourg pour se rendre en Italie, pendant l'hiver de 1794 à 1795. Il avoit une figure noble et belle, beaucoup d'esprit, un grand nom, une fortune indépendante : mais sa santé étoit altérée par un profond sentiment de peine; et les médecins, craignant que sa poitrine ne fût attaquée, lui avoient ordonné l'air du midi. Il suivit leurs conseils, bien qu'il mît peu d'intérêt à la conservation de ses jours. Il espéroit du moins trouver quelque distraction dans la diversité des objets qu'il alloit voir. La plus intime de toutes les douleurs, la perte d'un père, étoit la cause de sa maladie; des circonstances cruelles, des remords inspirés par des scrupules délicats, aigrissoient encore ses regrets, et l'imagination y mêloit ses fantômes. Quand on souffre, on se persuade aisément que l'on est coupable; et les violents chagrins portent le trouble jusque dans la conscience.

A vingt-cinq ans, il étoit découragé de la vie; son esprit jugeoit tout d'avance, et sa sensibilité blessée ne goûtoit plus les illusions du cœur. Personne ne se montroit plus que lui complaisant et dévoué pour ses amis, quand il pouvoit leur rendre service; mais rien ne lui causoit un sentiment de plaisir, pas même le bien qu'il faisoit. Il sacrifioit sans cesse et

facilement ses goûts à ceux d'autrui : mais on ne pouvoit expliquer par la générosité seule cette abnégation absolue de tout égoïsme ; et l'on devoit souvent l'attribuer au genre de tristesse qui ne lui permettoit plus de s'intéresser à son propre sort. Les indifférents jouissoient de ce caractère, et le trouvoient plein de grâce et de charmes ; mais, quand on l'aimoit, on sentoit qu'il s'occupoit du bonheur des autres comme un homme qui n'en espéroit pas pour lui-même ; et l'on étoit presque affligé de ce bonheur, qu'il donnoit sans qu'on pût le lui rendre.

Il avoit cependant un caractère mobile, sensible et passionné ; il réunissoit tout ce qui peut entraîner les autres et soi-même : mais le malheur et le repentir l'avoient rendu timide envers la destinée ; il croyoit la désarmer en n'exigeant rien d'elle. Il espéroit trouver dans le strict attachement à tous ses devoirs, et dans le renoncement aux jouissances vives, une garantie contre les peines qui déchirent l'ame : ce qu'il avoit éprouvé lui faisoit peur, et rien ne lui paroissoit valoir dans ce monde la chance de ces peines ; mais quand on est capable de les ressentir, quel est le genre de vie qui peut en mettre à l'abri ?

Lord Nelvil se flattoit de quitter l'Ecosse sans regret, puisqu'il y restoit sans plaisir : mais ce n'est pas ainsi qu'est faite la funeste imagination des ames sensibles : il ne se doutoit pas des liens qui l'attachoient aux lieux qui lui faisoient le plus de mal, à l'habitation de son père. Il y avoit, dans cette habitation, des chambres, des places, dont il ne pouvoit approcher sans frémir ; et cependant, quand il se résolut à s'en éloigner, il se sentit plus seul encore. Quelque chose d'aride s'empara de son cœur ; il n'étoit plus le maître de verser des larmes quand il souffroit ; il ne pouvoit plus faire renaître ces petites circonstances locales qui l'attendrissoient profondément ; ses souvenirs n'avoient plus rien de vivant ; ils n'étoient plus en relation avec les objets qui l'environnoient : il ne pensoit pas moins à celui qu'il regrettoit, mais il parvenoit plus difficilement à se retracer sa présence.

Quelquefois aussi, il se reprochoit d'abandonner des lieux où son père avoit vécu. — Qui sait, se disoit-il, si les ombres des morts peuvent suivre partout les objets de leur affection ? Peut-être ne leur est-il permis d'errer qu'autour des lieux où leurs cendres reposent ! Peut-être que dans ce moment mon père aussi me regrette ; mais la force lui manque pour me rappeler de si loin ! Hélas ! quand il vivoit, un concours d'événements inouïs n'a-t-il pas dû lui persuader que j'avois trahi sa tendresse, que j'étois rebelle à ma patrie, à la volonté

paternelle, à tout ce qu'il y a de sacré sur la terre? — Ces souvenirs causoient à lord Nelvil une douleur si insupportable, que non-seulement il n'auroit pu les confier à personne, mais il craignoit lui-même de les approfondir. Il est si facile de se faire avec ses propres réflexions un mal irréparable!

Il en coûte davantage pour quitter sa patrie, quand il faut traverser la mer pour s'en éloigner; tout est solennel dans un voyage dont l'océan marque les premiers pas: il semble qu'un abîme s'entr'ouvre derrière vous, et que le retour pourroit devenir à jamais impossible. D'ailleurs, le spectacle de la mer fait toujours une impression profonde; elle est l'image de cet infini qui attire sans cesse la pensée, et dans lequel sans cesse elle va se perdre. Oswald, appuyé sur le gouvernail, et les regards fixés sur les vagues, étoit calme en apparence; car sa fierté et sa timidité réunies ne lui permettoient presque jamais de montrer, même à ses amis, ce qu'il éprouvoit: mais des sentiments pénibles l'agitoient intérieurement. Il se rappeloit le temps où le spectacle de la mer animoit sa jeunesse, par le desir de fendre les flots à la nage, de mesurer sa force contre elle. — Pourquoi, se disoit-il, avec un regret amer, pourquoi me livrer sans relâche à la réflexion? Il y a tant de plaisir dans la vie active, dans ces exercices violents qui nous font sentir l'énergie de l'existence! La mort elle-même alors ne semble qu'un événement peut-être glorieux, subit au moins, et que le déclin n'a point précédé. Mais cette mort qui vient sans que le courage l'ait cherchée, cette mort des ténèbres, qui vous enlève dans la nuit ce que vous avez de plus cher, qui méprise vos regrets, repousse votre bras, et vous oppose sans pitié les éternelles lois du temps et de la nature, cette mort inspire une sorte de mépris pour la destinée humaine, pour l'impuissance de la douleur, pour tous les vains efforts qui vont se briser contre la nécessité. —

Tels étoient les sentiments qui tourmentoient Oswald; et ce qui caractérisoit le malheur de sa situation, c'étoit la vivacité de la jeunesse unie aux pensées d'un autre âge. Il s'identifioit avec les idées qui avoient dû occuper son père, dans les derniers temps de sa vie; et il portoit l'ardeur de vingt-cinq ans dans les réflexions mélancoliques de la vieillesse. Il étoit lassé de tout, et regrettoit cependant le bonheur, comme si les illusions lui étoient restées. Ce contraste, entièrement opposé aux volontés de la nature, qui met de l'ensemble et de la gradation dans le cours naturel des choses, jetoit du désordre au fond de l'ame d'Oswald: mais ses manières extérieures avoient toujours beaucoup de douceur et d'harmonie; et sa tristesse, loin de lui donner de l'humeur,

lui inspiroit encore plus de condescendance et de bonté pour les autres.

Deux ou trois fois, dans le passage de Harwich à Embden, la mer menaça d'être orageuse: lord Nelvil conseilloit les matelots, rassuroit les passagers; et quand il servoit lui-même à la manœuvre, quand il prenoit pour un moment la place du pilote, il y avoit dans tout ce qu'il faisoit une adresse et une force qui ne devoient pas être considérées comme le simple effet de la souplesse et de l'agilité du corps: car l'ame se mêle à tout.

Quand il fallut se séparer, tout l'équipage se pressoit autour d'Oswald, pour prendre congé de lui; ils le remercioient tous de mille petits services qu'il leur avoit rendus dans la traversée, et dont il ne se souvenoit plus. Une fois c'étoit un enfant dont il s'étoit occupé long-temps; plus souvent un vieillard dont il avoit soutenu les pas, quand le vent agitoit le vaisseau. Une telle absence de personnalité ne s'étoit peut-être jamais rencontrée: sa journée se passoit sans qu'il en prît aucun moment pour lui-même; il l'abandonnoit aux autres, par mélancolie et par bienveillance. En le quittant, les matelots lui dirent tous presque en même temps; *Mon cher Seigneur, puissiez-vous être plus heureux!* Oswald n'avoit pas exprimé cependant une seule fois sa peine; et les hommes d'une autre classe, qui avoient fait le trajet avec lui, ne lui en avoient pas dit un mot. Mais les gens du peuple, à qui leurs supérieurs se confient rarement, s'habituent à découvrir les sentiments autrement que par la parole: ils vous plaignent quand vous souffrez, quoiqu'ils ignorent la cause de vos chagrins; et leur pitié spontanée est sans mélange de blâme ou de conseil.

CHAPITRE II.

Voyager est, quoi qu'on en puisse dire, un des plus tristes plaisirs de la vie. Lorsque vous vous trouvez bien dans quelque ville étrangère, c'est que vous commencez à vous y faire une patrie: mais traverser des pays inconnus, entendre parler un langage que vous comprenez à peine, voir des visages humains sans relation avec votre passé ni avec votre avenir, c'est de la solitude et de l'isolement sans repos et sans dignité; car cet empressement, cette hâte pour arriver là où personne

ne vous attend, cette agitation dont la curiosité est la seule cause, vous inspirent peu d'estime pour vous-même, jusqu'au moment où les objets nouveaux deviennent un peu anciens, et créent autour de vous quelques doux liens de sentiment et d'habitude.

Oswald éprouva donc un redoublement de tristesse, en traversant l'Allemagne pour se rendre en Italie. Il falloit alors, à cause de la guerre, éviter la France et les environs de la France; il falloit aussi s'éloigner des armées, qui rendoient les routes impraticables. Cette nécessité de s'occuper des détails matériels du voyage, de prendre chaque jour, et presque à chaque instant, une résolution nouvelle, étoit tout-à-fait insupportable à lord Nelvil. Sa santé, loin de s'améliorer, l'obligeoit souvent à s'arrêter, lorsqu'il eût voulu se hâter d'arriver, ou du moins de partir. Il crachoit le sang, et se soignoit le moins qu'il étoit possible; car il se croyoit coupable, et s'accusoit lui-même avec une trop grande sévérité. Il ne vouloit vivre encore que pour défendre son pays. — La patrie, se disoit-il, n'a-t-elle pas sur nous quelques droits paternels? Mais il faut pouvoir la servir utilement; il ne faut pas lui offrir l'existence débile que je traîne, allant demander au soleil quelques principes de vie pour lutter contre mes maux. Il n'y a qu'un père qui vous recevroit dans un tel état, et vous aimeroit d'autant plus que vous seriez plus délaissé par la nature ou par le sort. —

Lord Nelvil s'étoit flatté que la variété continuelle des objets extérieurs détourneroit un peu son imagination de ses idées habituelles: mais il fut bien loin d'en éprouver d'abord cet heureux effet. Il faut, après un grand malheur, se familiariser de nouveau avec tout ce qui vous entoure; s'accoutumer aux visages que l'on revoit, à la maison où l'on demeure, aux habitudes journalières qu'on doit reprendre: chacun de ces efforts est une secousse pénible, et rien ne les multiplie comme un voyage.

Le seul plaisir de lord Nelvil étoit de parcourir les montagnes du Tyrol sur un cheval écossais, qu'il avoit emmené avec lui, et qui, comme les chevaux de ce pays, galopoit en gravissant les hauteurs; il s'écartoit de la grande route pour passer par les sentiers les plus escarpés. Les paysans étonnés s'écrioient d'abord avec effroi, en le voyant ainsi sur le bord des abîmes; puis ils battoient des mains en admirant son adresse, son agilité, son courage. Oswald aimoit assez l'émotion du danger: elle soulève le poids de la douleur; elle réconcilie un moment avec cette vie qu'on a reconquise, et qu'il est si facile de perdre.

CHAPITRE III.

Dans la ville d'Inspruck, avant d'entrer en Italie, Oswald entendit raconter à un négociant, chez lequel il s'étoit arrêté quelque temps, l'histoire d'un émigré français, appelé le comte d'Erfeuil, qui l'interessa beaucoup en sa faveur. Cet homme avoit supporté la perte entière d'une très-grande fortune avec une sérénité parfaite; il avoit vécu, et fait vivre, par son talent pour la musique, un vieil oncle qu'il avoit soigné jusqu'à sa mort; il s'étoit constamment refusé à recevoir les services d'argent qu'on s'étoit empressé de lui offrir; il avoit montré la plus brillante valeur, la valeur française, pendant la guerre, et la gaîté la plus inaltérable au milieu des revers. il desiroit d'aller à Rome, pour y retrouver un de ses parents dont il devoit hériter, et souhaitoit un compagnon, ou plutôt un ami, pour faire avec lui le voyage plus agréablement.

Les souvenirs les plus douloureux de lord Nelvil étoient attachés à la France: néanmoins il étoit exempt des préjugés qui séparent les deux nations, parce qu'il avoit eu pour ami intime un Français, et qu'il avoit trouvé dans cet ami la plus admirable réunion de toutes les qualités de l'ame. Il offrit donc au négociant qui lui raconta l'histoire du comte d'Erfeuil, de conduire en Italie ce noble et malheureux jeune homme. Le négociant vint annoncer à lord Nelvil, au bout d'une heure, que sa proposition étoit acceptée avec reconnoissance. Oswald étoit heureux de rendre ce service; mais il lui en coûtoit beaucoup de renoncer à la solitude, et sa timidité souffroit de se trouver tout à coup dans une relation habituelle avec un homme qu'il ne connoissoit pas.

Le comte d'Erfeuil vint faire visite à lord Nelvil pour le remercier. Il avoit des manières élégantes, une politesse facile et de bon goût; et dès l'abord il se montroit parfaitement à son aise. On s'étonnoit, en le voyant, de tout ce qu'il avoit souffert; car il supportoit son sort avec un courage qui alloit jusqu'à l'oubli, et il avoit dans sa conversation une légèreté vraiment admirable, quand il parloit de ses propres revers, mais moins admirable, il faut en convenir, quand elle s'étendoit à d'autres sujets.

— Je vous ai beaucoup d'obligation, mylord, dit le comte d'Erfeuil, de me retirer de cette Allemagne où je m'ennuyois à périr. — Vous y êtes cependant, répondit lord Nelvil, généralement aimé et considéré. — J'y ai des amis, reprit le comte d'Erfeuil, que je regrette sincèrement; car, dans ce

pays-ci, l'on ne rencontre que les meilleures gens du monde mais je ne sais pas un mot d'allemand, et vous conviendrez que ce seroit un peu long et un peu fatigant pour moi de l'apprendre. Depuis que j'ai eu le malheur de perdre mon oncle, je ne sais que faire de mon temps : quand il falloit m'occuper de lui, cela remplissoit ma journée ; à présent les vingt-quatre heures me pèsent beaucoup. — La délicatesse avec laquelle vous vous êtes conduit pour monsieur votre oncle, dit lord Nelvil, inspire pour vous, monsieur le comte, la plus profonde estime. — Je n'ai fait que mon devoir, reprit le comte d'Erfeuil : le pauvre homme m'avoit comblé de biens pendant mon enfance ; je ne l'aurois jamais quitté, eût-il vécu cent ans ! mais c'est heureux pour lui d'être mort : ce le seroit aussi pour moi, ajouta-t-il, en riant, car je n'ai pas grand espoir dans ce monde. J'ai fait de mon mieux à la guerre pour être tué ; mais puisque le sort m'a épargné, il faut vivre aussi bien qu'on le peut. — Je me féliciterai de mon arrivée ici, répondit lord Nelvil, si vous vous trouvez bien à Rome, et si.... — O mon Dieu ! interrompit le comte d'Erfeuil, je me trouverai bien partout ; quand on est jeune et gai, tout s'arrange. Ce ne sont pas les livres ni la méditation qui m'ont acquis la philosophie que j'ai, mais l'habitude du monde et des malheurs ; et vous voyez bien, mylord, que j'ai raison de compter sur le hasard, puisqu'il m'a procuré l'occasion de voyager avec vous. — En achevant ces mots, le comte d'Erfeuil salua lord Nelvil de la meilleure grâce du monde, convint de l'heure du départ pour le jour suivant, et s'en alla.

Le comte d'Erfeuil et lord Nelvil partirent le lendemain. Oswald, après les premières phrases de politesse, fut plusieurs heures sans dire un mot ; mais voyant que ce silence fatiguoit son compagnon, il lui demanda s'il se faisoit un plaisir d'aller en Italie. — Mon Dieu, répondit le comte d'Erfeuil, je sais ce qu'il faut croire de ce pays là , je ne m'attends pas du tout à m'y amuser. Un de mes amis, qui y a passé six mois, m'a dit qu'il n'y avoit pas de province en France où il n'y eût un meilleur théâtre, et une société plus agréable, qu'à Rome : mais dans cette ancienne capitale du monde, je trouverai sûrement quelques Français avec qui causer, et c'est tout ce que je desire. — Vous n'avez pas été tenté d'apprendre l'italien ? interrompit Oswald. — Non, du tout, reprit le comte d'Erfeuil ; cela n'entroit pas dans le plan de mes études. — Et il prit, en disant cela, un air si sérieux, qu'on auroit pu croire que c'étoit une résolution fondée sur de graves motifs.

— Si vous voulez que je vous le dise, continua le comte d'Erfeuil, je n'aime, en fait de nation, que les Anglais et les

Français; il faut être fiers comme eux, ou brillants comme nous; tout le reste n'est que de l'imitation. — Oswald se tut; le comte d'Erfeuil, quelques moments après, recommença l'entretien par des traits d'esprit et de gaîté fort aimables. Il jouoit avec les mots, avec les phrases d'une façon très-ingénieuse: mais ni les objets extérieurs, ni les sentiments intimes, n'étoient l'objet de ses discours. Sa conversation ne venoit, pour ainsi dire, ni du dehors, ni du dedans; elle passoit entre la réflexion et l'imagination, et les seuls rapports de la société en étoient le sujet.

Il nommoit vingt noms propres à lord Nelvil, soit en France, soit en Angleterre, pour savoir s'il les connoissoit; et il racontoit à cette occasion des anecdotes piquantes, avec une tournure pleine de grâce; mais on eût dit, à l'entendre, que le seul entretien convenable pour un homme de goût, c'étoit, si l'on peut s'exprimer ainsi, le commérage de la bonne compagnie.

Lord Nelvil réfléchit quelque temps au caractère du comte d'Erfeuil, à ce mélange singulier de courage et de frivolité, à ce mépris du malheur, si grand, s'il avoit coûté plus d'efforts, si héroïque, s'il ne venoit pas de la même source qui rend incapable des affections profondes. — Un Anglais, se disoit Oswald, seroit accablé de tristesse dans de semblables circonstances. D'où vient la force de ce Français? d'où vient aussi sa mobilité? Le comte d'Erfeuil, en effet, entend-il vraiment l'art de vivre? Quand je me crois supérieur, ne suis-je que malade? Son existence légère s'accorde-t-elle mieux que la mienne avec la rapidité de la vie? et faut-il esquiver la réflexion comme une ennemie, au lieu d'y livrer toute son ame? — En vain Oswald auroit-il éclairci ces doutes; nul ne peut sortir de la région intellectuelle qui lui a été assignée, et les qualités sont plus indomptables encore que les défauts.

Le comte d'Erfeuil ne faisoit aucune attention à l'Italie, et rendoit presque impossible à lord Nelvil de s'en occuper; car il le détournoit sans cesse de la disposition qui fait admirer un beau pays, et sentir son charme pittoresque. Oswald prêtoit l'oreille autant qu'il le pouvoit au bruit du vent, au murmure des vagues; car toutes les voix de la nature faisoient plus de bien à son ame que les propos de la société, tenus au pied des Alpes, à travers les ruines, et sur les bords de la mer.

La tristesse qui consumoit Oswald, eût mis moins d'obstacle au plaisir qu'il pouvoit goûter par l'Italie, que la gaîté même du comte d'Erfeuil: les regrets d'une ame sensible peuvent s'allier avec la contemplation de la nature et la jouissance des beaux-arts; mais la frivolité, sous quelque forme qu'elle se

présente, ôte à l'attention sa force, à la pensée son originalité, au sentiment sa profondeur. Un des effets singuliers de cette frivolité étoit d'inspirer beaucoup de timidité à lord Nelvil, dans ses relations avec le comte d'Erfeuil : l'embarras est presque toujours pour celui dont le caractère est le plus sérieux. La légèreté spirituelle impose à l'esprit méditatif; et celui qui se dit heureux, semble plus sage que celui qui souffre.

Le comte d'Erfeuil étoit doux, obligeant, facile en tout, sérieux seulement dans l'amour-propre, et digne d'être aimé comme il aimoit, c'est-à-dire comme un bon camarade de plaisirs et de périls; mais il ne s'entendoit point au partage des peines. Il s'ennuyoit de la mélancolie d'Oswald : et, par bon cœur, autant que par goût, il auroit souhaité de la dissiper. — Que vous manque-t-il ? lui disoit-il souvent. N'êtes-vous pas jeune, riche, et, si vous le voulez, bien portant ? car vous n'êtes malade que parce que vous êtes triste. Moi, j'ai perdu ma fortune, mon existence ; je ne sais ce que je deviendrai, et cependant je jouis de la vie comme si je possédois toutes les prospérités de la terre. — Vous avez un courage aussi rare qu'honorable, répondit lord Nelvil ; mais les revers que vous avez éprouvés, font moins de mal que les chagrins du cœur. — Les chagrins du cœur ! s'écria le comte d'Erfeuil, oh ! c'est vrai, ce sont les plus cruels de tous.... Mais.... mais .... encore faut-il s'en consoler ; car un homme sensé doit chasser de son ame tout ce qui ne peut servir ni aux autres ni à lui-même. Ne sommes nous pas ici-bas pour être utiles d'abord, et puis heureux ensuite ? Mon cher Nelvil, tenons-nous-en là. —

Ce que disoit le comte d'Erfeuil étoit raisonnable, dans le sens ordinaire de ce mot ; car il avoit, à beaucoup d'égards, ce qu'on appelle une bonne tête : ce sont les caractères passionnés, bien plus que les caractères légers, qui sont capables de folie ; mais, loin que sa façon de sentir excitât la confiance de lord Nelvil, celui-ci auroit voulu pouvoir assurer au comte d'Erfeuil qu'il étoit le plus heureux des hommes, pour éviter le mal que lui faisoient ses consolations.

Cependant le comte d'Erfeuil s'attachoit beaucoup à lord Nelvil : sa résignation et sa simplicité, sa modestie et sa fierté, lui inspiroient une considération dont il ne pouvoit se défendre. Il s'agitoit autour du calme extérieur d'Oswald : il cherchoit dans sa tête tout ce qu'il avoit entendu dire de plus grave dans son enfance à des parents âgés, afin de l'essayer sur lord Nelvil ; et, tout étonné de ne pas vaincre son apparente froideur, il se disoit en lui-même : — Mais n'ai-je

pas de la bonté, de la franchise, du courage? ne suis-je pas aimable en société? Que peut-il donc me manquer pour produire de l'effet sur cet homme? et n'y a-t-il pas entre nous quelque mal-entendu, qui vient peut-être de ce qu'il ne sait pas assez bien le français?

CHAPITRE IV.

Une circonstance imprévue accrut beaucoup le sentiment de respect que le comte d'Erfeuil éprouvoit déjà, presqu'à son insu, pour son compagnon de voyage. La santé de lord Nelvil l'avoit contraint de s'arrêter quelques jours à Ancône. Les montagnes et la mer rendent la situation de cette ville très-belle; et la foule de Grecs qui travaillent sur le devant des boutiques, assis à la manière orientale, la diversité des costumes des habitants du Levant qu'on rencontre dans les rues, lui donnent un aspect original et intéressant. L'art de la civilisation tend sans cesse à rendre tous les hommes semblables en apparence, et presque en réalité; mais l'esprit et l'imagination se plaisent dans les différences qui caractérisent les nations: les hommes ne se ressemblent entre eux que par l'affectation ou le calcul; mais tout ce qui est naturel, est varié. C'est donc un petit plaisir, au moins pour les yeux, que la diversité des costumes; elle semble promettre une manière nouvelle de sentir et de juger.

Le culte grec, le culte catholique, et le culte juif, existent simultanément et paisiblement dans la ville d'Ancône. Les cérémonies de ces religions diffèrent extrêmement entre elles; mais un même sentiment s'élève vers le ciel dans ces rites divers, un même cri de douleur, un même besoin d'appui.

L'église catholique est au haut de la montagne, et domine à pic sur la mer; le bruit des flots se mêle souvent aux chants des prêtres: l'église est surchargée, dans l'intérieur, d'une foule d'ornements d'assez mauvais goût; mais quand on s'arrête sous le portique du temple, on aime à rapprocher le plus pur des sentiments de l'ame, la religion, avec le spectacle de cette superbe mer, sur laquelle l'homme jamais ne peut imprimer sa trace. La terre est travaillée par lui; les montagnes sont coupées par ses routes; les rivières se resserrent en canaux pour porter ses marchandises: mais, si les vaisseaux sillonnent

un moment les ondes, la vague vient effacer aussitôt cette légère marque de servitude; et la mer reparaît telle qu'elle fut au moment de la création.

Lord Nelvil avoit fixé son départ pour Rome au lendemain, lorsqu'il entendit pendant la nuit des cris affreux dans la ville; il se hâta de sortir de son auberge pour en savoir la cause, et vit un incendie qui partoit du port et remontoit de maison en maison jusqu'au haut de la ville; les flammes se répétoient au loin dans la mer; le vent, qui augmentoit leur vivacité, agitoit aussi leur image dans les flots, et les vagues soulevées réfléchissoient de mille manières les traits sanglants d'un feu sombre.

Les habitants d'Ancône, n'ayant point chez eux de pompes en bon état, se hâtoient de porter avec leurs bras quelques secours. (1) On entendoit, à travers les cris, le bruit de chaînes des galériens, employés à sauver la ville qui leur servoit de prison. Les diverses nations du Levant, que le commerce attire à Ancône, exprimoient leur effroi par la stupeur de leurs regards. Les marchands, à l'aspect de leurs magasins en flamme, perdoient entièrement la présence d'esprit. Les alarmes pour la fortune troublent autant le commun des hommes que la crainte de la mort, et n'inspirent pas cet élan de l'ame, cet enthousiasme qui fait trouver des ressources.

Les cris des matelots ont toujours quelque chose de lugubre et de prolongé, que la terreur rendoit encore bien plus effrayant. Les mariniers, sur les bords de la mer Adriatique, sont revêtus d'une capote rouge et brune très-singulière; et du milieu de ce vêtement sortoit le visage animé des Italiens, qui peignoit la crainte sous mille formes. Les habitants, couchés par terre dans les rues, couvroient leurs têtes de leurs manteaux, comme s'il ne leur restoit plus rien à faire qu'à ne pas voir leur désastre; d'autres se jetoient dans les flammes sans la moindre espérance d'y échapper: on voyoit tour-à-tour une fureur et une résignation aveugles, mais nulle part le sang-froid que double les moyens et les forces.

Oswald se souvint qu'il y avoit deux bâtiments anglais dans le port; et ces bâtiments ont à bord des pompes parfaitement bien faites: il courut chez le capitaine, et monta avec lui sur le bateau, pour aller chercher ces pompes. Les habitants qui le virent entrer dans la chaloupe lui crioient: *Ah! vous faites bien, vous autres étrangers, de quitter notre malheureuse ville.* — Nous allons revenir, dit Oswald. — Ils ne le crurent pas. Il revint pourtant, établit l'une de ses pompes en face de la

(1) *Voyez* les Notes à la fin du volume.

première maison qui brûloit sur le port, et l'autre vis-à-vis de celle qui brûloit au milieu de la rue. Le comte d'Erfeuil exposoit sa vie avec insouciance, courage et gaîté ; les matelots anglais et les domestiques de lord Nelvil vinrent tous à son aide : car les habitants d'Ancône restoient immobiles, comprenant à peine ce que ces étrangers vouloient faire, et ne croyant pas du tout à leurs succès.

Les cloches sonnoient de toutes parts ; les prêtres faisoient des processions ; les femmes pleuroient, en se prosternant devant quelques images de saints au coin des rues ; mais personne ne pensoit aux secours naturels que Dieu a donnés à l'homme pour se défendre. Cependant, quand les habitants aperçurent les heureux effets de l'activité d'Oswald ; quand ils virent que les flammes s'éteignoient, et que leurs maisons seroient conservées, ils passèrent de l'étonnement à l'enthousiasme ; ils se pressoient autour de lord Nelvil, et lui baisoient les mains avec un empressement si vif, qu'il étoit obligé d'avoir recours à la colère, pour écarter de lui tout ce qui pouvoit retarder la succession rapide des ordres et des mouvements nécessaires pour sauver la ville. Tout le monde s'étoit rangé sous son commandement, parce que dans les plus petites comme dans les plus grandes circonstances, dès qu'il y a du danger, le courage prend sa place ; dès que les hommes ont peur, ils cessent d'être jaloux.

Oswald, à travers la rumeur générale, distingua cependant des cris plus horribles que tous les autres, qui se fasoient entendre à l'autre extrémité de la ville. Il demanda d'où venoient ces cris : on lui dit qu'ils partoient du quartier des Juifs : l'officier de police avoit coutume de fermer les barrières de ce quartier le soir ; et l'incendie gagnant de ce côté, les Juifs ne pouvoient s'échapper. Oswald frémit à cette idée, et demanda qu'à l'instant le quartier fût ouvert ; mais quelques femmes du peuple qui l'entendirent, se jetèrent à ses pieds, pour le conjurer de n'en rien faire : *Vous voyez bien*, disoient-elles, *ô notre bon ange ! que c'est sûrement à cause des Juifs qui sont ici, que nous avons souffert cet incendie ; ce sont eux qui nous portent malheur ; et si vous les mettez en liberté, toute l'eau de la mer n'éteindra pas les flammes :* et elles supplioient Oswald de laisser brûler les Juifs, avec autant d'éloquence et de douceur que si elles avoient demandé un acte de clémence. Ce n'étoient point de méchantes femmes, mais des imaginations superstitieuses, vivement frappées par un grand malheur. Oswald contenoit à peine son indignation, en entendant ces étranges prières.

Il envoya quatre matelots anglais avec des haches, pour

briser les barrières qui retenoient ces malheureux ; et ils se répandirent à l'instant dans la ville, courant à leurs marchandises, au milieu des flammes, avec cette avidité de fortune qui a quelque chose de bien sombre, quand elle fait braver la mort. On diroit que l'homme, dans l'état actuel de la société, n'a presque rien à faire du simple don de la vie.

Il ne restoit plus qu'une maison au haut de la ville, que les flammes entouroient tellement qu'il étoit impossible de les éteindre, et plus impossible encore d'y pénétrer. Les habitants d'Ancône avoient montré si peu d'intérêt pour cette maison, que les matelots anglais, ne la croyant point habitée, avoient ramené leurs pompes vers le port. Oswald lui-même, étourdi par les cris de ceux qui l'entouroient, et qui l'appeloient à leur secours, n'y avoit pas fait attention. L'incendie s'étoit communiqué plus tard de ce côté, mais y avoit fait de grands progrès. Lord Nelvil demanda si vivement quelle étoit cette maison, qu'un homme enfin lui répondit que c'etoit l'hôpital des fous. A cette idée toute son ame fut bouleversée ; il se retourna, et ne vit plus aucun de ses matelots autour de lui : le comte d'Erfeuil n'y étoit pas non plus ; et c'étoit en vain qu'il se seroit adressé aux habitants d'Ancône : ils étoient presque tous occupés à sauver, ou à faire sauver, leurs marchandises, et trouvoient absurde de s'exposer pour des hommes dont il n'y avoit pas un qui ne fût fou sans remède : *C'est une bénédiction du ciel,* disoient-ils, *pour eux et pour leurs parents, s'ils meurent ainsi, sans que ce soit la faute de personne.*

Pendant que l'on tenoit de semblables discours autour d'Oswald, il marchoit à grands pas vers l'hôpital ; et la foule qui le blâmoit le suivoit avec un sentiment d'enthousiasme involontaire et confus. Oswald, arrivé près de la maison, vit, à la seule fenêtre qui n'étoit pas entourée par les flammes, des insensés qui regardoient les progrès de l'incendie, et sourioient de ce rire déchirant qui suppose ou l'ignorance de tous les maux de la vie, ou tant de douleur au fond de l'ame, qu'aucune forme de la mort ne peut plus causer d'épouvante. Un frissonnement inexprimable s'empara d'Oswald à ce spectacle : il avoit senti, dans le moment le plus affreux de son désespoir, que sa raison étoit prête à se troubler ; et, depuis cette époque, l'aspect de la folie lui inspiroit toujours la pitié la plus douloureuse. Il saisit une échelle qui se trouvoit près de là ; il l'appuie contre le mur, monte au milieu des flammes, et entre par la fenêtre dans une chambre où les malheureux qui restoient à l'hôpital etoient tous réunis.

Leur folie étoit assez douce pour que, dans l'intérieur de la

maison, tous fussent libres, excepté un seul qui étoit enchaîné dans cette même chambre où les flammes se faisoient jour à travers la porte, mais n'avoient pas encore consumé le plancher. Oswald, apparoissant au milieu de ces misérables créatures, toutes dégradées par la maladie et la souffrance, produisit sur elles un si grand effet de surprise et d'enchantement, qu'il s'en fit obéir d'abord sans résistance. Il leur ordonna de descendre devant lui, l'un après l'autre, par l'échelle, que les flammes pouvoient dévorer dans un moment. Le premier de ces malheureux obéit sans proférer une parole : l'accent et la physionomie de lord Nelvil l'avoient entièrement subjugué. Un troisième voulut résister, sans se douter du danger que lui faisoit courir chaque moment de retard, et sans penser au péril auquel il exposoit Oswald, en le retenant plus long-temps. Le peuple, qui sentoit toute l'horreur de cette situation, crioit à lord Nelvil de revenir, de laisser ces insensés s'en retirer comme ils le pourroient : mais le libérateur n'écoutoit rien avant d'avoir achevé sa généreuse entreprise.

Sur les six malheureux qui étoient dans l'hôpital, cinque étoient déjà sauvés ; il ne restoit plus que le sixième, qui étoit enchaîné. Oswald détache ses fers, et veut lui faire prendre, pour échapper, les mêmes moyens qu'à ses compagnons ; mais c'étoit un pauvre jeune homme privé tout-à-fait de la raison ; et, se trouvant en liberté après deux ans de chaîne, il s'élançoit dans la chambre avec une joie désordonnée. Cette joie devint de la fureur, lorsqu'Oswald voulut le faire sortir par la fenêtre. Lord Nelvil, voyant alors que les flammes gagnoient toujours de plus en plus la maison, et qu'il étoit impossible de décider cet insensé à se sauver lui-même, le saisit dans ses bras, malgré les efforts du malheureux, qui luttoit contre son bienfaiteur. Il l emporta sans savoir où il mettoit les pieds, tant la fumée obscurcissoit sa vue ; il sauta les derniers échelons au hasard, et remit l'infortuné, qui l'injurioit encore, à quelques personnes, en leur faisant promettre d'avoir soin de lui.

Oswald, animé par le danger qu'il venoit de courir, les cheveux épars, le regard fier et doux, frappa d'admiration et presque de fanatisme la foule qui le considéroit ; les femmes surtout s'exprimoient avec cette imagination qui est un don presque universel en Italie, et prête souvent de la noblesse aux discours des gens du peuple. Elles se jetoient à genoux devant lui, et s'écrioient : *Vous êtes sûrement saint Michel, le patron de notre ville ; déployez vos ailes, mais ne nous quittez pas : allez là-haut, sur le clocher de la cathédrale, pour que de là toute la ville vous voie et vous prie. — Mon enfant est malade,*

disoit l'une, *guérissez-le. Dites-moi,* disoit l'autre, *où est mon mari, qui est absent depuis plusieurs années.* Oswald cherchoit une manière de s'échapper. Le comte d'Erfeuil arriva, et lui dit, en lui serrant la main : — Cher Nelvil, il faut pourtant partager quelque chose avec ses amis ; c'est mal fait de prendre ainsi pour soi seul tous les périls. — Tirez-moi d'ici, lui dit Oswald, à voix basse. — Un moment d'obscurité favorisa leur fuite ; et tous les deux en hâte allèrent prendre des chevaux à la poste.

Lord Nelvil éprouva d'abord quelque douceur par le sentiment de la bonne action qu'il venoit de faire : mais avec qui pouvoit-il en jouir, maintenant que son meilleur ami n'existoit plus ? Malheur aux orphelins ! les événements fortunés, aussi-bien que les peines, leur font sentir la solitude du cœur. Comment, en effet, remplacer jamais cette affection née avec nous, cette intelligence, cette sympathie du sang, cette amitié préparée par le ciel entre un enfant et son père ? On peut encore aimer ; mais confier toute son ame est un bonheur qu'on ne trouvera plus.

CHAPITRE V.

Oswald parcourut la Marche d'Ancône et l'Etat ecclésiastique jusqu'à Rome, sans rien observer, sans s'intéresser à rien ; la disposition mélancolique de son ame en étoit la cause, et puis une certaine indolence naturelle, à laquelle il n'étoit arraché que par les passions fortes. Son goût pour les arts ne s'étoit point encore développé : il n'avoit vécu qu'en France, où la société est tout ; et à Londres, où les intérêts politiques absorbent presque tous les autres : son imagination, concentrée dans ses peines, ne se complaisoit point encore aux merveilles de la nature, ni aux chefs-d'œuvre des arts.

Le comte d'Erfeuil parcouroit chaque ville, le guide des voyageurs à la main ; il avoit à-la-fois le double plaisir de perdre son temps à tout voir, et d'assurer qu'il n'avoit rien vu qui pût être admiré, quand on connoissoit la France. L'ennui du comte d'Erfeuil décourageoit Oswald ; il avoit d'ailleurs des préventions contre les Italiens et contre l'Italie : il ne pénétroit pas encore le mystère de cette nation ni de ce pays ; mystère qu'il faut comprendre par l'imagination, plutôt

que par cet esprit de jugement qui est particulièrement developpé dans l'éducation anglaise.

Les Italiens sont bien plus remarquables par ce qu'ils ont été, et par ce qu'ils pourroient être, que par ce qu'ils sont maintenant. Le désert qui environne la ville de Rome, cette terre fatiguée de gloire, qui semble dédaigner de produire, n'est qu'une contrée inculte et négligée, pour qui la considère seulement sous les rapports de l'utilité. Oswald, accoutumé dès son enfance à l'amour de l'ordre et de la prospérité publique, reçut d'abord des impressions défavorables, en traversant des plaines abandonnées qui annonçoient l'approche de la ville autrefois reine du monde : il blâma l'indolence des habitants et de leurs chefs. Lord Nelvil jugeoit l'Italie en administrateur éclairé ; le comte d'Erfeuil en homme du monde : ainsi, l'un par raison, et l'autre par légèreté, n'éprouvoient point l'effet que la campagne de Rome produit sur l'imagination, quand on s'est pénétré des souvenirs et des regrets, des beautés naturelles et des malheurs illustres, qui répandent sur ce pays un charme indéfinissable.

Le comte d'Erfeuil faisoit de comiques lamentations sur les environs de Rome. — Quoi ! disoit-il, point de maisons de campagne, point de voitures, rien qui annonce le voisinage d'une grande ville ! Ah ! bon Dieu, quelle tristesse ! En approchant de Rome, les postillons s'écrièrent avec transport : *Voyez, voyez, c'est la coupole de Saint-Pierre !* Les Napolitains montrent ainsi le Vésuve ; et la mer fait de même l'orgueil des habitants des côtes. — On croiroit voir le dôme des Invalides, s'écria le comte d'Erfeuil. — Cette comparaison, plus patriotique que juste, détruisit l'effet qu'Oswald auroit pu recevoir, à l'aspect de cette magnifique merveille de la création des hommes. Ils entrèrent dans Rome, non par un beau jour, non par une belle nuit, mais par un soir obscur, par un temps gris, qui ternit et confond tous les objets. Ils traversèrent le Tibre sans le remarquer ; ils arrivèrent à Rome par la porte du Peuple, qui conduit d'abord au Corso, à la plus grande rue de la ville moderne, mais à la partie de Rome qui a le moins d'originalité, puisqu'elle ressemble davantage aux autres villes de l'Europe.

La foule se promenoit dans les rues ; des marionnettes et des charlatans formoient des groupes sur la place où s'élève la colonne Antonine. Toute l'attention d'Oswald fut captivée par les objets les plus près de lui. Le nom de Rome ne retentissoit point encore dans son ame ; il ne sentoit que le profond isolement qui serre le cœur, quand vous entrez dans une ville étrangère, quand vous voyez cette multitude de per-

sonnes à qui votre existence est inconnue, et qui n'ont aucun intérêt commun avec vous. Ces réflexions, si tristes pour tous les hommes, le sont encore plus pour les Anglais, qui sont accoutumés à vivre entre eux, et se mêlent difficilement avec les mœurs des autres peuples. Dans le vaste caravansérail de Rome, tout est étranger, même les Romains, qui semblent habiter là, non comme des possesseurs, *mais comme des pélerins qui se reposent auprès des ruines.* (2) Oswald, oppressé par des sentiments pénibles, alla s'enfermer chez lui, et ne sortit point pour voir la ville. Il étoit bien loin de penser que ce pays, dans lequel il entroit avec un tel sentiment d'abattement et de tristesse, seroit bientôt pour lui la source de tant d'idées et de jouissances nouvelles.

LIVRE II.

CORINNE AU CAPITOLE.

CHAPITRE Ier.

OSWALD se réveilla dans Rome. Un soleil éclatant, un soleil d'Italie, frappa ses premiers regards; et son ame fut pénétrée d'un sentiment d'amour et de reconnoissance pour le ciel, qui sembloit se manifester par ces beaux rayons. Il entendit résonner les cloches des nombreuses églises de la ville; des coups de canon, de distance en distance, annonçoient quelque grande solennité: il demanda quelle en étoit la cause; on lui répondit qu'on devoit couronner, le matin même, au Capitole, la femme la plus célèbre de l'Italie, Corinne, poète, écrivain, improvisatrice, et l'une des plus belles personnes de Rome. Il fit quelques questions sur cette cérémonie, consacrée par les noms de Pétrarque et du Tasse; et toutes les réponses qu'il reçut, excitèrent vivement sa curiosité.

Il n'y avoit certainement rien de plus contraire aux habitudes et aux opinions d'un Anglais, que cette grande publicité donnée à la destinée d'une femme: mais l'enthousiasme qu'inspirent aux Italiens tous les talents de l'imagination, gagne, au moins momentanément, les étrangers; et l'on oublie les préjugés mêmes de son pays, au milieu d'une nation si vive dans l'expression des sentiments qu'elle éprouve. Les gens du peuple à Rome connoissent les arts, raisonnent avec goût sur les statues: les tableaux, les monuments, les antiquités, et le mérite littéraire porté à un certain degré, sont pour eux un intérêt national.

Oswald sortit pour aller sur la place publique; il y entendit parler de Corinne, de son talent, de son génie. On avoit décoré les rues par lesquelles elle devoit passer. Le peuple, qui ne se rassemble d'ordinaire que sur les pas de la fortune ou de la puissance, étoit là presqu'en rumeur, pour voir une personne dont l'esprit étoit la seule distinction. Dans l'état actuel des Italiens, la gloire des beaux-arts est l'unique qui leur soit permise; et ils sentent le génie en ce genre avec une

vivacité qui devroit faire naître beaucoup de grands hommes, s'il suffisoit de l'applaudissement pour les produire, s'il ne falloit pas une vie forte, de grands intérêts et une existence indépendante, pour alimenter la pensée.

Oswald se promenoit dans les rues de Rome, en attendant l'arrivée de Corinne. A chaque instant on la nommoit, on racontoit d'elle un trait nouveau, qui annonçoit la réunion de tous les talents qui captivent l'imagination. L'un disoit que sa voix étoit la plus touchante d'Italie; l'autre, que personne ne jouoit la tragédie comme elle; l'autre, qu'elle dansoit comme une nymphe, et qu'elle dessinoit avec autant de grâce que d'invention: tous disoient qu'on n'avoit jamais écrit ni improvisé d'aussi beaux vers, et que, dans la conversation habituelle, elle avoit tour à tour une grâce et une éloquence qui charmoient tous les esprits. On disputoit pour savoir quelle ville d'Italie lui avoit donné la naissance: mais les Romains soutenoient vivement qu'il falloit être né à Rome pour parler l'italien avec cette pureté. Son nom de famille étoit ignoré. Son premier ouvrage avoit paru cinq ans auparavant, et portoit seulement le nom de Corinne. Personne ne savoit où elle avoit vécu, ni ce qu'elle avoit été avant cette époque; elle avoit maintenant à peu près vingt-six ans. Ce mystère et cette publicité tout-à-la-fois, cette femme dont tout le monde parloit, et dont on ne connoissoit pas le véritable nom, parurent à lord Nelvil l'une des merveilles du singulier pays qu'il venoit voir. Il auroit jugé très-sévèrement une telle femme en Angleterre: mais il n'appliquoit à l'Italie aucune des convenances sociales, et le couronnement de Corinne lui inspiroit d'avance l'intérêt que feroit naître une aventure de l'Arioste.

Une musique très-belle et très-éclatante précéda l'arrivée de la marche triomphale. Un événement, quel qu'il soit, annoncé par la musique, cause toujours de l'émotion. Un grand nombre de seigneurs romains et quelques étrangers précédoient le char qui conduisoit Corinne; *c'est le cortége de ses admirateurs*, dit un Romain. *Oui*, répondit l'autre; *elle reçoit l'encens de tout le monde, mais elle n'accorde à personne une préférence décidée; elle est riche, indépendante; l'on croit même, et certainement elle en a bien l'air, que c'est une femme d'une illustre naissance, qui ne veut pas être connue.* — *Quoi qu'il en soit*, reprit un troisième, *c'est une divinité entourée de nuages.* Oswald regarda l'homme qui parloit ainsi, et tout désignoit en lui le rang le plus obscur de la société; mais, dans le Midi, l'on se sert si naturellement des

expressions les plus poétiques, qu'on diroit qu'elles se puisent dans l'air, et sont inspirées par le soleil.

Enfin, les quatre chevaux blancs qui traînoient le char de Corinne, se firent place au milieu de la foule. Corinne étoit assise sur ce char construit à l'antique; et de jeunes filles, vêtues de blanc, marchoient à côté d'elle. Partout où elle passoit, l'on jetoit un abondance des parfums dans les airs; chacun se mettoit aux fenêtres pour la voir, et ces fenêtres étoient parées en dehors de pots de fleurs et de tapis d'écarlate; tout le monde crioit: *Vive Corinne! vive le génie! vive la beauté!* L'émotion étoit générale: mais lord Nelvil ne la partageoit point encore; et bien qu'il se fût déjà dit qu'il falloit mettre à part, pour juger tout cela, la réserve de 'Angleterre et les plaisanteries françaises, il ne se livroit point à cette fête, lorsqu'enfin il aperçut Corinne.

Elle étoit vêtue comme la Sibylle du Dominiquin, un schall des Indes tourné autour de sa tête, et ses cheveux, du plus beau noir, entremêlés avec ce schall; sa robe étoit blanche; une draperie bleue se rattachoit au-dessous de son sein; et son costume étoit très pittoresque, sans s'écarter cependant assez des usages reçus, pour que l'on pût y trouver de l'affectation. Son attitude sur le char étoit noble et modeste: on apercevoit bien qu'elle étoit contente d'être admirée; mais un sentiment de timidité se mêloit à sa joie, et sembloit demander grâce pour son triomphe: l'expression de sa physionomie, de ses yeux, de son sourire, intéressoit pour elle; et le premier regard fit de lord Nelvil son ami, avant même qu'une impression plus vive le subjuguât. Ses bras étoient d'une éclatante beauté; sa taille grande, mais un peu forte, à la manière des statues grecques, caractérisoit énergiquement la jeunesse et le bonheur; son regard avoit quelque chose d'inspiré. L'on voyoit dans sa manière de saluer, et de remercier pour les applaudissements qu'elle recevoit, une sorte de naturel qui relevoit l'éclat de la situation extraordinaire dans laquelle elle se trouvoit: elle donnoit à-la-fois l'idée d'une prêtresse d'Apollon, qui s'avançoit vers le temple du Soleil, et d'une femme parfaitement simple dans les rapports habituels de la vie; enfin, tous ses mouvements avoient un charme qui excitoit l'intérêt et la curiosité, l'étonnement et l'affection.

L'admiration du peuple pour elle alloit toujours croissant, plus elle approchoit du Capitole, de ce lieu si fécond en souvenirs. Ce beau ciel, ces Romains si enthousiastes, et par-dessus tout Corinne, électrisoient l'imagination d'Oswald: il

avoit vu souvent dans son pays des hommes d'état portés en triomphe par le peuple; mais c'étoit pour la première fois qu'il étoit témoin des honneurs rendus à une femme, à une femme illustrée seulement par les dons du génie: son char de victoire ne coûtoit de larmes à personne; et nul regret, comme nulle crainte, n'empêchoit d'admirer les plus beaux dons de la nature, l'imagination, le sentiment et la pensée.

Oswald étoit tellement absorbé dans ses réflexions, des idées si nouvelles l'occupoient tant, qu'il ne remarqua point les lieux antiques et célèbres à travers lesquels passoit le char de Corinne: c'est au pied de l'escalier qui conduit au Capitole que ce char s'arrêta; et dans ce moment tous les amis de Corinne se précipitèrent pour lui offrir la main. Elle choisit celle du prince Castel-Forte, le grand seigneur romain le plus estimé par son esprit et son caractère; chacun approuva le choix de Corinne: elle monta cet escalier du Capitole, dont l'imposante majesté sembloit accueillir avec bienveillance les pas légers d'une femme. La musique se fit entendre avec un nouvel éclat au moment de l'arrivée de Corinne, le canon retentit, et la sibylle triomphante entra dans le palais préparé pour la recevoir.

Au fond de la salle où elle fut reçue, étoient placés le sénateur qui devoit la couronner, et les conservateurs du sénat: d'un côté tous les cardinaux et les femmes les plus distinguées du pays, de l'autre les hommes de lettres de l'académie de Rome; à l'extrémité opposée, la salle étoit occupée par une partie de la foule immense qui avoit suivi Corinne. La chaise destinée pour elle étoit sur un gradin inférieur à celui du sénateur. Corinne, avant de s'y placer, devoit, selon l'usage, en présence de cette auguste assemblée, mettre un genou en terre sur le premier degré. Elle le fit avec tant de noblesse et de modestie, de douceur et de dignité, que lord Nelvil sentit en ce moment ses yeux mouillés de larmes; il s'étonna lui-même de son attendrissement: mais au milieu de tout cet éclat, de tous ces succès, il lui sembloit que Corinne avoit imploré, par ses regards, la protection d'un ami, protection dont jamais une femme, quelque supérieure qu'elle soit, ne peut se passer; et il pensoit en lui-même qu'il seroit doux d'être l'appui de celle à qui sa sensibilité seule rendroit cet appui nécessaire.

Dès que Corinne fut assise, les poètes romains commencèrent à lire les sonnets et les odes qu'ils avoient composés pour elle. Tous l'exaltoient jusques aux cieux; mais ils lui donnoient des louanges qui ne la caractérisoient pas plus qu'une autre femme d'un génie supérieur. C'étoit une agréable

réunion d'images et d'allusions à la mythologie, qu'on auroit pu, depuis Sapho jusqu'à nos jours, adresser de siècle en siècle à toutes les femmes que leurs talents littéraires ont illustrées.

Déjà lord Nelvil souffroit de cette manière de louer Corinne; il lui sembloit déjà qu'en la regardant il auroit fait à l'instant même un portrait d'elle plus juste, plus vrai, plus détaillé, un portrait, enfin, qui ne pût convenir qu'à Corinne.

CHAPITRE II.

Le prince Castel-Forte prit la parole; et ce qu'il dit sur Corinne attira l'attention de toute l'assemblée. C'étoit un homme de cinquante ans, qui avoit dans ses discours et dans son maintien beaucoup de mesure et de dignité: son âge, et l'assurance qu'on avoit donnée à lord Nelvil qu'il n'étoit que l'ami de Corinne, lui inspirèrent un intérêt sans mélange pour le portrait qu'il fit d'elle. Oswald, sans ces motifs de sécurité, se seroit déjà senti capable d'un mouvement confus de jalousie.

Le prince Castel-Forte lut quelques pages en prose, sans prétention, mais singulièrement propres à faire connoître Corinne. Il indiqua d'abord le mérite particulier de ses ouvrages: il dit que ce mérite consistoit en partie dans l'étude approfondie qu'elle avoit faite des littératures étrangères; elle savoit unir au plus haut degré l'imagination, les tableaux, la vie brillante du Midi, cette connoissance, cette observation du cœur humain, qui semble le partage des pays où les objets extérieurs excitent moins l'intérêt.

Il vanta la grâce et la gaîté de Corinne, cette gaîté qui ne tenoit en rien à la moquerie, mais seulement à la vivacité de l'esprit, à la fraîcheur de l'imagination: il essaya de louer sa sensibilité; mais on pouvoit aisément deviner qu'un regret personnel se mêloit à ce qu'il en disoit. Il se plaignit de la difficulté qu'éprouvoit une femme supérieure, à rencontrer l'objet dont elle s'est fait une image idéale, une image revêtue de tous les dons que le cœur et le génie peuvent souhaiter: il se complut cependant à peindre la sensibilité passionnée qui inspiroit la poésie de Corinne, et l'art qu'elle avoit de saisir des rapports touchants entre les beautés de la nature et les

impressions les plus intimes de l'ame. Il releva l'originalité des expressions de Corinne, de ces expressions qui naissent toutes de son caractère et de sa manière de sentir, sans que jamais aucune nuance d'affectation pût altérer un genre de charme non-seulement naturel, mais involontaire.

Il parla de son éloquence comme d'une force toute-puissante, qui devoit d'autant plus entraîner ceux qui l'écoutoient, qu'ils avoient en eux-mêmes plus d'esprit et de sensibilité véritables. "Corinne, dit-il, est sans doute la femme la plus célèbre de notre pays ; et cependant ses amis seuls peuvent la peindre : car les qualités de l'ame, quand elles sont vraies, ont toujours besoin d'être devinées ; l'éclat, aussi-bien que l'obscurité, peut empêcher de les reconnoître, si quelque sympathie n'aide pas à les pénétrer." Il s'étendit sur son talent d'improviser, qui ne ressembloit en rien à ce qu'on est convenu d'appeler de ce nom en Italie. "Ce n'est pas seulement, continua-t-il, à la fécondité de son esprit qu'il faut l'attribuer, mais à l'émotion profonde qu'excitent en elle toutes les pensées généreuses ; elle ne peut prononcer un mot qui les rappelle, sans que l'inépuisable source des sentiments et des idées, l'enthousiasme, ne l'anime et ne l'inspire." Le prince de Castel-Forte fit sentir aussi le charme d'un style toujours pur, toujours harmonieux. "La poésie de Corinne, ajouta-t-il, est une mélodie intellectuelle, qui seule peut exprimer le charme des impressions les plus fugitives et les plus délicates."

Il vanta l'entretien de Corinne; on sentoit qu'il en avoit goûté les délices. "L'imagination et la simplicité, la justesse et l'exaltation, la force et la douceur, se réunissent, disoit-il, dans une même personne, pour varier à chaque instant tous les plaisirs de l'esprit ; on peut lui appliquer ce charmant vers de Pétrarque :

Il parlar che nell' anima si sente ; *

et je lui crois quelque chose de cette grâce tant ventée, de ce charme oriental, que les anciens attribuoient à Cléopâtre.

"Les lieux que j'ai parcourus avec elle, ajouta le prince Castel-Forte, la musique que nous avons entendue ensemble, les tableaux qu'elle m'a fait voir, les livres qu'elle m'a fait comprendre, composent l'univers de mon imagination. Il y a dans tous ces objets une étincelle de sa vie ; et s'il me falloit exister loin d'elle, je voudrois au moins m'en entourer, certain que je serois de ne retrouver nulle part cette trace de feu, cette trace d'elle enfin qu'elle y a laissée. Oui, continua-

* Le langage qu'on entend au fond de l'ame.

t-il (et dans ce moment ses yeux tombèrent par hasard sur Oswald), voyez Corinne, si vous pouvez passer votre vie avec elle, si cette double existence qu'elle vous donnera peut vous être long-temps assurée; mais ne la voyez pas, si vous êtes condamné à la quitter: vous chercheriez en vain, tant que vous vivriez, cette ame créatrice qui partageoit et multiplioit vos sentiments et vos pensées; vous ne la retrouveriez jamais."

Oswald tressaillit à ces paroles; ses yeux se fixèrent sur Corinne, qui les écoutoit avec une émotion que l'amour-propre ne faisoit pas naître, mais qui tenoit à des sentiments plus aimables et plus touchants. Le prince Castel-Forte reprit son discours, qu'un moment d'attendrissement lui avoit fait suspendre; il parla du talent de Corinne pour la peinture, pour la musique, pour la déclamation, pour la danse: il dit que, dans tous les talents, c'étoit toujours Corinne, ne s'astreignant point à telle manière, à telle règle, mais exprimant dans des langages variés la même puissance d'imagination, le même enchantement des beaux-arts, sous leurs diverses formes.

"Je ne me flatte pas, dit, en terminant, le prince Castel-Forte, d'avoir pu peindre une personne dont il est impossible d'avoir l'idée quand on ne l'a pas entendue: mais sa présence est pour nous à Rome comme l'un des bienfaits de notre ciel brillant, de notre nature inspirée. Corinne est le lien de ses amis entre eux; elle est le mouvement, l'intérêt de notre vie; nous comptons sur sa bonté; nous sommes fiers de son génie; nous disons aux étrangers: — Regardez-la, c'est l'image de notre belle Italie; elle est ce que nous serions sans l'ignorance, l'envie, la discorde et l'indolence auxquelles notre sort nous a condamnés. — Nous nous plaisons à la contempler comme une admirable production de notre climat, de nos beaux-arts, comme un rejeton du passé, comme une prophétie de l'avenir: et quand les étrangers insultent à ce pays, d'où sont sorties les lumières qui ont éclairé l'Europe; quand ils sont sans pitié pour nos torts, qui naissent de nos malheurs, nous leur disons: — Regardez Corinne. — Oui, nous suivrions ses traces, nous serions hommes comme elle est femme, si les hommes pouvoient, comme les femmes, se créer un monde dans leur propre cœur, et si notre génie, nécessairement dépendant des relations sociales et des circonstances extérieures, pouvoit s'allumer tout entier au seul flambeau de la poésie."

Au moment où le prince Castel-Forte cessa de parler, des applaudissements unanimes se firent entendre; et quoiqu'il y eût dans la fin de son discours un blâme indirect de l'état

actuel des Italiens, tous les grands de l'état l'approuvèrent; tant il est vrai qu'on trouve en Italie cette sorte de libéralité qui ne porte pas à changer les institutions, mais qui fait pardonner, dans les esprits supérieurs, une opposition tranquille aux préjugés existants!

La réputation du prince Castel-Forte étoit très-grande à Rome. Il parloit avec une sagacité rare; et c'étoit un don remarquable dans un pays où l'on met encore plus d'esprit dans sa conduite que dans ses discours. Il n'avoit pas dans les affaires l'habileté qui distingue souvent les Italiens; mais il se plaisoit à penser, et ne craignoit pas la fatigue de la méditation. Les heureux habitants du Midi se refusent quelquefois à cette fatigue, et se flattent de tout deviner par l'imagination, comme leur féconde terre donne des fruits sans culture, à l'aide seulement de la faveur du ciel.

CHAPITRE III.

Corinne se leva lorsque le prince Castel-Forte eut cessé de parler; elle le remercia par une inclination de tête si noble et si douce, qu'on y sentoit tout-à-la-fois et la modestie, et la joie bien naturelle d'avoir été louée selon son cœur. Il étoit d'usage que le poète couronné au Capitole improvisât ou récitât une pièce de vers, avant que l'on posât sur sa tête les lauriers qui lui étoient destinés. Corinne se fit apporter sa lyre, instrument de son choix, qui ressembloit beaucoup à la harpe, mais étoit cependant plus antique par la forme, et plus simple dans les sons. En l'accordant, elle éprouva d'abord un grand sentiment de timidité; et ce fut avec une voix tremblante qu'elle demanda le sujet qui lui étoit imposé. — *La gloire et le bonheur de l'Italie!* s'écria-t-on autour d'elle, d'une voix unanime. — Eh bien! oui, reprit-elle, déjà saisie, déjà soutenue par son talent, *La gloire et le bonheur de l'Italie!* Et se sentant animée par l'amour de son pays, elle se fit entendre dans des vers pleins de charme, dont la prose ne peut donner qu'une idée bien imparfaite.

IMPROVISATION DE CORINNE, AU CAPITOLE.

" Italie, empire du Soleil; Italie, maîtresse du monde; Italie, berceau des lettres, je te salue. Combien de fois la

race humaine te fut soumise, tributaire de tes armes, de tes beaux-arts et de ton ciel !

" Un Dieu quitta l'Olympe pour se réfugier en Ausonie; l'aspect de ce pays fit rêver les vertus de l'âge d'or, et l'homme y parut trop heureux pour l'y supposer coupable.

" Rome conquit l'univers par son génie, et fut reine par la liberté. Le caractère romain s'imprima sur le monde; et l'invasion des barbares, en détruisant l'Italie, obscurcit l'univers entier.

" L'Italie reparut, avec les divins trésors que les Grecs fugitifs rapportèrent dans son sein; le ciel lui révéla ses lois; l'audace de ses enfants découvrit un nouvel hémisphère: elle fut reine encore par le sceptre de la pensée; mais ce sceptre de lauriers ne fit que des ingrats.

" L'imagination lui rendit l'univers qu'elle avoit perdu. Les peintres, les poètes enfantèrent pour elle une terre, un Olympe, des enfers et des cieux; et le feu qui l'anime, mieux gardé par son génie que par le dieu des païens, ne trouva point dans l'Europe un Prométhée qui le ravît.

" Pourquoi suis-je au Capitole? pourquoi mon humble front va-t-il recevoir la couronne que Pétrarque a portée, et qui reste suspendue au cyprès funèbre du Tasse? pourquoi....? si vous n'aimiez assez la gloire, ô mes concitoyens, pour récompenser son culte autant que ses succès!

" Eh bien, si vous l'aimez cette gloire, qui choisit trop souvent ses victimes parmi les vainqueurs qu'elle a couronnés, pensez avec orgueil à ces siècles qui virent la renaissance des arts. Le Dante, l'Homère des temps modernes, poète sacré de nos mystères religieux, héros de la pensée, plongea son génie dans le Styx, pour aborder à l'enfer; et son ame fut profonde comme les abîmes qu'il a décrits.

" L'Italie, au temps de sa puissance, revit tout entière dans le Dante. Animé par l'esprit des républiques, guerrier aussi-bien que poète, il souffle la flamme des actions parmi les morts; et ses ombres ont une vie plus forte que les vivants d'aujourd'hui.

" Les souvenirs de la terre les poursuivent encore; leurs

passions sans but s'acharnent à leur cœur ; elles s'agitent sur le passé, qui leur semble encore moins irrévocable que leur éternel avenir.

" On diroit que le Dante, banni de son pays, a transporté dans les régions imaginaires les peines qui le dévoroient. Ses ombres demandent sans cesse des nouvelles de l'existence, comme le poète lui-même s'informe de sa patrie ; et l'enfer s'offre à lui sous les couleurs de l'exil.

" Tout à ses yeux se revêt du costume de Florence. Les morts antiques qu'il évoque, semblent renaître aussi Toscans que lui ; ce ne sont point les bornes de son esprit, c'est la force de son ame qui fait entrer l'univers dans le cercle de sa pensée.

" Un enchaînement mystique de cercles et de sphères le conduit de l'enfer au purgatoire, du purgatoire au paradis : historien fidèle de sa vision, il inonde de clartés les régions les plus obscures ; et le monde qu'il crée dans son triple poème est complet, animé, brillant comme une planète nouvelle, aperçue dans le firmament.

" A sa voix, tout sur la terre se change en poésie ; les objets, les idées, les lois, les phénomènes, semblent un nouvel Olympe de nouvelles divinités : mais cette mythologie de l'imagination s'anéantit, comme le paganisme, à l'aspect du paradis, de cet océan de lumières, étincelant de rayons et d'étoiles, de vertus et d'amour.

" Les magiques paroles de notre plus grand poète sont le prisme de l'univers : toutes ses merveilles s'y réfléchissent, s'y divisent, s'y recomposent ; les sons imitent les couleurs, les couleurs se fondent en harmonie ; la rime, sonore ou bizarre, rapide ou prolongée, est inspirée par cette divination poétique, beauté suprême de l'art, triomphe du génie, qui découvre dans la nature tous les secrets en relation avec le cœur de l'homme.

" Le Dante espéroit de son poème la fin de son exil : il comptoit sur la renommée pour médiateur, mais il mourut trop tôt pour recueillir les palmes de la patrie. Souvent la vie passagère de l'homme s'use dans les revers ; et si la gloire triomphe, si l'on aborde enfin sur une plage plus heureuse, la

tombe s'ouvre derrière le port, et le destin aux mille formes annonce souvent la fin de la vie par le retour du bonheur.

" Ainsi le Tasse infortuné, que vos hommages, Romains, devoient consoler de tant d'injustices, beau, sensible, chevaleresque, rêvant les exploits, éprouvant l'amour qu'il chantoit, s'approcha de ces murs, comme ses héros de Jérusalem, avec respect et reconnoissance. Mais la veille du jour choisi pour le couronner, la mort l'a réclamé pour sa terrible fête : le ciel est jaloux de la terre, et rappelle ses favoris des rives trompeuses du temps.

" Dans un siècle plus fier et plus libre que celui du Tasse, Pétrarque fut aussi, comme le Dante, le poète valeureux de l'indépendance italienne. Ailleurs on ne connoît de lui que ses amours : ici des souvenirs plus sévères honorent à jamais son nom ; et la patrie l'inspira mieux que Laure elle-même.

" Il ranima l'antiquité par ses veilles ; et, loin que son imagination mît obstacle aux études les plus profondes, cette puissance créatrice, en lui soumettant l'avenir, lui révéla les secrets des siècles passés. Il éprouva que connoître sert beaucoup pour inventer ; et son génie fut d'autant plus original, que, semblable aux forces éternelles, il sut être présent à tous les temps.

" Notre air serein, notre climat riant, ont inspiré l'Arioste. C'est l'arc-en-ciel qui parut après nos longues guerres : brillant et varié comme ce messager du beau temps, il semble se jouer familièrement avec la vie ; et sa gaîté légère et douce est le sourire de la nature, et non pas l'ironie de l'homme.

" Michel-Ange, Raphaël, Pergolèse, Galilée, et vous, intrépides voyageurs, avides de nouvelles contrées, bien que la nature ne pût vous offrir rien de plus beau que la vôtre, joignez aussi votre gloire à celle des poètes ! Artistes, savants, philosophes, vous êtes comme eux enfants de ce soleil qui tour à tour développe l'imagination, anime la pensée, excite le courage, endort dans le bonheur, et semble tout promettre ou tout faire oublier.

" Connoissez-vous cette terre, où les orangers fleurissent, que les rayons des cieux fécondent avec amour ? Avez-vous entendu les sons mélodieux qui célèbrent la douceur des nuits ? avez-vous respiré ces parfums, luxe de l'air déjà si pur

et si doux? Répondez, étrangers, la nature est-elle chez vous belle et bienfaisante?

"Ailleurs, quand des calamités sociales affligent un pays, les peuples doivent s'y croire abandonnés par la Divinité: mais ici nous sentons toujours la protection du ciel; nous voyons qu'il s'intéresse à l'homme, et qu'il a daigné le traiter comme une noble créature.

"Ce n'est pas seulement de pampres et d'épis que notre nature est parée; mais elle prodigue sous les pas de l'homme, comme à la fête d'un souverain, une abondance de fleurs et de plantes inutiles qui, destinées à plaire, ne s'abaissent point à servir.

"Les plaisirs délicats, soignés par la nature, sont goûtés par une nation digne de les sentir; les mets les plus simples lui suffisent; elle ne s'enivre point aux fontaines de vin que l'abondance lui prépare: elle aime son soleil, ses beaux-arts, ses monuments, sa contrée tout-à-la-fois antique et printanière; les plaisirs raffinés d'une société brillante, les plaisirs grossiers d'un peuple avide, ne sont pas faits pour elle.

"Ici, les sensations se confondent avec les idées; la vie se puise tout entière à la même source, et l'ame, comme l'air, occupe les confins de la terre et du ciel. Ici le génie se sent à l'aise, parce que la rêverie y est douce; s'il agite, elle calme; s'il regrette un but, elle lui fait don de mille chimères; si les hommes l'oppriment, la nature est là pour l'accueillir.

"Ainsi, toujours elle répare, et sa main secourable guérit toutes les blessures. Ici l'on se console des peines mêmes du cœur, en admirant un Dieu de bonté, en pénétrant le secret de son amour: les revers passagers de notre vie éphémère se perdent dans le sein fécond et majestueux de l'immortel univers."

Corinne fut interrompue pendant quelques moments par les applaudissements les plus impétueux. Le seul Oswald ne se mêla point aux transports bruyants qui l'entouroient. Il avoit penché sa tête sur sa main, lorsque Corinne avoit dit: *Ici l'on se console des peines mêmes du cœur;* et depuis lors il ne l'avoit point relevée. Corinne le remarqua; et bientôt à ses traits, à la couleur de ses cheveux, à son costume, à sa taille

élevée, à toutes ses manières enfin, elle le reconnut pour un Anglais. Le deuil qu'il portoit, et sa physionomie pleine de tristesse, la frappèrent. Son regard, alors attaché sur elle, sembloit lui faire doucement des reproches; elle devina les pensées qui l'occupoient, et se sentit le besoin de le satisfaire, en parlant du bonheur avec moins d'assurance, en consacrant à la mort quelques vers au milieu d'une fête. Elle reprit donc sa lyre dans ce dessein, fit rentrer dans le silence toute l'assemblée par les sons touchants et prolongés qu'elle tira de son instrument, et recommença ainsi:

" Il est des peines cependant que notre ciel consolateur ne sauroit effacer; mais dans quel séjour les regrets peuvent-ils porter à l'ame une impression plus douce et plus noble que dans ces lieux!

" Ailleurs, les vivants trouvent à peine assez de place pour leurs rapides courses et leurs ardents desirs; ici, les ruines, les déserts, les palais inhabités, laissent aux ombres un vaste espace Rome maintenant n'est-elle pas la patrie des tombeaux!

" Le Colysée, les obélisques, toutes les merveilles qui, du fond de l'Egypte et de la Grèce, de l'extrémité des siècles, depuis Romulus jusqu'à Léon X, se sont réunies ici, comme si la grandeur attiroit la grandeur, et qu'un même lieu dût renfermer tout ce que l'homme a pu mettre à l'abri du temps; toutes ces merveilles sont consacrées aux monuments funèbres Notre indolente vie est à peine aperçue; le silence des vivants est un hommage pour les morts: ils durent, et nous passons.

" Eux seuls sont honorés, eux seuls sont encore célèbres; nos destinées obscures relèvent l'éclat de nos ancêtres, notre existence actuelle ne laisse debout que le passé; il ne se fait aucun bruit autour des souvenirs. Tous nos chefs-d'œuvre sont l'ouvrage de ceux qui ne sont plus; et le génie lui-même est compté parmi les illustres morts.

" Peut-être un des charmes secrets de Rome est-il de réconcilier l'imagination avec le long sommeil. On s'y résigne pour soi; l'on en souffre moins pour ce qu'on aime. Les peuples du Midi se représentent la fin de la vie sous des couleurs moins sombres que les habitants du Nord. Le soleil, comme la gloire, réchauffe même la tombe.

" Le froid et l'isolement du sépulcre sous ce beau ciel, à

côté de tant d'urnes funéraires, poursuivent moins les esprits effrayés. On se croit attendu par la foule des ombres; et, de notre ville solitaire à la ville souterraine, la transition semble assez douce.

" Ainsi la pointe de la douleur est émoussée, non que le cœur soit blasé, non que l'ame soit aride ; mais une harmonie plus parfaite, un air plus odoriférant, se mêlent à l'existence. On s'abandonne à la nature avec moins de crainte, à cette nature dont le Créateur a dit : Les lis ne travaillent ni ne filent; et cependant, quels vêtements des rois pourroient égaler la magnificence dont j'ai revêtu ces fleurs ! "

Oswald fut tellement ravi par ces dernières strophes, qu'il exprima son admiration par les témoignages les plus vifs ; et cette fois les transports des Italiens eux-mêmes n'égalèrent pas les siens. En effet, c'étoit à lui, plus qu'aux Romains, que la seconde improvisation de Corinne étoit destinée.

La plupart des Italiens ont, en lisant les vers, une sorte de chant monotone, appelé *cantilene*, qui détruit toute émotion. (3) C'est en vain que les paroles sont diverses; l'impression reste la même, puisque l'accent, qui est encore plus intime que les paroles, ne change presque point. Mais Corinne récitoit avec une variété de tons qui ne détruisoit pas le charme soutenu de l'harmonie ; c'étoit comme des airs différents joués tous par un instrument céleste.

Le son de voix touchant et sensible de Corinne, en faisant entendre cette langue italienne, si pompeuse et si sonore, produisit sur Oswald une impression tout-à-fait nouvelle. La prosodie anglaise est uniforme et voilée ; ses beautés naturelles sont toutes mélancoliques ; les nuages ont formé ses couleurs, et le bruit des vagues sa modulation : mais quand ces paroles italiennes, brillantes comme un jour de fête, retentissantes comme les instruments de victoire, que l'on a comparés à l'écarlate, parmi les couleurs; quand ces paroles, encore tout empreintes des joies qu'un beau climat répand dans tous les cœurs, sont prononcées par une voix émue, leur éclat adouci, leur force concentrée, fait éprouver un attendrissement aussi vif qu'imprévu. L'intention de la nature semble trompée, ses bienfaits inutiles, ses offres repoussées ; et l'expression de la peine, au milieu de tant de jouissances, étonne, et touche plus profondément que la douleur chantée dans les langues du Nord, qui semblent inspirées par elle.

CHAPITRE IV.

Le sénateur prit la couronne de myrte et de laurier qu'il devoit placer sur la tête de Corinne. Elle détacha le schall qui entouroit son front; et tous ses cheveux, d'un noir d'ébène, tombèrent en boucles sur ses épaules. Elle s'avança la tête nue, le regard animé par un sentiment de plaisir et de reconnoissance qu'elle ne cherchoit point à dissimuler. Elle se remit une seconde fois à genoux, pour recevoir la couronne, mais elle paroissoit moins troublée et moins tremblante que la première fois; elle venoit de parler, elle venoit de remplir son ame des plus nobles pensées; l'enthousiasme l'emportoit sur la timidité. Ce n'étoit plus une femme craintive, mais une prêtresse inspirée, qui se consacroit avec joie au culte du génie.

Quand la couronne fut placée sur la tête de Corinne, tous les instruments se firent entendre, et jouèrent ces airs triomphants qui exaltent l'ame d'une manière si puissante et si sublime. Le bruit des timbales et des fanfares émut de nouveau Corinne; ses yeux se remplirent de larmes; elle s'assit un moment, et couvrit son visage de son mouchoir. Oswald, vivement touché, sortit de la foule, et fit quelques pas pour lui parler; mais un invincible embarras le retint. Corinne le regarda quelque temps, en prenant garde néanmoins qu'il ne remarquât qu'elle faisoit attention à lui: mais lorsque le prince Castel-Forte vint prendre sa main, pour l'accompagner du Capitole à son char, elle se laissa conduire avec distraction, et retourna la tête plusieurs fois, sous divers prétextes, pour revoir Oswald.

Il la suivit; et, dans le moment où elle descendoit l'escalier, accompagnée de son cortége, elle fit un mouvement en arrière pour l'apercevoir encore: ce mouvement fit tomber sa couronne. Oswald se hâta de la relever, et lui dit en la lui rendant quelques mots en italien, qui signifioient que les humbles mortels mettoient aux pieds des dieux la couronne qu'ils n'osoient placer sur leurs têtes. (4) Corinne remercia lord Nelvil, en anglais, avec ce pur accent national, ce pur accent insulaire, qui presque jamais ne peut être imité sur le continent. Quel fut l'étonnement d'Oswald en l'entendant! Il resta d'abord immobile à sa place; et, se sentant troublé, il s'appuya sur un des lions de basalte qui sont au pied de l'escalier du Capitole. Corinne le considéra de nouveau, vivement frappée de son émotion; mais on l'entraîna vers

son char, et toute la foule disparut, long-temps avant qu'Oswald eût retrouvé sa force et sa présence d'esprit.

Corinne jusqu'alors l'avoit enchanté comme la plus charmante des étrangères, comme l'une des merveilles du pays qu'il vouloit parcourir: mais cet accent anglais lui rappeloit tous les souvenirs de sa patrie; cet accent naturalisoit pour lui tous les charmes de Corinne. Etoit-elle Anglaise? avoit-elle passé plusieurs années de sa vie en Angleterre? Il ne pouvoit le deviner: mais il étoit impossible que l'étude seule apprît à parler ainsi; il falloit que Corinne et lord Nelvil eussent vécu dans le même pays. Qui sait si leurs familles n'étoient pas en relation ensemble? Peut-être même l'avoit-il vue dans son enfance! On a souvent dans le cœur je ne sais quelle image innée de ce qu'on aime, qui pourroit persuader qu'on reconnoît l'objet que l'on voit pour la première fois.

Oswald avoit beaucoup de prévention contre les Italiennes; il les croyoit passionnées, mais mobiles, mais incapables d'éprouver des affections profondes et durables. Déjà ce que Corinne avoit dit au Capitole lui avoit inspiré tout une autre idée; que seroit-ce donc, s'il pouvoit à-la-fois retrouver les souvenirs de sa patrie, et recevoir par l'imagination une vie nouvelle, renaître pour l'avenir, sans rompre avec le passé!

Au milieu de ses rêveries, Oswald se trouva sur le pont Saint-Ange, qui conduit au château du même nom, ou plutôt au tombeau d'Adrien, dont on a fait une forteresse. Le silence du lieu, les pâles ondes du Tibre, les rayons de la lune qui éclairoient les statues placées sur le pont, et faisoient des statues comme des ombres blanches, regardant fixément couler les flots et le temps qui ne les concernent plus; tous ces objets le ramenèrent à ses idées habituelles. Il mit la main sur sa poitrine, et sentit le portrait de son père qu'il y portoit toujours: il l'en détacha pour le considérer; et le moment de bonheur qu'il venoit d'éprouver, et la cause de ce bonheur, ne lui rappelèrent que trop le sentiment qui l'avoit rendu jadis si coupable envers son père. Cette réflexion renouvela ses remords.

— Eternel souvenir de ma vie! s'écria-t-il; ami trop offensé, et pourtant si généreux! aurois-je pu croire que l'émotion du plaisir pût trouver si tôt accès dans mon ame? Ce n'est pas toi, le meilleur et le plus indulgent des hommes, ce n'est pas toi qui me le reproches; tu veux que je sois heureux, tu le veux encore, malgré mes fautes: mais puisse-je du moins ne pas méconnoître ta voix, si tu me parles du haut du ciel, comme je l'ai méconnue sur la terre!

LIVRE III

CORINNE.

CHAPITRE Ier

Le comte d'Erfeuil avoit assisté à la fête du Capitole ; il vint le lendemain chez lord Nelvil, et lui dit : — Mon cher Oswald, voulez-vous que je vous mène ce soir chez Corinne ? — Comment, interrompit vivement Oswald, est-ce que vous la connoissez ? — Non, répondit le comte d'Erfeuil : mais une personne aussi célèbre est toujours flattée qu'on desire de la voir ; et je lui ai écrit ce matin pour lui demander la permission d'aller chez elle ce soir avec vous. — J'aurois souhaité, répondit Oswald en rougissant, que vous ne m'eussiez pas ainsi nommé sans mon consentement. — Sachez-moi gré, reprit le comte d'Erfeuil, de vous avoir épargné quelques formalités ennuyeuses : au lieu d'aller chez un ambassadeur, qui vous auroit mené chez un cardinal, qui vous auroit conduit chez une femme, qui vous auroit introduit chez Corinne, je vous présente, vous me présentez, et nous serons très-bien reçus tous les deux.

— J'ai moins de confiance que vous, et sans doute avec raison, reprit lord Nelvil ; je crains que cette demande précipitée n'ait pu déplaire à Corinne. — Pas du tout, je vous assure, dit le comte d'Erfeuil ; elle a trop d'esprit pour cela, et sa réponse est très-polie. — Comment ! elle vous a répondu, reprit lord Nelvil ; et que vous a-t-elle donc dit, mon cher comte ? — Ah ! mon cher comte, dit en riant M. d'Erfeuil, vous vous adoucissez donc depuis que vous savez que Corinne m'a répondu ; mais enfin *je vous aime, et tout est pardonné.* Je vous avouerai donc modestement que dans mon billet j'avois parlé de moi plus que de vous, et que dans sa réponse il me semble qu'elle vous nomme le premier ; mais je ne suis jamais jaloux de mes amis. — Assurément, répondit lord Nelvil, je ne pense pas que ni vous ni moi nous puissions nous flatter de plaire à Corinne ; et quant à moi, tout ce que je desire, c'est de jouir quelquefois de la société d'une personne aussi étonnante : à

ce soir donc, puisque vous l'avez arrangé ainsi. — Vous viendrez avec moi? dit le comte d'Erfeuil. — Eh bien! oui, répondit lord Nelvil avec un embarras très-visible. — Pourquoi donc, continua le comte d'Erfeuil, pourquoi s'être tant plaint de ce que j'ai fait? vous finissez comme j'ai commencé: mais il falloit bien vous laisser l'honneur d'être plus réservé que moi, pourvu, toutefois, que vous n'y perdissiez rien. C'est vraiment une charmante personne que Corinne; elle a de l'esprit et de la grâce; je n'ai pas bien compris ce qu'elle disoit, parce qu'elle parloit italien: mais, à la voir, je gagerois qu'elle sait très-bien le français; nous en jugerons ce soir. Elle mène une vie singulière; elle est riche, jeune, libre, sans qu'on puisse savoir avec certitude si elle a des amants ou non. Il paroît certain néanmoins qu'à présent elle ne préfère personne: au reste, ajouta-t-il, il se peut qu'elle n'ait pas rencontré dans ce pays un homme digne d'elle; cela ne m'étonneroit pas. —

Le comte d'Erfeuil continua quelque temps encore à discourir ainsi, sans que lord Nelvil l'interrompît. Il ne disoit rien qui fût précisément inconvenable; mais il froissoit toujours les sentiments délicats d'Oswald, en parlant trop fort ou trop légèrement sur ce qui l'intéressoit. Il y a des ménagements que l'esprit même et l'usage du monde n'apprennent pas; et, sans manquer à la plus parfaite politesse, on blesse souvent le cœur.

Lord Nelvil fut très-agité tout le jour, en pensant à la visite du soir; mais il écarta, tant qu'il le put, les réflexions qui le troubloient, et tâcha de se persuader qu'il pouvoit y avoir du plaisir dans un sentiment, sans que ce sentiment décidât du sort de la vie. Fausse sécurité! car l'ame ne reçoit aucun plaisir de ce qu'elle reconnoît elle-même pour passager.

Lord Nelvil et le comte d'Erfeuil arrivèrent chez Corinne; sa maison étoit placée dans le quartier des Transtévérins, un peu au-delà du château Saint-Ange. La vue du Tibre embellissoit cette maison, ornée dans l'intérieur avec l'élégance la plus parfaite. Le salon étoit décoré des copies, en plâtre, des meilleures statues de l'Italie, la Niobé, le Laocoon, la Vénus de Médicis, le Gladiateur mourant; et, dans le cabinet où se tenoit Corinne, l'on voyoit des instruments de musique, des livres, un ameublement simple, mais commode, et seulement arrangé pour rendre la conversation facile, et le cercle resserré. Corinne n'étoit point encore dans son cabinet lorsqu'Oswald arriva: en l'attendant, il se promenoit avec anxiété dans son appartement: il y remarquoit, dans chaque détail, un mélange heureux de tout ce qu'il y a de plus agréa-

ble dans les trois nations, française, anglaise et italienne; le goût de la société, l'amour des lettres, et le sentiment des beaux-arts.

Corinne enfin parut; elle étoit vêtue sans aucune recherche, mais toujours pittoresquement. Elle avoit dans ses cheveux des camées antiques, et portoit à son cou un collier de corail. Sa politesse étoit noble et facile; en la voyant ainsi familièrement au milieu du cercle de ses amis, on retrouvoit en elle la divinité du Capitole, bien qu'elle fût parfaitement simple et naturelle en tout. Elle salua d'abord le comte d'Erfeuil, en regardant Oswald; et puis, comme si elle se fût repentie de cette espèce de fausseté, elle s'avança vers Oswald; et l'on put remarquer qu'en l'appelant lord Nelvil, ce nom sembloit produire un effet singulier sur elle; et deux fois elle le répéta d'une voix émue, comme s'il lui eût retracé de touchants souvenirs.

Enfin, elle dit en italien à lord Nelvil quelques mots pleins de grâce, sur l'obligeance qu'il lui avoit témoignée la veille en relevant sa couronne. Oswald lui répondit en cherchant à lui exprimer l'admiration qu'elle lui avoit inspirée, et se plaignit, avec douceur, de ce qu'elle ne lui parloit pas en anglais. — Vous suis-je, ajouta-t-il, plus étranger qu'hier? — Non, assurément, lui répondit Corinne; mais, quand on a comme moi parlé plusieurs années de sa vie deux ou trois langues différentes, l'une ou l'autre est inspirée par les sentiments que l'on doit exprimer. — Sûrement, dit Oswald, l'anglais est votre langue naturelle, celle que vous parlez à vos amis, celle.... — Je suis Italienne, interrompit Corinne; pardonnez-moi, Mylord, mais il me semble que je retrouve en vous cet orgueil national qui caractérise souvent vos compatriotes. Dans ce pays, nous sommes plus modestes; nous ne sommes ni contents de nous comme des Français, ni fiers de nous comme des Anglais. Un peu d'indulgence nous suffit de la part des étrangers; et, comme il nous est refusé depuis long-temps d'être une nation, nous avons le grand tort de manquer souvent, comme individus, de la dignité qui ne nous est pas permise comme peuple; mais quand vous connoîtrez les Italiens, vous verrez qu'ils ont dans leur caractère quelques traces de la grandeur antique, quelques traces rares, effacées, mais qui pourroient reparoître dans des temps plus heureux. Je vous parlerai anglais quelquefois, mais pas toujours; l'italien m'est cher: j'ai beaucoup souffert, dit-elle en soupirant, pour vivre en Italie. —

Le comte d'Erfeuil fit des reproches aimables à Corinne, de

ce qu'elle l'oublioit tout-à-fait en s'exprimant dans des langues qu'il n'entendoit pas. — Belle Corinne, lui dit-il, de grâce, parlez français; vous en êtes vraiment digne. — Corinne sourit à ce compliment, et se mit à parler français très-purement, très-facilement, mais avec l'accent anglais. Lord Nelvil et le comte d'Erfeuil s'en étonnèrent également : mais le comte d'Erfeuil, qui croyoit qu'on pouvoit tout dire, pourvu que ce fût avec grâce, et qui s'imaginoit que l'impolitesse consistoit dans la forme, et non dans le fond, demanda directement à Corinne raison de cette singularité. Elle fut d'abord un peu troublée de cette interrogation subite, puis, reprenant ses esprits, elle dit au comte d'Erfeuil : — Apparemment, Monsieur, que j'ai appris le français d'un Anglais. — Il renouvela ses questions en riant, mais avec instance. — Corinne s'embarrassa toujours davantage, et lui dit enfin : — Depuis quatre ans, Monsieur, que je suis fixée à Rome, aucun de mes amis, aucun de ceux qui, j'en suis sûre, s'intéressent beaucoup à moi, ne m'ont interrogée sur ma destinée; ils ont compris d'abord qu'il m'étoit pénible d'en parler. — Ces paroles mirent un terme aux questions du comte d'Erfeuil : mais Corinne eut peur de l'avoir blessé; et, comme il avoit l'air d'être très-lié avec lord Nelvil, elle craignit encore plus, sans vouloir s'en rendre raison, qu'il ne parlât d'elle désavantageusement à son ami, et elle se remit à prendre assez de soin pour lui plaire.

Le prince Castel-Forte arriva dans ce moment avec plusieurs Romains de ses amis et de ceux de Corinne. C'étoient des hommes d'un esprit aimable et gai, très-bienveillants dans leurs formes, et si facilement animés par la conversation des autres, qu'on trouvoit un vif plaisir à leur parler; tant ils sentoient vivement ce qui méritoit d'être senti. L'indolence des Italiens les porte à ne point montrer en société, ni souvent d'aucune manière, tout l'esprit qu'ils ont. La plupart d'entre eux ne cultivent pas même dans la retraite les facultés intellectuelles que la nature leur a données; mais ils jouissent avec transport de ce qui leur vient sans peine.

Corinne avoit beaucoup de gaîté dans l'esprit. Elle apercevoit le ridicule avec la sagacité d'une Française, et le peignoit avec l'imagination d'une Italienne; mais elle mêloit à tout un sentiment de bonté : on ne voyoit jamais rien en elle de calculé ni d'hostile; car, en toute chose, c'est la froideur qui offense, et l'imagination, au contraire, a presque toujours de la bonhomie.

Oswald trouvoit Corinne pleine de grâce, et d'une grâce qui lui étoit toute nouvelle. Une grande et terrible circon-

stance de sa vie étoit attachée au souvenir d'une femme française très-aimable et très-spirituelle ; mais Corinne ne lui ressembloit en rien : sa conversation étoit un mélange de tous les genres d'esprit ; l'enthousiasme des beaux-arts et la connoissance du monde, la finesse des idées et la profondeur des sentiments, enfin tous les charmes de la vivacité et de la rapidité, s'y faisoient remarquer, sans que pour cela ses pensées fussent jamais incomplètes, ni ses réflexions légères. Oswald étoit tout-à-la-fois surpris et charmé, inquiet et entraîné ; il ne comprenoit pas comment une seule personne pouvoit réunir tout ce que possédoit Corinne : il se demandoit si le lien de tant de qualités presque opposées étoit l'inconséquence ou la supériorité ; si c'étoit à force de tout sentir, ou parce qu'elle oublioit tout successivement, qu'elle passoit ainsi, presque dans un même instant, de la mélancolie à la gaîté, de la profondeur à la grâce, de la conversation la plus étonnante et par les connoissances et par les idées, à la coquetterie d'une femme qui cherche à plaire et veut captiver : mais il y avoit dans cette coquetterie une noblesse si parfaite, qu'elle imposoit autant de respect que la réserve la plus sévère.

Le prince Castel-Forte étoit très-occupé de Corinne ; et tous les Italiens qui composoient sa société lui montroient un sentiment qui s'exprimoit par les soins et les hommages les plus délicats et les plus assidus : le culte habituel dont ils l'entouroient, répandoit comme un air de fête sur tous les jours de sa vie. Corinne étoit heureuse d'être aimée ; mais heureuse comme on l'est de vivre dans un climat doux, d'entendre des sons harmonieux, de ne recevoir enfin que des impressions agréables. Le sentiment profond et sérieux de l'amour ne se peignoit point sur son visage, où tout étoit exprimé par la physionomie la plus vive et la plus mobile. Oswald la regardoit en silence : sa présence animoit Corinne, et lui inspiroit le desir d'être aimable. Cependant elle s'arrêtoit quelquefois dans les moments où sa conversation étoit la plus brillante, étonnée du calme extérieur d'Oswald, ne sachant pas s'il l'approuvoit ou s'il la blâmoit secrètement, et si ses idées anglaises lui permettoient d'applaudir à de tels succès dans une femme.

Oswald étoit trop captivé par les charmes de Corinne pour se rappeler alors ses anciennes opinions sur l'obscurité qui convenoit aux femmes : mais il se demandoit si l'on pouvoit être aimé d'elle ; s'il étoit possible de concentrer en soi seul tant de rayons : enfin, il étoit à la fois ébloui et troublé ; et, bien qu'à son départ elle l'eût invité très-poliment à revenir la

voir, il laissa passer tout un jour sans aller chez elle, éprouvant une sorte de terreur du sentiment qui l'entraînoit.

Quelquefois il comparoit ce sentiment nouveau avec l'erreur fatale des premiers moments de sa jeunesse, et repoussoit vivement ensuite cette comparaison ; car c'étoit l'art, et un art perfide, qui l'avoit subjugué, tandis qu'on ne pouvoit douter de la véracité de Corinne. Son charme tenoit-il de la magie, ou de l'inspiration poétique ? étoit ce Armide, ou Sapho ? pouvoit-on espérer de retenir jamais un génie doué de si brillantes ailes ? Il étoit impossible de le décider ; mais au moins on sentoit que ce n'étoit pas la société, que c'étoit plutôt le ciel même qui avoit formé cet être extraordinaire, et que son esprit étoit aussi incapable d'imiter que son caractère de feindre. — O mon père, disoit Oswald, si vous aviez connu Corinne, qu'auriez-vous pensé d'elle ? —

CHAPITRE II.

Le comte d'Erfeuil vint, selon sa coutume, le matin chez lord Nelvil ; et, en lui reprochant de n'avoir pas été la veille chez Corinne, il lui dit : — Vous auriez été bien heureux si vous y étiez venu. — Eh pourquoi ? reprit Oswald. — Parce que j'ai acquis hier la certitude que vous l'intéressez vivement. — Encore de la légèreté, interrompit lord Nelvil ; ne savez-vous donc pas que je ne puis ni ne veux en avoir ? — Vous appelez légèreté, dit le comte d'Erfeuil, la promptitude de mes observations ? Ai-je moins de raison, parce que j'ai raison plus vite ? Vous étiez tous faits pour vivre dans cet heureux temps des patriarches, où l'homme avoit cinq siècles de vie : on nous en a retranché au moins quatre, je vous en avertis. — Soit, répondit Oswald : et ces observations si rapides, que vous ont-elles fait découvrir ? — Que Corinne vous aime. Hier je suis arrivé chez elle : sans doute elle m'a très-bien reçu ; mais ses yeux étoient attachés sur la porte, pour regarder si vous me suiviez. Elle a essayé un moment de parler d'autre chose ; mais, comme c'est une personne très-vive et très-naturelle, elle m'a enfin demandé tout simplement pourquoi vous n'étiez pas venu avec moi. Je vous ai blâmé ; vous ne m'en voudrez pas : j'ai dit que vous étiez une créature sombre et bizarre ;

mais je vous épargne d'ailleurs tous les éloges que j'ai faits de vous.

— Il est triste ! m'a dit Corinne ; il a perdu sans doute une personne qui lui étoit chère. De qui porte-t-il le deuil ? — De son père, Madame, lui ai-je dit, quoiqu'il y ait plus d'un an qu'il l'a perdu ; et comme la loi de la nature nous oblige tous à survivre à nos parents, j'imagine que quelque autre motif secret est la cause de sa longue et profonde mélancolie. — Oh ! reprit Corinne, je suis bien loin de penser que des douleurs en apparence semblables soient les mêmes pour tous les hommes. Le père de votre ami, et votre ami lui-même, ne sont peut-être pas dans la règle commune ; et je suis bien tentée de le croire. — Sa voix étoit très-douce, mon cher Oswald, en prononçant ces derniers mots. — Est-ce là, reprit Oswald, toutes les preuves d'intérêt que vous m'annoncez ? — En vérité, reprit le comte d'Erfeuil, c'est bien assez, selon moi, pour être sûr d'être aimé : mais puisque vous voulez mieux, vous aurez mieux ; j'ai réservé le plus fort pour la fin. Le prince Castel-Forte est arrivé, et il a raconté toute votre histoire d'Ancône, sans savoir que c'étoit vous dont il parloit : il l'a racontée avec beaucoup de feu et d'imagination, autant que j'en puis juger, grâce aux deux leçons d'italien que j'ai prises ; mais il y a tant de mots français dans les langues étrangères, que nous les comprenons presque toutes, même sans les savoir. D'ailleurs, la physionomie de Corinne m'auroit expliqué ce que je n'entendois pas. On y lisoit si visiblement l'agitation de son cœur ! elle ne respiroit pas, de peur de perdre un seul mot : quand elle demanda si l'on savoit le nom de cet Anglais, son anxiété étoit telle, qu'il étoit bien facile de juger combien elle craignoit qu'un autre nom que le vôtre ne fût prononcé.

Le prince Castel-Forte dit qu'il ignoroit quel étoit cet Anglais ; et Corinne, se retournant avec vivacité vers moi, s'écria : — N'est-il pas vrai, Monsieur, que c'est lord Nelvil ? — Oui, Madame, lui répondis-je, c'est lui ; et Corinne alors fondit en larmes. Elle n'avoit pas pleuré pendant l'histoire : qu'y avoit-il donc dans le nom du héros de plus attendrissant que le récit même ? — Elle a pleuré ! s'écria lord Nelvil ; ah ! que n'étois-je là ? — Puis, s'arrêtant tout-à-coup, il baissa les yeux, et son visage mâle exprima la timidité la plus délicate : il se hâta de reprendre la parole, de peur que le comte d'Erfeuil ne troublât sa joie secrète en la remarquant. — Si l'aventure d'Ancône mérite d'être racontée, dit Oswald, c'est à vous aussi, mon cher comte, que l'honneur en appartient. — On a bien parlé, répondit le comte d'Erfeuil en riant, d'un

Français très-aimable qui étoit là, mylord, avec vous; mais personne que moi n'a fait attention à cette parenthèse du récit. La belle Corinne vous préfère; elle vous croit sans doute le plus fidèle de nous deux: vous ne le serez peut-être pas davantage, peut-être même lui ferez-vous plus de chagrin que je ne lui en aurois fait; mais les femmes aiment la peine, pourvu qu'elle soit bien romanesque: ainsi vous lui convenez. — Lord Nelvil souffroit à chaque mot du comte d'Erfeuil· mais que lui dire? Il ne disputoit jamais; il n'écoutoit jamais assez attentivement pour changer d'avis: ses paroles une fois lancées, il ne s'y intéressoit plus; et le mieux étoit encore de les oublier, si on le pouvoit, aussi vite que lui-même.

CHAPITRE III.

Oswald arriva le soir chez Corinne avec un sentiment tout nouveau: il pensa qu'il étoit peut-être attendu. Quel enchantement que cette première lueur d'intelligence avec ce qu'on aime! Avant que le souvenir entre en partage avec l'espérance, avant que les paroles aient exprimé les sentiments, avant que l'éloquence ait su peindre ce que l'on éprouve, il y a dans ces premiers instants je ne sais quel vague, je ne sais quel mystère d'imagination, plus passager que le bonheur même, mais plus céleste encore que lui.

Oswald, en entrant dans la chambre de Corinne, se sentit plus timide que jamais. Il vit qu'elle étoit seule, et il en éprouva presque de la peine; il auroit voulu l'observer longtemps au milieu du monde: il auroit souhaité d'être assuré, de quelque manière, de sa préférence, avant de se trouver tout-à-coup engagé dans un entretien qui pouvoit refroidir Corinne à son égard, si, comme il en étoit certain, il se montroit embarrassé, et froid par embarras.

Soit que Corinne s'aperçût de cette disposition d'Oswald, ou qu'une disposition semblable produisît en elle le desir d'animer la conversation pour faire cesser la gêne, elle se hâta de demander à lord Nelvil s'il avoit vu quelques-uns des monuments de Rome. — Non, répondit Oswald. — Qu'avez-vous donc fait hier? reprit Corinne en souriant. — J'ai passé la journée chez moi, dit Oswald: depuis que je suis à Rome, je n'ai vu que vous, Madame, ou je suis resté seul. — Corinne

voulut lui parler de sa conduite à Ancône; elle commença par ces mots: — Hier, j'ai appris....., puis elle s'arrêta, et dit: — Je vous parlerai de cela quand il viendra du monde. — Lord Nelvil avoit une dignité dans les manières qui intimidoit Corinne; et d'ailleurs elle craignoit, en lui rappelant sa noble conduite, de montrer trop d'émotion, il lui sembloit qu'elle en auroit moins quand ils ne seroient plus seuls. Oswald fut profondément touché de la réserve de Corinne, et de la franchise avec laquelle elle trahissoit, sans y penser, les motifs de cette réserve; mais plus il étoit troublé, moins il pouvoit exprimer ce qu'il éprouvoit.

Il se leva donc tout-à-coup, et s'avança vers la fenêtre; puis il sentit que Corinne ne pourroit expliquer ce mouvement; et, plus déconcerté que jamais, il revint à sa place sans rien dire. Corinne avoit en conversation plus d'assurance qu'Oswald: néanmoins l'embarras qu'il témoignoit, étoit partagé par elle; et dans sa distraction, cherchant une contenance, elle posa ses doigts sur la harpe qui étoit placée à côté d'elle, et fit quelques accords sans suite et sans dessein. Ces sons harmonieux, en accroissant l'émotion d'Oswald, sembloient lui inspirer un peu plus de hardiesse. Déjà il avoit osé regarder Corinne: eh! qui pouvoit la regarder sans être frappé de l'inspiration divine qui se peignoit dans ses yeux? Et rassuré, au même instant, par l'expression de bonté qui voiloit l'éclat de ses regards, peut-être Oswald alloit-il parler, lorsque le prince Castel-Forte entra.

Il ne vit pas sans peine lord Nelvil tête à tête avec Corinne; mais il avoit l'habitude de dissimuler ses impressions: cette habitude, qui se trouve souvent réunie, chez les Italiens, avec une grande véhémence de sentiments, étoit plutôt en lui le résultat de l'indolence et de la douceur naturelles. Il étoit résigné à n'être pas le premier objet des affections de Corinne; il n'étoit plus jeune: il avoit beaucoup d'esprit, un grand goût pour les arts, une imagination aussi animée qu'il le falloit pour diversifier la vie sans l'agiter, et un tel besoin de passer toutes ses soirées avec Corinne, que, si elle se fût mariée, il auroit conjuré son époux de la laisser venir tous les jours chez elle comme de coutume; et, à cette condition, il n'eût pas été très-malheureux de la voir liée à un autre. Les chagrins du cœur, en Italie, ne sont point compliqués par les peines de la vanité, de manière que l'on y rencontre, ou des hommes assez passionnés pour poignarder leur rival par jalousie, ou des hommes assez modestes pour prendre volontiers le second rang auprès d'une femme dont l'entretien leur est agréable; mais l'on n'en trouveroit guère qui, par la crainte de passer pour dédaignés,

se refusassent à conserver une relation quelconque qui leur plairoit : l'empire de l'amour-propre sur la société est presque nul dans ce pays.

Le comte d'Erfeuil et la société qui se rassembloit tous les soirs chez Corinne étant réunis, la conversation se dirigea sur le talent d'improviser, que Corinne avoit si glorieusement montré au Capitole; et l'on en vint à lui demander à elle-même ce qu'elle en pensoit. — C'est une chose si rare, dit le prince Castel-Forte, de trouver une personne à la fois susceptible d'enthousiasme et d'analyse, douée comme un artiste, et capable de s'observer elle-même, qu'il faut la conjurer de nous révéler, autant qu'elle le pourra, les secrets de son génie. — Ce talent d'improviser, reprit Corinne, n'est pas plus extraordinaire dans les langues du Midi, que l'éloquence de la tribune, ou la vivacité brillante de la conversation, dans les autres langues. Je dirai même que malheureusement il est chez nous plus facile de faire des vers à l'improviste, que de bien parler en prose. Le langage de la poésie diffère tellement de celui de la prose, que, dès les premiers vers, l'attention est commandée par les expressions mêmes, qui placent, pour ainsi dire, le poète à distance des auditeurs. Ce n'est pas uniquement à la douceur de l'italien, mais bien plutôt à la vibration forte et prononcée de ses syllabes sonores, qu'il faut attribuer l'empire de la poésie parmi nous. L'italien a un charme musical qui fait trouver du plaisir dans le son des mots, presque indépendamment des idées : ces mots, d'ailleurs, ont presque tous quelque chose de pittoresque; ils peignent ce qu'ils expriment. Vous sentez que c'est au milieu des arts et sous un beau ciel que s'est formé ce langage mélodieux et coloré. Il est donc plus aisé en Italie que partout ailleurs de séduire avec des paroles sans profondeur dans les pensées, et sans nouveauté dans les images. La poésie, comme tous les beaux-arts, captive autant les sensations que l'intelligence. J'ose dire cependant que je n'ai jamais improvisé sans qu'une émotion vraie, ou une idée que je croyois nouvelle, m'ait animée ; j'espère donc que je me suis un peu moins fiée que les autres à notre langue enchanteresse : elle peut, pour ainsi dire, préluder au hasard, et donner encore un vif plaisir, seulement par le charme du rhythme et de l'harmonie.

— Vous croyez donc, interrompit un des amis de Corinne, que le talent d'improviser fait du tort à notre littérature : je le croyois aussi avant de vous avoir entendue ; mais vous m'avez fait entièrement revenir de cette opinion. — J'ai dit, reprit Corinne, qu'il résultoit de cette facilité, de cette abondance littéraire, une très-grande quantité de poésies communes :

mais je suis bien aise que cette fécondité existe en Italie, comme il me plaît de voir nos campagnes couvertes de mille productions superflues. Cette libéralité de la nature m'enorgueillit. J'aime surtout l'improvisation dans les gens du peuple ; elle nous fait voir leur imagination, qui est cachée partout ailleurs, et qui ne se développe que parmi nous. Elle donne quelque chose de poétique aux derniers rangs de la société, et nous épargne le dégoût qu'on ne peut s'empêcher de sentir pour ce qui est vulgaire en tout genre. Quand nos Siciliens, en conduisant les voyageurs dans leurs barques, leur adressent dans leur gracieux dialecte d'aimables félicitations, et leur disent en vers un doux et long adieu, on diroit que le souffle pur du ciel et de la mer agit sur l'imagination des hommes, comme le vent sur les harpes éoliennes, et que la poésie, comme les accords, est l'écho de la nature. Une chose me fait encore attacher du prix à notre talent d'improviser, c'est que ce talent seroit presque impossible dans une société disposée à la moquerie : il faut, passez-moi cette expression, il faut la bonhomie du Midi, ou plutôt des pays où l'on aime à s'amuser sans trouver du plaisir à critiquer ce qui amuse, pour que les poètes se risquent à cette périlleuse entreprise. Un sourire railleur suffiroit pour ôter la présence d'esprit nécessaire à une composition subite et non interrompue ; il faut que les auditeurs s'animent avec vous, et que leurs applaudissements vous inspirent.

— Mais vous, Madame, mais vous, dit enfin Oswald, qui jusqu'alors avoit gardé le silence sans avoir un moment cessé de regarder Corinne, à laquelle de vos poésies donnez-vous la préférence ? est-ce à celles qui sont l'ouvrage de la réflexion, ou de l'inspiration instantanée ? — Mylord, répondit Corinne avec un regard qui exprimoit et beaucoup d'intérêt et le sentiment plus délicat encore d'une considération respectueuse, ce seroit vous que j'en ferois juge : mais si vous me demandez d'examiner moi-même ce que je pense à cet égard, je dirai que l'improvisation est pour moi comme une conversation animée. Je ne me laisse point astreindre à tel ou tel sujet ; je m'abandonne à l'impression que produit sur moi l'intérêt de ceux qui m'écoutent, et c'est à mes amis que je dois surtout en ce genre la plus grande partie de mon talent. Quelquefois l'intérêt passionné que m'inspire un entretien où l'on a parlé des grandes et nobles questions qui concernent l'existence morale de l'homme, sa destinée, son but, ses devoirs, ses affections ; quelquefois cet intérêt m'élève au-dessus de mes forces, me fait découvrir dans la nature, dans mon propre cœur, des vérités audacieuses, des expressions pleines de vie, que la ré-

flexion solitaire n'auroit pas fait naître. Je crois éprouver alors un enthousiasme surnaturel; et je sens bien que ce qui parle en moi vaut mieux que moi-même: souvent il m'arrive de quitter le rhythme de la poésie, et d'exprimer ma pensée en prose; quelquefois je cite les plus beaux vers des diverses langues qui me sont connues. Ils sont à moi, ces vers divins, dont mon ame s'est pénétrée. Quelquefois aussi j'achève sur ma lyre, par des accords, par des airs simples et nationaux, les sentiments et les pensées qui échappent à mes paroles. Enfin je me sens poète, non pas seulement quand un heureux choix de rimes ou de syllabes harmonieuses, quand une heureuse réunion d'images éblouit les auditeurs, mais quand mon ame s'élève, quand elle dédaigne de plus haut l'égoïsme et la bassesse; enfin, quand une belle action me seroit plus facile: c'est alors que mes vers sont meilleurs. Je suis poète, lorsque j'admire, lorsque je méprise, lorsque je hais, non par des sentiments personnels, non pour ma propre cause, mais pour la dignité de l'espèce humaine et la gloire du monde.—

Corinne s'aperçut alors que la conversation l'avoit entraînée; elle en rougit un peu, et se tournant vers lord Nelvil, elle lui dit:—Vous le voyez, je ne puis approcher d'aucun des sujets qui me touchent, sans éprouver cette sorte d'ébranlement qui est la source de la beauté idéale dans les arts, de la religion dans les ames solitaires, de la générosité dans les héros, du désintéressement parmi les hommes; pardonnez-le-moi, Mylord, bien qu'une telle femme ne ressemble guère à celles que l'on approuve dans votre pays.—Qui pourroit-vous ressembler? reprit lord Nelvil; et peut-on faire des lois pour une personne unique?—

Le comte d'Erfeuil étoit dans un véritable enchantement, bien qu'il n'eût pas entendu tout ce que disoit Corinne; mais ses gestes, le son de sa voix, sa manière de prononcer le charmoient; et c'étoit la première fois qu'une grâce qui n'étoit pas française, avoit agi sur lui. Mais, à la vérité, le grand succès de Corinne à Rome le mettoit un peu sur la voie de ce qu'il devoit penser d'elle; et il ne perdoit pas, en l'admirant, la bonne habitude de se laisser guider par l'opinion des autres.

Il sortit avec lord Nelvil, et lui dit en s'en allant:—Convenez, mon cher Oswald, que j'ai pourtant quelque mérite en ne faisant pas ma cour à une aussi charmante personne.—Mais, répondit lord Nelvil, il me semble qu'on dit généralement qu'il n'est pas facile de lui plaire.—On le dit, reprit le comte d'Erfeuil; mais j'ai de la peine à le croire. Une femme seule, indépendante, et qui mène à peu près la vie d'un artiste, ne doit pas être difficile à captiver.—Lord Nelvil fut blessé

de cette réflexion. Le comte d'Erfeuil, soit qu'il ne s'en aperçût pas, soit qu'il voulût suivre le cours de ses propres idées, continua ainsi.

—Ce n'est pas cependant, dit-il, que, si je voulois croire à la vertu d'une femme, je ne crusse aussi volontiers à celle de Corinne qu'à toute autre. Elle a certainement mille fois plus d'expression dans le regard, de vivacité dans les démonstrations, qu'il n'en faudroit chez vous, et même chez nous, pour faire douter de la sévérité d'une femme: mais c'est une personne d'un esprit si supérieur, d'une instruction si profonde, d'un tact si fin, que les règles ordinaires pour juger les femmes ne peuvent s'appliquer à elle. Enfin, croiriez-vous que je la trouve imposante, malgré son naturel et le *laisser-aller* de sa conversation? J'ai voulu hier, tout en respectant son intérêt pour vous, dire quelques mots au hasard pour mon compte: c'étoit de ces mots qui deviennent ce qu'ils peuvent; si on les écoute, à la bonne heure; si on ne les écoute pas, à la bonne heure encore; et Corinne m'a regardé froidement, d'une manière qui m'a tout-à-fait troublé. C'est pourtant singulier d'être timide avec une Italienne, un artiste, un poète, enfin tout ce qui doit mettre à l'aise.—Son nom est inconnu, reprit lord Nelvil; mais ses manières doivent le faire croire illustre. —Ah! c'est dans les romans, dit le comte d'Erfeuil, qu'il est d'usage de cacher le plus beau; mais dans le monde réel on dit tout ce qui nous fait honneur, et même un peu plus que tout.—Oui, interrompit Oswald, dans quelques sociétés, où l'on ne songe qu'à l'effet que l'on produit les uns sur les autres: mais là où l'existence est intérieure, il peut y avoir des mystères dans les circonstances, comme il y a des secrets dans les sentiments; et celui-là seulement qui voudroit épouser Corinne, pourroit savoir....—Epouser Corinne! interrompit le comte d'Erfeuil en riant aux éclats; oh! cette idée-là ne me seroit jamais venue! Croyez-moi, mon cher Nelvil, si vous voulez faire des sottises, faites-en qui soient réparables; mais, pour le mariage, il ne faut jamais consulter que les convenances. Je vous parois frivole; eh bien! néanmoins je parie que dans la conduite de la vie je serai plus raisonnable que vous.—Je le crois aussi, répondit lord Nelvil: et il n'ajouta pas un mot de plus.

En effet, pouvoit-il dire au comte d'Erfeuil qu'il y a souvent beaucoup d'égoïsme dans la frivolité, et que cet égoïsme ne peut jamais conduire aux fautes de sentiment, à ces fautes dans lesquelles on se sacrifie presque toujours aux autres? Les hommes frivoles sont très-capables de devenir habiles dans la direction de leurs propres intérêts; car, dans tout ce qui

s'appelle la science politique de la vie privée, comme de la vie publique, on réussit encore plus souvent par les qualités qu'on n'a pas, que par celles qu'on possède. Absence d'enthousiasme, absence d'opinion, absence de sensibilité, un peu d'esprit combiné avec ce trésor négatif, et la vie sociale proprement dite, c'est-à-dire la fortune et le rang, s'acquièrent ou se maintiennent assez bien. Les plaisanteries du comte d'Erfeuil cependant avoient fait de la peine à lord Nelvil. Il les blâmoit; mais il se les rappeloit d'une manière importune.

LIVRE IV.

ROME.

CHAPITRE Ier.

Quinze jours se passèrent, pendant lesquels lord Nelvil se consacra tout entier à la société de Corinne. Il ne sortoit de chez lui que pour se rendre chez elle; il ne voyoit rien, il ne cherchoit rien qu'elle, et, sans lui parler jamais de son sentiment, il l'en faisoit jouir à tous les moments du jour. Elle étoit accoutumée aux hommages vifs et flatteurs des Italiens; mais la dignité des manières d'Oswald, son apparente froideur, et sa sensibilité, qui se trahissoit malgré lui, exerçoient sur l'imagination une bien plus grande puissance. Jamais il ne racontoit une action généreuse, jamais il ne parloit d'un malheur, sans que ses yeux se remplissent de larmes; et toujours il cherchoit à cacher son émotion. Il inspiroit à Corinne un sentiment de respect qu'elle n'avoit pas éprouvé depuis long-temps. Aucun esprit, quelque distingué qu'il fût, ne pouvoit l'étonner; mais l'élévation et la dignité du caractère agissoient profondément sur elle. Lord Nelvil joignoit à ces qualités une noblesse dans les expressions, une élégance dans les moindres actions de la vie, qui faisoient contraste avec la négligence et la familiarité de la plupart des grands seigneurs romains.

Bien que les goûts d'Oswald fussent, à quelques égards, différents de ceux de Corinne, ils se comprenoient mutuellement d'une façon merveilleuse. Lord Nelvil devinoit les impressions de Corinne avec une sagacité parfaite; et Corinne découvroit, à la plus légère altération du visage de lord Nelvil, ce qui se passoit en lui. Habituée aux démonstrations orageuses de la passion des Italiens, cet attachement timide et fier, ce sentiment prouvé sans cesse et jamais avoué, répandoit sur sa vie un intérêt tout-à-fait nouveau. Elle se sentoit comme environnée d'une atmosphère plus douce et plus pure; et chaque instant de la journée lui causoit un

sentiment de bonheur qu'elle aimoit à goûter, sans vouloir s'en rendre compte.

Un matin, le prince Castel-Forte vint chez elle: il étoit triste; elle lui en demanda la cause. — Cet Ecossais, lui dit-il, va nous enlever votre affection; et qui sait même s'il ne vous emmènera pas loin de nous! — Corinne garda quelques instants le silence, puis répondit: Je vous atteste qu'il ne m'a point dit qu'il m'aimât. — Vous le croyez néanmoins, répondit le prince Castel-Forte: il vous parle par sa vie; et son silence même est un habile moyen de vous intéresser. Que peut-on vous dire en effet que vous n'ayez pas entendu! quelle est la louange qu'on ne vous ait pas offerte! quel est l'hommage auquel vous ne soyez pas accoutumée! Mais il y a quelque chose de contenu, de voilé, dans le caractère de lord Nelvil, qui ne vous permettra jamais de le juger entièrement comme vous nous jugez. Vous êtes la personne du monde la plus facile à connoître; mais c'est précisément parce que vous vous montrez volontiers telle que vous êtes, que la réserve et le mystère vous plaisent et vous dominent. L'inconnu, quel qu'il soit, a plus d'ascendant sur vous que tous les sentiments qu'on vous témoigne. — Corinne sourit. — Vous croyez donc, cher prince, lui dit-elle, que mon cœur est ingrat et mon imagination capricieuse? Il me semble cependant que lord Nelvil possède et laisse voir des qualités assez remarquables pour que je ne puisse pas me flatter de les avoir decouvertes. — C'est, j'en conviens, répondit le prince Castel-Forte, un homme fier, généreux, spirituel, sensible même, et surtout mélancolique; mais je me trompe fort, ou ses goûts n'ont point le moindre rapport avec les vôtres. Vous ne vous en apercevrez pas, tant qu'il sera sous le charme de votre présence; mais votre empire sur lui ne tiendroit pas, s'il étoit loin de vous. Les obstacles le fatigueroient; son ame a contracté, par les chagrins qu'il a éprouvés, une sorte de découragement, qui doit nuire à l'énergie de ses résolutions; et vous savez d'ailleurs combien les Anglais en général sont asservis aux mœurs et aux habitudes de leur pays. —

A ces mots, Corinne se tut, et soupira. Des réflexions pénibles sur les premiers événements de sa vie se retracèrent à sa pensée: mais le soir elle revit Oswald plus occupé d'elle que jamais; et tout ce qui resta dans son esprit de la conversation du prince Castel-Forte, ce fut le desir de fixer lord Nelvil en Italie, en lui faisant aimer les beautés de tout genre dont ce pays est doué. C'est dans cette intention qu'elle lui écrivit la lettre suivante. La liberté du genre de vie qu'on mène à Rome excusoit cette démarche; et Corinne en par-

ticulier, bien qu'on pût lui reprocher trop de franchise et d'entraînement dans le caractère, savoit conserver beaucoup de dignité dans l'indépendance, et de modestie dans la vivacité.

Corinne à Lord Nelvil.

"Ce 15 Décembre, 1794.

"Je ne sais, Mylord, si vous me trouverez trop de confiance en moi-même, ou si vous rendrez justice aux motifs qui peuvent excuser cette confiance. Hier, je vous ai entendu dire que vous n'aviez point encore voyagé dans Rome, que vous ne connoissiez ni les chefs-d'œuvre de nos beaux-arts, ni les ruines antiques qui nous apprennent l'histoire par l'imagination et le sentiment; et j'ai conçu l'idée d'oser me proposer pour guide dans ces courses à travers les siècles.

"Sans doute Rome présenteroit aisément un grand nombre de savants, dont l'érudition profonde pourroit vous être bien plus utile; mais si je puis réussir à vous faire aimer ce séjour, vers lequel je me suis toujours sentie si impérieusement attirée, vos propres études acheveront ce que mon imparfaite esquisse aura commencé.

"Beaucoup d'étrangers viennent à Rome, comme ils iroient à Londres, comme ils iroient à Paris, pour chercher les distractions d'une grande ville; et si l'on osoit avouer qu'on s'est ennuyé à Rome, je crois que la plupart l'avoueroient: mais il est également vrai qu'on peut y découvrir un charme dont on ne se lasse jamais. Me pardonnerez-vous, Mylord, de souhaiter que ce charme vous soit connu?

"Sans doute il faut oublier ici tous les intérêts politiques du monde; mais lorsque ces intérêts ne sont pas unis à des devoirs ou à des sentiments sacrés, ils refroidissent le cœur. Il faut aussi renoncer à ce qu'on appelleroit ailleurs les plaisirs de la société; mais ces plaisirs, presque toujours, flétrissent l'imagination. L'on jouit à Rome d'une existence tout-à-la-fois solitaire et animée, qui développe librement en nous-mêmes tout ce que le ciel y a mis. Je le répète, Mylord, pardonnez-moi cet amour pour ma patrie, qui me fait desirer de la faire aimer d'un homme tel que vous; et ne jugez point avec la sévérité anglaise les témoignages de bienveillance qu'une Italienne croit pouvoir donner, sans rien perdre à ses yeux, ni aux vôtres. CORINNE."

En vain Oswald auroit voulu se le cacher, il fut vivement heureux en recevant cette lettre; il entrevit un avenir confus de jouissances et de bonheur: l'imagination, l'amour, l'en-

thousiasme, tout ce qu'il y a de divin dans l'ame de l'homme, lui parut réuni dans le projet enchanteur de voir Rome avec Corinne. Cette fois il ne réfléchit pas ; cette fois il sortit à l'instant même pour aller voir Corinne ; et, dans la route, il regarda le ciel, il sentit le beau temps, il porta la vie légèrement. Ses regrets et ses craintes se perdirent dans les nuages de l'espérance ; son cœur, depuis long-temps opprimé par la tristesse, battoit et tressailloit de joie : il craignoit bien qu'une si heureuse disposition ne pût durer ; mais l'idée même qu'elle étoit passagère, donnoit à cette fièvre de bonheur plus de force et d'activité.

— Vous voilà ? dit Corinne en voyant entrer lord Nelvil ; ah ! merci. — Et elle lui tendit la main. Oswald la prit, y imprima ses lèvres avec une vive tendresse, et ne sentit pas dans ce moment cette timidité souffrante qui se mêloit souvent à ses impressions les plus agréables, et lui donnoit quelquefois, avec les personnes qu'il aimoit le mieux, des sentiments amers et pénibles. L'intimité avoit commencé entre Oswald et Corinne depuis qu'ils s'étoient quittés ; c'étoit la lettre de Corinne qui l'avoit établie : ils étoient contents tous les deux, et ressentoient l'un pour l'autre une tendre reconnoissance.

— C'est donc ce matin, dit Corinne, que je vous montrerai le Panthéon et Saint-Pierre : j'avois bien quelque espoir, ajouta-t-elle en souriant, que vous accepteriez le voyage de Rome avec moi ; aussi mes chevaux sont prêts. Je vous ai attendu ; vous êtes arrivé : tout est bien ; partons. — Etonnante personne ! dit Oswald ; qui donc êtes-vous ? où avez-vous pris tant de charmes divers qui sembleroient devoir s'exclure ? Sensibilité, gaîté, profondeur, grâce, abandon, modestie ; êtes-vous une illusion ? êtes-vous un bonheur surnaturel pour la vie de celui qui vous rencontre ? — Ah ! si j'ai le pouvoir de vous faire quelque bien, reprit Corinne, vous ne devez pas croire que jamais j'y renonce. — Prenez garde, reprit Oswald en saisissant la main de Corinne avec émotion, prenez garde à ce bien que vous voulez me faire. Depuis près de deux ans une main de fer serre mon cœur : si votre douce présence m'a donné quelque relâche, si je respire près de vous, que deviendrai-je quand il faudra rentrer dans mon sort ; que deviendrai-je ?.... — Laissons au temps, laissons au hasard, interrompit Corinne, à décider si cette impression d'un jour que j'ai produite sur vous durera plus qu'un jour. Si nos ames s'entendent, notre affection mutuelle ne sera point passagère. Quoi qu'il en soit, allons admirer ensemble tout ce qui peut élever notre esprit et nos sentiments ; nous goûterons toujours ainsi quelques moments de bonheur. — En

achevant ces mots, Corinne descendit; et lord Nelvil la suivit, étonné de sa réponse. Il lui sembla qu'elle admettoit la possibilité d'un demi-sentiment, d'un attrait momentané. Enfin, il crut entrevoir de la légèreté dans la manière dont elle s'étoit exprimée; et il en fut blessé.

Il se plaça sans rien dire dans la voiture de Corinne, qui, devinant sa pensée, lui dit : — Je ne crois pas que le cœur soit ainsi fait, que l'on éprouve toujours ou point d'amour, ou la passion la plus invincible. Il y a des commencements de sentiment qu'un examen plus approfondi peut dissiper. On se flatte, on se détrompe; et l'enthousiasme même dont on est susceptible, s'il rend l'enchantement plus rapide, peut faire aussi que le refroidissement soit plus prompt. — Vous avez beaucoup réfléchi sur le sentiment, Madame, dit Oswald avec amertume. — Corinne rougit à ce mot, et se tut quelques instants; puis reprenant la parole, avec un mélange assez frappant de franchise et de dignité : — Je ne crois pas, dit-elle, qu'une femme sensible soit jamais arrivée jusqu'à vingt-six ans sans avoir connu l'illusion de l'amour; mais si n'avoir jamais été heureuse, si n'avoir jamais rencontré l'objet qui pouvoit mériter toutes les affections de son cœur, est un titre à l'intérêt, j'ai droit au vôtre. — Ces paroles, et l'accent avec lequel Corinne les prononça, dissipèrent un peu le nuage qui s'étoit élevé dans l'ame de lord Nelvil; néanmoins il se dit en lui-même : — C'est la plus séduisante des femmes, mais c'est une Italienne; et ce n'est pas ce cœur timide, innocent, à lui-même inconnu, que possède sans doute la jeune Anglaise à laquelle mon père me destinoit. —

Cette jeune Anglaise se nommoit Lucile Edgermont, la fille du meilleur ami du père de lord Nelvil; mais elle étoit trop enfant encore lorsqu'Oswald quitta l'Angleterre, pour qu'il pût l'épouser, ni même prévoir avec certitude ce qu'elle seroit un jour.

CHAPITRE II.

Oswald et Corinne allèrent d'abord au Panthéon, qu'on appelle aujourd'hui *Sainte-Marie de la Rotonde*. Partout, en Italie, le catholicisme a hérité du paganisme; mais le Panthéon est le seul temple antique, à Rome, qui soit conservé tout entier, le seul où l'on puisse remarquer dans son ensemble

la beauté de l'architecture des anciens, et le caractère particulier de leur culte. Oswald et Corinne s'arrêtèrent sur la place du Panthéon, pour admirer le portique de ce temple, et les colonnes qui le soutiennent.

Corinne fit observer à lord Nelvil que le Panthéon étoit construit de manière qu'il paroissoit beaucoup plus grand qu'il ne l'est. — L'église Saint-Pierre, dit-elle, produira sur vous un effet tout différent ; vous la croirez d'abord moins vaste qu'elle ne l'est en réalité. L'illusion si favorable au Panthéon vient, à ce qu'on assure, de ce qu'il y a plus d'espace entre les colonnes, et que l'air joue librement autour ; mais surtout de ce que l'on n'y aperçoit presque point d'ornements de détail, tandis que Saint-Pierre en est surchargé. C'est ainsi que la poésie antique ne dessinoit que les grandes masses, et laissoit à la pensée de l'auditeur à remplir les intervalles, à suppléer les développements : en tout genre, nous autres modernes, nous disons trop.

Ce temple, continua Corinne, fut consacré par Agrippa, le favori d'Auguste, à son ami, ou plutôt à son maître. Cependant ce maître eut la modestie de refuser la dédicace du temple ; et Agrippa se vit obligé de le dédier à tous les dieux de l'Olympe, pour remplacer le dieu de la terre, la puissance. Il y avoit un char de bronze au sommet du Panthéon, sur lequel étoient placées les statues d'Auguste et d'Agrippa. De chaque côté du portique, ces mêmes statues se retrouvoient sous une autre forme ; et sur le frontispice du temple on lit encore : *Agrippa l'a consacré.* Auguste donna son nom à son siècle, parce qu'il a fait de ce siècle une époque de l'esprit humain. Les chefs-d'œuvre, en divers genres, de ses contemporains, formèrent, pour ainsi dire, les rayons de son auréole. Il sut honorer habilement les hommes de génie qui cultivoient les lettres ; et dans la postérité sa gloire s'en est bien trouvée.

— Entrons dans le temple, dit Corinne ; vous le voyez, il reste découvert presque comme il l'étoit autrefois. On dit que cette lumière qui venoit d'en-haut étoit l'emblème de la Divinité supérieure à toutes les divinités. Les païens ont toujours aimé les images symboliques. Il semble, en effet, que ce langage convient mieux à la religion que la parole. La pluie tombe souvent sur ces parvis de marbre ; mais aussi les rayons du soleil viennent éclairer les prières. Quelle sérénité ! quel air de fête on remarque dans cet édifice ! Les païens ont divinisé la vie, et les chrétiens ont divinisé la mort : tel est l'esprit des deux cultes ; mais notre catholicisme

romain est moins sombre cependant que ne l'étoit celui du Nord. Vous l'observerez quand nous serons à Saint-Pierre. Dans l'intérieur du sanctuaire du Panthéon sont les bustes de nos artistes les plus célèbres : ils décorent les niches où l'on avoit placé les dieux des anciens. Comme, depuis la destruction de l'empire des Césars, nous n'avons presque jamais eu d'indépendance politique en Italie, on ne trouve point ici des hommes d'état ni de grands capitaines. C'est le génie de l'imagination qui fait notre seule gloire : mais ne trouvez-vous pas, Mylord, qu'un peuple qui honore ainsi les talents qu'il possède mériteroit une plus noble destinée ? — Je suis sévère pour les nations, répondit Oswald ; je crois toujours qu'elles méritent leur sort, quel qu'il soit. — Cela est dur, reprit Corinne ; peut-être, en vivant en Italie, éprouverez-vous un sentiment d'attendrissement sur ce beau pays, que la nature semble avoir paré comme une victime : mais du moins souvenez-vous que notre plus chère espérance, à nous autres artistes, à nous autres amants de la gloire, c'est d'obtenir une place ici. J'ai déjà marqué la mienne, dit-elle en montrant une niche encore vide. Oswald, qui sait si vous ne reviendrez pas dans cette même enceinte quand mon buste y sera placé ! Alors.... — Oswald l'interrompit vivement, et lui dit : — Resplendissante de jeunesse et de beauté, pouvez-vous parler ainsi à celui que le malheur et la souffrance font déjà pencher vers la tombe ? — Ah ! reprit Corinne, l'orage peut briser en un moment les fleurs qui tiennent encore la tête levée. Oswald, cher Oswald, ajouta-t-elle, pourquoi ne seriez-vous pas heureux ? pourquoi.... — Ne m'interrogez jamais, reprit lord Nelvil ; vous avez vos secrets, j'ai les miens : respectons mutuellement notre silence. Non, vous ne savez pas quelle émotion j'éprouverois s'il falloit raconter mes malheurs ! — Corinne se tut ; et ses pas, en sortant du temple, étoient plus lents, et ses regards plus rêveurs.

Elle s'arrêta sous le portique. — Là, dit-elle à lord Nelvil, étoit une urne de porphyre de la plus grande beauté, transportée maintenant à Saint-Jean de Latran ; elle contenoit les cendres d'Agrippa, qui furent placées au pied de la statue qu'il s'étoit élevée à lui-même. Les anciens mettoient tant de soin à adoucir l'idée de la destruction, qu'ils savoient en écarter ce qu'elle peut avoir de lugubre et d'effrayant. Il y avoit d'ailleurs tant de magnificence dans leurs tombeaux, que le contraste du néant de la mort et des splendeurs de la vie s'y faisoit moins sentir. Il est vrai aussi que l'espérance d'un autre monde étant chez eux beaucoup moins vive que chez

.es chrétiens, les païens s'efforçoient de disputer à la mort le souvenir que nous déposons sans crainte dans le sein de l'Eternel. —

Oswald soupira, et garda le silence. Les idées mélancoliques ont beaucoup de charmes, tant qu'on n'a pas été soi-même profondément malheureux : mais quand la douleur, dans toute son âpreté, s'est emparée de l'ame, on n'entend plus, sans tressaillir, de certains mots qui jadis n'excitoient en nous que des rêveries plus ou moins douces.

CHAPITRE III.

On passe, en allant à Saint-Pierre, sur le pont Saint-Ange ; Corinne et lord Nelvil le traversèrent à pied. — C'est sur ce pont, dit Oswald, qu'en revenant du Capitole, j'ai pour la première fois pensé long-temps à vous. — Je ne me flattois pas, reprit Corinne, que ce couronnement du Capitole me vaudroit un ami ; mais cependant, en cherchant la gloire, j'ai toujours espéré qu'elle me feroit aimer. A quoi serviroit-elle, du moins aux femmes, sans cet espoir ! — Restons encore ici quelques instants, dit Oswald. Quel souvenir, entre tous les siècles, peut valoir pour mon cœur ce lieu, qui me rappelle le premier jour où je vous ai vue ? — Je ne sais si je me trompe, reprit Corinne ; mais il me semble qu'on se devient plus cher l'un à l'autre, en admirant ensemble les monuments qui parlent à l'ame par une véritable grandeur. Les édifices de Rome ne sont ni froids, ni muets ; le génie les a créés ; des événements mémorables les consacrent : peut-être même faut-il aimer, Oswald, aimer surtout un caractère tel que le vôtre, pour se complaire à sentir avec lui tout ce qu'il y a de noble et de beau dans l'univers. — Oui, reprit lord Nelvil ; mais en vous regardant, mais en vous écoutant, je n'ai pas besoin d'autres merveilles. — Corinne le remercia par un sourire plein de charme.

En allant à Saint-Pierre, ils s'arrêtèrent devant le château Saint-Ange : — Voilà, dit Corinne, l'un des édifices dont l'extérieur a le plus d'originalité ; ce tombeau d'Adrien, changé en forteresse par les Goths, porte le double caractère de sa première et de sa seconde destination. Bâti pour la mort, une impénétrable enceinte l'environne ; et cependant

les vivants y ont ajouté quelque chose d'hostile, par les fortifications extérieures, qui contrastent avec le silence et la noble inutilité d'un monument funéraire. On voit sur le sommet un ange de bronze avec son épée nue ; (5) et dans l'intérieur sont pratiquées des prisons très-cruelles. Tous les événements de l'histoire de Rome, depuis Adrien jusqu'à nos jours, sont liés à ce monument. Bélisaire s'y défendit contre les Goths ; et, presque aussi barbare que ceux qui l'attaquoient, il lança contre ses ennemis les belles statues qui décoroient l'intérieur de l'édifice. Crescentius, Arnault de Brescia, Nicolas Rienzi, (6) ces amis de la liberté romaine, qui ont pris si souvent les souvenirs pour des espérances, se sont defendus long-temps dans le tombeau d'un empereur. J'aime ces pierres, qui s'unissent à tant de faits illustres. J'aime ce luxe du maître du monde, un magnifique tombeau. Il y a quelque chose de grand dans l'homme qui, possesseur de toutes les jouissances et de toutes les pompes terrestres, ne craint pas de s'occuper long-temps d'avance de sa mort. Des idées morales, des sentiments désintéressés, remplissent l'ame, dès qu'elle sort de quelque manière des bornes de la vie.

C'est d'ici, continua Corinne, que l'on devroit apercevoir Saint-Pierre ; et c'est jusqu'ici que les colonnes qui le précèdent devoient s'étendre : tel étoit le superbe plan de Michel-Ange ; il espéroit du moins qu'on l'acheveroit après lui : mais les hommes de notre temps ne pensent plus à la postérité. Quand une fois on a tourné l'enthousiasme en ridicule, on a tout défait, excepté l'argent et le pouvoir. — C'est vous qui ferez renaître ce sentiment ! s'écria lord Nelvil. Qui jamais éprouva le bonheur que je goûte ? Rome montrée par vous, Rome interprétée par l'imagination et le génie, *Rome, qui est un monde animé par le sentiment, sans lequel le monde lui-même est un désert !* (7) Ah, Corinne ! que succédera-t-il à ces jours, plus heureux que mon sort et mon cœur ne le permettent ? — Corinne lui répondit avec douceur : — Toutes les affections sincères viennent du ciel, Oswald ; pourquoi ne protégeroit-il pas ce qu'il inspire ? C'est à lui qu'il appartient de disposer de nous. —

Alors Saint-Pierre leur apparut, cet édifice, le plus grand que les hommes aient jamais élevé ; car les pyramides d'Egypte elles-mêmes lui sont inférieures en hauteur. — J'aurois peut-être dû vous faire voir, dit Corinne, le plus beau de nos édifices le dernier : mais ce n'est pas mon système. Il me semble que, pour se rendre sensible aux beaux-arts, il faut commencer par voir les objets qui inspirent une admiration vive et profonde. Ce sentiment, une fois éprouvé, révèle, pour

ainsi dire, une nouvelle sphère d'idées, et rend ensuite plus capable d'aimer et de juger tout ce qui, dans un ordre même inférieur, retrace cependant la première impression qu'on a reçue. Toutes ces gradations, ces manières prudentes et nuancées pour préparer les grands effets, ne sont point de mon goût. On n'arrive point au sublime par degrés; des distances infinies le séparent même de ce qui n'est que beau. — Oswald sentit une émotion tout-à-fait extraordinaire en arrivant en face de Saint-Pierre. C'étoit la première fois que l'ouvrage des hommes produisoit sur lui l'effet d'une merveille de la nature. C'est le seul travail de l'art sur notre terre actuelle, qui ait le genre de grandeur qui caractérise les œuvres immédiates de la création. Corinne jouissoit de l'étonnement d'Oswald. — J'ai choisi, lui dit-elle, un jour où le soleil est dans tout son éclat, pour vous faire voir ce monument. Je vous réserve un plaisir plus intime, plus religieux, c'est de le contempler au clair de la lune: mais il falloit d'abord vous faire assister à la plus brillante des fêtes, le génie de l'homme décoré par la magnificence de la nature.

La place de Saint-Pierre est entourée de colonnes, légères de loin, et massives de près. Le terrain, qui va toujours un peu en montant jusqu'au portique de l'église, ajoute encore à l'effet qu'elle produit. Un obélisque de quatre-vingts pieds de haut, qui paroît à peine élevé en présence de la coupole de Saint-Pierre, est au milieu de la place. La forme des obélisques elle seule a quelque chose qui plaît à l'imagination; leur sommet se perd dans les airs, et semble porter jusqu'au ciel une grande pensée de l'homme. Ce monument, qui vint d'Egypte pour orner les bains de Caligula, et que Sixte-Quint a fait transporter ensuite au pied du temple de Saint-Pierre; ce contemporain de tant de siècles, qui n'ont pu rien contre lui, inspire un sentiment de respect: l'homme se sent tellement passager, qu'il a toujours de l'émotion en présence de ce qui est immuable. A quelque distance des deux côtés de l'obélisque, s'élèvent deux fontaines dont l'eau jaillit perpétuellement, et retombe avec abondance en cascade dans les airs. Ce murmure des ondes, qu'on a coutume d'entendre au milieu de la campagne, produit dans cette enceinte une sensation toute nouvelle; mais cette sensation est en harmonie avec celle que fait naître l'aspect d'un temple majestueux.

La peinture, la sculpture, imitant le plus souvent la figure humaine, ou quelque objet existant dans la nature, réveillent dans notre ame des idées parfaitement claires et positives: mais un beau monument d'architecture n'a point, pour ainsi dire, de sens déterminé; et l'on est saisi, en le contemplant,

par cette rêverie sans calcul et sans but, qui mène si loin la pensée. Le bruit des eaux convient à toutes ces impressions vagues et profondes; il est uniforme, comme l'édifice est régulier.

L'éternel mouvement et l'éternel repos *

sont ainsi rapprochés l'un de l'autre. C'est dans ce lieu surtout que le temps est sans pouvoir; car il ne tarit pas plus ces sources jaillissantes, qu'il n'ébranle ces immobiles pierres. Les eaux qui s'élancent en gerbe de ces fontaines sont si légères et si nuageuses, que, dans un beau jour, les rayons du soleil y produisent de petits arcs-en-ciel formés des plus belles couleurs.

— Arrêtez-vous un moment ici, dit Corinne à lord Nelvil, comme il étoit déjà sous le portique de l'église; arrêtez-vous, avant de soulever le rideau qui couvre la porte du temple: votre cœur ne bat-il pas à l'approche de ce sanctuaire? et ne ressentez-vous pas, au moment d'entrer, tout ce que feroit éprouver l'attente d'un événement solennel? — Corinne elle-même souleva le rideau, et le retint pour laisser passer lord Nelvil; elle avoit tant de grâce dans cette attitude, que le premier regard d'Oswald fut pour la considérer ainsi: il se plut même, pendant quelques instants, à ne rien observer qu'elle. Cependant il s'avança dans le temple; et l'impression qu'il reçut sous ces voûtes immenses fut si profonde et si religieuse, que le sentiment même de l'amour ne suffisoit plus pour remplir en entier son ame. Il marchoit lentement à côté de Corinne: l'un et l'autre se taisoient. Là tout commande le silence: le moindre bruit retentit si loin, qu'aucune parole ne semble digne d'être ainsi répétée dans une demeure presque éternelle! La prière seule, l'accent du malheur, de quelque foible voix qu'il parte, émeut profondément dans ces vastes lieux. Et quand, sous ces dômes immenses, on entend de loin venir un vieillard, dont les pas tremblants se traînent sur ces beaux marbres arrosés par tant de pleurs, l'on sent que l'homme est imposant par cette infirmité même de sa nature, qui soumet son ame divine à tant de souffrances, et que le culte de la douleur, le christianisme, contient le vrai secret du passage de l'homme sur la terre.

Corinne interrompit la rêverie d'Oswald, et lui dit: — Vous avez vu des églises gothiques en Angleterre et en Allemagne; vous avez dû remarquer qu'elles ont un caractère beaucoup plus sombre que cette église. Il y avoit quelque chose de

* Vers de M. de Fontanes.

mystique dans le catholicisme des peuples septentrionaux. Le nôtre parle à l'imagination par les objets extérieurs. Michel-Ange a dit, en voyant la coupole du Panthéon: "Je la placerai dans les airs." Et en effet, Saint-Pierre est un temple posé sur une église. Il y a quelque alliance des religions antiques et du christianisme, dans l'effet que produit sur l'imagination l'intérieur de cet édifice. Je vais m'y promener souvent, pour rendre à mon ame la sérénité qu'elle perd quelquefois. La vue d'un tel monument est comme une musique continuelle et fixée, qui vous attend pour vous faire du bien quand vous vous en approchez; et certainement il faut mettre, au nombre des titres de notre nation à la gloire, la patience, le courage et le désintéressement des chefs de l'église, qui ont consacré cent cinquante années, tant d'argent et tant de travaux, a l'achèvement d'un édifice dont ceux qui l'élevoient ne pouvoient se flatter de jouir. (8) C'est un service rendu, même à la morale publique, que de faire don à une nation d'un monument qui est l'emblème de tant d'idées nobles et généreuses. — Oui, répondit Oswald, ici les arts ont de la grandeur; l'imagination et l'invention sont pleines de génie: mais la dignité de l'homme même, comment y est-elle défendue? Quelles institutions! quelle foiblesse dans la plupart des gouvernements d'Italie! et quoiqu'ils soient si foibles, combien ils asservissent les esprits! — D'autres peuples, interrompit Corinne, ont supporté le joug comme nous; et ils ont du moins l'imagination qui fait rêver une autre destinée:

Servi siam, si, ma servi ognor frementi.

Nous sommes esclaves, mais des esclaves toujours frémissants, dit Alfieri, le plus fier de nos écrivains modernes. Il y a tant d'ame dans nos beaux-arts, que peut-être un jour notre caractère égalera notre génie.

Regardez, continua Corinne, ces statues placées sur les tombeaux, ces tableaux en mosaïque, patientes et fidèles copies des chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Je n'examine jamais Saint-Pierre en détail, parce que je n'aime pas à y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. Mais qu'est-ce donc qu'un monument où les chefs-d'œuvre de l'esprit humain eux-mêmes paroissent des ornements superflus! . Ce temple est comme un monde à part. On y trouve un asile contre le froid et la chaleur: il a ses saisons à lui, son printemps perpétuel, que l'atmosphère du dehors n'altère jamais. Une église souterraine est bâtie sous le parvis de ce temple: les papes et

plusieurs souverains des pays étrangers y sont ensevelis; Christine, après son abdication; les Stuarts, depuis que leur dynastie est renversée. Rome depuis long-temps est l'asile des exilés du monde; Rome elle-même n'est-elle pas détrônée! son aspect console les rois dépouillé comme elle.

Cadono le città, cadono i regni,
E l'uom, d'esser mortal par che si sdegni! *

Placez-vous ici, dit Corinne à lord Nelvil, près de l'autel, au milieu de la coupole, vous apercevrez à travers les grilles de fer l'église des morts qui est sous nos pieds; et, en relevant les yeux, vos regards atteindront à peine au sommet de la voûte. Ce dôme, en le considérant même d'en bas, fait éprouver un sentiment de terreur: on croit voir des abîmes suspendus sur sa tête. Tout ce qui est au-delà d'une certaine proportion, cause à l'homme, à la créature bornée, un invincible effroi. Ce que nous connoissons, est aussi inexplicable que l'inconnu; mais nous avons, pour ainsi dire, pratiqué notre obscurité habituelle, tandis que de nouveaux mystères nous épouvantent, et mettent le trouble dans nos facultés.

Toute cette église est ornée de marbres antiques; et ses pierres en savent plus que nous sur les siècles écoulés. Voici la statue de Jupiter, dont on a fait un saint Pierre, en lui mettant une auréole sur la tête. L'expression générale de ce temple caractérise parfaitement le mélange des dogmes sombres et des cérémonies brillantes; un fond de tristesse dans les idées, mais, dans l'application, la mollesse et la vivacité du Midi; des intentions sévères, mais des interprétations très-douces; la théologie chrétienne et les images du paganisme; enfin, la réunion la plus admirable de l'éclat et de la majesté que l'homme peut donner à son culte envers la Divinité.

Les tombeaux décorés par les merveilles des beaux-arts, ne présentent point la mort sous un aspect redoutable. Ce n'est pas tout-à-fait comme les anciens, qui sculptoient sur les sarcophages des danses et des jeux; mais la pensée est détournée de la contemplation d'un cercueil par les chefs-d'œuvre du génie. Ils rappellent l'immortalité sur l'autel même de la mort; et l'imagination, animée par l'admiration qu'ils inspirent, ne sent pas, comme dans le Nord, le silence et le froid, immuables gardiens des sépulcres. — Sans doute, dit Oswald, nous voulons que la tristesse environne la mort; et même

* Les cités tombent, les empires disparoissent, et l'homme s'indigne d'être mortel!

avant que nous fussions éclairés par les lumières du christianisme, notre mythologie ancienne, notre Ossian ne place à côté de la tombe que les regrets et les chants funèbres. Ici, vous voulez oublier et jouir; je ne sais si je desirerois que votre beau ciel me fît ce genre de bien. — Ne croyez pas cependant, reprit Corinne, que notre caractère soit léger, et notre esprit frivole. Il n'y a que la vanité qui rende frivole: l'indolence peut mettre quelques intervalles de sommeil ou d'oubli dans la vie, mais elle n'use ni ne flétrit le cœur; et, malheureusement pour nous, on peut sortir de cet état par des passions plus profondes et plus terribles que celles des ames habituellement actives —

En achevant ces mots, Corinne et lord Nelvil s'approchoient de la porte de l'église. — Encore un dernier coup-d'œil vers ce sanctuaire immense, dit-elle à lord Nelvil. Voyez comme l'homme est peu de chose en présence de la religion, alors même que nous sommes réduits à ne considérer que son emblème matériel! Voyez quelle immobilité, quelle durée les mortels peuvent donner à leurs œuvres, tandis qu'eux-mêmes ils passent si rapidement, et ne se survivent que par le génie! Ce temple est une image de l'infini; il n'y a point de terme aux sentiments qu'il fait naître, aux idées qu'il retrace, à l'immense quantité d'années qu'il rappelle à la réflexion, soit dans le passé, soit dans l'avenir; et, quand on sort de son enceinte, il semble qu'on passe des pensées célestes aux intérêts du monde, et de l'éternité religieuse à l'air léger du temps. —

Corinne fit remarquer à lord Nelvil, lorsqu'ils furent hors de l'église, que sur ses portes étoient représentées en bas-relief les Métamorphoses d'Ovide. — On ne se scandalise point à Rome, lui dit-elle, des images du paganisme, quand les beaux-arts les ont consacrées. Les merveilles du génie portent toujours à l'ame une impression religieuse; et nous faisons hommage au culte chrétien de tous les chefs-d'œuvre que les autres cultes ont inspirés. — Oswald sourit à cette explication. — Croyez-moi, Mylord, continua Corinne, il y a beaucoup de bonne-foi dans les sentiments des nations dont l'imagination est très-vive. Mais à demain, si vous le voulez, je vous menerai au Capitole. J'ai, je l'espère, plusieurs courses à vous proposer encore: quand elles seront finies, est-ce que vous partirez? est-ce que.... Elle s'arrêta, craignant d'en avoir déjà trop dit. — Non, Corinne, reprit Oswald; non, je ne renoncerai point à cet éclair de bonheur, que peut-être un ange tutélaire fait luire sur moi du haut du ciel.

CHAPITRE IV.

Le lendemain, Oswald et Corinne partirent avec plus de confiance et de sérénité. Ils étoient des amis qui voyageoient ensemble ; ils commençoient à dire *nous*. Ah ! qu'il est touchant, ce *nous* prononcé par l'amour ! quelle déclaration il contient, timidement et cependant vivement exprimée ! Nous allons donc au Capitole, dit Corinne. — Oui, nous y allons, reprit Oswald ; et sa voix disoit tout avec des mots si simples ! tant son accent avoit de tendresse et de douceur ! — C'est du haut du Capitole, tel qu'il est maintenant, dit Corinne, que nous pouvons facilement apercevoir les sept collines. Nous les parcourrons toutes ensuite l'une après l'autre ; il n'en est pas une qui ne conserve des traces de l'histoire. —

Corinne et lord Nelvil suivirent d'abord ce qu'on appeloit autrefois la Voie sacrée, ou la Voie triomphale. — Votre char a passé par-là ? dit Oswald à Corinne. — Oui, répondit-elle, cette poussière antique devoit s'étonner de porter un tel char ; mais, depuis la république romaine, tant de traces criminelles se sont empreintes sur cette route, que le sentiment de respect qu'elle inspiroit est bien affoibli. — Corinne se fit conduire ensuite au pied de l'escalier du Capitole actuel. L'entrée du Capitole ancien étoit par le Forum. — Je voudrois bien, dit Corinne, que cet escalier fût le même que monta Scipion, lorsque, repoussant la calomnie par la gloire, il alla dans le temple pour rendre grâces aux dieux des victoires qu'il avoit remportées. Mais ce nouvel escalier, mais ce nouveau Capitole, a été bâti sur les ruines de l'ancien, pour recevoir le paisible magistrat qui porte à lui tout seul ce nom immense de sénateur romain, jadis l'objet des respects de l'univers. Ici nous n'avons plus que des noms ; mais leur harmonie, mais leur antique dignité, cause toujours une sorte d'ébranlement, une sensation assez douce, mêlée de plaisir et de regret. Je demandois l'autre jour à une pauvre femme que je rencontrai, où elle demeuroit ? *A la Roche Tarpéienne*, me répondit-elle ; et ce mot, bien que dépouillé des idées qui jadis y étoient attachées, agit encore sur l'imagination. —

Oswald et Corinne s'arrêtèrent pour considérer les deux lions de basalte qu'on voit au pied de l'escalier du Capitole. (9) Ils viennent d'Egypte : les sculpteurs égyptiens saisissoient avec bien plus de génie la figure des animaux que celle des hommes. Ces lions du Capitole sont noblement paisibles ; et leur genre

de physionomie est la véritable image de la tranquillité dans la force.

A guisa di lion, quando si posa.*
DANTE.

Non loin de ces lions, on voit une statue de Rome mutilée, que les Romains modernes ont placée là, sans songer qu'ils donnoient ainsi le plus parfait emblème de leur Rome actuelle. Cette statue n'a ni tête, ni pieds; mais le corps et la draperie qui restent ont encore des beautés antiques. Au haut de l'escalier sont deux colosses qui représentent, à ce qu'on croit, Castor et Pollux, puis les trophées de Marius, puis deux colonnes milliaires, qui servoient à mesurer l'univers romain, et la statue équestre de Marc-Aurèle, belle et calme au milieu de ces divers souvenirs. Ainsi tout est là, les temps héroïques représentés par les Dioscures, la république par les lions, les guerres civiles par Marius, et les beaux temps des empereurs par Marc-Aurèle.

En avançant vers le Capitole moderne, on voit à droite et à gauche deux églises bâties sur les ruines du temple de Jupiter Féretrien et de Jupiter Capitolin. En avant du vestibule, est une fontaine présidée par deux fleuves; le Nil et le Tibre, avec la louve de Romulus. On ne prononce pas le nom du Tibre comme celui des fleuves sans gloire; c'est un des plaisirs de Rome que de dire: *Conduisez-moi sur les bords du Tibre; traversons le Tibre.* Il semble qu'en prononçant ces paroles on évoque l'histoire, et qu'on ranime les morts. En allant au Capitole, du côté du Forum, on trouve à droite les prisons Mamertines. Ces prisons furent d'abord construites par Ancus Martius; elles servoient alors aux criminels ordinaires. Mais Servius Tullius en fit creuser sous terre de beaucoup plus cruelles, pour les criminels d'état, comme si ces criminels n'etoient pas ceux qui méritent le plus d'égards, puisqu'il peut y avoir de la bonne-foi dans leurs erreurs. Jugurtha et les complices de Catilina périrent dans ces prisons: on dit aussi que saint Pierre et saint Paul y ont été renfermés. De l'autre côté du Capitole est la roche Tarpéienne; au pied de cette roche, l'on trouve aujourd'hui un hôpital appelé *l'Hôpital de la Consolation.* Il semble que l'esprit sévère de l'antiquité et la douceur du christianisme soient ainsi rapprochés dans Rome à travers les siècles, et se montrent aux regards comme à la réflexion.

Quand Oswald et Corinne furent arrivés au haut de la tour

* A la manière du lion, quand il se repose.

du Capitole, Corinne lui montra les sept collines, la ville de Rome, bornée d'abord au mont Palatin, ensuite aux murs de Servius Tullius, qui renfermoient les sept collines, enfin, aux murs d'Aurélien, qui servent encore aujourd'hui d'enceinte à la plus grande partie de Rome. Corinne rappela les vers de Tibulle et de Properce, qui se glorifient des foibles commencements dont est sortie la maîtresse du monde. (10) Le mont Palatin fut à lui seul tout Rome pendant quelque temps ; mais dans la suite le palais des empereurs remplit l'espace qui avoit suffi pour une nation. Un poète du temps de Néron fit à cette occasion cette épigramme : * *Rome ne sera bientôt plus qu'un palais. Allez à Véies, Romains, si toutefois ce palais n'occupe pas déjà Véies même.*

Les sept collines sont infiniment moins élevées qu'elles ne l'étoient autrefois, lorsqu'elles méritoient le nom de *monts escarpés.* Rome moderne est élevée de quarante pieds au-dessus de Rome ancienne. Les vallées qui séparoient les collines se sont presque comblées par le temps, et par les ruines des édifices : mais ce qui est plus singulier encore, un amas de vases brisés a élevé deux collines nouvelles ; † et c'est presque une image des temps modernes, que ces progrès ou plutôt ces débris de la civilisation, mettant de niveau les montagnes avec les vallées, effaçant, au moral comme au physique, toutes les belles inégalités produites par la nature.

Trois autres collines, ‡ non comprises dans les sept fameuses, donnent à la ville de Rome quelque chose de si pittoresque, que c'est peut-être la seule ville qui, par elle-même, et dans sa propre enceinte, offre les plus magnifiques points de vue. On y trouve un mélange si remarquable de ruines et d'édifices, de campagnes et de déserts, qu'on peut contempler Rome de tous les côtés, et voir toujours un tableau frappant dans la perspective opposée.

Oswald ne pouvoit se lasser de considérer les traces de l'antique Rome, du point élevé du Capitole où Corinne l'avoit conduit. La lecture de l'histoire, les réflexions qu'elle excite, agissent bien moins sur notre ame que ces pierres en désordre, que ces ruines mêlées aux habitations nouvelles. Les yeux sont tout-puissants sur l'ame : après avoir vu les ruines romaines, on croit aux antiques Romains, comme si l'on avoit vécu de leur temps. Les souvenirs de l'esprit sont acquis par

* Roma domus fiet : Veios migrate, Quirites ;
Si non et Veios occupat ista domus.

† Le monte Citorio et le monte Testacio.

‡ Le Janicule, le monte Vaticano et le monte Mario.

l'étude : les souvenirs de l'imagination naissent d'une impression plus immédiate et plus intime, qui donne de la vie à la pensée, et nous rend, pour ainsi dire, témoins de ce que nous avons appris. Sans doute on est importuné de tous ces bâtiments modernes qui viennent se mêler aux antiques débris. Mais un portique debout à côté d'un humble toit ; mais des colonnes entre lesquelles de petites fenêtres d'églises sont pratiqués, un tombeau servant d'asile à toute une famille rustique, produisent je ne sais quel mélange d'idées grandes et simples, je ne sais quel plaisir de découverte qui inspire un intérêt continuel. Tout est commun, tout est prosaïque, dans l'extérieur de la plupart de nos villes européennes ; et Rome, plus souvent qu'aucune autre, présente le triste aspect de la misère et de la dégradation : mais tout-à-coup une colonne brisée, un bas-relief à demi détruit, des pierres liées à la façon indestructible des architectes anciens, vous rappellent qu'il y a dans l'homme une puissance éternelle, une étincelle divine, et qu'il ne faut pas se lasser de l'exciter en soi-même, et de la ranimer dans les autres.

Ce Forum, dont l'enceinte est si resserrée, et qui a vu tant de choses étonnantes, est une preuve frappante de la grandeur morale de l'homme. Quand l'univers, dans les derniers temps de Rome, étoit soumis à des maîtres sans gloire, on trouve des siècles entiers dont l'histoire peut à peine conserver quelques faits ; et ce Forum, petit espace, centre d'une ville alors très-circonscrite, et dont les habitants combattoient autour d'elle pour son territoire, ce Forum n'a-t-il pas occupé, par les souvenirs qu'il retrace, les plus beaux génies de tous les temps ? Honneur donc, éternel honneur aux peuples courageux et libres, puisqu'ils captivent ainsi les regards de la postérité !

Corinne fit remarquer à lord Nelvil qu'on ne trouvoit à Rome que très-peu de débris des temps républicains. Les aqueducs, les canaux construits sous terre pour l'écoulement des eaux, étoient le seul luxe de la république, et des rois qui l'ont précédés Il ne nous reste d'elle que des édifices utiles, des tombeaux élevés à la mémoire de ses grands hommes, et quelques temples de brique qui subsistent encore. C'est seulement après la conquête de la Sicile que les Romains firent usage, pour la première fois, du marbre pour leurs monuments : mais il suffit de voir les lieux où de grandes actions se sont passées pour éprouver une émotion indéfinissable. C'est à cette disposition de l'ame qu'on doit attribuer la puissance religieuse des pélerinages. Les pays célèbres en tout genre, alors même qu'ils sont dépouillés de leurs grands hommes et de leurs monuments, exercent beaucoup de pouvoir sur l'ima-

gination. Ce qui frappoit les regards n'existe plus; mais le charme du souvenir y est resté.

On ne voit plus sur le Forum aucune trace de cette fameuse tribune, d'où le peuple romain étoit gouverné par l'éloquence; on y trouve encore trois colonnes d'un temple élevé par Auguste en l'honneur de Jupiter-Tonnant, lorsque la foudre tomba sur lui sans le frapper; un arc de triomphe à Septime-Sévère, que le sénat lui éleva pour récompense de ses exploits. Les noms de ses deux fils, Caracalla et Géta, étoient inscrits sur le fronton de l'arc: mais lorsque Caracalla eut assassiné Géta, il fit ôter son nom; et l'on voit encore la trace des lettres enlevées. Plus loin est un temple à Faustine, monument de la foiblesse aveugle de Marc-Aurèle; un temple à Vénus, qui, du temps de la république, étoit consacré à Pallas; un peu plus loin, les ruines d'un temple dédié au soleil et à la lune, bâti par l'empereur Adrien, qui étoit jaloux d'Apollodore, fameux architecte grec, et qui le fit périr pour avoir blâmé les proportions de son édifice.

De l'autre côté de la place, l'on voit les ruines de quelques monuments consacrés à des souvenirs plus nobles et plus purs: les colonnes d'un temple qu'on croit être celui de Jupiter-Stator, de Jupiter qui empêchoit les Romains de jamais fuir devant leurs ennemis; une colonne, débris d'un temple de Jupiter-Gardien, placée, dit-on, non loin de l'abîme où s'est précipité Curtius; des colonnes d'un temple élevé, les uns disent à la Concorde, les autres à la Victoire: peut-être les peuples conquérants confondent-ils ces deux idées, et pensent-ils qu'il ne peut exister de véritable paix que quand ils ont soumis l'univers. A l'extrémité du mont Palatin s'élève un bel arc de triomphe dédié à Titus, pour la conquête de Jérusalem. On prétend que les Juifs qui sont à Rome ne passent jamais sous cet arc; et l'on montre un petit chemin qu'ils prennent, dit-on, pour l'éviter. Il est à souhaiter, pour l'honneur des Juifs, que cette anecdote soit vraie: les longs ressouvenirs conviennent aux longs malheurs.

Non loin de là est l'arc de Constantin, embelli de quelques bas-reliefs enlevés au Forum de Trajan par les chrétiens, qui vouloient décorer le monument consacré au *fondateur du repos;* c'est ainsi que Constantin fut appelé. Les arts, à cette époque, étoient déjà dans la décadence; et l'on dépouilloit le passé pour honorer de nouveaux exploits. Ces portes triomphales qu'on voit encore à Rome, perpétuoient, autant que les hommes le peuvent, les honneurs rendus à la gloire. Il y avoit sur leurs sommets une place destinée aux joueurs de flûte et de trompette, pour que le vainqueur, en passant, fût enivré

tout-à-la-fois par la musique et par la louange, et goûtât dans un même moment toutes les émotions les plus exaltées.

En face de ces arcs de triomphe sont les ruines du temple de la Paix, bâti par Vespasien ; il étoit tellement orné de bronze et d'or dans l'intérieur, que lorsqu'un incendie le consuma, des laves de métaux brûlants en découlèrent jusque dans le Forum. Enfin, le Colisée, la plus belle ruine de Rome, termine la noble enceinte où comparoît toute l'histoire. Ce superbe édifice, dont les pierres seules, dépouillées de l'or et des marbres, subsistent encore, servit d'arène aux gladiateurs combattant contre les bêtes féroces. C'est ainsi qu'on amusoit et trompoit le peuple romain par des émotions fortes, alors que les sentiments naturels ne pouvoient plus avoir d'essor. L'on entroit par deux portes dans le Colisée, l'une qui étoit consacrée aux vainqueurs, l'autre par laquelle on emportoit les morts : * singulier mépris pour l'espèce humaine, que de destiner d'avance la mort ou la vie de l'homme au simple passetemps d'un spectacle ! Titus, le meilleur des empereurs, dédia ce Colisée au peuple romain ; et ces admirable ruines portent avec elles un si beau caractère de magnificence et de génie, qu'on est tenté de se faire illusion sur la véritable grandeur, et d'accorder aux chefs-d'œuvre de l'art l'admiration qui n'est due qu'aux monuments consacrés à des institutions généreuses.

Oswald ne se laissoit point aller à l'admiration qu'éprouvoit Corinne : en contemplant ces quatre galeries, ces quatre édifices, s'élevant les uns sur les autres, ce mélange de pompe et de vétusté, qui tout-à-la-fois inspire le respect et l'attendrissement, il ne voyoit dans ces lieux que le luxe du maître et le sang des esclaves, et se sentoit prévenu contre les beaux-arts, qui ne s'inquiètent point du but, et prodiguent leurs dons, à quelque objet qu'on les destine. Corinne essayoit de combattre cette disposition. — Ne portez point, dit-elle à lord Nelvil, la rigueur de vos principes de morale et de justice dans la contemplation des monuments d'Italie ; ils rappellent, pour la plupart, je vous l'ai dit, plutôt la splendeur, l'élégance et le goût des formes antiques, que l'époque glorieuse de la vertu romaine. Mais ne trouvez-vous pas quelques traces de la grandeur morale des premiers temps, dans le luxe gigantesque des monuments qui leur ont succédé ? La dégradation même de ce peuple romain est imposante encore : son deuil de la liberté couvre le monde de merveilles ; et le génie des beautés idéales cherche à consoler l'homme de la dignité réelle et vraie qu'il

* Sana vivaria, sandapilaria

a perdue. Voyez ces bains immenses, ouverts à tous ceux qui vouloient en goûter les voluptés orientales; ces cirques, destinés aux éléphants qui venoient combattre avec les tigres; ces aqueducs, qui faisoient tout-à-coup un lac de ces arènes, où les galères luttoient à leur tour, où des crocodiles paroissoient à la place où des lions naguère s'étoient montrés; voilà quel fut le luxe des Romains, quand ils placèrent dans le luxe leur orgueil! Ces obélisques amenés d'Egypte, et dérobés aux ombres africaines, pour venir décorer les sépulcres des Romains, cette population de statues, qui existoit autrefois dans Rome, ne peuvent être considérés comme l'inutile et fastueuse pompe des despotes de l'Asie: c'est le génie romain, vainqueur du monde, que les arts ont revêtu d'une forme extérieure. Il y a quelque chose de surnaturel dans cette magnificence; et sa splendeur poétique fait oublier et son origine et son but. —

L'éloquence de Corinne excitoit l'admiration d'Oswald, sans le convaincre: il cherchoit partout un sentiment moral, et toute la magie des arts ne pouvoit jamais lui suffire. Alors Corinne se rappela que, dans cette même arène, les chrétiens persécutés étoient morts victimes de leur persévérance; et montrant à lord Nelvil les autels élevés en l'honneur de leurs cendres, et cette route de la croix que suivent les pénitents, au pied des plus magnifiques débris de la grandeur mondaine, elle lui demanda si cette poussière des martyrs ne disoit rien à son cœur. — Oui, s'écria-t-il, j'admire profondément cette puissance de l'ame et de la volonté contre les douleurs et la mort: un sacrifice, quel qu'il soit, est plus beau, plus difficile, que tous les élans de l'ame et de la pensée. L'imagination exaltée peut produire les miracles du génie; mais ce n'est qu'en se dévouant à son opinion, ou à ses sentiments, qu'on est vraiment vertueux; c'est alors seulement qu'une puissance céleste subjugue en nous l'homme mortel. — Ces paroles nobles et pures troublèrent cependant Corinne: elle regarda lord Nelvil, puis elle baissa les yeux; et bien qu'en ce moment il prît sa main et la serrât contre son cœur, elle frémit de l'idée qu'un tel homme pouvoit immoler les autres et lui-même au culte des opinions, des principes, ou des devoirs, dont il auroit fait choix.

CHAPITRE V.

Après la course du Capitole et du Forum, Corinne et lord Nelvil employèrent deux jours à parcourir les sept collines. Les Romains d'autrefois faisoient une fête en l'honneur des sept collines : c'est une des beautés originales de Rome, que ces monts enfermés dans son enceinte ; et l'on conçoit sans peine comment l'amour de la patrie se plaisoit à célébrer cette singularité.

Oswald et Corinne, ayant vu la veille le mont Capitolin, recommencèrent leurs courses par le mont Palatin. Le palais des Césars, appelé le *Palais d'or*, l'occupoit tout entier. Ce mont n'offre à présent que les débris de ce palais. Auguste, Tibère, Caligula et Néron, en ont bâti les quatre côtés ; et des pierres, recouvertes par des plantes fécondes, sont tout ce qu'il en reste aujourd'hui : la nature y a repris son empire sur les travaux des hommes ; et la beauté des fleurs console de la ruine des palais. Le luxe du temps des rois, et de la république, consistoit seulement dans les édifices publics ; les maisons des particuliers étoient très-petites et très-simples. Cicéron, Hortensius, les Gracques, habitoient sur ce mont Palatin, qui suffit à peine, lors de la décadence de Rome, à la demeure d'un seul homme. Dans les derniers siècles, la nation ne fut plus qu'une foule anonyme, désignée seulement par l'ère de son maître : on cherche en vain dans ces lieux les deux lauriers plantés devant la porte d'Auguste, le laurier de la guerre, et celui des beaux-arts cultivés par la paix : tous les deux ont disparu.

Il reste encore sur le mont Palatin quelques chambres des bains de Livie ; l'on y montre la place des pierres précieuses qu'on prodiguoit alors aux plafonds, comme un ornement ordinaire ; et l'on y voit des peintures dont les couleurs sont encore parfaitement intactes : la fragilité même des couleurs ajoute à l'étonnement de les voir conservées, et rapproche de nous les temps passés. S'il est vrai que Livie abrégea les jours d'Auguste, c'est dans l'une de ces chambres que fut conçu cet attentat ; et les regards du souverain du monde, trahi dans ses affections les plus intimes, se sont peut-être arrêtés sur l'un de ces tableaux dont les élégantes fleurs subsistent encore. Que pensa-t-il, dans sa vieillesse, de la vie et de ses pompes ? Se rappela-t-il ses proscriptions ou sa gloire ? craignit-il, espéra-t-il un monde à venir ? et la dernière pensée, qui révèle tout

à l'homme, la dernière pensée d'un maître de l'univers erre-t-elle encore sous ces voûtes? (11)

Le mont Aventin offre plus qu'aucun autre les traces des premiers temps de l'histoire romaine. Précisément en face du palais construit par Tibère, on voit les débris du temple de la Liberté, bâti par le père des Gracques. Au pied du mont Aventin étoit le temple dédié à la Fortune virile, par Servius Tullius, pour remercier les dieux de ce qu'étant né esclave, il étoit devenu roi. Hors des murs de Rome, on trouve aussi les débris d'un temple qui fut consacré à la Fortune des femmes, lorsque Véturie arrêta Coriolan. Vis-à-vis du mont Aventin est le mont Janicule, sur lequel Porsenna plaça son armée. C'est en face de ce mont qu'Horatius Coclès fit couper derrière lui le pont que conduisoit à Rome. Les fondements de ce pont subsistent encore : il y a sur les bords du fleuve un arc de triomphe bâti en briques, aussi simple que l'action qu'il rappelle étoit grande. Cet arc fut élevé, dit-on, en l'honneur d'Horatius Coclès. Au milieu du Tibre on aperçoit une île formée des gerbes de blé recueillies dans les champs de Tarquin, et qui furent pendant long-temps exposées sur le fleuve, parce que le peuple romain ne vouloit point les prendre, croyant qu'un mauvais sort y étoit attaché. On auroit de la peine, de nos jours, à faire tomber sur des richesses quelconques des malédictions assez efficaces pour que personne ne consentît à s'en emparer.

C'est sur le mont Aventin que furent placés les temples de la Pudeur patricienne et de la Pudeur plébéienne. Au pied de ce mont on voit le temple de Vesta, qui subsiste encore presque en entier, quoique les inondations du Tibre l'aient souvent menacé.* Non loin de là sont les débris d'une prison pour dettes, où se passa, dit-on, le beau trait de piété filiale généralement connu. C'est aussi dans ce même lieu que Clélie et ses compagnes, prisonnières de Porsenna, traversèrent le Tibre pour venir joindre les Romains. Ce mont Aventin repose l'ame de tous les souvenirs pénibles que rappellent les autres collines ; et son aspect est beau comme les souvenirs qu'il retrace. On avoit donné le nom de belle rive (*pulchrum littus*) au bord du fleuve qui est au pied de cette colline. C'est là que se promenoient les orateurs de Rome, en sortant du Forum ; c'est là que César et Pompée se rencontroient comme de simples citoyens, et qu'ils cherchoient à captiver Cicéron, dont l'indépendante éloquence leur importoit plus alors que la puissance même de leurs armées.

* Vidimus flavum Tiberim, etc.

La poésie vient encore embellir ce séjour. Virgile a placé sur le mont Aventin la caverne de Cacus; et les Romains, si grands par leur histoire, le sont encore par les fictions héroïques dont les poètes ont orné leur origine fabuleuse. Enfin, en revenant du mont Aventin, on aperçoit la maison de Nicolas Rienzi, qui essaya vainement de faire revivre les temps anciens dans les temps modernes; et ce souvenir, tout foible qu'il est à côté des autres, fait encore penser long-temps. Le mont Cœlius est remarquable, parce qu'on y voit les débris du camp des prétoriens, et de celui des soldats étrangers. On a trouvé cette inscription dans les ruines de l'édifice construit pour recevoir ces soldats: *Au génie saint des camps étrangers:* saint, en effet, pour ceux dont il maintenoit la puissance! Ce qui reste de ces antiques casernes fait juger qu'elles étoient bâties à la manière des cloîtres, ou plutôt que les cloîtres ont été bâtis sur leur modèle.

Le mont Esquilin étoit appelé le *mont des Poètes*, parce que Mécène ayant son palais sur cette colline, Horace, Properce et Tibulle y avoient aussi leur habitation. Non loin de là sont les ruines des Thermes de Titus et de Trajan. On croit que Raphaël prit le modèle de ses arabesques dans les peintures à fresque des Thermes de Titus. C'est aussi là qu'on a découvert le groupe de Laocoon. La fraîcheur de l'eau donne un tel sentiment de plaisir dans les pays chauds, qu'on se plaisoit à réunir toutes les pompes du luxe et toutes les jouissances de l'imagination, dans les lieux où l'on se baignoit. Les Romains y faisoient exposer les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. C'étoit à la clarté des lampes qu'ils les considéroient; car il paroît, par la construction de ces bâtiments, que le jour n'y pénétroit jamais, et qu'on vouloit ainsi se préserver de ces rayons du soleil, si poignants dans le Midi: c'est sans doute à cause de la sensation qu'ils produisent, que les anciens les ont appelés les dards d'Apollon. On pourroit croire, en observant les précautions extrêmes prises par les anciens contre la chaleur, que le climat étoit alors plus brûlant encore que de nos jours. C'est dans les Thermes de Caracalla qu'étoient placés l'Hercule Farnèse, la Flore, et le groupe de Dircé. Près d'Ostie, l'on a trouvé, dans les bains de Néron, l'Apollon du Belvédère. Peut-on concevoir qu'en regardant cette noble figure, Néron n'ait pas senti quelques mouvements généreux!

Les Thermes et les Cirques sont les seuls genres d'édifices consacrés aux amusements publics dont il reste des traces à Rome. Il n'y a point d'autre théâtre que celui de Marcellus, dont les ruines subsistent encore. Pline raconte que l'on a vu trois cent soixante colonnes de marbre, et trois mille statues,

dans un théâtre qui ne devoit durer que peu de jours. Tantôt les Romains élevoient des bâtiments si solides, qu'ils résistoient aux tremblements de terre; tantôt ils se plaisoient à consacrer des travaux immenses à des édifices qu'ils détruisoient eux-mêmes, quand les fêtes étoient finies : ils se jouoient ainsi du temps sous toutes les formes. Les Romains, d'ailleurs, n'avoient pas, comme les Grecs, la passion des représentations dramatiques : les beaux-arts ne fleurirent à Rome que par les ouvrages et les artistes de la Grèce ; et la grandeur romaine s'exprimoit plutôt par la magnificence colossale de l'architecture, que par les chefs-d'œuvre de l'imagination. Ce luxe gigantesque, ces merveilles de la richesse, ont un grand caractère de dignité : ce n'étoit plus de la liberté ; mais c'étoit toujours de la puissance. Les monuments consacrés aux bains publics s'appeloient des provinces; on y réunissoit les diverses productions et les divers établissements qui peuvent se trouver dans un pays tout entier. Le Cirque appelé *Circus maximus*, dont on voit encore les débris, touchoit de si près aux palais des Césars, que Néron, des fenêtres de son palais, pouvoit donner le signal des jeux. Le Cirque étoit assez grand pour contenir trois cent mille personnes. La nation, presque tout entière, étoit amusée dans le même moment : ces fêtes immenses pouvoient être considérées comme une sorte d'institution populaire, qui réunissoit tous les hommes pour le plaisir, comme ils se réunissoient pour la gloire.

Le mont Quirinal et le mont Viminal se tiennent de si près, qu'il est difficile de les distinguer : c'étoit là qu'existoient la maison de Salluste et celle de Pompée ; c'est aussi là que le pape a maintenant fixé son séjour. On ne peut faire un pas dans Rome sans rapprocher le présent du passé, et les différents passés entre eux. Mais on apprend à se calmer sur les événements de son temps, en voyant l'éternelle mobilité de l'histoire des hommes ; et l'on a comme une sorte de honte de s'agiter, en présence de tant de siècles, qui tous ont renversé l'ouvrage de leurs prédécesseurs.

A côté des sept collines, ou sur leur penchant, ou sur leur sommet, on voit s'élever une multitude de clochers, des obélisques, la colonne Trajane, la colonne Antonine, la tour de Conti, d'où l'on prétend que Néron contempla l'incendie de Rome, et la coupole de Saint-Pierre, qui domine encore sur tout ce qui domine. Il semble que l'air soit peuplé par tous ces monuments qui se prolongent vers le ciel, et qu'une ville aérienne plane avec majesté sur la ville de la terre.

En rentrant dans Rome, Corinne fit passer Oswald sous le portique d'Octavie, de cette femme qui a si bien aimé et tant

souffert ; puis ils traversèrent *la Route scélérate*, par laquelle l'infame Tullie a passé, foulant le corps de son père sous les pieds de ses chevaux : on voit de loin le temple élevé par Agrippine en l'honneur de Claude qu'elle a fait empoisonner ; et l'on passe enfin devant le tombeau d'Auguste, dont l'enceinte intérieure sert aujourd'hui d'arène aux combats des animaux.

— Je vous ai fait parcourir bien rapidement, dit Corinne à lord Nelvil, quelques traces de l'histoire antique ; mais vous comprendrez le plaisir qu'on peut trouver dans ces recherches, à-la-fois savantes et poétiques qui parlent à l'imagination comme à la pensée. Il y a dans Rome beaucoup d'hommes distingués dont la seule occupation est de découvrir un nouveau rapport entre l'histoire et les ruines. — Je ne sais point d'étude qui captivât davantage mon intérêt, reprit lord Nelvil, si je me sentois assez de calme pour m'y livrer : ce genre d'érudition est bien plus animé que celui qui s'acquiert par les livres : on diroit que l'on fait revivre ce qu'on découvre, et que le passé reparoît sous la poussière qui l'a enseveli. — Sans doute, dit Corinne ; et ce n'est pas un vain préjugé que cette passion pour les temps antiques. Nous vivons dans un siècle où l'intérêt personnel semble le seul principe de toutes les actions des hommes : et quelle sympathie, quelle émotion, quel enthousiasme pourroit jamais résulter de l'intérêt personnel ! Il est plus doux de rêver à ces jours de dévouement, de sacrifices et d'héroïsme, qui pourtant ont existé, et dont la terre porte encore les honorables traces.

CHAPITRE VI.

Corinne se flattoit en secret d'avoir captivé le cœur d'Oswald ; mais, comme elle connoissoit sa réserve et sa sévérité, elle n'avoit point osé lui montrer tout l'intérêt qu'il lui inspiroit, quoiqu'elle fût disposée, par caractère, à ne point cacher ce qu'elle éprouvoit. Peut-être aussi croyoit-elle que, même en se parlant sur des sujets étrangers à leur sentiment, leur voix avoit un accent qui trahissoit leur affection mutuelle, et qu'un aveu secret d'amour étoit peint dans leurs regards, et dans ce langage mélancolique et voilé qui pénètre si profondément dans l'ame.

Un matin, lorsque Corinne se préparoit à continuer ses courses avec Oswald, elle reçut un billet de lui, presque cérémonieux, qui lui annonçoit que le mauvais état de sa santé le retenoit chez lui pour quelques jours. Une inquiétude douloureuse serra le cœur de Corinne ; d'abord elle craignit qu'il ne fût dangereusement malade : mais le comte d'Erfeuil, qu'elle vit le soir, lui dit que c'étoit un de ces accès de mélancolie auxquels il étoit très-sujet, et pendant lesquels il ne vouloit parler à personne. — Moi-même, dit alors le comte d'Erfeuil, quand il est comme cela, je ne le vois pas. — Ce *moi-même* déplaisoit assez à Corinne : mais elle se garda bien de le témoigner au seul homme qui pût lui donner des nouvelles de lord Nelvil. Elle l'interrogea, se flattant qu'un homme aussi léger, du moins en apparence, lui diroit tout ce qu'il savoit. Mais tout-à-coup, soit qu'il voulût cacher, par un air de mystère, qu'Oswald ne lui avoit rien confié, soit qu'il crût plus honorable de refuser ce qu'on lui demandoit que de l'accorder, il opposa un silence imperturbable à l'ardente curiosité de Corinne. Elle qui avoit toujours eu de l'ascendant sur tous ceux à qui elle avoit parlé, ne pouvoit comprendre pourquoi ses moyens de persuasion étoient sans effet sur le comte d'Erfeuil : ne savoit-elle pas que l'amour-propre est ce qu'il y a au monde de plus inflexible ?

Quelle ressource restoit-il donc à Corinne pour savoir ce qui se passoit dans le cœur d'Oswald ? lui écrire ? Tant de mesure est nécessaire en écrivant ! et Corinne étoit surtout aimable par l'abandon et le naturel. Trois jours s'écoulèrent, pendant lesquels elle ne vit point lord Nelvil, et fut tourmentée par une agitation mortelle. — Qu'ai-je donc fait, se disoit-elle, pour le détacher de moi ? Je ne lui ai point dit que je l'aimois ; je n'ai point eu ce tort si terrible en Angleterre, et si pardonnable en Italie. L'a-t-il deviné ? Mais pourquoi m'en estimeroit-il moins ? — Oswald ne s'étoit éloigné de Corinne que parce qu'il se sentoit trop vivement entraîné par son charme. Bien qu'il n'eût pas donné sa parole d'épouser Lucile Edgermond, il savoit que l'intention de son père avoit été de la lui donner pour femme ; et il desiroit s'y conformer. Enfin Corinne n'étoit point connue sous son véritable nom, et menoit, depuis plusieurs années, une vie beaucoup trop indépendante : un tel mariage n'eût point obtenu (lord Nelvil le croyoit) l'approbation de son père ; et il sentoit bien que ce n'étoit pas ainsi qu'il pouvoit expier ses torts envers lui. Voilà quels étoient ses motifs pour s'éloigner de Corinne. Il avoit formé le projet de lui écrire, en quittant Rome, ce qui le condamnoit à cette résolution : mais comme il ne s'en sentoit pas

la force, il se bornoit à ne pas aller chez elle ; et ce sacrifice toutefois lui parut, dès le second jour, trop pénible.

Corinne étoit frappée de l'idée qu'elle ne reverroit plus Oswald, qu'il s'en iroit sans lui dire adieu. Elle s'attendoit à chaque instant à recevoir la nouvelle de son départ, et cette crainte exaltoit tellement son sentiment, qu'elle se sentit saisie tout-à-coup par la passion, par cette griffe de vautour sous laquelle le bonheur et l'indépendance succombent. Ne pouvant rester dans sa maison, où lord Nelvil ne venoit pas, elle erroit quelquefois dans les jardins de Rome, espérant le rencontrer. Elle supportoit mieux les heures pendant lesquelles, se promenant au hasard, elle avoit une chance quelconque de l'apercevoir. L'imagination ardente de Corinne étoit la source de son talent ; mais, pour son malheur, cette imagination se mêloit à sa sensibilité naturelle, et la lui rendoit souvent très-douloureuse.

Le soir du quatrième jour de cette cruelle absence, il faisoit un beau clair de lune, et Rome est bien belle pendant le silence de la nuit : il semble alors qu'elle n'est habitée que par ses illustres ombres. Corinne, en revenant de chez une femme de ses amies, oppressée par la douleur, descendit de sa voiture, et se reposa quelques instants près de la fontaine de Trevi, devant cette source abondante qui tombe en cascade au milieu de Rome, et semble comme la vie de ce tranquille séjour. Lorsque pendant quelques jours cette cascade s'arrête, on diroit que Rome est frappée de stupeur. C'est le bruit des voitures que l'on a besoin d'entendre dans les autres villes : à Rome, c'est le murmure de cette fontaine immense, qui semble comme l'accompagnement nécessaire à l'existence rêveuse qu'on y mène. L'image de Corinne se peignit dans cette onde, si pure, qu'elle porte depuis plusieurs siècles le nom de *l'eau virginale.* Oswald, qui s'etoit arrêté dans le même lieu peu de moments après, aperçut le charmant visage de son amie qui se répétoit dans l'eau. Il fut saisi d'une émotion tellement vive, qu'il ne savoit pas d'abord si c'étoit son imagination qui lui faisoit apparoître l'ombre de Corinne, comme tant de fois elle lui avoit montré celle de son père : il se pencha vers la fontaine pour mieux voir, et ses propres traits vinrent alors se réfléchir à côté de ceux de Corinne. Elle le reconnut, fit un cri, s'élança vers lui rapidement, et lui saisit le bras, comme si elle eût craint qu'il ne s'échappât de nouveau : mais à peine se fut-elle livrée à ce mouvement trop impétueux, qu'elle rougit, en se ressouvenant du caractère de lord Nelvil, d'avoir montré si vivement ce qu'elle éprouvoit ;

et laissant tomber la main qui retenoit Oswald, elle se couvrit le visage avec l'autre, pour cacher ses pleurs.

— Corinne, dit Oswald, chère Corinne, mon absence vous a donc rendue malheureuse ! — Oh ! oui, répondit-elle, et vous en étiez sûr ! Pourquoi donc me faire du mal ? ai-je mérité de souffrir par vous ! — Non, s'écria lord Nelvil ; non, sans doute. Mais si je ne me crois pas libre, si je sens que je n'ai dans le cœur que des inquiétudes et des regrets, pourquoi vous associerois-je à cette tourmente de sentiments et de craintes ? Pourquoi.... — Il n'est plus temps, interrompit Corinne, il n'est plus temps; la douleur est déjà dans mon sein, ménagez-moi. — Vous, de la douleur ? reprit Oswald ; est-ce au milieu d'une carrière si brillante de tant de succès, avec une imagination si vive ? — Arrêtez, dit Corinne, vous ne me connoissez pas ; de toutes mes facultés, la plus puissante c'est la faculté de souffrir. Je suis née pour le bonheur ; mon caractère est confiant, mon imagination est animée : mais la peine excite en moi je ne sais quelle impétuosité qui peut troubler ma raison ou me donner la mort. Je vous le répète encore, ménagez-moi : la gaîté, la mobilité, ne me servent qu'en apparence ; mais il y a dans mon ame des abîmes de tristesse dont je ne pouvois me défendre qu'en me préservant de l'amour. —

Corinne prononça ces mots avec une expression qui émut vivement Oswald. — Je reviendrai vous voir demain matin, reprit-il ; n'en doutez pas, Corinne. — Me le jurez-vous ? dit-elle avec une inquiétude qu'elle s'efforçoit en vain de cacher. — Oui, je le jure ! s'écria lord Nelvil ; et il disparut.

LIVRE V.

LES TOMBEAUX, LES ÉGLISES ET LES PALAIS.

CHAPITRE Ier.

Le lendemain, Oswald et Corinne furent embarrassés l'un et l'autre en se revoyant. Corinne n'avoit plus de confiance dans l'amour qu'elle inspiroit. Oswald étoit mécontent de lui-même; il se connoissoit dans le caractère un genre de foiblesse qui l'irritoit quelquefois contre ses propres sentiments, comme contre une tyrannie; et tous les deux cherchèrent à ne pas se parler de leur affection mutuelle. — Je vous propose aujourd'hui, dit Corinne, une course assez solennelle, mais qui sûrement vous intéressera: allons voir les tombeaux; allons voir le dernier asile de ceux qui vécurent parmi les monuments dont nous avons contemplé les ruines. — Oui, répondit Oswald, vous avez deviné ce qui convient à la disposition actuelle de mon ame; et il prononça ces mots avec un accent si douloureux, que Corinne se tut quelques moments, n'osant pas essayer de lui parler. Mais reprenant courage, par le desir de soulager Oswald de ses peines en l'intéressant vivement à tout ce qu'ils voyoient ensemble, elle lui dit: — Vous le savez, Mylord, loin que chez les anciens l'aspect des tombeaux décourageât les vivants, on croyoit inspirer une émulation nouvelle en plaçant ces tombeaux sur les routes publiques, afin que, retraçant aux jeunes gens le souvenir des hommes illustres, ils invitassent silencieusement à les imiter. — Ah! que j'envie, dit Oswald en soupirant, tous ceux dont les regrets ne sont pas mêlés à des remords! — Vous, des remords, s'écria Corinne, vous! Ah! je suis certaine qu'ils ne sont en vous qu'une vertu de plus, un scrupule du cœur, une délicatesse exaltée. — Corinne, Corinne, n'approchez pas de ce sujet, interrompit Oswald: dans votre heureuse contrée, les sombres pensées disparoissent à la clarté des cieux; mais la douleur qui a creusé jusqu'au fond de notre ame ébranle à jamais toute notre existence. — Vous me jugez mal, répondit Corinne; je vous l'ai déjà dit, bien que mon caractère soit fait pour jouir vive-

ment du bonheur, je souffrirois plus que vous, si..... Elle n'acheva pas, et changea de discours. — Mon seul desir, Mylord, continua-t-elle, c'est de vous distraire un moment; je n'espère rien de plus. — La douceur de cette réponse toucha lord Nelvil; et, voyant une expression de mélancolie dans les regards de Corinne, naturellement si pleins d'intérêts et de flamme, il se reprocha d'attrister une personne née pour les impressions vives et douces, et s'efforça de l'y ramener. Mais l'inquiétude qu'éprouvoit Corinne sur les projets d'Oswald, sur la possibilité de son départ, troubloit entièrement sa sérénité accoutumée.

Elle conduisit lord Nelvil hors des portes de la ville, sur les anciennes traces de la voie Appienne. Ces traces sont marquées, au milieu de la campagne de Rome, par des tombeaux à droite et à gauche, dont les ruines se voient à perte de vue, à plusieurs milles au-delà des murs. Les Romains ne souffroient pas qu'on ensevelît les morts dans l'intérieur de la ville: les tombeaux seuls des empereurs y étoient admis. Cependant un simple citoyen, nommé Publius Biblius, obtint cette faveur, en récompense de ses vertus obscures. Les contemporains, en effet, honorent plus volontiers celles-là que toutes les autres.

On passe, pour aller à la voie Appienne, par la porte Saint Sébastien, autrefois appelée *Capene*. Cicéron dit qu'en sortant par cette porte, les tombeaux qu'on aperçoit les premiers sont ceux des Métellus, des Scipion et des Servilius. Le tombeau de la famille des Scipion a été trouvé dans ces lieux mêmes, et transporté depuis au Vatican. C'est presque un sacrilége de déplacer les cendres, d'altérer les ruines: l'imagination tient de plus près qu'on ne croit à la morale; il ne faut pas l'offenser. Parmi tant de tombeaux qui frappent les regards, on place des noms au hasard, sans pouvoir être assuré de ce qu'on suppose; mais cette incertitude même inspire une émotion qui ne permet de voir avec indifférence aucun de ces monuments. Il en est dans lesquels des maisons de paysans sont pratiquées; car les Romains consacroient un grand espace, et des édifices assez vastes, à l'urne funéraire de leurs amis ou de leurs concitoyens illustres. Ils n'avoient pas cet aride principe d'utilité, qui fertilise quelques coins de terre de plus, en frappant de stérilité le vaste domaine du sentiment et de la pensée.

On voit, à quelque distance de la voie Appienne, un temple élevé par la république à l'Honneur et à la Vertu; un autre, au dieu qui a fait retourner Annibal sur ses pas; la fontaine d'Egérie, où Numa alloit consulter la divinité des hommes de

bien, la conscience interrogée dans la solitude. Il semble qu'autour de ces tombeaux, les traces seules des vertus subsistent encore. Aucun monument des siècles du crime ne se trouve à côté des lieux où reposent ces illustres morts; ils se sont entourés d'un honorable espace, où les plus nobles souvenirs peuvent régner sans être troublés.

L'aspect de la campagne, autour de Rome, a quelque chose de singulièrement remarquable: sans doute c'est un désert; car il n'y a point d'arbres ni d'habitations: mais la terre est couverte de plantes naturelles, que l'énergie de la végétation renouvelle sans cesse. Ces plantes parasites se glissent dans les tombeaux, décorent les ruines, et semblent là seulement pour honorer les morts. On diroit que l'orgueilleuse nature a repoussé tous les travaux de l'homme, depuis que les Cincinnatus ne conduisent plus la charrue qui sillonnoit son sein: elle produit des plantes au hasard, sans permettre que les vivants se servent de sa richesse. Ces plaines incultes doivent déplaire aux agriculteurs, aux administrateurs, à tous ceux qui spéculent sur la terre, et qui veulent l'exploiter pour les besoins de l'homme: mais les ames rêveuses, que la mort occupe autant que la vie, se plaisent à contempler cette campagne de Rome, où le temps présent n'a imprimé aucune trace; cette terre qui chérit ses morts, et les couvre, avec amour, des inutiles fleurs, des inutiles plantes qui se traînent sur le sol, et ne s'élèvent jamais assez pour se séparer des cendres qu'elles ont l'air de caresser.

Oswald convint que dans ce lieu l'on devoit goûter plus de calme que partout ailleurs. L'ame n'y souffre pas autant, par les images que la douleur lui représente; il semble que l'on partage encore avec ceux qui ne sont plus, les charmes de cet air, de ce soleil et de cette verdure. Corinne observa l'impression que recevoit lord Nelvil, et elle en conçut quelque espérance: elle ne se flattoit point de consoler Oswald; elle n'eût pas même souhaité d'effacer de son cœur les justes regrets qu'il devoit à la perte de son père: mais il y a, dans le sentiment même des regrets, quelque chose de doux et d'harmonieux, qu'il faut tâcher de faire connoître à ceux qui n'en ont encore éprouvé que les amertumes: c'est le seul bien qu'on puisse leur faire.

— Arrêtons-nous ici, dit Corinne, en face de ce tombeau, le seul qui reste encore presque en entier: ce n'est point le tombeau d'un Romain célèbre, c'est celui de Cécilia Métella, jeune fille, à qui son père a fait élever ce monument. — Heureux, dit Oswald, heureux les enfants qui meurent dans

les bras de leur père, et qui reçoivent la mort dans le sein qui leur donna la vie ! la mort elle-même alors perd son aiguillon pour eux.

— Oui, dit Corinne avec émotion, heureux ceux qui ne sont pas orphelins ! Voyez, on a sculpté des armes sur ce tombeau, bien que ce soit celui d'une femme ; mais les filles des héros peuvent avoir sur leurs tombes les trophées de leur père : c'est une belle union que celle de l'innocence et de la valeur. Il y a une élégie de Properce qui peint mieux qu'aucun autre écrit de l'antiquité cette dignité des femmes chez les Romains, plus imposante et plus pure que l'éclat même dont elles jouissoient pendant le temps de la chevalerie. Cornélie, morte dans sa jeunesse, adresse à son époux les adieux et les consolations les plus touchantes ; et l'on y sent presque à chaque mot tout ce qu'il y a de respectable et de sacré dans les liens de famille. Le noble orgueil d'une vie sans tache se peint dans cette poésie majestueuse des Latins, dans cette poésie noble et sévère comme les maîtres du monde. *Oui*, dit Cornélie, *aucune tache n'a souillé ma vie, depuis l'hymen jusqu'au bûcher ; j'ai vécu pure entre les deux flambeaux.* (12) Quelle admirable expression ! s'écria Corinne ; quelle image sublime ! et qu'il est digne d'envie le sort de la femme qui peut avoir ainsi conservé la plus parfaite unité dans sa destinée, et qui n'emporte au tombeau qu'un souvenir ! c'est assez pour une vie. — .

En achevant ces mots, les yeux de Corinne se remplirent de larmes ; un sentiment cruel, un soupçon pénible, s'empara du cœur d'Oswald. — Corinne, s'écria-t-il, Corinne, votre ame délicate n'a-t-elle rien à se reprocher ? Si je pouvois disposer de moi, si je pouvois m'offrir à vous, n'aurois-je point de rivaux dans le passé ? pourrois-je être fier de mon choix ? une jalousie cruelle ne troubleroit-elle pas mon bonheur ? — Je suis libre, et je vous aime comme je n'ai jamais aimé, répondit Corinne ; que voulez-vous de plus ? Faut-il me condamner à vous avouer qu'avant de vous avoir connu, mon imagination a pu me tromper sur l'intérêt qu'on m'inspiroit ! Et n'y a-t-il pas dans le cœur de l'homme une pitié divine pour les erreurs que le sentiment, ou du moins l'illusion du sentiment, auroit fait commettre ! — En achevant ces mots, une rougeur modeste couvrit son visage. Oswald tressaillit ; mais il se tut. Il y avoit dans le regard de Corinne une expression de repentir et de timidité qui ne lui permit pas de la juger avec rigueur : et il lui sembla qu'un rayon du ciel descendoit sur elle pour l'absoudre. Il prit sa main, la serra contre son cœur, et se

mit à genoux devant elle, sans rien prononcer, sans rien promettre, mais en la contemplant avec un regard d'amour qui laissoit tout espérer.

— Croyez-moi, dit Corinne à lord Nelvil ; ne formons point de plan pour les années qui suivront. Les plus heureux moments de la vie sont encore ceux qu'un hasard bienfaisant nous accorde. Est-ce donc ici, est-ce donc au milieu des tombeaux, qu'il faut tant croire à l'avenir ? Non, s'écria lord Nelvil, non, je ne crois point à l'avenir qui nous sépareroit ! Ces quatre jours d'absence m'ont trop bien appris que je n'existois plus maintenant que par vous. — Corinne ne répondit rien à ces douces paroles, mais elle les recueillit religieusement dans son cœur : elle craignoit toujours, en prolongeant l'entretien sur le sentiment qui seul l'occupoit, d'exciter Oswald à déclarer ses projets, avant qu'une plus longue habitude lui rendît la séparation impossible. Souvent même elle dirigeoit à dessein son attention vers les objets extérieurs ; comme cette sultane des contes arabes, qui cherchoit à captiver, par mille récits divers, l'intérêt de celui qu'elle aimoit, afin d'éloigner la décision de son sort, jusqu'au moment où les charmes de son esprit remportèrent la victoire.

CHAPITRE II.

Non loin de la voie Appienne, Oswald et Corinne se firent montrer le *Columbarium*, où les esclaves sont réunis à leurs maîtres, où l'on voit dans un même tombeau tout ce qui vécut par la protection d'un seul homme ou d'une seule femme. Les femmes de Livie, par exemple, celles qui, consacrées jadis aux soins de sa beauté, luttoient pour elle contre le temps, et disputoient aux années quelques-uns de ses charmes, sont placées à côté d'elle dans de petites urnes. On croit voir une collection de morts obscurs autour d'un mort illustre, non moins silencieux que son cortége. A peu de distance de là, l'on aperçoit un champ où les vestales infidèles à leurs vœux étoient enterrées vivantes ; singulier exemple de fanatisme, dans une religion naturellement tolérante.

— Je ne vous menerai point aux catacombes, dit Corinne à lord Nelvil, quoique, par un hasard singulier, elles soient au-

dessous de cette voie Appienne, et qu'ainsi les tombeaux reposent sur les tombeaux. Mais cet asile des chrétiens persécutés a quelque chose de si sombre et de si terrible, que je ne puis me résoudre à y retourner : ce n'est pas cette mélancolie touchante que l'on respire dans les lieux ouverts : c'est le cachot près du sépulcre, c'est le supplice de la vie à côté des horreurs de la mort. Sans doute on se sent pénétré d'admiration pour les hommes qui, par la seule puissance de l'enthousiasme, ont pu supporter cette vie souterraine, et se sont ainsi séparés entièrement du soleil et de la nature : mais l'ame est si mal à l'aise dans ce lieu, qu'il n'en peut résulter aucun bien pour elle. L'homme est une partie de la création : il faut qu'il trouve son harmonie morale dans l'ensemble de l'univers, dans l'ordre habituel de la destinée ; et de certaines exceptions violentes et redoutables peuvent étonner la pensée, mais effraient tellement l'imagination, que la disposition habituelle de l'ame ne sauroit y gagner. Allons plutôt, continua Corinne, voir la pyramide de Cestius ; les protestants qui meurent ici, sont tous ensevelis autour de cette pyramide, et c'est un doux asile, tolérant et libéral. — Oui, répondit Oswald ; c'est là que plusieurs de mes compatriotes ont trouvé leur dernier séjour. Allons-y ; peut-être est-ce ainsi du moins que je ne vous quitterai jamais. — Corinne frémit à ces mots ; et sa main trembloit en s'appuyant sur le bras de lord Nelvil. — Je suis mieux, reprit-il, bien mieux, depuis que je vous connois. — Et le visage de Corinne fut éclairé de nouveau par cette joie douce et tendre, son expression habituelle.

Cestius présidoit aux jeux des Romains ; son nom ne se trouve point dans l'histoire, mais il est illustré par son tombeau. La pyramide massive qui le renferme, défend sa mort de l'oubli qui a tout-à-fait effacé sa vie. Aurélien, craignant qu'on ne se servît de cette pyramide comme d'une forteresse, pour attaquer Rome, l'a fait enclaver dans les murs qui subsistent encore, non pas comme d'inutiles ruines, mais comme l'enceinte actuelle de Rome moderne. On dit que les pyramides imitent, par leur forme, la flamme qui s'élève sur un bûcher. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette forme mystérieuse attire les regards, et donne un caractère pittoresque à tous les points de vue dont elle fait partie. En face de cette pyramide est le mont Testacée, sous lequel il y a des grottes extrêmement fraîches, où l'on donne des festins pendant l'été. Les festins, à Rome, ne sont point troublés par la vue des tombeaux. Les pins et les cyprès qu'on aperçoit de distance en distance, dans la riante campagne d'Italie, retracent aussi ces

souvenirs solennels; et ce contraste produit le même effet que les vers d'Horace,

> . . . . Moriture Deli,
> . . . .
> Linquenda tellus, et domus, et placens
> Uxor,*

au milieu des poésies consacrées à toutes les jouissances de la terre. Les anciens ont toujours senti que l'idée de la mort a sa volupté: l'amour et les fêtes la rappellent; et l'émotion d'une joie vive semble s'accroître par l'idée même de la brièveté de la vie.

Corinne et lord Nelvil revinrent de la course des tombeaux en côtoyant les bords du Tibre. Jadis il étoit couvert de vaisseaux et bordé de palais; jadis ses inondations mêmes étoient regardées comme des présages: c'étoit le fleuve prophète, la divinité tutélaire de Rome. (13) Maintenant on diroit qu'il coule parmi les ombres; tant il est solitaire, tant la couleur de ses eaux paroît livide! Les plus beaux monuments des arts, les plus admirables statues, ont été jetés dans le Tibre, et sont cachés sous ses flots. Qui sait si, pour les chercher, on ne le détournera pas un jour de son lit? Mais quand on songe que les chefs-d'œuvre du génie humain sont peut-être là, devant nous, et qu'un œil plus perçant les verroit à travers les ondes, l'on éprouve je ne sais quelle émotion, qui sans cesse renaît à Rome sous diverses formes, et fait trouver une société pour la pensée dans les objets physiques, muets partout ailleurs.

CHAPITRE III.

Raphaël a dit que Rome moderne étoit presqu'en entier bâtie avec les débris de Rome ancienne; et il est certain qu'on n'y peut faire un pas sans être frappé de quelques restes de l'antiquité. L'on aperçoit les *murs éternels,* selon l'expression de Pline, à travers l'ouvrage des derniers siècles: les édifices de Rome portent presque tous une empreinte historique; on y peut remarquer, pour ainsi dire, la physionomie des âges.

* Delius, il faut mourir. . . . . il faut quitter la terre, et ta demeure, et ton épouse chérie.

Depuis les Etrusques jusqu'à nos jours, depuis ces peuples plus anciens que les Romains mêmes, et qui ressemblent aux Egyptiens par la solidité de leurs travaux et la bizarrerie de leurs dessins, depuis ces peuples jusqu'au cavalier Bernin, cet artiste maniéré, comme les poètes italiens du dix-septième siècle, on peut observer l'esprit humain à Rome dans les différents caractères des arts, des édifices et des ruines. Le moyen âge et le siècle brillant des Médicis reparoissent à nos yeux par leurs œuvres; et cette étude du passé, dans les objets présents à nos regards, nous font pénétrer le génie des temps. On croit que Rome étoit autrefois un nom mystérieux, qui n'étoit connu que de quelques adeptes; il semble qu'il est encore nécessaire d'être initié dans le secret de cette ville. Ce n'est pas simplement un assemblage d'habitations; c'est l'histoire du monde, figurée par divers emblèmes, et représentée sous diverses formes.

Corinne convint avec lord Nelvil qu'ils iroient voir ensemble d'abord les édifices de Rome moderne, et qu'ils réserveroient pour un autre temps les admirables collections de tableaux et de statues qu'elle renferme. Peut-être, sans s'en rendre raison, Corinne desiroit-elle de renvoyer le plus qu'il étoit possible ce qu'on ne peut se dispenser de connoître à Rome; car qui l'a jamais quittée sans avoir contemplé l'Apollon du Belvédère et les tableaux de Raphaël! Cette garantie, toute foible qu'elle étoit, qu'Oswald ne partiroit pas encore, plaisoit à son imagination. Y a-t-il de la fierté, dira-t-on, à vouloir retenir ce qu'on aime, par un autre motif que celui du sentiment? Je ne sais: mais plus on aime, moins on se fie au sentiment que l'on inspire; et quelle que soit la cause qui nous assure la présence de l'objet qui nous est cher, on l'accepte toujours avec joie. Il y a souvent bien de la vanité dans un certain genre de fierté; et si des charmes généralement admirés, tels que ceux de Corinne, ont un véritable avantage, c'est qu'ils permettent de placer son orgueil dans le sentiment qu'on éprouve, plus encore que dans celui qu'on inspire.

Corinne et lord Nelvil recommencèrent leurs courses par les églises les plus remarquables entre les nombreuses églises de Rome: elles sont toutes décorées par les magnificences antiques; mais quelque chose de sombre et de bizarre se mêle à ces beaux marbres, à ces ornements de fête enlevés aux temples païens. Les colonnes de porphyre et de granit étoient en si grand nombre à Rome, qu'on les a prodiguées presque sans y attacher aucun prix. A Saint-Jean-de-Latran, dans cette église fameuse par les conciles qui y ont été tenus, on trouve une telle quantité de colonnes de marbre, qu'il en est

plusieurs qu'on a recouvertes d'un mastic de plâtre pour en faire des pilastres; tant la multitude de ces richesses y avoit rendu indifférent!

Quelques-unes de ces colonnes étoient dans le tombeau d'Adrien, d'autres au Capitole; celles-ci portent encore sur leur chapiteau la figure des oies qui ont sauvé le peuple romain: ces colonnes soutiennent des ornements gothiques; et quelques-unes, des ornements à la manière des Arabes. L'urne d'Agrippa recèle les cendres d'un pape; car les morts eux-mêmes ont cédé la place à d'autres morts, et les tombeaux ont presque aussi souvent changé de maîtres que la demeure des vivants.

Près de Saint-Jean-de-Latran est l'escalier saint, transporté, dit-on, de Jérusalem à Rome. On ne peut le monter qu'à genoux. César lui-même et Claude montèrent aussi à genoux l'escalier qui conduisoit au temple de Jupiter Capitolin. A côté de Saint-Jean-de-Latran est le baptistère où l'on dit que Constantin fut baptisé. Au milieu de la place l'on voit un obélisque qui est peut-être le plus ancien monument qui soit dans le monde; un obélisque contemporain de la guerre de Troie! un obélisque que le barbare Cambyse respecta cependant assez pour faire arrêter en son honneur l'incendie d'une ville! un obélisque pour lequel un roi mit en gage la vie de son fils unique! Les Romains l'ont fait arriver miraculeusement du fond de l'Egypte jusqu'en Italie; ils détournèrent le Nil de son cours, pour qu'il allât le chercher et le transportât jusqu'à la mer: cet obélisque est encore couvert des hiéroglyphes qui gardent leur secret depuis tant de siècles, et défient jusqu'à ce jour les plus savantes recherches. Les Indiens, les Egyptiens, l'antiquité de l'antiquité, nous seroient peut-être révélés par ces signes. Le charme merveilleux de Rome, ce n'est pas seulement la beauté réelle de ses monuments, mais l'intérêt qu'ils inspirent, en excitant à penser; et ce genre d'intérêt s'accroît chaque jour par chaque étude nouvelle.

Une des églises les plus singulières de Rome, c'est Saint-Paul: son extérieur est celui d'une grange mal bâtie; et l'intérieur est orné par quatre-vingts colonnes d'un marbre si beau, d'une forme si parfaite, qu'on croit qu'elles appartiennent à un temple d'Athènes, décrit par Pausanias. Cicéron dit: *Nous sommes entourés des vestiges de l'histoire.* S'il le disoit alors, que dirons-nous maintenant!

Les colonnes, les statues, les bas-reliefs de l'ancienne Rome, sont tellement prodigués dans les églises de la ville moderne, qu'il en est une (Sainte-Agnès) où des bas-reliefs

retournés servent de marches à un escalier, sans qu'on se soit donné la peine de savoir ce qu'ils représentent. Quel étonnant aspect offriroit maintenant Rome antique, si l'on avoit laissé les colonnes, les marbres, les statues, à la place même où ils ont été trouvés! La ville ancienne presque en entier seroit encore debout; mais les hommes de nos jours oseroient-ils s'y promener?

Les palais des grands seigneurs sont extrêmement vastes, d'une architecture souvent très-belle, et toujours imposante: mais les ornements de l'intérieur sont rarement de bon goût; et l'on n'y a point l'idée de ces appartements élégants que les jouissances perfectionnées de la vie sociale ont fait inventer ailleurs. Ces vastes demeures des princes romains sont désertes et silencieuses; les paresseux habitants de ces superbes palais se retirent chez eux dans quelques petites chambres inaperçues, et laissent les étrangers parcourir leurs magnifiques galeries, où les plus beaux tableaux du siècle de Léon X sont réunis. Ces grands seigneurs romains sont aussi étrangers maintenant au luxe pompeux de leurs ancêtres, que ces ancêtres l'étoient eux-mêmes aux vertus austères des Romains de la république. Les maisons de campagne donnent encore davantage l'idée de cette solitude, de cette indifférence des possesseurs, au milieu des plus admirables séjours du monde. On se promène dans ces immenses jardins, sans se douter qu'ils aient un maître. L'herbe croît au milieu des allées; et, dans ces mêmes allées abandonnées, les arbres sont taillés artistement selon l'ancien goût qui régnoit en France: singulière bizarrerie, que cette négligence du necessaire et cette affectation de l'inutile! Mais on est souvent surpris à Rome, et dans la plupart des autres villes d'Italie, du goût qu'ont les Italiens pour les ornements maniérés; eux qui ont sans cesse sous les yeux la noble simplicité de l'antique. Ils aiment ce qui est brillant, plutôt que ce qui est élégant et commode. Ils ont en tout genre les avantages et les inconvénients de ne point vivre habituellement en société. Leur luxe est pour l'imagination, plutôt que pour la jouissance: isolés qu'ils sont entre eux, ils ne peuvent redouter l'esprit de moquerie, qui pénètre rarement à Rome dans les secrets de la maison; et l'on diroit souvent, à voir le contraste du dedans et du dehors des palais, que la plupart des grands seigneurs d'Italie arrangent leurs demeures pour éblouir les passants, mais non pour y recevoir des amis.

Après avoir parcouru les églises et les palais, Corinne conduisit Oswald dans la Villa Mellini, jardin solitaire, et sans autre ornement que des arbres magnifiques. On voit de là,

dans l'éloignement, la chaîne des Apennins : la transparence de l'air colore ces montagnes, les rapproche, et les dessine d'une manière singulièrement pittoresque. Oswald et Corinne restèrent dans ce lieu quelque temps, pour goûter le charme du ciel et la tranquillité de la nature. On ne peut avoir l'idée de cette tranquillité singulière, quand on n'a pas vécu dans les contrées méridionales. L'on ne sent pas, dans un jour chaud, le plus léger souffle de vent. Les plus foibles brins de gazon sont d'une immobilité parfaite ; les animaux eux-mêmes partagent l'indolence inspirée par le beau temps ; à midi, vous n'entendez point le bourdonnement des mouches, ni le bruit des cigales, ni le chant des oiseaux ; nul ne se fatigue en agitations inutiles et passagères : tout dort, jusqu'au moment où les orages, ou les passions réveillent la nature véhémente qui sort avec impétuosité de son profond repos.

Il y a dans les jardins de Rome un grand nombre d'arbres toujours verts, qui ajoutent encore à l'illusion que fait déjà la douceur du climat pendant l'hiver. Des pins d'une élégance particulière, larges et touffus vers le sommet, et rapprochés l'un de l'autre, forment comme une espèce de plaine dans les airs, dont l'effet est charmant, quand on monte assez haut pour l'apercevoir. Les arbres inférieurs sont placées à l'abri de cette voûte de verdure. Deux palmiers seulement se trouvent dans Rome, et sont tous les deux dans des jardins de moines : l'un d'eux, placé sur une hauteur, sert de point de vue à distance ; et l'on a toujours un sentiment de plaisir en apercevant, en retrouvant, dans les diverses perspectives de Rome, ce député de l'Afrique, cette image d'un midi plus brûlant encore que celui de l'Italie, et qui reveille tant d'idées et de sensations nouvelles.

— Ne trouvez-vous pas, dit Corinne en contemplant avec Oswald la campagne dont ils étoitent environnés, que la nature en Italie fait plus rêver que partout ailleurs? On diroit qu'elle est ici plus en relation avec l'homme, et que le Créateur s'en sert comme d'un langage entre la créature et lui. — Sans doute, reprit Oswald, je le crois ainsi ; mais qui sait si ce n'est pas l'attendrissement profond que vous excitez dans mon cœur, qui me rend sensible à tout ce que je vois ? Vous me révélez les pensées et les émotions que les objets extérieurs peuvent faire naître. Je ne vivois que dans mon cœur ; vous avez réveillé mon imagination. Mais cette magie de l'univers que vous m'apprenez à connoître, ne m'offrira jamais rien de plus beau que votre regard, de plus touchant que votre voix. — Puisse ce sentiment que je vous inspire aujourd'hui durer

autant que ma vie, dit Corinne, ou du moins puisse ma vie ne pas durer plus que lui ! —

Oswald et Corinne terminèrent leur voyage de Rome par la Villa Borghèse, celui de tous les jardins et de tous les palais romains où les splendeurs de la nature et des arts sont rassemblées avec le plus de goût et d'éclat. On y voit des arbres de toutes les espèces, et des eaux magnifiques. Une réunion incroyable de statues, de vases, de sarcophages antiques, se mêle avec la fraîcheur de la jeune nature du sud. La mythologie des anciens y semble ranimée. Les naïades sont placées sur le bord des ondes, les nymphes dans des bois dignes d'elles, les tombeaux sous des ombrages élyséens; la statue d'Esculape est au milieu d'une île; celle de Vénus semble sortir des ondes: Ovide et Virgile pourroient se promener dans ce beau lieu, et se croire encore au siècle d'Auguste. Les chefs-d'œuvre de sculpture que renferme le palais, lui donnent une magnificence à jamais nouvelle. On aperçoit de loin, à travers les arbres, la ville de Rome et Saint-Pierre, et la campagne, et les longues arcades, débris des aqueducs qui transportoient les sources des montagnes dans l'ancienne Rome. Tout est là pour la pensée, pour l'imagination, pour la rêverie. Les sensations les plus pures se confondent avec les plaisirs de l'ame, et donnent l'idée d'un bonheur parfait : mais quand on demande, pourquoi ce séjour ravissant n'est-il pas habité ? l'on vous répond que le mauvais air (*la cattiva aria*) ne permet pas d'y vivre pendant l'été.

Ce mauvais air fait, pour ainsi dire, le siége de Rome; il avance chaque année quelques pas de plus, et l'on est forcé d'abandonner les plus charmantes habitations à son empire : sans doute l'absence d'arbres dans la campagne, autour de la ville, est une des causes de l'insalubrité de l'air; et c'est peut-être pour cela que les anciens Romains avoient consacré les bois aux déesses, afin de les faire respecter par le peuple. Maintenant des forêts sans nombre ont été abattues : pourroit-il en effet exister de nos jours des lieux assez sanctifiés pour que l'avidité s'abstînt de les dévaster ? Le mauvais air est le fléau des habitants de Rome, et menace la ville d'une entière dépopulation; mais il ajoute peut-être encore à l'effet que produisent les superbes jardins qu'on voit dans l'enceinte de Rome. L'influence maligne ne se fait sentir par aucun signe extérieur; vous respirez un air qui semble pur et qui est très-agréable; la terre est riante et fertile; une fraîcheur délicieuse vous repose le soir des chaleurs brûlantes du jour : et tout cela, c'est la mort !

— J'aime, disoit Oswald à Corinne, ce danger mystérieux

invisible, ce danger sous la forme des impressions les plus douces. Si la mort n'est, comme je le crois, qu'un appel à une existence plus heureuse, pourquoi le parfum des fleurs, l'ombrage des beaux arbres, le souffle rafraîchissant du soir, ne seroient-ils pas chargés de nous en apporter la nouvelle ? Sans doute le gouvernment doit veiller de toutes les manières à la conservation de la vie humaine : mais la nature a des secrets que l'imagination seule peut pénétrer ; et je conçois facilement que les habitants et les étrangers ne se dégoûtent point de Rome, par le genre de péril que l'on y court pendant les plus belles saisons de l'année.

LIVRE VI.

LES MŒURS ET LE CARACTERE DES ITALIENS.

CHAPITRE Ier

L'irrésolution du caractère d'Oswald, augmentée par ses malheurs, le portoit à craindre tous les partis irrévocables. Il n'avoit pas même osé, dans son incertitude, demander à Corinne le secret de son nom et de sa destinée : et cependant son amour pour elle acquéroit chaque jour de nouvelles forces ; il ne la regardoit jamais sans émotion ; il pouvoit à peine, au milieu de la société, s'éloigner, même pour un instant, de la place où elle étoit assise : elle ne disoit pas un mot qu'il ne sentît ; elle n'avoit pas un instant de tristesse ou de gaîté dont le reflet ne se peignît sur sa propre physionomie. Mais tout en admirant, tout en aimant Corinne, il se rappeloit combien une telle femme s'accordoit peu avec la manière de vivre des Anglais, combien elle différoit de l'idée que son père s'étoit formée de celle qu'il lui convenoit d'épouser ; et ce qu'il disoit à Corinne se ressentoit du trouble et de la contrainte que ces réflexions faisoient naître en lui.

Corinne ne s'en apercevoit que trop bien : mais il lui en auroit tant coûté de rompre avec lord Nelvil, qu'elle se prêtoit elle-même à ce qu'il n'y eût point entre eux d'explication décisive ; et comme elle avoit dans le caractère assez d'imprévoyance, elle étoit heureuse du présent tel qu'il étoit, quoiqu'il lui fût impossible de savoir ce qui devoit en arriver.

Elle s'étoit entièrement séparée du monde, pour se consacrer à son sentiment pour Oswald. Mais à la fin, blessée de son silence sur leur avenir, elle résolut d'accepter une invitation pour un bal où elle étoit vivement desirée. Rien n'est plus indifférent à Rome que de quitter la société et d'y reparoître tour à tour, selon que cela convient : c'est le pays où l'on s'occupe le moins de ce qu'on appelle ailleurs le *commérage ;* chacun fait ce qu'il veut, sans que personne s'en informe, à moins qu'on ne rencontre dans les autres un ob-

stacle à son amour ou à son ambition. Les Romains ne s'inquiètent pas plus de la conduite de leurs compatriotes, que de celle des étrangers qui passent et repassent dans leur ville, rendez-vous des Européens. Quand lord Nelvil sut que Corinne alloit au bal, il en éprouva de l'humeur. Il avoit cru voir en elle, depuis quelque temps, une disposition mélancolique qui sympathisoit avec la sienne : tout-à-coup elle lui parut vivement occupée de la danse, de ce talent dans lequel elle excelloit ; et son imagination sembloit animée par la perspective d'une fête. Corinne n'étoit pas une personne frivole; mais elle se sentoit chaque jour plus subjuguée par son amour pour Oswald, et elle vouloit essayer d'en affoiblir la force. Elle savoit par expérience que la réflexion et les sacrifices ont moins de pouvoir sur les caractères passionnés que la distraction ; et elle pensoit que la raison ne consiste pas à triompher de soi selon les règles, mais comme on le peut.

— Il faut, disoit-elle à lord Nelvil, qui lui reprochoit cette intention, il faut pourtant que je sache s'il n'y a plus que vous au monde qui puissiez remplir ma vie ; si ce qui me plaisoit autrefois ne peut pas encore m'amuser, et si le sentiment que vous m'inspirez doit absorber tout autre intérêt et toute autre idée. — Vous voulez donc cesser de m'aimer ? reprit Oswald. — Non, répondit Corinne ; mais ce n'est que dans la vie domestique qu'il peut être doux de se sentir ainsi dominée par une seule affection. Moi qui ai besoin de mes talents, de mon esprit, de mon imagination, pour soutenir l'éclat de la vie que j'ai adoptée, cela me fait mal, et beaucoup de mal, d'aimer comme je vous aime. — Vous ne me sacrifieriez donc pas, lui dit Oswald, ces hommages, cette gloire.... ? — Que vous importe, dit Corinne, de savoir si je vous les sacrifierois ! Il ne faut pas, puisque nous ne sommes point destinés l'un à l'autre, flétrir à jamais pour moi le genre de bonheur dont je dois me contenter. — Lord Nelvil ne répondit point, parce qu'il falloit, en exprimant son sentiment, dire aussi quel dessein ce sentiment lui inspiroit ; et son cœur l'ignoroit encore. Il se tut donc en soupirant, et suivit Corinne au bal, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup d'y aller.

C'étoit la première fois, depuis son malheur, qu'il revoyoit une grande assemblée ; et le tumulte d'une fête lui causa une telle impression de tristesse, qu'il resta long-temps dans une salle à côté de celle du bal, la tête appuyée sur sa main, et ne cherchant pas même à voir danser Corinne. Il écoutoit cette musique de danse, qui, comme toutes les musiques, fait rêver, bien qu'elle ne semble destinée qu'à la joie. Le comte d'Erfeuil arriva, tout enchanté d'un bal, d'une assemblée,

d'une société nombreuse enfin qui lui rappeloit un peu la France. — J'ai fait ce que j'ai pu, dit-il à lord Nelvil, pour trouver quelque intérêt à ces ruines dont on parle tant à Rome : je ne vois rien de beau dans cela ; c'est un préjugé que l'admiration de ces débris couverts de ronces. J'en dirai mon avis quand je reviendrai à Paris ; car il est temps que ce prestige de l'Italie finisse. Il n'y a pas un monument en Europe, subsistant aujourd'hui dans son entier, qui ne vaille mieux que ces tronçons de colonnes, que ces bas-reliefs noircis par le temps, qu'on ne peut admirer qu'à force d'érudition. Un plaisir qu'il faut acheter par tant d'études, ne me paroît pas bien vif en lui-même : car, pour être ravi par les spectacles de Paris, personne n'a besoin de pâlir sur les livres — Lord Nelvil ne répondit rien. Le comte d'Erfeuil l'interrogea de nouveau sur l'impression que Rome avoit produite sur lui. — Au milieu d'un bal, dit Oswald, ce n'est pas trop le moment d'en parler d'une manière sérieuse ; et vous savez que je ne sais pas parler autrement. — A la bonne heure, reprit le comte d'Erfeuil : je suis plus gai que vous, j'en conviens ; mais qui sait si je ne suis pas plus sage ? Il y a beaucoup de philosophie, croyez moi, dans mon apparente légèreté ; la vie doit être prise comme cela. — Vous avez peut-être raison, reprit Oswald ; mais c'est par nature, et non par réflexion, que vous êtes ainsi ; et voilà pourquoi votre manière d'être ne convient qu'à vous. —

Le comte d'Erfeuil entendit nommer Corinne dans la salle du bal ; et il y entra pour savoir ce dont il s'agissoit. Lord Nelvil s'avança jusqu'à la porte, et vit le prince d'Amalfi, Napolitain de la plus belle figure, qui prioit Corinne de danser avec lui la *Tarentelle*, une danse de Naples, pleine de grâce et d'originalité. Les amis de Corinne le lui demandoient aussi. Elle accepta sans se faire prier ; ce qui étonna assez le comte d'Erfeuil, accoutumé qu'il étoit aux refus par lesquels il est d'usage de faire précéder le consentement. Mais en Italie, on ne connoît pas ce genre de grâces ; et chacun croit tout simplement plaire davantage à la société, en s'empressant de faire ce qu'elle desire. Corinne auroit inventé cette manière naturelle, si déjà elle n'avoit pas été en usage. L'habit qu'elle avoit mis pour le bal étoit élégant et léger ; ses cheveux étoient rassemblés dans un filet de soie, à l'italienne ; et ses yeux exprimoient un plaisir vif qui la rendoit plus séduisante que jamais. Oswald en fut troublé ; il combattoit contre lui-même ; il s'indignoit d'être captivé par des charmes dont il devoit se plaindre, puisque, loin de songer à lui plaire, c'étoit presque pour échapper à son empire que Corinne se

montroit si ravissante. Mais qui peut résister aux séductions de la grâce? Fût-elle même dédaigneuse, elle seroit encore toute-puissante; et ce n'étoit assurément pas la disposition de Corinne. Elle aperçut lord Nelvil, rougit; et ses yeux avoient, en le regardant, une douceur enchanteresse.

Le prince d'Amalfi s'accompagnoit, en dansant, avec des castagnettes. Corinne, avant de commencer, fit avec les deux mains un salut plein de grâce à l'assemblée; et, tournant légèrement sur elle-même, elle prit le tambour de basque que le prince d'Amalfi lui présentoit. Elle se mit à danser, en frappant l'air de ce tambour de basque; et tous ses mouvements avoient une souplesse, une grâce, un mélange de pudeur et de volupté qui pouvoit donner l'idée de la puissance que les Bayadères exercent sur l'imagination des Indiens, quand elles sont pour ainsi dire poètes avec leur danse, quand elles expriment tant de sentiments divers par les pas caractérisés et les tableaux enchanteurs qu'elles offrent aux regards. Corinne connoissoit si bien toutes les attitudes que représentent les peintres et les sculpteurs antiques, que, par un léger mouvement de ses bras, en plaçant son tambour de basque tantôt au-dessus de sa tête, tantôt en avant avec une de ses mains, tandis que l'autre parcouroit les grelots avec une incroyable dextérité, elle rappeloit les danseuses d'Herculanum, et faisoit naître successivement une foule d'idées nouvelles, pour le dessin et la peinture. (14)

Ce n'étoit point la danse française, si remarquable par l'élégance et la difficulté des pas; c'étoit un talent qui tenoit de beaucoup plus près à l'imagination et au sentiment. Le caractère de la musique étoit exprimé tour-à-tour par la précision et la mollesse des mouvements. Corinne, en dansant, faisoit passer dans l'ame des spectateurs ce qu'elle éprouvoit, comme si elle avoit improvisé, comme si elle avoit joué de la lyre, ou dessiné quelques figures; tout étoit langage pour elle: les musiciens, en la regardant, s'animoient à mieux faire sentir le génie de leur art; et je ne sais quelle joie passionnée, et quelle sensibilité d'imagination, électrisoient à-la-fois tous les témoins de cette danse magique, et les transportoient dans une existence idéale, où l'on rêve un bonheur qui n'est pas de ce monde.

Il y a un moment dans cette danse napolitaine où la femme se met à genoux, tandis que l'homme tourne autour d'elle, non en maître, mais en vainqueur. Quel étoit dans ce moment le charme de la dignité de Corinne! comme à genoux elle étoit souveraine! Et quand elle se releva, en faisant retentir le son de son instrument, de sa cymbale aérienne, elle

sembloit animée par un enthousiasme de vie, de jeunesse et de beauté, qui devoit persuader qu'elle n'avoit besoin de personne pour être heureuse. Hélas! il n'en étoit pas ainsi; mais Oswald le craignoit, et soupiroit en admirant Corinne, comme si chacun de ses succès l'eût séparée de lui. A la fin de la danse, l'homme se jette à genoux à son tour, et c'est la femme qui danse autour de lui. Corinne en cet instant se surpassa encore, s'il étoit possible: sa course étoit si légère, en parcourant deux ou trois fois le même cercle, que ses pieds chaussés en brodequins voloient sur le plancher avec la rapidité de l'éclair; et quand elle éleva une de ses mains, en agitant son tambour de basque, et que de l'autre elle fit signe au prince d'Amalfi de se relever, tous les hommes étoient tentés de se mettre à genoux comme lui; tous, excepté lord Nelvil, qui se retira de quelques pas en arrière, et le comte d'Erfeuil, qui fit quelques pas en avant pour complimenter Corinne. Quant aux Italiens qui étoient là, ils ne pensoient point à se faire remarquer par leur enthousiasme; ils s'y livroient, parce qu'ils l'éprouvoient. Ce ne sont pas des hommes assez habitués à la société et à l'amour-propre qu'elle excite, pour s'occuper de l'effet qu'ils produisent; ils ne se laissent jamais détourner de leur plaisir par la vanité, ni de leur but par les applaudissements.

Corinne étoit charmée de son succès, et remercioit tout le monde avec une grâce pleine de simplicité. Elle étoit contente d'avoir réussi, et le laissoit voir en bonne enfant, si l'on peut s'exprimer ainsi; mais ce qui l'occupoit surtout, c'étoit le desir de traverser la foule pour arriver jusqu'à la porte contre laquelle Oswald étoit appuyé. Elle y arriva enfin, et s'arrêta un moment pour attendre un mot de lui. — Corinne, lui dit-il, en s'afforçant de cacher son trouble, son enchantement et sa peine; Corinne, voilà bien des hommages, voilà bien des succès! Mais, au milieu de ces adorateurs si enthousiastes, y a-t-il un ami courageux et sûr? y a-t-il un protecteur pour la vie? et le vain tumulte des applaudissements devroit-il suffire à une ame telle que la vôtre?

CHAPITRE II.

La foule empêcha Corinne de répondre à lord Nelvil. On alloit souper; et chaque *cavaliere servente* se hâtoit de s'as-

seoir à côté de sa dame. Une étrangère arriva; et, ne trouvant plus de place, aucun homme, excepté lord Nelvil et le comte d'Erfeuil, ne lui offrit la sienne: ce n'étoit ni par impolitesse, ni par égoïsme, qu'aucun Romain ne s'étoit levé; mais l'idée que les grands seigneurs de Rome ont de l'honneur et du devoir, c'est de ne pas quitter d'un pas ni d'un instant leur dame. Quelques-uns, n'ayant pas pu s'asseoir, se tenoient derrière la chaise de leurs belles, prêts à les servir au moindre signe. Les dames ne parloient qu'à leurs cavaliers; les étrangers erroient en vain autour de ce cercle, où personne n'avoit rien à leur dire: car les femmes ne savent pas en Italie ce que c'est que la coquetterie, ce que c'est en amour qu'un succès d'amour-propre; elles n'ont envie de plaire qu'à celui qu'elles aiment: il n'y a point de séduction d'esprit avant celle du cœur ou des yeux; les commencements les plus rapides sont suivis quelquefois par un sincère dévouement, et même une très-longue constance. L'infidélité est en Italie blâmée plus sévèrement dans un homme que dans une femme. Trois ou quatre hommes, sous des titres différents, suivent la même femme, qui les mène avec elle, sans se donner quelquefois même la peine de dire leur nom au maître de la maison qui les reçoit: l'un est le préféré, l'autre celui qui aspire à l'être; un troisième s'appelle le souffrant (*il patito*): celui-là est tout-à-fait dédaigné, mais on lui permet cependant de faire le service d'adorateur; et tous ces rivaux vivent paisiblement ensemble. Les gens du peuple seuls ont encore conservé la coutume des coups de poignard. Il y a dans ce pays un bizarre mélange de simplicité et de corruption, de dissimulation et de vérité, de bonhomie et de vengeance, de foiblesse et de force, qui s'explique par une observation constante: c'est que les bonnes qualités viennent de ce qu'on n'y fait rien pour la vanité, et les mauvaises, de ce qu'on y fait beaucoup pour l'intérêt, soit que cet intérêt tienne à l'amour, à l'ambition, ou à la fortune.

Les distinctions de rang font en général peu d'effet en Italie: ce n'est point par philosophie, mais par facilité de caractère et familiarité de mœurs, qu'on y est peu susceptible des préjugés aristocratiques; et comme la société ne s'y constitue juge de rien, elle admet tout.

Après le souper, chacun se mit au jeu, quelques femmes aux jeux de hasard, d'autres au whist le plus silencieux; et pas un mot n'étoit prononcé dans cette chambre naguère si bruyante. Les peuples du Midi passent souvent de la plus grande agitation au plus profond repos: c'est encore un des contrastes de leur caractère, que la paresse unie à l'activité

la plus infatigable ; ce sont en tout des hommes qu'il faut se garder de juger au premier coup-d'œil : car les qualités, comme les défauts les plus opposés, se trouvent en eux; si vous les voyez prudents dans tel instant, il se peut que, dans un autre, ils se montrent les plus audacieux des hommes ; s'ils sont indolents, c'est peut-être qu'ils se reposent d'avoir agi, ou se préparent pour agir encore : enfin, ils ne perdent aucune force de l'ame dans la société, et toutes s'amassent en eux pour les circonstances décisives.

Dans cette assemblée de Rome, où se trouvoient Oswald et Corinne, il y avoit des hommes qui perdoient des sommes énormes au jeu, sans qu'on pût l'apercevoir le moins du monde sur leur physionomie : ces mêmes hommes auroient eu l'expression la plus vive et les gestes les plus animés, s'ils avoient raconté quelques faits de peu d'importance. Mais quand les passions arrivent à un certain degré de violence, elles craignent les témoins, et se voilent presque toujours par le silence et l'immobilité.

Lord Nelvil avoit conservé un ressentiment amer de la scène du bal ; il croyoit que les Italiens, et leur manière animée d'exprimer l'enthousiasme, avoient détourné de lui, du moins pour un moment, l'intérêt de Corinne. Il en étoit très-malheureux ; mais sa fierté lui conseilloit de le cacher, ou de le témoigner seulement en montrant du dédain pour les suffrages qui flattoient sa brillante amie. On lui proposa de jouer, il le refusa ; Corinne aussi ; et elle lui fit signe de venir s'asseoir à côté d'elle. Oswald étoit inquiet de compromettre Corinne, en passant ainsi la soirée seul avec elle, en présence de tout le monde. — Soyez tranquille, lui dit-elle, personne ne s'occupera de nous ; c'est l'usage ici de ne faire en société que ce qui plaît : il n'y a pas une convenance établie, pas un égard exigé ; une politesse bienveillante suffit : personne ne veut que l'on se gêne les uns pours les autres. Ce n'est sûrement pas un pays où la liberté subsiste telle que vous l'entendez en Angleterre ; mais on y jouit d'une parfaite indépendance sociale. — C'est-à-dire, reprit Oswald, qu'on n'y montre aucun respect pour les mœurs ; — au moins, interrompit Corinne, aucune hypocrisie. M. de la Rochefoucauld a dit : *Le moindre des défauts d'une femme galante est de l'être.* En effet, quels que soient les torts des femmes en Italie, elles n'ont pas recours au mensonge ; et si le mariage n'y est pas assez respecté, c'est du consentement des deux époux.

— Ce n'est point la sincérité qui est la cause de ce genre de franchise, répondit Oswald, mais l'indifférence pour l'opinion publique. En arrivant ici, j'avois une lettre de recommanda-

tion pour une princesse; je la donnai à mon domestique de place pour la porter; il me dit. *Monsieur, dans ce moment cette lettre ne vous serviroit à rien, car la princesse ne voit personne; elle est* INNAMORATA; et cet état, d'être INNAMORATA, se proclamoit comme toute autre situation de la vie, et cette publicité n'est point excusée par une passion extraordinaire; plusieurs attachements se succèdent ainsi, et sont également connus. Les femmes mettent si peu de mystère à cet égard, qu'elles avouent leurs liaisons avec moins d'embarras que nos femmes n'en auroient en parlant de leurs époux. Aucun sentiment profond ni délicat ne se mêle, on le croit aisément, à cette mobilité sans pudeur. Aussi, dans cette nation où l'on ne pense qu'à l'amour, il n'y a pas un seul roman, parce que l'amour y est si rapide, si public, qu'il ne prête à aucun genre de développement, et que, pour peindre véritablement les mœurs générales à cet égard, il faudroit commencer et finir dans la première page. — Pardon, Corinne, s'écria lord Nelvil en remarquant la peine qu'il lui faisoit éprouver, vous êtes Italienne; cette idée devroit me désarmer. Mais l'une des causes de votre grâce incomparable, c'est la réunion de tous les charmes qui caractérisent les différentes nations. Je ne sais dans quel pays vous avez été élevée; mais certainement vous n'avez point passé toute votre vie en Italie: peut-être est-ce en Angleterre même.... Ah! Corinne, si cela étoit vrai, comment auriez-vous pu quitter ce sanctuaire de la pudeur et de la délicatesse, pour venir ici, où non-seulement la vertu, mais l'amour même, est si mal connu? On le respire dans l'air; mais pénètre-t-il dans le cœur? Les poésies, dans lesquelles l'amour joue un si grand rôle, ont beaucoup de grâce, beaucoup d'imagination; elles sont ornées par des tableaux brillants, dont les couleurs sont vives et voluptueuses. Mais où trouverez-vous ce sentiment mélancolique et tendre qui anime notre poésie? Que pourriez-vous comparer à la scène de Belvidera et de son époux, dans Otway; à Roméo, dans Shakspeare; enfin surtout aux admirables vers de Thomson, dans son chant du printemps, lorsqu'il peint avec des traits si nobles et si touchants le bonheur de l'amour dans le mariage? Y a-t-il un tel mariage en Italie? Et là où il n'y a pas de bonheur domestique, peut-il exister de l'amour? N'est-ce pas ce bonheur qui est le but de la passion du cœur, comme la possession est celui de la passion des sens? Toutes les femmes jeunes et belles ne se ressemblent-elles pas, si les qualités de l'ame et de l'esprit ne fixent pas la préférence? et ces qualités, que font-elles desirer? le mariage, c'est-à-dire l'association de tous les sentiments et de toutes les pensées. L'amour illégi-

time, quand malheureusement il existe chez nous, est encore, si j'ose m'exprimer ainsi, un reflet du mariage. On y cherche ce bonheur intime qu'on n'a pu goûter chez soi ; et l'infidélité même est plus morale en Angleterre, que le mariage en Italie. —

Ces paroles étoient dures, elles blessèrent profondément Corinne ; et se levant aussitôt, les yeux remplis de larmes, elle sortit de la chambre, et retourna subitement chez elle. Oswald fut au désespoir d'avoir offensé Corinne ; mais il avoit une sorte d'irritation de ses succès du bal, qui s'étoit trahie par les paroles qui venoient de lui échapper. Il la suivit chez elle ; mais elle refusa de lui parler. Il y retourna le lendemain matin encore inutilement ; sa porte étoit fermée. Ce refus prolongé de recevoir lord Nelvil n'étoit pas dans le caractère de Corinne ; mais elle étoit douloureusement affligée de l'opinion qu'il avoit témoignée sur les Italiennes, et cette opinion même lui faisoit une loi de cacher à l'avenir, si elle le pouvoit le sentiment qui l'entraînoit.

Oswald, de son côté, trouvoit que Corinne ne se conduisoit pas dans cette circonstance avec la simplicité qui lui étoit naturelle ; et il se confirmoit toujours davantage dans le mécontentement que le bal lui avoit causé : il excitoit en lui cette disposition, qui pouvoit lutter contre le sentiment dont il redoutoit l'empire. Ses principes étoient sévères ; et le mystère qui enveloppoit la vie passée de celle qu'il aimoit, lui causoit une grande douleur. Les manières de Corinne lui paroissoient pleines de charmes, mais quelquefois un peu trop animées par le desir universel de plaire. Il lui trouvoit beaucoup de noblesse et de réserve dans les discours et dans le maintien, mais trop d'indulgence dans les opinions. Enfin Oswald étoit un homme séduit, entraîné, mais conservant au dedans de lui-même un opposant qui combattoit ce qu'il éprouvoit. Cette situation porte souvent à l'amertume. On est mécontent de soi-même et des autres. L'on souffre, et l'on a comme une sorte de besoin de souffrir encore davantage, ou du moins d'amener une explication violente, qui fasse triompher complètement l'un des deux sentiments qui déchirent le cœur.

C'est dans cette disposition que lord Nelvil écrivit à Corinne. Sa lettre étoit amère et inconvenable ; il le sentoit : mais des mouvements confus le portoient à l'envoyer ; il étoit si malheureux par ses combats, qu'il vouloit à tout prix une circonstance quelconque qui pût les terminer.

Un bruit auquel il ne croyoit pas, mais que le comte d'Erfeuil étoit venu lui raconter, contribua peut-être encore à

rendre ses expressions plus âpres. On répandoit dans Rome que Corinne épouseroit le prince d'Amalfi. Oswald savoit bien qu'elle ne l'aimoit pas, et devoit penser que le bal étoit la seule cause de cette nouvelle: mais il se persuada qu'elle l'avoit reçu chez elle, le matin du jour où il n'avoit pu lui-même être admis; et, trop fier pour exprimer un sentiment de jalousie, il satisfit son mécontentement secret, en dénigrant la nation pour laquelle il voyoit avec tant de peine la prédilection de Corinne.

CHAPITRE III.

Lettre d'Oswald à Corinne.

"Ce 24 Janvier, 1795.

"Vous refusez de me voir; vous êtes offensée de notre conversation d'avant-hier; vous vous proposez sans doute de ne plus admettre à l'avenir chez vous que vos compatriotes: vous voulez expier apparemment le tort que vous avez eu de recevoir un homme d'une autre nation. Cependant, loin de me repentir d'avoir parlé avec sincérité sur les Italiennes, à vous, que dans mes chimères je voulois considérer comme une Anglaise, j'oserai dire avec bien plus de force encore, que vous ne trouverez ni bonheur, ni dignité, si vous voulez faire choix d'un époux au milieu de la société qui vous environne. Je ne connois pas un homme parmi les Italiens qui puisse vous mériter; il n'en est pas un qui vous honorât par son alliance, de quelque titre qu'il vous revêtît. Les hommes, en Italie, valent beaucoup moins que les femmes; car ils ont les défauts des femmes, et les leurs propres en sus. Me persuaderez-vous qu'ils soient capables d'amour, ces habitants du Midi qui fuient avec tant de soin la peine, et sont si décidés au bonheur? N'avez-vous pas vu, je le tiens de vous, le mois dernier, au spectacle, un homme qui avoit perdu huit jours auparavant sa femme, et une femme qu'il disoit aimer? On veut ici se débarrasser, le plus tôt possible, et des morts, et de l'idée de la mort. Les cérémonies des funérailles sont accomplies par les prêtres, comme les soins de l'amour sont observés par les *cavaliers servants*. Les rites et l'habitude ont tout prescrit d'avance; les regrets et l'enthousiasme n'y sont pour rien. Enfin, et c'est-là surtout ce qui détruit l'amour, les hommes

n'inspirent aucun genre de respect aux femmes ; elles ne leur savent aucun gré de leur soumission, parce qu'ils n'ont aucune fermeté de caractère, aucune occupation sérieuse dans la vie. Il faut, pour que la nature et l'ordre social se montrent dans toute leur beauté, que l'homme soit protecteur et la femme protégée, mais que ce protecteur adore la foiblesse qu'il défend, et respecte la divinité sans pouvoir, qui, comme ses dieux Pénates, porte bonheur à sa maison. Ici l'on diroit presque que les femmes sont le sultan, et les hommes le sérail.

" Les hommes ont la douceur et la souplesse du caractère des femmes. Un proverbe italien dit : *Qui ne sait pas feindre ne sait pas vivre.* N'est-ce pas là un proverbe de femme ? Et en effet, dans un pays où il n'y a ni carrière militaire, ni institution libre, comment un homme pourroit-il se former à la dignité et à la force ? Aussi tournent-ils tout leur esprit vers l'habileté ; ils jouent la vie comme une partie d'échecs, dans laquelle le succès est tout. Ce qui leur reste des souvenirs de l'antiquité, c'est quelque chose de gigantesque dans les expressions et dans la magnificence extérieure ; mais à côté de cette grandeur sans base, vous voyez souvent tout ce qu'il y a de plus vulgaire dans les goûts et de plus misérablement négligé dans la vie domestique. Est-ce là, Corinne, la nation que vous devez préférer à toute autre ? est-ce elle, dont les bruyants applaudissements vous sont si nécessaires, que toute autre destinée vous paroîtroit silencieuse à côté de ces *bravo* retentissants ? Qui pourroit se flatter de vous rendre heureuse en vous arrachant à ce tumulte ? Vous êtes une personne inconcevable, profonde dans vos sentiments, et légère dans vos goûts ; indépendante par la fierté de votre ame, et cependant asservie par le besoin des distractions ; capable d'aimer un seul, mais ayant besoin de tous. Vous êtes une magicienne qui inquiétez et rassurez alternativement, qui vous montrez sublime, et disparoissez tout-à-coup de cette région où vous êtes seule, pour vous confondre dans la foule. Corinne, Corinne, on ne peut s'empêcher de vous redouter en vous aimant !

" OSWALD.

Corinne, en lisant cette lettre, fut offensée des préjugés haineux qu'Oswald exprimoit contre sa nation. Mais elle eut cependant le bonheur de deviner qu'il étoit irrité de la fête, et de ce qu'elle s'étoit refusée à le recevoir, depuis la conversation du souper : cette réflexion adoucit un peu l'impression pénible que lui faisoit sa lettre. Elle hésita quelque temps, ou du moins crut hésiter sur la conduite qu'elle devoit tenir envers

lui. Son sentiment l'entraînoit à le revoir ; mais il lui étoit extrêmement pénible qu'il pût s'imaginer qu'elle desiroit de l'épouser, bien que la fortune fût au moins égale, et qu'elle pût, en révélant son nom, montrer qu'il n'étoit en rien inférieur à celui de lord Nelvil. Néanmoins, ce qu'il y avoit de singulier et d'indépendant dans le genre de vie qu'elle avoit adopté, devoit lui inspirer de l'éloignement pour le mariage ; et sûrement elle en auroit repoussé l'idée, si son sentiment ne l'eût pas aveuglée sur toutes les peines qu'elle auroit à souffrir en épousant un Anglais, et en renonçant à l'Italie.

On peut abdiquer la fierté dans tout ce qui tient au cœur ; mais dès que les convenances ou les intérêts du monde se présentent de quelque manière pour obstacle ; dès qu'on peut supposer que la personne qu'on aime feroit un sacrifice quelconque en s'unissant à vous, il n'est plus possible de lui montrer à cet égard aucun abandon de sentiment. Corinne néanmoins, ne pouvant se résoudre à rompre avec Oswald, voulut se persuader qu'elle pourroit le voir désormais, et lui cacher l'amour qu'elle ressentoit pour lui : c'est donc dans cette intention qu'elle se fit une loi, dans sa lettre, de répondre seulement à ses accusations injustes contre la nation italienne, et de raisonner avec lui sur ce sujet comme si c'étoit le seul qui l'intéressât. Peut-être la meilleure manière dont une femme d'un esprit supérieur peut reprendre sa froideur et sa dignité, c'est lorsqu'elle se retranche dans la pensée comme dans un asile.

Corinne à Lord Nelvil.

"Ce 25 Janvier, 1795.

"Si votre lettre ne concernoit que moi, Mylord, je n'essaierois point de me justifier : mon caractère est tellement facile à connoître, que celui qui ne me comprendroit pas de lui-même, ne me comprendroit pas davantage par l'explication que je lui en donnerois. La réserve pleine de vertu des femmes anglaises, et l'art plein de grâce des femmes françaises, servent souvent à cacher, croyez-moi, la moitié de ce qui se passe dans l'ame des unes et des autres : et ce qu'il vous plaît d'appeler en moi de la magie, c'est un naturel sans contrainte, qui laisse voir quelquefois des sentiments divers et des pensées opposées, sans travailler à les mettre d'accord ; car cet accord, quand il existe, est presque toujours factice, et la plupart des caractères vrais sont inconséquents : mais ce n'est pas de moi que je veux vous parler, c'est de la nation infortunée que vous attaquez si cruellement. Seroit-ce mon affection pour mes amis qui vous inspireroit cette malveillance amère ? vous me connoissez trop pour en être jaloux ; et je n'ai point l'orgueil de croire qu'un tel sen-

timent vous rendît injuste au point où vous l'êtes. Vous dites sur les Italiens ce que disent tous les étrangers, ce qui doit frapper au premier abord : mais il faut pénétrer plus avant pour juger ce pays, qui a été si grand à diverses époques D'où vient donc que cette nation a été sous les Romains la plus militaire de toutes, la plus jalouse de sa liberté dans les républiques du moyen âge, et dans le seizième siècle la plus illustre par les lettres, les sciences, et les arts? N'a-t-elle pas poursuivi la gloire sous toutes les formes? Et si maintenant elle n'en a plus, pourquoi n'en accuseriez-vous pas sa situation politique, puisque dans d'autres circonstances elle s'est montrée si différente de ce qu'elle est maintenant ?

“ Je ne sais si je m'abuse; mais les torts des Italiens ne font que m'inspirer un sentiment de pitié pour leur sort. Les étrangers de tout temps ont conquis, déchiré ce beau pays, l'objet de leur ambition perpétuelle; et les étrangers reprochent avec amertume à cette nation les torts des nations vaincues et déchirées! L'Europe a reçu des Italiens les arts et les sciences; et maintenant qu'elle a tourné contre eux leurs propres présents, elle leur conteste souvent encore la dernière gloire qui soit permise aux nations sans force militaire et sans liberté politique, la gloire des sciences et des arts.

“ Il est vrai que les gouvernements font le caractère des nations; que, dans cette même Italie, vous voyez des différences de mœurs remarquables entre les divers états qui la composent. Les Piémontais, qui formoient un petit corps de nation, ont l'esprit plus militaire que le reste de l'Italie; les Florentins, qui ont possédé ou la liberté, ou des princes d'un caractère libéral, sont éclairés et doux; les Vénitiens et les Génois se montrent capables d'idées politiques, parce qu'il y a chez eux une aristocratie républicaine; les Milanais sont plus sincères, parce que les nations du Nord y ont apporté depuis long-temps ce caractère; les Napolitains pourroient aisément devenir belliqueux, parce qu'ils ont été réunis depuis plusieurs siècles sous un gouvernement très-imparfait, mais enfin sous un gouvernement à eux. La noblesse romaine, n'ayant rien à faire, ni militairement, ni politiquement, doit être ignorante et paresseuse: mais l'esprit des ecclésiastiques, qui ont une carrière et une occupation, est beaucoup plus développé que celui des nobles; et comme le gouvernement papal n'admet aucune distinction de naissance, et qu'il est au contraire purement électif dans l'ordre du clergé, il en résulte une sorte de libéralité, non dans les idées, mais dans les habitudes, qui fait de Rome le séjour le plus agréable pour tous ceux qui n'ont plus ni d'ambition, ni la possibilité de jouer un rôle dans le monde.

" Les peuples du Midi sont plus aisément modifiés par leurs institutions que les peuples du Nord : ils ont une indolence qui devient bientôt de la résignation ; et la nature leur offre tant de jouissances, qu'ils se consolent facilement des avantages que la société leur refuse. Il y a sûrement beaucoup de corruption en Italie ; et cependant la civilisation y est beaucoup moins raffinée que dans d'autres pays. On pourroit presque trouver quelque chose de sauvage à ce peuple, malgré la finesse de son esprit : cette finesse ressemble à celle du chasseur, dans l'art de surprendre sa proie. Les peuples indolents sont facilement rusés ; ils ont une habitude de douceur qui leur sert à dissimuler, quand il le faut, même leur colère ; c'est toujours avec ses manières accoutumées qu'on parvient à cacher une situation accidentelle.

" Les Italiens ont de la sincérité, de la fidélité, dans les relations privées. L'intérêt et l'ambition exercent un grand empire sur eux, mais non l'orgueil ou la vanité : les distinctions de rang y font très-peu d'impression ; il n'y a point de société, point de salon, point de mode, point de petits moyens journaliers de faire effet en détail. Ces sources habituelles de dissimulation et d'envie n'existent point chez eux : quand ils trompent leurs ennemis et leurs concurrents, c'est parce qu'ils se considèrent avec eux comme en état de guerre ; mais en paix, ils ont du naturel et de la vérité. C'est même cette vérité qui est cause du scandale dont vous vous plaignez : les femmes entendant parler d'amour sans cesse, vivant au milieu des séductions et des examples de l'amour, ne cachent pas leurs sentiments, et portent, pour ainsi dire, une sorte d'innocence dans la galanterie même ; elles ne se doutent pas non plus du ridicule, surtout de celui que la société peut donner. Les unes sont d'une ignorance telle, qu'elles ne savent pas écrire, et l'avouent publiquement ; elles font répondre à un billet du matin par leur procureur (*il paglietto*), sur du papier à grand format, et en style de requête. Mais en revanche, parmi celles qui sont instruites, vous en verrez qui sont professeurs dans les académies, et qui donnent des leçons publiquement, en écharpe noire ; et si vous vous avisiez de rire de cela, l'on vous répondroit : *Y a-t-il du mal à savoir le grec? y a-t-il du mal à gagner sa vie par son travail? pourquoi riez-vous donc d'une chose aussi simple?*

" Enfin, Mylord, aborderai-je un sujet plus délicat, chercherai-je à démêler pourquoi les hommes montrent souvent peu d'esprit militaire ? Ils exposent leur vie pour l'amour et pour la haine avec une grande facilité ; et les coups de poignard donnés et reçus pour cette cause n'étonnent ni n'intimident

personne : ils ne craignent point la mort, quand les passions naturelles commandent de la braver ; mais souvent, il faut l'avouer, ils aiment mieux la vie que des intérêts politiques qui ne les touchent guère, parce qu'ils n'ont point de patrie. Souvent aussi l'honneur chevaleresque a peu d'empire au milieu d'une nation où l'opinion et la société qui la forme n'existent pas ; il est assez simple que, dans une telle désorganisation de tous les pouvoirs publics, les femmes prennent beaucoup d'ascendant sur les hommes ; et peut-être en ont-elles trop pour les respecter et les admirer. Néanmoins leur conduite envers elles est pleine de délicatesse et de dévouement. Les vertus domestiques font en Angleterre la gloire et le bonheur des femmes : mais s'il y a des pays où l'amour subsiste hors des liens sacrés du mariage, parmi ces pays, celui de tous où le bonheur des femmes est le plus ménagé, c'est l'Italie. Les hommes s'y sont fait une morale pour des rapports hors de la morale ; mais du moins ont-ils été justes et généreux dans le partage des devoirs ; ils se sont considérés eux-mêmes comme plus coupables que les femmes, quand ils brisoient les liens de l'amour, parce que les femmes avoient fait plus de sacrifices, et perdoient davantage ; ils ont pensé que, devant le tribunal du cœur, les plus criminels sont ceux qui font le plus de mal : quand les hommes ont tort, c'est par dureté ; quand les femmes ont tort, c'est par foiblesse. La société, qui est à-la-fois rigoureuse et corrompue, c'est-à-dire, impitoyable pour les fautes, quand elles entraînent des malheurs, doit être plus sévère pour les femmes : mais dans un pays où il n'y a pas de société, la bonté naturelle a plus d'influence.

" Les idées de considération et de dignité sont beaucoup moins puissantes, et même beaucoup moins connues, j'en conviens, en Italie, que partout ailleurs. L'absence de société et d'opinion publique en est la cause : mais, malgré tout ce qu'on a dit de la perfidie des Italiens, je soutiens que c'est un des pays du monde où il y a le plus de bonhomie. Cette bonhomie est telle, dans tout ce qui tient à la vanité, que, bien que ce pays soit celui dont les étrangers aient dit le plus de mal, il n'en est point où ils rencontrent un accueil aussi bienveillant. On reproche aux Italiens trop de penchant à la flatterie ; mais il faut aussi convenir que la plupart du temps ce n'est point par calcul, mais seulement par desir de plaire, qu'ils prodiguent leurs douces expressions, inspirées par une obligeance véritable : ces expressions ne sont point démenties par la conduite habituelle de la vie. Toutefois, seroient-ils fidèles à l'amitié dans des circonstances extraordinaires, s'il falloit braver pour elle les périls et l'adversité ? Le petit nombre, j'en

conviens, le très-petit nombre en seroit capable : mais ce n'est pas à l'Italie seulement que cette observation peut s'appliquer.

" Les Italiens ont une paresse orientale dans l'habitude de la vie ; mais il n'y a point d'hommes plus persévérants ni plus actifs, quand une fois leurs passions sont excitées. Ces mêmes femmes aussi, que vous voyez indolentes comme les Odalisques du sérail, sont capables tout-à-coup des actions les plus dévouées. Il y a des mystères dans le caractère et l'imagination des Italiens ; et vous y rencontrez tour-à-tour des traits inattendus de générosité et d'amitié, ou des preuves sombres et redoutables de haine et de vengeance. Il n'y a ici d'émulation pour rien : la vie n'y est plus qu'un sommeil rêveur, sous un beau ciel : mais donnez à ces hommes un but, et vous les verrez en six mois tout apprendre et tout concevoir. Il en est de même des femmes ; pourquoi s'instruiroient-elles, puisque la plupart des hommes ne les entendroient pas ? Elles isoleroient leur cœur en cultivant leur esprit ; mais ces mêmes femmes deviendroient bien vite dignes d'un homme supérieur, si cet homme supérieur étoit l'objet de leur tendresse. Tout dort ici : mais dans un pays où les grands intérêts sont assoupis, le repos et l'insouciance sont plus nobles qu'une vaine agitation pour les petites choses.

" Les lettres elles-mêmes languissent là où les pensées ne se renouvellent point par l'action forte et variée de la vie. Mais dans quel pays cependant a-t-on jamais témoigné plus qu'en Italie de l'admiration pour la littérature et les beaux-arts ? L'histoire nous apprend que les papes, les princes et les peuples, ont rendu dans tous les temps aux peintres, aux poètes, aux écrivains distingués, les hommages les plus éclatants. (15) Cet enthousiasme pour le talent est, je l'avouerai, Mylord, un des premiers motifs qui m'attachent à ce pays. On n'y trouve point l'imagination blasée, l'esprit décourageant, ni la médiocrité despotique, qui savent si bien ailleurs tourmenter ou étouffer le génie naturel. Une idée, un sentiment, une expression heureuse, prennent feu, pour ainsi dire, parmi les auditeurs. Le talent par cela même qu'il tient ici le premier rang, excite beaucoup d'envie. Pergolèse a été assassiné pour son *Stabat ;* Giorgione s'armoit d'une cuirasse quand il étoit obligé de peindre dans un lieu public : mais la jalousie violente qu'inspire le talent parmi nous est celle que fait naître ailleurs la puissance ; cette jalousie ne dégrade point son objet ; cette jalousie peut haïr, proscrire, tuer ; et néanmoins, toujours mêlée au fanatisme de l'admiration, elle excite encore le génie, tout en le persécutant. Enfin, quand on voit tant de vie dans un cercle si resserré, au milieu de tant d'obstacles et d'asser-

vissements de tout genre, on ne peut s'empêcher, ce me semble, de prendre un vif intérêt à ce peuple, qui respire avec avidité le peu d'air que l'imagination fait pénétrer à travers les bornes qui le renferment.

"Ces bornes sont telles, je ne le nierai point, que les hommes maintenant acquièrent rarement en Italie cette dignité, cette fierté, qui distinguent les nations libres et militaires. J'avouerai même, si vous le voulez, Mylord, que le caractère de ces nations pourroit inspirer aux femmes plus d'enthousiasme et d'amour. Mais ne seroit-il pas possible aussi qu'un homme intrépide, noble et sévère, réunît toutes les qualités qui font aimer, sans posséder celles qui promettent le bonheur?

"CORINNE"

CHAPITRE IV

LA lettre de Corinne fit repentir une seconde fois Oswald d'avoir pu songer à se détacher d'elle. La dignité spirituelle et la douceur imposante avec lesquelles elle repoussoit les paroles dures qu'il s'étoit permises, le touchèrent, et le pénétrèrent d'admiration. Une supériorité si grande, si simple, si vraie, lui parut au-dessus de toutes les règles ordinaires. Il sentoit bien toujours que Corinne n'étoit pas la femme foible, timide, doutant de tout, hors de ses devoirs et de ses sentiments, qu'il avoit choisie, dans son imagination, pour la compagne de sa vie; et le souvenir de Lucile, telle qu'il l'avoit vue à l'âge de douze ans, s'accordoit mieux avec cette idée: mais pouvoit-on rien comparer à Corinne? Les lois, les règles communes, pouvoient-elles s'appliquer à une personne qui réunissoit en elle tant de qualités diverses, dont le génie et la sensibilité étoient le lien? Corinne étoit un miracle de la nature; et ce miracle ne se faisoit-il pas en faveur d'Oswald, quand il pouvoit se flatter d'intéresser une telle femme? Mais quel étoit son nom, quelle étoit sa destinée, quels seroient ses projets, s'il lui déclaroit l'intention de s'unir à elle? Tout étoit encore dans l'obscurité; et, quoique l'enthousiasme qu'Oswald ressentoit pour Corinne lui persuadât qu'il étoit décidé à l'épouser, souvent aussi l'idée que la vie de Corinne n'avoit pas été tout-à-fait irréprochable, et qu'un tel mariage auroit été sûrement condamné par son père, bouleversoit de nouveau toute son ame, et le jetoit dans l'anxiété la plus pénible.

Il n'étoit pas aussi abattu par la douleur que dans le temps où il ne connoissoit pas Corinne : mais il ne sentoit plus cette sorte de calme qui peut exister même au milieu du repentir, lorsque la vie entière est consacrée à l'expiation d'une grande faute. Il ne craignoit pas autrefois de s'abandonner à ses souvenirs, quelle que fût leur amertume : maintenant il redoutoit les rêveries longues et profondes, qui lui auroient révélé ce qui se passoit au fond de son ame. Il se préparoit cependant à se rendre chez Corinne, pour la remercier de sa lettre, et pour obtenir le pardon de celle qu'il avoit écrite, lorsqu'il vit entrer dans sa chambre M. Edgermond, un parent de la jeune Lucile.

C'étoit un brave gentilhomme anglais, qui avoit presque toujours vécu dans la principauté de Galles, où il possédoit une terre : il avoit les principes et les préjugés qui servent à maintenir en tout pays les choses comme elles sont ; et c'est un bien, quand ces choses sont aussi bonnes que la raison humaine le permet : alors les hommes tels que M. Edgermond, c'est-à-dire, les partisans de l'ordre établi, quoique fortement et même opiniâtrément attachés à leurs habitudes et à leur manière de voir, doivent être considérés comme des esprits éclairés et raisonnables.

Lord Nelvil tressaillit, en entendant annoncer chez lui M. Edgermond ; il lui sembla que tous ses souvenirs se représentoient à-la-fois : mais bientôt il lui vint dans l'esprit que lady Edgermond, la mère de Lucile, avoit envoyé son parent pour lui faire des reproches, et qu'elle vouloit ainsi gêner son indépendance. Cette pensée lui rendit toute sa fermeté, et il reçut M. Edgermond avec une froideur extrême. Il avoit d'autant plus tort, en l'accueillant ainsi, que M. Edgermond n'avoit pas le moindre projet qui pût concerner lord Nelvil. Il traversoit l'Italie pour sa santé, en faisant beaucoup d'exercice, en chassant, en buvant à la santé du roi George et de la vieille Angleterre : c'étoit le plus honnête homme du monde ; et même il avoit beaucoup plus d'esprit et d'instruction que ses habitudes ne devoient le faire croire. Il étoit Anglais avant tout, non-seulement comme il devoit l'être, mais aussi comme on auroit pu souhaiter qu'il ne le fût pas ; suivant dans tous les pays les coutumes du sien, ne vivant qu'avec les Anglais, et ne s'entretenant jamais avec les étrangers, non par dédain, mais par une sorte de répugnance à parler les langues étrangères, et de timidité, même à l'âge de cinquante ans, qui lui rendoit très-difficile de faire de nouvelles connoissances.

— Je suis charmé de vous voir, dit-il à lord Nelvil ; je vais

à Naples dans quinze jours: vous y trouverai-je? Je le voudrois; car j'ai peu de temps à rester en Italie, parce que mon régiment doit bientôt s'embarquer. — Votre régiment? répéta lord Nelvil; et il rougit, comme s'il avoit oublié qu'il avoit un congé d'une année, son régiment ne devant pas être employé avant cette époque: mais il rougit en pensant que Corinne pourroit peut-être lui faire oublier même son devoir.— Votre régiment à vous, continua M. Edgermond, ne sera pas mis en activité de si tôt; ainsi rétablissez votre santé ici, sans inquiétude: j'ai vu, avant de partir, ma jeune cousine, à laquelle vous vous intéressez; elle est plus charmante que jamais; et dans un an, quand vous reviendrez, je ne doute pas qu'elle ne soit la plus belle femme de l'Angleterre. — Lord Nelvil se tut; et M. Edgermond garda le silence aussi de son côté. Ils se dirent encore quelques mots d'une manière assez laconique, quoique bienveillante; et M. Edgermond alloit sortir, lorsqu'il revint sur ses pas, et dit: — A propos, Mylord, vous pouvez me faire un plaisir: on m'a dit que vous connoissiez la célèbre Corinne; et bien que je n'aime pas en général les nouvelles connoissances, je suis tout-à-fait curieux de celle-là. — Je demanderai à Corinne la permission de vous mener chez elle, puisque vous le desirez, répondit Oswald. — Faites, je vous prie, reprit M. Edgermond, que je la voie un jour où elle improvisera, chantera ou dansera en notre présence. — Corinne, dit lord Nelvil, ne montre point ainsi ses talents aux étrangers; c'est une femme votre égale et la mienne, sous tous les rapports. — Pardon de ma méprise, reprit M. Edgermond; comme on ne lui connoît pas d'autre nom que Corinne, et qu'à vingt-six ans elle vit toute seule, sans aucune personne de sa famille, je croyois qu'elle existoit par ses talents, et qu'elle saisissoit volontiers l'occasion de les faire connoître. — Sa fortune, répondit vivement lord Nelvil, est tout-à-fait indépendante, et son ame encore plus. — M. Edgermond finit à l'instant de parler sur Corinne, et se repentit de l'avoir nommée, quand il vit que ce sujet intéressoit Oswald. Les Anglais sont les hommes du monde qui ont le plus de discrétion et de ménagement dans tout ce qui tient aux affections véritables.

M. Edgermond s'en alla. Lord Nelvil, resté seul, ne put s'empêcher de s'écrier, dans son émotion: — Il faut que j'épouse Corinne, il faut que je sois son protecteur, afin que personne désormais ne puisse la méconnoître. Je lui donnerai le peu que je puis donner, un rang, un nom, tandis qu'elle me comblera de toutes les félicités qu'elle seule peut accorder sur la terre. — Ce fut dans cette disposition qu'il se hâta d'aller

chez Corinne, et jamais il n'y entra avec un plus doux sentiment d'espérance et d'amour : mais, par un mouvement naturel de timidité, il commença la conversation en se rassurant lui-même par des paroles insignifiantes ; et de ce nombre fut la demande d'amener M. Edgermond chez elle. A ce nom, Corinne se troubla visiblement, et refusa d'une voix émue ce que desiroit Oswald. Il en fut singulièrement étonné, et lui dit : — Je pensois que dans une maison où vous recevez tant de monde, le titre de mon ami ne seroit pas un motif d'exclusion. — Ne vous offensez pas, Mylord, reprit Corinne ; croyez-moi, il faut que j'aie des raisons bien puissantes pour ne pas consentir à ce que vous desirez. — Et ces raisons, me les direz-vous ? reprit Oswald. — Impossible, s'écria Corinne, impossible ! — Ainsi donc, dit Oswald.... : et la violence de son émotion lui coupant la parole, il voulut sortir. Corinne alors, toute en pleurs, lui dit en anglais : — Au nom de Dieu, si vous ne voulez pas briser mon cœur, ne partez pas. —

Ces paroles, cet accent, remuèrent profondément l'ame d'Oswald ; et il se rassit à quelque distance de Corinne, la tête appuyée contre un vase d'albâtre qui éclairoit sa chambre ; puis tout-à-coup il lui dit : — Cruelle femme, vous voyez que je vous aime ; vous voyez que vingt fois par jour je suis prêt à vous offrir et ma main et ma vie, et vous ne voulez pas m'apprendre qui vous êtes ! Dites-le-moi, Corinne, dites-le-moi, répétoit-il en lui tendant la main avec la plus touchante expression de sensibilité. — Oswald, s'écria Corinne, Oswald, vous ne savez pas le mal que vous me faites ! Si j'étois assez insensée pour vous tout dire, si je l'étois, vous ne m'aimeriez plus. — Grand Dieu, reprit-il, qu'avez-vous donc à révéler ? — Rien qui me rende indigne de vous ; mais des hasards, mais des différences entre nos goûts, nos opinions, qui jadis ont existé, qui n'existeroient plus. N'exigez pas de moi que je me fasse connoître à vous ; un jour peut-être, un jour, si vous m'aimez assez, si.... Ah ! je ne sais ce que je dis, continua Corinne ; vous saurez tout, mais ne m'abandonnez pas avant de m'entendre. Promettez-le-moi, au nom de votre père qui réside dans le ciel. — Ne prononcez pas ce nom, s'écria lord Nelvil ; savez-vous s'il nous réunit ou s'il nous sépare ? Croyez-vous qu'il consentît à notre union ? Si vous le croyez, attestez-le-moi ; je ne serai plus troublé, déchiré. Une fois, je vous dirai quelle a été ma triste vie ; mais à présent voyez dans quel état je suis, dans quel état vous me mettez. — Et en effet son front étoit couvert d'une froide sueur ; son visage étoit pâle, et ses lèvres trembloient, en articulant à peine ces dernières paroles. Corinne s'assit à côté de lui, et, tenant ses

mains dans les siennes, le rappela doucement à lui-même. — Mon cher Oswald, lui dit-elle, demandez à M. Edgermond s'il n'a jamais été dans le Northumberland, ou du moins si ce n'est que depuis cinq ans qu'il y a été : dans ce cas seulement vous pouvez l'amener ici. — Oswald regarda fixement Corinne à ces mots; elle baissa les yeux et se tut. Lord Nelvil lui répondit : — Je ferai ce que vous m'ordonnez. — Et il partit.

Rentré chez lui, il s'épuisoit en conjectures sur les secrets de Corinne; il lui paroissoit évident qu'elle avoit passé beaucoup de temps en Angleterre, et que son nom et sa famille devoient y être connus. Mais quel motif les lui faisoit cacher, et pourquoi avoit-elle quitté l'Angleterre, si elle y avoit été établie ? Ces diverses questions agitoient extrêmement le cœur d'Oswald; il étoit convaincu que rien de mal ne pouvoit être découvert dans la vie de Corinne : mais il craignoit une combinaison de circonstances qui pût la rendre coupable aux yeux des autres; et ce qu'il redoutoit le plus pour elle, c'étoit la désapprobation de l'Angleterre. Il se sentoit fort contre celle de tout autre pays; mais le souvenir de son père étoit si intimement uni dans sa pensée avec sa patrie, que ces deux sentiments s'accroissoient l'un par l'autre. Oswald sut de M. Edgermond qu'il avoit été pour la première fois dans le Northumberland l'année précédente, et lui promit de le conduire le soir même chez Corinne. Il arriva le premier, pour la prévenir des idées que M. Edgermond avoit conçues sur elle, et la pria de lui faire sentir, par des manières froides et réservées, combien il s'étoit trompé.

— Si vous le permettez, reprit Corinne, je serai avec lui comme avec tout le monde ; s'il desire de m'entendre, j'improviserai pour lui ; enfin je me montrerai telle que je suis, et je crois cependant qu'il apercevra tout aussi bien la dignité de l'ame à travers une conduite simple, que si je me donnois un air contraint qui seroit affecté. — Oui, Corinne, répondit Oswald, oui, vous avez raison. Ah! qu'il auroit tort, celui qui voudroit altérer en rien votre admirable naturel ! — M. Edgermond arriva dans ce moment avec le reste de la société. Au commencement de la soirée, lord Nelvil se plaçoit à côté de Corinne, et, avec un intérêt qui tenoit à-la-fois de l'amant et du protecteur, il disoit tout ce qui pouvoit la faire valoir ; il lui témoignoit un respect qui avoit encore plus pour but de commander les égards des autres, que de se satisfaire lui même : mais il sentit bientôt avec joie l'inutilité de toutes ses inquiétudes. Corinne captiva tout-à-fait M. Edgermond : elle le captiva non-seulement par son esprit et ses charmes, mais en lui inspirant le sentiment d'estime que les caractères vrais ob

tiennent toujours des caractères honnêtes ; et lorsqu'il osa lui demander de se faire entendre sur un sujet de son choix, il aspiroit à cette grâce avec autant de respect que d'empressement. Elle y consentit sans se faire prier un instant, et sut prouver ainsi, que cette faveur avoit un prix indépendant de la difficulté de l'obtenir. Mais elle avoit un si vif desir de plaire à un compatriote d'Oswald, à un homme qui, par la considération qu'il méritoit, pouvoit influer sur son opinion en lui parlant d'elle, que ce sentiment la remplit tout à coup d'une timidité qui lui étoit nouvelle ; elle voulut commencer, et elle sentit que l'émotion lui coupoit la parole. Oswald souffroit de ce qu'elle ne se montroit pas dans toute sa supériorité à un Anglais. Il baissot les yeux ; et son embarras étoit si visible, que Corinne, uniquement occupée de l'effet qu'elle produisoit sur lui, perdit toujours de plus en plus la présence d'esprit nécessaire pour le talent d'improviser. Enfin sentant qu'elle hésitoit, que les paroles lui venoient par la mémoire et non par le sentiment, et qu'elle ne peignoit ainsi ni ce qu'elle pensoit, ni ce qu'elle éprouvoit réellement, elle s'arrêta tout-à-coup, et dit à M. Edgermond : — Pardonnez-moi si la timidité m'ôte aujourd'hui mon talent ; c'est la première fois, mes amis le savent, que je me suis trouvée ainsi tout-à-fait au-dessous de moi-même ; mais ce ne sera peut-être pas la dernière, ajouta-t-elle en soupirant.

Oswald fut profondément ému par la touchante foiblesse de Corinne. Jusqu'alors il avoit toujours vu l'imagination et le génie triompher de ses affections, et relever son ame dans les moments où elle étoit le plus abattue : cette fois, le sentiment avoit subjugué tout-à-fait son esprit ; et néanmoins Oswald s'étoit tellement identifié dans cette occasion avec la gloire de Corinne, qu'il avoit souffert de son trouble, au lieu d'en jouir Mais comme il étoit certain qu'elle brilleroit un autre jour, avec l'éclat qui lui étoit naturel, il se livra sans regret à la douceur des observations qu'il venoit de faire ; et l'image de son amie régna plus que jamais dans son cœur.

LIVRE VII.

LA LITTÉRATURE ITALIENNE.

CHAPITRE Ier

Lord Nelvil desiroit vivement que M. Edgermond jouît de l'entretien de Corinne, qui valoit bien ses vers improvisés. Le jour suivant, la même société se rassembla chez elle ; et, pour l'engager à parler, il amena la conversation sur la littérature italienne, et provoqua sa vivacité naturelle, en affirmant que l'Angleterre possédoit un plus grand nombre de vrais poetes, et de poètes supérieurs, par l'énergie et la sensibilité, à tous ceux dont l'Italie pouvoit se vanter.

— D'abord, répondit Corinne, les étrangers ne connoissent, pour la plupart, que nos poètes du premier rang, Le Dante, Pétrarque, l'Arioste, Guarini, Le Tasse et Métastase ; tandis que nous en avons plusieurs autres, tels que Chiabrera, Guidi, Filicaja, Parini, etc., sans compter Sannazar, Politien, etc., qui ont écrit en latin avec génie : et tous réunissent dans leurs vers le coloris à l'harmonie ; tous savent, avec plus ou moins de talent, faire entrer les merveilles des beaux-arts et de la nature dans les tableaux représentés par la parole. Sans doute il n'y a pas dans nos poètes cette mélancolie profonde, cette connoissance du cœur humain qui caractérise les vôtres : mais ce genre de supériorité n'appartient-il pas plutôt aux écrivains philosophes qu'aux poètes ? La mélodie brillante de l'italien convient mieux à l'éclat des objets extérieurs qu'à la méditation. Notre langue seroit plus propre à peindre la fureur que la tristesse, parce que les sentiments réfléchis exigent des expressions plus métaphysiques, tandis que le desir de la vengeance anime l'imagination, et tourne la douleur en dehors. Cesarotti a fait la meilleure et la plus élégante traduction d'Ossian qu'il y ait ; mais il semble, en la lisant, que les mots aient en eux-mêmes un air de fête qui contraste avec les idées sombres qu'ils rappellent. On se laisse charmer par nos douces paroles, de *ruisseau limpide*, de *campagne riante*, d'*ombrage frais*, comme le murmure des eaux et la variété

des couleurs ; qu'exigez-vous de plus de la poésie ? pourquoi demander au rossignol ce que signifie son chant ? il ne peut l'expliquer qu'en recommençant à chanter ; on ne peut le comprendre qu'en se laissant aller à l'impression qu'il produit. La mesure des vers, des rimes harmonieuses, ces terminaisons rapides, composées de deux syllabes brèves, dont les sons glissent, en effet, comme l'indique leur nom (*Sdruccioli*), imitent quelquefois les pas légers de la danse ; quelquefois des tons plus graves rappellent le bruit de l'orage ou l'éclat des armes : enfin notre poésie est une merveille de l'imagination ; il ne faut y chercher que ses plaisirs sous toutes les formes.

— Sans doute, reprit lord Nelvil, vous expliquez, aussi bien qu'il est possible, et les beautés et les défauts de votre poésie ; mais quand ces défauts, sans les beautés, se trouvent dans la prose, comment les défendrez-vous ? Ce qui n'est que du vague dans la poésie devient du vide dans la prose ; et cette foule d'idées communes, que vos poëtes savent embellir par leur mélodie et leurs images, reparoît à froid dans la prose, avec une vivacité fatigante. La plupart de vos écrivains en prose, aujourd'hui, ont un langage si déclamatoire, si diffus, si abondant en superlatifs, qu'on diroit qu'ils écrivent tous de commande, avec des phrases reçues, et pour une nature de convention ; ils semblent ne pas se douter qu'écrire c'est exprimer son caractère et sa pensée. Le style littéraire est pour eux un tissu artificiel, une mosaïque rapportée, je ne sais quoi d'étranger enfin à leur ame, qui se fait avec la plume, comme un ouvrage mécanique avec les doigts ; ils possèdent au plus haut degré le secret de développer, de commenter, d'enfler une idée, de faire mousser un sentiment, si l'on peut parler ainsi ; tellement qu'on seroit tenté de dire à ces écrivains, comme cette femme africaine à une dame française qui portoit un grand panier sous une longue robe : *Madame, tout cela est-il vous-même ?* En effet, où est l'être réel, dans toute cette pompe de mots, qu'une expression vraie feroit disparoître comme un vain prestige ?

— Vous oubliez, interrompit vivement Corinne, d'abord Machiavel et Boccace, puis Gravina, Filangieri, et, de nos jours encore, Cesarotti, Verri, Bettinelli, et tant d'autres enfin qui savent écrire et penser. (16) Mais je conviens avec vous que, depuis les derniers siècles, des circonstances malheureuses ayant privé l'Italie de son indépendance, on y a perdu tout intérêt pour la vérité, et souvent même la possibilité de la dire. Il en est résulté l'habitude de se complaire dans les mots, sans oser approcher des idées. Comme l'on étoit certain de ne pouvoir obtenir par ses écrits aucune influence sur les choses, on n'écrivoit que pour montrer de l'esprit ; ce qui est le plus

sûr moyen de finir bientôt par n'avoir pas même de l'esprit : car c'est en dirigeant ses efforts vers un objet noblement utile qu'on rencontre le plus d'idées. Quand les écrivains en prose ne peuvent influer en aucun genre sur le bonheur d'une nation, quand on n'écrit que pour briller, enfin quand c'est la route qui est le but, on se replie en mille détours, mais on n'avance pas. Les Italiens, il est vrai, craignent les pensées nouvelles ; mais c'est par paresse qu'ils les redoutent, et non par servilité littéraire. Leur caractère, leur gaîté, leur imagination, ont beaucoup d'originalité ; et cependant, comme ils ne se donnent plus la peine de réfléchir, leurs idées générales sont communes ; leur éloquence même, si vive quand ils parlent, n'a point de naturel quand ils écrivent ; on diroit qu'ils se refroidissent en travaillant : d'ailleurs les peuples du Midi sont gênés par la prose, et ne peignent leurs véritables sentiments qu'en vers. Il n'en est pas de même dans la littérature française, dit Corinne en s'adressant au comte d'Erfeuil ; vos prosateurs sont souvent plus éloquents, et même plus poétiques, que vos poètes. — Il est vrai, répondit le comte d'Erfeuil, que nous avons en ce genre les véritables autorités classiques ; Bossuet, La Bruyère, Montesquieu, Buffon, ne peuvent être surpassés ; surtout les deux premiers, qui appartiennent à ce siècle de Louis XIV., qu'on ne sauroit trop louer, et dont il faut imiter, autant qu'on le peut, les parfaits modèles. C'est un conseil que les étrangers doivent s'empresser de suivre, aussi-bien que nous. — J'ai de la peine à croire, répondit Corinne, qu'il fût desirable pour le monde entier de perdre toute couleur nationale, toute originalité de sentiments et d'esprit ; et j'oserai vous dire, M. le comte, que, dans votre pays même, cette orthodoxie littéraire, si je puis m'exprimer ainsi, qui s'oppose à toute innovation heureuse, doit rendre à la longue votre littérature très-stérile. Le génie est essentiellement créateur ; il porte le caractère de l'individu qui le possède. La nature, qui n'a pas voulu que deux feuilles se ressemblassent, a mis encore plus de diversité dans les ames ; et l'imitation est une espèce de mort, puisqu'elle dépouille chacun de son existence naturelle. —

Ne voudriez-vous pas, belle étrangère, reprit le comte d'Erfeuil, que nous admissions chez nous la barbarie tudesque, les Nuits d'Young des Anglais, les *Concetti* des Italiens et des Espagnols ? Que deviendroient le goût, l'élégance du style français, après un tel mélange ? — Le prince Castel-Forte, qui n'avoit point encore parlé, dit : — Il me semble que nous avons tous besoin les uns des autres ; la littérature de chaque pays découvre, à qui sait la connoître, une nouvelle sphère d'idées.

C'est Charles-Quint lui-même qui a dit qu'*un homme qui sait quatre langues vaut quatre hommes.* Si ce grand génie politique en jugeoit ainsi pour les affaires, combien cela n'est-il pas plus vrai pour les lettres! Les étrangers savent tous le français : ainsi leur point de vue est plus étendu que celui des Français, qui ne savent pas les langues étrangères. Pourquoi ne se donnent-ils pas plus souvent la peine de les apprendre ? Ils conserveroient ce qui les distingue, et découvriroient ainsi quelquefois ce qui peut leur manquer.

CHAPITRE II

— Vous m'avouerez au moins, reprit le comte d'Erfeuil, qu'il est un rapport sous lequel nous n'avons rien à apprendre de personne. Notre théâtre est décidément le premier de l'Europe; car je ne pense pas que les Anglais eux-mêmes imaginassent de nous opposer Shakspeare. — Je vous demande pardon, interrompit M. Edgermond; ils l'imaginent. — Et, ce mot dit, il rentra dans le silence. — Alors je n'ai rien à dire continua le comte d'Erfeuil avec un sourire qui exprimoit un dédain gracieux, chacun peut penser ce qu'il veut; mais enfin je persiste à croire qu'on peut affirmer sans présomption que nous sommes les premiers dans l'art dramatique : et quant aux Italiens, s'il m'est permis de parler franchement, ils ne se doutent seulement pas qu'il y ait un art dramatique dans le monde. La musique est tout chez eux; et la pièce n'est rien. Si le second acte d'une pièce a une meilleure musique que le premier, ils commencent par le second acte; si ce sont les deux premiers actes de deux pièces différentes, ils jouent ces deux actes le même jour, et mettent entre deux un acte d'une comédie en prose, qui contient ordinairement la meilleure morale du monde, mais une morale toute composée de sentences, que nos ancêtres mêmes ont déjà renvoyées à l'étranger comme trop vieilles pour eux. Vos musiciens fameux disposent en entier de vos poètes; l'un lui déclare qu'il ne peut pas chanter s'il n'a dans son ariette le mot *felicità;* le tenor demande la *tomba;* et le troisième chanteur ne peut faire des roulades que sur le mot *catene.* Il faut que le pauvre poète arrange ces goûts divers, comme il peut, avec la situation dramatique. Ce n'est pas tout encore; il y a dés virtuoses

qui ne veulent pas arriver de plain-pied sur le théâtre : il faut qu'ils se montrent d'abord dans un nuage, ou qu'ils descendent du haut de l'escalier d'un palais, pour produire plus d'effet à leur entrée. Quand l'ariette est chantée, dans quelque situation touchante ou violente que ce soit, l'acteur doit saluer, pour remercier des applaudissements qu'il obtient. L'autre jour, à *Sémiramis*, après que le spectre de Ninus eut chanté son ariette, l'acteur qui le représentoit fit, en son costume d'ombre, une grande révérence au parterre ; ce qui diminua beaucoup l'effroi de l'apparition.

On est accoutumé en Italie à regarder le théâtre comme une grande salle de réunion, où l'on n'écoute que les airs et le ballet. C'est avec raison que je dis, *où l'on n'écoute que le ballet*, car c'est seulement lorsqu'il va commencer que le parterre fait faire silence ; et ce ballet est encore un chef-d'œuvre de mauvais goût. Excepté les grotesques, qui sont de véritables caricatures de la danse, je ne sais pas ce qui peut amuser dans ces ballets, si ce n'est leur ridicule. J'ai vu Gengis-kan, mis en ballet, tout couvert d'hermine, tout revêtu de beaux sentiments ; car il cédoit sa couronne à l'enfant du roi qu'il avoit vaincu, et l'élevoit en l'air sur un pied : nouvelle façon d'établir un monarque sur le trône. J'ai aussi vu le dévouement de Curtius, ballet en trois actes, avec tous les divertissements. Curtius, habillé en berger d'Arcadie, dansoit long-temps avec sa maîtresse, avant de monter sur un véritable cheval, au milieu du théâtre, et de s'élancer ainsi dans un gouffre de feu fait avec du satin jaune et du papier doré ; ce qui lui donnoit beaucoup plus l'apparence d'un surtout de dessert que d'un abîme. Enfin j'ai vu tout l'abrégé de l'Histoire romaine en ballet, depuis Romulus jusqu'à César. —

Tout ce que vous dites est vrai, répondit le prince Castel-Forte avec douceur ; mais vous n'avez parlé que de la musique et de la danse, et ce n'est pas là ce que, dans aucun pays, l'on considère comme l'art dramatique. — C'est bien pis, interrompit le comte d'Erfeuil, quand on représente des tragédies ou des drames qui ne sont pas nommés *drames d'une fin joyeuse ;* on réunit plus d'horreurs en cinq actes que l'imagination ne pourroit se le figurer. Dans une des pièces de ce genre, l'amant tue le frère de sa maîtresse dès le second acte ; an troisième il brûle la cervelle à sa maîtresse elle-même sur le théâtre ; le quatrième est rempli par l'enterrement ; dans l'intervalle du quatrième au cinquième acte, l'acteur qui joue l'amant vient annoncer, le plus tranquillement du monde, au parterre, les arlequinades que l'on donne le jour suivant, et eparoît en scène au cinquième acte, pour se tuer d'un coup

de pistolet. Les acteurs tragiques sont en parfaite harmonie avec le froid et le gigantesque des pièces: ils commettent toutes ces terribles actions avec le plus grand calme. Quand un acteur s'agite, on dit qu'il se démène comme un prédicateur: car, en effet, il y a beaucoup plus de mouvement dans la chaire que sur le théâtre, et c'est bien heureux que ces acteurs soient si paisibles dans le pathétique; car, comme il n'y a rien d'intéressant dans la pièce, ni dans la situation, plus ils feroient de bruit, plus ils seroient ridicules: encore, si ce ridicule étoit gai! mais il n'est que monotone. Il n'y a pas plus en Italie de comédie que de tragédie; et, dans cette carrière encore, c'est nous qui sommes les premiers. Le seul genre qui appartienne vraiment à l'Italie, ce sont les arlequinades; un valet fripon, gourmand et poltron, un vieux tuteur dupe, avare ou amoureux: voilà tout le sujet de ces pièces. Vous conviendrez qu'il ne faut pas beaucoup d'efforts pour une telle invention, et que le Tartuffe et le Misanthrope supposent un peu plus de génie. —

Cette attaque du comte d'Erfeuil déplaisoit assez aux Italiens qui l'écoutoient: mais cependant ils en rioient; et le comte d'Erfeuil, en conversation, aimoit beaucoup mieux montrer de l'esprit que de la bonté. Sa bienveillance naturelle influoit sur ses actions, mais son amour-propre sur ses paroles. Le prince Castel-Forte, et tous les Italiens qui se trouvoient là, étoient impatients de réfuter le comte d'Erfeuil; mais comme ils croyoient leur cause mieux défendue par Corinne que par tout autre, et que le plaisir de briller en conversation ne les occupoit guère, ils supplioient Corinne de répondre, et se contentoient seulement de citer les noms si connus de Maffei, de Métastase, de Goldoni, d'Alfieri, de Monti. Corinne convint d'abord que les Italiens n'avoient point de théâtre; mais elle voulut prouver que les circonstances, et non l'absence du talent, en étoient la cause. La comédie qui tient à l'observation des mœurs, ne peut exister que dans un pays où l'on vit habituellement au centre d'une société nombreuse et brillante: il n'y a en Italie que des passions violentes, ou des jouissances paresseuses; et les passions violentes produisent des crimes ou des vices d'une couleur si forte, qu'elles font disparoître toutes les nuances des caractères. Mais la comédie idéale, pour ainsi dire, celle qui tient à l'imagination, et peut convenir à tous les temps comme à tous les pays, c'est en Italie qu'elle a été inventée. Les personnages d'Arlequin, de Brighella, de Pantalon, etc., se trouvent dans toutes les pièces avec le même caractère. Ils

ont, sous tous les rapports, des masques, et non pas des visages: c'est-à-dire, que leur physionomie est celle de tel genre de personnes, et non pas de tel individu. Sans doute les auteurs modernes des arlequinades, trouvant tous les rôles donnés d'avance, comme les pièces d'un jeu d'échecs, n'ont pas le mérite de les avoir inventés: mais cette première invention est due à l'Italie; et ces personnages fantasques, qui, d'un bout de l'Europe à l'autre, amusent tous les enfants, et les hommes que l'imagination rend enfants, doivent être considérés comme une création des Italiens, qui leur donne des droits à l'art de la comédie.

L'observation du cœur humain est une source inépuisable pour la littérature; mais les nations qui sont plus propres à la poésie qu'à la réflexion, se livrent plutôt à l'enivrement de la joie qu'à l'ironie philosophique. Il y a quelque chose de triste au fond de la plaisanterie fondée sur la connoissance des hommes: la gaîté vraiment inoffensive est celle qui appartient seulement à l'imagination. Ce n'est pas que les Italiens n'étudient habilement les hommes avec lesquels ils ont à faire, et ne découvrent plus finement que personne les pensées les plus secrètes; mais c'est comme esprit de conduite qu'ils ont ce talent, et ils n'ont point l'habitude d'en faire un usage littéraire. Peut-être même n'aimeroient-ils pas à généraliser leurs découvertes, à publier leurs aperçus. Ils ont dans le caractère quelque chose de prudent et de dissimulé, qui leur conseille peut-être de ne pas mettre en dehors, par les comédies, ce qui leur sert à se guider dans les relations particulières, et de ne pas révéler, par les fictions de l'esprit, ce qui peut être utile dans les circonstances de la vie réelle.

Machiavel cependant, bien loin de rien cacher, a fait connoître tous les secrets d'une politique criminelle; et l'on peut voir par lui de quelle terrible connoissance du cœur humain les Italiens sont capables: mais une telle profondeur n'est pas du ressort de la comédie; et les loisirs de la société proprement dite, peuvent seuls apprendre à peindre les hommes sur la scène comique. Goldoni, qui vivoit a Venise, la ville d'Italie où il y a le plus de société, met déjà dans ses pièces beaucoup plus de finesse d'observation qu'il ne s'en trouve communément dans les autres auteurs. Néanmoins ses comédies sont monotones; on y voit revenir les mêmes situations, parce qu'il y a peu de variété dans les caractères. Ses nombreuses pièces semblent faites sur le modèle des pièces de théâtre en général, et non d'après la vie. Le vrai caractère de la gaîté italienne, ce n'est

pas la moquerie, c'est l'imagination; ce n'est pas la peinture des mœurs, mais les exagérations poétiques. C'est l'Arioste, et non pas Molière, qui peut amuser l'Italie.

Gozzi, le rival de Goldini, a bien plus d'originalité dans ses compositions; elles ressemblent bien moins à des comédies régulières. Il a pris son parti de se livrer franchement au génie italien, de représenter des contes de fées, de mêler les bouffonneries, les arlequinades, au merveilleux des poèmes; de n'imiter en rien la nature, mais de se laisser aller aux fantaisies de la gaîté, comme aux chimères de la féerie, et d'entraîner de toutes les manières l'esprit au-delà des bornes de ce qui se passe dans le monde. Il eut un succès prodigieux dans son temps; et peut-être est-il l'auteur comique dont le genre convient le mieux à l'imagination italienne: mais, pour savoir avec certitude quelles pourroient être la comédie et la tragédie en Italie, il faudroit qu'il y eût quelque part un théâtre et des acteurs. La multitude des petites villes, qui toutes veulent avoir un théâtre, perd, en les dispersant, le peu de ressources qu'on pourroit rassembler. La division des états, si favorable en général à la liberté et au bonheur, est nuisible à l'Italie. Il lui faudroit un centre de lumières et de puissance pour résister aux préjugés qui la dévorent. L'autorité des gouvernements réprime souvent ailleurs l'élan individuel. En Italie, cette autorité seroit un bien, si elle luttoit contre l'ignorance des états séparés et des hommes isolés entre eux, si elle combattoit par l'emulation l'indolence naturelle au climat, enfin si elle donnoit une vie à toute cette nation qui se contente d'un rêve.

Ces diverses idées et plusieurs autres encore furent spirituellement développées par Corinne. Elle entendoit aussi très-bien l'art rapide des entretiens légers, qui n'insistent sur rien, et l'occupation de plaire, qui fait valoir chacun à son tour, quoiqu'elle s'abandonnât souvent dans la conversation au genre de talent qui la rendoit une improvisatrice célèbre. Plusieurs fois elle pria le prince Castel-Forte de venir à son secours, en faisant connoître ses propres opinions sur le même sujet; mais elle parloit si bien, que tous les auditeurs se plaisoient à l'écouter, et ne supportoient pas qu'on l'interrompît. M. Edgermond surtout ne pouvoit se rassasier de voir et d'entendre Corinne; il osoit à peine lui exprimer le sentiment d'admiration qu'elle lui inspiroit, et il prononçoit tout bas quelques mots à sa louange, espérant qu'elle les comprendroit sans qu'il fût obligé de les lui dire. Il avoit cependant un desir si vif de savoir ce qu'elle pensoit de la tragédie, qu'il se hasarda, malgré sa timidité, à lui adresser la parole sur ce sujet.

— Madame, lui dit-il, ce qui me paroît surtout manquer à la littérature italienne, ce sont des tragédies; il me semble qu'il y a moins loin des enfants aux hommes, que de vos tragédies aux nôtres : car les enfants, dans leur mobilité, ont des sentiments légers, mais vrais, tandis que le sérieux de vos tragédies a quelque chose d'affecté et de gigantesque, qui détruit pour moi toute émotion. N'est-il pas vrai, lord Nelvil? continua M. Edgermond, en se retournant vers lui, e l'appelant par ses regards à le soutenir, étonné qu'il étoit d'avoir osé parler devant tant de monde.

— Je pense entièrement comme vous, répondit Oswald. Métastase, que l'on vante comme le poéte de l'amour, donne à cette passion, dans tous les pays, dans toutes les situations, la même couleur. On doit applaudir à des ariettes admirables, tantôt par la grâce et l'harmonie, tantôt par les beautés lyriques du premier ordre qu'elles renferment, surtout quand on les détache du drame où elles sont placées; mais il nous est impossible à nous, qui possédons Shakspeare, le poéte qui a le mieux approfondi l'histoire et les passions de l'homme, de supporter ces deux couples d'amoureux qui se partagent presque toutes les pièces de Métastase, et qui s'appellent tantôt Achille, tantôt Tircis, tantôt Brutus, tantôt Corilas, et chantent tous de la même manière des chagrins et des martyres d'amour qui remuent à peine l'ame à la superficie, et peignent comme une fadeur le sentiment le plus orageux qui puisse agiter le cœur humain. C'est avec un respect profond pour le caractère d'Alfieri, que je me permettrai quelques réflexions sur ses pièces. Leur but est si noble, les sentiments que l'auteur exprime sont si bien d'accord avec sa conduite personnelle, que ses tragédies doivent toujours être louées comme des actions, quand même elles seroient critiquées à quelques égards, comme des ouvrages littéraires. Mais il me semble que quelques-unes de ses tragédies ont autant de monotonie dans la force, que Métastase en a dans la douceur. Il y a dans les pièces d'Alfieri une telle profusion d'énergie et de magnanimité, ou bien une telle exagération de violence et de crime, qu'il est impossible d'y reconnoître le véritable caractère des hommes Ils ne sont jamais ni si méchants ni si généreux qu'il les peint La plupart des scènes sont composées pour mettre en contraste le vice et la vertu; mais ces oppositions ne sont pas présentées avec les gradations de la vérité. Si les tyrans supportoient dans la vie ce que les opprimés leur disent en face dans les tragédies d'Alfieri, on seroit presque tenté de les plaindre La pièce d'Octavie est une de celles où ce défaut de vraisemblance est le plus frappant. Sénèque y moralise sans

cesse Néron, comme si celui-ci étoit le plus patient des hommes, et lui Sénèque, le plus courageux de tous. Le maître du monde, dans la tragédie, consent à se laisser insulter, et à se mettre en colère à chaque scène, pour le plaisir des spectateurs, comme s'il ne dépendoit pas de lui de tout finir avec un mot. Certainement ces dialogues continuels donnent lieu à de très-belles réponses de Sénèque; et l'on voudroit trouver dans une harangue ou un ouvrage les nobles pensées qu'il exprime: mais est-ce ainsi qu'on peut donner l'idée de la tyrannie? Ce n'est pas la peindre sous ses redoutables couleurs; c'est en faire seulement un but pour l'escrime de la parole. Mais si Shakspeare avoit représenté Néron entouré d'hommes tremblants, qui osent à peine répondre à la question la plus indifférente, lui-même cachant son trouble, s'efforçant de paroître calme, et Sénèque près de lui, travaillant à l'apologie du meurtre d'Agrippine, la terreur n'eût-elle pas été mille fois plus grande? et, pour une réflexion énoncée par l'auteur, mille ne seroient-elles pas nées dans l'ame des spectateurs, par le silence même de la rhétorique et la vérité des tableaux? —

Oswald auroit pu parler long-temps encore sans que Corinne l'eût interrompu; elle se plaisoit tellement et dans le son de sa voix, et dans la noble élégance de son langage, qu'elle eût voulu prolonger cette impression des heures entières. Ses regards fixés sur lui avoient peine à s'en détacher, lors même qu'il eut cessé de parler. Elle se tourna lentement vers le reste de la société, qui lui demandoit avec impatience ce qu'elle pensoit de la tragédie italienne; et, revenant à lord Nelvil: — Mylord, dit-elle, je suis de votre avis presque sur tout; ce n'est donc pas pour vous combattre que je réponds, mais pour présenter quelques exceptions à vos observations, peut-être trop générales. Il est vrai que Métastase est plutôt un poète lyrique que dramatique, et qu'il peint l'amour comme l'un des beaux-arts qui embellissent la vie, et non comme le secret le plus intime de nos peines ou de notre bonheur. En général, quoique notre poésie ait été consacrée à chanter l'amour, je hasarderai de dire que nous avons plus de profondeur et de sensibilité dans la peinture de toutes les autres passions. A force de faire des vers amoureux, on s'est créé à cet égard parmi nous un langage convenu; et ce n'est pas ce qu'on a éprouvé, mais ce qu'on a lu qui sert d'inspiration aux poètes. L'amour, tel qu'il existe en Italie, ne ressemble nullement à l'amour tel que nos écrivains le peignent. Je ne connois qu'un roman, *Fiammetta* de Boccace, dans lequel on puisse se faire une idée de cette passion décrite avec des

couleurs vraiment nationales. Nos poètes subtilisent et exagèrent le sentiment, tandis que le véritable caractère de la nature italienne, c'est une impression rapide et profonde, qui s'exprimeroit bien plutôt par des actions silencieuses et passionnées que par un ingénieux langage. En général, notre littérature exprime peu notre caractère et nos mœurs. Nous sommes une nation beaucoup trop modeste, je dirois presque trop humble, pour oser avoir des tragédies à nous, composées avec notre histoire, ou du moins caractérisées d'après nos propres sentiments. (17)

Alfieri, par un hasard singulier, étoit, pour ainsi dire, transplanté de l'antiquité dans les temps modernes ; il étoit né pour agir, et il n'a pu qu'écrire : son style et ses tragédies se ressentent de cette contrainte. Il a voulu marcher par la littérature à un but politique : ce but étoit le plus noble de tous sans doute ; mais n'importe, rien ne dénature les ouvrages d'imagination comme d'en avoir un. Alfieri, impatienté de vivre au milieu d'une nation où l'on rencontroit des savants très-érudits, et quelques hommes très-éclairés, mais dont les littérateurs et les lecteurs ne s'intéressoient pour la plupart à rien de sérieux, et se plaisoient uniquement dans les contes, dans les nouvelles, dans les madrigaux ; Alfieri, dis-je, a voulu donner à ses tragédies le caractère le plus austère. Il en a retranché les confidents, les coups de théâtre, tout, hors l'intérêt du dialogue. Il sembloit qu'il voulût ainsi faire faire pénitence aux Italiens de leur vivacité et de leur imagination naturelle : il a pourtant été fort admiré, parce qu'il est vraiment grand par son caractère et par son ame, et parce que les habitants de Rome surtout, applaudissent aux louanges données aux actions et aux sentiments des anciens Romains, comme si cela les regardoit encore. Ils sont amateurs de l'énergie et de l'indépendance, comme des beaux tableaux qu'ils possèdent dans leurs galeries. Mais il n'en est pas moins vrai qu'Alfieri n'a pas créé ce qu'on pourroit appeler un théâtre italien, c'est-à-dire, des tragédies dans lesquelles on trouvât un mérite particulier à l'Italie. Et même il n'a pas caractérisé les mœurs des pays et des siècles qu'il a peints. Sa conjuration des Pazzi, Virginie, Philippe second, sont admirables par l'élévation et la force des idées ; mais on y voit toujours l'empreinte d'Alfieri, et non celle des nations et des temps qu'il met en scène. Bien que l'esprit français et celui d'Alfieri n'aient pas la moindre analogie, ils se ressemblent en ceci, que tous les deux font porter leurs propres couleurs à tous les sujets qu'ils traitent.

Le comte d'Erfeuil, entendant parler de l'esprit français,

prit la parole. Il nous seroit impossible, dit-il, de supporter sur la scène les inconséquences des Grecs, ni les monstruosités de Shakspeare ; les Français ont un goût trop pur pour cela. Notre théâtre est le modèle de la délicatesse et de l'élégance : c'est là ce qui le distingue ; et ce seroit nous plonger dans la barbarie, que de vouloir introduire rien d'étranger parmi nous. — Autant vaudroit, dit Corinne en souriant, élever autour de vous la grande muraille de la Chine. Il y a sûrement de rares beautés dans vos auteurs tragiques ; il s'en développeroit peut-être encore de nouvelles, si vous permettiez quelquefois que l'on vous montrât sur la scène autre chose que des Français. Mais nous qui sommes Italiens, notre génie dramatique perdroit beaucoup à s'astreindre à des règles dont nous n'aurions pas l'honneur, et dont nous souffririons la contrainte. L'imagination, le caractère, les habitudes d'une nation, doivent former son théâtre. Les Italiens aiment passionnément les beaux-arts, la musique, la peinture, et même la pantomime, enfin tout ce qui frappe les sens. Comment se pourroit-il donc que l'austérité d'un dialogue éloquent fût le seul plaisir théâtral dont ils se contentassent ? C'est en vain qu'Alfieri, avec tout son génie, a voulu les y réduire ; il a senti lui-même que son système étoit trop rigoureux. (18)

La *Mérope* de Maffei, le *Saül* d'Alfieri, l'*Aristodème* de Monti, et surtout le poème du Dante, bien que cet auteur n'ait point composé de tragédies, me semblent faits pour donner l'idée de ce que pourroit être l'art dramatique en Italie. Il y a dans la *Mérope* de Maffei une grande simplicité d'action, mais une poésie brillante, revêtue des images les plus heureuses ; et pourquoi s'interdiroit-on cette poésie dans les ouvrages dramatiques ? La langue des vers est si magnifique en Italie, que l'on y auroit plus tort que partout ailleurs en renonçant à ses beautés. Alfieri, qui excelloit, quand il le vouloit, dans tous les genres, a fait dans son *Saül* un superbe usage de la poésie lyrique ; et l'on pourroit y introduire heureusement la musique elle-même, non pas pour mêler le chant aux paroles, mais pour calmer les transports furieux de Saül par la harpe de David. Nous possédons une musique si délicieuse, que ce plaisir peut rendre indolent sur les jouissances de l'esprit. Loin donc de vouloir les séparer, il faudroit chercher à les réunir, non en faisant chanter les héros, ce qui détruit toute dignité dramatique, mais en introduisant, ou des chœurs, comme les anciens, ou des effets de musique qui se lient à la situation par des combinaisons naturelles, comme cela arrive si souvent dans la vie. Loin de

diminuer sur le théâtre italien les plaisirs de l'imagination, il me semble qu'il faudroit au contraire les augmenter et les multiplier de toutes les manières. Le goût vif des Italiens pour la musique, et pour les ballets à grand spectacle, est un indice de la puissance de leur imagination, et de la nécessité de l'intéresser toujours, même en traitant les objets sérieux, au lieu de les rendre encore plus sévères qu'ils ne le sont, comme l'a fait Alfieri.

La nation croit de son devoir d'applaudir à ce qui est austère et grave : mais elle retourne bientôt à ses goûts naturels ; et ils pourroient être satisfaits dans la tragédie, si on l'embellissoit par le charme et la variété des différents genres de poésie, et par toutes les diversités théâtrales dont les Anglais et les Espagnols savent jouir.

L'*Aristodème* de Monti a quelque chose du terrible pathétique du Dante ; et sûrement cette tragédie est, à juste titre, une des plus admirées. Le Dante, ce grand maître en tant de genres, possédoit le génie tragique qui auroit produit le plus d'effet en Italie, si, de quelque manière, on pouvoit l'adapter à la scène : car ce poète sait peindre aux yeux ce qui se passe au fond de l'ame, et son imagination fait sentir et voir la douleur. Si le Dante avoit écrit des tragédies, elles auroient frappé les enfants comme les hommes, la foule comme les esprits distingués. La littérature dramatique doit être populaire : elle est comme un événement public ; toute la nation en doit juger.

— Lorsque le Dante vivoit, dit Oswald, les Italiens jouoient en Europe et chez eux un grand rôle politique. Peut-être vous est-il impossible maintenant d'avoir un théâtre tragique national. Pour que ce théâtre existe, il faut que de grandes circonstances développent dans la vie les sentiments qu'on exprime sur la scène. De tous les chefs-d'œuvre de la littérature, il n'en est point qui tienne autant qu'une tragédie à tout l'ensemble d'un peuple : les spectateurs y contribuent presque autant que les auteurs. Le génie dramatique se compose de l'esprit public, de l'histoire, du gouvernement, des mœurs, enfin de tout ce qui s'introduit chaque jour dans la pensée, et forme l'être moral, comme l'air que l'on respire alimente la vie physique. Les Espagnols, avec lesquels votre climat et votre religion doivent vous donner des rapports, ont bien plus que vous cependant le génie dramatique ; leurs pièces sont remplies de leur histoire, de leur chevalerie, de leur foi religieuse, et ces pièces sont originales et vivantes : mais aussi leurs succès en ce genre remontent-ils à l'époque de leur gloire historique. Comment donc pourroit-on main-

tenant fonder en Italie ce qui n'y a jamais existé, un théâtre tragique ?

— Il est malheureusement possible que vous ayez raison, Mylord, reprit Corinne ; néanmoins j'espère toujours beaucoup pour nous de l'essor naturel des esprits en Italie, de leur émulation individuelle, alors même qu'aucune circonstance extérieure ne les favorise : mais ce qui nous manque surtout pour la tragédie, ce sont des acteurs. Des paroles affectées amènent nécessairement une déclamation fausse : mais il n'est pas de langue dans laquelle un grand acteur pût montrer autant de talent que dans la nôtre ; car la mélodie des sons ajoute un nouveau charme à la vérité de l'accent : c'est une musique continuelle, qui se mêle à l'expression des sentiments, sans lui rien ôter de sa force. — Si vous voulez, interrompit le prince Castel-Forte, convaincre de ce que vous dites, il faut que vous nous le prouviez : oui, donnez-nous l'inexprimable plaisir de vous voir jouer la tragédie ; il faut que vous accordiez aux étrangers que vous en croyez dignes, la rare jouissance de connoître un talent que vous seule possédez en Italie, ou plutôt que vous seule dans le monde possédez, puisque toute votre ame y est empreinte. —

Corinne avoit un desir secret de jouer la tragédie devant lord Nelvil, et de se montrer ainsi fort à son avantage : mais elle n'osoit accepter sans son approbation, et ses regards la lui demandoient. Il les entendit ; et, comme il étoit tout-à-la-fois touché de la timidité qui l'avoit empêchée la veille d'improviser, et ambitieux pour elle du suffrage de M. Edgermond, il se joignit aux sollicitations de ses amis. Corinne alors n'hésita plus. — Eh bien ! dit-elle en se retournant vers le prince Castel-Forte, nous accomplirons donc, si vous le voulez, le projet que j'avois formé depuis long-temps, de jouer la traduction que j'ai faite de *Roméo et Juliette*. — *Roméo et Juliette* de Shakspeare! s'écria M. Edgermond : vous savez donc l'anglais ? — Oui, répondit Corinne. — Et vous aimez Shakspeare ! dit encore M. Edgermond. — Comme un ami, reprit elle, puisqu'il connoît tous les secrets de la douleur. — Et vous le jouerez en italien ! s'écria M. Edgermond, et je l'entendrai ! et vous l'entendrez aussi, mon cher Nelvil ! ah ! que vous êtes heureux ! — Puis, se repentant à l'instant de cette parole indiscrète, il rougit ; et la rougeur inspirée par la délicatesse et la bonté peut intéresser à tous les âges. — Que nous serons heureux, reprit-il avec embarras, si nous assistons à un tel spectacle !

CHAPITRE III.

Tout fut arrangé en peu de jours; les rôles distribués, et la soirée choisie pour la représentation, dans un palais que possédoit une parente du prince Castel-Forte, amie de Corinne. Oswald avoit un mélange d'inquiétude et de plaisir à l'approche de ce nouveau succès: il en jouissoit par avance; mais par avance aussi il étoit jaloux, non de tel homme en particulier, mais du public, témoin des talents de celle qu'il aimoit: il eût voulu connoître seul ce qu'elle avoit d'esprit et de charmes; il eût voulu que Corinne, timide et reservée comme une Anglaise, possédât cependant pour lui seul son éloquence et son génie. Quelque distingué que soit un homme, peut-être ne jouit-il jamais sans mélange de la supériorité d'une femme; s'il l'aime, son cœur s'en inquiète; s'il ne l'aime pas, son amour-propre s'en offense. Oswald, près de Corinne, étoit plus enivré qu'heureux; et l'admiration qu'elle lui inspiroit augmentoit son amour, sans donner à ses projets plus de stabilité. Il la voyoit comme un phénomène admirable qui lui apparoissoit de nouveau chaque jour; mais le ravissement et l'étonnement même qu'elle lui faisoit éprouver, sembloit éloigner l'espoir d'une vie tranquille et paisible. Corinne cependant étoit la femme la plus douce et la plus facile à vivre; on l'eût aimée pour ses qualités communes, indépendamment de ses qualités brillantes: mais encore une fois, elle réunissoit trop de talents; elle étoit trop remarquable en tout genre. Lord Nelvil, de quelques avantages qu'il fût doué, ne croyoit pas l'égaler; et cette idée lui inspiroit des craintes sur la durée de leur affection mutuelle. En vain Corinne, à force d'amour, se faisoit son esclave; le maître, souvent inquiet, de cette reine dans les fers, ne jouissoit point en paix de son empire.

Quelques heures avant la représentation, lord Nelvil conduisit Corinne dans le palais de la princesse Castel-Forte, où le théâtre étoit préparé. Il faisoit un soleil admirable; et d'une des fenêtres de l'escalier on découvroit Rome et la campagne. Oswald arrêta Corinne un moment, et lui dit: — Voyez ce beau temps; c'est pour vous, c'est pour éclairer vos succès. — Ah! si cela étoit, reprit-elle, c'est vous qui me porteriez bonheur, c'est à vous que je devrois la protection du ciel. — Les sentiments doux et purs que cette belle nature inspire suffiroient-ils à votre bonheur? reprit Oswald; il y a loin de cet air que nous respirons, de cette rêverie que fait naître la cam-

pagne, à la salle bruyante qui va retentir de votre nom. — Oswald, lui dit Corinne, ces applaudissements, si je les obtiens, n'est-ce pas parce que vous les entendrez, qu'ils auront le pouvoir de me toucher? et si je montre quelque talent, ne sera-ce pas mon sentiment pour vous qui me l'inspirera? La poésie, l'amour, la religion, tout ce qui tient à l'enthousiasme enfin est en harmonie avec la nature; et, en regardant le ciel azuré, en me livrant à l'impression qu'il me cause, je comprends mieux les sentiments de Juliette; je suis plus digne de Roméo. — Oui, tu en es digne, céleste créature! s'écria lord Nelvil; oui, c'est une foiblesse de l'ame que cette jalousie de tes talents, que ce besoin de vivre seul avec toi dans l'univers. Va recueillir les hommages du monde, va; mais que ce regard d'amour, qui est plus divin encore que ton génie, ne soit dirigé que sur moi. — Ils se quittèrent alors; et lord Nelvil alla se placer dans la salle, en attendant le plaisir de voir paroître Corinne.

C'est un sujet italien que Roméo et Juliette; la scène se passe à Vérone; on y montre encore le tombeau de ces deux amants: Shakspeare a écrit cette pièce avec cette imagination du Midi, tout-à-la-fois si passionnée et si riante, cette imagination qui triomphe dans le bonheur, et passe si facilement néanmoins de ce bonheur au désespoir, et du désespoir à la mort. Tout y est rapide dans les impressions; et l'on sent cependant que ces impressions rapides seront ineffaçables. C'est la force de la nature, et non la frivolité du cœur qui, sous un climat énergique, hâte le développement des passions. Le sol n'est point léger, quoique la végétation soit prompte; et Shakspeare, mieux qu'aucun écrivain étranger, a saisi le caractère national de l'Italie, et cette fécondité d'esprit qui invente mille manières pour varier l'expression des mêmes sentiments, cette éloquence orientale qui se sert des images de toute la nature pour peindre ce qui se passe dans le cœur. Ce n'est pas, comme dans l'Ossian, une même teinte, un même son, qui répond constamment à la corde la plus sensible du cœur: mais les couleurs multipliées que Shakspeare emploie dans Roméo et Juliette, ne donnent point à son style une froide affectation; c'est le rayon divisé, réfléchi, varié, qui produit ces couleurs, et l'on y sent toujours la lumière et le feu dont elles viennent. Il y a dans cette composition une sève de vie, un éclat d'expression, qui caractérise et le pays et les habitants. La pièce de Roméo et Juliette, traduite en italien, sembloit rentrer dans sa langue maternelle.

La première fois que Juliette paroît, c'est à un bal où Roméo Montague s'est introduit, dans la maison des Capulets,

les ennemis mortels de sa famille. Corinne étoit revêtue d'un habit de fête charmant, et cependant conforme au costume du temps. Ses cheveux étoient artistement mêlés avec des pierreries et des fleurs : elle frappoit d'abord comme une personne nouvelle, puis on reconnoissoit sa voix et sa figure ; mais sa figure divinisée, qui ne conservoit plus qu'une expression poétique. Des applaudissements unanimes firent retentir la salle à son arrivée. Ses premiers regards découvrirent à l'instant Oswald, et s'arrêtèrent sur lui ; une étincelle de joie, une espérance douce et vive, se peignit dans sa physionomie. En la voyant, le cœur battoit de plai siret de crainte ; on sentoit que tant de félicité ne pouvoit pas durer sur la terre : étoit-ce pour Juliette, étoit-ce pour Corinne, que ce pressentiment devoit s'accomplir ?

Quand Roméo s'approcha d'elle pour lui adresser à demi-voix des vers si brillants dans l'anglais, si magnifiques dans la traduction italienne, sur sa grâce et sa beauté, les spectateurs, ravis d'être interprétés ainsi, s'unirent tous avec transport à Roméo ; et la passion subite qui le saisit, cette passion allumée par le premier regard, parut à tous les yeux bien vraisemblable. Oswald commença dès ce moment à se troubler ; il lui sembloit que tout étoit prêt à se révéler, qu'on alloit proclamer Corinne un ange parmi les femmes, l'interroger lui-même sur ce qu'il ressentoit pour elle, la lui disputer, la lui ravir : je ne sais quel nuage éblouissant passa devant ses yeux ; il craignit de ne plus voir, il craignit de s'évanouir, et se retira derrière une colonne pendant quelques instants. Corinne inquiète le cherchoit avec anxiété, et prononça ce vers :

Too early seen unknown, and known too late !

Ah ! je l'ai vu trop tôt sans le connoître, et je l'ai connu trop tard, avec un accent si profond, qu'Oswald tressaillit en l'entendant, parce qu'il lui sembla que Corinne l'appliquoit à leur situation personnelle.

Il ne pouvoit se lasser d'admirer la grâce de ses gestes, la dignité de ses mouvements, une physionomie qui peignoit ce que la parole ne pouvoit dire, et découvroit ces mystères du cœur qu'on n'a jamais exprimés, et qui pourtant disposent de la vie. L'accent, le regard, les moindres signes d'un acteur vraiment ému, vraiment inspiré, sont une révélation continuelle du cœur humain ; et l'idéal des beaux-arts se mêle toujours à ces révélations de la nature. L'harmonie des vers, le charme des attitudes, prêtent à la passion ce qui lui manque

souvent dans la réalité, la dignité et la grâce. Ainsi tous les sentiments du cœur et tous les mouvements de l'ame passent à travers l'imagination, sans rien perdre de leur vérité.

Au second acte, Juliette paroît sur le balcon de son jardin pour s'entretenir avec Roméo. De toute la parure de Corinne, il ne lui restoit plus que les fleurs, et bientôt après les fleurs aussi devoient disparoître ; le théâtre à demi éclairé, pour représenter la nuit, répandoit sur le visage de Corinne une lumière plus douce et plus touchante. Le son de sa voix étoit encore plus harmonieux que dans l'éclat d'une fête. Sa main levée vers les étoiles sembloit invoquer les seules témoins dignes de l'entendre ; et quand elle répétoit *Roméo! Roméo!* bien qu'Oswald fût certain que c'étoit à lui qu'elle pensoit, il se sentoit jaloux des accents délicieux qui faisoient retentir un autre nom dans les airs. Oswald se trouvoit placé en face du balcon ; et celui qui jouoit Roméo étant un peu caché par l'obscurité, tous les regards de Corinne purent tomber sur Oswald lorsqu'elle dit ces vers ravissants :

> In truth, fair Montague, I am too fond;
> And therefore thou may'st think my haviour light:
> But trust me, gentleman, I'll prove more true
> Than those that have more cunning to be strange.
> . . . .
> . . . .
> . . . . therefore pardon me.

"Il est vrai, beau Montague, je me suis montrée trop passionnée, et tu pourrois penser que ma conduite a été légère ; mais crois-moi, noble Roméo, tu me trouveras plus fidèle que celles qui ont plus d'art pour cacher ce qu'elles éprouvent ; ainsi donc pardonne-moi."

A ce mot : pardonne-moi ! pardonne-moi d'aimer ! pardonne-moi de te l'avoir laissé connoître ! il y avoit dans le regard de Corinne une prière si tendre, tant de respect pour son amant, tant d'orgueil de son choix, lorsqu'elle disoit : Noble Roméo ! beau Montague ! qu'Oswald se sentit aussi fier qu'il étoit heureux. Il releva sa tête que l'attendrissement avoit fait pencher, et se crut le roi du monde, puisqu'il régnoit sur un cœur qui renfermoit tous les trésors de la vie.

Corinne, en apercevant l'effet qu'elle produisoit sur Oswald, s'anima de plus en plus par cette émotion du cœur qui seule produit des miracles ; et quand, à l'approche du jour, Juliette croit entendre le chant de l'alouette, signal du départ de Roméo, les accents de Corinne avoient un charme surnaturel : ils peignoient l'amour ; et cependant on y sentoit un mystère

religieux, quelques souvenirs du ciel, un présage de retour vers lui, une douleur toute céleste, telle que celle d'une ame exilée sur la terre, et que sa divine patrie va bientôt rappeler. Ah! qu'elle étoit heureuse Corinne, le jour où elle représentoit ainsi devant l'ami de son choix un noble rôle dans une belle tragédie; que d'années, combien de vies, seroient ternes auprès d'un tel jour!

Si lord Nelvil avoit pu jouer avec Corinne le rôle de Roméo, le plaisir qu'elle goûtoit n'eût pas été si complet. Elle auroit desiré d'écarter les vers du plus grand poète, pour parler elle-même selon son cœur: peut-être même qu'un sentiment invincible de timidité eût enchaîné son talent; elle n'eût pas osé regarder Oswald, de peur de se trahir; enfin, la vérité portée jusqu'à ce point auroit détruit le prestige de l'art: mais qu'il étoit doux de savoir là celui qu'elle aimoit, quand elle éprouvoit ce mouvement d'exaltation que la poésie seule peut donner! quand elle ressentoit tout le charme des émotions sans en avoir le trouble ni le déchirement réel! quand les affections qu'elle exprimoit, n'avoient à-la-fois rien de personnel ni d'abstrait, et qu'elle sembloit dire à lord Nelvil: Voyez comme je suis capable d'aimer!

Il est impossible que, dans sa propre situation, on puisse être contente de soi; la passion et la timidité tour à tour entraînent ou retiennent, inspirent trop d'amertume ou trop de soumission: mais se montrer parfaite, sans qu'il y ait de l'affectation; unir le calme à la sensibilité, quand trop souvent elle l'ôte; enfin, exister pour un moment dans les plus doux reves du cœur, telle étoit la jouissance pure de Corinne en jouant la tragédie. Elle joignoit à ce plaisir celui de tous les succès, de tous les applaudissements qu'elle obtenoit; et son regard les mettoit aux pieds d'Oswald, aux pieds de l'objet dont le suffrage valoit à lui seul plus que la gloire. Ah! du moins un moment, Corinne sentit le bonheur. Un moment elle connut, au prix de son repos, ces délices de l'ame, que jusqu'alors elle avoit souhaitées vainement, et qu'elle devoit regretter toujours.

Juliette, au troisième acte, devient secrètement l'épouse de Roméo. Dans le quatrième, ses parents voulant la forcer à en épouser un autre, elle se décide à prendre le breuvage assoupissant qu'elle tient de la main d'un moine, et qui doit lui donner l'apparence de la mort. Tous les mouvements de Corinne, sa démarche agitée, ses accents altérés, ses regards, tantôt vifs, tantôt abattus, peignoient le cruel combat de la crainte et de l'amour, les images terribles qui la poursuivoient à l'idée de se voir transportée vivante dans les tombeaux de ses ancêtres, et cependant l'enthousiasme de passion qui faisoit

triompher une ame si jeune d'un effroi si naturel Oswald sentoit comme un besoin irrésistible de voler à son secours. Une fois elle leva les yeux vers le ciel, avec une ardeur qui exprimoit profondément ce besoin de la protection divine, dont jamais un être humain n'a pu s'affranchir. Une autre fois, lord Nelvil crut voir qu'elle étendoit les bras vers lui, comme pour l'appeler à son aide ; et il se leva dans un transport insensé, puis se rassit, ramené à lui-même par les regards surpris de ceux qui l'environnoient : mais son émotion devenoit si forte qu'elle ne pouvoit plus se cacher.

Au cinquième acte, Roméo, qui croit Juliette sans vie, la soulève du tombeau avant son réveil, et la presse contre son cœur ainsi évanouie. Corinne étoit vêtue de blanc, ses cheveux noirs tout épars, sa tête penchée sur Roméo avec une grâce, et cependant avec une vérité de mort si touchante et si sombre, qu'Oswald se sentit ébranlé tout-à-la-fois par les impressions les plus opposées. Il ne pouvoit supporter de voir Corinne dans les bras d'un autre ; il frémissoit en contemplant l'image de celle qu'il aimoit ainsi privée de vie ; enfin, il éprouvoit, comme Roméo, ce mélange cruel de désespoir et d'amour, de mort et de volupté, qui fait de cette scène la plus déchirante du théâtre. Enfin, quand Juliette se réveille de ce tombeau, au pied duquel son amant vient de s'immoler, et que ses premiers mots, dans son cercueil, sous ces voûtes funèbres, ne sont point inspirés par l'effroi qu'elles devoient causer, lorsqu'elle s'écrie :

Where is my lord? where is my Romeo?

"*Où est mon époux? où est mon Roméo?*" Lord Nelvil répondit à ces cris par des gémissements, et ne revint à lui que lorsqu'il fut entraîné par M. Edgermond hors de la salle.

La pièce finie, Corinne s'étoit trouvée mal d'émotion et de fatigue. Oswald entra le premier dans sa chambre, et la vit seule avec ses femmes, encore revêtue du costume de Juliette, et, comme elle, presque évanouie entre leurs bras. Dans l'excès de son trouble, il ne savoit pas distinguer si c'étoit la vérité ou la fiction ; et, se jetant aux pieds de Corinne, il lui dit en anglais ces paroles de Roméo :

"O mes yeux, regardez-la pour la dernière fois! ô mes bras, serrez-la pour la dernière fois contre mon cœur!"

Eyes, look your last! arms, take your last embrace.

Corinne, encore égarée, s'écria : — Grand Dieu! que dites-

vous? Voudriez-vous me quitter, le voudriez-vous? — Non, non, interrompit Oswald; non, je jure.... — A l'instant, la foule des amis et des admirateurs de Corinne força sa porte pour la voir; elle regardoit Oswald, attendant avec anxiété ce qu'il alloit dire: mais ils ne purent se parler de toute la soirée: on ne les laissa pas seuls un instant.

Jamais tragédie n'avoit produit un tel effet en Italie. Les Romains exaltoient avec transport et la traduction, et la pièce, et l'actrice. Ils disoient que c'étoit-là véritablement la tragédie qui convenoit aux Italiens, qui peignoit leurs mœurs, ranimoit leur ame en captivant leur imagination, et faisoit valoir leur belle langue, par un style tour à tour éloquent et lyrique, inspiré et naturel. Corinne recevoit tous ces éloges avec un air de douceur et de bienveillance; mais son ame étoit resté suspendue à ce mot *je jure*..... qu'Oswald avoit prononcé, et dont l'arrivée du monde avoit interrompu la suite: ce mot pouvoit en effet contenir le secret de sa destinée

LIVRE VIII.

LES STATUES ET LES TABLEAUX.

CHAPITRE Ier

Apres la journée qui venoit de se passer, Oswald ne put fermer l'œil de la nuit. Il n'avoit jamais été plus près de tout sacrifier à Corinne. Il ne vouloit pas même lui demander son secret ; ou du moins il vouloit prendre, avant de le savoir, l'engagement solennel de lui consacrer sa vie. L'incertitude sembloit, pendant quelques heures, entièrement écartée de son esprit ; et il se plaisoit à composer dans sa tête la lettre qu'il écriroit le lendemain, et qui décideroit de son sort. Mais cette confiance dans le bonheur, ce repos dans la résolution, ne fut pas de longue durée. Bientôt ses pensées le ramenèrent vers le passé : il se souvint qu'il avoit aimé, bien moins, il est vrai, qu'il n'aimoit Corinne ; et l'objet de son premier choix ne pouvoit lui être comparé : mais enfin c'étoit ce sentiment qui l'avoit entraîné à des actions irréfléchies, à des actions qui avoient déchiré le cœur de son père. — Ah ! qui sait, s'écria-t-il, qui sait s'il ne craindroit pas également aujourd'hui que son fils n'oubliât sa patrie et ses devoirs envers elle ? —

— O toi ! dit-il en s'adressant au portrait de son père ; toi, le meilleur ami que j'aurai jamais sur la terre, je ne peux plus entendre ta voix : mais apprends-moi par ce regard muet, si puissant encore sur mon ame, apprends-moi ce que je dois faire pour te donner dans le ciel quelque contentement de ton fils. Et cependant n'oublie pas ce besoin de bonheur qui consume les mortels ; sois indulgent dans ta demeure céleste, comme tu l'étois sur la terre. J'en deviendrai meilleur, si je suis heureux quelque temps, si je vis avec cette créature angélique, si j'ai l'honneur de protéger, de sauver une telle femme. — La sauver ? reprit-il tout-à-coup ; et de quoi ? d'une vie qui lui plaît, d'une vie d'hommages, de succès, d'indépendance ! — Cette réflexion, qui venoit de lui, l'effraya lui-même comme une inspiration de son père.

Dans les combats de sentiment, qui n'a pas souvent éprouvé je ne sais quelle superstition secrète, qui nous fait prendre ce que nous pensons pour un présage, et ce que nous souffrons pour un avertissement du ciel ? Ah ! quelle lutte se passe dans les ames susceptibles et de passion et de conscience !

Oswald se promenoit dans sa chambre avec une agitation cruelle, s'arrêtant quelquefois pour regarder la lune d'Italie, si douce et si belle. L'aspect de la nature enseigne la résignation, mais ne peut rien sur l'incertitude. Le jour vint pendant qu'il étoit dans cet état ; et quand le comte d'Erfeuil et M. Edgermond entrèrent chez lui, ils s'inquiétèrent de sa santé, tant les anxiétés de la nuit l'avoient changé. Le comte d'Erfeuil rompit le premier le silence qui s'étoit établi entre eux trois. — Il faut convenir, dit-il, que le spectacle d'hier étoit charmant. Corinne est admirable. Je perdois la moitié de ses paroles ; mais je devinois tout par ses accents et par sa physionomie. Quel dommage que ce soit une personne riche qui ait un tel talent ! car, si elle étoit pauvre, libre comme elle l'est, elle pourroit monter sur la théâtre ; et ce seroit la gloire de l'Italie qu'une actrice comme elle. —

Oswald ressentit une impression pénible par ce discours, et ne savoit néanmoins de quelle manière la témoigner : car le comte d'Erfeuil avoit cela de particulier, que l'on ne pouvoit pas légitimement se fâcher de ce qu'il disoit, lors même qu'on en recevoit une impression désagréable. Il n'y a que les ames sensibles qui sachent se ménager réciproquement : l'amour-propre, si susceptible pour lui-même, ne devine presque jamais la susceptibilité des autres.

M. Edgermond loua Corinne dans les termes les plus convenables et les plus flatteurs. Oswald lui répondit en anglais, afin de soustraire la conversation sur Corinne aux éloges déplaisants du comte d'Erfeuil. — Je suis de trop, ce me semble, dit alors le comte d'Erfeuil, je m'en vais chez Corinne ; elle sera bien aise d'entendre mes observations sur son jeu d'hier au soir. J'ai quelques conseils à lui donner, qui portent sur des détails : mais les détails font beaucoup à l'ensemble ; et c'est vraiment une femme si étonnante, qu'il ne faut rien négliger pour lui faire atteindre la perfection. Et puis, dit-il en se penchant vers l'oreille de lord Nelvil, je veux l'encourager à jouer plus souvent la tragédie : c'est un moyen sûr pour se faire épouser par quelque étranger de distinction qui passera par ici. Vous et moi, mon cher Oswald, nous ne donnerons pas dans cette idée ; nous sommes trop accoutumés aux femmes charmantes pour qu'elles nous fassent faire une sottise : mais un prince allemand, un grand d'Espagne,

qui sait ? — A ces mots, Oswald se leva, hors de lui-même ; et l'on ne peut savoir ce qu'il en seroit arrivé, si le comte d'Erfeuil avoit aperçu son mouvement : mais celui-ci avoit été si satisfait de sa dernière réflexion, qu'il s'en étoit allé là-dessus légèrement, et sur la pointe du pied, ne se doutant pas qu'il avoit offensé lord Nelvil ; s'il l'avoit su, bien qu'il l'aimât autant qu'il pouvoit aimer, il seroit sûrement resté. La valeur brillante du comte d'Erfeuil contribuoit, plus encore que son amour-propre, à lui faire illusion sur ses défauts. Comme il avoit beaucoup de délicatesse dans tout ce qui tenoit à l'honneur, il n'imaginoit pas qu'il pût en manquer dans ce qui avoit rapport à la sensibilité ; et se croyant, avec raison, aimable et brave, il s'applaudissoit de son lot, et ne soupçonnoit rien de plus profond dans la vie.

Aucun des sentiments qui agitoient Oswald n'avoit échappé à M. Edgermond ; et quand le comte d'Erfeuil fut sorti, il lui dit : — Mon cher Oswald, je pars, je vais à Naples. — Eh pourquoi si tôt ? répondit lord Nelvil. — Parce qu'il ne fait pas bon ici pour moi, continua M. Edgermond. J'ai cinquante ans, et cependant je ne suis pas sûr que je ne devinsse fou de Corinne. — Et si vous le deveniez, interrompit Oswald, que vous en arriveroit-il ? — Une telle femme n'est pas faite pour vivre dans le pays de Galles, reprit M. Edgermond ; croyez-moi, mon cher Oswald, il n'y a que les Anglaises pour l'Angleterre : il ne m'appartient pas de vous donner des conseils, et je n'ai pas besoin de vous assurer que je ne dirai pas un mot de ce que j'ai vu ; mais, tout aimable qu'est Corinne, je pense comme Thomas Walpole, *que fait-on de cela à la maison ?* Et *la maison* est tout chez nous, vous le savez, tout pour les femmes du moins. Vous représentez-vous votre belle Italienne restant seule pendant que vous chasserez, ou que vous irez au parlement, et vous quittant au dessert pour aller préparer le thé quand vous sortirez de table ? Cher Oswald, nos femmes ont des vertus domestiques que vous ne trouverez nulle part. Les hommes en Italie n'ont rien à faire qu'à plaire aux femmes ; ainsi, plus elles sont aimables, mieux c'est. Mais chez nous, où les hommes ont une carrière active, il faut que les femmes soient dans l'ombre ; et ce seroit bien dommage d'y mettre Corinne : je la voudrois sur le trône de l'Angleterre, mais non pas sous mon humble toit. Mylord, j'ai connu votre mère, que votre respectable père a tant regrettée : c'étoit une personne tout-à-fait semblable à ma jeune cousine ; et c'est comme cela que je voudrois une femme, si j'étois encore dans l'âge de choisir et d'être aimé. Adieu, mon cher ami ; ne me sachez pas mauvais gré de ce que je viens de vous dire ;

car personne n'est plus que moi l'admirateur de Corinne; et peut-être qu'à votre âge je ne serois pas capable de renoncer à l'espérance de lui plaire. — En achevant ces mots, il prit la main de lord Nelvil, la serra cordialement, et s'en alla, sans qu'Oswald lui répondît un seul mot. Mais M. Edgermond comprit la cause de son silence ; et, satisfait du serrement de main d'Oswald qui avoit répondu au sien, il partit, impatient lui-même de finir une conversation qui lui coûtoit.

De tout ce qu'il avoit dit, un seul mot avoit frappé au cœur d'Oswald ; c'étoit le souvenir de sa mère, et de l'attachement profond que son père avoit eu pour elle. Il l'avoit perdue, lorsqu'il n'avoit encore que quatorze ans ; mais il se rappeloit avec un profond respect et ses vertus, et le caractère timide et réservé de ses vertus. — Insensé que je suis ! s'écria-t-il quand il fut seul, je veux savoir quelle est l'épouse que mon père me destinoit : et ne le sais-je pas, puisque je puis me retracer l'image de ma mère qu'il a tant aimée ? Que veux-je donc de plus ? Et pourquoi me tromper moi-même, en faisant semblant d'ignorer ce qu'il penseroit à présent, si je pouvois le consulter encore ? — Il étoit cependant affreux pour Oswald de retourner chez Corinne, après ce qui s'étoit passé la veille, sans lui rien dire qui confirmât les sentiments qu'il lui avoit témoignés. Son agitation, sa peine devint si forte, qu'elle lui rendit un accident dont il se croyoit guéri ; le vaisseau cicatrisé dans sa poitrine se rouvrit. Pendant que ses gens effrayés appeloient du secours de toutes parts, il souhaitoit en secret que la fin de sa vie terminât ses chagrins. — Si je pouvois mourir, se disoit-il, après avoir revu Corinne, après qu'elle m'auroit appelé son Roméo ! — Et des larmes s'échappèrent de ses yeux ; c'étoient les premières depuis la mort de son père, qu'une autre douleur lui arrachât.

Il écrivit à Corinne l'accident qui le retenoit chez lui ; et quelques mots mélancoliques terminoient sa lettre. Corinne avoit commencé ce jour avec des pressentiments bien trompeurs : elle jouissoit de l'impression qu'elle avoit produite sur Oswald, et, se croyant aimée, elle étoit heureuse ; car elle ne savoit pas bien clairement d'ailleurs ce qu'elle desiroit. Mille circonstances faisoient que l'idée d'épouser lord Nelvil étoit pour elle mêlée de beaucoup de crainte ; et comme c'étoit une personne plus passionnée que prévoyante, dominée par le présent, mais s'occupant peu de l'avenir, ce jour qui devoit lui coûter tant de peines s'étoit levé pour elle comme le jour le plus pur et le plus serein de sa vie.

En recevant le billet d'Oswald, un trouble cruel s'empara de son ame : elle le crut dans un grand danger, et partit à

l'instant à pied, traversant le *corso* à l'heure où toute la ville s'y promène, et entrant dans la maison d'Oswald à la vue de presque toute la société de Rome. Elle ne s'étoit pas donné le temps de réfléchir ; et sa course avoit été si rapide, qu'en arrivant dans la chambre d'Oswald, elle ne pouvoit plus respirer ni prononcer un seul mot. Lord Nelvil comprit tout ce qu'elle venoit de hasarder pour le voir ; et, s'exagérant les conséquences de cette action, qui, en Angleterre, auroit entièrement perdu de réputation une femme, et à plus forte raison une femme non mariée, il se sentit saisi par la générosité, l'amour et la reconnoissance, et se levant, tout foible qu'il étoit, il serra Corinne contre son cœur, et s'écria : — Chère amie ! non, je ne t'abandonnerai pas, quand ton sentiment pour moi te compromet ! quand je dois réparer.... Corinne comprit sa pensée ; et l'interrompant aussitôt, en se dégageant doucement de ses bras, elle lui dit, après s'être informée de son état, qui s'étoit amélioré : — Vous vous trompez, Mylord, je ne fais rien, en venant vous voir, que la plupart des femmes de Rome n'eussent fait à ma place. Je vous ai su malade ; vous êtes étranger ici, vous n'y connoissez que moi, c'est à moi de vous soigner. Les convenances établies sont très-respectables, quand il ne faut leur sacrifier que soi : mais ne doivent-elles pas céder aux sentiments vrais et profonds que fait naître le danger ou la douleur d'un ami ? Quel seroit donc le sort d'une femme, si ces mêmes convenances sociales, en permettant d'aimer, défendoient seulement le mouvement irrésistible qui fait voler au secours de ce qu'on aime ? Mais, je vous le répète, Mylord, ne craignez point qu'en venant ici je me sois compromise. J'ai, par mon âge et mes talents, à Rome, la liberté d'une femme mariée. Je ne cache point à mes amis que je suis venue chez vous : je ne sais s'ils me blâment de vous aimer ; mais sûrement ils ne me blâmeront pas de vous être dévouée, quand je vous aime. —

En entendant ces paroles, si naturelles et si sincères, Oswald éprouva un mélange confus d'impressions diverses ; il étoit touché par la délicatesse de la réponse de Corinne, mais il étoit presque fâché que ce qu'il avoit pensé d'abord ne fût pas vrai : il auroit souhaité qu'elle eût commis pour lui une grande faute selon le monde, afin que cette faute même, lui faisant un devoir de l'épouser, terminât ses incertitudes. Il pensoit avec humeur à cette liberté des mœurs d'Italie, qui prolongeoit son anxiété, en lui laissant beaucoup de bonheur, sans lui imposer aucun lien. Il eût voulu que l'honneur lui commandât ce qu'il desiroit. Ces pensées pénibles lui

causèrent de nouveau des accidents dangereux. Corinne, dans la plus affreuse inquiétude, sut lui prodiguer des soins pleins de douceur et de charme.

Vers le soir, Oswald paroissoit plus oppressé ; et Corinne, à genoux auprès de son lit, soutenoit sa tête entre ses bras, quoiqu'elle fût elle-même bien plus émue que lui. Il la regardoit souvent avec une impression de bonheur à travers ses souffrances. — Corinne, lui dit-il à voix basse, lisez-moi dans ce recueil, où sont écrites les pensées de mon père, ses réflexions sur la mort. Ne pensez pas, dit-il en voyant l'effroi de Corinne, que je m'en croie menacé : mais jamais je ne suis malade sans relire ces consolations, qu'il me semble encore entendre de sa bouche ; et puis je veux, chère amie, vous faire ainsi connoître quel homme étoit mon père : vous comprendrez mieux et ma douleur et son empire sur moi, et tout ce que je veux vous confier un jour. — Corinne prit ce recueil, dont Oswald ne se séparoit jamais, et, d'une voix tremblante, elle en lut quelques pages.

“ Justes, aimés du Seigneur, vous parlerez de la mort sans crainte : car elle ne sera pour vous qu'un changement d'habitation ; et celle que vous quitterez est peut-être la moindre de toutes. O mondes innombrables, qui remplissez à nos yeux l'infini de l'espace ! communautés inconnues des créatures de Dieu ! communautés de ses enfants, éparses dans le firmament et rangées sous ses voûtes ! que nos louanges se joignent aux vôtres : nous ignorons votre condition, nous ignorons votre première, votre seconde, votre dernière part aux générosités de l'Etre suprême : mais, en parlant de la mort et de la vie, du temps passé, du tems à venir, nous atteignons, nous touchons aux intérêts de tous les êtres intelligents et sensibles, n'importe les lieux et les distances qui les séparent. Familles des peuples, familles des nations, assemblages des mondes, vous dites avec nous : Gloire au maître des cieux, au roi de la nature, au Dieu de l'univers ! gloire, hommage à celui qui peut, à sa volonté, transformer la stérilité en abondance, l'ombre en réalité, et la mort elle-même en une éternelle vie !

“ Ah ! sans doute, la fin du juste est la mort desirable ; mais peu d'entre nous, peu d'entre nos anciens, en ont été les témoins. Où est-il cet homme qui se présenteroit sans crainte aux regards de l'Eternel ? Où est-il cet homme qui a aimé Dieu sans distraction, qui l'a servi dès sa jeunesse, et qui, atteignant un âge avancé, ne trouve dans ses souvenirs aucun sujet d'inquiétude ? Où est-il cet homme moral en toutes ses actions, sans jamais songer à la louange et aux récompenses de l'opinion ? Où est-il cet homme si rare parmi les hommes,

cet être si digne de nous servir à tous de modèle? Où est-il? où est-il? Ah! s'il existe au milieu de nous, que nos respects l'environnent; et demandez, vous ferez bien, demandez d'assister à sa mort, comme au plus beau des spectacles: armez-vous seulement de courage, afin de le suivre attentivement sur le lit d'épouvante, dont il ne se relèvera point. Il le prévoit, il en est certain, et la sérénité règne dans ses regards, et son front semble environné d'une auréole céleste; il dit avec l'apôtre: *Je sais à qui j'ai cru;* et cette confiance, lorsque ses forces s'éteignent, anime encore ses traits. Il contemple déjà sa nouvelle patrie, mais, sans oublier celle qu'il va quitter; il est à son créateur et à son Dieu, sans rejeter loin de lui les sentiments qui ont charmé sa vie.

"C'est une épouse fidèle qui, selon les lois de la nature, doit, entre les siens, le suivre la première: il la console, il essuie ses larmes, il lui donne rendez-vous dans ce séjour de félicité qu'il ne peut se peindre sans elle. Il lui retrace les jours heureux qu'ils ont parcourus ensemble, non pour déchirer le cœur d'une sensible amie, mais pour accroître leur confiance mutuelle en la bonté céleste. Il rappelle encore à la compagne de sa fortune l'amour si tendre qu'il eut toujours pour elle, non pour animer des regrets qu'il voudroit adoucir, mais pour jouir de la douce idée que deux vies ont tenu à la même tige, et que, par leur union, elles deviendront peut-être une défense, une garantie de plus, dans cet obscur avenir, où la pitié d'un Dieu suprême est le dernier refuge de nos pensées. Hélas! peut-on se former une juste image de toutes les émotions qui pénètrent une ame aimante, au moment où une vaste solitude se présente à nos regards, au moment où les sentiments, les intérêts dont on a subsisté pendant le cours de ses belles années, vont s'évanouir pour jamais? Ah! vous qui devez survivre à cet être semblable à vous, que le ciel vous avoit donné pour soutien, à cet être qui étoit tout pour vous, et dont les regards vous disent un effrayant adieu, vous ne refuserez pas de placer votre main sur un cœur défaillant, afin qu'une dernière palpitation vous parle encore, lorsque tout autre langage n'existera plus. Eh! vous blâmerions-nous, amis fidèles, si vous aviez desiré que vos cendres se confondissent, que vos dépouilles mortelles fussent réunies dans le même asile? Dieu de bonté, réveillez-les ensemble; ou si l'un des deux seulement a mérité cette faveur, si l'un des deux seulement doit être du nombre des élus, que l'autre en apprenne la nouvelle; que l'autre aperçoive la lumière des anges, au moment où le sort des heureux sera proclamé, afin qu'il ait

encore un moment de joie, avant de retomber dans la nuit éternelle.

" Ah! nous nous égarons peut-être, lorsque nous essayons de décrire les derniers jours de l'homme sensible, de l'homme qui voit la mort s'avancer à grands pas, qui la voit prête à le séparer de tous les objets de son affection.

" Il se ranime, et reprend un moment de force, afin que ses dernières paroles servent d'instruction à ses enfants. Il leur dit: Ne vous effrayez point d'assister à la fin prochaine de votre père, de votre ancien ami. C'est par une loi de la nature, qu'il quitte avant vous cette terre où il est venu le premier. Il vous montrera du courage; et pourtant il s'éloigne de vous avec douleur. Il eût souhaité sans doute de vous aider plus long-temps de son expérience, et de faire encore quelques pas avec vous, à travers les périls dont votre jeunesse est environnée: *mais la vie n'a point de défense, quand il faut descendre au tombeau.* Vous irez seuls maintenant, seuls au milieu d'un monde d'où je vais disparoître. Puissiez-vous recueillir avec abondance les biens que la Providence y a semés! mais n'oubliez jamais que ce monde lui-même est une patrie passagère, et qu'une autre plus durable vous appelle. Nous nous reverrons peut-être; et quelque part, sous les regards de mon Dieu, j'offrirai pour vous en sacrifice et mes vœux et mes larmes. Aimez la religion qui a tant de promesses; aimez la religion, ce dernier traité d'alliance entre les pères et les enfants, entre la mort et la vie..... Approchez-vous de moi!..... que je vous aperçoive encore, que la bénédiction d'un serviteur de Dieu soit sur vous...... Il meurt..... O anges du ciel! recevez son ame, et laissez-nous sur la terre le souvenir de ses actions, le souvenir de ses pensées, le souvenir de ses espérances!" (19)

L'émotion d'Oswald et de Corinne avoit souvent interrompu cette lecture. Enfin ils furent forcés d'y renoncer. Corinne craignoit pour Oswald l'abondance de ses pleurs: elle étoit bouleversée de l'état où elle le voyoit, et elle ne s'apercevoit pas qu'elle-même étoit aussi troublée que lui. — Oui, lui dit Oswald en lui tendant la main, oui, chère amie de mon cœur, tes larmes se sont confondues avec les miennes. Tu le pleures avec moi, cet ange tutélaire dont je sens encore le dernier embrassement, dont je vois encore le noble regard; peut-être est-ce toi qu'il a choisie pour me consoler; peut-être... — Non, non, s'écria Corinne, non, il ne m'en a pas crue digne. — Que dites-vous? interrompit Oswald. — Corinne eut peur d'avoir révélé ce qu'elle vouloit cacher, et répéta ce qui

venoit de lui échapper, en disant seulement, il ne m'en croiroit pas digne! — Ce mot changé dissipa l'inquiétude que le premier avoit fait naître dans le cœur d'Oswald; et il continua sans crainte à s'entretenir de son père avec Corinne.

Les médecins arrivèrent, et la rassurèrent un peu; mais ils défendirent absolument à lord Nelvil de parler, jusqu'à ce que le vaisseau qui s'étoit ouvert dans sa poitrine fût fermé. Six jours entiers se passèrent, pendant lesquels Corinne ne quitta point Oswald, et l'empêcha de prononcer un seul mot, lui imposant doucement silence dès qu'il vouloit parler. Elle trouvoit l'art de varier les heures par la lecture, par la musique, et quelquefois par une conversation dont elle faisoit tous les frais, en cherchant à s'animer elle-même, dans le sérieux comme dans la plaisanterie, avec un intérêt soutenu. Toute cette grâce, tout ce charme, voiloit l'inquiétude qu'elle éprouvoit intérieurement, et qu'il falloit dérober à lord Nelvil: mais elle n'en étoit pas distraite un seul instant. Elle s'apercevoit, presque avant Oswald lui-même, de ce qu'il souffroit; et le courage qu'il mettoit à le cacher ne trompoit jamais Corinne: elle découvroit toujours ce qui pouvoit lui faire du bien, et se hâtoit de le soulager, en tâchant seulement de fixer son attention le moins qu'il étoit possible sur les soins qu'elle lui rendoit. Cependant, quand Oswald pâlissoit, la couleur abandonnoit aussi les lèvres de Corinne, et ses mains trembloient en lui portant du secours: mais elle s'efforçoit bientôt de se remettre, et sourioit, quoique ses yeux fussent remplis de larmes. Quelquefois elle pressoit la main d'Oswald sur son cœur, et sembloit vouloir ainsi lui donner sa propre vie. Enfin ses soins réussirent; Oswald se guérit.

— Corinne, lui dit-il lorsqu'elle lui permit de parler, pourquoi M. Edgermond, mon ami, n'a-t-il pas été témoin des jours que vous venez de passer auprès de moi! il auroit vu que vous n'êtes pas moins bonne qu'admirable; il auroit vu que la vie domestique se compose avec vous d'enchantements continuels, et que vous ne différez des autres femmes que pour ajouter à toutes les vertus le prestige de tous les charmes. Non, c'en est trop; il faut faire cesser le combat qui me déchire, ce combat qui vient de me mettre au bord du tombeau. Corinne, tu m'entendras, tu sauras tous mes secrets, toi qui me caches les tiens; et tu prononceras sur notre sort.
— Notre sort, répondit Corinne, si vous sentez comme moi, c'est de ne pas nous quitter. Mais m'en croirez-vous, quand je vous dirai que jusqu'à présent du moins je n'ai pas osé souhaiter d'être votre épouse? Ce que j'éprouve est bien

nouveau pour moi : mes idées sur la vie, mes projets pour l'avenir, sont tout-à-fait bouleversés par ce sentiment qui me trouble et m'asservit chaque jour davantage. Mais je ne sais pas si nous pouvons, si nous devons nous unir. — Corinne, reprit Oswald, me mépriseriez-vous d'avoir hésité ? l'attribueriez-vous à des considérations misérables ? N'avez-vous pas deviné que le remords profond et douloureux qui, depuis près de deux ans, me poursuit et me déchire, a pu seul causer mes incertitudes ? —

Je l'ai compris, reprit Corinne. Si je vous avois soupçonné d'un motif étranger aux affections du cœur, vous ne seriez pas celui que j'aime. Mais la vie, je le sais, n'appartient pas tout entière à l'amour. Les habitudes, les souvenirs, les circonstances, créent autour de nous je ne sais quel enlacement que la passion même ne peut détruire. Brisé pour un moment, il se reformeroit ; et le lierre viendroit à bout du chêne. Mon cher Oswald, ne donnons pas à chaque époque de notre existence plus que cette époque ne demande. Ce qui m'est nécessaire dans ce moment, c'est que vous ne me quittiez pas. Cette terreur d'un départ qui pourroit être subit, me poursuit sans cesse. Vous êtes étranger dans ce pays : aucun lien ne vous y retient. Si vous partiez, tout seroit dit ; il ne me resteroit de vous que ma douleur. Cette nature, ces beaux arts, cette poésie que je sens avec vous, et maintenant, hélas ! seulement avec vous, tout deviendroit muet pour mon ame Je ne me réveille qu'en tremblant ; je ne sais pas, quand je vois ce beau jour, s'il ne me trompe point par ses rayons resplendissants, si vous êtes encore là, vous, l'astre de ma vie. Oswald, ôtez-moi cette terreur, et je ne verrai rien au-delà de cette sécurité délicieuse. — Vous savez, répondit Oswald, que jamais un Anglais n'a renoncé à sa patrie, que la guerre peut me rappeler, que.... — Ah ! Dieu, s'écria Corinne, voudriez-vous me préparer..... ? Et tous ses membres trembloient, comme à l'approche du plus effroyable danger. — Eh bien ! s'il est ainsi, emmenez-moi comme épouse, comme esclave.... Mais tout-à-coup, reprenant ses esprits, elle dit.... Oswald, vous ne partirez jamais sans m'en prévenir ; jamais, n'est-ce pas ? Ecoutez : dans aucun pays, un criminel n'est conduit au supplice sans que quelques heures lui soient données pour recueillir ses pensées. Ce ne sera pas par une lettre, ce sera vous-même qui viendrez me le dire ; vous m'avertirez, vous m'entendrez avant de vous éloigner de moi. — Et le pourrois-je alors ?... — Quoi ! vous hésitez à m'accorder ce que je demande ! s'écria Corinne. — Non,

répondit Oswald, je n'hésite pas : tu le veux, eh bien ! je le jure : si ce départ est nécessaire, je vous en préviendrai, et ce moment décidera de notre vie. — Et elle sortit.

CHAPITRE II.

Pendant les jours qui suivirent la maladie d'Oswald, Corinne évita soigneusement ce qui pouvoit amener une explication entre eux. Elle vouloit rendre la vie de son ami aussi douce qu'il étoit possible ; mais elle ne vouloit point lui confier encore son histoire. Tout ce qu'elle avoit remarqué dans leurs entretiens ne l'avoit que trop convaincue de l'impression qu'il recevroit en apprenant, et ce qu'elle étoit, et ce qu'elle avoit sacrifié ; et rien ne lui faisoit plus de peur que cette impression qui pouvoit le détacher d'elle.

Revenant donc à l'aimable adresse dont elle avoit coutume de se servir pour empêcher Oswald de se livrer à ses inquiétudes passionnées, elle voulut intéresser de nouveau son esprit et son imagination par les merveilles des beaux-arts qu'il n'avoit point encore vues, et retarder ainsi l'instant où le sort devoit s'éclaircir et se décider. Une telle situation seroit insupportable dans tout autre sentiment que l'amour ; mais il donne des heures si douces, il répand un tel charme sur chaque minute, que, bien qu'il ait besoin d'un avenir indéfini, il s'enivre du présent, et reçoit un jour comme un siècle de bonheur ou de peine, tan ce jour est rempli par une multitude d'émotions et d'idées ! Ah ! sans doute, c'est par l'amour que l'éternité peut être comprise ; il confond toutes les notions du temps ; il efface les idées de commencement et de fin : on croit avoir toujours aimé l'objet qu'on aime, tant il est difficile de concevoir qu'on ait pu vivre sans lui. Plus la séparation est affreuse moins elle paroît vraisemblable : elle devient, comme la mort, une crainte dont on parle plus qu'on n'y croit, un avenir qui semble impossible, alors même qu'on le sait inévitable.

Corinne, parmi ses innocentes ruses pour varier les amusements d'Oswald, avoit encore réservé les statues et les tableaux. Un jour donc, lorsque lord Nelvil fut rétabli, elle lui proposa d'aller voir ensemble ce que la sculpture et la peinture offroient à Rome de plus beau. — Il est honteux, lui dit-elle en souriant, que vous ne connoissiez ni nos statues, ni nos

tableaux; et demain il faut commencer le tour des musées et des galeries. — Vous le voulez, répondit lord Nelvil; j'y consens. Mais en vérité, Corinne, vous n'avez pas besoin de ces ressources étrangères pour me fixer auprès de vous; c'est, au contraire, un sacrifice que je vous fais, quand je détourne mes regards de vous pour quelque objet que ce puisse être. —

Ils allèrent d'abord au musée du Vatican, ce palais des statues, où l'on voit la figure humaine divinisée par le paganisme, comme les sentiments de l'ame le sont maintenant par le christianisme. Corinne fit remarquer à lord Nelvil ces salles silencieuses, où sont rassemblées les images des dieux et des héros, où la plus parfaite beauté, dans un repos éternel, semble jouir d'elle-même. En contemplant ces traits et ces formes admirables, il se révèle je ne sais quel dessein de la Divinité sur l'homme, exprimé par la noble figure dont elle a daigné lui faire don. L'ame s'élève par cette contemplation à des espérances pleines d'enthousiasme et de vertu: car la beauté est une dans l'univers; et, sous quelque forme qu'elle se présente, elle excite toujours une émotion religieuse dans le cœur de l'homme. Quelle poésie que ces visages, où la plus sublime expression est pour jamais fixée, où les plus grandes pensées sont revêtues d'une image si digne d'elle!

Quelquefois un sculpteur ancien ne faisoit qu'une statue dans sa vie; elle étoit toute son histoire. Il la perfectionnoit chaque jour: s'il aimoit, s'il étoit aimé, s'il recevoit par la nature ou par les beaux-arts une impression nouvelle, il embellissoit les traits de son héros par ses souvenirs et par ses affections. Il savoit ainsi traduire aux regards tous les sentiments de son ame. La douleur de nos temps modernes, au milieu de notre état social si froid et si oppressif, est ce qu'il y a de plus noble dans l'homme; et, de nos jours, qui n'auroit pas souffert, n'auroit jamais senti ni pensé. Mais il y avoit dans l'antiquité quelque chose de plus noble que la douleur: c'étoit le calme héroïque, c'étoit le sentiment de sa force, qui pouvoit se développer au milieu d'institutions franches et libres. Les plus belles statues des Grecs n'ont presque jamais indiqué que le repos. Le Laocoon et la Niobé sont les seules qui peignent des douleurs violentes: mais c'est la vengeance du ciel qu'elles rappellent toutes les deux, et non les passions nées dans le cœur humain. L'être moral avoit une organisation si saine chez les anciens, l'air circuloit si librement dans leur large poitrine, et l'ordre politique étoit si bien en harmonie avec les facultés, qu'il n'existoit presque jamais, comme de notre temps, des ames mal à l'aise: cet état fait découvrir beaucoup d'idées fines, mais ne fournit point aux

arts, et particulièrement à la sculpture, les simples affections, les éléments primitifs des sentiments, qui peuvent seuls s'exprimer par le marbre éternel.

A peine trouve-t-on dans leurs statues quelques traces de mélancolie. Une tête d'Apollon, au palais Justiniani, une autre d'Alexandre mourant, sont les seules où les dispositions de l'ame rêveuse et souffrante soient indiquées; mais elles appartiennent l'une et l'autre, selon toute apparence, au temps où la Grèce étoit asservie. Dès-lors, il n'y avoit plus cette fierté, ni cette tranquillité d'ame, qui ont produit chez les anciens les chefs-d'œuvre de la sculpture, et de la poésie composée dans le même esprit.

La pensée qui n'a plus d'aliments au-dehors se replie sur elle-même, analyse, travaille, creuse les sentiments intérieurs; mais elle n'a plus cette force de création qui suppose et le bonheur, et la plénitude de forces que le bonheur seul peut donner. Les sarcophages même, chez les anciens, ne rappellent que des idées guerrières ou riantes: dans la multitude de ceux qui se trouvent au musée du Vatican, on voit des batailles, des jeux représentés en bas-relief sur les tombeaux. Le souvenir de l'activité de la vie étoit le plus bel hommage que l'on crût devoir rendre aux morts. Rien n'affoiblissoit, rien ne diminuoit les forces. L'encouragement, l'émulation, étoient le principe des beaux-arts comme de la politique: il y avoit place pour toutes les vertus, comme pour tous les talents. Le vulgaire se glorifioit de savoir admirer; et le culte du génie étoit desservi par ceux mêmes qui ne pouvoient point aspirer à ses couronnes.

La religion grecque n'étoit point, comme le christianisme, la consolation du malheur, la richesse de la misère, l'avenir des mourants: elle vouloit la gloire, le triomphe; elle faisoit, pour ainsi dire, l'apothéose de l'homme. Dans ce culte périssable, la beauté même étoit un dogme religieux. Si les artistes étoient appelés à peindre les passions basses ou féroces, ils en sauvoient la honte à la figure humaine, en y joignant, comme dans les faunes et les centaures, quelques traits des animaux; et, pour donner à la beauté son plus sublime caractère, ils unissoient tour-à-tour dans les statues des hommes et des femmes, dans la Minerve guerrière et dans l'Apollon Musagète, les charmes des deux sexes, la force à la douceur, la douceur à la force: mélange heureux de deux qualités opposées, sans lequel aucune des deux ne seroit parfaite.

Corinne, en continuant ses observations, retint Oswald quelque temps devant des statues endormies qui sont placées sur les tombeaux, et montrent l'art de la sculpture sous le

point de vue le plus agréable. Elle lui fit remarquer que, toutes les fois que les statues sont censées représenter une action, le mouvement qui s'arrête produit une sorte d'étonnement quelquefois pénible. Mais les statues dans le sommeil, ou seulement dans l'attitude d'un repos complet, offrent une image de l'éternelle tranquillité, qui s'accorde merveilleusement avec l'effet général du Midi sur l'homme. Il semble que là les beaux-arts soient les paisibles spectateurs de la nature, et que le génie lui-même, qui agite l'ame dans le Nord, ne soit, sous un beau ciel, qu'une harmonie de plus.

Oswald et Corinne passèrent dans la salle où sont rassemblées les images sculptées des animaux et des reptiles; et la statue de Tibère se trouve par hasard au milieu de cette cour. C'est sans projet qu'une telle réunion s'est faite. Ces marbres se sont d'eux-mêmes rangés autour de leur maître. Une autre salle renferme les monuments tristes et sévères des Egyptiens, de ce peuple chez lequel les statues ressemblent plus aux momies qu'aux hommes, et qui, par ses institutions silencieuses, roides et serviles, semble avoir, autant qu'il le pouvoit, assimilé la vie à la mort. Les Egyptiens excelloient bien plus dans l'art d'imiter les animaux que les hommes; c'est l'empire de l'ame qui semble leur être inaccessible.

Viennent ensuite les portiques du musée, où l'on voit à chaque pas un nouveau chef-d'œuvre. Des vases, des autels, des ornements de toute espèce, entourent l'Apollon, le Laocoon, les Muses. C'est là qu'on apprend à sentir Homère et Sophocle; c'est là que se révèle à l'ame une connoissance de l'antiquité qui ne peut jamais s'acquérir ailleurs. C'est en vain que l'on se fie à la lecture de l'histoire pour comprendre l'esprit des peuples: ce que l'on voit excite en nous bien plus d'idées que ce qu'on lit; et les objets extérieurs causent une émotion forte, qui donne à l'étude du passé l'intérêt et la vie qu'on trouve dans l'observation des hommes et des faits contemporains.

Au milieu des superbes portiques, asile de tant de merveilles, il y a des fontaines qui coulent sans cesse, et vous avertissent doucement des heures qui passoient de même, il y a deux mille ans, quand les artistes de ces chefs-d'œuvre existoient encore. Mais l'impression la plus mélancolique que l'on éprouve au musée du Vatican, c'est en contemplant les débris de statues que l'on y voit rassemblées; le torse d'Hercule, des têtes séparées du tronc, un pied de Jupiter, qui suppose une statue plus grande et plus parfaite que toutes celles que nous connoissons. On croit voir le champ de bataille où le temps a lutté contre le génie; et ces membres mutilés attestent sa victoire et nos pertes.

Après être sortis du Vatican, Corinne conduisit Oswald devant les colosses de Monte-Cavallo ; ces deux statues représentent, dit-on, Castor et Pollux. Chacun des deux héros dompte d'une seule main un cheval fougueux qui se cabre. Ces formes colossales, cette lutte de l'homme avec les animaux, donne, comme tous les ouvrages des anciens, une admirable idée de la puissance physique de la nature humaine. Mais cette puissance a quelque chose de noble qui ne se retrouve plus dans notre ordre social, où la plupart des exercices du corps sont abandonnés aux gens du peuple. Ce n'est point la force animale de la nature humaine, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui se fait remarquer dans ces chefs-d'œuvre. Il semble qu'il y avoit une union plus intime entre les qualités physiques et morales chez les anciens, qui vivoient sans cesse au milieu de la guerre, et d'une guerre presque d'homme à homme. La force du corps et la générosité de l'ame, la dignité des traits et la fierté du caractère, la hauteur de la stature et l'autorité du commandement, étoient des idées inséparables, avant qu'une religion intellectuelle eût placé la puissance de l'homme dans son ame. La figure humaine, qui étoit aussi la figure des dieux, paroissoit symbolique; et le colosse nerveux de l'Hercule, et toutes les figures de l'antiquité dans ce genre, ne retracent point les vulgaires idées de la vie commune, mais la volonté toute puissante, la volonté divine, qui se montre sous l'emblème d'une force physique surnaturelle.

Corinne et lord Nelvil terminèrent leur journée en allant voir l'atelier de Canova, du plus grand sculpteur moderne. Comme il étoit tard, ce fut aux flambeaux qu'ils se le firent montrer; et les statues gagnent beaucoup à cette manière d'être vues. Les anciens en jugeoient ainsi, puisqu'ils les plaçoient souvent dans leurs Thermes, où le jour ne pouvoit pas pénétrer. A la lueur des flambeaux, l'ombre plus prononcée amortit la brillante uniformité du marbre, et les statues paroissent des figures pâles, qui ont un caractère plus touchant et de grâce et de vie. Il y avoit chez Canova une admirable statue destinée pour un tombeau : elle représentoit le Génie de la douleur, appuyé sur un lion, emblème de la force. Corinne, en contemplant ce Génie, crut y trouver quelque ressemblance avec Oswald ; et l'artiste lui-même en fut aussi frappé. Lord Nelvil se détourna pour ne point attirer ce genre d'attention ; mais il dit à voix basse à son amie : — Corinne, j'étois condamné à cette éternelle douleur quand je vous ai rencontrée : mais vous avez changé ma vie; et quelquefois l'espoir, et toujours un trouble mêlé de charmes, remplit ce cœur qui ne devoit plus éprouver que des regrets. —

CHAPITRE III.

Les chefs-d'œuvre de la peinture étoient alors réunis à Rome ; et sa richesse, sous ce rapport, surpassoit toutes celles du reste du monde. Un seul point de discussion pouvoit exister sur l'effet que produisoient ces chefs-d'œuvre. La nature des sujets que les grands artistes d'Italie ont choisis, se prête-t-elle à toute la variété, à toute l'originalité de passions et de caractères que la peinture peut exprimer ? Oswald et Corinne différoient d'opinion à cet égard ; mais cette différence, comme toutes celles qui existoient entre eux, tenoit à la diversité des nations, des climats et des religions. Corinne affirmoit que les sujets les plus favorables à la peinture, c'étoient les sujets religieux. Elle disoit que la sculpture étoit l'art du paganisme, comme la peinture étoit celui du christianisme, et que l'on retrouvoit dans ces arts, comme dans la poésie, les qualités qui distinguent la littérature ancienne et la moderne. Les tableaux de Michel-Ange, ce peintre de la Bible, de Raphaël, ce peintre de l'Evangile, supposent autant de profondeur et de sensibilité qu'on en peut trouver dans Shakspeare et Racine. La sculpture ne sauroit présenter aux regards qu'une existence énergique et simple, tandis que la peinture indique les mystères du recueillement et de la résignation, et fait parler l'ame immortelle à travers de passagères couleurs. Corinne soutenoit aussi que les faits historiques, ou tirés des poèmes, étoient rarement pittoresques. Il faudroit souvent, pour comprendre de tels tableaux, que l'on eût conservé l'usage des peintres du vieux temps, d'écrire les paroles que doivent dire les personnages sur un ruban qui sort de leur bouche. Mais les sujets religieux sont à l'instant entendus par tout le monde ; et l'attention n'est point détournée de l'art, pour deviner ce qu'il représente.

Corinne pensoit que l'expression des peintres modernes, en général, étoit souvent théâtrale, qu'elle avoit l'empreinte de leur siècle, où l'on ne connoissoit plus, comme André Mantègne, Pérugin et Léonard de Vinci, cette unité d'existence, ce naturel dans la manière d'être, qui tient encore du repos antique. Mais à ce repos est unie la profondeur de sentiments qui caractérise le christianisme. Elle admiroit la composition sans artifice des tableaux de Raphaël, surtout dans sa première manière. Toutes les figures sont dirigées vers un objet principal, sans que l'artiste ait songé à les grouper en attitude, à travailler l'effet qu'elles peuvent produire. Corinne disoit que

cette bonne-foi dans les arts d'imagination, comme dans tout le reste, est le caractère du génie, et que le calcul du succès est presque toujours destructeur de l'enthousiasme. Elle prétendoit qu'il y avoit de la rhétorique en peinture comme dans la poésie, et que tous ceux qui ne savoient pas caractériser l'expression, cherchoient les ornements accessoires, réunissoient tout le prestige d'un sujet brillant aux costumes riches, aux attitudes remarquables; tandis qu'une simple vierge tenant son enfant dans ses bras, un vieillard attentif dans la Messe de Bolsène, un homme appuyé sur son bâton dans l'Ecole d'Athènes, sainte Cécile levant les yeux au ciel, produisoient, par l'expression seule du regard et de la physionomie, des impressions bien plus profondes. Ces beautés naturelles se découvrent chaque jour davantage: mais, au contraire, dans les tableaux d'effet, le premier coup-d'œil est toujours le plus frappant. (20)

Corinne ajoutoit à ces réflexions une observation qui les fortifioit encore; c'est que les sentiments religieux des Grecs et des Romains, les dispositions de leur ame en tout genre, ne pouvant être les nôtres, il nous est impossible de créer dans leur sens, d'inventer, pour ainsi dire, sur leur terrain. L'on peut les imiter à force d'étude: mais comment le génie trouveroit-il tout son essor dans un travail où la mémoire et l'érudition sont si nécessaires? Il n'en est pas de même des sujets qui appartiennent à notre propre histoire, ou à notre propre religion. Les peintres peuvent en avoir eux-mêmes l'inspiration personnelle; ils sentent ce qu'ils peignent, ils peignent ce qu'ils ont vu. La vie leur sert pour imaginer la vie; mais, en se transportant dans l'antiquité, il faut qu'ils inventent d'après les livres et les statues. Enfin Corinne trouvoit que les tableaux pieux faisoient à l'ame un bien que rien ne pouvoit remplacer, et qu'ils supposoient dans l'artiste un saint enthousiasme qui se confond avec le génie, le renouvelle, le ranime, et peut seul le soutenir contre les dégoûts de la vie et les injustices des hommes.

Oswald recevoit, sous quelques rapports, une impression différente. D'abord il étoit presque scandalisé de voir représenter en peinture, comme l'a fait Michel-Ange, la figure de la Divinité même, revêtue de traits mortels. Il croyoit que la pensée n'osoit lui donner des formes, et qu'on trouvoit à peine au fond de son ame une idée assez intellectuelle, assez éthérée, pour l'élever jusqu'à l'Etre suprême; et quant aux sujets tirés de l'Ecriture sainte, il lui sembloit que l'expression et les images dans ce genre de tableaux laissoient beaucoup à desirer. Il croyoit, avec Corinne, que la méditation religieuse est le

sentiment le plus intime que l'homme puisse éprouver ; et, sous ce rapport, il est celui qui fournit aux peintres les plus grands mystères de la physionomie et du regard : mais la religion réprimant tous les mouvements du cœur qui ne naissent pas immédiatement d'elle, les figures des saints et des martyrs ne peuvent être très-variées. Le sentiment de l'humilité, si noble devant le ciel, affoiblit l'énergie des passions terrestres, et donne nécessairement de la monotonie à la plupart des sujets religieux. Quand Michel-Ange, avec son terrible talent, a voulu peindre ces sujets, il en a presque altéré l'esprit, en donnant à ses prophètes une expression redoutable et puissante qui en fait des Jupiters plutôt que des saints. Souvent aussi il se sert, comme le Dante, des images du paganisme, et mêle la mythologie à la religion chrétienne. Une des circonstances les plus admirables de l'établissement du christianisme, c'est l'état vulgaire des apôtres qui l'ont prêché, l'asservissement et la misère du peuple juif, dépositaire pendant long-temps des promesses qui annonçoient le Christ. Ce contraste entre la petitesse des moyens et la grandeur du résultat est très-beau moralement : mais en peinture, où les moyens seuls peuvent paroître, les sujets chrétiens doivent être moins éclatants que ceux qui sont tirés des temps héroïques et fabuleux. Parmi les arts, la musique seule peut être purement religieuse. La peinture ne sauroit se contenter d'une expression aussi rêveuse et aussi vague que celle des sons. Il est vrai que l'heureuse combinaison des couleurs et du clair-obscur produit, si l'on peut s'exprimer ainsi, un effet musical dans la peinture : mais, comme elle représente la vie, on lui demande l'expression des passions dans toute leur énergie et leur diversité. Sans doute il faut choisir, parmi les faits historiques, ceux qui sont assez connus pour qu'il ne faille point d'étude pour les comprendre ; car l'effet produit par les tableaux doit être immédiat et rapide, comme tous les plaisirs causés par les beaux-arts ; mais quand les faits historiques sont aussi populaires que les sujets religieux, ils ont sur eux l'avantage de la variété des situations et des sentiments qu'ils retracent.

Lord Nelvil pensoit aussi qu'on devoit de préférence représenter en tableaux les scènes de tragédie, ou les fictions poétiques les plus touchantes, afin que tous les plaisirs de l'imagination et de l'ame fussent réunis. Corinne combattit encore cette opinion, quelque séduisante qu'elle fût. Elle étoit convaincue que l'empiètement d'un art sur l'autre leur nuisoit mutuellement. La sculpture perd les avantages qui lui sont particuliers, quand elle aspire aux groupes de la peinture ; la peinture, quand elle veut atteindre à l'expression dramatique.

Les arts sont bornés dans leurs moyens, quoique sans bornes dans leurs effets. Le génie ne cherche point à combattre ce qui est dans l'essence des choses; sa supériorité consiste, au contraire, à la deviner. — Vous, mon cher Oswald, dit Corinne, vous n'aimez pas les arts en eux-mêmes, mais seulement à cause de leurs rapports avec le sentiment ou l'esprit. Vous n'êtes ému que par ce qui vous retrace les peines du cœur. La musique et la poésie conviennent à cette disposition; tandis que les arts qui parlent aux yeux, bien que leur signification soit idéale, ne plaisent et n'intéressent que lorsque notre ame est tranquille, et notre imagination tout-à-fait libre. Il ne faut pas, non plus, pour les goûter, la gaîté qu'inspire la société, mais la sérénité que fait naître un beau jour, un beau climat. Il faut sentir, dans ces arts qui représentent les objets extérieurs, l'harmonie universelle de la nature; et quand notre ame est troublée, nous n'avons plus en nous-mêmes cette harmonie: le malheur l'a détruite. — Je ne sais, répondit Oswald, si je ne cherche dans les beaux-arts que ce qui peut rappeler les souffrances de l'ame; mais je sais bien au moins que je ne puis supporter d'y trouver la représentation des douleurs physiques. Ma plus forte objection, continua-t-il, contre les sujets chrétiens en peinture, c'est le sentiment pénible que fait éprouver l'image du sang, des blessures, des supplices, bien que le plus noble enthousiasme ait animé les victimes. Philoctète est peut-être le seul sujet tragique dans lequel les maux physiques puissent être admis. Mais de combien de circonstances poétiques ces maux cruels ne sont-ils pas entourés! ce sont les flèches d'Hercule qui les ont causés: le fils d'Esculape doit les guérir; enfin cette blessure se confond presque avec le ressentiment moral qu'elle fait naître dans celui qui en est atteint, et ne peut exciter aucune impression de dégoût. Mais la figure du possédé, dans le superbe tableau de la Transfiguration, par Raphaël, est une image désagréable, et qui n'a nullement la dignité des beaux-arts. Il faut qu'ils nous découvrent le charme de la douleur, comme la mélancolie de la prospérité: c'est l'idéal de la destinée humaine qu'ils doivent représenter dans chaque circonstance particulière. Rien ne tourmente plus l'imagination, que des plaies sanglantes, ou des convulsions nerveuses. Il est impossible que dans de semblables tableaux l'on ne cherche et l'on ne craigne pas en même temps de trouver l'exactitude de l'imitation. L'art qui ne consisteroit que dans cette imitation, quel plaisir nous donneroit-il? Il est plus horrible ou moins beau que la nature même, dès l'instant qu'il aspire seulement à lui ressembler.

— Vous avez raison, Mylord, dit Corinne, de désirer qu'on

écarte des sujets chrétiens les images pénibles ; elles n'y sont pas nécessaires. Mais avouez cependant que le génie, et le génie de l'ame, sait triompher de tout. Voyez cette communion de saint Jérôme, par le Dominiquin. Le corps du vénérable mourant est livide et décharné ; c'est la mort qui se soulève : mais dans ce regard est la vie éternelle, et toutes les misères du monde ne sont là que pour disparoître devant le pur éclat d'un sentiment religieux. Cependant, cher Oswald, continua Corinne, bien que je ne sois pas de votre avis en tout, je veux vous montrer que, même en différant, nous avons tou jours quelque analogie. J'ai essayé ce que vous desirez, dans la galerie de tableaux que des artistes de mes amis m'ont composée, et dont j'ai moi-même esquissé quelques dessins. Vous y verrez les défauts et les avantages des sujets de peinture que vous aimez. Cette galerie est dans ma maison de campagne, à Tivoli. Le temps est assez beau pour la voir ; voulez-vous que nous y allions demain ? Et comme elle attendoit qu'Oswald y consentît, il lui dit : — Mon amie, pouvez-vous douter de ma réponse ? Ai-je un autre bonheur dans ce monde, une autre idée que vous ? Et ma vie, que j'ai trop affranchie peut-être de toute occupation, comme de tout intérêt, n'est-elle pas uniquement remplie par le bonheur de vous entendre et de vous voir ? —

CHAPITRE IV.

Ils partirent donc le lendemain pour Tivoli. Oswald con duisoit lui-même les quatre chevaux qui les traînoient, et il se plaisoit dans la rapidité de leur course : rapidité qui semble accroître la vivacité du sentiment de l'existence ; et cette impression est douce à côté de ce qu'on aime. Il dirigeoit la voiture avec une attention extrême, dans la crainte que le moindre accident ne pût arriver à Corinne. Il avoit ces soins protecteurs qui sont le plus doux lien de l'homme avec la femme. Corinne n'étoit point, comme la plupart des femmes, facilement effrayée par les dangers possibles d'une route ; mais il lui étoit si doux de remarquer la sollicitude d'Oswald, qu'elle souhaitoit presque d'avoir peur, afin d'être rassurée par lui.

Ce qui donnoit, comme on le verra dans la suite, un si grand

ascendant à lord Nelvil sur le cœur de son amie, c'étoient les contrastes inattendus qui prêtoient à toute sa manière d'être un charme particulier. Tout le monde admiroit son esprit et la grace de sa figure; mais il devoit intéresser surtout une personne qui, réunissant en elle, par un accord singulier, la constance à la mobilité, se plaisoit dans les impressions tout-à-la-fois variées et fidèles. Jamais il n'étoit occupé que de Corinne; et cette occupation même prenoit sans cesse des caractères différents: tantôt la réserve y dominoit, tantôt l'abandon; tantôt une douceur parfaite; tantôt une amertume sombre, qui prouvoit la profondeur des sentiments, mais qui mêloit le trouble à la confiance, et faisoit naître sans cesse une émotion nouvelle. Oswald, intérieurement agité, cherchoit à se contenir au dehors; et celle qui l'aimoit, occupée à le deviner, trouvoit dans ce mystère un intérêt continuel. On eût dit que les défauts mêmes d'Oswald étoient faits pour relever ses agréments. Un homme, quelque distingué qu'il eût été, mais dont le caractère n'eût point offert de contradiction ni de combats, n'auroit pas ainsi captivé l'imagination de Corinne. Elle avoit une sorte de peur d'Oswald qui l'asservissoit à lui; il régnoit sur son ame par une bonne et par une mauvaise puissance, par ses qualités, et par l'inquiétude que ces qualités mal combinées pouvoient inspirer: enfin, il n'y avoit pas de sécurité dans le bonheur que donnoit lord Nelvil; et peut-être faut-il expliquer par ce tort même l'exaltation de la passion de Corinne; peut-être ne pouvoit elle aimer à ce point que celui qu'elle craignoit de perdre. Un esprit supérieur, une sensibilité aussi ardente que délicate, pouvoit se lasser de tout, excepté de l'homme vraiment extraordinaire, dont l'ame constamment ébranlée ressembloit au ciel même, qui se montre tantôt serein, tantôt couvert de nuages. Oswald, toujours vrai, toujours profond et passionné, étoit néanmoins souvent prêt à renoncer à l'objet de sa tendresse, parce qu'une longue habitude de la peine lui faisoit croire qu'il ne pouvoit y avoir que du remords et de la souffrance dans les affections trop vives du cœur.

Lord Nelvil et Corinne, dans leur course à Tivoli, passèrent devant les ruines du palais d'Adrien et du jardin immense qui l'entouroit. Ce prince avoit réuni dans son jardin les productions les plus rares, les chefs-d'œuvre les plus admirables, des pays conquis par les Romains. On y voit encore aujourd'hui quelques pierres éparses qui s'appellent l'*Egypte*, l'*Inde* et l'*Asie*. Plus loin étoit la retraite où Zénobie, reine de Palmyre, a terminé ses jours. Elle n'a pas soutenu, dans l'adversité, la grandeur de sa destinée; elle n'a su, ni, comme un

homme, mourir pour la gloire, ni, comme une femme, mourir plutôt que de trahir son ami.

Enfin, ils découvrirent Tivoli, qui fut la demeure de tant d'hommes célèbres, de Brutus, d'Auguste, de Mécène, de Catulle, mais surtout la demeure d'Horace ; car ce sont ses vers qui ont illustré ce séjour. La maison de Corinne étoit bâtie au-dessus de la cascade bruyante du Téverone : au haut de la montagne, en face de son jardin, étoit le temple de la Sibylle. C'est une belle idée qu'avoient les anciens de placer les temples au sommet des lieux élevés. Ils dominoient sur la campagne, comme les idées religieuses sur toute autre pensée. Ils inspiroient plus d'enthousiasme pour la nature, en annonçant la Divinité dont elle émane, et l'éternelle reconnoissance des générations successives envers elle. Le paysage, de quelque point de vue qu'on le considérât, faisoit tableau avec le temple, qui étoit là comme le centre ou l'ornement de tout. Les ruines répandent un singulier charme sur la campagne d'Italie. Elles ne rappellent pas, comme les édifices modernes, le travail et la présence de l'homme : elles se confondent avec les arbres, avec la nature ; elles semblent en harmonie avec le torrent solitaire, image du temps qui les a faites ce qu'elles sont. Les plus belles contrées du monde, quand elles ne retracent aucun souvenir, quand elles ne portent l'empreinte d'aucun événement remarquable, sont dépourvues d'intérêt, en comparaison des pays historiques. Quel lieu pouvoit mieux convenir à l'habitation de Corinne, en Italie, que le séjour consacré à la Sibylle, à la mémoire d'une femme animée par une inspiration divine ! La maison de Corinne étoit ravissante : elle étoit ornée avec l'élégance du goût moderne ; et cependant le charme d'une imagination qui se plaît dans les beautés antiques, s'y faisoit sentir. L'on y remarquoit une rare intelligence du bonheur, dans le sens le plus élevé de ce mot, c'est-à-dire, en le faisant consister dans tout ce qui ennoblit l'ame, excite la pensée et vivifie le talent.

En se promenant avec Corinne, Oswald s'aperçut que le souffle du vent avoit un son harmonieux, et répandoit dans l'air des accords qui sembloient venir du balancement des fleurs, de l'agitation des arbres, et prêter une voix à la nature. Corinne lui dit que c'étoient des harpes éoliennes que le vent faisoit résonner, et qu'elle avoit placées dans quelques grottes du jardin, pour remplir l'atmosphère de sons, aussi-bien que de parfums. Dans cette demeure délicieuse, Oswald étoit inspiré par le sentiment le plus pur. Ecoutez, dit-il à Corinne ; jusqu'à ce jour j'éprouvois du remords, en étant heureux près de

vous : mais à présent, je me dis que c'est mon père qui vous a envoyée vers moi, pour que je ne souffre plus sur cette terre. C'est lui que j'avois offensé ; et c'est lui cependant dont les prières dans le ciel ont obtenu ma grâce. Corinne, s'écria t-il en se jetant à ses genoux, je suis pardonné ; je le sens à ce calme innocent et doux qui règne dans mon ame. Tu peux, sans crainte, t'unir à mon sort ; il n'aura plus rien de fatal. — Eh bien ! dit Corinne, jouissons encore quelque temps de cette paix du cœur qui nous est accordée. Ne touchons pas à la destinée ; elle fait tant de peur, quand on veut s'en mêler, quand on tâche d'obtenir plus qu'elle ne donne ! Ah, mon ami ! ne changeons rien, puisque nous sommes heureux. —

Lord Nelvil fut blessé à cette réponse de Corinne. Il pensoit qu'elle devoit comprendre qu'il étoit prêt à lui tout dire, a lui tout promettre, si, dans ce moment, elle lui confioit son histoire ; et cette manière de l'éviter encore, l'offensa en l'affligeant ; il n'aperçut pas qu'un sentiment de délicatesse empêchoit Corinne de profiter de l'émotion d'Oswald pour le lier par un serment. Peut-être, d'ailleurs, est-il dans la nature d'un amour profond et vrai de redouter un moment solennel, quelque desiré qu'il soit, et de ne changer qu'en tremblant l'espérance contre le bonheur même. Oswald, loin d'en juger ainsi, se persuada que Corinne, tout en l'aimant, desiroit de conserver son indépendance, et qu'elle éloignoit attentivement tout ce qui pouvoit amener une union indissoluble. Cette pensée lui fit éprouver une irritation douloureuse ; et, prenant aussitôt un air froid et contenu, il suivit Corinne dans sa galerie de tableaux, sans prononcer un seul mot. Elle devina bien vite l'impression qu'elle avoit produite sur lui. Mais, connoissant sa fierté, elle n'osa pas lui dire ce qu'elle avoit remarqué : toutefois, en lui montrant ses tableaux, en lui parlant sur des idées générales, elle avoit une espérance vague de l'adoucir, qui donnoit à sa voix un charme plus touchant, alors même qu'elle ne prononçoit que des paroles indifférentes.

Sa galerie étoit composée de tableaux d'histoire, de tableaux sur des sujets poétiques et religieux, et de paysages. Il n'y en avoit point qui fussent composés d'un très-grand nombre de figures. Ce genre présente sans doute de grandes difficultés ; mais il donne moins de plaisir. Les beautés qu'on y trouve, sont trop confuses ou trop détaillées. L'unité d'intérêt, ce principe de vie dans les arts, comme dans tout, y est nécessairement morcelée. Le premier des tableaux historiques représentoit Brutus dans une méditation profonde, assis au pied de la statue de Rome. Dans le fond, des esclaves portent ses deux fils sans vie, qu'il a lui-même condamnés à mort ; et de

l'autre côté du tableau la mère et les sœurs s'abandonnent au désespoir : les femmes sont heureusement dispensées du courage qui fait sacrifier les affections du cœur. La statue de Rome, placée près de Brutus, est une belle idée : c'est elle qui dit tout. Cependant comment pourroit-on savoir, sans une explication, que c'est Brutus l'ancien, qui vient d'envoyer ses fils au supplice ? et néanmoins il est impossible de caractériser cet événement plus qu'il ne l'est dans ce tableau. L'on aperçoit dans l'éloignement Rome simple encore, sans édifices, sans ornements, mais bien grande comme patrie, puisqu'elle inspire un tel sacrifice. — Sans doute, dit Corinne à lord Nelvil, quand je vous ai nommé Brutus, toute votre ame s'est attachée à ce tableau ; mais vous auriez pu le voir, sans en deviner le sujet. Et cette incertitude, qui existe presque toujours dans les tableaux historiques, ne mêle-t-elle pas le tourment d'une énigme aux jouissances des beaux-arts, qui doivent être si faciles et si claires ?

J'ai choisi ce sujet, parce qu'il rappelle la plus terrible action que l'amour de la patrie ait inspirée. Le pendent de ce tableau, c'est Marius épargné par le Cimbre, qui ne peut se résoudre à tuer ce grand homme : la figure de Marius est imposante ; le costume du Cimbre, l'expression de sa physionomie, sont très-pittoresques. C'est la deuxième époque de Rome, lorsque les lois n'existoient plus, mais quand le génie exerçoit encore un grand empire sur les circonstances. Vient ensuite celle où les talents et la gloire n'attiroient que le malheur et l'insulte. Le troisième tableau que voici, représente Bélisaire portant sur ses épaules son jeune guide, mort en demandant l'aumône pour lui. Bélisaire, aveugle et mendiant, est ainsi récompensé par son maître ; et, dans l'univers qu'il a conquis, il n'a plus d'autre emploi que de porter dans la tombe les tristes restes du pauvre enfant qui seul ne l'avoit point abandonné. Cette figure de Bélisaire est admirable ; et depuis les peintres anciens, on n'en a guère fait d'aussi belles. L'imagination du peintre, comme celle d'un poète, a réuni tous les genres de malheur ; et peut-être même y en a-t-il trop pour la pitié : mais qui nous dit que c'est Bélisaire ? Ne faut-il pas être fidèle à l'histoire pour la rappeler ; et quand on y est fidele, est-elle assez pittoresque ? Après ces tableaux, qui représentent dans Brutus les vertus qui ressemblent au crime ; dans Marius, la gloire, cause des malheurs ; dans Bélisaire, les services payés par les persécutions les plus noires ; enfin, toutes les misères de la destinée humaine, que les événements de l'histoire racontent chacun à sa manière, j'ai placé deux tableaux de l'ancienne école, qui soulagent un peu l'ame oppressée

en rappelant la religion qui a consolé l'univers asservi et déchiré, la religion qui donnoit une vie au fond du cœur, quand tout au dehors n'étoit qu'oppression et silence. Le premier est de l'Albane : il a peint le Christ enfant, endormi sur la croix. Voyez quelle douceur, quel calme dans ce visage ! quelles idées pures il rappelle ! comme il fait sentir que l'amour divin n'a rien à craindre de la douleur ni de la mort ! Le Titien est l'auteur du second tableau ; c'est Jésus-Christ succombant sous le fardeau de la croix. Sa mère vient au-devant de lui ; elle se jette à genoux, en l'apercevant. Admirable respect d'une mère pour les malheurs et les vertus célestes de son fils ! Quel regard que celui du Christ ! quelle divine résignation, et cependant quelle souffrance, et quelle sympathie, par cette souffrance, avec le cœur de l'homme ! Voilà sans doute le plus beau de mes tableaux : c'est celui vers lequel je reporte sans cesse mes regards, sans pouvoir jamais épuiser l'émotion qu'il me cause. Viennent ensuite, continua Corinne, les tableaux dramatiques tirés de quatre grands poètes. Jugez avec moi, Mylord, de l'effet qu'ils produisent. Le premier représente Enée dans les Champs-Elysées, lorsqu'il veut s'approcher de Didon. L'ombre indignée s'éloigne, et s'applaudit de ne plus porter dans son sein le cœur qui battroit encore d'amour à l'aspect du coupable. La couleur vaporeuse des ombres, et la pâle nature qui les environne, font contraste avec l'air de vie d'Enée et de la Sibylle qui le conduit. Mais c'est un jeu de l'artiste que ce genre d'effet ; et la description du poète est nécessairement bien supérieure à ce que l'on peut en peindre. J'en dirai autant du tableau que voici : Clorinde mourante et Tancrède. Le plus grand attendrissement qu'il puisse causer, c'est de rappeler les beaux vers du Tasse, lorsque Clorinde pardonne à son ennemi qui l'adore, et qui vient de lui percer le sein. C'est nécessairement subordonner la peinture à la poésie, que de la consacrer à des sujets traités par les grands poètes : car il reste de leurs paroles une impression qui efface tout ; et presque toujours les situations qu'ils ont choisies tirent leur plus grande force du développement des passions et de leur éloquence, tandis que la plupart des effets pittoresques naissent d'une beauté calme, d'une expression simple, d'une attitude noble, d'un moment de repos enfin, digne d'être indéfiniment prolongé, sans que le regard s'en lasse jamais.

Votre terrible Shakspeare, Mylord, continua Corinne, a fourni le sujet du troisième tableau dramatique. C'est Macbeth, l'invincible Macbeth, qui, prêt à combattre Macduff, dont il a fait périr la femme et les enfants, apprend que l'oracle des sorcières s'est accompli, que la forêt de Birnam paroît

s'avancer vers Dunsinane, et qu'il se bat avec un homme né depuis la mort de sa mère. Macbeth est vaincu par le sort, mais non par son adversaire. Il tient le glaive d'une main désespérée : il sait qu'il va mourir ; mais il veut essayer si la force humaine ne pourroit pas triompher du destin. Certainement il y a dans cette tête une belle expression de désordre et de fureur, de trouble et d'énergie : mais à combien de beautés du poète cependant ne faut-il pas renoncer ! Peut-on peindre Macbeth précipité dans le crime par les prestiges de l'ambition, qui s'offrent à lui sous la forme de la sorcellerie ? Comment exprimer la terreur qu'il éprouve ? cette terreur qui se concilie cependant avec une bravoure intrépide. Peut-on caractériser le genre de superstition qui l'opprime, cette croyance sans dignité, cette fatalité de l'enfer qui pèse sur lui, son mépris de la vie, son horreur de la mort ? Sans doute la physionomie de l'homme est le plus grand des mystères ; mais cette physionomie, fixée dans un tableau, ne peut guère exprimer que les profondeurs d'un sentiment unique. Les contrastes, les luttes, les événements enfin, appartiennent à l'art dramatique. La peinture peut difficilement rendre ce qui est successif : le temps ni le mouvement n'existent pas pour elle.

La Phèdre de Racine a fourni le sujet du quatrième tableau, dit Corinne en le montrant à lord Nelvil. Hippolyte, dans toute la beauté de la jeunesse et de l'innocence, repousse les accusations perfides de sa belle-mère ; le héros Thésée protége encore son épouse coupable, qu'il entoure de son bras vainqueur. Phèdre porte sur son visage un trouble qui glace d'effroi ; et sa nourrice, sans remords, l'encourage dans son crime. Hippolyte, dans ce tableau, est peut-être plus beau que dans Racine même ; il y ressemble davantage au Méléagre antique, parce que nul amour pour Aricie ne dérange l'impression de sa noble et sauvage vertu : mais est-il possible de supposer que Phèdre, en présence d'Hippolyte, pût soutenir son mensonge, qu'elle le vît innocent et persécuté, et ne tombât point à ses pieds ? Une femme offensée peut outrager ce qu'elle aime, en son absence ; mais quand elle le voit, il n'y a plus dans son cœur que de l'amour. Le poète n'a jamais mis en scène Hippolyte avec Phèdre, depuis que Phèdre l'a calomnié : le peintre devoit les réunir pour rassembler, comme il l'a fait, toutes les beautés des contrastes ; mais n'est-ce pas une preuve qu'il y a toujours une telle différence entre les sujets poétiques et les sujets pittoresques, qu'il vaut mieux que les poètes fassent des vers d'après les tableaux, que les peintres des tableaux d'après les poètes ? L'imagination doit toujours précéder la pensée ; l'histoire de l'esprit humain nous le prouve.

Pendant que Corinne expliquoit ainsi ses tableaux à lord Nelvil, elle s'étoit arrêté plusieurs fois, espérant qu'il lui parleroit ; mais son ame blessée ne se trahissoit par aucun mot : seulement, chaque fois qu'elle exprimoit une idée sensible, il soupiroit et détournoit la tête, afin qu'elle ne vît pas combien, dans sa disposition actuelle, il étoit facilement ému. Corinne, oppressée par ce silence, s'assit en couvrant son visage de ses mains : lord Nelvil se promena quelque temps avec vivacité dans la chambre, puis il s'approcha de Corinne, et fut au moment de se plaindre, et de se livrer à ce qu'il éprouvoit ; mais un mouvement de fierté tout-à-fait invincible dans son caractère réprima son attendrissement, et il retourna vers les tableaux, comme s'il attendoit que Corinne achevât de les lui montrer : elle espéroit beaucoup de l'effet du dernier de tous ; et, faisant effort à son tour pour paroître calme, elle se leva, et dit : — Mylord, il me reste encore trois paysages à vous faire voir ; deux font allusion à quelques idées intéressantes : je n'aime pas beaucoup les scènes champêtres, qui sont fades en peinture comme des idylles, quand elles ne font aucune allusion à la fable ou à l'histoire. Ce qui vaut le mieux, ce me semble, en ce genre, c'est la manière de Salvator Rosa, qui représente, comme vous le voyez dans ce tableau, un rocher, des torrents et des arbres, sans un seul être vivant, sans que seulement le vol d'un oiseau rappelle l'idée de la vie. L'absence de l'homme au milieu de la nature excite des réflexions profondes. Que seroit cette terre ainsi délaissée? œuvre sans but, et cependant œuvre encore si belle, dont la mystérieuse impression ne s'adresseroit qu'à la Divinité !

Enfin, voici les deux tableaux où, selon moi, l'histoire et la poésie sont heureusement unies au paysage. (21) L'un représente le moment où Cincinnatus est invité par les consuls à quitter sa charrue pour commander les armées romaines. C'est tout le luxe du Midi que vous verrez dans ce paysage, son abondante végétation, son ciel brûlant, cet air riant de toute la nature, qui se retrouve dans la physionomie même des plantes : et cet autre tableau qui fait contraste avec celui-ci, c'est le fils de Caïrbar endormi sur la tombe de son père. Il attend depuis trois jours et trois nuits le barde qui doit rendre les honneurs à la mémoire des morts. Ce barde est aperçu dans le lointain, descendant de la montagne ; l'ombre du père plane sur les nuages ; la campagne est couverte de frimas ; les arbres, quoique dépouillés, sont agités par les vents, et leurs branches mortes et leurs feuilles desséchées suivent encore la direction de l'orage. —

Oswald jusqu'alors avoit conservé du ressentiment contre ce

qui s'étoit passé dans le jardin : mais, à l'aspect de ce tableau, le tombeau de son père et les montagnes d'Ecosse se retracèrent à sa pensée, et ses yeux se remplirent de larmes. Corinne prit sa harpe, et devant ce tableau, elle se mit à chanter les romances écossaises dont les simples notes semblent accompagner le bruit du vent qui gémit dans les vallées. Elle chanta les adieux d'un guerrier, en quittant sa patrie et sa maîtresse ; et ce mot jamais (*no more*), un des plus harmonieux et des plus sensibles de la langue anglaise, Corinne le prononçoit avec l'expression la plus touchante. Oswald ne résista point à l'émotion qui l'oppressoit ; et l'un et l'autre s'abandonnèrent sans contrainte à leurs larmes. — Ah ! s'écria lord Nelvil, cette patrie, qui est la mienne, ne dit-elle rien à ton cœur ? Me suivrois-tu dans ces retraites peuplées par mes souvenirs ? Serois-tu la digne compagne de ma vie, comme tu en es le charme et l'enchantement ? — Je le crois, répondit Corinne, je le crois, puisque je vous aime. — Au nom de l'amour et de la pitié, ne me cachez plus rien, dit Oswald. — Vous le voulez, interrompit Corinne ; j'y souscris. Ma promesse est donnée : je n'y mets qu'une condition, c'est que vous ne me demanderez pas de l'accomplir avant l'époque prochaine de nos solennités religieuses. Au moment où je vais décider de mon sort, l'appui du ciel ne m'est-il pas plus que jamais nécessaire ? — Va, s'écria lord Nelvil, si ce sort dépend de moi, Corinne, il n'est plus douteux. — Vous le croyez, reprit-elle, je n'ai pas la même confiance ; mais enfin, je vous en conjure, ayez pour ma foiblesse la condescendance que je desire. — Oswald soupira sans accorder ni refuser le délai demandé. — Partons maintenant, dit Corinne, et retournons à la ville. Comment vous rien taire dans cette solitude ! et si ce que j'ai à vous dire devoit vous détacher de moi, faudroit-il que sitôt.... Partons ; Oswald, vous reviendrez ici ; quoi qu'il arrive, mes cendres y reposeront. — Oswald, attendri, troublé, obéit à Corinne. Il revint avec elle, et pendant la route ils ne se parlèrent presque pas. De temps en temps ils se regardoient avec une affection qui disoit tout ; mais néanmoins un sentiment de mélancolie régnoit au fond de leur ame quand ils arrivèrent au milieu de Rome.

LIVRE IX.

LA FETE POPULAIRE ET LA MUSIQUE

CHAPITRE Ier.

C'ÉTOIT le jour de la fête la plus bruyante de l'annee, à la fin du carnaval, lorsqu'il prend au peuple romain comme une fièvre de joie, comme une fureur d'amusement, dont on ne trouve point d'exemple ailleurs. Toute la ville se déguise : à peine reste-t-il aux fenêtres des spectateurs sans masque, pour regarder ceux qui en ont ; et cette gaîté commence tel jour à point nommé, sans que les événements publics ou particuliers de l'année empêchent presque jamais personne de se divertir à cette époque.

C'est là qu'on peut juger de toute l'imagination des gens du peuple. L'italien est plein de charmes, même dans leur bouche. Alfieri disoit qu'il alloit à Florence, sur le marché public, pour apprendre le bon italien. Rome a le même avantage ; et ces deux villes sont peut-être les seules du monde où le peuple parle si bien, que l'amusement de l'esprit peut se rencontrer à tous les coins des rues.

Le genre de gaîte qui brille dans les auteurs des arlequinades et de l'opéra-bouffe, se trouve très-communément même parmi les hommes sans éducation. Dans ces jours de carnaval, où l'exagération et la caricature sont admises, il se passe entre les masques les scènes les plus comiques.

Souvent une gravité grotesque contraste avec la vivacité des Italiens ; et l'on diroit que leurs vêtements bizarres leur inspirent une dignité qui ne leur est pas naturelle. D'autres fois ils font voir une connoissance si singulière de la mythologie, dans les déguisements qu'ils arrangent, qu'on croiroit les anciennes fables encore populaires à Rome. Plus souvent ils se moquent des divers états de la société, avec une plaisanterie pleine de force et d'originalité. La nation paroît mille fois plus distinguée dans ses jeux que dans son histoire. La langue italienne se prête à toutes les nuances de la gaîté, avec une

facilité qui ne demande qu'une légère inflexion de voix, une terminaison un peu différente, pour accroître ou diminuer, ennoblir ou travestir le sens des paroles. Elle a surtout de la grâce dans la bouche des enfants. L'innocence de cet âge et la malice naturelle de la langue font un contraste très-piquant. (22) Enfin on pourroit dire que c'est une langue qui va d'elle-même, qui exprime sans qu'on s'en mêle, et paroît presque toujours avoir plus d'esprit que celui qui la parle.

Il n'y a ni luxe ni bon goût dans la fête du carnaval ; une sorte de pétulance universelle la fait ressembler aux bacchanales de l'imagination, mais de l'imagination seulement : car les Romains sont en général très-sobres, et même assez sérieux, les derniers jours du carnaval exceptés. On fait en tout genre des découvertes subites dans le caractère des Italiens, et c'est ce qui contribue à leur donner la réputation d'hommes rusés. Il y a sans doute une grande habitude de feindre dans ce pays, qui a supporté tant de jougs différents ; mais ce n'est pas à la dissimulation qu'il faut toujours attribuer le passage rapide d'une manière d'être à l'autre. Une imagination inflammable en est souvent la cause. Les peuples qui ne sont que raisonnables ou spirituels peuvent aisément s'expliquer et se prévoir ; mais tout ce qui tient à l'imagination est inattendu. Elle saute les intermédiaires ; un rien peut la blesser, et quelquefois elle est indifférente à ce qui devroit le plus l'émouvoir. Enfin, c'est en elle-même que tout se passe, et l'on ne peut calculer ses impressions d'après ce qui les cause.

On ne comprend pas du tout, par exemple, d'où vient l'amusement que les grands seigneurs romains trouvent à se promener en voiture, d'un bout du *corso* à l'autre, des heures entières, soit pendant les jours du carnaval, soit les autres jours de l'année. Rien ne les dérange de cette habitude. Il y a aussi, parmi les masques, des hommes qui se promènent le plus ennuyeusement du monde, dans le costume le plus ridicule, et qui, tristes arlequins et taciturnes polichinelles, ne disent pas une parole pendant toute la soirée, mais ont, pour ainsi dire, leur conscience de carnaval satisfaite, quand ils n'ont rien négligé pour se divertir.

On trouve à Rome un genre de masques qui n'existe point ailleurs. Ce sont les masques pris d'après les figures des statues antiques, et qui de loin imitent une parfaite beauté : souvent les femmes perdent beaucoup en les quittant. Mais cependant cette immobile imitation de la vie, ces visages de cire ambulants, quelque jolis qu'ils soient, font une sorte de peur. Les grands seigneurs montrent un assez grand luxe de

voitures les derniers jours du carnaval; mais le plaisir de cette fête, c'est la foule et la confusion: c'est comme un souvenir des Saturnales; toutes les classes de Rome sont mêlées ensemble: les plus graves magistrats se promènent assidument, et presque officiellement, dans leur carrosse, au milieu des masques; toutes les fenêtres sont décorées; toute la ville est dans les rues: c'est véritablement une fête populaire. Le plaisir du peuple ne consiste ni dans les spectacles, ni dans les festins qu'on lui donne, ni dans la magnificence dont il est témoin. Il ne fait aucun excès de vin ni de nourriture; il s'amuse seulement d'être mis en liberté, et de se trouver au milieu des grands seigneurs, qui se divertissent à leur tour de se trouver au milieu du peuple. C'est surtout le raffinement et la délicatesse des plaisirs qui mettent une barrière entre les différentes classes; c'est aussi la recherche du goût et la perfection de l'éducation. Mais, en Italie, les rangs en ce genre ne sont pas marqués d'une manière très-sensible: et le pays est plus distingué par le talent naturel et l'imagination de tous, que par la culture d'esprit des premières classes. Il y a donc, pendant le carnaval, un mélange complet de rangs, de manières et d'esprits; et la foule, et les cris, et les bons mots, et les dragées dont on inonde indistinctement les voitures qui passent, confondent tous les êtres mortels ensemble, remettent la nation pêle-mêle, comme s'il n'y avoit plus d'ordre social.

Corinne et lord Nelvil, tous les deux rêveurs et pensifs, arrivèrent au milieu de ce tumulte. Ils en furent d'abord étourdis; car rien ne paroît plus singulier que cette activité des plaisirs bruyants, quand l'ame est tout entière recueillie en elle-même. Ils s'arrêtèrent à la place du Peuple, pour monter sur l'amphithéâtre près de l'obélisque, d'où l'on voit la course des chevaux. Au moment où ils descendirent de leur calèche, le comte d'Erfeuil les aperçut, et prit à part Oswald, pour lui parler.

— Ce n'est pas bien, lui dit-il, de vous montrer ainsi publiquement, arrivant seul de la campagne avec Corinne: vous la compromettrez; et qu'en ferez-vous après? — Je ne crois pas, répondit lord Nelvil, que je compromette Corinne, en montrant l'attachement qu'elle m'inspire; mais si cela étoit vrai, je serois trop heureux que le dévouement de ma vie....— Ah! pour heureux, interrompit le comte d'Erfeuil, je n'en crois rien; on n'est heureux que par ce qui est convenable. La société a, quoi qu'on fasse, beaucoup d'empire sur le bonheur; et ce qu'elle n'approuve pas, il ne faut jamais le faire. — On vivroit donc toujours pour ce que la société dira

de nous, reprit Oswald; et ce qu'on pense et ce qu'on sent ne serviroit jamais de guide! S'il en étoit ainsi, si l'on devoit s'imiter constamment les uns les autres, à quoi bon une ame et un esprit pour chacun? la Providence auroit pu s'épargner ce luxe. — C'est très-bien dit, reprit le comte d'Erfeuil, très-philosophiquement pensé: mais avec ces maximes-là l'on se perd; et quand l'amour est passé, le blâme de l'opinion reste. Moi qui vous parois léger, je ne ferai jamais rien qui puisse m'attirer la désapprobation du monde. On peut se permettre de petites libertés, d'aimables plaisanteries, qui annoncent de l'indépendance dans la manière de voir, pourvu qu'il n'y en ait pas dans la manière d'agir; car, quand cela touche au sérieux.... — Mais le sérieux, répondit lord Nelvil, c'est l'amour et le bonheur. — Non, non, interrompit le comte d'Erfeuil, ce n'est pas cela que je veux dire; ce sont de certaines convenances établies qu'il ne faut pas braver, sous peine de passer pour un homme bizarre, pour un homme.... enfin, vous m'entendez, pour un homme qui n'est pas comme les autres. — Lord Nelvil sourit; et sans humeur, comme sans peine, il plaisanta le comte d'Erfeuil sur sa frivole sévérité: il sentit avec joie que, pour la première fois, sur un sujet qui lui causoit tant d'émotion, le comte d'Erfeuil n'avoit pas eu la moindre influence sur lui. Corinne, de loin, avoit deviné tout ce qui se passoit: mais le sourire de lord Nelvil remit le câlme dans son cœur; et cette conversation du comte d'Erfeuil, loin de troubler Oswald, ni son amie, leur inspira des dispositions plus analogues à la fête.

La course des chevaux se préparoit. Lord Nelvil s'attendoit à voir une course semblable à celles d'Angleterre; mais il fut étonné d'apprendre que de petits chevaux barbes devoient courir tout seuls, sans cavaliers, les uns contre les autres. Ce spectacle attire singulièrement l'attention des Romains Au moment où il va commencer, toute la foule se range des deux côtés de la rue. La place du Peuple, qui étoit couverte de monde, est vide en un moment. Chacun monte sur les amphithéâtres qui entourent les obélisques; et des multitudes innombrables de têtes et d'yeux noirs sont tournées vers la barrière d'où les chevaux doivent s'élancer.

Ils arrivent sans bride et sans selle, seulement le dos couvert d'une étoffe brillante, et conduits par des palefreniers très-bien vêtus, qui mettent à leurs succès un intérêt passionné. On place les chevaux derrière la barrière; et leur ardeur pour la franchir est excessive. A chaque instant on les retient: ils se cabrent, ils hennissent, ils trépignent, comme s'ils étoient impatients d'une gloire qu'ils vont obtenir à eux

seuls, sans que l'homme les dirige. Cette impatience des chevaux, ces cris des palefreniers, font, du moment où la barrière tombe, un vrai coup de théâtre. Les chevaux partent, les palefreniers crient *place, place,* avec un transport inexprimable. Ils accompagnent leurs chevaux du geste et de la voix, aussi long-temps qu'ils peuvent les apercevoir. Les chevaux sont jaloux l'un de l'autre comme des hommes. Le pavé étincelle sous leurs pas, leur crinière vole, et leur desir de gagner le prix, ainsi abandonnés à eux-mêmes, est tel, qu'il en est qui, en arrivant, sont morts de la rapidité de leur course. On s'étonne de voir ces chevaux libres ainsi animés par des passions personnelles; cela fait peur, comme si c'étoit de la pensée sous cette forme d'animal. La foule rompt ses rangs quand les chevaux sont passés, et les suit en tumulte. Ils arrivent au palais de Venise, où est le but; et il faut entendre les exclamations des palefreniers dont les chevaux sont vainqueurs! Celui qui avoit gagné le premier prix se jeta à genoux devant son cheval, et le remercia, et le recommanda à saint Antoine, patron des animaux, avec un enthousiasme aussi sérieux en lui, que comique pour les spectateurs. (23)

C'est à la fin du jour, ordinairement, que les courses finissent. Alors commence un autre genre d'amusement beaucoup moins pittoresque, mais aussi très-bruyant. Les fenêtres sont illuminées. Les gardes abandonnent leur poste, pour se mêler eux-mêmes à la joie générale. Chacun prend alors un petit flambeau appelé *moccolo;* et l'on cherche mutuellement à se l'éteindre, en répétant le mot *ammazzare* (tuer,) avec une vivacité redoutable. (CHE LA BELLA PRINCIPESSA SIA AMMAZZATA! CHE IL SIGNORE ABBATE SIA AMMAZZATO!) *Que la belle princesse soit tuée! que le seigneur abbé soit tué!* crie-t-on d'un bout de la rue à l'autre. (24) La foule rassurée, parce qu'à cette heure on interdit les chevaux et les voitures, se précipite de tous les côtés; enfin, il n'y a plus d'autre plaisir que le tumulte et l'étourdissement. Cependant la nuit s'avance; le bruit cesse par degrés: le plus profond silence lui succède; et il ne reste plus de cette soirée que l'idée d'un songe confus, qui, changeant l'existence de chacun en un rêve, a fait oublier pour un moment, au peuple ses travaux, aux savants leurs études, aux grands seigneurs leur oisiveté.

CHAPITRE II.

Oswald, depuis son malheur, ne s'étoit pas encore senti le courage d'écouter la musique. Il redoutoit ces accords ravissants qui plaisent à la mélancolie, mais font un véritable mal, quand des chagrins réels nous oppressent. La musique réveille les souvenirs que l'on s'efforçoit d'apaiser. Lorsque Corinne chantoit, Oswald écoutoit les paroles qu'elle prononçoit ; il contemploit l'expression de son visage ; c'étoit d'elle uniquement qu'il étoit occupé : mais si dans les rues, le soir, plusieurs voix se réunissoient, comme cela arrive souvent en Italie, pour chanter les beaux airs des grands maîtres, il essayoit d'abord de rester pour les entendre ; puis il s'éloignoit, parce qu'une émotion si vive et si vague en même temps renouveloit toutes ses peines. Cependant on devoit donner à Rome, dans la salle du spectacle, un superbe concert, où les premiers chanteurs étoient réunis : Corinne engagea lord Nelvil à y venir avec elle ; et il y consentit, espérant que la présence de celle qu'il aimoit répandroit de la douceur sur tout ce qu'il pourroit éprouver.

En entrant dans sa loge, Corinne fut d'abord reconnue ; et le souvenir du Capitole ajoutant à l'intérêt qu'elle inspiroit ordinairement, la salle retentit d'applaudissements. De toutes parts on cria *vive Corinne !* et les musiciens eux-mêmes, électrisés par ce mouvement général, se mirent à jouer des fanfares de victoire : car le triomphe, quel qu'il soit, rappelle toujours aux hommes la guerre et les combats. Corinne fut vivement émue de ces témoignages universels d'admiration et de bienveillance. La musique, les applaudissements, les *bravo*, et cette impression indéfinissable que produit toujours une grande multitude d'hommes, quand ils expriment un même sentiment, lui causèrent un attendrissement profond, qu'elle cherchoit à contenir : mais ses yeux se remplirent de larmes, et les battements de son cœur soulevoient sa robe sur son sein. Oswald en ressentit de la jalousie ; et s'approchant d'elle, il lui dit à demi-voix : — Il ne faut pas, Madame, vous arracher à de tels succès ; ils valent l'amour, puisqu'ils font ainsi palpiter votre cœur. — Et en achevant ces mots, il alla se placer à l'extrémité de la loge de Corinne, sans attendre sa réponse. Elle fut cruellement troublée de ce qu'il venoit de lui dire, et dans l'instant il lui ravit tout le plaisir qu'elle avoit trouvé dans ces succès, dont elle aimoit qu'il fût témoin.

Le concert commença : qui n'a pas entendu le chant

italien ne peut avoir l'idée de la musique. Les voix, en Italie ont cette mollesse et cette douceur qui rappelle et le parfum des fleurs et la pureté du ciel. La nature a destiné cette musique pour ce climat : l'une est comme un reflet de l'autre. Le monde est l'œuvre d'une seule pensée, qui s'exprime sous mille formes différentes. Les Italiens, depuis des siècles, aiment la musique avec transport. Le Dante, dans le poème du Purgatoire, rencontre un des meilleurs chanteurs de son temps : il lui demande un de ses airs délicieux ; et les ames ravies s'oublient en l'écoutant, jusqu'à ce que leur gardien les rappelle. Les chrétiens, comme les païens, ont étendu l'empire de la musique après la mort. De tous les beaux-arts, c'est celui qui agit le plus immédiatement sur l'ame. Les autres la dirigent vers telle ou telle idée ; celui-là seul s'adresse à la source intime de l'existence, et change en entier la disposition intérieure. Ce qu'on a dit de la grâce divine, qui tout-à-coup transforme les cœurs, peut, humainement parlant, s'appliquer à la puissance de la mélodie ; et parmi les pressentiments de la vie à venir, ceux qui naissent de la musique ne sont point à dédaigner.

Le gaîté même que la musique *bouffe* sait si bien exciter, n'est point une gaîté vulgaire qui ne dise rien à l'imagination. Au fond de la joie qu'elle donne, il y a des sensations poétiques, une rêverie agréable, que les plaisanteries parlées ne sauroient jamais inspirer. La musique est un plaisir si passager, on le sent tellement s'échapper à mesure qu'on l'éprouve, qu'une impression mélancolique se mêle à la gaîté qu'elle cause ; mais aussi, quand elle exprime la douleur, elle fait encore naître un sentiment doux. Le cœur bat plus vite en l'écoutant : la satisfaction que cause la régularité de la mesure, en rappelant la brièveté du temps, donne le besoin d'en jouir. Il n'y a plus de vide, il n'y a plus de silence autour de vous ; la vie est remplie, le sang coule rapidement ; vous sentez en vous-même le mouvement que donne une existence active, et vous n'avez point à craindre, au-dehors de vous, les obstacles qu'elle rencontre.

La musique double l'idée que nous avons des facultés de notre ame ; quand on l'entend, on se sent capable des plus nobles efforts. C'est par elle qu'on marche à la mort avec enthousiasme ; elle a cette heureuse impuissance de n'exprimer aucun sentiment bas, aucun artifice, aucun mensonge. Le malheur même, dans le langage de la musique, est sans amertume, sans déchirement, sans irritation. La musique soulève doucement le poids qu'on a presque toujours sur le cœur, quand on est capable d'affections sérieuses et profondes ;

ce poids qui se confond quelquefois avec le sentiment même de l'existence, tant la douleur qu'il cause est habituelle: il semble qu'en écoutant des sons purs et délicieux on est prêt à saisir le secret du Créateur, à pénétrer le mystère de la vie. Aucune parole ne peut exprimer cette impression; car les paroles se traînent après les impressions primitives, comme les traducteurs en prose sur les pas des poètes. Il n'y a que le regard qui puisse en donner quelque idée; le regard de ce qu'on aima, long-temps attaché sur vous, et pénétrant par degrés tellement dans votre cœur, qu'il faut à la fin baisser les yeux pour se dérober à un bonheur si grand: ainsi le rayon d'une autre vie consumeroit l'être mortel qui voudroit le considérer fixement.

La justesse admirable de deux voix parfaitement d'accord produit, dans les duo des grands maîtres d'Italie, un attendrissement délicieux, mais qui ne pourroit se prolonger sans une sorte de douleur: c'est un bien-être trop grand pour la nature humaine; et l'ame vibre alors comme un instrument à l'unisson, que briseroit une harmonie trop parfaite. Oswald étoit resté obstinément loin de Corinne, pendant la première partie du concert; mais lorsque le duo commença, presque à demi-voix, accompagné par les instruments à vent qui faisoient entendre doucement des sons plus purs encore que la voix même, Corinne couvrit son visage de son mouchoir, et son émotion l'absorboit tout entière: elle pleuroit sans souffrir; elle aimoit sans rien craindre. Sans doute l'image d'Oswald étoit presente à son cœur; mais l'enthousiasme le plus noble se mêloit à cette image, et des pensées confuses erroient en foule dans son ame: il eût fallu borner ses pensées pour les rendre distinctes. On dit qu'un prophète, en une minute, parcourut sept régions différentes des cieux. Celui qui conçut ainsi tout ce qu'un instant peut renfermer, avoit sûrement entendu les accords d'une belle musique à côté de l'objet qu'il aimoit. Oswald en sentit la puissance; son ressentiment s'apaisa par degrés. L'attendrissement de Corinne expliqua tout, justifia tout; il se rapprocha doucement, et Corinne l'entendit respirer auprès d'elle, dans le moment le plus enchanteur de cette musique céleste. C'en étoit trop; la tragédie la plus pathétique n'auroit pas excité dans son cœur autant de trouble, que ce sentiment intime de l'émotion profonde qui les pénétroit tous deux en même temps, et que chaque instant, chaque son nouveau, exaltoit toujours davantage. Les paroles que l'on chante, ne sont pour rien dans cette émotion; à peine quelques mots et d'amour et de mort dirigent-ils de temps en temps la réflexion: mais plus souvent

le vague de la musique se prête à tous les mouvements de l'ame; et chacun croit retrouver dans cette mélodie, comme dans l'astre pur et tranquille de la nuit, l'image de ce qu'il souhaite sur la terre.

— Sortons, dit Corinne à lord Nelvil; je me sens près de m'évanouir. — Qu'avez-vous? lui dit Oswald avec inquiétude; vous pâlissez; venez à l'air avec moi, venez. — Et ils sortirent ensemble. Corinne étoit soutenue par le bras d'Oswald, et sentoit ses forces revenir en s'appuyant sur lui. Ils s'approchèrent tous les deux d'un balcon; et Corinne, vivement émue, dit à son ami: — Cher Oswald, je vais vous quitter pour huit jours. — Que dites-vous? interrompit-il. — Tous les ans, reprit-elle, à l'approche de la semaine sainte, je vais passer quelque temps dans un couvent de religieuses, pour me préparer à la solennité de Pâques. — Oswald n'opposa rien à ce dessein; il savoit qu'à cette époque la plupart des dames romaines se livrent aux pratiques les plus sévères, sans pour cela s'occuper très-sérieusement de religion le reste de l'année: mais il se rappela que Corinne professoit un culte différent du sien, et qu'ils ne pouvoient prier ensemble. — Que n'êtes-vous, s'écria-t-il, de la même religion, du même pays que moi! — Et puis il s'arrêta, après avoir prononcé ce vœu. — Notre ame et notre esprit n'ont-ils pas la même patrie? répondit Corinne. — C'est vrai, répondit Oswald; mais je n'en sens pas moins avec douleur tout ce qui nous sépare. — Et cette absence de huit jours lui serroit tellement le cœur, que les amis de Corinne étant venus la rejoindre, il ne prononça pas un seul mot de toute la soirée.

CHAPITRE III.

Oswald alla le lendemain de bonne heure chez Corinne, inquiet de ce qu'elle lui avoit dit. Sa femme de chambre vint au devant de lui, et lui remit un billet de sa maîtresse, qui lui annonçoit qu'elle s'étoit retirée dans le couvent le matin même, comme elle l'en avoit prévenu, et qu'elle ne le reverroit qu'après le vendredi saint. Elle lui avouoit qu'elle n'avoit pas eu le courage de lui dire la veille qu'elle s'éloignoit le lendemain. Oswald fut surpris comme par un coup inattendu. Cette maison, où il avoit toujours vu Corinne, et qui étoit

devenue si solitaire, lui causa l'impression la plus pénible. Il voyoit là sa harpe, ses livres, ses dessins, tout ce qui l'entouroit habituellement; mais elle n'y étoit plus. Un frisson douloureux s'empara d'Oswald: il se rappela la chambre de son père; et il fut forcé de s'asseoir, car il ne pouvoit plus se soutenir.

— Il se pourroit donc, s'écria-t-il, que j'apprisse ainsi sa perte! cet esprit si animé, ce cœur si vivant, cette figure si brillante de fraîcheur et de vie, pourroient être frappés par la foudre; et la tombe de la jeunesse seroit aussi muette que celle des vieillards! Ah! quelle illusion que le bonheur! Quel moment dérobé à ce temps inflexible qui veille toujours sur sa proie! Corinne! Corinne! il ne falloit pas me quitter; c'étoit votre charme qui m'empêchoit de réfléchir; tout se confondoit dans ma pensée, ébloui que j'étois par les moments heureux que je passois avec vous: à présent me voilà seul, à présent je me retrouve, et toutes mes blessures vont se rouvrir. — Et il appeloit Corinne avec une sorte de désespoir, qu'on ne pouvoit attribuer à une si courte absence, mais à l'angoisse habituelle de son cœur, que Corinne elle seule avoit le pouvoir de soulager. La femme de chambre de Corinne rentra: elle avoit entendu les gémissements d'Oswald; et touchée de ce qu'il regrettoit ainsi sa maîtresse, elle lui dit: — Mylord, je veux vous consoler en trahissant un secret de ma maîtresse; j'espère qu'elle me pardonnera. Venez dans sa chambre à coucher, vous y verrez votre portrait. — Mon portrait! s'écria-t-il. — Elle y a travaillé de mémoire, reprit Thérésine (c'étoit le nom de la femme de chambre de Corinne); elle s'est levée, depuis huit jours, à cinq heures du matin, pour l'avoir fini avant d'aller à son couvent. —

Oswald vit ce portrait, qui étoit très-ressemblant, et peint avec une grâce parfaite: ce témoignage de l'impression qu'il avoit produite sur Corinne, le pénétra de la plus douce émotion. En face de ce portrait, il y avoit un tablëau charmant qui représentoit la Vierge; et l'oratoire de Corinne etoit devant ce tableau. Ce mélange singulier d'amour et de religion se trouve chez la plupart des femmes italiennes, avec des circonstances beaucoup plus extraordinaires encore que dans l'appartement de Corinne; car, libre comme elle l'étoit, le souvenir d'Oswald ne s'unissoit dans son ame qu'aux espérances et aux sentiments les plus purs: mais cependant, placer ainsi l'image de celui qu'on aime vis-à-vis d'un emblème de la Divinité, et se préparer à la retraite dans un couvent, par huit jours consacrés à tracer cette image, c'étoit un trait qui caractérisoit les femmes italiennes en général, plutôt que Corinne en particulier. Leur genre de dévotion suppose plus

d'imagination et de sensibilité que de sérieux dans l'ame ou de sévérité dans les principes; et rien n'étoit plus contraire aux idées d'Oswald sur la manière de concevoir et de sentir la religion: néanmoins, comment auroit-il pu blâmer Corinne, dans le moment même où il recevoit une si touchante preuve de son amour?

Ses regards parcouroient avec émotion cette chambre où il entroit pour la première fois. Au chevet du lit de Corinne, il vit le portrait d'un homme âgé, mais dont la figure n'avoit point le caractère d'une physionomie italienne. Deux bracelets étoient attachés près de ce portrait, l'un fait avec des cheveux noirs et blancs, et l'autre avec des cheveux d'un blond admirable; et ce qui parut à lord Nelvil un hasard singulier, ces cheveux étoient parfaitement semblables à ceux de Lucile Edgermond, qu'il avoit remarqués très-attentivement, il y avoit trois ans, à cause de leur rare beauté. Oswald considéroit ces bracelets et ne disoit pas un mot; car, interroger Thérésine sur sa maîtresse étoit indigne de lui. Mais Thérésine, croyant deviner ce qui occupoit Oswald, et voulant écarter de lui tout soupçon de jalousie, se hâta de lui dire que, depuis onze ans qu'elle étoit attachée à Corinne, elle lui avoit toujours vu porter ces bracelets, et qu'elle savoit que c'étoient des cheveux de son père, de sa mère et de sa sœur. — Il y a onze ans que vous êtes avec Corinne, dit lord Nelvil; vous savez donc.... — et puis il s'interrompit tout-à-coup en rougissant, honteux de la question qu'il alloit commencer, et sortit précipitamment de la maison, pour ne pas dire un mot de plus.

En s'en allant il se retourna plusieurs fois pour apercevoir encore les fenêtres de Corinne; mais quand il eut perdu de vue son habitation, il éprouva une tristesse nouvelle pour lui, celle que cause la solitude. Il essaya d'aller le soir dans une grande société de Rome: il cherchoit la distraction; car, pour trouver du charme dans la rêverie, il faut, dans le bonheur comme dans le malheur, être en paix avec soi-même.

Le monde fut bientôt insupportable à lord Nelvil; il comprit encore mieux tout le charme, tout l'intérêt que Corinne savoit répandre sur la société, en remarquant quel vide y laissoit son absence: il essaya de parler à quelques femmes, qui lui répondirent ces insipides phrases dont on est convenu, pour n'exprimer avec vérité ni ses sentiments ni ses opinions, si toutefois celles qui s'en servent ont en ce genre quelque chose à cacher. Il s'approcha de plusieurs groupes d'hommes qui, à leurs gestes et à leur voix, sembloient s'entretenir avec chaleur sur quelque objet important: il entendit discuter les

plus misérables intérêts, de la manière la plus commune. Il s'assit alors, pour considérer à son aise cette vivacité sans but et sans cause, qui se retrouve dans la plupart des assemblées nombreuses; et néanmoins en Italie la médiocrité est assez bonne personne: elle a peu de vanité, peu de jalousie, beaucoup de bienveillance pour les esprits supérieurs; et si elle fatigue de son poids, elle ne blesse du moins presque jamais par ses prétentions.

C'étoit dans ces mêmes assemblées cependant qu'Oswald avoit trouvé tant d'intérêt peu de jours auparavant; le léger obstacle qu'opposoit le grand monde à son entretien avec Corinne, le soin qu'elle mettoit à revenir vers lui, dès qu'elle avoit été suffisamment polie envers les autres, l'intelligence qui existoit entre eux sur les observations que la société leur suggéroit, le plaisir qu'avoit Corinne à causer devant Oswald, à lui adresser indirectement des réflexions dont lui seul comprenoit le véritable sens, varioient tellement la conversation, qu'à toutes les places de ce même salon, Oswald se retraçoit des moments doux, piquants, agréables, qui lui avoient fait croire que ces assemblées mêmes étoient amusantes. — Ah! dit-il en s'en allant, ici, comme dans tous les lieux du monde, c'est elle seule qui donne la vie: allons plutôt dans les endroits les plus déserts, jusqu'à ce qu'elle revienne. Je sentirai moins douloureusement son absence, lorsqu'il n'y aura rien autour de moi qui ressemble à du plaisir.

LIVRE X.

LA SEMAINE SAINTE.

CHAPITRE Ier.

Oswald passa le jour suivant dans les jardins de quelques couvents d'hommes. Il alla d'abord au couvent des Chartreux, et s'arrêta quelque temps avant d'y entrer, pour considérer deux lions égyptiens qui sont à peu de distance de la porte. Ces lions ont une expression remarquable de force et de repos; il y a quelque chose dans leur physionomie qui n'appartient ni à l'animal ni à l'homme : ils semblent une puissance de la nature; et l'on conçoit, en les voyant, comment les dieux du paganisme pouvoient être représentés sous cet emblème.

Le couvent des Chartreux est bâti sur les débris des thermes de Dioclétien; et l'église qui est à côté du couvent est décorée avec les colonnes de granit qu'on y a trouvées debout. Les moines qui habitent ce couvent, les montrent avec empressement; ils ne tiennent plus au monde que par l'intérêt qu'ils prennent aux ruines. La manière de vivre des Chartreux suppose, dans les hommes qui sont capables de la mener, ou un esprit extrêmement borné, ou la plus noble et la plus continuelle exaltation des sentiments religieux; cette succession de jours sans variété d'événements rappelle ce vers fameux de Gilbert :

> Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

Il semble que la vie ne serve là qu'à contempler la mort. La mobilité des idées, avec une telle uniformité d'existence, seroit le plus cruel des supplices. Au milieu du cloître s'élèvent quatre cyprès. Cet arbre noir et silencieux, que le vent même agite difficilement, n'introduit pas le mouvement dans ce séjour. Entre les cyprès, il y a une fontaine d'où sort un peu d'eau que l'on entend à peine, tant le jet en est foible et lent : on diroit que c'est la clepsydre qui convient à cette solitude, où le temps fait si peu de bruit. Quelquefois la lune

y pénètre avec sa pâle lumière ; et son absence et son retour sont un événement dans cette vie monotone.

Ces hommes qui existent ainsi, sont pourtant les mêmes à qui la guerre et toute son activité suffiroient à peine, s'ils y étoient accoutumés. C'est un sujet inépuisable de réflexion, que les différentes combinaisons de la destinée humaine sur la terre. Il se passe dans l'intérieur de l'ame mille accidents, il se forme mille habitudes, qui font de chaque individu un monde et son histoire. Connoître un autre parfaitement, seroit l'etude d'une vie entière : qu'est-ce donc qu'on entend par connoître les hommes ? les gouverner, cela se peut ; mais les comprendre, Dieu seul le sait.

Oswald, du couvent des Chartreux, se rendit au couvent de Saint-Bonaventure, bâti sur les ruines du palais de Néron : là où tant de crimes se sont commis sans remords, de pauvres moines, tourmentés par des scrupules de conscience, s'imposent des supplices cruels pour les plus légères fautes. — *Nous espérons seulement*, disoit un de ces religieux, *qu'à l'instant de la mort nos péchés n'auront pas excédé nos pénitences.* — Lord Nelvil, en entrant dans ce couvent, heurta contre une trappe, et il en demanda l'usage. — *C'est par-là qu'on nous enterre,* dit l'un des plus jeunes religieux, que la maladie du mauvais air avoit déjà frappé. Les habitants du Midi craignant beaucoup la mort, l'on s'étonne d'y trouver des institutions qui la rappellent à ce point ; mais il est dans la nature d'aimer à se livrer à l'idée même que l'on redoute. Il y a comme un enivrement de tristesse, qui fait à l'ame le bien de la remplir tout entière.

Un antique sarcophage d'un jeune enfant sert de fontaine à ce couvent. Le beau palmier dont Rome se vante, est le seul arbre du jardin de ces moines ; mais ils ne font point d'attention aux objets extérieurs. Leur discipline est trop rigoureuse pour laisser à leur esprit aucun genre de liberté. Leurs regards sont abattus, leur démarche est lente ; ils ne font plus en rien usage de leur volonté. Ils ont abdiqué le gouvernement d'eux-mêmes, tant cet empire *fatigue son triste possesseur !* Ce séjour néanmoins n'agit pas fortement sur l'ame d'Oswald : l'imagination ce révolte contre une intention si manifeste de lui présenter le souvenir de la mort sous toutes les formes. Quand ce souvenir se rencontre d'une manière inattendue, quand c'est la nature qui nous en parle, et non pas l'homme, l'impression que nous en recevons est bien plus profonde.

Des sentiments doux et calmes s'emparèrent de l'ame d'Oswald, lorsqu'au coucher du soleil il entra dans le jardin de

San Giovanni e Paolo. Les moines de ce couvent sont soumis à des pratiques moins sévères ; et leur jardin domine toutes les ruines de l'ancienne Rome. On voit de là le Colisée, le Forum, tous les arcs de triomphe encore debout, les obélisques, les colonnes. Quel beau site pour un tel asile ! Les solitaires se consolent de n'être rien, en considérant les monuments élevés par tous ceux qui ne sont plus. Oswald se promena long-temps sous les ombrages du jardin de ce couvent, si rares en Italie. Ces beaux arbres interrompent un moment la vue de Rome, comme pour redoubler l'émotion qu'on éprouve en la revoyant. C'étoit à l'heure de la soirée où l'on entend toutes les cloches de Rome sonner l'*Ave Maria :*

> . . . . . . squilla di lontano,
> Che paja il giorno pianger che' si muore.
>
> DANTE.

Et le son de l'airain, dans l'éloignement, paroît plaindre le jour qui se meurt. La prière du soir sert à compter les heures. En Italie l'on dit : *Je vous verrai une heure avant, une heure après, l'Ave Maria ;* et les époques du jour ou de la nuit sont ainsi religieusement désignées. Oswald jouit alors de l'admirable spectacle du soleil, qui vers le soir descend lentement au milieu des ruines, et semble pour un moment se soumettre au déclin comme les ouvrages des hommes. Oswald sentit renaître en lui toutes ses pensées habituelles. Corinne elle-même avoit trop de charmes, promettoit trop de bonheur pour l'occuper en ce moment. Il cherchoit l'ombre de son père au milieu des ombres célestes qui l'avoient accueillie. Il lui sembloit qu'à force d'amour il animeroit de ses regards les nuages qu'il considéroit, et parviendroit à leur faire prendre la forme sublime et touchante de son immortel ami : il espéroit enfin que ses vœux obtiendroient du ciel je ne sais quel souffle pur et bienfaisant, qui ressembleroit à la bénédiction d'un père.

CHAPITRE II.

Le desir de connoître et d'étudier la religion de l'Italie décida lord Nelvil à chercher l'occasion d'entendre quelques-uns des prédicateurs qui font retentir les églises de Rome pendant le carême. Il comptoit les jours qui devoient le

réunir à Corinne ; et, tant que duroit son absence, il ne vouloit rien voir qui pût appartenir aux beaux-arts, rien qui reçût son charme de l'imagination. Il ne pouvoit supporter l'émotion de plaisir que donnent les chefs-d'œuvre, quand il n'étoit pas avec Corinne ; il ne se pardonnoit le bonheur que lorsqu'il venoit d'elle : la poésie, la peinture, la musique, tout ce qui embellit la vie par de vagues espérances, lui faisoit mal partout ailleurs qu'à ses côtés.

C'est le soir, et avec les lumières presque éteintes, que les prédicateurs à Rome se font entendre, pendant la semaine sainte, dans les églises. Toutes les femmes alors sont vêtues de noir, en mémoire de la mort de Jésus-Christ ; et il y a quelque chose de bien touchant dans ce deuil anniversaire, renouvelé tant de fois depuis tant de siècles. C'est donc avec une émotion véritable que l'on arrive au milieu de ces belles églises, où les tombeaux préparent si bien à la prière : mais le prédicateur dissipe presque toujours cette émotion en peu d'instants.

Sa chaire est une assez longue tribune, qu'il parcourt d'un bout à l'autre avec autant d'agitation que de régularité. Il ne manque jamais de partir au commencement d'une phrase, et de revenir à la fin, comme le balancier d'une pendule ; et cependant il fait tant de gestes, il a l'air si passionné, qu'on le croiroit capable de tout oublier. Mais c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, une fureur systématique, telle qu'on en voit beaucoup en Italie, où la vivacité des mouvements extérieurs n'indique souvent qu'une émotion superficielle. Un crucifix est suspendu à l'extrémité de la chaire : le prédicateur le détache, le baise, le presse sur son cœur, et puis le remet à sa place avec un très-grand sang-froid, quand la période pathétique est achevée. Il y a aussi un moyen de faire effet, dont les prédicateurs ordinaires se servent assez souvent, c'est le bonnet carré qu'ils portent sur la tête; ils l'ôtent et le remettent avec une rapidité inconcevable. L'un d'eux s'en prenoit à Voltaire, et surtout à Rousseau, de l'irréligion du siècle. Il jetoit son bonnet au milieu de la chaire, le chargeoit de représenter Jean-Jacques, et en cette qualité il le haranguoit, et lui disoit : *Eh bien, philosophe genevois, qu'avez-vous à objecter à mes arguments ?* — Il se taisoit alors quelques moments, comme pour attendre la réponse ; et le bonnet ne répondant rien, il le remettoit sur sa tête, et terminoit l'entretien par ces mots : *A présent que vous êtes convaincu, n'en parlons plus.*

Ces scènes bizarres se renouvellent souvent parmi les prédicateurs à Rome ; car le véritable talent en ce genre y est

très rare. La religion est respectée en Italie comme une oi toute-puissante ; elle captive l'imagination par les pratiques et les cérémonies : mais on s'y occupe beaucoup moins en chaire de la morale que du dogme ; et l'on n'y pénètre point, par les idées religieuses, dans le fond du cœur humain. L'éloquence de la chaire, ainsi que beaucoup d'autres branches de la littérature, est donc absolument livrée aux idées communes, qui ne peignent rien, qui n'expriment rien. Une pensée nouvelle causeroit presque une sorte de rumeur dans ces esprits tellement ardents et paresseux tout-à-la-fois, qu'ils ont besoin de l'uniformité pour se calmer, et qu'ils l'aiment parce qu'elle les repose. Il y a dans les sermons une sorte d'étiquette pour les idées et les phrases. Les unes viennent presque toujours à la suite des autres ; et cet ordre seroit dérangé si l'orateur, parlant d'après lui-même, cherchoit dans son ame ce qu'il faut dire. La philosophie chrétienne, celle qui cherche l'analogie de la religion avec la nature humaine, est aussi peu connue des prédicateurs italiens que toute autre philosophie. Penser sur la religion les scandaliseroit presque autant que de penser contre ; tant ils sont accoutumés à la routine dans ce genre.

Le culte de la Vierge est particulièrement cher aux Italiens et à toutes les nations du Midi ; il semble s'allier, de quelque manière, à ce qu'il y a de plus pur et de plus sensible dans l'affection pour les femmes. Mais les mêmes formes de rhétorique exagérées se retrouvent encore dans tout ce que les prédicateurs disent à ce sujet ; et l'on ne conçoit pas comment leurs gestes et leurs discours ne changent pas constamment en plaisanteries ce qu'il y a de plus sérieux. On ne rencontre presque jamais en Italie, dans l'auguste fonction de la chaire, un accent vrai, ni une parole naturelle.

Oswald, lassé de la monotonie la plus fatigante de toutes, celle d'une véhémence affectée, voulut aller au Colisée, pour entendre le capucin qui devoit y prêcher en plein air, au pied de l'un des autel. qui désignent, dans l'intérieur de l'enceinte, ce qu'on appelle *la route de la Croix.* Quel plus beau sujet pour l'éloquence que l'aspect de ce monument, que cette arène où les martyrs ont succédé aux gladiateurs ! Mais il ne faut rien espérer, à cet égard, du pauvre capucin, qui ne connoît de l'histoire des hommes que sa propre vie. Néanmoins, si l'on parvient à ne pas écouter son mauvais sermon, on se sent ému par les divers objets dont il est entouré. La plupart de ses auditeurs sont de la confrérie des Camaldules ; ils se revêtent, pendant les exercices religieux, d'une espèce de robe grise qui couvre entièrement la tête et tout le corps,

et ne laisse que deux petites ouvertures pour les yeux : c'est ainsi que les ombres pourroient être représentées. Ces hommes, ainsi cachés sous leurs vêtements, se prosternent la face contre terre et se frappent la poitrine. Quand le prédicateur se jette à genoux en criant *miséricorde et pitié !* le peuple qui l'environne se jette aussi à genoux, et répète ce même cri, qui va se perdre sous les vieux portiques du Colisée. Il est impossible de ne pas éprouver alors une émotion profondément religieuse : cet appel de la douleur à la bonté, de la terre au ciel, remue l'ame jusque dans son sanctuaire le plus intime. Oswald tressaillit au moment où tous les assistants se mirent à genoux ; il resta debout, pour ne pas professer un culte qui n'étoit pas le sien ; mais il lui en coûtoit de ne pas s'associer publiquement aux mortels, quels qu'ils fussent, qui se prosternoient devant Dieu. Hélas ! en effet, est-il une invocation à la pitié céleste qui ne convienne pas également à tous les hommes ?

Le peuple avoit été frappé de la belle figure de lord Nelvil et de ses manières étrangères, mais il ne fut pas scandalisé de ce qu'il ne se mettoit pas à genoux ; il n'y a point de peuple plus tolérant que les Romains : ils sont accoutumés à ce qu'on ne vienne chez eux que pour voir et pour observer ; et, soit fierté, soit indolence, ils ne cherchent à faire partager leurs opinions à personne. Ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que, pendant la semaine sainte surtout, il en est beaucoup parmi eux qui s'infligent des pénitences corporelles ; et, pendant qu'ils se donnent des coups de discipline, la porte de l'église est ouverte, on peut y entrer, cela leur est égal. C'est un peuple qui ne s'occupe pas des autres ; il ne fait rien pour être regardé, il ne s'abstient de rien parce qu'on le regarde : il marche toujours à son but ou à son plaisir, sans se douter qu'il y ait un sentiment qui s'appelle la vanité, pour lequel il n'y a ni plaisir ni but, excepté le besoin d'être applaudi.

CHAPITRE III.

On a souvent parlé des cérémonies de la semaine sainte à Rome. Tous les étrangers viennent exprès pendant le carême, pour jouir de ce spectacle ; et comme la musique de la chapelle Sixtine et l'illumination de Saint-Pierre sont des

beautés uniques dans leur genre, il est naturel qu'elles attirent vivement la curiosité : mais l'attente n'est pas également satisfaite par les cérémonies proprement dites. Le dîner des douze apôtres, servi par le pape, leurs pieds lavés par lui, enfin les diverses coutumes de ces temps solennels rappellent toutes des idées touchantes; mais mille circonstances inévitables nuisent souvent à l'intérêt et à la dignité de ce spectacle. Tous ceux qui y contribuent, ne sont pas également recueillis, également occupés d'idées pieuses : ces cérémonies, tant de fois répétées, sont devenues une sorte d'exercice machinal pour la plupart de ceux qui s'en mêlent; et les jeunes prêtres dépêchent le service des grandes fêtes avec une activité et une dextérité peu imposantes. Ce vague, cet inconnu, ce mystérieux qui convient tant à la religion, est tout-à-fait dissipé par l'espèce d'attention qu'on ne peut s'empêcher de donner à la manière dont chacun s'acquitte de ses fonctions. L'avidité des uns pour les mets qui leur sont présentés, et l'indifférence des autres pour les génuflexions qu'ils multiplient ou les prières qu'ils récitent, rendent souvent la fête peu solennelle.

Les anciens costumes qui servent encore aujourd'hui d'habillement aux ecclésiastiques, s'accordent mal avec la coiffure moderne : l'évêque grec, avec sa longue barbe, est celui dont le vêtement paroît le plus respectable. Les vieux usages aussi, tels que celui de faire la révérence comme les femmes, au lieu de saluer à la manière actuelle des hommes, produisent une impression peu sérieuse. L'ensemble enfin n'est pas en harmonie ; et l'antique et le nouveau s'y mêlent sans qu'on prenne aucun soin pour frapper l'imagination, et surtout pour éviter tout ce qui peut la distraire. Un culte éclatant et majestueux dans les formes extérieures, est certainement très-propre à remplir l'ame des sentiments les plus élevés; mais il faut prendre garde que les cérémonies ne dégénèrent en un spectacle, où l'on joue son rôle l'un vis-à-vis de l'autre, où l'on apprend ce qu'il faut faire, à quel moment il faut le faire, quand on doit prier, finir de prier, se mettre à genoux, se relever : la régularité des cérémonies d'une cour, introduite dans un temple, gêne le libre élan du cœur, qui donne seul à l'homme l'espérance de se rapprocher de la Divinité.

Ces observations sont assez généralement senties par les étrangers : mais les Romains, pour la plupart, ne se lassent point de ces cérémonies ; et tous les ans ils y trouvent un nouveau plaisir. Un trait singulier du caractère des Italiens, c'est que leur mobilité ne les porte point à l'inconstance, et

que leur vivacité ne leur rend point la variété nécessaire. Ils sont, en toute chose, patients et persévérants : leur imagination embellit ce qu'ils possèdent ; elle occupe leur vie, au lieu de la rendre inquiète : ils trouvent tout plus magnifique, plus imposant, plus beau que cela ne l'est réellement ; et tandis qu'ailleurs la vanité consiste à se montrer blasé, celle des Italiens, ou plutôt la chaleur et la vivacité qu'ils ont en eux-mêmes, leur fait trouver du plaisir dans le sentiment de l'admiration.

Lord Nelvil s'attendoit, d'après tout ce que les Romains lui avoient dit, à recevoir beaucoup plus d'effet par les cérémonies de la semaine sainte. Il regretta les nobles et simples fêtes du culte anglican. Il revint chez lui avec une impression pénible ; car rien n'est plus triste que de n'être pas ému par ce qui devroit nous émouvoir : on se croit l'ame desséchée ; on craint d'avoir perdu cette puissance d'enthousiasme, sans laquelle la faculté de penser ne serviroit plus qu'à dégoûter de la vie.

CHAPITRE IV.

Mais le vendredi saint rendit bientôt à lord Nelvil toutes les émotions religieuses qu'il regrettoit de n'avoir pas éprouvées les jours précédents. La retraite de Corinne alloit finir ; il attendoit le bonheur de la revoir : les douces espérances du sentiment s'accordent avec la piété ; il n'y a que la vie factice du monde qui puisse en détourner tout-à-fait. Oswald se rendit à la chapelle Sixtine, pour entendre le fameux *Miserere*, vanté dans toute l'Europe. Il arriva de jour encore, et vit ces peintures célèbres de Michel-Ange, qui représentent le Jugement dernier, avec toute la force effrayante de ce sujet, et du talent qui l'a traité. Michel-Ange s'étoit pénétré de la lecture du Dante ; et le peintre, comme le poète, représente des êtres mythologiques en présence de Jésus-Christ : mais il fait presque toujours du paganisme le mauvais principe ; et c'est sous la forme des démons qu'il caractérise les fables païennes. On aperçoit sur la voûte de la chapelle les Prophètes et les Sibylles, appelés en témoignage par les chrétiens ; *

* Teste David cum Sibyllâ.

une foule d'anges les entourent, et toute cette voûte ainsi peinte semble rapprocher le ciel de nous : mais ce ciel est sombre et redoutable ; le jour perce à peine à travers les vitraux, qui jettent sur les tableaux plutôt des ombres que des lumières ; l'obscurité agrandit encore les figures déjà si imposantes que Michel-Ange a tracées : l'encens, dont le parfum a quelque chose de funéraire, remplit l'air dans cette enceinte, et toutes les sensations préparent à la plus profonde de toutes, celle que la musique doit produire.

Pendant qu'Oswald étoit absorbé par les réflexions que faisoient naître tous les objets qui l'environnoient, il vit entrer dans la tribune des femmes, derrière la grille qui les sépare des hommes, Corinne, qu'il n'espéroit pas encore, Corinne, vêtue de noir, toute pâle de l'absence, et si tremblante, dès qu'elle aperçut Oswald, qu'elle fut obligée de s'appuyer sur la balustrade pour avancer : en ce moment le *Miserere* commença.

Les voix, parfaitement exercées à ce chant antique et pur, partent d'une tribune à l'origine de la voûte : on ne voit point ceux qui chantent ; la musique semble planer dans les airs ; à chaque instant la chute du jour rend la chapelle plus sombre : ce n'étoit plus cette musique voluptueuse et passionnée qu'Oswald et Corinne avoient entendue huit jours auparavant ; c'étoit une musique toute religieuse, qui conseilloit le renoncement à la terre. Corinne se jeta à genoux devant la grille, et resta plongée dans la plus profonde méditation ; Oswald lui-même disparut à ses yeux. Il lui sembloit que c'étoit dans un tel moment d'exaltation qu'on aimeroit à mourir, si la séparation de l'ame d'avec le corps ne s'accomplissoit point par la douleur ; si tout-à-coup un ange venoit enlever sur ses ailes le sentiment et la pensée, étincelles divines qui retourneroient vers leur source : la mort ne seroit, pour ainsi dire, alors qu'un acte spontané du cœur, qu'une prière plus ardente et mieux exaucée.

Le *Miserere*, c'est-à-dire, *ayez pitié de nous*, est un psaume composé de versets qui se chantent alternativement d'une manière très-différente. Tour-à-tour une musique céleste se fait entendre ; et le verset suivant, dit en récitatif, est murmuré d'un ton sourd et presque rauque : on diroit que c'est la réponse des caractères durs aux cœurs sensibles, que c'est le réel de la vie qui vient flétrir et repousser les vœux des ames généreuses ; et quand ce chœur si doux reprend, on renaît à l'espérance : mais lorsque le verset récité recommence, une sensation de froid saisit de nouveau ; ce n'est pas la terreur qui la cause, mais le découragement de l'enthousiasme. Enfin le dernier morceau, plus noble et plus touchant encore que

tous les autres, laisse au fond de l'ame une impression douce et pure : Dieu nous accorde cette même impression avant de mourir !

On éteint les flambeaux ; la nuit s'avance ; les figures des Prophètes et des Sibylles apparoissent comme des fantômes enveloppés du crépuscule. Le silence est profond ; la parole feroit un mal insupportable dans cet état de l'ame, où tout est intime et intérieur : et quand le dernier son s'éteint, chacun s'en va lentement et sans bruit ; chacun semble craindre de rentrer dans les intérêts vulgaires de ce monde.

Corinne suivit la procession qui se rendoit dans le temple de Saint-Pierre, qui n'est alors éclairé que par une croix illuminée : ce signe de douleur, seul resplendissant dans l'auguste obscurité de cet immense édifice, est la plus belle image du christianisme au milieu des ténèbres de la vie. Une lumière pâle et lointaine se projette sur les statues qui décorent les tombeaux. Les vivants qu'on aperçoit en foule sous ces voûtes, semblent des pygmées, en comparaison des images des morts. Il y a autour de la croix un espace éclairé par elle, où se prosternent le pape vêtu de blanc, et tous les cardinaux rangés derrière lui. Ils restent là près d'une demi-heure dans le plus profond silence ; et il est impossible de n'être pas ému par ce spectacle. On ne sait pas ce qu'ils demandent, on n'entend pas leurs secrets gémissements : mais ils sont vieux ; ils nous devancent dans la route de la tombe : quand nous passerons à notre tour dans cette terrible avant-garde, Dieu nous fera-t-il la grâce d'ennoblir assez la vieillesse, pour que le déclin de la vie soit les premiers jours de l'immortalité !

Corinne aussi, la jeune et belle Corinne, étoit à genoux derrière le cortége des prêtres, et la douce lumière qui eclairoit son visage, pâlissoit son teint sans affoiblir l'éclat de ses yeux. Oswald la contemploit ainsi comme un tableau ravissant et comme un être adoré. Quand sa prière fut finie, elle se leva ; lord Nelvil n'osoit l'approcher encore, respectant la méditation religieuse dans laquelle il la croyoit plongée : mais elle vint à lui la première avec un transport de bonheur ; et ce sentiment se répandant sur tout ce qu'elle faisoit, elle accueillit avec une gaîté vive ceux qui l'abordèrent dans Saint-Pierre, devenu tout-à-coup comme une grande promenade publique, où chacun se donne rendez-vous pour parler de ses affaires ou de ses plaisirs.

Oswald étoit étonné de cette mobilité qui faisoit succéder l'une à l'autre des impressions si différentes ; et bien qu'il fût heureux de la joie de Corinne, il étoit surpris de ne trouver en elle aucune trace des émotions de la journée : il ne concevoit

pas comment on permettoit que cette belle église fût, dans un jour si solennel, le café de Rome où l'on se rassembloit pour s'amuser; et, regardant Corinne au milieu de son cercle, parlant avec vivacité, et ne pensant point aux objets dont elle étoit entourée, il conçut un sentiment de défiance sur la légèreté dont elle pouvoit être capable: elle s'en aperçut à l'instant; et, se séparant brusquement de la société, elle prit le bras d'Oswald pour se promener avec lui dans l'église, et lui dit: — Je ne vous ai jamais entretenu de mes sentiments religieux; permettez qu'aujourd'hui je vous en parle, peut-être dissiperai-je ainsi les nuages que j'ai vus s'élever dans votre esprit.

CHAPITRE V.

La différence de nos religions, mon cher Oswald, continua Corinne, est cause du blâme secret que vous ne pouvez vous empêcher de me laisser voir. La vôtre est sévère et sérieuse; la nôtre est vive et tendre. On croit généralement que le catholicisme est plus rigoureux que le protestantisme, et cela peut être vrai dans les pays où la lutte a existé entre les deux religions; mais en Italie, nous n'avons point eu de dissensions religieuses, et en Angleterre vous en avez beaucoup éprouvé: il est résulté de cette différence, que le catholicisme a pris, en Italie, un caractère de douceur et d'indulgence, et que, pour détruire le catholicisme en Angleterre, la réformation s'est armée de la plus grande sévérité dans les principes et dans la morale. Notre religion, comme celle des anciens, anime les arts, inspire les poètes, fait partie, pour ainsi dire, de toutes les jouissances de notre vie, tandis que la vôtre, s'établissant dans un pays où la raison dominoit plus encore que l'imagination, a pris un caractère d'austérité morale dont elle ne s'écartera jamais. La nôtre parle au nom de l'amour; la vôtre, au nom du devoir. Nos principes sont libéraux; nos dogmes sont absolus: néanmoins, dans l'application, notre despotisme orthodoxe transige avec les circonstances particulières; et votre liberté religieuse fait respecter ses lois, sans aucune exception. Il est vrai que notre catholicisme impose à ceux qui sont entrés dans l'état monastique des pénitences très-dures: cet état, choisi librement, est un rapport mystérieux entre l'homme et la Divinité; mais la religion des séculiers, en

Italie, est une source habituelle d'émotions touchantes. L'amour, l'espérance et la foi sont les vertus principales de cette religion ; et toutes ces vertus annoncent et donnent le bonheur. Loin donc que nos prêtres nous interdisent en aucun temps le pur sentiment de la joie, ils nous disent que ce sentiment exprime notre reconnoissance envers les dons du Créateur. Ce qu'ils exigent de nous, c'est l'observation des principes qui prouvent notre respect pour notre culte et notre desir de plaire à Dieu ; c'est la charité pour les malheureux, et la repentance dans nos foiblesses. Mais ils ne se refusent point à nous absoudre, quand nous le leur demandons avec zè e ; et les attachements du cœur inspirent ici plus qu'ailleurs une indulgente pitié. Jésus-Christ n'a t-il pas dit de la Madelène : *Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé ?* Ces mots ont été prononcés sous un ciel aussi beau que le nôtre : ce même ciel implore pour nous la miséricorde de la Divinité.

— Corinne, répondit lord Nelvil, comment combattre des paroles si douces, et dont mon cœur a tant de besoin ! Mais je le ferai cependant, parce que ce n'est pas pour un jour que j'aime Corinne, et que j'espère avec elle un long avenir de bonheur et de vertu. La religion la plus pure est celle qui fait, du sacrifice de nos passions, et de l'accomplissement de nos devoirs, un hommage continuel à l'Etre suprême. La moralité de l'homme est son culte envers Dieu : c'est dégrader l'idée que nous avons du Créateur, que de lui supposer, dans ses rapports avec la créature, une volonté qui ne soit pas relative à son perfectionnement intellectuel. La paternité, cette noble image d'un maître souverainement bon, ne demande rien aux enfants que pour les rendre meilleurs ou plus heureux : comment donc s'imaginer que Dieu exigeroit de l'homme ce qui n'auroit pas l'homme même pour objet ! Aussi voyez quelle confusion il résulte, dans la tête de votre peuple, de l'habitude où il est d'attacher plus d'importance aux pratiques religieuses qu'aux devoirs de la morale : c'est après la semaine sainte, vous le savez, que se commet à Rome le plus grand nombre de meurtres. Le peuple se croit, pour ainsi dire, en fonds par le carême, et dépense en assassinats les trésors de sa pénitence. On a vu des criminels qui, tout dégouttants encore de meurtre, se faisoient scrupule de manger de la viande le vendredi ; et les esprits grossiers, à qui l'on a persuadé que le plus grand des crimes consiste à désobéir aux pratiques ordonnées par l'Eglise, épuisent leur conscience sur ce sujet, et considèrent la Divinité comme les gouvernements du monde, qui font plus de cas de la soumission à leur pou-

voir, que de toute autre vertu : ce sont des rapports de courtisan mis à la place du respect qu'inspire le Créateur, comme la source et la récompense d'une vie scrupuleuse et délicate. Le catholicisme italien, tout en démonstrations extérieures, dispense l'ame de la méditation et du recueillement. Quand le spectacle est fini, l'émotion cesse, le devoir est rempli ; et l'on n'est pas, comme chez nous, long-temps absorbé dans les pensées et les sentiments que fait naître l'examen rigoureux de sa conduite et de son cœur.

— Vous êtes sévère, mon cher Oswald, reprit Corinne ; ce n'est pas la première fois que je l'ai remarqué. Si la religion consistoit seulement dans la stricte observation de la morale, qu'auroit-elle de plus que la philosophie et la raison ? Et quels sentiments de piété se développeroient en nous, si notre principal but étoit d'étouffer les sentiments du cœur ? Les stoïciens en savoient presque autant que nous sur les devoirs et l'austérité de la conduite : mais ce qui n'est dû qu'au christianisme, c'est l'enthousiasme religieux qui s'unit à toutes les affections de l'ame ; c'est la puissance d'aimer et de plaindre ; c'est le culte de sentiment et d'indulgence qui favorise si bien l'essor de l'ame vers le ciel ! Que signifie la parabole de l'enfant prodigue, si ce n'est l'amour, l'amour sincère, préféré même à l'accomplissement le plus exact de tous les devoirs ? Il avoit quitté, cet enfant, la maison paternelle, et son frère y étoit resté ; il s'étoit plongé dans tous les plaisirs du monde, et son frère ne s'étoit pas écarté un instant de la régularité de la vie domestique : mais il revint, mais il pleura, mais il aima, et son père fit une fête pour son retour. Ah ! sans doute que, dans les mystères de notre nature, aimer, encore aimer, est ce qui nous est resté de notre héritage céleste. Nos vertus mêmes sont souvent trop compliquées avec la vie, pour que nous puissions toujours comprendre ce qui est bien, ce qui est mieux, et quel est le sentiment secret qui nous dirige et nous égare. Je demande à mon Dieu de m'apprendre à l'adorer, et je sens l'effet de mes prières par les larmes que je répands. Mais, pour se soutenir dans cette disposition, les pratiques religieuses sont plus nécessaires que vous ne pensez ; c'est une relation constante avec la Divinité ; ce sont des actions journalières sans rapport avec aucun des intérêts de la vie, et seulement dirigées vers le monde invisible. Les objets extérieurs aussi sont d'un grand secours pour la piété ; l'ame retombe sur elle-même, si les beaux-arts, les grands monuments, les chants harmonieux, ne viennent pas ranimer ce génie poétique. qui est aussi le génie religieux.

L'homme le plus vulgaire, lorsqu'il prie, lorsqu'il souffre, et qu'il espère dans le ciel, cet homme, dans ce moment, a quelque chose en lui qui s'exprimeroit comme Milton, comme Homère, ou comme Le Tasse, si l'éducation lui avoit appris a revêtir de paroles ses pensées. Il n'y a que deux classes d'hommes distinctes sur la terre, celle qui sent l'enthousiasme, et celle qui le méprise : toutes les autres différences sont le travail de la société. Celui-là n'a pas de mots pour ses sentiments ; celui-ci sait ce qu'il faut dire pour cacher le vide de son cœur. Mais la source qui jaillit du rocher même, à la voix du ciel, cette source est le vrai talent, la vraie religion, le véritable amour.

La pompe de notre culte, ces tableaux, où les saints à genoux expriment dans leurs regards une prière continuelle ; ces statues, placées sur les tombeaux, comme pour se réveiller un jour avec les morts ; ces églises et leurs voûtes immenses, ont un rapport intime avec les idées religieuses. J'aime cet hommage éclatant rendu par les hommes à ce qui ne leur promet ni la fortune, ni la puissance, à ce qui ne les punit ou ne les récompense que par un sentiment du cœur : je me sens alors plus fière de mon être ; je reconnois dans l'homme quelque chose de désintéressé ; et, dût-on multiplier trop les magnificences religieuses, j'aime cette prodigalité des richesses terrestres pour une autre vie, du temps pour l'éternité : assez de choses se font pour demain, assez de soins se prennent pour l'économie des affaires humaines. Oh ! que j'aime l'inutile ! l'inutile, si l'existence n'est qu'un travail pénible pour un misérable gain. Mais si nous sommes sur cette terre en marche vers le ciel, qu'y a-t-il de mieux à faire, que d'élever assez notre ame pour qu'elle sente l'infini, l'invisible et l'éternel, au milieu de toutes les bornes qui l'entourent ?

Jésus-Christ laissoit une femme foible, et peut-être repentante, arroser ses pieds des parfums les plus précieux ; il repoussa ceux qui conseilloient de réserver ces parfums pour un usage plus profitable : *Laissez-la faire*, disoit-il, *car je suis pour peu de temps avec vous.* Hélas ! tout ce qu'il y a de bon, de sublime sur cette terre, est pour peu de temps avec nous ; l'âge, les infirmités, la mort, tariront bientôt cette goutte de rosée qui tombe du ciel, et ne se repose que sur les fleurs. Cher Oswald, laissez-nous donc tout confondre, amour, religion, génie, et le soleil et les parfums, et la musique et la poésie : il n'y a d'athéisme que dans la froideur, l'égoïsme, la bassesse. Jésus-Christ a dit : *Quand deux ou*

trois seront rassemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux. Et qu'est-ce, ô mon Dieu ! que d'être rassemblés en votre nom, si ce n'est jouir des dons sublimes de votre belle nature, et vous en faire hommage, et vous remercier de la vie, et vous en remercier sur-tout, quand un cœur aussi créé par vous répond tout entier au nôtre ! —

Une inspiration céleste animoit dans cet instant la physionomie de Corinne. Oswald put à peine s'empêcher de se jeter à genoux devant elle au milieu du temple, et se tut pendant long-temps, pour se livrer au plaisir de se rappeler ses paroles, et de les retrouver encore dans ses regards. Enfin, cependant, il voulut répondre ; il ne voulut point abandonner la cause qui lui étoit chère. — Corinne, dit-il alors, permettez encore quelques mots à votre ami. Son ame n'a point de sécheresse : non, Corinne, elle n'en a point, croyez-le ; et si j'aime l'austérité dans les principes et dans les actions, c'est parce qu'elle donne aux sentiments plus de profondeur et de durée. Si j'aime la raison dans la religion, c'est-à-dire, si je repousse et les dogmes contradictoires et les moyens humains de produire de l'effet sur les hommes, c'est parce que je vois la Divinité dans la raison comme dans l'enthousiasme ; et si je ne puis souffrir qu'on prive l'homme d'aucune de ses facultés, c'est qu'il n'a pas trop de toutes pour connoître une vérité que la réflexion lui révèle, aussi-bien que l'instinct du cœur, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame. Que peut-on ajouter à ces idées sublimes, à leur union avec la vertu ! que peut-on y ajouter qui ne soit au-dessous d'elles ! L'enthousiasme poétique, qui vous donne tant de charmes, n'est pas, j'ose le dire, la dévotion la plus salutaire. Corinne, comment pourroit-on se préparer par cette disposition aux sacrifices sans nombre qu'exige de nous le devoir ? Il n'y avoit de révélation que par les élans de l'ame, quand la destinée humaine, future et présente, ne s'offroit à l'esprit qu'à travers les nuages ; mais pour nous, à qui le christianisme l'a rendue claire et positive, le sentiment peut-être notre récompense, mais il ne doit pas être notre seul guide : vous décrivez l'existence des bienheureux, et non pas celle des mortels. La vie religieuse est un combat, et non pas un hymne. Si nous n'étions pas condamnés à réprimer dans ce monde les nouveaux penchants des autres et de nous-mêmes, il n'y auroit, en effet, d'autre distinction à faire qu'entre les ames froides et les ames exaltées. Mais l'homme est une créature plus âpre et plus redoutable que votre cœur ne vous le peint ; et la raison dans la piété, et l'autorité dans le devoir, sont un frein nécessaire à ses orgueilleux égarements.

De quelque manière que vous considériez les pompes extérieures, et les pratiques multipliées de votre religion, croyez moi, chère amie, la contemplation de l'univers et de son auteur sera toujours le premier des cultes, celui qui remplira l'imagination, sans que l'examen y puisse trouver rien de futile ni d'absurde. Les dogmes qui blessent ma raison, refroidissent aussi mon enthousiasme. Sans doute le monde, tel qu'il est, est un mystère que nous ne pouvons ni nier ni comprendre; il seroit donc bien fou, celui qui se refuseroit à croire tout ce qu'il ne peut expliquer : mais ce qui est contradictoire, est toujours de la création des hommes. Le mystère tel que Dieu nous l'a donné, est au-dessus des lumières de l'esprit, mais non en opposition avec elles. Un philosophe allemand a dit : *Je ne connois que deux belles choses dans l'univers ; le ciel étoilé sur nos têtes, et le sentiment du devoir dans nos cœurs.* En effet, toutes les merveilles de la création sont réunies dans ces paroles.

Loin qu'une religion simple et sévère dessèche le cœur, j'aurois pensé, avant de vous connoître, Corinne, qu'elle seule pouvoit concentrer et perpétuer les affections. J'ai vu la conduite la plus austère et la plus pure développer dans un homme une inépuisable tendresse ; je l'ai vu conserver jusque dans la vieillesse une virginité d'ame que les orages des passions et les fautes qu'elles font commettre auroient nécessairement flétrie. Sans doute le repentir est une belle chose, et j'ai besoin, plus que personne, de croire à son efficacité ; mais le repentir qui se répète fatigue l'ame, ce sentiment ne régénère qu'une fois. C'est la rédemption qui s'accomplit au fond de notre ame ; et ce grand sacrifice ne peut se renouveler. Quand la foiblesse humaine s'y accoutume, elle perd la force d'aimer : car il faut de la force pour aimer, du moins avec constance.

Je ferai des objections du même genre à ce culte plein de splendeur qui, selon vous, agit si vivement sur l'imagination : je crois l'imagination modeste et retirée comme le cœur. Les émotions qu'on lui commande, sont moins puissantes que celles qui naissent d'elle-même. J'ai vu dans les Cévennes un ministre protestant qui prêchoit, vers le soir, dans le fond des montagnes. Il invoquoit les tombeaux des Français bannis et proscrits par leurs frères, et dont les cendres avoient été rapportées dans ces lieux : il promettoit à leurs amis qu'ils les retrouveroient dans un meilleur monde ; il disoit qu'une vie vertueuse nous assuroit ce bonheur ; il disoit : *Faites du bien aux hommes, pour que Dieu cicatrise dans votre cœur la blessure de la douleur.* Il s'étonnoit de l'inflexibilité, de la

dureté que l'homme d'un jour montre à l'homme d'un jour comme lui ; et il s'emparoit de cette terrible pensée de la mort, que les vivants ont conçue, mais qu'ils n'épuiseront jamais. Enfin il n'annonçoit rien qui ne fût touchant et vrai : c'étoient des paroles parfaitement en harmonie avec la nature. Le torrent qu'on entendoit dans l'éloignement, la lumière scintillante des étoiles, sembloient exprimer la même pensée sous une autre forme. La magnificence de la nature étoit là ; cette magnificence, la seule qui donne des fêtes sans offenser l'infortune ; et toute cette imposante simplicité remuoit l'ame bien plus profondément que des cérémonies éclatantes.

Le surlendemain de cet entretien, le jour de Pâques, Corinne et lord Nelvil étoient ensemble sur la place de Saint-Pierre, au moment où le pape s'avance sur le balcon le plus élevé de l'église, et demande au ciel la bénédiction qu'il va répandre sur la terre : lorsqu'il prononce ces mots : — *urbi et orbi* (à la ville et au monde), — tout le peuple rassemblé se jette à genoux ; et Corinne et lord Nelvil sentirent, par l'émotion qu'ils éprouvèrent en ce moment, que tous les cultes se ressemblent. Le sentiment religieux unit intimement les hommes entre eux, quand l'amour-propre et le fanatisme n'en font pas un objet de jalousie et de haine. Prier ensemble dans quelque langue, dans quelque rite que ce soit, c'est la plus touchante fraternité d'espérance et de sympathie que les hommes puissent contracter sur cette terre.

CHAPITRE VI.

Le jour de Pâques s'étoit passé ; et Corinne ne parloit point d'accomplir sa promesse, en confiant son histoire à lord Nelvil. Blessé de ce silence, il dit un jour devant elle qu'on vantoit beaucoup les beautés de Naples, et qu'il avoit envie d'y aller. Corinne, pénétrant à l'instant ce qui se passoit dans son ame, lui proposa de faire le voyage avec lui. Elle se flattoit de reculer les aveux qu'il exigeoit d'elle, en lui donnant cette preuve d'amour qui devoit le satisfaire. Et d'ailleurs elle pensoit que s'il l'emmenoit, c'étoit sans doute parce qu'il avoit dessein de lui consacrer sa vie. Elle attendoit donc avec anxiété ce qu'il diroit ; et ses regards presque

supplians lui demandoient une réponse favorable. Oswald ne put y résister; il avoit d'abord été surpris de cette offre, et de la simplicité avec laquelle Corinne la faisoit: il hésita quelque temps à l'accepter; mais en voyant le trouble de son amie, l'agitation de son sein, ses yeux remplis de larmes, il consentit à partir avec elle, sans se rendre compte à lui-même de l'importance d'une telle resolution. Corinne fut au comble de la joie; car son cœur se fia tout-à-fait, dans ce moment, au sentiment d'Oswald.

Le jour fut pris; et la douce perspective de voyager ensemble fit disparoître toute autre idée. Ils s'amusèrent à ordonner les détails de ce voyage; et il n'y avoit pas un de ces détails qui ne fût une source de plaisir: heureuse disposition de l'ame, où tous les arrangements de la vie ont un charme particulier, en se rattachant à quelque espérance du cœur! Il ne vient que trop tôt, le moment où l'existence fatigue dans chacune de ses heures comme dans son ensemble, où chaque matin exige un travail pour supporter le réveil, et conduire le jour jusqu'au soir.

Au moment où lord Nelvil sortoit de chez Corinne, afin de tout préparer pour leur départ, le comte d'Erfeuil y arriva, et apprit d'elle le projet qu'ils venoient d'arrêter ensemble. — Y pensez-vous? lui dit-il: quoi! vous mettre en route avec lord Nelvil, sans qu'il soit votre époux, sans qu'il vous ait promis de l'être: Et que deviendrez-vous, s'il vous abandonne? — Ce que je deviendrois? répondit Corinne; dans toutes les situations de la vie, s'il cessoit de m'aimer, la plus malheureuse personne du monde. — Oui, mais si vous n'avez rien fait qui vous compromette, vous resterez vous tout entière. — Moi tout entière, s'écria Corinne, quand le plus profond sentiment de ma vie seroit flétri! quand mon cœur seroit brisé! — Le public ne le sauroit pas; et vous pourriez, en dissimulant, ne rien perdre dans l'opinion. — Et pourquoi ménager cette opinion, répondit Corinne, si ce n'est pour avoir un charme de plus aux yeux de ce qu'on aime? — On cesse d'aimer, reprit le comte d'Erfeuil; mais l'on ne cesse pas de vivre au milieu de la société, et d'avoir besoin d'elle. — Ah! si je pouvois penser, répondit Corinne, qu'il arrivera, le jour où l'affection d'Oswald ne seroit pas tout pour moi dans ce monde; si je pouvois le penser, j'aurois déjà cessé de l'aimer. Qu'est-ce donc que l'amour, quand il prévoit, quand il calcule le moment où il n'existera plus? S'il y a quelque chose de religieux dans ce sentiment, c'est parce qu'il fait disparoître tous les autres intérêts, et se complaît, comme la dévotion dans le sacrifice entier de soi-même. —

Que me dites-vous là ? reprit le comte d'Erfeuil ; une personne d'esprit comme vous peut-elle se remplir la tête de pareilles folies ! — C'est notre avantage, à nous autres hommes, que les femmes pensent comme vous ; nous avons alors bien plus d'ascendant sur elles : mais il ne faut pas que votre supériorité soit perdue ; il faut qu'elle vous serve à quelque chose. — Me servir ! dit Corinne : ah ! je lui dois beaucoup, si elle me fait mieux sentir tout ce qu'il y a de touchant et de généreux dans le caractère de lord Nelvil.

— Lord Nelvil est un homme tout comme un autre, reprit le comte d'Erfeuil ; il retournera dans son pays, il suivra sa carrière, il sera raisonnable enfin ; et vous exposez imprudemment votre réputation en allant à Naples avec lui. — J'ignore les intentions de lord Nelvil, dit Corinne ; et peut-être aurois-je mieux fait d'y réfléchir avant de l'aimer : mais à présent, qu'importe un sacrifice de plus ! Ma vie ne dépend-elle pas toujours de son sentiment pour moi ? je trouve, au contraire, quelque douceur à ne me laisser aucune ressource : il n'en est jamais, quand le cœur est blessé : néanmoins le monde peut quelquefois croire qu'il vous en reste ; et j'aime à penser que, même sous ce rapport, mon malheur seroit complet, si lord Nelvil ne séparoit de moi. — Et sait-il à quel point vous vous compromettez pour lui ? continua le comte d'Erfeuil. — J'ai pris grand soin de le lui dissimuler, répondit Corinne ; et comme il ne connoît pas bien les usages de ce pays, j'ai pu lui exagérer un peu la facilité qu'ils donnent. Je vous demande votre parole de ne pas lui dire un mot à cet égard ; je veux qu'il soit libre et toujours libre dans ses relations avec moi : il ne peut faire mon bonheur par aucun genre de sacrifice. Le sentiment qui me rend heureuse est la fleur de la vie ; et ni la bonté ni la délicatesse ne pourroient la ranimer, si elle venoit à se flétrir. Je vous en conjure donc, mon cher comte, ne vous mêlez pas de ma destinée ; rien de ce que vous savez sur les affections du cœur ne peut me convenir : ce que vous dites est sage, bien raisonné, fort applicable aux situations comme aux personnes ordinaires ; mais vous me feriez très-innocemment un mal affreux, en voulant juger mon caractère d'après ces grandes divisions communes, pour lesquelles il y a des maximes toutes faites. Je souffre, je jouis, je sens à ma manière ; et ce seroit moi seule qu'il faudroit observer, si l'on vouloit influer sur mon bonheur. —

L'amour-propre du comte d'Erfeuil étoit un peu blessé de l'inutilité de ses conseils, et de la grande marque d'amour que Corinne donnoit à lord Nelvil : il savoit bien qu'il n'étoit pas

aimé d'elle, il savoit également qu'Oswald l'étoit; mais il lui étoit désagréable que tout cela fût constaté si publiquement. Il y a toujours, dans les succès d'un homme auprès d'une femme quelque chose qui déplaît, même aux meilleurs amis de cet homme. — Je vois que je n'y peux rien, dit le comte d'Erfeuil; mais quand vous serez bien malheureuse, vous vous souviendrez de moi : en attendant, je vais quitter Rome, puisque ni vous ni lord Nelvil n'y serez plus, je m'y ennuierois trop en votre absence; je vous reverrai sûrement l'un et l'autre en Ecosse ou en Italie, car j'ai pris goût aux voyages, en attendant mieux. Pardonnez-moi mes conseils, charmante Corinne, et croyez toujours à mon dévouement. — Corinne le remercia, et se sépara de lui avec un sentiment de regret. Elle l'avoit connu en même temps qu'Oswald; et ce souvenir formoit entre elle et lui des liens qu'elle n'aimoit pas à voir brisés. Elle se conduisit comme elle l'avoit annoncé au comte d'Erfeuil. Quelques inquiétudes troublèrent un moment la joie avec laquelle lord Nelvil avoit accepté le projet du voyage : il craignoit que le départ pour Naples ne pût faire tort à Corinne, et vouloit obtenir d'elle son secret avant ce départ, pour savoir avec certitude s'ils n'étoient point séparés par quelque obstacle invincible : mais elle lui déclara qu'elle ne s'expliqueroit qu'à Naples, et lui fit doucement illusion sur ce qu'on pourroit dire du parti qu'elle prenoit. Oswald se prêtoit à cette illusion : l'amour, dans un caractère incertain et foible, trompe à demi, la raison éclaire à demi; et c'est l'émotion présente qui décide laquelle des deux moitiés sera le tout. L'esprit de lord Nelvil étoit singulièrement étendu et pénétrant; mais il ne se jugeoit bien lui-même que dans le passé. Sa situation actuelle ne s'offroit jamais à lui que confusément. Susceptible tout-à-la-fois d'entraînement et de remords, de passion et de timidité, ces contrastes ne lui permettoient de se connoître que quand l'événement avoit décidé du combat qui se passoit en lui.

Lorsque les amis de Corinne, et particulièrement le prince Castel-Forte, furent instruits de son projet, ils en éprouvèrent un grand chagrin. Le prince Castel-Forte surtout en ressentit une telle peine, qu'il résolut d'aller la joindre dans peu de temps. Il n'y avoit pas assurément de vanité à se mettre ainsi à la suite d'un amant préféré; mais ce qu'il ne pouvoit supporter, c'étoit le vide affreux de l'absence de son amie : il n'avoit pas un ami qu'il ne rencontrât chez Corinne, et jamais il n'alloit dans une autre maison que la sienne.

La société qui se rassembloit autour d'elle devoit se disperser quand elle n'y seroit plus; il deviendroit impossible

d'en réunir les débris. Le prince Castel-Forte avoit peu l'habitude de vivre dans sa famille : bien que fort spirituel, l'étude le fatiguoit ; le jour entier eût donc été pour lui d'un poids insupportable, s'il n'étoit pas venu le soir et le matin chez Corinne : elle partoit, il ne savoit plus que devenir ; il se promit en secret de se rapprocher d'elle comme un ami sans exigence, mais qui est toujours là pour nous consoler dans le malheur ; et cet ami doit être bien sûr que son moment arrivera.

Corinne éprouvoit un sentiment de mélancolie en rompant ainsi toutes ses habitudes ; elle s'étoit fait depuis quelques années dans Rome une manière d'être qui lui plaisoit : elle étoit le centre de tout ce qu'il y avoit d'artistes célèbres et d'hommes éclairés ; une indépendance parfaite d'idées et d'habitudes donnoit beaucoup de charmes à son existence : qu'alloit-elle maintenant devenir ? Si elle étoit destinée au bonheur d'avoir Oswald pour époux, c'étoit en Angleterre qu'il devoit la conduire, et de quelle manière y seroit-elle jugée ? comment elle-même sauroit-elle s'astreindre à ce genre de vie, si différent de celui qu'elle venoit de mener depuis six ans ! Mais ces réflexions ne faisoient que traverser son esprit ; et toujours son sentiment pour Oswald en effaçoit les légères traces. Elle le voyoit, elle l'entendoit, et ne comptoit les heures que par son absence ou sa présence. Qui sait disputer avec le bonheur ? Qui ne le reçoit pas quand il vient ? Corinne surtout avoit peu de prévoyance ; la crainte ni l'espérance n'étoient pas faites pour elle : sa foi dans l'avenir étoit confuse, et son imagination lui faisoit en ce genre peu de bien et peu de mal.

Le matin de son départ, le prince Castel-Forte entra chez elle, et, les larmes aux yeux, il lui dit : — Ne reviendrez-vous plus à Rome ? — O mon Dieu, oui, répondit-elle ; dans un mois nous y serons. — Mais si vous épousez lord Nelvil, il faudra quitter l'Italie. — Quitter l'Italie ! dit Corinne ; et elle soupira. — Ce pays, continua le prince Castel-Forte, où l'on parle votre langue, où l'on vous entend si bien, où vous êtes si vivement admirée ! et vos amis, Corinne, et vos amis ! où serez-vous aimée comme ici ? où trouverez-vous l'imagination et les beaux-arts qui vous plaisent ? Est-ce donc un seul sentiment qui fait la vie ? N'est-ce pas la langue, les coutumes, les mœurs, dont se compose l'amour de la patrie, cet amour qui donne le mal du pays, terrible douleur des exilés ! — Ah ! que me dites-vous ! s'écria Corinne ; ne l'ai-je pas déjà éprouvée ! N'est-ce pas cette douleur qui a décidé de mon sort ! Elle regarda tristement sa chambre, et les statues

qui la décoroient ; puis le Tibre qui couloit sous ses fenêtres, et le ciel dont la beauté sembloit l'inviter à rester. Mais, dans ce moment, Oswald passoit à cheval sur le pont Saint-Ange ; il venoit avec la rapidité de l'éclair. — Le voilà ! s'écria Corinne. — A peine avoit-elle dit ces mots, que déjà il étoit arrivé ; elle courut au devant de lui : tous les deux, impatients de partir, se hâtèrent de monter en voiture. Corinne dit cependant un aimable adieu au prince Castel-Forte ; mais ses paroles obligeantes se perdirent dans les airs, au milieu des cris des postillons, des hennissements des chevaux, et de tout ce bruit de départ, quelquefois triste, quelquefois enivrant, selon la crainte ou l'espoir qu'inspirent les nouvelles chances de la destinée.

LIVRE XI.

NAPLES ET L'ERMITAGE DE SAN-SALVADOR.

CHAPITRE Ier.

Oswald étoit fier d'emmener sa conquête ; lui, qui se sentoit presque toujours troublé dans ses jouissances par les réflexions et les regrets, n'éprouvoit plus cette fois la peine de l'incertitude. Ce n'étoit pas qu'il fût décidé : mais il ne s'occupoit pas de l'être ; et il se laissoit aller aux événements, espérant bien être entraîné par eux à ce qu'il souhaitoit. Ils traversèrent la campagne d'Albano, lieu où l'on montre encore ce qu'on croit être le tombeau des Horaces et des Curiaces. (25) Ils passèrent près du lac de Nemi et des bois sacrés qui l'entourent. On dit qu'Hippolyte fut ressuscité par Diane dans ces lieux ; elle ne permettoit pas aux chevaux d'en approcher, et perpétuoit, par cette défense, le souvenir du malheur de son jeune favori. C'est ainsi qu'en Italie, presqu'à chaque pas, la poésie et l'histoire viennent se retracer à l'esprit ; et les sites charmants qui les rappellent, adoucissent tout ce qu'il y a de mélancolique dans le passé, et semblent lui conserver une jeunesse éternelle.

Oswald et Corinne traversèrent ensuite les marais Pontins, campagne fertile et pestilentielle tout-à-la-fois, où l'on ne voit pas une seule habitation, quoique la nature y semble féconde. Quelques hommes malades attèlent vos chevaux, et vous recommandent de ne pas vous endormir en passant les marais ; car le sommeil est là le véritable avant-coureur de la mort. Des buffles d'une physionomie tout-à-la-fois basse et féroce traînent la charrue, que d'imprudents cultivateurs conduisent encore quelquefois sur cette terre fatale ; et le plus brillant soleil éclaire ce triste spectacle. Les lieux marécageux et malsains, dans le Nord, sont annoncés par leur effrayant aspect : mais, dans les contrées les plus funestes du Midi, la nature conserve une sérénité dont la douceur trompeuse fait illusion aux voyageurs. S'il est vrai qu'il soit très-dangereux de s'endormir en traversant les marais Pontins, l'invincible

penchant au sommeil qu'ils inspirent dans la chaleur, est encore une des impressions perfides que ce lieu fait éprouver. Lord Nelvil veilloit constamment sur Corinne. Quelquefois elle penchoit sa tête sur Thérésine, qui les accompagnoit; quelquefois elle fermoit les yeux, vaincue par la langueur de l'air. Oswald se hâtoit de la réveiller, avec une inexprimable terreur; et bien qu'il fût silencieux naturellement, il étoit inépuisable en sujets de conversation, toujours soutenus, toujours nouveaux, pour l'empêcher de succomber un moment à ce fatal sommeil. Ah! ne faut-il pas pardonner au cœur des femmes les regrets déchirants qui s'attachent à ces jours où elles étoient aimées, où leur existence étoit si nécessaire à l'existence d'un autre, lorsqu'à tous les instants elles se sentoient soutenues et protégées? Quel isolement doit succéder à ces temps de délices! et qu'elles sont heureuses celles que le lien sacré du mariage a conduites doucement de l'amour à l'amitié, sans qu'un moment cruel ait déchiré leur vie!

Oswald et Corinne, après le passage inquiétant des marais Pontins, arrivèrent enfin à Terracine, sur le bord de la mer, aux confins du royaume de Naples. C'est là que commence véritablement le Midi: c'est là qu'il accueille les voyageurs avec toute sa magnificence. Cette terre de Naples, *cette campagne heureuse*, est comme séparée du reste de l'Europe, et par la mer qui l'entoure, et par cette contrée dangereuse qu'il faut traverser pour y arriver. On diroit que la nature s'est réservé le secret de ce séjour de délices, et qu'elle a voulu que les abords en fussent périlleux. Rome n'est point encore le Midi: on en pressent les douceurs; mais son enchantement ne commence véritablement que sur le territoire de Naples. Non loin de Terracine est le promontoire choisi par les poètes comme la demeure de Circé; et derrière Terracine s'élève le mont Anxur, où Théodoric, roi des Goths, avoit placé l'un des châteaux-forts dont les guerriers du Nord couvrirent la terre. Il y a très peu de traces de l'invasion des barbares en Italie; ou du moins, là où ces traces consistent en destructions, elles se confondent avec l'effet du temps. Les nations septentrionales n'on point donné à l'Italie cet aspect guerrier que l'Allemagne a conservé. Il semble que la molle terre de l'Ausonie n'ait pu garder les fortifications et les citadelles dont les pays du Nord sont hérissés. Rarement un édifice gothique, un château féodal, s'y rencontre encore; et les souvenirs des antiques Romains règnent seuls à travers les siècles, malgré les peuples qui les ont vaincus.

Toute la montagne qui domine Terracine est couverte d'orangers et de citronniers, qui embaument l'air d'une ma-

nière délicieuse. Rien ne ressemble, dans nos climats, au parfum méridional des citronniers en pleine terre : il produit sur l'imagination presque le même effet qu'une musique mélodieuse ; il donne une disposition poétique, excite le talent, et l'enivre de la nature. Les cloës, les cactus à larges feuilles, que vous rencontrez à chaque pas, ont une physionomie particulière, qui rappelle ce que l'on sait des redoutables productions de l'Afrique. Ces plantes causent une sorte d'effroi : elles ont l'air d'appartenir à une nature violente et dominatrice. Tout l'aspect du pays est étranger : on se sent dans un autre monde, dans un monde qu'on n'a connu que par les descriptions des poètes de l'antiquité, qui ont tout-à-la-fois, dans leurs peintures, tant d'imagination et d'exactitude. En entrant à Terracine, les enfants jetèrent dans la voiture de Corinne une immense quantité de fleurs qu'ils cueilloient au bord du chemin, qu'ils alloient chercher sur la montagne, et qu'ils répandoient au hasard ; tant ils se confioient dans la prodigalité de la nature ! Les chariots qui rapportoient la moisson des champs étoient ornés tous les jours avec des guirlandes de roses ; et quelquefois les enfants entouroient leur coupe de fleurs : car l'imagination du peuple même devient poétique sous un beau ciel. On voyoit, on entendoit, à côté de ces riants tableaux, la mer dont les vagues se brisoient avec fureur. Ce n'étoit point l'orage qui l'agitoit, mais les rochers, obstacle habituel qui s'opposoit à ses flots, et dont sa grandeur étoit irritée.

E non udite ancor come risuona
Il roco ed alto fremito marino ?

Et n'entendez-vous pas encore comme retentit le frémissement rauque et profond de la mer ? Ce mouvement sans but, cette force sans objet, qui se renouvelle pendant l'éternité, sans que nous puissions connoître ni sa cause ni sa fin, nous attire sur le rivage où ce grand spectacle s'offre à nos regards ; et l'on éprouve comme un besoin, mêlé de terreur, de s'approcher des vagues, et d'étourdir sa pensée par leur tumulte.

Vers le soir, tout se calma. Corinne et lord Nelvil se promenèrent lentement et avec délices dans la campagne. Chaque pas, en pressant les fleurs, faisoit sortir des parfums de leur sein. Les rossignols venoient se reposer plus volontiers sur les arbustes qui portoient les roses. Ainsi les chants les plus purs se réunissoient aux odeurs les plus suaves ; tous les charmes de la nature s'attiroient mutuellement : mais ce qui est surtout ravissant et inexprimable, c'est la douceur de l'air qu'on respire. Quand on contemple un beau site dans le Nord, le climat, qui se fait sentir, trouble toujours un peu le plaisir

qu'on pourroit goûter. C'est comme un son faux dans un concert, que ces petites sensations de froid et d'humidité qui détournent plus ou moins votre attention de ce que vous voyez : mais en approchant de Naples, vous éprouvez un bien-être si parfait, une si grande amitié de la nature pour vous, que rien n'altère les sensations agréables qu'elle vous cause. Tous les rapports de l'homme dans nos climats sont avec la société. La nature, dans les pays chauds, nous met en relation avec les objets extérieurs; et les sentiments s'y répandent doucement au dehors. Ce n'est pas que le Midi n'ait aussi sa mélancolie: dans quels lieux la destinée de l'homme ne produit-elle pas cette impression! Mais il n'y a, dans cette mélancolie, ni mécontentement, ni anxiété, ni regret. Ailleurs, c'est la vie qui, telle qu'elle est, ne suffit pas aux facultés de l'ame : ici, ce sont les facultés de l'ame qui ne suffisent pas à la vie, et la surabondance des sensations inspire une rêveuse indolence dont on se rend à peine compte en l'éprouvant.

Pendant la nuit, des mouches luisantes se montroient dans les airs ; on eût dit que la montagne étinceloit, et que la terre brûlante laissoit échapper quelques-unes de ses flammes. Ces mouches voloient à travers les arbres, se reposoient quelquefois sur les feuilles ; et le vent balançoit ces petites étoiles, et varioit de mille manières leurs lumières incertaines. Le sable aussi contenoit un grand nombre de petites pierres ferrugineuses, qui brilloient de toutes parts ; c'étoit la terre de feu, conservant encore dans son sein les traces du soleil, dont les derniers rayons venoient de l'échauffer. Il y a tout-à-la-fois dans cette nature une vie et un repos qui satisfont en entier les vœux divers de l'existence.

Corinne se livroit au charme de cette soirée, s'en pénétroit avec joie; Oswald ne pouvoit cacher son émotion. Plusieurs fois il serra Corinne contre son cœur ; plusieurs fois il s'éloigna, puis revint, puis s'éloigna de nouveau, pour respecter celle qui devoit être la compagne de sa vie. Corinne ne pensoit point aux dangers qui auroient pu l'alarmer ; car telle étoit son estime pour Oswald, que, s'il lui avoit demandé le don entier de son être, elle n'eût pas douté que cette prière ne fût le serment solennel de l'épouser : mais elle étoit bien aise qu'il triomphât de lui-même, et l'honorât par ce sacrifice ; et il y avoit dans son ame cette plénitude de bonheur et d'amour qui ne permet pas de former un desir de plus. Oswald étoit bien loin de ce calme : il se sentoit embrasé par les charmes de Corinne. Une fois il embrassa ses genoux avec violence, et sembloit avoir perdu tout empire sur sa passion : mais Corinne le regarda avec tant de douceur et de crainte, elle sembloit telle-

ment reconnoître son pouvoir en lui demandant de n'en pas abuser, que cette humble défense lui inspira plus de respect que toute autre.

Ils aperçurent alors dans la mer le reflet d'un flambeau qu'une main inconnue portoit sur le rivage, en se rendant secrètement dans la maison voisine. — Il va voir celle qu'il aime, dit Oswald. — Oui, répondit Corinne. — Et pour moi, reprit Oswald, le bonheur de ce jour va finir. — Les regards de Corinne, élevés vers le ciel en cet instant, se remplirent de larmes. Oswald craignit de l'avoir offensée, et se prosterna devant elle pour obtenir le pardon de l'amour qui l'entraînoit. — Non, lui dit Corinne, en lui tendant la main et l'invitant à s'en retourner ensemble ; non, Oswald, j'en suis assurée, vous respecterez celle qui vous aime : vous le savez, une simple prière de vous seroit toute-puissante ; c'est donc vous qui répondez de moi ; c'est vous qui me refuseriez à jamais pour votre épouse, si vous me rendiez indigne de l'être. — Eh bien ! répondit Oswald, puisque vous croyez à ce cruel empire de votre volonté sur mon cœur, d'où vient, Corinne, d'où vient donc votre tristesse ? — Hélas ! reprit-elle, je me disois que ces moments que je passe avec vous à présent étoient les plus heureux de ma vie : et comme je tournois mes regards vers le ciel pour l'en remercier, je ne sais par quel hasard une superstition de mon enfance s'est ranimée dans mon cœur. La lune que je contemplois s'est couverte d'un nuage, et l'aspect de ce nuage étoit funeste. J'ai toujours trouvé que le ciel avoit une expression, tantôt paternelle, tantôt irritée ; et je vous le dis, Oswald, ce soir il condamnoit notre amour. — Chère amie, répondit lord Nelvil, les seuls augures de la vie de l'homme, ce sont ses actions, bonnes ou mauvaises ; et n'ai-je pas, ce soir même, immolé mes plus ardents desirs à un sentiment de vertu ? Eh bien ! tant mieux, si vous n'êtes pas compris dans ce présage, reprit Corinne ; en effet, il se peut que ce ciel orageux n'ait menacé que moi.

CHAPITRE II.

Ils arrivèrent à Naples, de jour, au milieu de cette immense population qui est si animée et si oisive tout-à-la-fois. Ils traversèrent d'abord la rue de Tolède, et virent les Lazzaroni

couchés sur les pavés, ou retirés dans un panier d'osier, qui leur sert d'habitation jour et nuit. Cet état sauvage qui se voit là, mêlé avec la civilisation, a quelque chose de très-original. Il en est, parmi ces hommes, qui ne savent pas même leur propre nom, et vont à confesse avouer des péchés anonymes, ne pouvent dire comment s'appelle celui qui les a commis. Il existe à Naples une grotte sous terre, où des milliers de Lazzaroni passent leur vie, en sortant seulement à midi pour voir le soleil, et dormant le reste du jour, pendant que leurs femmes filent. Dans les climats où le vêtement et la nourriture sont si faciles, il faudroit un gouvernement très-indépendant et très-actif, pour donner à la nation une émulation suffisante : car il est si aisé pour le peuple de subsister matériellement à Naples, qu'il peut se passer du genre d'industrie nécessaire ailleurs pour gagner sa vie. La paresse et l'ignorance, combinées avec l'air volcanique qu'on respire dans ce séjour, doivent produire la férocité, quand les passions sont excitées ; mais ce peuple n'est pas plus méchant qu'un autre. Il a de l'imagination, ce qui pourroit être le principe d'actions désintéressées ; et avec cette imagination on le conduiroit au bien, si ses institutions politiques et religieuses étoient bonnes.

On voit des Calabrois qui se mettent en marche pour aller cultiver les terres, avec un joueur de violon à leur tête, et dansant de temps en temps pour se reposer de marcher. Il y a tous les ans, près de Naples, une fête consacrée à la *Madone* de la grotte, dans laquelle les jeunes filles dansent au son du tambourin et des castagnettes ; et il n'est pas rare qu'elles fassent mettre pour condition, dans leur contrat de mariage, que leurs époux les conduiront tous les ans à cette fête. On voit à Naples, sur le théâtre, un acteur âgé de quatre-vingts ans, qui, depuis soixante ans, fait rire les Napolitains dans leur rôle comique national, le Polichinelle. Se représente-t-on ce que sera l'immortalité de l'ame pour un homme qui remplit ainsi sa longue vie ? Le peuple de Naples n'a d'autre idée du bonheur que le plaisir ; mais l'amour du plaisir vaut encore mieux qu'un égoïsme aride.

Il est vrai que c'est le peuple du monde qui aime le plus l'argent : si vous demandez à un homme du peuple votre chemin dans la rue, il tend la main après avoir fait un signe ; car ils sont plus paresseux pour les paroles que pour les gestes : mais leur goût pour l'argent n'est point méthodique ni réfléchi ; ils le dépensent aussitôt qu'ils le reçoivent. Si l'argent introduisoit chez les sauvages, les sauvages le demanderoient comme cela. Ce qui manque le plus à cette nation, en géné-

ral, c'est le sentiment de la dignité. Ils font des actions généreuses et bienveillantes par bon cœur, plutôt que par principes : car leur théorie, en tout genre, ne vaut rien ; et l'opinion, en ce pays, n'a point de force. Mais lorsque des hommes ou des femmes échappent à cette anarchie morale, leur conduite est plus remarquable en elle-même, et plus digne d'admiration que partout ailleurs, puisque rien, dans les circonstances extérieures, ne favorise la vertu ; on la prend tout entière dans son ame. Les lois ni les mœurs ne récompensent ni ne punissent. Celui qui est vertueux, est d'autant plus héroïque, qu'il n'en est pour cela ni plus considéré ni plus recherché.

A quelques honorables exceptions près, les hautes classes ont assez de ressemblance avec les dernières : l'esprit des unes n'est guère plus cultivé que celui des autres ; et l'usage du monde fait la seule différence à l'extérieur. Mais au milieu de cette ignorance, il y a un fonds d'esprit naturel et d'aptitude à tout, tel, qu'on ne peut prévoir ce que deviendroit une semblable nation, si toute la force du gouvernement étoit dirigée dans le sens des lumières et de la morale. Comme il y a peu d'instruction à Naples, on y trouve, jusqu'à présent, plus d'originalité dans le caractère que dans l'esprit. Mais les hommes remarquables de ce pays, tels que l'abbé Galiani, Caraccioli, etc., possédoient, dit-on, au plus haut degré, la plaisanterie et la réflexion, rares puissances de la pensée, réunion sans laquelle la pédanterie ou la frivolité vous empêche de connoître la véritable valeur des choses.

Le peuple napolitain, à quelques égards, n'est point du tout civilisé ; mais il n'est point vulgaire à la manière des autres peuples. Sa grossièreté même frappe l'imagination. La rive africaine, qui borde la mer de l'autre côté, se fait presque déjà sentir ; et il y a je ne sais quoi de Numide dans les cris sauvages qu'on entend de toutes parts. Ces visages brunis, ces vêtements formés de quelques morceaux d'étoffe rouge ou violette, dont la couleur foncée attire les regards ; ces lambeaux d'habillements, que ce peuple artiste drape encore avec art, donnent quelque chose de pittoresque à la populace, tandis qu'ailleurs l'on ne peut voir en elle que les misères de la civilisation. Un certain goût pour la parure et les décorations se trouve souvent, à Naples, à côté du manque absolu des choses nécessaires ou commodes. Les boutiques sont ornées agréablement avec des fleurs et des fruits. Quelques-unes ont un air de fête qui ne tient ni à l'abondance ni à la félicité publique, mais seulement à la vivacité de l'imagination ; on veut réjouir les yeux avant tout. La douceur du climat permet aux ou-

vriers, en tout genre, de travailler dans la rue. Les tailleurs y font des habits, les traiteurs leurs repas ; et les occupations de la maison, se passant ainsi au dehors, multiplient le mouvement de mille manières. Les chants, les danses, des jeux bruyants, accompagnent assez bien tout ce spectacle ; et il n'y a point de pays où l'on sente plus clairement la différence de l'amusement au bonheur : enfin, l'on sort de l'intérieur de la ville pour arriver sur les quais, d'où l'on voit et la mer et le Vésuve, et l'on oublie alors tout ce que l'on sait des hommes.

Oswald et Corinne arrivèrent à Naples pendant que l'éruption du Vésuve duroit encore. Ce n'étoit de jour qu'une fumée noire, qui pouvoit se confondre avec les nuages : mais le soir, en s'avançant sur le balcon de leur demeure, ils éprouvèrent une émotion tout-à-fait inattendue. Le fleuve de feu descend vers la mer ; et ses vagues de flamme, semblables aux vagues de l'onde, expriment, comme elles, la succession rapide et continuelle d'un infatigable mouvement. On diroit que la nature, lorsqu'elle se transforme en des éléments divers, conserve néanmoins toujours quelques traces d'une pensée unique et première. Ce phénomène du Vésuve cause un véritable battement de cœur. On est si familiarisé d'ordinaire avec les objets extérieurs, qu'on aperçoit à peine leur existence ; et l'on ne reçoit guère d'émotion nouvelle, en ce genre, au milieu de nos prosaïques contrées : mais tout-à-coup l'étonnement que doit causer l'univers, se renouvelle à l'aspect d'une merveille inconnue de la création : tout notre être est agité par cette puissance de la nature, dont les combinaisons sociales nous avoient distraits long-temps : nous sentons que les plus grands mystères de ce monde ne consistent pas tous dans l'homme, et qu'une force indépendante de lui le menace ou le protége, selon des lois qu'il ne peut pénétrer. Oswald et Corinne se promirent de monter sur le Vésuve ; et ce qu'il pouvoit y avoir de périlleux dans cette entreprise, répandoit un charme de plus sur un projet qu'ils devoient exécuter ensemble.

CHAPITRE III.

Il y avoit alors dans le port de Naples un vaisseau de guerre anglais, où le service religieux se faisoit tous les dimanches.

Le capitaine et la société anglaise qui étoient à Naples proposèrent à lord Nelvil d'y venir le lendemain. Il accepta, sans songer d'abord s'il y conduiroit Corinne, et comment il la présenteroit à ses compatriotes. Il fut tourmenté par cette inquiétude toute la nuit. Comme il se promenoit avec Corinne, le matin suivant, près du port, et qu'il étoit prêt à lui conseiller de ne pas venir sur le vaisseau, ils virent arriver une chaloupe anglaise conduite par dix matelots vêtus de blanc, portant sur leur tête un bonnet de velours noir, et le léopard en argent brodé sur ce bonnet : un jeune officier descendit, et, saluant Corinne du nom de lady Nelvil, il lui proposa de monter dans la barque pour se rendre au grand vaisseau. A ce nom de lady Nelvil, Corinne se troubla, rougit, et baissa les yeux. Oswald parut hésiter un moment; puis tout-à-coup lui prenant la main, il lui dit en anglais : — Venez, ma chère. — Et elle le suivit.

Le bruit des vagues et le silence des matelots qui, dans une discipline admirable, ne faisoient pas un mouvement, ne disoient pas une parole inutile, et conduisoient rapidement la barque sur cette mer qu'ils avoient tant de fois parcourue, inspiroient la rêverie. D'ailleurs Corinne n'osoit pas faire une question à lord Nelvil sur ce qui venoit de se passer. Elle cherchoit à deviner son projet, ne croyant pas (ce qui étoit toujours cependant le plus probable) qu'il n'en eût point, et qu'il se laissât aller à chaque circonstance nouvelle. Un moment elle imagina qu'il la conduisoit au service divin pour la prendre là pour épouse; et cette idée lui causa, dans ce moment, plus d'effroi que de bonheur : il lui sembloit qu'elle quittoit l'Italie, et retournoit en Angleterre, où elle avoit beaucoup souffert. La sévérité des mœurs et des habitudes de ce pays revenoit à sa pensée; et l'amour même ne pouvoit triompher entièrement du trouble de ses souvenirs. Combien, cependant, dans d'autres circonstances, elle s'étonnera de ces pensées, quelque passagères qu'elles fussent! combien elle les abjurera!

Corinne monta sur le vaisseau dont l'intérieur étoit entretenu avec les soins et la propreté la plus recherchée. On n'entendoit que la voix du capitaine, qui se prolongeoit et se répétoit d'un bord à l'autre par le commandement et l'obéissance. La subordination, le sérieux, la régularité, le silence qu'on remarquoit dans ce vaisseau, étoient l'image d'un ordre social libre et sévère, en contraste avec cette ville de Naples, si vive, si passionnée, si tumultueuse. Oswald étoit occupé de Corinne et de l'impression qu'elle recevoit; mais il étoit aussi quelquefois distrait d'elle par le plaisir de se trouver dans sa patrie. Et

n'est-ce pas, en effet, une seconde patrie pour un Anglais, que les vaisseaux et la mer? Oswald se promenoit avec les Anglais qui étoient à bord pour savoir des nouvelles de l'Angleterre, pour causer de son pays et de la politique. Pendant ce temps, Corinne étoit auprès des femmes anglaises qui étoient venues de Naples pour assister au culte divin. Elles étoient entourées de leurs enfants, beaux comme le jour, mais timides comme leurs mères; et pas un mot ne se disoit devant une nouvelle connoissance. Cette contrainte, ce silence, rendoient Corinne assez triste; elle levoit les yeux vers la belle Naples, vers ses bords fleuris, vers sa vie animée, et elle soupiroit. Heureusement pour elle, Oswald ne s'en aperçut pas; au contraire, en la voyant assise au milieu des femmes anglaises, ses paupières noires baissées comme leurs paupières blondes, et se conformant en tout à leurs manières, il éprouva un grand sentiment de joie. C'est en vain qu'un Anglais se plaît un moment aux mœurs étrangères; son cœur revient toujours aux premières impressions de sa vie. Si vous interrogez des Anglais voguant sur un vaisseau, à l'extrémité du monde, et que vous leur demandiez où ils vont, ils vous répondront: — *home* (chez nous), — si c'est en Angleterre qu'ils retournent. Leurs vœux, leurs sentiments, à quelque distance qu'ils soient de leur patrie, sont toujours tournés vers elle.

L'on descendit entre les deux premiers ponts pour entendre le service divin; et Corinne s'aperçut bientôt que son idée étoit sans nul fondement, et que lord Nelvil n'avoit point le projet solennel qu'elle lui avoit d'abord supposé. Alors elle se reprocha de l'avoir craint, et sentit renaître en elle l'embarras de sa situation; car tout ce qui étoit là, ne doutoit pas qu'elle ne fût la femme de lord Nelvil, et elle n'avoit pas eu la force de dire un mot qui pût détruire ou confirmer cette idée. Oswald souffroit aussi cruellement; mais il avoit, à travers mille rares qualités, beaucoup de foiblesse et d'irrésolution dans le caractère. Ces défauts sont inaperçus de celui qui les a, et prennent à ses yeux une nouvelle forme dans chaque circonstance: tantôt c'est la prudence, la sensibilité ou la délicatesse, qui éloignent le moment de prendre un parti, et prolongent une situation indécise: presque jamais l'on ne sent que c'est le même caractère qui donne à toutes les circonstances le même genre d'inconvénient.

Corinne, cependant, malgré les pensées pénibles qui l'occupoient, reçut une impression profonde par le spectacle dont elle fut témoin. Rien ne parle plus à l'ame en effet que le service divin sur un vaisseau; et la noble simplicité du culte des réformés semble particulièrement adaptée aux sentiments

que l'on éprouve alors. Un jeune homme remplissoit les fonctions de chapelain; il prêchoit avec une voix ferme et douce, et sa figure avoit la sévérité d'une ame pure dans la jeunesse. Cette sévérité porte avec elle une idée de force qui convient à la religion prêchée au milieu des périls de la guerre. A des moments marqués, le ministre anglican prononçoit des prières dont toute l'assemblée répétoit avec lui les dernières paroles. Ces voix confuses, et néanmoins assez douces, venoient de distance en distance ranimer l'intérêt et l'émotion. Les matelots, les officiers, le capitaine, se mettoient plusieurs fois à genoux, surtout à ces mots : — *Lord, have mercy upon us.* (Seigneur, faites-nous miséricorde.) — Le sabre du capitaine, qu'on voyoit traîner à côté de lui, pendant qu'il étoit à genoux, rappeloit cette noble réunion de l'humilité devant Dieu et de l'intrépidité contre les hommes, qui rend la dévotion des guerriers si touchante : et, pendant que tous ces braves gens prioient le Dieu des armées, on apercevoit la mer à travers les sabords ; et quelquefois le bruit léger de ses vagues, alors tranquilles, sembloit seulement dire : Vos prières sont entendues. — Le chapelain finit le service par la prière qui est particulière aux marins anglais. *Que Dieu*, disent-ils, *nous fasse la grâce de défendre au dehors notre heureuse constitution, et de retrouver dans nos foyers, au retour, le bonheur domestique !* Que de beaux sentiments sont réunis dans ces simples paroles ! Les études préalables et continuelles qu'exige la marine, la vie austère d'un vaisseau, en font comme un cloître militaire au milieu des flots ; et la régularité des opérations les plus sérieuses n'y est interrompue que par les périls et la mort. Souvent les matelots, malgré leurs habitudes guerrières, s'expriment avec beaucoup de douceur, et montrent une pitié singulière pour les femmes et les enfants, quand il s'en trouve à bord avec eux. On est d'autant plus touché de ces sentiments, qu'on sait avec quel sang-froid ils s'exposent à ces effroyables dangers de la guerre et de la mer, au milieu desquels la présence de l'homme a quelque chose de surnaturel.

Corinne et lord Nelvil remontèrent sur la barque qui devoit les conduire : ils revirent cette ville de Naples bâtie en amphithéâtre, comme pour assister plus commodément à la fête de la nature ; et Corinne, en mettant le pied sur le rivage, ne put se défendre d'un sentiment de joie. Si lord Nelvil s'étoit douté de ce sentiment, il en eût été vivement blessé, peut-être avec raison : et cependant il eût été injuste envers Corinne ; car elle l'aimoit passionnément, malgré l'impression pénible que lui faisoient les souvenirs d'un pays où des circonstances

cruelles l'avoient rendue malheureuse. Son imagination étoit mobile ; il y avoit dans son cœur une grande puissance d'aimer : mais le talent, et le talent surtout dans une femme, cause une disposition à l'ennui, un besoin de distraction que la passion la plus profonde ne fait pas disparoître entièrement. L'image d'une vie monotone, même au sein du bonheur, fait éprouver de l'effroi à un esprit qui a besoin de variété. C'est quand on a peu de vent dans les voiles qu'on peut côtoyer toujours la rive : mais l'imagination divague, bien que la sensibilité soit fidèle ; il en est ainsi du moins jusqu'au moment où le malheur fait disparoître toutes ces inconséquences, et ne laisse plus qu'une seule pensée, et ne fait plus sentir qu'une douleur.

Oswald attribua la rêverie de Corinne uniquement au trouble que lui causoit encore l'embarras dans lequel elle avoit dû se trouver en s'entendant nommer lady Nelvil ; et, se reprochant vivement de ne l'en avoir pas tirée, il craignit qu'elle ne le soupçonnât de légèreté. Il commença donc, pour arriver enfin à l'explication tant desirée, par lui offrir de lui confier sa propre histoire. — Je parlerai le premier, dit-il ; et votre confiance suivra la mienne. — Oui, sans doute, il le faut, répondit Corinne en tremblant. Eh bien, vous le voulez ? quel jour, à quelle heure ? Quand vous aurez parlé.... je dirai tout. — Dans quelle douloureuse agitation vous êtes ! reprit Oswald. Quoi donc ! éprouverez-vous toujours cette crainte de votre ami, cette défiance de son cœur ? — Non, il le faut, continua Corinne ; j'ai tout écrit : si vous le voulez, demain..... — Demain, dit lord Nelvil, nous devons aller ensemble au Vésuve ; je veux contempler avec vous cette étonnante merveille, apprendre de vous à l'admirer, et, dans ce voyage même, si j'en ai la force, vous apprendre tout ce qui concerne mon propre sort. Il faut que ma confiance précède la vôtre ; mon cœur y est résolu. — Eh bien ! oui, reprit Corinne ; vous me donnez donc encore demain : je vous remercie de ce jour. Ah ! qui sait si vous serez toujours le même pour moi, quand je vous aurai ouvert mon cœur ; qui le sait ! et comment ne pas frémir de ce doute ?

CHAPITRE IV.

Les ruines de Pompéia sont proches du Vésuve ; et c'est par ces ruines que Corinne et lord Nelvil commencèrent leur

voyage. Ils étoient silencieux l'un et l'autre : car le moment de la décision de leur sort approchoit ; et cette vague espérance dont ils avoient joui si long-temps, et qui s'accorde si bien avec l'indolence et la rêverie qu'inspire le climat d'Italie, devoit enfin être remplacée par une destinée positive. Ils virent ensemble Pompéia, la ruine la plus curieuse de l'antiquité. A Rome, l'on ne trouve guère que les débris des monuments publics ; et ces monuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés : mais à Pompéia, c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle étoit. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seroient ainsi maintenus ; et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes, étoient encore dans leur beauté première ; et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant ; la farine qui alloit être pétrie, est encore là : les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portoit dans le jour de fête que le volcan a troublé ; et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues ; et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps-de-garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçoient pour passer le temps, tandis que ce temps avançoit pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous les côtés la ville qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir ; et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour, fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons, qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux ! Cette histoire du monde, où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine, dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplissent le cœur d'une profonde mélancolie. Qu'il y a long-temps que l'homme existe ! qu'il y a long-temps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt ! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées ? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint ? ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel où règne l'immortalité ?

Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculanum et à Pompéia, et que l'on essaie de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter ce que furent les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais en passant près de ces cendres que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève cette poussière, où de nobles idées sont peut-être encore empreintes.

Les édifices publics, dans cette ville même de Pompéia, qui étoit une des moins grandes de l'Italie, sont encore assez beaux. Le luxe des anciens avoit presque toujours pour but un objet d'intérêt public. Leurs maisons particulières sont très-petites, et l'on n'y voit point la recherche de la magnificence; mais un goût vif pour les beaux-arts s'y fait remarquer. Presque tout l'intérieur étoit orné des peintures les plus agréables, et de pavés de mosaïque artistement travaillés. Il y a beaucoup de ces pavés sur lesquels on trouve écrit : — *salve* (salut). — Ce mot est placé sur le seuil de la porte. Ce n'étoit pas sûrement une simple politesse que ce salut, mais une invocation à l'hospitalité. Les chambres sont singulièrement étroites, peu éclairées, n'ayant jamais de fenêtres sur la rue, et donnant presque toutes sur un portique qui est dans l'intérieur de la maison, ainsi que la cour de marbre qu'il entoure. Au milieu de cette cour est une citerne simplement décorée. Il est évident, par ce genre d'habitation, que les anciens vivoient presque toujours en plein air, et que c'étoit ainsi qu'ils recevoient leurs amis. Rien ne donne une idée plus douce et plus voluptueuse de l'existence, que ce climat qui unit intimement l'homme avec la nature. Il semble que le caractère des entretiens et de la société doit être tout autre, avec de telles habitudes, que dans les pays où la rigueur du froid force à se renfermer dans les maisons. On comprend mieux les dialogues de Platon, en voyant ces portiques sous lesquels les anciens se promenoient la moitié du jour; ils étoient sans cesse animés par le spectacle d'un beau ciel. L'ordre social, tel qu'ils le concevoient, n'étoit point l'aride combinaison du calcul et de la force, mais un heureux ensemble d'institutions qui excitoient les facultés, développoient l'ame, et donnoient à l'homme pour but le perfectionnement de lui-même et de ses semblables.

L'antiquité inspire une curiosité insatiable. Les érudits qui s'occupent seulement à recueillir une collection de noms qu'ils appellent l'histoire, sont sûrement dépourvus de toute imagination. Mais, pénétrer dans le passé, interroger le cœur humain à travers les siècles, saisir un fait par un mot,

et le caractère et les mœurs d'une nation par un fait, enfin remonter jusqu'aux temps les plus reculés, pour tâcher de se figurer, comment la terre, dans sa première jeunesse, apparoissoit aux regards des hommes, et de quelle manière ils supportoient alors ce don de la vie, que la civilisation a tant compliqué maintenant ; c'est un effort continuel de l'imagination, qui devine et découvre les plus beaux secrets que la réflexion et l'étude puissent nous révéler. Ce genre d'intérêt et d'occupation attiroit singulièrement Oswald; et il répétoit souvent à Corinne, que, s'il n'avoit pas eu dans son pays de nobles intérêts à servir, il n'auroit trouvé la vie supportable que dans les contrées où les monuments de l'histoire tiennent lieu de l'existence présente. Il faut au moins regretter la gloire, quand il n'est plus possible de l'obtenir. C'est l'oubli seul qui dégrade l'ame; mais elle peut trouver un asile dans le passé, quand d'arides circonstances privent les actions de leur but.

En sortant de Pompéia et repassent à Portici, Corinne et lord Nelvil furent bientôt entourés par les habitants, qui les engageoient à grands cris à venir voir *la montagne ;* c'est ainsi qu'ils appellent le Vésuve. A-t-il besoin d'être nommé ? Il est pour les Napolitains la gloire et la patrie ; leur pays est signalé par cette merveille. Oswald voulut que Corinne fût portée sur une espèce de palanquin, jusqu'à l'ermitage de San-Salvador, qui est à moitié chemin de la montagne, et où les voyageurs se reposent avant d'entreprendre de gravir sur le sommet. Il alloit à cheval à côté d'elle, pour surveiller ceux qui la portoient; et plus son cœur étoit rempli par les généreuses pensées qu'inspirent la nature et l'histoire, plus il adoroit Corinne.

Au pied du Vésuve, la campagne est la plus fertile et la mieux cultivée que l'on puisse trouver dans le royaume de Naples, c'est-à-dire dans la contrée de l'Europe la plus favorisée du ciel. La vigne célèbre dont le vin est appelé *Lacryma Christi*, se trouve dans cet endroit, et tout à côté des terres dévastées par la lave. On diroit que la nature a fait un dernier effort, en ce lieu voisin du volcan, et s'est parée de ses plus beaux dons avant de périr. A mesure que l'on s'élève, on découvre, en se retournant, Naples, et l'admirable pays qui l'environne. Les rayons du soleil font scintiller la mer comme des pierres précieuses; mais toute la splendeur de la création s'éteint par degrés, jusqu'à la terre de cendre et de fumée qui annonce l'approche du volcan. Les laves ferrugineuses des années précédentes tracent sur le sol leur large et noir sillon ; et tout est aride autour d'elles.

A une certaine hauteur, les oiseaux ne volent plus ; à telle autre, les plantes deviennent très-rares ; puis les insectes mêmes ne trouvent plus rien pour subsister dans cette nature consumée. Enfin tout ce qui a vie, disparoît ; vous entrez dans l'empire de la mort ; et la cendre de cette terre pulvérisée roule seule sous vos pieds mal affermis.

Nè greggi nè armenti
Guida bifolco mai, guida pastore.

Jamais le berger ni le pasteur ne conduisent en ce lieu ni leurs brebis ni leurs troupeaux.

Un ermite habite là, sur les confins de la vie et de la mort. Un arbre, le dernier adieu de la végétation, est devant sa porte ; et c'est à l'ombre de son pâle feuillage que les voyageurs ont coutume d'attendre que la nuit vienne, pour continuer leur route ; car pendant le jour, les feux du Vésuve ne s'aperçoivent que comme un nuage de fumée ; et la lave, si ardente de nuit, paroît sombre à la clarté du soleil. Cette métamorphose elle-même est un beau spectacle, qui renouvelle chaque soir l'étonnement que la continuité du même aspect pourroit affoiblir. L'impression de ce lieu, sa solitude profonde, donnèrent à lord Nelvil plus de force pour révéler ses secrets sentiments ; et, desirant encourager la confiance de Corinne, il consentit à lui parler, et lui dit avec une vive émotion : — Vous voulez lire jusqu'au fond de l'ame de votre malheureux ami ; eh bien ! je vous avouerai tout mes blessures vont se rouvrir, je le sens ; mais en présence de cette nature immuable, faut-il donc avoir tant de peur des souffrances que le temps entraîne avec lui ?

LIVRE XII.

HISTOIRE DE LORD NELVIL.

CHAPITRE Ier.

J'AI été élevé dans la maison paternelle, avec une tendresse, avec une bonté, que j'admire bien davantage, depuis que je connois les hommes. Je n'ai jamais rien aimé plus profondément que mon père; et cependant il me semble que si j'avois su, comme je le sais à présent, combien son caractère étoit unique dans le monde, mon affection eût été plus vive encore et plus dévouée. Je me rappelle mille traits de sa vie, qui me paroissoient tout simples, parce que mon père les trouvoit tels, et qui m'attendrissent douloureusement aujourd'hui que j'en connois la valeur. Les reproches qu'on se fait envers une personne qui nous fut chère, et qui n'est plus, donnent l'idée de ce que pourroient être les peines éternelles, si la miséricorde divine ne venoit point au secours d'une telle douleur.

J'étois heureux et calme auprès de mon père; mais je souhaitois de voyager avant de m'engager dans l'armée. Il y a dans mon pays la plus belle carrière civile pour les hommes éloquents: mais j'avois, j'ai même encore, une si grande timidité, qu'il m'eût été très-pénible de parler en public; et je préférois l'état militaire. J'aimois mieux avoir affaire aux périls certains qu'aux dégoûts possibles. Mon amour-propre est, à tous les égards, plus susceptible qu'ambitieux; et j'ai toujours trouvé que les hommes s'offrent à l'imagination comme des fantômes, quand ils vous blâment, et comme des pygmées, quand ils vous louent. J'avois envie d'aller en France, où venoit d'éclarter cette révolution qui, malgré la vieillesse du genre humain, prétendoit à recommencer l'histoire du monde. Mon père avoit conservé quelques préventions contre Paris, qu'il avoit vu vers la fin du règne de Louis XV; et il ne concevoit guère comment des coteries pouvoient se changer en nation, des prétentions en vertus, et des vanités en enthousiasme. Néanmoins, il consentit au voyage que je desirois, parce qu'il craignoit de rien exiger: il avoit une sorte

d'embarras de son autorité paternelle, quand le devoir ne lui commandoit pas d'en faire usage. Il redoutoit toujours que cette autorité n'altérât la vérité, la pureté d'affection qui tient à ce qu'il y a de plus libre et de plus involontaire dans notre nature ; et il avoit, avant tout, besoin d'être aimé. Il m'accorda donc, au commencement de 1791, lorsque j'avois vingt-un ans accomplis, six mois de séjour en France ; et je partis pour connoître cette nation si voisine de nous, et toutefois si différente par ses institutions et les habitudes qui en sont résultées.

Je croyois ne jamais aimer ce pays ; j'avois contre lui les préjugés que nous inspirent la fierté et la gravité anglaises. Je craignois les moqueries contre tous les cultes du cœur et de la pensée ; je détestois cet art de rabattre tous les élans et de désenchanter tous les amours. Le fond de cette gaîté tant vantée me paroissoit bien triste, puisqu'il frappoit de mort mes sentiments les plus chers. Je ne connoissois pas alors les Français vraiment distingués ; et ceux-là réunissent aux qualités les plus nobles des manières pleines de charme. Je fus étonné de la simplicité, de la liberté, qui régnoit dans les sociétés de Paris. Les plus grands intérêts y étoient traités sans frivolité comme sans pédantérie : il sembloit que les idées les plus profondes fussent devenues le patrimoine de la conversation, et que la révolution du monde entier ne se fît que pour rendre la société de Paris plus aimable. Je rencontrois des hommes d'une instruction sérieuse, d'un talent supérieur, animés par le desir de plaire, plus encore que par le besoin d'être utiles ; recherchant les suffrages d'un salon, même après ceux d'une tribune, et vivant dans la société des femmes pour être applaudis, plutôt que pour être aimés.

Tout, à Paris, étoit parfaitement bien combiné, par rapport au bonheur extérieur. Il n'y avoit aucune gêne dans les détails de la vie : c'étoit de l'égoïsme au fond, mais jamais dans les formes ; un mouvement, un intérêt, qui prenoit chacun de vos jours, sans vous en laisser beaucoup de fruit, mais aussi sans que jamais vous en sentissiez le poids ; une promptitude de conception qui permettoit d'indiquer et de comprendre par un mot ce qui auroit exigé ailleurs un long développement ; un esprit d'imitation, qui pourroit bien s'opposer à toute indépendance véritable, mais qui introduit dans la conversation cette sorte de bon accord et de complaisance qu'on ne trouve nulle autre part ; enfin, une manière facile de conduire la vie, de la diversifier, de la soustraire à la réflexion, sans en écarter le charme de l'esprit. A tous ces moyens de s'étourdir, il faut ajouter les spectacles, les étrangers, les nouvelles ; et

vous aurez l'idée de la ville la plus sociale qui soit au monde. Je m'étonne presque de prononcer son nom dans cet ermitage, au milieu d'un désert, à l'autre extrême des impressions que fait naître la plus active population du monde : mais je devois vous peindre ce séjour, et son effet sur moi.

Le croiriez-vous, Corinne? maintenant que vous m'avez connu si sombre et si découragé, je me laissai séduire par ce tourbillon spirituel : je fus bien aise de n'avoir pas un moment d'ennui, eussé-je dû n'en avoir pas un de méditation, et d'émousser en moi la faculté de souffrir, bien que celle d'aimer s'en ressentît. Si j'en puis juger par moi-même, il me semble qu'un homme d'un caractère sérieux et sensible peut être fatigué par l'intensité même et la profondeur de ses impressions : il revient toujours à sa nature ; mais ce qui l'en fait sortir, au moins pour quelque temps, lui fait du bien. C'est en m'élevant au-dessus de moi-même, Corinne, que vous dissipez ma mélancolie naturelle : c'est en me faisant valoir moins que je ne vaux réellement, qu'une femme, dont je vous parlerai bientôt, étourdissoit ma tristesse intérieure. Cependant, quoique j'eusse pris le goût et l'habitude de la vie de Paris, elle ne m'auroit pas suffi long-temps, si je n'avois pas obtenu l'amitié d'un homme, parfait modèle du caractère français dans son antique loyauté, et de l'esprit français dans sa culture nouvelle.

Je ne vous dirai pas, mon amie, le véritable nom des personnes dont j'ai à vous parler ; et vous comprendrez ce qui m'oblige à vous le cacher, en apprenant le reste de cette histoire. Le comte Raimond étoit de la plus illustre famille de France : il avoit dans l'ame toute la fierté chevaleresque de ses ancêtres ; et sa raison adoptoit les idées philosophiques, quand elles lui commandoient des sacrifices personnels : il ne s'étoit point activement mêlé de la révolution, mais il aimoit ce qu'il y avoit de vertueux dans chaque parti ; le courage de la reconnoissance dans les uns, l'amour de la liberté dans les autres : tout ce qui étoit désintéressé lui plaisoit. La cause de tous les opprimés lui paroissoit juste ; et cette générosité de caractère étoit encore relevée par la plus grande négligence pour sa propre vie. Ce n'étoit pas qu'il fût précisément malheureux ; mais il y avoit un tel contraste entre son ame et la société, telle qu'elle est en général, que la peine journalière qu'il en ressentoit le détachoit de lui-même. Je fus assez heureux pour intéresser le comte Raimond : il souhaita de vaincre ma réserve naturelle ; et, pour en triompher, il mit dans notre liaison une coquetterie d'amitié vraiment romanesque : il ne connoissoit aucun obstacle, ni pour rendre un

grand service, ni pour faire un petit plaisir. Il vouloit aller s'établir la moitié de l'année en Angleterre, pour ne pas me quitter ; j'avois beaucoup de peine à l'empêcher de partager avec moi tout ce qu'il possédoit.

— Je n'ai qu'une sœur, me disoit-il, mariée à un vieillard très-riche; et je suis libre de faire ce que je veux de ma fortune. D'ailleurs cette révolution tournera mal, et je pourrois bien être tué : faites-moi donc jouir de ce que j'ai, en le regardant comme à vous. — Hélas ! ce généreux Raimond prévoyoit trop bien sa destinée. Quand on est capable de se connoître, on se trompe rarement sur son sort ; et les pressentiments ne sont le plus souvent qu'un jugement sur soi-même qu'on ne s'est pas encore tout à fait avoué. Noble, sincère, imprudent même, le comte Raimond mettoit en dehors toute son ame ; c'étoit un plaisir nouveau pour moi, qu'un tel caractère ; chez nous les trésors de l'ame ne sont pas facilement exposés aux regards, et nous avons pris l'habitude de douter de tout ce qui se montre ; mais cette bonté expansive que je trouvois dans mon ami, me donnoit des jouissances tout-à-la-fois faciles et sûres : et je n'avois pas un doute sur ses qualités, bien qu'elles se fissent toutes voir dès le premier instant. Je n'éprouvois aucune timidité dans mes rapports avec lui ; et, ce qui valoit mieux encore, il me mettoit à l'aise avec moi-même. Tel étoit l'aimable Français pour qui j'ai senti cette amitié parfaite, cette fraternité de compagnon d'armes, dont on n'est capable que dans la jeunesse, avant qu'on ait connu le sentiment de la rivalité, avant que les carrières irrévocablement tracées sillonnent et partagent le champ de l'avenir.

Un jour le comte Raimond me dit : — Ma sœur est veuve, et j'avoue que je n'en suis point affligé ; je n'aimois pas son mariage : elle avoit accepté la main du vieillard qui vient de mourir, dans un moment où nous n'avions de fortune ni l'un ni l'autre ; car la mienne vient d'un héritage qui m'est arrivé nouvellement : mais, néanmoins, je m'étois opposé, dans le temps, à cette union, autant que je l'avois pu ; je n'aime pas qu'on fasse rien par calcul, et encore moins la plus solennelle action de sa vie. Mais enfin elle s'est conduite à merveille avec l'époux qu'elle n'aimoit pas ; il n'y a rien à dire à tout cela, selon le monde : maintenant qu'elle est libre, elle revient demeurer chez moi. Vous la verrez : c'est une personne très-aimable à la longue : et vous autres Anglais, vous aimez à faire des découvertes. Pour moi, je trouve plus agréable de lire d'abord tout dans la physionomie : vos manières contenues cependant, mon cher Oswald, ne m'ont jamais fait de peine ; mais celles de ma sœur me gênent un peu. —

Madame d'Arbigny, la sœur du comte Raimond, arriva le lendemain matin, et le même soir je lui fus présenté : elle avoit des traits semblables à ceux de son frère ; un son de voix analogue, mais une manière d'accentuer toute différente, et beaucoup plus de réserve et de finesse dans l'expression de ses regards ; sa figure d'ailleurs étoit très-agréable, sa taille pleine de grâce, et il y avoit dans tous ses mouvements une élégance parfaite : elle ne disoit pas un mot qui ne fût convenable ; elle ne manquoit à aucun genre d'égards, sans que sa politesse fût en rien exagérée ; elle flattoit l'amour-propre avec beaucoup d'adresse, et montroit qu'on lui plaisoit, sans jamais se compromettre : car, dans tout ce qui tenoit à la sensibilité, elle s'exprimoit toujours comme si, dans ce genre, elle eût voulu dérober aux autres ce qui se passoit dans son cœur. Cette manière avoit, avec celle des femmes de mon pays, une ressemblance apparente qui me séduisit. Il me sembloit bien que madame d'Arbigny trahissoit trop souvent ce qu'elle prétendoit vouloir cacher, et que le hasard n'amenoit pas tant d'occasions d'attendrissement involontaire qu'il en naissoit autour d'elle : mais cette réflexion traversoit légèrement mon esprit, et ce que j'éprouvois habituellement auprès de madame d'Arbigny m'étoit doux et nouveau.

Je n'avois jamais été flatté par personne. Chez nous l'on ressent avec profondeur et l'amour et l'enthousiasme qu'il inspire : mais l'art de s'insinuer dans le cœur par l'amour-propre est peu connu. D'ailleurs, je sortois des universités ; et jusqu'alors personne en Angleterre n'avoit fait attention à moi. — Madame d'Arbigny relevoit chaque mot que je disois ; elle s'occupoit de moi avec une attention constante : je ne crois pas qu'elle connût bien l'ensemble de ce que je puis être ; mais elle me révéloit à moi-même, par mille observations, des détails dont la sagacité me confondoit : il me sembloit quelquefois qu'il y avoit un peu d'art dans son langage, qu'elle parloit trop bien et d'une voix trop douce, que ses phrases étoient trop soigneusement rédigées ; mais sa ressemblance avec son frère, le plus sincère de tous les hommes, éloignoit de mon esprit ces doutes, et contribuoit à m'inspirer de l'attrait pour elle.

Un jour je disois au comte Raimond l'effet que produisoit sur moi cette ressemblance : il m'en remercia ; mais, après un instant de réflexion, il me dit : — Ma sœur et moi, cependant, nous n'avons pas de rapport dans le caractère. — Il se tut après ces mots ; mais en me les rappelant, ainsi que beaucoup d'autres circonstances, j'ai été convaincu, dans la suite, qu'il ne desiroit pas que j'épousasse sa sœur. Je ne puis douter

qu'elle n'en eût l'intention dès-lors, quoique cette intention ne fût pas aussi prononcée que dans la suite : nous passions notre vie ensemble ; et les jours s'écoulèrent avec elle, souvent agréablement, toujours sans peine. J'ai réfléchi depuis, qu'elle étoit habituellement de mon avis ; quand je commençois une phrase, elle la finissoit, ou, prévoyant d'avance celle que j'allois dire, elle se hâtoit de s'y conformer : et cependant, malgré cette douceur parfaite dans les formes, elle exerçoit un empire très-despotique sur mes actions ; elle avoit une manière de me dire : — *Sûrement vous vous conduirez ainsi, sûrement vous ne ferez pas telle démarche*, qui me dominoit tout-à-fait : il me sembloit que je perdrois toute son estime pour moi, si je trompois son attente ; et j'attachois du prix à cette estime, témoignée souvent avec des expressions très-flatteuses.

Cependant, Corinne, croyez-moi, car je le pensois même avant de vous connoître ; ce n'étoit point de l'amour que le sentiment que m'inspiroit madame d'Arbigny : je ne lui avois point dit que je l'aimasse ; je ne savois point si une telle belle-fille conviendroit à mon père : il n'étoit point dans ses idées que j'épousasse une Française, et je ne voulois rien faire sans son aveu. Mon silence, je le crois, déplaisoit à madame d'Arbigny ; car elle avoit quelquefois de l'humeur, dont elle faisoit toujours de la tristesse, et qu'elle expliquoit après par des motifs touchants, bien que sa physionomie, dans les moments où elle ne s'observoit pas, eût quelquefois beaucoup de sécheresse : mais j'attribuois ces instants d'inégalité à nos rapports ensemble, dont je n'étois pas content moi-même ; car cela fait mal d'aimer un peu, et de ne pas aimer tout-à-fait.

Ni le comte Raimond ni moi nous ne nous parlions de sa sœur : c'étoit la première gêne qui eût existé entre nous ; mais plusieurs fois madame d'Arbigny m'avoit conjure de ne pas m'entretenir d'elle avec son frère, et lorsque je m'étonnois de cette prière, elle me disoit : — Je ne sais si vous êtes comme moi ; mais je ne puis souffrir qu'un tiers, même mon ami intime, se mêle de mes sentiments pour un autre. J'aime le secret dans toutes les affections. — Cette explication me plaisoit assez, et j'obéissois à ses desirs. Je reçus alors une lettre de mon père, qui me rappeloit en Ecosse. Les six mois fixés pour mon séjour en France étoient écoulés ; et les troubles de ce pays alloient toujours en croissant : il ne pensoit pas qu'il convînt à un étranger d'y rester davantage. Cette lettre me causa d'abord une vive peine. Je sentois, néanmoins, combien mon père avoit raison ; j'avois un grand desir de le revoir : mais la vie que je menois à Paris, dans la

société du comte Raimond et de sa sœur, m'étoit tellement agréable, que je ne pouvois m'en arracher sans un amer chagrin. J'allai tout de suite chez madame d'Arbigny; je lui montrai ma lettre, et, pendant qu'elle la lisoit, j'étois si absorbé par ma peine, que je ne vis pas même quelle impression elle en recevoit; je l'entendis seulement qui me disoit quelques mots pour m'engager à retarder mon départ, à écrire à mon père que j'étois malade, enfin à *louvoyer* avec sa volonté. Je me souviens que ce fut le terme dont elle se servit; j'allois répondre, et j'aurois dit ce qui étoit vrai, c'est que mon départ étoit résolu pour le lendemain, lorsque le comte Raimond entra, et, sachant ce dont il s'agissoit, déclara le plus nettement du monde que je devois obéir à mon père, et qu'il n'y avoit pas à hésiter. Je fus étonné de cette décision si rapide; je m'attendois à être sollicité, retenu; je voulois résister à mes propres regrets: mais je ne croyois pas que l'on me rendît le triomphe si facile, et, pour un moment, je méconnus le sentiment de mon ami; il s'en aperçut, me prit la main, et me dit: — Dans trois mois je serai en Angleterre; pourquoi donc vous retiendrois-je en France? J'ai mes raisons pour n'en rien faire, ajouta-t-il à demi-voix. — Mais sa sœur l'entendit, et se hâta de dire qu'il étoit sage, en effet, d'éviter les dangers que pouvoit courir un Anglais en France, au milieu de la révolution. Je suis bien sûr à présent que ce n'étoit pas à cela que le comte Raimond faisoit allusion; mais il ne contredit ni ne confirma l'explication de sa sœur. Je partois, il ne crut pas nécessaire de m'en dire davantage.

— Si je pouvois être utile à mon pays, je resterois, continua-t-il; mais, vous le voyez, il n'y a plus de France. Les idées et les sentiments qui la faisoient aimer, n'existent plus. Je regretterai encore le sol; mais je retrouverai ma patrie quand je respirerai le même air que vous. — Combien je fus ému des touchantes expressions d'une amitié si vraie! combien en ce moment Raimond l'emportoit sur sa sœur dans mes affections! Elle le devina bien vite; et ce soir-là même, je la vis sous un point de vue nouveau. Il arriva du monde; elle fit les honneurs de chez elle à merveille, parla de mon départ avec la plus grande simplicité, et donna généralement l'idée que c'étoit pour elle l'événement le plus ordinaire. J'avois déjà remarqué dans plusieurs occasions qu'elle mettoit un tel prix à la considération, que jamais elle ne laissoit voir à personne les sentiments qu'elle me témoignoit: mais cette fois, c'en étoit trop, et j'étois tellement blessé de son indifférence, que je résolus de partir avant la société, et de ne pas rester seul un moment avec elle. Elle vit que je m'approchois de

son frère pour lui demander de me dire adieu le lendemain matin, avant mon départ ; alors elle vint à moi, et me dit assez haut pour que l'on pût l'entendre, qu'elle avoit une lettre à me remettre pour une de ses amies en Angleterre ; et elle ajouta très-vite et très-bas : — Vous ne regrettez que mon frère ; vous ne parlez qu'à lui, et vous voulez me percer le cœur en vous en allant ainsi ! — Puis elle retourna sur-le-champ s'asseoir au milieu de son cercle. Je fus troublé de ces paroles ; et j'allois rester comme elle le desiroit, lorsque le comte Raimond me prit par le bras et m'emmena dans sa chambre.

Quand tout le monde fut parti, nous entendîmes sonner à coups redoublés dans l'appartement de madame d'Arbigny ; le comte Raimond n'y faisoit pas d'attention : je le forçai cependant à s'en inquiéter, et nous envoyâmes demander ce que c'étoit ; on nous répondit que madame d'Arbigny venoit de se trouver mal. Je fus vivement ému ; je voulois la revoir, retourner chez elle encore une fois ; le comte Raimond m'en empêcha obstinément. — Evitons ces émotions, dit-il ; les femmes se consolent toujours mieux quand elles sont seules. — Je ne pouvois comprendre cette dureté pour sa sœur, si fort en contraste avec la constante bonté de mon ami ; et je me séparai de lui le lendemain, avec une sorte d'embarras qui rendit nos adieux moins tendres. Ah ! si j'avois deviné le sentiment plein de délicatesse qui l'empêchoit de consentir à ce que sa sœur me captivât, quand il ne la croyoit pas faite pour me rendre heureux ! si j'avois prévu surtout quels événements alloient nous séparer pour toujours ! mes adieux auroient satisfait et son ame et la mienne !

CHAPITRE II.

Oswald cessa de parler pendant quelques instants ; Corinne écoutoit son récit avec une telle avidité qu'elle se tut aussi, dans la crainte de retarder le moment où il reprendroit la parole. — Je serois heureux, continua-t-il, si mes rapports avec madame d'Arbigny avoient fini alors, si j'étois resté près de mon père, et si je n'avois pas remis le pied sur la terre de France ! mais la fatalité, c'est-à-dire peut-être la foiblesse de mon caractère, a pour jamais empoisonné ma vie : oui, pour jamais, chère amie, même auprès de vous.

Je passai près d'une année en Ecosse avec mon père, et notre tendresse l'un pour l'autre devint chaque jour plus intime ; je pénétrai dans le sanctuaire de cette ame céleste, et je trouvois dans l'amitié qui m'unissoit à lui ces sympathies du sang dont les liens mystérieux tiennent à tout notre être : je recevois des lettres de Raimond pleines d'affection ; il me racontoit les difficultés qu'il trouvoit à dénaturer sa fortune pour venir me joindre ; mais sa persévérance dans ce projet étoit la même. Je l'aimois toujours ; mais quel ami pouvois-je comparer à mon père ! Le respect qu'il m'inspiroit, ne gênoit pas ma confiance. J'avois foi aux paroles de mon père comme à un oracle ; et les incertitudes qui sont malheureusement dans mon caractère, cessoient toujours dès qu'il avoi parlé. *Le ciel nous a formés*, dit un écrivain anglais, *pour l'amour de ce qui est vénérable.* Mon père n'a pas su, il n'a pu savoir à quel point je l'aimois ; et ma fatale conduite a dû l'en faire douter. Cependant il a eu pitié de moi ; il m'a plaint, en mourant, de la douleur que me causeroit sa perte. Ah ! Corinne, j'avance dans ce triste récit ; soutenez mon courage, j'en ai besoin. — Cher ami, lui dit Corinne, trouvez quelque douceur à montrer votre ame si noble et si sensible, devant la personne du monde qui vous admire et vous chérit le plus. —

Il m'envoya pour ses affaires à Londres, reprit lord Nelvil ; et je le quittai lorsque je ne devois plus le revoir, sans qu'aucun frémissement m'avertît de mon malheur. Il fut plus aimable que jamais dans nos derniers entretiens : on diroit que l'ame des justes donne, comme les fleurs, plus de parfums vers le soir. Il m'embrassa les larmes aux yeux ; il me disoit souvent qu'à son âge tout étoit solennel : mais moi je croyois à sa vie comme à la mienne ; nos ames s'entendoient si bien, il étoit si jeune pour aimer, que je ne songeois pas à sa vieillesse. La confiance ainsi que la crainte sont inexplicables dans les affections vives. Mon père m'accompagna cette fois jusqu'au seuil de la porte de son château ; de ce château que j'ai revu depuis désert et dévasté comme mon triste cœur.

Il n'y avoit pas huit jours que j'étois à Londres, quand je reçus de madame d'Arbigny la fatale lettre dont j'ai retenu chaque mot : " Hier, dix août, me disoit-elle, mon frère a été massacré aux Tuileries en défendant son roi. Je suis proscrite comme sa sœur, et obligée de me cacher pour échapper à mes persécuteurs. Le comte Raimond avoit pris toute ma fortune avec la sienne, pour la faire passer en Angleterre. l'avez-vous déjà reçue ? ou savez-vous à qui il l'a confiée pour vous la remettre ? Je n'ai qu'un mot de lui, écrit du château

même, au moment où il sut qu'on se disposoit à l'attaquer ; et ce mot me dit seulement de m'adresser à vous pour tout savoir. Si vous pouviez venir ici pour m'emmener, vous me sauveriez peut-être la vie ; car les Anglais voyagent librement encore en France : et moi je ne puis obtenir un passe-port ; le nom de mon frère me rend suspecte. Si la malheureuse sœur de Raimond vous intéresse assez pour venir la chercher, vous saurez à Paris, chez M. de Maltigues, mon parent, le lieu de ma retraite. Mais si vous avez la généreuse intention de me secourir, ne perdez pas un instant pour l'accomplir ; car on dit que la guerre peut éclater d'un jour à l'autre entre nos deux pays."

Représentez-vous l'effet que cette lettre produisit sur moi. Mon ami massacré, sa sœur au désespoir, et leur fortune, disoit-elle, entre mes mains, bien que je n'en eusse pas reçu la moindre nouvelle. Ajoutez à ces circonstances le danger de madame d'Arbigny, et l'idée qu'elle avoit que je pouvois la servir, en allant la chercher. Il ne me parut pas possible d'hésiter ; et je partis à l'instant, en envoyant à mon père un courrier, qui lui portoit la lettre que je venois de recevoir, et la promesse qu'avant quinze jours je serois revenu. Par un hasard vraiment cruel, l'homme que j'envoyai tomba malade en route ; et la seconde lettre que j'écrivis à mon père, de Douvres, lui parvint avant la première. Il sut ainsi mon départ sans en connoître les motifs ; et, quand l'explication lui arriva, il avoit pris sur ce voyage une inquiétude qui ne se dissipa point.

J'arrivai à Paris en trois jours : j'y appris que madame d'Arbigny s'étoit retirée dans une ville de province, à soixante lieues ; et je continuai ma route pour aller l'y rejoindre. Nous éprouvâmes l'un et l'autre une profonde émotion en nous revoyant : elle étoit, dans son malheur, beaucoup plus aimable qu'auparavant, parce qu'il y avoit dans ses manières moins d'art et de contrainte. Nous pleurâmes ensemble son noble frère, et les désastres publics. Je m'informai avec anxiété de sa fortune : elle me dit qu'elle n'en avoit aucune nouvelle ; mais, peu de jours après, j'appris que le banquier auquel le comte Raimond l'avoit confiée, la lui avoit rendue ; et, ce qui est singulier, je l'appris par un négociant de la ville où nous étions, qui me le dit par hasard, et m'assura que madame d'Arbigny n'avoit jamais dû en être véritablement inquiète. Je n'y compris rien ; et j'allai chez madame d'Arbigny pour lui demander ce que cela signifioit. Je trouvai chez elle un de ses parents, M. de Maltigues, qui me dit, avec une promptitude et un sang-froid remarquables, qu'il arrivoit

à l'instant même de Paris pour apporter à madame d Arbigny la nouvelle du retour du banquier qu'elle croyoit parti pour l'Angleterre, et dont elle n'avoit pas entendu parler depuis un mois. Madame d'Arbigny confirma ce qu'il disoit, et je la crus; mais, en me rappelant qu'elle a constamment trouvé des prétextes pour ne pas me montrer le prétendu billet de son frère, dont elle me parloit dans sa lettre, j'ai compris depuis qu'elle s'étoit servie d'une ruse pour m'inquiéter sur sa fortune.

Au moins est-il vrai qu'elle étoit riche, et que, dans son desir de m'épouser, il ne se mêloit aucun motif intéressé; mais le grand tort de madame d'Arbigny étoit de faire une entreprise du sentiment, de mettre de l'adresse là où il suffisoit d'aimer, et de dissimuler sans cesse, quand il eût mieux valu montrer tout simplement ce qu'elle éprouvoit; car elle m'aimoit alors autant qu'on peut aimer quand on combine ce qu'on fait, presque même ce que l'on pense, et que l'on conduit les relations du cœur comme des intrigues politiques.

La tristesse de madame d'Arbigny ajoutoit encore à ses charmes extérieurs, et lui donnoit une expression touchante qui me plaisoit extrêmement. Je lui avois formellement déclaré que je ne me marierois point sans le consentement de mon père: mais je ne pouvois m'empêcher de lui exprimer les transports que sa figure séduisante excitoit en moi; et comme il entroit dans ses projets de me captiver à tout prix, je crus entrevoir qu'elle n'étoit pas invariablement résolue à repousser mes desirs: maintenant que je me retrace ce qui s'est passé entre nous, il me semble qu'elle hésitoit par des motifs étrangers à l'amour, et que ses combats apparents étoient des délibérations secrètes. Je me trouvois seul avec elle tout le jour; et, malgré les résolutions que la délicatesse m'inspiroit, je ne pus résister à mon entraînement, et madame d'Arbigny m'imposa tous les devoirs en m'accordant tous les droits. Elle me montra plus de douleur et de remords que peut-être elle n'en avoit réellement, et me lia fortement à son sort par son repentir même. Je voulois la mener en Angleterre avec moi, la faire connoître à mon père, et le conjurer de consentir à mon union avec elle: mais elle se refusoit à quitter la France sans que je fusse son époux. Peut-être avoit-elle raison en cela; mais sachant bien de tout temps que je ne pouvois me résoudre à l'épouser sans l'aveu de mon père, elle avoit tort dans les moyens qu'elle prenoit et pour ne pas partir, et pour me retenir, malgré les devoirs qui me rappeloient en Angleterre.

Quand la guerre fut déclarée entre les deux pays, mon

desir de quitter la France devint plus vif; et les obstacles qu'y opposoit madame d'Arbigny se multiplièrent. Tantô elle ne pouvoit obtenir un passe-port; tantôt, si je voulois partir seul, elle m'assuroit qu'elle seroit compromise en restant en France après mon départ, parce qu'on la soupçonneroit d'être en correspondance avec moi. Cette femme si douce, si mesurée, se livroit par moments à des accès de désespoir qui bouleversoient entièrement mon ame; elle employoit les attraits de sa figure et les grâces de son esprit pour me plaire et sa douleur pour m'intimider.

Peut-être les femmes ont-elles tort de commander au nom des larmes, et d'asservir ainsi la force à leur foiblesse: mais quand elles ne craignent pas d'employer ce moyen, il réussit presque toujours, au moins pour un temps. Sans doute le sentiment s'affoiblit par l'empire même que l'on usurpe sur lui; et la puissance des pleurs, trop souvent exercée, refroidit l'imagination. Mais il y avoit en France, dans ce temps, mille occasions de ranimer l'intérêt et la pitié. La santé de madame d'Arbigny paroissoit aussi tous les jours plus foible; et c'est encore un terrible moyen de domination pour les femmes que la maladie. Celles qui n'ont pas, comme vous, Corinne, une juste confiance dans leur esprit et dans leur ame, ou celles qui ne sont pas, comme nos Anglaises, si fières et si timides que la feinte leur est impossible, ont recours à l'art pour inspirer l'attendrissement; et le mieux que l'on puisse attendre d'elles alors, c'est que la dissimulation ait pour cause un sentiment vrai.

Un tiers se mêloit, à mon insu, de mes relations avec madame d'Arbigny; c'étoit M. de Maltigues: elle lui plaisoit, il ne demandoit pas mieux que de l'épouser; mais une immoralité réfléchie le rendoit indifférent à tout: il aimoit l'intrigue comme un jeu, même quand le but ne l'intéressoit pas, et secondoit madame d'Arbigny dans le desir qu'elle avoit de s'unir à moi, quitte à déjouer ce projet si l'occasion de servir le sien se présentoit. C'étoit un homme pour qui j'avois un singulier éloignement: à peine âgé de trente ans, ses manières et son extérieur étoient d'une sécheresse remarquable. En Angleterre, où l'on nous accuse d'être froids, je n'ai rien vu de comparable au sérieux de son maintien, quand il entroit dans une chambre. Je ne l'aurois jamais pris pour un Français s'il n'avoit pas eu le goût de la plaisanterie, et un besoin de parler, très-bizarre dans un homme qui paroissoit blasé sur tout, et qui mettoit cette disposition en système. Il prétendoit qu'il étoit né très-sensible, très-enthousiaste, mais que la connoissance des hommes, dans la révolution de France, l'avoit dé-

trompé de tout cela. Il avoit aperçu, disoit-il, qu'il n'y avoit de bon dans ce monde que la fortune ou le pouvoir, ou tous les deux, et que les amitiés, en général, devoient être considérées comme des moyens qu'il faut prendre ou quitter, selon les circonstances. Il étoit assez habile dans la pratique de cette opinion; il n'y faisoit qu'une faute, c'étoit de la dire: mais bien qu'il n'eût pas, comme les Français d'autrefois, le desir de plaire, il lui restoit le besoin de faire effet par la conversation; et cela le rendoit très-imprudent: bien différent en cela de madame d'Arbigny, qui vouloit atteindre son but, mais qui ne se trahissoit point comme M. de Maltigues, en cherchant à briller par l'immoralité même. Entre ces deux personnes, ce qui étoit bizarre, c'est que la plus vive cachoit bien son secret, et que l'homme froid ne savoit pas se taire.

Tel qu'il étoit, ce M. de Maltigues, il avoit un ascendant singulier sur madame d'Arbigny; il la devinoit, ou bien elle lui confioit tout: cette femme, habituellement dissimulée, avoit peut-être besoin de faire de temps en temps une imprudence, comme pour respirer; au moins est-il certain que, quand M. de Maltigues la regardoit durement, elle se troubloit toujours: s'il avoit l'air mécontent, elle se levoit pour le prendre à part; s'il sortoit avec humeur, elle s'enfermoit presqu'à l'instant pour lui écrire. Je m'expliquois cette puissance de M. de Maltigues sur madame d'Arbigny, parce qu'il la connoissoit dès son enfance, et dirigeoit ses affaires depuis qu'elle n'avoit pas de plus proche parent que lui: mais le principal motif de ces ménagements singuliers, c'étoit le projet qu'elle avoit formé, et que j'appris trop tard, de l'épouser si je la quittois; car elle ne vouloit à aucun prix passer pour une femme abandonnée. Une telle résolution devroit faire croire qu'elle ne m'aimoit pas; et cependant elle n'avoit, pour me préférer, aucune raison que le sentiment: mais elle avoit mêlé toute sa vie le calcul à l'entraînement, et les prétentions factices de la société aux affections naturelles. Elle pleuroit, parce qu'elle étoit émue; mais elle pleuroit aussi, parce que c'est ainsi qu'on attendrit. Elle étoit heureuse d'être aimée, parce qu'elle aimoit, mais aussi parce que cela fait honneur dans le monde: elle avoit de bons sentiments quand elle étoit toute seule; mais elle n'en jouissoit pas si elle ne pouvoit les faire tourner au profit de son amour-propre ou de ses desirs. C'étoit une personne formée par et pour la bonne compagnie, et qui avoit cet art de travailler le vrai, qui se rencontre si souvent dans les pays où le desir de produire de l'effet par ses sentiments est plus vif que ces sentiments mêmes.

Je n'avois pas, depuis long-temps, de nouvelles de mon père,

parce que la guerre avoit interrompu sa correspondance avec moi. Une lettre enfin m'arriva par une occasion : il m'adjuroit de partir, au nom de mon devoir et de sa tendresse ; il me déclaroit en même temps, de la manière la plus formelle, que si j'épousois madame d'Arbigny, je lui causerois une douleur mortelle, et il me demandoit au moins de revenir libre en Angleterre, et de ne me décider qu'après l'avoir entendu. Je lui répondis à l'instant, en lui donnant ma parole d'honneur que je ne me marierois pas sans son consentement, et l'assurant que dans peu je le rejoindrois. Madame d'Arbigny employa d'abord la prière, puis le désespoir, pour me retenir ; et voyant enfin qu'elle ne réussissoit pas, je crois qu'elle eut recours à la ruse : mais comment alors aurois-je pu le soupçonner ?

Un matin elle arriva chez moi, pâle, échevelée, et se jeta dans mes bras, en me suppliant de la protéger : elle paroissoit mourir de frayeur. A peine pus-je comprendre, à travers son émotion, que l'ordre étoit venu de l'arrêter, comme sœur du comte Raimond, et qu'il falloit que je lui trouvasse un asile pour la dérober à ceux qui la poursuivoient. A cette époque même, des femmes avoient péri, et toutes les terreurs paroissoient naturelles. Je la menai chez un négociant qui m'étoit dévoué ; je l'y cachai, je crus la sauver, et M. de Maltigues et moi nous avions seuls le secret de sa retraite. Comment, dans cette situation, ne pas s'intéresser vivement au sort d'une femme ! comment se séparer d'une personne proscrite ! Quel est le jour, quel est le moment, où il se peut qu'on lui dise : — Vous avez compté sur mon appui, et je vous le retire ! — Cependant le souvenir de mon père me poursuivoit continuellement ; et, dans plusieurs occasions, j'essayai d'obtenir de madame d'Arbigny la permission de partir seul ; mais elle me menaça de se livrer à ses assassins si je la quittois, et sortit deux fois en plein jour, dans un trouble affreux qui me pénétra de douleur et de crainte. Je la suivis dans la rue, en la conjurant en vain de revenir. Heureusement, par hasard ou par combinaison, nous rencontrâmes chaque fois M. de Maltigues ; el il la ramena, en lui faisant sentir l'imprudence de sa conduite. Alors je me résignai à rester, et j'écrivis à mon père en motivant, autant que je le pus, ma conduite : mais je rougissois d'être en France, au milieu des événements affreux qui s'y passoient, et lorsque mon pays étoit en guerre avec les Français.

M. de Maltigues se moquoit souvent de mes scrupules ; mais, tout spirituel qu'il étoit, il ne prévoyoit pas, ou ne se donnoit pas la peine d'observer l'effet de ses plaisanteries ; car elles

réveilloient en moi tous les sentiments qu'il vouloit éteindre. Madame d'Arbigny remarquoit bien l'impression que je recevois; mais elle n'avoit point d'empire sur M. de Maltigues, qui se décidoit souvent par le caprice, au défaut de l'intérêt Elle recouroit, pour m'attendrir, à sa douleur véritable, à sa douleur exagérée : elle se servoit de la foiblesse de sa santé autant pour plaire que pour toucher; car elle n'étoit jamais plus attrayante que quand elle s'évanouissoit à mes pieds. Elle savoit embellir sa beauté comme tout le reste de ses agréments; et ses charmes extérieurs eux-mêmes étoient habilement combinés avec ses émotions pour me captiver.

Je vivois ainsi toujours troublé, toujours incertain, tremblant quand je recevois une lettre de mon père, plus malheureux encore quand je n'en recevois pas, retenu par l'attrait que je ressentois pour madame d'Arbigny, et surtout par la peur de son désespoir; car, par un mélange singulier, c'étoit la personne la plus douce dans l'habitude de la vie, la plus égale, souvent même la plus enjouée, et néanmoins la plus violente dans une scène. Elle vouloit enchaîner par le bonheur et par la crainte, et transformoit ainsi toujours son naturel en moyens. Un jour, c'étoit au mois de septembre, 1793, il y avoit plus d'un an déjà que j'étois en France, je reçus une lettre de mon père, conçue en peu de mots; mais ces mots étoient si sombres et si douloureux, qu'il faut, Corinne, m'épargner de vous les dire : ils me feroient trop de mal. Mon père étoit déjà malade, mais il ne me le dit pas; sa délicatesse et sa fierté l'en empêchèrent. Cependant toute sa lettre exprimoit tant de douleur et sur mon absence et sur la possibilité de mon mariage avec madame d'Arbigny, que je ne conçois pas encore comment, en la lisant, je n'ai pas prévu le malheur dont j'étois menacé. Je fus assez ému néanmoins pour ne plus hésiter; et j'allai chez madame d'Arbigny, parfaitement décidé à prendre congé d'elle. Elle aperçut bien vite que mon parti étoit pris; et, se recueillant en elle-même, tout-à-coup elle se leva, et me dit : — Avant de partir il faut que vous sachiez un secret que je rougissois de vous avouer. Si vous m'abandonnez, ce ne sera pas moi seule que vous ferez mourir; et le fruit de ma honte et de mon coupable amour périra dans mon sein avec moi. — Rien ne peut exprimer l'émotion que j'éprouvai; ce devoir sacré, ce devoir nouveau s'empara de toute mon ame, et je fus soumis à madame d'Arbigny comme l'esclave le plus dévoué.

Je l'aurois épousée, comme elle le vouloit, s'il ne se fût pas rencontré dans ce moment les plus grands obstacles à ce qu'un Anglais pût se marier en France, en déclarant, comme il le

falloit, son nom à l'officier civil. J'ajournai donc notre union jusqu'au moment où nous pourrions aller ensemble en Angleterre; et je résolus de ne pas quitter madame d'Arbigny jusqu'alors: elle se calma d'abord, quand elle fut tranquillisée sur le danger prochain de mon départ; mais elle recommença bientôt après à se plaindre, et à se montrer tour-à-tour blessée et malheureuse, de ce que je ne surmontois pas toutes les difficultés pour l'épouser. J'aurois fini par céder à sa volonté; j'étois tombé dans la mélancolie la plus profonde: je passois des jours entiers chez moi, sans pouvoir en sortir; j'étois en proie à une idée que je ne m'avouois jamais et qui me persécutoit toujours. J'avois un pressentiment de la maladie de mon père; et je ne voulois pas croire à mon pressentiment, que je prenois pour une foiblesse. Par une bizarrerie, résultat de l'effroi que me causoit la douleur de madame d'Arbigny, je combattois mon devoir comme une passion; et ce qu'on auroit pu croire une passion, me tourmentoit comme un devoir. Madame d'Arbigny m'écrivoit sans cesse pour m'engager à venir chez elle; j'y venois, et quand je la voyois, je ne lui parlois pas de son état, parce que je n'aimois pas à rappeler ce qui lui donnoit des droits sur moi: il me semble à présent qu'elle aussi m'en parloit moins qu'elle n'auroit dû le faire; mais je souffrois trop alors pour rien remarquer.

Enfin, une fois que j'étois resté trois jours chez moi, dévoré de remords, écrivant vingt lettres à mon père et les déchirant toutes, M. de Maltigues, qui ne venoit guère me voir, parce que nous ne nous convenions pas, arriva, député par madame d'Arbigny pour m'arracher à ma solitude, mais s'intéressant assez peu, comme vous allez en juger, au succès de son ambassade. Il apercut en entrant, avant que j'eusse eu le temps de le cacher, que j'avois le visage couvert de larmes. — A quoi bon cette douleur, mon cher? me dit-il; quittez ma cousine, ou bien épousez la: ces deux partis sont également bons, puisqu'ils en finissent. — Il y a des situations dans la vie, lui répondis-je, où, même en se sacrifiant, on ne sait pas encore comment remplir tous ses devoirs. — C'est qu'il ne faut pas se sacrifier, reprit M. de Maltigues; je ne connois, quant à moi, aucune circonstance où cela soit nécessaire: avec de l'adresse on se tire de tout; l'habileté est la reine du monde. — Ce n'est pas l'habileté que j'envie, lui dis-je; mais je voudrois au moins, je vous le répète, en me résignant à n'être pas heureux, ne pas affliger ce que j'aime. — Croyez-moi, dit M. de Maltigues, ne mêlez pas à cette œuvre difficile, qu'on appelle vivre, le sentiment qui la complique encore plus: c'est une maladie de l'ame, j'en suis atteint quelquefois tout comme un autre; mais

quand elle m'arrive, je me dis que cela passera, et je me tiens toujours parole. — Mais, lui répondis-je en cherchant à rester comme lui dans les idées générales, car je ne pouvois ni ne voulois lui témoigner aucune confiance, quand on pourroit écarter le sentiment, il resteroit toujours l'honneur et la vertu, qui s'opposent souvent à nos desirs en tout genre. — L'honneur, reprit M. de Maltigues : entendez-vous, par l'honneur, se battre quand on est insulté ? à cet égard il n'y a pas de doute ; mais, sous tous les autres rapports, quel intérêt auroit-on à se laisser entraver par mille délicatesses vaines ? — Quel intérêt ! interrompis-je ; il me semble que ce n'est pas là le mot dont il s'agit. — A parler sérieusement, continua M. de Maltigues, il en est peu qui aient un sens aussi clair ; je sais bien qu'autrefois l'on disoit : *un honorable malheur, un glorieux revers.* Mais aujourd'hui que tout le monde est persécuté, les coquins, comme ce qu'on est convenu d'appeler les honnêtes gens, il n'y a de différence dans ce monde qu'entre les oiseaux pris au filet et ceux qui y ont échappé. — Je crois à une autre différence, lui répondis-je, la prospérité méprisée, et les revers honorés par l'estime des hommes de bien. — Trouvez-les-moi donc, reprit M. de Maltigues, ces hommes de bien qui vous consolent de vos peines par leur courageuse estime ; il me semble, au contraire, que la plupart des personnes soi-disant vertueuses, si vous êtes heureux, vous excusent ; si vous êtes puissants, vous aiment. C'est très-beau sans doute à vous, de ne pas savoir contrarier un père, qui devroit à présent ne plus se mêler de vos affaires ; mais il ne faudroit pas pour cela perdre votre vie ici de toutes les façons : quant à moi, quoi qu'il m'arrive, je veux à tout prix épargner à mes amis le chagrin de me voir souffrir, et à moi le spectacle du visage alongé de la consolation. — Je croyois, interrompis-je vivement, que le but de la vie d'un honnête homme n'étoit pas le bonheur qui ne sert qu'à lui, mais la vertu qui sert aux autres. — La vertu, la vertu.... dit M. de Maltigues en hésitant un peu, puis se décidant à la fin, c'est un langage pour le vulgaire, que les augures ne peuvent employer entre eux sans rire. Il y a de bonnes ames que de certains mots, de certains sons harmonieux remuent encore ; c'est pour elles que l'on fait jouer l'instrument ; mais toute cette poésie que l'on appelle la conscience, le dévouement, l'enthousiasme, a été inventée pour consoler ceux qui n'ont pas su réussir dans le monde ; c'est comme le *De profundis* que l'on chante pour les morts. Les vivants, quand ils sont dans la prospérité, ne sont pas du tout curieux d'obtenir ce genre d'hommage. —

Je fus tellement irrité de ce discours, que je ne pus m'em-

pêcher de dire avec hauteur : — Je serois fâché, Monsieur, si j'avois des droits sur la maison de madame d'Arbigny, qu'elle reçût chez elle un homme qui se permet une telle manière de penser et de s'exprimer. — Vous pouvez à cet égard, répondit M. de Maltigues, quand il en sera temps, décider ce qui vous plaira ; mais si ma cousine m'en croit, elle n'épousera point un homme qui se montre si malheureux de la possibilité de cette union : depuis long-temps, elle peut vous e dire, je lui reproche sa foiblesse, et tous les moyens qu'elle emploie pour un but qui n'en vaut pas la peine. — A ce mot, que l'accent rendoit encore plus insultant, je fis signe à M. de Maltigues de sortir avec moi ; et pendant le chemin je dois dire qu'il continuoit à développer son système avec le plus grand sang-froid du monde : pouvant mourir dans peu d'instants, il ne disoit pas un mot qui fût religieux ni sensible. — Si j'avois donné dans toutes vos fadaises, à vous autres jeunes gens, me disoit-il, pensez-vous que ce qui se passe dans mon pays ne m'en auroit pas guéri ? quand avez-vous vu que d'étre scrupuleux à votre manière servît à rien ? — Je conviens avec vous, lui dis-je, que dans votre pays, à présent, cela sert un peu moins qu'ailleurs : mais avec le temps, ou par-delà le temps, tout a sa récompense. — Oui, reprit M. de Maltigues, en faisant entrer le ciel dans ses calculs. — Et pourquoi pas ? lui dis-je ; l'un de nous va peut-être savoir ce qui en est. — Si c'est moi qui dois mourir, continua-t-il en riant, je suis bien sûr que je n'en saurai rien : si c'est vous, vous ne reviendrez pas éclairer mon ame. — En chemin je pensai que si j'étois tué par M. de Maltigues, je n'avois pris aucune précaution pour faire savoir mon sort à mon père, ni pour donner à madame d'Arbigny une partie de ma fortune à laquelle je lui croyois des droits. Pendant que je faisois ces réflexions, nous passâmes devant la maison de M. de Maltigues, et je lui demandai la permission d'y monter pour écrire deux lettres ; il y consentit ; et lorsque nous continuâmes notre route pour sortir de la ville, je les lui remis, et je lui parlai de madame d'Arbigny avec beaucoup d'intérêt, en la lui recommandant comme à un ami que je croyois sûr. Cette preuve de confiance le toucha ; car il faut observer, à la gloire de l'honnêteté, que les hommes qui professent le plus ouvertement l'immoralité sont très-flattés si par hasard on leur donne une marque d'estime : la circonstance aussi dans laquelle nous nous trouvions étoit assez grave pour que M. de Maltigues en fût peut-être ému ; mais comme pour rien au monde il n'auroit voulu qu'on le remarquât, il dit en plaisantant ce qui lui étoit inspiré, je le crois, par un sentiment plus sérieux.

— Vous êtes une honnête créature, mon cher Nelvil, je veux faire pour vous quelque chose de généreux ; on dit que cela porte bonheur, et la générosité est en effet une qualité si enfantine, qu'elle doit être plutôt récompensée dans le ciel que sur la terre. Mais avant de vous servir, il faut que nos conditions soient bien faites ; quoi que je vous dise, nous ne nous en battrons pas moins. — Je répondis à ces mots par un consentement très-dédaigneux, à ce que je crois ; car je trouvois la précaution oratoire au moins inutile. M. de Maltigues continua d'un ton sec et dégagé : — Madame d'Arbigny ne vous convient pas, vos caractères n'ont aucun rapport ensemble ; votre père, d'ailleurs, seroit désespéré si vous faisiez ce mariage ; et vous seriez désespéré d'affliger votre père : il vaut donc mieux que, si je vis, ce soit moi qui épouse madame d'Arbigny ; et si vous me tuez, il vaut mieux encore qu'elle en épouse un troisième : car c'est une personne d'une haute sagesse que ma cousine, et qui, lors même qu'elle aime, prend toujours de sages précautions pour le cas où on ne l'aimeroit plus. Vous apprendrez tout cela par ses lettres, je vous les laisse après moi ; vous les trouverez dans mon secrétaire dont voici la clef. Je suis lié avec ma cousine depuis qu'elle est au monde, et vous savez que, bien qu'elle soit très-mystérieuse, elle ne me cache aucun de ses secrets ; elle croit que je ne dis que ce que je veux : il est vrai que je ne suis entraîné par rien ; mais aussi je ne mets pas d'importance à grand'chose, et je pense que nous autres hommes nous nous devons de ne rien taire à l'égard des femmes. Aussi bien, si je meurs, c'est pour les beaux yeux de madame d'Arbigny que cet accident m'arrivera ; et quoique je sois prêt à périr pour elle de bonne grâce, je ne lui suis pas trop obligé de la situation où elle m'a mis par sa double intrigue. Au reste, ajouta-t-il, il n'est pas dit que vous me tuerez ; — et en achevant ces mots, comme nous étions hors de la ville, il tira son épée, et se mit en garde.

Il avoit parlé avec une vivacité singulière ; et j'étois resté confondu de ce qu'il m'avoit dit. L'approche du danger, sans le troubler, l'animoit pourtant davantage ; et je ne pouvois deviner si c'étoit la vérité qui lui échappoit, ou un mensonge qu'il forgeoit pour se venger. Néanmoins, dans cette incertitude, je ménageai beaucoup sa vie : il étoit moins adroit que moi dans les exercices du corps, et dix fois j'aurois pu lui plonger mon épée dans le cœur ; mais je me contentai de le blesser au bras, et de le désarmer. Il parut sensible à mon procédé ; et je lui rappelai, en le conduisant chez lui, la conversation qui avoit précédé l'instant où nous nous étions battus. Il me dit

alors : — Je suis fâché d'avoir trahi la confiance de ma cousine ; le péril est comme le vin, il monte la tête : mais enfin je m'en console, car vous n'auriez pas été heureux avec madame d'Arbigny ; elle est trop rusée pour vous. Moi, cela m'est égal : car bien que je la trouve charmante, et que son esprit me plaise extrêmement, elle ne me fera jamais rien faire à mon détriment ; et nous nous servirons très-bien en tout parce que le mariage rendre nos intérêts communs. Mais vous, qui êtes romanesque, vous auriez été sa dupe. Il ne tenoit qu'à vous de me tuer, et je vous dois la vie ; je ne puis donc vous refuser les lettres que je vous avois promises après ma mort. Lisez-les ; partez pour l'Angleterre, et ne soyez pas trop tourmenté des chagrins de madame d'Arbigny. Elle pleurera, parce qu'elle vous aime ; mais elle se consolera, parce que c'est une femme assez raisonnable pour ne pas vouloir être malheureuse, et surtout passer pour l'être. Dans trois mois elle sera madame de Maltigues. — Tout ce qu'il me disoit étoit vrai : les lettres qu'il me montra le prouvèrent. Je restai convaincu que madame d'Arbigny n'étoit point dans l'état qu'elle avoit feint de m'avouer en rougissant, pour me contraindre à l'épouser, et qu'elle m'avoit, à cet égard, indignement trompé. Sans doute elle m'aimoit, puisqu'elle le disoit dans ses lettres à M. de Maltigues lui-même ; mais elle le flattoit avec tant d'art, mais elle lui laissoit tant d'espérance, et montroit pour lui plaire un caractère si différent de celui qu'elle m'avoit toujours fait voir, qu'il me fut impossible de douter qu'elle ne le ménageât, dans l'intention de l'épouser si notre mariage n'avoit pas lieu. Telle étoit la femme, Corinne, qui m'a coûté pour toujours le repos du cœur et de la conscience !

Je lui écrivis en partant, et je ne la revis plus : et comme M. de Maltigues l'avoit prédit, j'ai su depuis qu'elle l'avoit épousé. Mais j'étois loin d'envisager alors le malheur qui m'attendoit : je croyois obtenir mon pardon de mon père ; j'étois sûr qu'en lui disant combien j'avois été trompé, il m'aimeroit davantage, puisqu'il me sauroit plus à plaindre. Après un voyage de près d'un mois, jour et nuit, à travers l'Allemagne, j'arrivai en Angleterre plein de confiance dans l'inépuisable bonté paternelle. Corinne, en debarquant, un papier public m'annonça que mon père n'étoit plus ! Vingt mois se sont passés depuis ce moment, et il est toujours devant moi comme un fantôme qui me poursuit. Les lettres qui formoient ces mots : *Lord Nelvil vient de mourir*, ces lettres étoient flamboyantes ; le feu du volcan qui est là devant nous est moins effrayant qu'elles. Ce n'est pas tout

encore ; j'appris qu'il étoit mort profondément affligé de mon séjour en France, craignant que je renonçasse à la carrière militaire, que je n'épousasse une femme dont il pensoit peu de bien, et que, me fixant dans un pays en guerre avec le mien, je ne me perdisse entièrement de réputation en Angleterre. Qui sait si ces douloureuses pensées n'ont pas abrégé ses jours ! Corinne, Corinne, ne suis-je pas un assassin, ne le suis-je pas, dites-le-moi ? — Non, s'écria-t-elle, non ! vous n'êtes que malheureux : c'est la bonté, c'est la générosité, qui vous ont entraîné. Je vous respecte autant que je vous aime : jugez-vous dans mon cœur ; prenez-le pour votre conscience. La douleur vous égare : croyez celle qui vous chérit. Ah ! l'amour, tel que je le sens, n'est point une illusion ; c'est parce que vous êtes le meilleur, le plus sensible des hommes, que je vous admire et vous adore. — Corinne, lui dit Oswald, cet hommage ne m'est pas dû ; mais il se peut cependant que je ne sois pas si coupable : mon père m'a pardonné avant de mourir ; j'ai trouvé dans un dernier écrit de lui, qui m'étoit adressé, de douces paroles : une lettre de moi lui étoit parvenue, qui m'avoit un peu justifié ; mais le mal étoit fait, et la douleur qui venoit de moi avoit déchiré son cœur.

Quand je rentrai dans son château, quand ses vieux serviteurs m'entourèrent, je repoussai leurs consolations, je m'accusai devant eux ; j'allai me prosterner sur sa tombe ; j'y jurai, comme si le temps de réparer existoit encore pour moi, que jamais je ne me marierois sans le consentement de mon père. Hélas ! que promettois-je à celui qui n'étoit plus ! Que signifioient alors ces paroles de mon délire ! Je dois les considérer au moins comme un engagement de ne rien faire qu'il eût désapprouvé pendant sa vie. Corinne, chère amie, pourquoi ces mots vous troublent-ils ? Mon père a pu me demander le sacrifice d'une femme dissimulée, qui ne devoit qu'à son adresse le goût qu'elle m'inspiroit ; mais la personne la plus vraie, la plus naturelle et la plus généreuse, celle pour qui j'ai senti le premier amour, celui qui purifie l'ame au lieu de l'égarer, pourquoi les êtres célestes voudroient-ils me séparer d'elle ?

Lorsque j'entrai dans la chambre de mon père, je vis son manteau, son fauteuil, son épée, qui étoient encore là comme autrefois ; encore là : mais sa place étoit vide, et mes cris l'appeloient en vain ! Ce manuscrit, ce recueil de ses pensées, est tout ce qui me répond ; vous en connoissez déjà quelques morceaux, dit Oswald en le donnant à Corinne : je le porte toujours avec moi ; lisez ce qu'il écrivoit sur le devoir des enfants envers leurs parents ; lisez, Corinne, votre douce

voix me familiarisera peut-être avec ces paroles. Corinne obéit à la volonté d'Oswald, et lut ce qui suit :

" Ah ! qu'il faut peu de chose pour rendre défiants d'eux-mêmes un père, une mère, avancés dans la vie ! ils croient aisément qu'ils sont de trop sur la terre. A quoi se croiroient-ils bons pour vous, qui ne leur demandez plus de conseils ? Vous vivez tout entiers dans le moment présent ; vous y êtes consignés par une passion dominante ; et tout ce qui ne se rapporte pas à ce moment vous paroît antique et suranné. Enfin, vous êtes tellement en votre personne, et de cœur et d'esprit, que, croyant former à vous seul un point historique, les ressemblances éternelles entre le temps et les hommes échappent à votre attention ; et l'autorité de l'expérience vous semble une fiction, ou une vaine garantie destinée uniquement au crédit des vieillards, et aux dernières jouissances de leur amour-propre. Quelle erreur est la vôtre ! Le monde, ce vaste théâtre, ne change pas d'acteurs ; c'est toujours l'homme qui s'y montre en scène : mais l'homme ne se renouvelle point, il se diversifie ; et, comme toutes ses formes sont dépendantes de quelques passions principales, dont le cercle est depuis long-temps parcouru, il est rare que, dans les petites combinaisons de la vie privée, l'expérience, cette science du passé, ne soit la source féconde des enseignements les plus utiles.

" Honneur donc aux pères et aux mères ! honneur à eux ! honneur et respect, ne fût-ce que pour leur règne passé, pour ce temps dont ils ont été seuls maîtres, et qui ne reviendra plus ; ne fût-ce que pour ces années à jamais perdues, et dont ils portent sur le front l'auguste empreinte !

" Voilà votre devoir, enfants présomptueux, et qui paroissez impatients de courir seuls dans la route de la vie. Ils s'en iront, vous n'en pouvez douter, ces parents qui tardent à vous faire place ; ce père, dont les discours ont encore une teinte de sévérité qui vous blesse ; cette mère, dont le vieil âge vous impose des soins qui vous importunent : ils s'en iront, ces surveillants attentifs de votre enfance, et ces protecteurs animés de votre jeunesse ; ils s'en iront, et vous chercherez en vain de meilleurs amis ; ils s'en iront, et, dès qu'ils ne seront plus, ils se présenteront à vous sous un nouvel aspect ; car le temps, qui vieillit les gens présents à notre vue, les rajeunit pour nous quand la mort les a fait disparoître : le temps leur prête alors un éclat qui nous étoit inconnu ; nous les voyons dans le tableau de l'éternité, où il n'y a plus d'âge, comme il n'y a plus de graduation : et s'ils avoient

laissé sur la terre un souvenir de leur vertu, nous les ornerions en imagination d'un rayon céleste, nous les suivrions de nos regards dans le séjour des élus, nous les contemplerions dans ces demeures de gloire et de félicité; et, près des vives couleurs dont nous composerions leur sainte auréole, nous nous trouverions effacés, au milieu même de nos beaux jours, au milieu des triomphes dont nous sommes le plus éblouis." (26)

Corinne, s'écria lord Nelvil avec une douleur déchirante, pensez-vous que ce soit contre moi qu'il écrivoit ces éloquentes plaintes? — Non, non, répondit Corinne: vous savez qu'il vous chérissoit, qu'il croyoit à votre tendresse; et je tiens de vous que ces réflexions furent écrites long-temps avant que vous eussiez eu le tort que vous vous reprochez. Ecoutez plutôt, continua Corinne en parcourant le recueil qu'elle avoit encore entre les mains, écoutez ces réflexions sur l'indulgence, qui sont écrites quelques pages plus loin:

"Nous marchons dans la vie, environnés de piéges, et d'un pas chancelant; nos sens se laissent séduire par des amorces trompeuses; notre imagination nous égare par de fausses lueurs; et notre raison elle-même reçoit chaque jour de l'expérience le degré de lumière qui lui manquoit, et la confiance dont elle a besoin. Tant de dangers, unis à une si grande foiblesse; tant d'intérêts divers, avec une prévoyance si limitée, une capacité si restreinte; enfin, tant de choses inconnues, et une si courte vie: toutes ces circonstances, toutes ces conditions de notre nature, ne sont-elles pas pour nous un avertissement du haut rang que nous devons accorder à l'indulgence, dans l'ordre des vertus sociales?.... Hélas! où est-il l'homme qui soit exempt de foiblesses? où est-il l'homme qui n'ait aucun reproche à se faire? où est-il l'homme qui puisse regarder en arrière de sa vie sans éprouver un seul remords, ou sans connoître aucun regret? Celui-là seul est étranger aux agitations d'une ame timorée, qui ne s'est jamais examiné lui-même, qui n'a jamais séjourné dans la solitude de sa conscience." (27)

Voilà, reprit Corinne, les paroles que votre père vous adresse du haut du ciel, voilà celles qui sont pour vous. — Cela est vrai, dit Oswald; oui, Corinne, vous êtes l'ange des consolations, vous me faites du bien: mais si j'avois pu le voir un moment avant sa mort, s'il avoit su de moi que je n'étois pas indigne de lui, s'il m'avoit dit qu'il le croyoit, je ne serois pas agité par les remords, comme le plus criminel des hommes; je n'aurois pas cette conduite vacillante, cette ame troublée, qui ne promet de bonheur à personne. Ne m'ac-

cusez pas de foiblesse, mais le courage ne peut rien contre la conscience : c'est d'elle qu'il vient ; comment pourroit-il triompher d'elle ? A présent même que l'obscurité s'avance, il me semble que je vois dans ces nuages les sillons de la foudre qui me menace. Corinne ! Corinne ! rassurez votre malheureux ami ; ou laissez-moi couché sur cette terre, qui s'entr'ouvrira peut-être à mes cris, et me laissera pénétrer jusqu'au séjour des morts.

LIVRE XIII

LE VÉSUVE ET LA CAMPAGNE DE NAPLES.

CHAPITRE Ier

Lord Nelvil resta long-temps anéanti, après le récit cruel qui avoit ébranlé toute son ame. Corinne essaya doucement de le rappeler à lui-même : la rivière de feu qui tomboit du Vésuve, rendue visible enfin par la nuit, frappa vivement l'imagination troublée d'Oswald. Corinne profita de cette impression pour l'arracher aux souvenirs qui l'agitoient, et se hâta de l'entraîner avec elle sur le rivage de cendres de la lave enflammée.

Le terrain qu'ils traversèrent, avant d'y arriver, fuyoit sous leurs pas, et sembloit les repousser loin d'un séjour ennemi de tout ce qui a vie : la nature n'est plus dans ces lieux en relation avec l'homme. Il ne peut plus s'en croire le dominateur ; elle échappe à son tyran par la mort. Le feu du torrent est d'une couleur funèbre ; néanmoins quand il brûle les vignes ou les arbres, on en voit sortir une flamme claire et brillante : mais la lave même est sombre, tel qu'on se représente un fleuve de l'enfer ; elle roule lentement comme un sable noir de jour, et rouge la nuit. On entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles qui fait d'autant plus de peur qu'il est léger, et que la ruse semble se joindre à la force : le tigre royal arrive ainsi secrètement, à pas comptés. Cette lave avance sans jamais se hâter, et sans perdre un instant : si elle rencontre un mur élevé, un édifice quelconque qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle amoncèle devant l'obstacle les torrents noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses vagues brûlantes. Sa marche n'est point assez rapide pour que les hommes ne puissent pas fuir devant elle ; mais elle atteint, comme le temps, les imprudents et les vieillards qui, la voyant venir lourdement et silencieusement, s'imaginent qu'il est aisé de lui échapper. Son éclat est si ardent, que la terre se réfléchit dans le ciel, et lui donne l'apparence d'un éclair

continuel : ce ciel, à son tour, se répète dans la mer, et la nature est embrasée par cette triple image du feu.

Le vent se fait entendre et se fait voir par des tourbillons de flamme, dans le gouffre d'où sort la lave. On a peur de ce qui se passe au sein de la terre ; et l'on sent que d'étranges fureurs la font trembler sous nos pas. Les rochers qui entourent la source de la lave sont couverts de soufre, de bitume, dont les couleurs ont quelque chose d'infernal. Un vert livide, un jaune brun, un rouge sombre, forment comme une dissonnance pour les yeux, et tourmentent la vue, comme l'ouïe seroit déchirée par ces sons aigus que faisoient entendre les sorcières, quand elles appeloient, de nuit, la lune sur la terre.

Tout ce qui entoure le volcan rappelle l'enfer ; et les descriptions des poètes sont sans doute empruntées de ces lieux. C'est là que l'on conçoit comment les hommes ont cru à l'existence d'un génie malfaisant qui contrarioit les desseins de la Providence. On a dû se demander, en contemplant un tel séjour, si la bonté seule présidoit aux phénomènes de la création, ou bien si quelque principe caché forçoit la nature, comme l'homme, à la férocité. — Corinne, s'écria lord Nelvil, est-ce de ces bords infernaux que part la douleur ? L'ange de la mort prend-il son vol de ce sommet ? Si je ne voyois pas ton céleste regard, je perdrois ici jusqu'au souvenir des œuvres de la Divinité qui décorent le monde ; et cependant cet aspect de l'enfer, tout affreux qu'il est, me cause moins d'effroi que les remords du cœur. Tous les périls peuvent être bravés : mais comment l'objet qui n'est plus pourroit-il nous délivrer des torts que nous nous reprochons envers lui ? Jamais ! jamais ! Ah ! Corinne, quelle parole de fer et de feu ! Les supplices inventés par les rêves de la souffrance, la roue qui tourne sans cesse, l'eau qui fuit dès qu'on veut s'en approcher, les pierres qui retombent à mesure qu'on les soulève : ne sont qu'une foible image pour exprimer cette terrible pensée, l'impossible et l'irréparable ! —

Un silence profond régnoit autour d'Oswald et de Corinne : leurs guides eux-mêmes s'étoient retirés dans l'éloignement ; et comme il n'y a près du cratère ni animal, ni insecte, ni plante, on n'y entendoit que le sifflement de la flamme agitée. Néanmoins, un bruit de la ville arriva jusque dans ce lieu ; c'étoit le son des cloches qui se faisoit entendre à travers les airs : peut-être célébroient-elles la mort ; peut-être annonçoient-elles la naissance ; n'importe, elles causèrent une douce émotion aux voyageurs. — Cher Oswald, dit Corinne, quittons ce désert, redescendons vers les vivants ; mon ame est ici mal à l'aise. Toutes les autres montagnes, en nous rapprochant du

ciel, semblent nous élever au-dessus de la vie terrestre; mais ici, je ne sens que du trouble et de l'effroi: il me semble voir a nature traitée comme un criminel, et condamnée, comme un être dépravé, à ne plus sentir le souffle bienfaisant de son Créateur. Ce n'est sûrement pas ici le séjours des bons; allons-nous-en. —

Une pluie abondante tomboit pendant que Corinne et lord Nelvil redescendoient vers la plaine. Leurs flambeaux étoient à chaque instant près de s'éteindre. Les Lazzaroni les accompagnoient en poussant des cris continuels, qui pourroient inspirer de la terreur à qui ne sauroit pas que c'est leur façon d'être habituelle. Mais ces hommes sont quelquefois agités par un superflu de vie dont ils ne savent que faire, parce qu'ils réunissent au même degré la paresse et la violence: leur physionomie, plus marquée que leur caractère, semble indiquer un genre de vivacité dans lequel l'esprit et le cœur n'entrent pour rien. Oswald, craignant que la pluie ne fît du mal à Corinne, que la lumière ne leur manquât, enfin qu'elle ne fût exposée à quelques dangers, ne s'occupoit plus que d'elle; et cet intérêt si tendre tira par degrés son ame de l'état où l'avoit jeté la confidence qu'il lui avoit faite. Ils retrouvèrent leur voiture au pied de la montagne; ils ne s'arrêtèrent point aux ruines d'Herculanum, qu'on a comme ensevelies de nouveau, pour ne pas renverser la ville de Portici, qui est bâtie sur cette ville ancienne. Ils arrivèrent à Naples vers minuit; et Corinne promit à lord Nelvil, en le quittant, de lui remettre le lendemain matin l'histoire de sa vie.

CHAPITRE II.

En effet, le lendemain matin, Corinne voulut s'imposer l'effort qu'elle avoit promis; et bien que la connoissance plus intime qu'elle avoit acquise du caractère d'Oswald redoublât son inquiétude, elle sortit de sa chambre, portant ce qu'elle avoit écrit, tremblante, et résolue néanmoins à le donner. Elle entra dans le salon de l'auberge où ils demeuroient tous les deux: Oswald y étoit, et venoit de recevoir des lettres de l'Angleterre. Une de ces lettres étoit sur la cheminée; et l'écriture frappa tellement Corinne, qu'avec un trouble inexprimable elle lui demanda de qui elle étoit. — C'est de lady

Edgermond, répondit Oswald. — Vous êtes en correspondance avec elle? interrompit Corinne. — Lord Edgermond étoit l'ami de mon père, reprit Oswald; et, puisque le hasard m'a fait vous parler d'elle, je ne vous dissimulerai point que mon père avoit pensé qu'il pouvoit me convenir un jour d'épouser Lucile Edgermond, sa fille. — Grand Dieu! s'écria Corinne; et elle tomba sur une chaise, presque évanouie.

— D'où vient cette émotion cruelle? dit lord Nelvil; que pouvez-vous craindre de moi, Corinne, quand je vous aime avec idolâtrie? Si mon père m'avoit, en mourant, demandé d'épouser Lucile, sans doute je ne me croirois pas libre, et je me serois éloigné de votre charme irrésistible: mais il n'a fait que me conseiller ce mariage, en m'écrivant lui-même qu'il ne pouvoit pas juger Lucile, puisqu'elle n'étoit encore qu'un enfant. Je ne l'ai vue moi-même qu'une fois; à peine alors avoit-elle douze ans. Je n'ai pris avec sa mère aucun engagement avant de partir; cependant les incertitudes, le trouble que vous avez pu remarquer dans ma conduite, venoient uniquement de ce desir de mon père: avant de vous connoître, je souhaitois de pouvoir l'accomplir, tout fugitif qu'il étoit, comme une espèce d'expiation envers lui, comme une manière de prolonger après sa mort l'empire de sa volonté sur mes résolutions: mais vous avez triomphé de ce sentiment, vous avez triomphé de tout moi-même; et j'ai seulement besoin de me faire pardonner ce qui, dans ma conduite, a dû vous paroître de la foiblesse et de l'irrésolution. Corinne, on ne se relève jamais entièrement de la douleur que j'ai éprouvée: elle flétrit l'espérance, elle donne un sentiment de timidité pénible et douloureux; la destinée m'a tant fait de mal, qu'alors même qu'elle semble m'offrir le plus grand bien, je me défie encore d'elle. Mais, chère amie, ces inquiétudes sont dissipées; je suis à toi pour toujours, à toi! Je me dis que si mon père vous avoit connue, c'est vous qu'il auroit choisie pour la compagne de ma vie, c'est vous... — Arrêtez, s'écria Corinne en fondant en pleurs, je vous en conjure; ne me parlez pas ainsi! —

Pourquoi vous opposeriez-vous, dit lord Nelvil, au plaisir que je trouve à vous unir dans ma pensée avec le souvenir de mon père, à confondre ainsi dans mon cœur tout ce qui m'est cher et sacré? — Vous ne le pouvez pas, interrompit Corinne; Oswald, je sais trop que vous ne le pouvez pas. — Juste ciel! reprit lord Nelvil, qu'avez-vous à m'apprendre? Donnez-moi cet écrit qui doit contenir l'histoire de votre vie; donnez-le-moi. — Vous l'aurez, reprit Corinne; mais, je vous en conjure, encore huit jours de grâce, seulement huit jours

Ce que j'ai appris ce matin, m'oblige à quelques détails de plus. — Comment! dit Oswald, quel rapport avez-vous? ... — N'exigez pas que je vous réponde à présent, interrompit Corinne; bientôt vous saurez tout, et ce sera peut-être la fin, la terrible fin, de mon bonheur: mais, avant cet instant, je veux que nous voyions ensemble la campagne heureuse de Naples, avec un sentiment encore doux, avec une ame encore accessible à cette ravissante nature; je veux consacrer, de quelque manière, dans ces beaux lieux, l'époque la plus solennelle de ma vie: il faut que vous conserviez un dernier souvenir de moi, telle que j'étois, telle que j'aurois toujours été, si mon cœur s'étoit défendu de vous aimer. — Ah! Corinne, dit Oswald, que voulez-vous m'annoncer par ces paroles sinistres? Il ne se peut pas que vous ayez rien à m'apprendre qui refroidisse et ma tendresse et mon admiration. Pourquoi donc prolonger encore de huit jours cette anxiété, ce mystère, qui semble élever une barrière entre nous? — Cher Oswald, je le veux, répondit Corinne, pardonnez-moi ce dernier acte de pouvoir; bientôt vous seul déciderez de nous deux: j'attendrai mon sort de votre bouche, sans murmurer, s'il est cruel; car je n'ai sur cette terre ni sentiments, ni liens qui me condamnent à survivre à votre amour. — En achevant ces mots, elle sortit, en repoussant doucement avec sa main Oswald, qui vouloit la suivre.

CHAPITRE III.

Corinne avoit résolu de donner une fête à lord Nelvil, pendant les huit jours de délai qu'elle avoit demandés; et cette idée d'une fête s'unissoit pour elle aux sentiments les plus mélancoliques. En examinant le caractère d'Oswald, il étoit impossible qu'elle ne fût pas inquiète de l'impression qu'il recevroit par ce qu'elle avoit à lui dire. Il falloit juger Corinne en poète, en artiste, pour lui pardonner le sacrifice de son rang, de sa famille, de son pays, de son nom, à l'enthousiasme du talent et des beaux-arts. Lord Nelvil avoit sans doute tout l'esprit nécessaire pour admirer l'imagination et le génie; mais il croyoit que les relations de la vie sociale devoient l'emporter sur tout, et que la première destination des femmes, et même des hommes, n'étoit pas l'exercice des

facultés intellectuelles, mais l'accomplissement des devoirs particuliers à chacun. Les remords cruels qu'il avoit éprouvés en s'écartant de la ligne qu'il s'étoit tracée, avoient encore fortifié les principes sévères de morale innés en lui. Les mœurs d'Angleterre, les habitudes et les opinions d'un pays où l'on se trouve si bien du respect le plus scrupuleux pour les devoirs comme pour les lois, le retenoient dans des liens assez étroits à beaucoup d'égards ; enfin, le découragement qui naît d'une profonde tristesse fait aimer ce qui est dans l'ordre naturel, ce qui va de soi-même, et n'exige point de résolution nouvelle, ni de décision contraire aux circonstances qui nous sont marquées par le sort.

L'amour d'Oswald pour Corinne avoit modifié toute sa manière de sentir : mais l'amour n'efface jamais entièrement le caractère, et Corinne apercevoit ce caractère à travers la passion qui en triomphoit ; et peut-être même le charme de lord Nelvil tenoit-il beaucoup à cette opposition entre sa nature et son sentiment, opposition qui donnoit un nouveau prix à tous les témoignages de sa tendresse. Mais l'instant approchoit où les inquiétudes fugitives que Corinne avoit constamment écartées, et qui n'avoient mêlé qu'un trouble léger et rêveur à la félicité dont elle jouissoit, devoient décider de sa vie. Cette ame née pour le bonheur, accoutumée aux sensations mobiles du talent et de la poésie, s'étonnoit de l'âpreté, de la fixité de la douleur : un frémissement que n'éprouvent point les femmes résignées depuis longtemps à souffrir, agitoit alors tout son être.

Cependant, au milieu de la plus cruelle anxiété, elle préparoit secrètement une journée brillante qu'elle vouloit encore passer avec Oswald. Son imagination et sa sensibilité s'unissoient ainsi d'une manière romanesque. Elle invita les Anglais qui étoient à Naples, quelques Napolitains et Napolitaines dont la société lui plaisoit ; et le matin du jour qu'elle avoit choisi pour être tout-à-la-fois et celui d'une fête et la veille d'un aveu qui pouvoit détruire à jamais son bonheur, un trouble singulier animoit ses traits, et leur donnoit une expression toute nouvelle. Des yeux distraits pouvoient prendre cette expression si vive pour de la joie ; mais ses mouvements agités et rapides, ses regards qui ne s'arrêtoient sur rien, ne prouvoient que trop à lord Nelvil ce qui se passoit dans son ame. C'est en vain qu'il essayoit de la calmer par les protestations les plus tendres. — Vous me direz cela dans deux jours, lui disoit-elle, si vous pensez toujours de même : à présent ces douces paroles ne me font que du mal. — Et elle s'éloignoit de lui.

Les voitures qui devoient conduire la société que Corinne avoit invitée, arrivèrent à la fin du jour, au moment où le vent de mer s'élève, et, rafraîchissant l'air, permet à l'homme de contempler la nature. La première station de la promenade fut au tombeau de Virgile. Corinne et sa société s'y arrêtèrent, avant de traverser la grotte de Pausilipe. Ce tombeau est placé dans le plus beau site du monde ; le golfe de Naples lui sert de perspective. Il y a tant de repos et de magnificence dans cet aspect, qu'on est tenté de croire que c'est Virgile lui-même qui l'a choisi ; ce simple vers des Géorgiques auroit pu servir d'épitaphe :

> Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
> Parthenope.....*

Ses cendres y reposent encore ; et la mémoire de son nom attire dans ce lieu les hommages de l'univers. C'est tout ce que l'homme, sur cette terre, peut arracher à la mort.

Pétrarque a planté un laurier sur ce tombeau ; et Pétrarque n'est plus, et le laurier se meurt. Les étrangers qui sont venus en foule honorer la mémoire de Virgile, ont écrit leurs noms sur les murs qui environnent l'urne. On est importuné par ces noms obscurs, qui semblent là seulement pour troubler la paisible idée de solitude que ce séjour fait naître. Il n'y a que Pétrarque qui fut digne de laisser une trace durable de son voyage au tombeau de Virgile. On redescend en silence de cet asile funéraire de la gloire : on se rappelle et les pensées et les images que le talent du poëte a consacrées pour toujours. Admirable entretien avec les races futures, entretien que l'art d'écrire perpétue et renouvelle ! Ténèbres de la mort, qu'êtes-vous donc ? Les idées, les sentiments, les expressions d'un homme subsistent : et ce qui étoit lui ne subsisteroit plus ! Non, une telle contradiction dans la nature est impossible.

Oswald, dit Corinne à lord Nelvil, les impressions que vous venez d'éprouver préparent mal pour une fête : mais combien, ajouta-t-elle avec une sorte d'exaltation dans le regard, combien de fêtes se sont passées non loin des tombeaux ! — Chère amie, répondit Oswald, d'où vient cette peine secrète qui vous agite ? Confiez-vous à moi ; je vous ai dû six mois les plus fortunés de ma vie : peut-être aussi pendant ce temps ai-je répandu quelque douceur sur vos jours. Ah ! qui pourroit être impie envers le bonheur ! qui pourroit se ravir la

* Dans ce temps-là la douce Parthenope m'accueilloit.

jouissance suprême de faire du bien à une ame telle que la vôtre! Hélas! c'est déjà beaucoup que de se sentir nécessaire au plus humble des mortels: mais être nécessaire à Corinne, croyez-moi, c'est trop de gloire, c'est trop de délices, pour y renoncer. — Je crois à vos promesses, répondit Corinne: mais n'y a-t-il pas des moments où quelque chose de violent et de bizarre s'empare du cœur, et accélère ses battements avec une agitation douloureuse? —

Ils traversèrent la grotte de Pausilipe aux flambeaux: on la passe ainsi, même à l'heure de midi, car c'est une route creusée sous la montagne, pendant près d'un quart de lieue; et lorsqu'on est au milieu, l'on aperçoit à peine le jour aux deux extrémités. Un retentissement extraordinaire se fait entendre sous cette longue voûte; les pas des chevaux, les cris de leurs conducteurs, font un bruit étourdissant qui ne laisse dans la tête aucune pensée suivie. Les chevaux de Corinne entraînoient sa voiture avec une étonnante rapidité; et cependant elle n'étoit pas encore contente de leure vitesse, et disoit à lord Nelvil: Mon cher Oswald, comme ils avancent lentement! faites donc qu'ils se pressent. — D'où vous vient cette impatience, Corinne? répondit Oswald: autrefois, quand nous étions ensemble, vous ne cherchiez pas à précipiter les heures, vous en jouissiez. — A présent, dit Corinne, il faut que tout se décide; il faut que tout arrive à son terme, et je me sens le besoin de tout hâter, fût-ce ma mort! —

Au sortir de la grotte on éprouve une vive sensation de plaisir en retrouvant le jour et la nature: et quelle nature que celle qui s'offre alors aux regards! Ce qui manque souvent à la campagne d'Italie, ce sont les arbres; l'on en voit dans ce lieu en abondance. La terre d'ailleurs y est couverte de tant de fleurs, que c'est le pays où l'on peut le mieux se passer de ces forêts, qui sont la plus grande beauté de la nature dans toute autre contrée. La chaleur est si grande à Naples qu'il est impossible de se promener, même à l'ombre, pendant le jour: mais le soir, ce pays ouvert, entouré par la mer et le ciel, s'offre en entier à la vue, et l'on respire la fraîcheur de toutes parts. La transparence de l'air, la variété des sites, les formes pittoresques des montagnes, caractérisent si bien l'aspect du royaume de Naples, que les peintres en dessinent les paysages de préférence. La nature a dans ce pays une puissance et une originalité que l'on ne peut expliquer par aucun des charmes que l'on recherche ailleurs.

— Je vous fais passer, dit Corinne à ceux qui l'accompagnoient, sur les bords du lac d'Averne, près du Phlégéton; et voilà devant vous le temple de la Sibylle de Cumes. Nous

traversons les lieux célébrés sous le nom des Délices de Bayes; mais je vous propose de ne pas vous y arrêter dans ce moment. Nous recueillerons les souvenirs de l'histoire et de la poésie qui nous entourent ici, quand nous serons arrivés dans un lieu d'où nous pourrons les apercevoir tous à-la-fois. —

C'étoit sur le cap Misène que Corinne avoit fait préparer les danses et la musique. Rien n'étoit plus pittoresque que l'arrangement de cette fête. Tous les matelots de Bayes étoient vêtus avec des couleurs vives et bien contrastées; quelques Orientaux, qui venoient d'un bâtiment levantin alors dans le port, dansoient avec des paysannes des îles voisines d'Ischia et de Procida, dont l'habillement a conservé de la ressemblance avec le costume grec: des voix parfaitement justes se faisoient entendre dans l'éloignement; et les instruments se répondoient derrière les rochers, d'échos en échos, comme si les sons alloient se perdre dans la mer. L'air qu'on respiroit étoit ravissant; il pénétroit l'ame d'un sentiment de joie qui animoit tous ceux qui étoient là, et s'empara même de Corinne. On lui proposa de se mêler à la danse des paysannes; et d'abord elle y consentit avec plaisir: mais à peine eut-elle commencé, que les sentiments les plus sombres lui rendirent odieux les amusements auxquels elle prenoit part; et, s'éloignant rapidement de la danse et de la musique, elle alla s'asseoir à l'extrémité du cap sur le bord de la mer. Oswald se hâta de l'y suivre; mais comme il arrivoit près d'elle, la société qui les accompagnoit les rejoignit aussitôt, pour supplier Corinne d'improviser dans ce beau lieu. Son trouble étoit tel en ce moment, qu'elle se laissa ramener vers le terre élevé où l'on avoit placé sa lyre, sans pouvoir réfléchir à ce qu'on attendoit d'elle.

CHAPITRE IV.

Cependant Corinne souhaitoit qu'Oswald l'entendît encore une fois, comme au jour du Capitole, avec tout le talent qu'elle avoit reçu du ciel: si ce talent devoit être perdu pour jamais, elle vouloit que ses derniers rayons, avant de s'éteindre, brillassent pour celui qu'elle aimoit. Ce desir lui fit trouver, dans l'agitation même de son ame, l'inspiration dont elle avoit besoin. Tous ses amis étoient impatients de l'entendre; le peuple même qui la connoissoit de réputation, ce peuple qui, dans le Midi, est, par l'imagination, bon juge de la poésie,

entouroit en silence l'enceinte où les amis de Corinne étoient placés ; et tous ces visages napolitains exprimoient par leur vive physionomie l'attention la plus animée. La lune se levoit à l'horizon ; mais les derniers rayons du jour rendoient encore sa lumière très-pâle. Du haut de la petite colline qui s'avance dans la mer et forme le cap Misène, on découvroit parfaitement le Vésuve, le golfe de Naples, les îles dont il est parsemé, et la campagne qui s'étend depuis Naples jusqu'à Gaëte ; enfin, la contrée de l'univers où les volcans, l'histoire et la poésie, ont laissé le plus de traces. Aussi, d'un commun accord, tous les amis de Corinne lui demandèrent-ils de prendre pour sujet des vers qu'elle alloit chanter, *les souvenirs que ces lieux retraçoient.* Elle accorda sa lyre, et commença d'une voix altérée. Son regard étoit beau ; mais qui la connoissoit comme Oswald, pouvoit y démêler l'anxiété de son ame ! Elle essaya cependant de contenir sa peine, et de s'élever, du moins pour un moment, au-dessus de sa situation personnelle.

IMPROVISATION DE CORINNE, DANS LA CAMPAGNE DE NAPLES.

"La nature, la poésie et l'histoire rivalisent ici de grandeur ; ici l'on peut embrasser d'un coup-d'œil tous les temps et tous les prodiges.

"J'aperçois le lac d'Averne, volcan éteint, dont les ondes inspiroient jadis la terreur : l'Achéron, le Phlégéton, qu'une flamme souterraine fait bouillonner, sont les fleuves de cet enfer visité par Enée.

"Le feu, cette vie dévorante qui crée le monde et le consume, épouvantoit d'autant plus que ses lois étoient moins connues. La nature jadis ne révéloit ses secrets qu'à la poésie.

"La ville de Cumes, l'antre de la Sibylle, le temple d'Apollon, étoient sur cette hauteur. Voici le bois où fut cueilli le rameau d'or. La terre de l'Enéide vous entoure ; et les fictions consacrées par le génie sont devenues des souvenirs dont on cherche encore les traces.

"Un Triton a plongé dans ces flots le Troyen téméraire qui osa défier les divinités de la mer par ses chants : ces rochers creux et sonores sont tels que Virgile les a décrits. L'imagi-

nation est fidèle, quand elle est toute-puissante. Le génie de l'homme est créateur, quand il sent la nature; imitateur, quand il croit l'inventer.

" Au milieu de ces masses terribles, vieux témoins de la création, l'on voit une montagne nouvelle que le volcan a fait naître. Ici la terre est orageuse comme la mer, et ne rentre pas comme elle paisiblement dans ses bornes. Le lourd élément, soulevé par les tremblements de l'abîme, creuse les vallées, éléve des monts; et ses vagues pétrifiées attestent les tempêtes qui déchirent son sein.

" Si vous frappez sur ce sol, la voûte souterraine retentit: on diroit que le monde habité n'est plus qu'une surface prête à s'entr'ouvrir. La campagne de Naples est l'image des passions humaines : sulfureuse et féconde, ses dangers et ses plaisirs semblent naître de ces volcans enflammés qui donnent à l'air tant de charmes, et font gronder la foudre sous nos pas.

" Pline étudioit la nature pour mieux admirer l'Italie; il vantoit son pays comme la plus belle des contrées, quand il ne pouvoit plus l'honorer à d'autres titres. Cherchant la science, comme un guerrier les conquêtes, il partit de ce promontoire même pour observer le Vésuve à travers les flammes: et ces flammes l'ont consumé.

" O souvenir, noble puissance, ton empire est dans ces lieux! De siècle en siècle, bizarre destinée! l'homme se plaint de ce qu'il a perdu. L'on diroit que les temps écoulés sont tous dépositaires à leur tour d'un bonheur qui n'est plus; et tandis que la pensée s'enorgueillit de ses progrès, s'élance dans l'avenir, notre ame semble regretter une ancienne patrie dont le passé la rapproche.

" Les Romains dont nous envions la splendeur, n'envioient-ils pas la simplicité mâle de leurs ancêtres? Jadis ils méprisoient cette contrée voluptueuse; et ses délices ne domptèrent que leurs ennemis. Voyez dans le lointain Capoue: elle a vaincu le guerrier dont l'ame inflexible résista plus long-temps à Rome que l'univers.

" Les Romains, à leur tour, habitèrent ces lieux: quand la force de l'ame servoit seulement à mieux sentir la honte et la douleur, ils s'amollirent sans remords. A Bayes, on les a vus conquérir sur la mer un rivage pour leurs palais. Les monts

furent creusés pour en arracher des colonnes; et les maîtres du monde, esclaves à leur tour, asservirent la nature pour se consoler d'être asservis.

" Cicéron a perdu la vie près du promontoire de Gaëte, qui s'offre à nos regards. Les triumvirs, sans respect pour la postérité, la dépouillèrent des pensées que ce grand homme auroit conçues. Le crime des triumvirs dure encore; c'est contre nous encore que leur forfait est commis.

" Cicéron succomba sous le poignard des tyrans. Scipion, plus malheureux, fut banni par son pays encore libre: il termina ses jours non loin de cette rive; et les ruines de son tombeau sont appelées *la Tour de la Patrie:* touchante allusion au souvenir dont sa grande ame fut occupée!

" Marius s'est réfugié dans ces marais de Minturnes, près de la demeure de Scipion. Ainsi, dans tous les temps, les nations ont persécuté leurs grands hommes: mais ils sont consolés par l'apothéose; et le ciel, où les Romains croyoient commander encore, reçoit parmi ses étoiles Romulus, Numa, César: astres nouveaux, qui confondent à nos regards les rayons de la gloire et la lumière céleste.

"Ce n'est pas assez des malheurs; la trace de tous les crimes est ici. Voyez, à l'extrémité du golfe, l'île de Caprée, où la vieillesse a désarmé Tibère, où cette ame à-la-fois cruelle et voluptueuse, violente et fatiguée, s'ennuya même du crime, et voulut se plonger dans les plaisirs les plus bas, comme si la tyrannie ne l'avoit pas encore assez dégradée.

" Le tombeau d'Agrippine est sur ces bords, en face de l'île de Caprée; il ne fut élevé qu'après la mort de Néron: l'assassin de sa mère proscrivit aussi ses cendres. Il habita longtemps Bayes, au milieu des souvenirs de son forfait. Quels monstres le hasard rassemble sous nos yeux! Tibère et Néron se regardent.

" Les îles que les volcans ont fait sortir de la mer servirent, presque en naissant, aux crimes du vieux monde: les malheureux relégués sur ces rochers solitaires, au milieu des flots, contemploient de loin leur patrie, tâchoient de respirer ses parfums dans les airs; et quelquefois, après un long exil, un arrêt de mort leur apprenoit que leurs ennemis du moins ne les avoient pas oubliés.

"O terre! toute baignée de sang et de larmes, tu n'as jamais cessé de produire et des fruits et des fleurs! es-tu donc sans pitié pour l'homme? et sa poussière retourne-t-elle dans ton sein maternel sans le faire tressaillir?"

Ici, Corinne se reposa quelques instants. Tous ceux que la fête avoit rassemblés, jetoient à ses pieds des branches de myrte et de laurier. La lueur douce et pure de la lune embellissoit son visage; le vent frais de la mer agitoit ses cheveux pittoresquement, et la nature sembloit se plaire à la parer. Corinne cependant fut tout-à-coup saisie par un attendrissement irrésistible: elle considéra ces lieux enchanteurs, cette soirée enivrante, Oswald qui étoit là, qui n'y seroit peut-être pas toujours; et des larmes coulèrent de ses yeux. Le peuple même, qui venoit de l'applaudir avec tant de bruit, respectoit son émotion; et tous attendoient en silence que ses paroles fissent partager ce qu'elle éprouvoit. Elle préluda quelque temps sur sa lyre; et ne divisant plus son chant en octaves, elle s'abandonna dans ses vers à un mouvement non interrompu.

"Quelques souvenirs du cœur, quelques noms de femmes, réclament aussi vos pleurs. C'est à Misène, dans le lieu même où nous sommes, que la veuve de Pompée, Cornélie, conserva jusqu'à la mort son noble deuil. Agrippine pleura long-temps Germanicus sur ces bords: un jour, le même assassin qui lui ravit son époux la trouva digne de le suivre. L'île de Nisida fut témoin des adieux de Brutus et de Porcie.

"Ainsi, les femmes amies des héros ont vu périr l'objet qu'elles avoient adoré. C'est en vain que pendant long-temps elles suivirent ses traces; un jour vint qu'il fallut le quitter. Porcie se donne la mort; Cornélie presse contre son sein l'urne sacrée qui ne répond plus à ses cris; Agrippine, pendant plusieurs années, irrite en vain le meurtrier de son époux: et ces créatures infortunées, errant comme des ombres sur les plages dévastées du fleuve éternel, soupirent pour aborder à l'autre rive; dans leur longue solitude, elles interrogent le silence, et demandent à la nature entière, à ce ciel étoilé, comme à cette mer profonde, un son d'une voix chérie, un accent qu'elles n'entendront plus.

"Amour, suprême puissance du cœur, mystérieux enthousiasme qui renferme en lui-même la poésie, l'héroïsme et la

religion ! Qu'arrive-t-il quand la destinée nous sépare de celui qui avoit le secret de notre ame, et nous avoit donné la vie du cœur, la vie céleste ? Qu'arrive-t-il quand l'absence ou la mort isolent une femme sur la terre ? Elle languit, elle tombe. Combien de fois ces rochers qui nous entourent, n'ont-ils pas offert leur froid soutien à ces veuves délaissées, qui s'appuyoient jadis sur le sein d'un ami, sur le bras d'un héros !

" Devant vous est Sorrente ; là, demeuroit la sœur du Tasse, quand il vint en pélerin demander à cette obscure amie un asile contre l'injustice des princes : ses longues douleurs avoient presque égaré sa raison ; il ne lui restoit plus que du génie : il ne lui restoit que la connoissance des choses divines ; toutes les images de la terre étoient troublées. Ainsi le talent, épouvanté du désert qui l'environne, parcourt l'univers sans trouver rien qui lui ressemble. La nature pour lui n'a plus d'écho ; et le vulgaire prend pour de la folie ce malaise d'une ame qui ne respire pas dans ce monde assez d'air, assez d'enthousiasme, assez d'espoir.

" La fatalité, continua Corinne, avec une émotion toujours croissante, la fatalité ne poursuit-elle pas les ames exaltées, les poètes dont l'imagination tient à la puissance d'aimer et de souffrir ? Ils sont les bannis d'une autre région ; et l'universelle bonté ne devoit pas ordonner toute chose pour le petit nombre des élus ou des proscrits. Que vouloient dire les anciens, quand ils parloient de la destinée avec tant de terreur ? Que peut-elle, cette destinée, sur les êtres vulgaires et paisibles ? Ils suivent les saisons ; ils parcourent docilement le cours habituel de la vie. Mais la prêtresse qui rendoit les oracles se sentoit agitée par une puissance cruelle. Je ne sais quelle force involontaire précipite le génie dans le malheur : il entend le bruit des sphères que les organes mortels ne sont pas faits pour saisir ; il pénètre des mystères du sentiment inconnus aux autres hommes, et son ame recèle un Dieu qu'elle ne peut contenir !

" Sublime Créateur de cette belle nature, protége-nous ! Nos élans sont sans force, nos espérances mensongères. Les passions exercent en nous une tyrannie tumultueuse, qui ne nous laisse ni liberté ni repos. Peut-être ce que nous ferons demain, décidera-t-il de notre sort ; peut-être hier avons-nous dit un mot que rien ne peut racheter. Quand notre esprit s'élève aux plus hautes pensées, nous sentons, comme au sommet des édifices élevés, un vertige qui confond tous les objets

à nos regards : mais alors même la douleur, la terrible douleur, ne se perd point dans les nuages ; elle les sillonne, elle les entr'ouvre. O mon Dieu ! que veut-elle nous annoncer ?...."

A ces mots, une pâleur mortelle couvrit le visage de Corinne : ses yeux se fermèrent ; et elle seroit tombée à terre, si lord Nelvil ne s'étoit pas à l'instant trouvé près d'elle pour la soutenir.

CHAPITRE V

Corinne revint à elle ; et la vue d'Oswald, qui avoit dans son regard la plus touchante expression d'intérêt et d'inquiétude, lui rendit un peu de calme. Les Napolitains remarquoient avec étonnement la teinte sombre de la poésie de Corinne ; ils admiroient l'harmonieuse beauté de son langage : néanmoins ils auroient souhaité que ses vers fussent inspirés par une disposition moins triste ; car ils ne considéroient les beaux-arts, et, parmi les beaux-arts, la poésie, que comme une manière de se distraire des peines de la vie, et non de creuser plus avant dans ses terribles secrets. Mais les Anglais, qui avoient entendu Corinne, étoient pénétrés d'admiration pour elle.

Ils étoient ravis de voir ainsi les sentiments mélancoliques exprimés avec l'imagination italienne. Cette belle Corinne, dont les traits animés et le regard plein de vie étoient destinés à peindre le bonheur ; cette fille du soleil, atteinte par des peines secrètes, ressembloit à ces fleurs encore fraîches et brillantes, mais qu'un point noir, causé par une piqûre mortelle, menace d'une fin prochaine.

Toute la société s'embarqua pour retourner à Naples ; et la chaleur et le calme, qui régnoient alors, faisoient goûter vivement le plaisir d'être sur la mer. Goëthe a peint, dans une délicieuse romance, ce penchant que l'on éprouve pour les eaux, au milieu de la chaleur. La nymphe du fleuve vante au pêcheur le charme de ses flots : elle l'invite à s'y rafraîchir, et, séduit par degrés, enfin il s'y précipite. Cette puissance magique de l'onde ressemble, en quelque manière, au regard du serpent, qui attire en effrayant. La vague, qui s'élève de loin, se grossit par degrés, et se hâte en approchant du rivage,

semble correspondre avec un désir secret du cœur, qui commence doucement et devient irrésistible.

Corinne étoit plus calme ; les délices du beau temps rassuroient son ame ; elle avoit relevé les tresses de ses cheveux, pour mieux sentir ce qu'il pouvoit y avoir d'air autour d'elle ; sa figure étoit ainsi plus charmante que jamais. Les instruments à vent, qui suivoient dans une autre barque, produisoient un effet enchanteur : ils étoient en harmonie avec la mer, les étoiles, et la douceur enivrante d'un soir d'Italie ; mais ils causoient une plus touchante émotion encore : ils étoient la voix du ciel au milieu de la nature. — Chère amie, dit Oswald, à voix basse, chère amie de mon cœur, je n'oublierai jamais ce jour : en pourra-t-il jamais exister un plus heureux ? — Et en prononçant ces paroles, ses yeux étoient remplis de larmes. L'un des agréments séducteurs d'Oswald, c'étoit cette émotion facile, et cependant contenue, qui mouilloit souvent, malgré lui, ses yeux de pleurs : son regard avoit alors une expression irrésistible. Quelquefois même, au milieu d'une douce plaisanterie, on s'apercevoit qu'il étoit ébranlé par un attendrissement secret, qui se mêloit à sa gaîté, et lui donnoit un noble charme. — Hélas ! répondit Corinne, non, je n'espère plus un jour tel que celui-ci ; qu'il soit béni, du moins, comme le dernier de ma vie, s'il n'est pas, s'il ne peut pas être, l'aurore d'un bonheur durable.

CHAPITRE VI.

Le temps commençoit à changer lorsqu'ils arrivèrent à Naples ; le ciel s'obscurcissoit, et l'orage, qui s'annonçoit dans l'air, agitoit déjà fortement les vagues, comme si la tempête de la mer répondoit du sein des flots à la tempête du ciel. Oswald avoit devancé Corinne de quelques pas, parce qu'il vouloit faire apporter des flambeaux pour la conduire plus sûrement jusqu'à sa demeure. En passant sur le quai, il vit des Lazzaroni rassemblés qui crioient assez haut : *Ah! le pauvre homme, il ne peut pas s'en tirer; il faut avoir patience, il périra.* — Que dites-vous, s'écria lord Nelvil avec impétuosité, de qui parlez-vous ? — *D'un pauvre vieillard*, répondirent-ils, *qui se baignoit là-bas, non loin du môle, mais qui a été pris par l'orage, et n'a pas assez de force pour lutter contre les*

vagues et regagner le bord. Le premier mouvement d'Oswald étoit de se jeter à l'eau : mais, réfléchissant à la frayeur qu'il causeroit à Corinne lorsqu'elle approcheroit, il offrit tout l'argent qu'il portoit avec lui, et en promit le double à celui qui se jetteroit dans l'eau pour retirer le vieillard. Les Lazzaroni refusèrent, en disant : *Nous avons trop peur, il y a trop de danger, cela ne se peut pas.* En ce moment le vieillard disparut sous les flots. Oswald n'hésita plus, et s'élança dans la mer, malgré les vagues qui recouvroient sa tête. Il lutta cependant heureusement contre elles, atteignit le vieillard, qui périssoit un instant plus tard, le saisit, et le ramena sur le bord. Mais le froid de l'eau, les efforts violents d'Oswald contre la mer agitée, lui firent tant de mal, qu'au moment où il apportoit le vieillard sur la rive, il tomba sans connoissance; et sa pâleur étoit telle en cet état, qu'on devoit croire qu'il n'existoit plus. (28)

Corinne passoit alors, ne pouvant pas se douter de ce qui venoit d'arriver. Elle aperçut une grande foule rassemblée, et, entendant crier : *Il est mort*, elle alloit s'éloigner, cédant à la terreur que lui inspiroient ces paroles, lorsqu'elle vit un des Anglais qui l'accompagnoient fendre précipitamment la foule. Elle fit quelques pas pour le suivre; et le premier objet qui frappa ses regards, ce fut l'habit d'Oswald, qu'il avoit laissé sur le rivage en se jetant dans l'eau. Elle saisit cet habit avec un désespoir convulsif, croyant qu'il ne restoit plus que cela d'Oswald ; et quand elle le reconnut enfin lui-même, bien qu'il parût sans vie, elle se jeta sur son corps inanimé avec une sorte de transport; et, le pressant dans ses bras avec ardeur, elle eut l'inexprimable bonheur de sentir encore les battements du cœur d'Oswald, qui se ranimoit peut-être à l'approche de Corinne. — Il vit ! s'écria-t-elle, il vit ! — Et dans ce moment elle reprit une force, un courage, qu'avoient à peine les simples amis d'Oswald. Elle appela tous les secours; elle-même sut les donner : elle soutenoit la tête d'Oswald évanoui ; elle le couvroit de ses larmes; et, malgré la plus cruelle agitation, elle n'oublioit rien, elle ne perdoit pas un instant, et ses soins n'étoient point interrompus par sa douleur. Oswald paroissoit un peu mieux : cependant il n'avoit point encore repris l'usage de ses sens. Corinne le fit transporter chez elle, se mit à genoux à côté de lui, et, l'entourant des parfums qui pouvoient le ranimer, elle l'appeloit avec un accent si tendre, si passionné, que la vie devoit revenir à cette voix. Oswald l'entendit, rouvrit les yeux, et lui serra la main.

Se peut-il que, pour jouir d'un tel moment, il ait fallu

sentir les angoisses de l'enfer ! Pauvre nature humaine Nous ne connoissons l'infini que par la douleur ; et, dans toutes les jouissances de la vie, il n'est rien qui puisse compenser le désespoir de voir mourir ce qu'on aime.

— Cruel ! s'écria Corinne, cruel ! qu'avez-vous fait ? — Pardonnez, répondit Oswald d'une voix tremblante, pardonnez. Dans l'instant où je me suis cru près de périr, croyez-moi, chère amie, j'avois peur pour vous. — Admirable expression de l'amour partagé, de l'amour, au plus heureux moment de la confiance mutuelle ! Corinne, vivement émue par ces délicieuses paroles, ne put se les rappeler jusqu'à son dernier jour, sans un attendrissement qui, pour quelques instants du moins, fait tout pardonner.

CHAPITRE VII.

Le second mouvement d'Oswald fut de porter sa main sur sa poitrine, pour y retrouver le portrait de son père : il y étoit encore ; mais l'eau l'avoit tellement effacé, qu'il étoit à peine reconnoissable. Oswald, amèrement affligé de cette perte, s'écria : — Mon Dieu ! vous m'enlevez donc jusqu'à son image ! — Corinne pria lord Nelvil de lui permettre de rétablir ce portrait. — Il y consentit, mais sans beaucoup d'espoir. Quel fut son étonnement, lorsqu'au bout de trois jours elle le rapporta non-seulement réparé, mais plus frappant de ressemblance encore qu'auparavant ! — Oui, dit Oswald avec ravissement ; oui, vous avez deviné ses traits et sa physionomie. C'est un miracle du ciel qui vous désigne à moi comme la compagne de mon sort, puisqu'il vous révèle le souvenir de celui qui doit à jamais disposer de moi. Corinne, continua-t-il, en se jetant à ses pieds, règne à jamais sur ma vie ! Voilà l'anneau que mon père avoit donné à sa femme, l'anneau le plus saint, le plus sacré, qui fut offert par la bonne-foi la plus noble, accepté par le cœur le plus fidèle · je l'ôte de mon doigt pour le mettre au tien. Et dès cet instant je ne suis plus libre : tant que vous le conserverez, chère amie, je ne le suis plus. J'en prends l'engagement solennel, avant de savoir qui vous êtes ; c'est votre ame que j'en crois, c'est elle qui m'a tout appris. Les événements de votre vie, s'ils viennent de vous, doivent être nobles comme votre caractère :

s'ils viennent du sort, et que vous en ayez été la victime, je remercie le ciel d'être chargé de les réparer. Ainsi donc, ô ma Corinne ! apprenez-moi vos secrets, vous le devez à celui dont les promesses ont précédé votre confiance. —

— Oswald, répondit Corinne, cette émotion si touchante naît en vous d'une erreur ; et je ne puis accepter cet anneau sans la dissiper : vous croyez que j'ai deviné, par une inspiration du cœur, les traits de votre père ; mais je dois vous apprendre que je l'ai vu lui-même plusieurs fois. — Vous avez vu mon père ! s'écria lord Nelvil, et comment ? dans quel lieu ? se peut-il, ô mon Dieu ! qui donc êtes-vouz ? — Voilà votre anneau, dit Corinne, avec une émotion étouffée ; je dois déjà vous le rendre. — Non, reprit Oswald, après un moment de silence, je jure de ne jamais être l'époux d'un autre, tant que vous ne me renverrez pas cet anneau. Mais pardonnez au trouble que vous venez d'exciter en mon ame ; des idées confuses se retracent à moi ; mon inquiétude est douloureuse. — Je le vois, reprit Corinne, et je vais l'abréger. Mais déjà votre voix n'est plus la même, et vos paroles sont changées. Peut-être, après avoir lu mon histoire, peut-être que l'horrible mot adieu... — Adieu ! s'écria lord Nelvil ; non, chère amie, ce n'est que sur mon lit de mort que je pourrois te le dire. Ne le crains pas avant cet instant. — Corinne sortit ; et peu de minutes après, Thérésine entra dans la chambre d'Oswald, pour lui remettre, de la part de sa maîtresse, l'écrit qu'on va lire.

LIVRE XIV.

HISTOIRE DE CORINNE.

CHAPITRE Ier.

Oswald, je vais commencer par l'aveu qui doit décider de ma vie. Si, après l'avoir lu, vous ne croyez pas possible de me pardonner, n'achevez point cette lettre, et rejetez-moi loin de vous ; mais si, lorsque vous connoîtrez et le nom et le sort auxquels j'ai renoncé, tout n'est pas brisé entre nous, ce que vous apprendrez ensuite servira peut-être à m'excuser.

Lord Edgermond étoit mon père ; je suis née en Italie de sa première femme, qui étoit Romaine ; et Lucile Edgermond, qu'on vous destinoit pour épouse, est ma sœur du côté paternel ; elle est le fruit du second mariage de mon père avec une Anglaise.

Maintenant, écoutez-moi. Elevée en Italie, je perdis ma mère lorsque je n'avois encore que dix ans ; mais, comme en mourant elle avoit témoigné un extrême desir que mon éducation fût terminée avant que j'allasse en Angleterre, mon père me laissa chez une tante de ma mère, à Florence, jusqu'à l'âge de quinze ans. Mes talents, mes goûts, mon caractère même, étoient formés, quand la mort de ma tante décida mon père à me rappeler près de lui. Il vivoit dans une petite ville de Northumberland, qui ne peut, je crois, donner aucune idée de l'Angleterre ; mais c'est tout ce que j'en ai connu, pendant les six années que j'y ai passées. Ma mère, dès mon enfance, ne m'avoit entretenue que du malheur de ne plus vivre en Italie ; et ma tante m'avoit souvent répété que c'étoit la crainte de quitter son pays, qui avoit fait mourir ma mère de chagrin. Ma bonne tante se persuadoit aussi qu'une catholique étoit damnée, quand elle vivoit dans un pays protestant ; et bien que je ne partageasse pas cette crainte, cependant l'idée d'aller en Angleterre me causoit beaucoup d'effroi.

Je partis avec un sentiment de tristesse inexprimable. La femme qui étoit venue me chercher ne savoit pas l'Italien : j'en disois bien encore quelques mots à la dérobée avec ma

pauvre Thérésine, qui avoit consenti à me suivre, quoiqu'elle ne cessât de pleurer en s'éloignant de sa patrie; mais il fallut me déshabituer de ces sons harmonieux qui plaisent tant, même aux étrangers, et dont le charme étoit uni pour moi à tous les souvenirs de l'enfance: je m'avançois vers le Nord; sensation triste et sombre que j'éprouvois, sans en concevoir bien clairement la cause. Il y avoit cinq ans que je n'avois vu mon père quand j'arrivai chez lui. Je pus à peine le reconnoître: il me sembla que sa figure avoit pris un caractère plus grave; cependant il me reçut avec un tendre interêt, et me dit que je ressemblois beaucoup à ma mère. Ma petite sœur, qui avoit alors trois ans, me fut amenée; c'etoit la figure la plus blanche, les cheveux de soie les plus blonds que j'eusse jamais vus. Je la regardai avec étonnement; car nous n'avons presque pas de ces figures en Italie: mais dès ce moment elle m'intéressa beaucoup; je pris ce jour-là même de ses cheveux, pour en faire un bracelet, que j'ai toujours conservé depuis. Enfin, ma belle-mère parut; et l'impression qu'elle me fit, la première fois que je la vis, s'est constamment accrue et renouvelée pendant les six années que j'ai passées avec elle.

Lady Edgermond aimoit exclusivement la province où elle étoit née; et mon père, qu'elle dominoit, lui avoit fait le sacrifice du séjour de Londres ou d'Edimbourg. C'étoit une personne froide, digne, silencieuse, dont les yeux étoient sensibles quand elle regardoit sa fille, mais qui avoit d'ailleurs quelque chose de si positif dans l'expression de sa physionomie, et dans ses discours, qu'il paroissoit impossible de lui faire entendre, ni une idée nouvelle, ni seulement une parole à laquelle son esprit ne fût pas accoutumé. Elle me reçut bien; mais j'aperçus facilement que toute ma manière la surprenoit, et qu'elle se proposoit de la changer, si elle le pouvoit. L'on ne dit mot pendant le dîner, bien qu'on eût invité quelques personnes du voisinage: je m'ennuyois tellement de ce silence, qu'au milieu du repas, j'essayai de parler un peu à un homme âgé qui étoit assis à côté de moi; et je citai, dans la conversation, des vers italiens très-purs, très-délicats, mais dans lesquels il étoit question d'amour: ma belle-mère, qui savoit un peu l'italien, me regarda, rougit, et donna le signal aux femmes, plus tôt qu'à l'ordinaire encore, de se retirer pour aller préparer le thé, et laisser les hommes seuls à table pendant le dessert. Je n'entendois rien à cet usage, qui surprend beaucoup en Italie, où l'on ne peut concevoir aucun agrément dans la société sans les femmes; et je crus, un moment, que ma belle-mère étoit si indignée contre moi qu'elle ne vouloit

pas rester dans la chambre où j'étois. Cependant je me rassurai, parce qu'elle me fit signe de la suivre, et ne m'adressa aucun reproche pendant les trois heures que nous passâmes dans le salon, attendant que les hommes vinssent nous rejoindre.

Ma belle-mère, à souper, me dit assez doucement qu'il n'étoit pas d'usage que les jeunes personnes parlassent, et que, surtout, elles ne devoient jamais se permettre de citer des vers où le mot d'amour étoit prononcé. — Miss Edgermond, ajouta-t-elle, vous devez tâcher d'oublier tout ce qui tient à l'Italie ; c'est un pays qu'il seroit à desirer que vous n'eussiez jamais connu. — Je passai la nuit à pleurer, mon cœur étoit oppressé de tristesse : le matin j'allai me promener ; il faisoit un brouillard affreux : je n'aperçus pas le soleil, qui du moins m'auroit rappelé ma patrie : je rencontrai mon père ; il vint à moi, et me dit : — Ma chère enfant, ce n'est pas ici comme en Italie ; les femmes n'ont d'autre vocation parmi nous que les devoirs domestiques ; les talents que vous avez, vous désennuieront dans la solitude ; peut-être aurez-vous un mari qui s'en fera plaisir : mais dans une petite ville comme celle-ci, tout ce qui attire l'attention excite l'envie ; et vous ne trouveriez pas du tout à vous marier, si l'on croyoit que vous avez des goûts étrangers à nos mœurs : ici la manière d'exister doit être soumise aux anciennes habitudes d'une province éloignée. J'ai passé avec votre mère douze ans en Italie, et le souvenir m'en est très-doux ; j'étois jeune alors, et la nouveauté me plaisoit : à présent je suis rentré dans ma case, et je m'en trouve bien ; une vie régulière, même un peu monotone, fait passer le temps sans qu'on s'en aperçoive. Mais il ne faut pas lutter contre les usages du pays où l'on est établi ; l'on en souffre toujours ; car dans une ville aussi petite que celle où nous sommes, tout se sait, tout se répète : il n'y a pas lieu à l'émulation, mais bien à la jalousie ; et il vaut mieux supporter un peu d'ennui, que de rencontrer toujours des visages surpris et malveillants, qui vous demanderoient, à chaque instant, raison de ce que vous faites. —

Non, mon cher Oswald, vous ne pouvez vous faire une idée de la peine que j'éprouvai pendant que mon père parloit ainsi. Je me le rappelois plein de grâce et de vivacité, tel que je l'avois vu dans mon enfance ; et je le voyois courbé maintenant sous ce manteau de plomb, que le Dante décrit dans l'enfer, et que la médiocrité jette sur les épaules de ceux qui passent sous son joug : tout s'éloignoit à mes regards, l'enthousiasme de la nature, des beaux-arts, des sentiments ;

et mon ame me tourmentoit comme une flamme inutile, qui me dévoroit moi-même, n'ayant plus d'aliments au dehors. Comme je suis naturellement douce, ma belle-mère n'avoit point à se plaindre de moi dans mes rapports avec elle; mon père encore moins, car je l'aimois tendrement; et c'étoit dans mes entretiens avec lui que je trouvois encore quelque plaisir. Il étoit résigné, mais il savoit qu'il l'étoit; tandis que la plupart de nos gentilshommes campagnards, buvant, chassant et dormant, croyoient mener la plus sage et la plus belle vie du monde.

Leur contentement me troubloit à un tel point, que je me demandois si ce n'étoit pas moi dont la manière de penser étoit une folie, et si cette existence toute solide qui échappe à la douleur comme à la pensée, au sentiment comme à la rêverie, ne valoit pas beaucoup mieux que ma manière d'être: mais à quoi m'auroit servi cette triste conviction? à m'affliger de mes facultés comme d'un malheur, tandis qu'elles passoient en Italie pour un bienfait du ciel.

Parmi les personnes que nous voyions, il y en avoit qui ne manquoient pas d'esprit, mais elles l'étouffoient comme une lueur importune; et pour l'ordinaire, vers quarante ans, ce petit mouvement de leur tête s'étoit engourdi avec tout le reste. Mon père, vers la fin de l'automne, alloit beaucoup à la chasse; et nous l'attendions quelquefois jusqu'à minuit. Pendant son absence, je restois dans ma chambre la plus grande partie de la journée, pour cultiver mes talents; et ma belle-mère en avoit de l'humeur. — A quoi bon tout cela, me disoit-elle, en serez-vous plus heureuse? — et ce mot me mettoit au désespoir. Qu'est-ce donc que le bonheur, me disois-je, si ce n'est pas le développement de nos facultés? Ne vaut-il pas autant se tuer physiquement que moralement? Et s'il faut étouffer mon esprit et mon ame, que sert de conserver le misérable reste de vie qui m'agite en vain? Mais je me gardois bien de parler ainsi à ma belle-mère. Je l'avois essayé une ou deux fois: elle m'avoit répondu qu'une femme étoit faite pour soigner le ménage de son mari et la santé de ses enfants; que toutes les autres prétentions ne faisoient que du mal, et que le meilleur conseil qu'elle avoit à me donner, c'étoit de les cacher si je les avois: et ce discours, tout commun qu'il étoit, me laissoit absolument sans réponse; car l'émulation, l'enthousiasme, tous ces moteurs de l'ame et du génie, ont singulièrement besoin d'être encouragés, et se flétrissent comme les fleurs sous un ciel triste et glacé.

Il n'y a rien de si facile que de se donner l'air très-moral, en condamnant tout ce qui tient à une ame élevée. Le devoir,

la plus noble destination de l'homme, peut être dénaturé comme toute autre idée, et devenir une arme offensive, dont les esprits étroits, les gens médiocres, et contents de l'être, se servent pour imposer silence au talent, et se débarrasser de l'enthousiasme, du génie, enfin de tous leurs ennemis. On diroit, à les entendre, que le devoir consiste dans le sacrifice des facultés distinguées que l'on possède, et que l'esprit est un tort qu'il faut expier, en menant précisément la même vie que ceux qui en manquent : mais est-il vrai que le devoir prescrive à tous les caractères des règles semblables ? Les grandes pensées, les sentiments généreux, ne sont-ils pas dans ce monde la dette des êtres capables de l'acquitter ? Chaque femme, comme chaque homme, ne doit-elle pas se frayer une route d'après son caractère et ses talents ? et faut-il imiter l'instinct des abeilles, dont les essaims se succèdent sans progrès et sans diversité ?

Non, Oswald, pardonnez à l'orgueil de Corinne ; mais je me croyois faite pour une autre destinée : je me sens aussi soumise à ce que j'aime, que ces femmes dont j'étois entourée, et qui ne permettoient ni un jugement à leur esprit, ni un desir à leur cœur. S'il vous plaisoit de passer vos jours au fond de l'Ecosse, je serois heureuse d'y vivre et d'y mourir auprès de vous : mais, loin d'abdiquer mon imagination, elle me serviroit à mieux jouir de la nature ; et plus l'empire de mon esprit seroit étendu, plus je trouverois de gloire et de bonheur à vous en déclarer le maître.

Ma belle-mère étoit presque aussi importunée de mes idées que de mes actions : il ne lui suffisoit pas que je menasse la même vie qu'elle, il falloit encore que ce fût par les mêmes motifs ; car elle vouloit que les facultés qu'elle n'avoit pas fussent considérées seulement comme une maladie. Nous vivions assez près du bord de la mer ; et le vent du nord le faisoit sentir souvent dans notre château : je l'entendois siffler la nuit à travers les longs corridors de notre demeure, et le jour il favorisoit merveilleusement notre silence quand nous étions réunies. Le temps étoit humide et froid ; je ne pouvois presque jamais sortir sans éprouver une sensation douloureuse : il y avoit dans la nature quelque chose d'hostile, qui me faisoit regretter amèrement sa bienfaisance et sa douceur en Italie.

Nous rentrions l'hiver dans la ville, si c'est une ville toutefois, qu'un lieu où il n'y a ni spectacle, ni édifices, ni musique, ni tableaux ; c'étoit un rassemblement de commérages, une collection d'ennuis tout-à-la-fois divers et monotones. La naissance, le mariage, et la mort, composoient toute

l'histoire de notre société; et ces trois événements différoient là moins qu'ailleurs. Représentez-vous ce que c'étoit pour une Italienne comme moi, que d'être assise autour d'une table à thé plusieurs heures par jour après dîner, avec la société de ma belle-mère: elle étoit composée de sept femmes, les plus graves de la province; deux d'entre elles étoient des demoiselles de cinquante ans, timides comme à quinze, mais beaucoup moins gaies qu'à cet âge. Une femme disoit à l'autre: *Ma chère, croyez-vous que l'eau soit assez bouillante pour la jeter sur le thé?* — *Ma chère*, repondoit l'autre, *je crois que ce seroit trop tôt; car ces Messieurs ne sont pas encore prêts à venir.* — *Resteront-ils long-temps à table aujourd'hui?* disoit la troisième; *qu'en croyez-vous, ma chère?* — *Je ne sais pas*, répondoit la quatrième; *il me semble que l'élection du parlement doit avoir lieu la semaine prochaine, et il se pourroit qu'ils restassent pour s'en entretenir.* — *Non*, reprenoit la cinquième, *je crois plutôt qu'ils parlent de cette chasse au renard qui les a tant occupés la semaine passée, et qui doit recommencer lundi prochain; je crois cependant que le dîner sera bientôt fini.* — *Ah! je ne l'espère guère*, disoit la sixième en soupirant; et le silence recommençoit. — J'avois été dans les couvents d'Italie: ils me paroissoient pleins de vie à côté de ce cercle, et je ne savois qu'y devenir.

Tous les quarts d'heure il s'élevoit une voix qui faisoit la question la plus insipide, pour obtenir la réponse la plus froide, et l'ennui soulevé retomboit avec un nouveau poid sur ces femmes, que l'on auroit pu croire malheureuses, si l'habitude prise dès l'enfance n'apprenoit pas à tout supporter. Enfin, les *Messieurs* revenoient; et ce moment si attendu n'apportoit pas un grand changement dans la manière d'être des femmes: les hommes continuoient leur conversation auprès de la cheminée; les femmes restoient dans le fond de la chambre, distribuant les tasses de thé; et, quand l'heure du départ arrivoit, elles s'en alloient avec leurs époux, prêtes à recommencer le lendemain une vie qui ne différoit de celle de la veille que par la date de l'almanach, et par la trace des années qui venoit enfin s'imprimer sur le visage de ces femmes, comme si elles eussent vécu pendant ce temps.

Je ne puis concevoir encore comment mon talent a pu échapper au froid mortel dont j'étois entourée; car, il ne faut pas se le cacher, il y a deux côtés à toutes les manières de voir: on peut vanter l'enthousiasme, on peut le blâmer; le mouvement et le repos, la variété et la monotonie, sont susceptibles d'être attaqués et défendus par divers arguments; on peut plaider pour la vie; et il y a cependant assez de bien à

dire de la mort, ou de ce qui lui ressemble. Il n'est donc pas vrai qu'on puisse tout simplement mépriser ce que disent les gens médiocres : ils pénètrent, malgré vous, dans le fond de votre pensée ; ils vous attendent dans les moments où la supériorité vous a causé des chagrins, pour vous dire un *eh bien*, tout tranquille, tout modéré en apparence, et qui est cependant le mot le plus dur qu'il soit possible d'entendre ; car on ne peut supporter l'envie que dans les pays où cette envie même est excitée par l'admiration qu'inspirent les talents : mais quel plus grand malheur que de vivre là où la supériorité feroit naître la jalousie, et point l'enthousiasme ; là où l'on seroit haï comme une puissance, en étant moins fort qu'un être obscur ? Telle étoit ma situation dans cet étroit séjour : je n'y faisois qu'un bruit importun à presque tout le monde ; et je ne pouvois, comme à Londres ou à Edimbourg, rencontrer ces hommes supérieurs qui savent tout juger et tout connoître, et qui, sentant le besoin des plaisirs inépuisables de l'esprit et de la conversation, auroient trouvé quelque charme dans l'entretien d'une étrangère, quand même elle ne se seroit pas, en tout, conformé aux sévères usages du pays.

Je passois quelquefois des jours entiers dans les sociétés de ma belle-mère, sans entendre dire un mot qui répondît ni à une idée, ni à un sentiment : l'on ne se permettoit pas même des gestes en parlant : on voyoit sur le visage des jeunes filles la plus belle fraîcheur, les couleurs les plus vives, et la plus parfaite immobilité : singulier contraste entre la nature et la société ! Tous les âges avoient des plaisirs semblables : l'on prenoit le thé, l'on jouoit au whist ; et les femmes vieillissoient en faisant toujours la même chose, en restant toujours à la même place : le temps étoit bien sûr de ne pas les manquer ; il savoit où les prendre.

Il y a dans les plus petites villes d'Italie un théâtre, de la musique, des improvisateurs, beaucoup d'enthousiasme pour la poésie et les arts, un beau soleil ; enfin, on y sent qu'on vit : mais je l'oubliois tout-à-fait dans la province que j'habitois, et j'aurois pu, ce me semble, envoyer à ma place une poupée légèrement perfectionnée par la mécanique ; elle auroit très-bien rempli mon emploi dans la société. Comme il y a partout, en Angleterre, des intérêts de divers genres qui honorent l'humanité, les hommes, dans quelque retraite qu'ils vivent, ont toujours les moyens d'occuper dignement leur loisir : mais l'existence des femmes, dans le coin isolé de la terre que j'habitois, étoit bien insipide. Il y en avoit quelques-unes qui, par la nature et la réflexion, avoient développé leur esprit, et j'avois découvert quelques accents, quelques regards,

quelques mots dits à voix basse, qui sortoient de la ligne commune: mais la petite opinion du petit pays, toute-puissante dans son petit cercle, étouffoit entièrement ces germes: on auroit eu l'air d'une mauvaise tête, d'une femme d'une vertu douteuse, si l'on s'étoit livré à parler, à se montrer de quelque manière; et, ce qui étoit pis que tous les inconvénients, il n'y avoit aucun avantage.

D'abord, j'essayai de ranimer cette société endormie: je leur proposai de lire des vers, de faire de la musique. Une fois, le jour étoit pris pour cela: mais tout-à-coup une femme se rappela qu'il y avoit trois semaines qu'elle étoit invitée à souper chez sa tante; une autre, qu'elle étoit en deuil d'une vieille cousine qu'elle n'avoit jamais vue, et qui étoit morte depuis plus de trois mois; une autre, enfin, que dans son ménage il y avoit des arrangements domestiques à prendre: tout cela étoit trés-raisonnable; mais ce qui étoit toujours sacrifié, c'étoient les plaisirs de l'imagination et de l'esprit, et j'entendois si souvent dire: *cela ne se peut pas*, que, parmi tant de négations, ne pas vivre m'eût encore semblé la meilleure de toutes.

Moi-même, après m'être débattue quelque temps, j'avois renoncé à mes vaines tentatives, non que mon père me les interdît, il avoit même engagé ma belle-mère à ne pas me tourmenter à cet égard: mais les insinuations, mais les regards à la dérobée, pendant que je parlois, mille petites peines, semblables aux liens dont les pygmées entouroient Gulliver, me rendoient tous les mouvements impossibles; et je finissois par faire comme les autres, en apparence, mais avec cette différence, que je mourois d'ennui, d'impatience et de dégoûts, au fond du cœur. J'avois déjà passé ainsi quatre années les plus fastidieuses du monde; et, ce qui m'affligeoit davantage encore, je sentois mon talent se refroidir; mon esprit se remplissoit, malgré moi, de petitesses; car, dans une société où l'on manque tout-à-la-fois d'intérêt pour les sciences, la littérature, les tableaux et la musique, où l'imagination enfin n'occupe personne, ce sont les petits faits, les critiques minutieuses qui font nécessairement le sujet des entretiens; et les esprits étrangers à l'activité comme à la méditation ont quelque chose d'étroit, de susceptible et de contraint, qui rend les rapports de la société tout-à-la-fois pénibles et fades.

Il n'y a là de jouissance que dans une certaine régularité méthodique, qui convient à ceux dont le desir est d'effacer toutes les supériorités, pour mettre le monde à leur niveau; mais cette uniformité est une douleur habituelle pour les caractères appelés à une destinée qui leur soit propre: le sentiment amer de la malveillance, que j'excitois malgré moi, se

joignoit à l'oppression causée par le vide, qui m'empêchoit de respirer. C'est en vain qu'on se dit : tel homme n'est pas digne de me juger, telle femme n'est pas capable de me comprendre; le visage humain exerce un grand pouvoir sur le cœur humain ; et quand vous lisez sur ce visage une désapprobation secrète, elle vous inquiète toujours, en dépit de vous-même ; enfin, le cercle qui vous environne finit toujours par vous cacher le reste du monde. Le plus petit objet placé devant votre œil vous intercepte le soleil ; il en est de même aussi de la société dans laquelle on vit : ni l'Europe, ni la postérité, ne pourroient rendre insensible aux tracasseries de la maison voisine; et qui veut être heureux et développer son génie, doit, avant tout, bien choisir l'atmosphère dont il s'entoure immédiatement.

CHAPITRE II.

Je n'avois d'autre amusement que l'éducation de ma petite sœur: ma belle-mère ne vouloit pas qu'elle sût la musique, mais elle m'avoit permis de lui apprendre l'Italien et le dessin ; et je suis persuadée qu'elle se souvient encore de l'un et de l'autre, car je lui dois la justice, qu'elle montroit alors beaucoup d'intelligence. Oswald, Oswald ! si c'est pour votre bonheur que je me suis donné tant de soins, je m'en applaudis encore ; je m'en applaudirois dans le tombeau.

J'avois près de vingt ans: mon père vouloit me marier ; et c'est ici que toute la fatalité de mon sort va se déployer. Mon père étoit l'intime ami du vôtre ; et c'est à vous, Oswald, à vous, qu'il pensa pour mon époux. Si nous nous étions connus alors, et si vous m'aviez aimée, notre sort à tous les deux eût été sans nuage. J'avois entendu parler de vous avec un tel éloge, que, soit pressentiment, soit orgueil, je fus extrêmement flatté par l'espoir de vous épouser. Vous étiez trop jeune pour moi, puisque j'ai dix-huit mois de plus que vous : mais votre esprit, votre goût pour l'étude devançoient, dit-on, votre âge ; et je me faisois une idée si douce de la vie passée avec un caractère tel qu'on peignoit le vôtre, que cet espoir effaçoit entièrement mes préventions contre la manière d'exister des femmes en Angleterre. Je savois d'ailleurs que vous vouliez vous établir à Edimbourg ou à Londres; et j'étois sûre de

trouver, dans chacune de ces deux villes, la société la plus distinguée. Je me disois alors ce que je crois encore à présent, c'est que tout le malheur de ma situation venoit de vivre dans une petite ville, reléguée au fond d'une province du Nord. Les grandes villes seules conviennent aux personnes qui sortent de la règle commune, quand c'est en société qu'elles veulent vivre ; comme la vie y est variée, la nouveauté y plaît : mais dans les lieux où l'on a pris une assez douce habitude de la monotonie, l'on n'aime pas à s'amuser une fois, pour découvrir que l'on s'ennuie tous les jours.

Je me plais à le répéter, Oswald, quoique je ne vous eusse jamais vu, j'attendois avec une véritable anxiété votre père, qui devoit venir passer huit jours chez le mien ; et ce sentiment étoit alors trop peu motivé pour qu'il ne fût pas un avant-coureur de ma destinée. Quand lord Nelvil arriva, je desirai de lui plaire, je le desirai peut-être trop, et je fis, pour y réussir, infiniment plus de frais qu'il n'en falloit : je lui montrai tous mes talents ; je chantai, je dansai, j'improvisai pour lui ; et mon esprit, long-temps contenu, fut peut-être trop vif en brisant ses chaînes. Depuis sept ans, l'expérience m'a calmée ; j'ai moins d'empressement à me montrer ; je suis plus accoutumée à moi, je sais mieux attendre ; j'ai peut-être moins de confiance dans la bonne disposition des autres, mais aussi moins d'ardeur pour leurs applaudissements : enfin, il est possible qu'alors il y eût en moi quelque chose d'étrange. On a tant de feu, tant d'imprudence dans la première jeunesse ! on se jette en avant de la vie avec tant de vivacité ! L'esprit, quelque distinguée qu'il soit, ne supplée jamais au temps ; et, bien qu'avec cet esprit on sache parler sur les hommes comme si on les connoisoit, on n'agit point en conséquence de ses propres aperçus : on a je ne sais quelle fièvre dans les idées, qui ne nous permet pas de conformer notre conduite à nos propres raisonnements.

Je crois, sans le savoir avec certitude, que je parus à lord Nelvil une personne trop vive ; car, après avoir passé huit jours chez mon père, et s'être montré cependant très-aimable pour moi, il nous quitta, et écrivit à mon père que, toute réflexion faite, il trouvoit son fils trop jeune pour conclure le mariage dont il avoit été question. Oswald, quelle importance attacherez-vous à cet aveu ? Je pouvois vous dissimuler cette circonstance de ma vie ; je ne l'ai pas fait. Seroit-il possible cependant qu'elle vous parût ma condamnation ! Je suis, je le sais, améliorée depuis sept années ; et votre père auroit-il vu sans émotion ma tendresse et mon enthousiasme pour vous ! Oswald, il vous aimoit ; nous nous serions entendus.

Ma belle-mère forma le projet de me marier au fils de son frère aîné, qui possédoit une terre dans notre voisinage: c'étoit un homme de trente ans, riche, d'une belle figure, d'une naissance illustre, et d'un caractère fort honnête, mais si parfaitement convaincu de l'autorité d'un mari sur sa femme, et de la destination soumise et domestique de cette femme, qu'un doute à cet égard l'auroit autant révolté que si l'on avoit mis en question l'honneur ou la probité. M. Maclinson (c'étoit son nom) avoit assez de goût pour moi; et ce qu'on disoit dans la ville de mon esprit et de mon caractère singulier ne l'inquiétoit pas le moins du monde: il y avoit tant d'ordre dans sa maison, tout s'y faisoit si régulièrement, à la même heure et de la même manière, qu'il étoit impossible à personne d'y rien changer. Les deux vieilles tantes qui dirigeoient le ménage, les domestiques, les chevaux même, n'auroient pas su faire une seule chose différente de la veille; et les meubles, qui assistoient à ce genre de vie depuis trois générations, se seroient, je crois, déplacés d'eux-mêmes, si quelque chose de nouveau leur étoit apparu. M. Maclinson avoit donc raison de ne pas craindre mon arrivée dans ce lieu: le poids des habitudes y étoit si fort, que la petite liberté que je me serois donnée auroit pu le désennuyer un quart d'heure par semaine, mais n'auroit sûrement jamais eu d'autre conséquence.

C'étoit un homme bon, incapable de faire de la peine; mais si cependant je lui avois parlé des chagrins sans nombre qui peuvent tourmenter une ame active et sensible, il m'auroit considérée comme une personne vaporeuse, et m'auroit simplement conseillé de monter à cheval, et de prendre l'air. Il desiroit de m'épouser, précisément parce qu'il ne se doutoit pas des besoins de l'esprit et de l'imagination, et que je lui plaisois sans qu'il me comprît. S'il avoit eu seulement l'idée de ce que c'étoit qu'une femme distinguée, et des avantages et des inconvénients qu'elle peut avoir, il eût craint de ne pas être assez aimable à mes yeux; mais ce genre d'inquiétude n'entroit pas même dans sa tête: jugez de ma répugnance pour un tel mariage! Je le refusai décidément; mon père me soutint: ma belle-mère en conçut un vif ressentiment contre moi; c'étoit une personne despotique au fond de l'ame, bien que sa timidité l'empêchât souvent d'exprimer sa volonté: quand on ne la devinoit pas, elle en avoit de l'humeur; et quand on lui résistoit, après qu'elle avoit fait l'effort de s'exprimer, elle le pardonnoit d'autant moins, qu'il lui en avoit plus coûté pour sortir de sa réserve accoutumée.

Toute la ville me blâma de la manière la plus prononcée. Une union aussi convenable, une fortune si bien en ordre, un

homme si estimable, un nom si considéré ! tel étoit le cri général. J'essayai d'expliquer pourquoi cette union si convenable ne me convenoit pas ; j'y perdis ma peine. Quelquefois je me faisois comprendre quand je parlois ; mais dès que j'étois partie, ce que j'avois dit ne laissoit aucune trace ; car les idées habituelles rentroient aussitôt dans les têtes de mes auditeurs, et ils recevoient avec un nouveau plaisir ces anciennes connoissances, que j'avois un moment écartées.

Une femme beaucoup plus spirituelle que les autres, bien qu'elle se fût conformée en tout extérieurement à la vie commune, me prit à part, un jour que j'avois parlé avec encore plus de vivacité qu'à l'ordinaire, et me dit ces paroles, qui me firent une impression profonde : — Vous vous donnez beaucoup de peine, ma chère, pour un résultat impossible ; vous ne changerez pas la nature des choses ; une petite ville du Nord, sans rapport avec le reste du monde, sans goût pour les arts ni pour les lettres, ne peut être autrement qu'elle n'est : si vous devez vivre ici, soumettez-vous ; allez-vous-en, si vous le pouvez : il n'y a que ces deux partis à prendre. — Ce raisonnement n'étoit que trop évident ; je me sentis pour cette femme une considération que je n'avois pas pour moi-même ; car, avec des goûts assez analogues aux miens, elle avoit su se résigner à la destinée que je ne pouvois supporter ; et, tout en aimant la poésie et les jouissances idéales, elle jugeoit mieux la force des choses et l'obstination des hommes. Je cherchai beaucoup à la voir ; mais ce fut en vain : son esprit sortoit du cercle, mais sa vie y étoit renfermée ; et je crois même qu'elle craignoit un peu de réveiller, par nos entretiens, sa supériorité naturelle ; qu'en auroit-elle fait ?

CHAPITRE III.

J'AUROIS cependant passé toute ma vie dans la deplorable situation où je me trouvois, si j'avois conservé mon père ; mais un accident subit me l'enleva : je perdis avec lui mon protecteur, mon ami, le seul qui m'entendît encore, dans ce désert peuplé ; et mon désespoir fut tel, que je n'eus plus la force de résister à mes impressions. J'avois vingt ans quand il mourut ; et je me trouvai sans autre appui, sans autre relation que ma belle-mère, avec laquelle, depuis cinq ans que nous

vivions ensemble, je n'étois pas plus liée que le premier jour. Elle se mit à me reparler de M. Maclinson; et, quoiqu'elle n'eût pas le droit de me commander de l'épouser, elle ne recevoit que lui chez elle, et me déclaroit assez nettement qu'elle ne favoriseroit aucun autre mariage. Ce n'étoit pas qu'elle aimât beaucoup M. Maclinson, quoiqu'il fût son proche parent; mais elle me trouvoit dédaigneuse de le refuser; et elle faisoit cause commune avec lui, plutôt pour la défense de la médiocrité que par amour-propre de famille.

Chaque jour ma situation devenoit plus odieuse; je me sentois saisie par la maladie du pays, la plus inquiète douleur qui puisse s'emparer de l'ame. L'exil est quelquefois, pour les caractères vifs et sensibles, un supplice beaucoup plus cruel que la mort: l'imagination prend en déplaisance tous les objets qui vous entourent, le climat, le pays, la langue, les usages, la vie en masse, la vie en détail; il y a une peine pour chaque moment, comme pour chaque situation; car la patrie nous donne mille plaisirs habituels que nous ne connoissons pas nous-mêmes, avant de les avoir perdus:

...... La favella, i costumi,
L'aria, i tronchi, il terren, le mura, i sassi! *

C'est déjà un vif chagrin que de ne plus voir les lieux où l'on a passé son enfance: les souvenirs de cet âge, par un charme particulier, rajeunissent le cœur, et cependant adoucissent l'idée de la mort. La tombe rapprochée du berceau semble placer sous le même ombrage toute une vie; tandis que les années passées sur un sol étranger sont comme des branches sans racines. La génération qui vous précède ne vous a pas vu naître; elle n'est pas pour vous la génération des pères, la génération protectrice: mille intérêts qui vous sont communs avec vos compatriotes, ne sont plus entendus par les étrangers; il faut tout expliquer, tout commenter, tout dire, au lieu de cette communication facile, de cette effusion de pensées, qui commence à l'instant où l'on retrouve ses concitoyens. Je ne pouvois me rappeler sans émotion les expressions bienveillantes de mon pays. *Cara*, *Carissima*, disois-je quelquefois en me promenant toute seule, pour m'imiter à moi-même l'accueil si amical des Italiens et des Italiennes; je comparois cet accueil à celui que je recevois.

Chaque jour j'errois dans la campagne, où j'avois coutume d'entendre le soir, en Italie, des airs harmonieux chantés avec

* La langue, les mœurs, l'air, les arbres, la terre, les murs, les pierres!
METASTASE.

des voix si justes; et les cris des corbeaux retentissoient seuls dans les nuages. Le soleil si beau, l'air si suave de mon pays, étoit remplacé par les brouillards; les fruits mûrissoient à peine; je ne voyois point de vignes; les fleurs croissoient languissamment, à long intervalle l'une de l'autre; les sapins couvroient les montagnes toute l'année, comme un noir vêtement: un édifice antique, un tableau seulement, un beau tableau, auroit relevé mon ame; mais je l'aurois vainement cherché à trente milles à la ronde. Tout étoit terne, tout étoit morne, autour de moi; et ce qu'il y avoit d'habitations et d'habitants servoit seulement à priver la solitude de cette horreur poétique qui cause à l'ame un frissonnement assez doux. Il y avoit de l'aisance, un peu de commerce et de la culture autour de nous; enfin, ce qu'il faut pour qu'on vous dise: *Vous devez être contente; il ne vous manque rien.* Stupide jugement, porté sur l'extérieur de la vie, quand tout le foyer du bonheur et de la souffrance est dans le sanctuaire le plus intime et le plus secret de nous-mêmes!

A vingt-un ans, je devois naturellement entrer en possession de la fortune de ma mère et de celle que mon père m'avoit laissée. Une fois alors, dans mes rêveries solitaires, il me vint dans l'idée, puisque j'étois orpheline et majeure, de retourner en Italie, pour y mener une vie indépendante, tout entière consacrée aux arts. Ce projet, quand il entra dans ma pensée, m'enivra de bonheur; et d'abord je ne conçus pas la possibilité d'une objection. Cependant, quand ma fièvre d'espérance fut un peu calmée, j'eus peur de cette résolution irréparable; et me représentant ce qu'en penseroient tous ceux que je connoissois, le projet que j'avois d'abord trouvé si facile me sembla tout-à-fait impracticable: mais néanmoins l'image de cette vie, au milieu de tous les souvenirs de l'antiquité, de la peinture, de la musique, s'étoit offerte à moi avec tant de détails et de charmes, que j'avois pris un nouveau dégoût pour mon ennuyeuse existence.

Mon talent, que j'avois craint de perdre, s'étoit accru par l'étude suivie que j'avois faite de la littérature anglaise; la manière profonde de penser et de sentir qui caractérise vos poëtes, avoit fortifié mon esprit et mon ame, sans que j'eusse rien perdu de l'imagination vive qui semble n'appartenir qu'aux habitants de nos contrées. Je pouvois donc me croire destinée à des avantages particuliers, par la réunion des circonstances rares qui m'avoient donné une double éducation, et, si je puis m'exprimer ainsi, deux nationalités différentes. Je me souvenois de l'approbation qu'un petit nombre de bons juges avoient accordée dans Florence à mes premiers essais

en poésie. Je m'exaltois sur les nouveaux succès que je pourrois obtenir; enfin, j'espérois beaucoup de moi : n'est-ce pas la première et la plus noble illusion de la jeunesse ?

Il me sembloit que j'entrerois en possession de l'univers, le jour où je ne sentirois plus le souffle desséchant de la médiocrité malveillante: mais quand il falloit prendre la résolution de partir, de m'échapper secrètement, je me sentois arrêtée par l'opinion, qui m'imposoit beaucoup plus en Angleterre qu'en Italie; car, bien que je n'aimasse pas la petite ville que j'habitois, je respectois l'ensemble du pays dont elle faisoit partie. Si ma belle-mère avoit daigné me conduire à Londres ou à Edimbourg, si elle avoit songé à me marier avec un homme qui eût assez d'esprit pour faire cas du mien, je n'aurois jamais renoncé ni à mon nom, ni à mon existence, même pour retourner dans mon ancienne patrie. Enfin, quelque dure que fût pour moi la domination de ma belle-mère, je n'aurois peut-être jamais eu la force de changer de situation, sans une multitude de circonstances qui se réunirent, comme pour décider mon esprit incertain.

J'avois près de moi la femme de chambre italienne que vous connoissez, Thérésine; elle est Toscane; et, bien que son esprit n'ait point été cultivé, elle se sert de ces expressions nobles et harmonieuses qui donnent tant de grâce aux moindres discours de notre peuple. C'étoit avec elle seulement que je parlois ma langue; et ce lien m'attachoit à elle. Je la voyois souvent triste, et je n'osois lui en demander la cause, me doutant qu'elle regrettoit, comme moi, notre pays, et craignant de ne pouvoir plus contraindre mes propres sentiments, s'ils étoient excités par les sentiments d'une autre. Il y a des peines qui s'adoucissent en les communiquant : mais les maladies de l'imagination s'augmentent quand on les confie; elles s'augmentent surtout, quand on aperçoit dans un autre une douleur semblable à la sienne. Le mal qu'on souffre, paroît alors invincible; et l'on n'essaie plus de le combattre. Ma pauvre Thérésine tomba tout-à-coup sérieusement malade; et, l'entendant gémir nuit et jour, je me déterminai à lui demander enfin le sujet de ses chagrins. Quel fut mon étonnement, de l'entendre me dire presque tout ce que j'avois sentit. Elle n'avoit pas si bien réfléchi que moi sur la cause de ses peines; elle s'en prenoit davantage à des circonstances locales, à des personnes en particulier : mais la tristesse de la nature, l'insipidité de la ville où nous demeurions, la froideur de ses habitants, la contrainte de leurs usages, elle sentoit tout, sans pouvoir s'en rendre raison, et s'écrioit sans cesse : — O mon pays, ne vous reverrai-je donc jamais ! — Et

puis elle ajoutoit cependant qu'elle ne vouloit pas me quitter; et, avec une amertume qui me déchiroit le cœur, elle pleuroit de ne pouvoir concilier avec son attachement pour moi son beau ciel d'Italie, et le plaisir d'entendre sa langue maternelle.

Rien ne fit plus d'effet sur mon esprit que ce reflet de mes propres impressions dans une personne toute commune, mais qui avoit conservé le caractère et les goûts italiens dans leur vivacité naturelle; et je lui promis qu'elle reverroit l'Italie. — Avec vous? répondit-elle. — Je gardai le silence. Alors elle s'arracha les cheveux, et jura qu'elle ne s'éloigneroit jamais de moi: mais elle paroissoit prête à mourir à mes yeux, en prononçant ces paroles. Enfin, il m'échappa de lui dire que j'y retournerois aussi; et ce mot, qui n'avoit eu pour but que de la calmer, devint plus solennel, par la joie inexprimable qu'il lui causa, et la confiance qu'elle y prit. Depuis ce jour, sans en rien dire, elle se lia avec quelques négocians de la ville; et elle m'annonçoit exactement quand un vaisseau partoit du port voisin pour Gênes ou Livourne: je l'écoutois, et je ne répondois rien; elle imitoit aussi mon silence, mais ses yeux se remplissoient de larmes. Ma santé souffroit tous les jours davantage du climat et de mes peines intérieures; mon esprit a besoin de mouvement et de gaîté: je vous l'ai dit souvent, la douleur me tueroit; il y a trop de lutte en moi contre elle: il faut lui céder pour n'en pas mourir.

Je revenois donc fréquemment à l'idée qui m'occupoit depuis la mort de mon père; mais j'aimois beaucoup Lucile, qui avoit alors neuf ans, et que je soignois depuis six, comme sa seconde mère: un jour je pensai que, si je partois ainsi secrètement, je ferois un tel tort à ma réputation, que le nom de ma sœur en souffriroit; et cette crainte me fit renoncer, pour un temps, à mes projets. Cependant, un soir que j'étois plus affectée que jamais des chagrins que j'éprouvois, et dans mes rapports avec ma belle-mère, et dans mes rapports avec la société, je me trouvai seule à souper avec lady Edgermond; et, après une heure de silence, il me prit tout-à-coup un tel ennui de son imperturbable froideur, que je commençai la conversation en me plaignant de la vie que je menois; plus, d'abord, pour la forcer à parler, que pour l'amener à aucun résultat qui pût me concerner: mais, en m'animant, je supposai tout-à-coup la possibilité, dans une situation semblable à la mienne, de quitter pour toujours l'Angleterre. Ma belle-mère n'en fut pas troublée; et, avec un sang-froid et une sécheresse que je n'oublierai de ma vie, elle me dit: — Vous avez vingt-un ans, miss Edgermond; ainsi la fortune de votre

mere et celle que votre père vous à laissée sont à vous. Vous êtes donc la maîtresse de vous conduire comme vous le voudrez ; mais si vous prenez un parti qui vous déshonore dans l'opinion, vous devez à votre famille de changer de nom, et de vous faire passer pour morte. — Je me levai à ces paroles avec impétuosité, et je sortis sans répondre.

Cette dureté dédaigneuse m'inspira la plus vive indignation; et, pour un moment, un desir de vengeance tout-à-fait étranger à mon caractère s'empara de moi. Ces mouvements se calmèrent; mais la conviction que personne ne s'intéressoit à mon bonheur, rompit les liens qui m'attachoient encore à la maison où j'avois vu mon père. Certainement lady Edgermond ne me plaisoit pas, mais je n'avois pas pour elle l'indifférence qu'elle me témoignoit; j'étois touchée de sa tendresse pour sa fille : je croyois l'avoir intéressée par les soins que je donnois à cet enfant; et peut-être, au contraire, ces soins mêmes avoient-ils excité sa jalousie: car plus elle s'étoit imposé de sacrifices sur tous les points, plus elle étoit passionnée dans la seule affection qu'elle se fût permise. Tout ce qu'il y a dans le cœur humain de vif et d'ardent, maîtrisé par sa raison sous tous les autres rapports, se retrouvoit dans son caractère, quand il s'agissoit de sa fille.

Au milieu du ressentiment qu'avoit excité dans mon cœur mon entretien avec lady Edgermond, Thérésine vint me dire, avec une émotion extrême, qu'un bâtiment, arrivé de Livourne même, étoit entré dans le port, dont nous n'étions éloignées que de quelques lieues, et qu'il y avoit sur ce bâtiment des négociants qu'elle connoissoit, et qui étoient les plus honnêtes gens du monde. — Ils sont tous Italiens, me dit-elle en pleurant; ils ne parlent qu'italien. Dans huit jours ils se rembarquent, et vont directement en Italie; et si madame étoit décidée..... — Retournez avec eux, ma bonne Thérésine, lui répondis-je. — Non, Madame, s'écria-t-elle, j'aime mieux mourir ici. — Et elle sortit de ma chambre, où je restai, réfléchissant à mes devoirs envers ma belle-mère. Il me paroissoit clair qu'elle desiroit ne plus m'avoir auprès d'elle; mon influence sur Lucile lui déplaisoit : elle craignoit que la réputation que j'avois autour de moi, d'être une personne extraordinaire, ne nuisît un jour à l'établissement de sa fille ; enfin elle m'avoit dit le secret de son cœur, en m'indiquant le desir que je me fisse passer pour morte; et ce conseil amer, qui m'avoit d'abord tant révoltée, me parut, à la réflexion, assez raisonnable.

— Oui, sans doute, m'écriois-je, passons pour morte dans ces lieux où mon existence n'est qu'un sommeil agité. Je

revivrai avec la nature, avec le soleil, avec les beaux-arts ; et les froides lettres qui composent mon nom, inscrites sur un vain tombeau, tiendront aussi bien que moi ma place dans ce séjour sans vie. — Ces élans de mon ame vers la liberté, ne me donnèrent point encore cependant la force d'une résolution décisive ; il y a des moments où l'on se croit la puissance de ce qu'on desire, et d'autres où l'ordre habituel des choses paroît devoir l'importer sur tous les sentiments de l'ame. J'étois dans cette indécision, qui pouvoit durer toujours, puisque rien au dehors de moi ne m'obligeoit à prendre un parti, lorsque, le dimanche qui suivit ma conversation avec ma belle-mère, j'entendis, vers le soir, sous mes fenêtres, des chanteurs italiens qui étoient venus sur le bâtiment de Livourne, et que Thérésine avoit attirés, pour me causer une agréable surprise. Je ne puis exprimer l'émotion que je ressentis ; un déluge de pleurs couvrit mon visage, tous mes souvenirs se ranimèrent : rien ne retrace le passé comme la musique ; elle fait plus que le retracer, il apparoît, quand elle l'évoque, semblable aux ombres de ceux qui nous sont chers, revêtu d'un voile mystérieux et mélancolique. Les musiciens chantèrent ces délicieuses paroles de Monti, qu'il a composées dans son exil :

Bella Italia, amate sponde,
Pur vi torno à riveder.
Trema in petto e si confonde
L'alma oppressa dal piacer.*
. . . .
. . . .

J'étois dans une sorte d'ivresse ; je sentois pour l'Italie tout ce que l'amour fait éprouver, desir, enthousiasme, regrets ; je n'étois plus maîtresse de moi-même, toute mon ame étoit entraînée vers ma patrie : j'avois besoin de la voir, de la respirer, de l'entendre ; chaque battement de mon cœur étoit un appel à mon beau séjour, à ma riante contrée ! Si la vie étoit offerte aux morts dans les tombeaux, ils ne souleveroient pas la pierre qui les couvre avec plus d'impatience que je n'en éprouvois pour écarter de moi tous mes linceuls, et reprendre possession de mon imagination, de mon génie, de la nature ! Au moment de cette exaltation causée par la musique, j'étois loin encore de prendre aucun parti ; car mes sentiments étoient trop confus pour en tirer aucune idée fixe, lorsque ma belle-mère entra, et me pria de faire cesser ces chants, parce qu'il étoit scandaleux d'entendre de la musique le dimanche. Je voulus

* Belle Italie ! bords chéris ! je vais donc vous revoir encore mon ame tremble, et succombe à l'excès de ce plaisir.

insister : les Italiens partoient le lendemain ; il y avoit six ans que je n'avois joui d'un semblable plaisir : ma belle-mère ne m'écouta pas ; et, me disant qu'il falloit, avant tout, respecter les convenances du pays où l'on vivoit, elle s'approcha de la fenêtre, et commanda à ses gens d'éloigner mes pauvres compatriotes. Ils partirent, et me répétoient de loin en loin, en chantant, un adieu qui me perçoit le cœur.

La mesure de mes impressions étoit comblée ; le vaisseau devoit s'éloigner le lendemain : Thérésine, à tout hasard et sans m'en avertir, avoit tout préparé pour mon départ. Lucile étoit depuis huit jours chez une parente de sa mère. Les cendres de mon père ne reposoient pas dans la maison de campagne que nous habitions ; il avoit ordonné que son tombeau fût élevé dans la terre qu'il avoit en Ecosse. Enfin, je partis sans en prévenir ma belle-mère, et lui laissant une lettre qui lui apprenoit ma résolution. Je partis dans un de ces moments où l'on se livre à la destinée, où tout paroît meilleur que la servitude, le dégoût et l'insipidité ; où la jeunesse inconsidérée se fie à l'avenir, et le voit dans les cieux comme une étoile brillante qui lui promet un heureux sort.

CHAPITRE IV.

Des pensées plus inquiètes s'emparèrent de moi, quand je perdis de vue les côtes d'Angleterre; mais comme je n'y avois pas laissé d'attachement vif, je fus bientôt consolée, en arrivant à Livourne, par tout le charme de l'Italie. Je ne dis à personne mon véritable nom, comme je l'avois promis à ma belle-mère : je pris seulement celui de Corinne, que l'histoire d'une femme grecque, amie de Pindare, et poète, m'avoit fait aimer. (29) Ma figure, en se développant, avoit tellement changé, que j'étois sûre de n'être pas reconnue : j'avois vécu assez solitaire à Florence, et je devois compter sur ce qui m'est arrivé, c'est que personne à Rome n'a su qui j'étois Ma belle-mère me manda qu'elle avoit répandu le bruit que les médecins m'avoient ordonné le voyage du Midi, pour rétablir ma santé, et qui j'étois morte dans la traversée. Sa lettre ne contenoit d'ailleurs aucune réflexion : elle me fit passer avec une très-grande exactitude toute ma fortune, qui est assez considérable; mais elle ne m'a plus écrit. Cinq

ans se sont écoulés depuis ce moment jusqu'à celui où je vous ai vu, cinq ans pendant lesquels j'ai goûté assez de bonheur · je suis venue m'établir à Rome; ma réputation s'est accrue les beaux-arts et la littérature m'ont encore donné plus de jouissances solitaires qu'ils ne m'ont valu de succès, et je n'ai pas connu, jusqu'à vous, tout l'empire que le sentiment peut exercer : mon imagination coloroit et décoloroit quelquefois mes illusions, sans me causer de vives peines; je n'avois point encore été saisie par une affection qui pût me dominer. L'admiration, le respect, l'amour, n'enchaînoient point toutes les facultés de mon ame; je concevois, même en aimant, plus de qualités et plus de charmes que je n'en ai rencontré; enfin, je restois supérieure à mes propres impressions, au lieu d'être entièrement subjuguée par elles.

N'exigez point que je vous raconte comment deux hommes, dont la passion pour moi n'a que trop éclaté, ont occupé successivement ma vie avant de vous connoître : il faudroit faire violence à ma conviction intime, pour me persuader maintenant qu'un autre que vous a pu m'intéresser; et j'en éprouve autant de repentir que de douleur. Je vous dirai seulement ce que vous avez appris déjà par mes amis, c'est que mon existence indépendante me plaisoit tellement, qu'après de longues irrésolutions et de pénibles scènes, j'ai rompu deux fois des liens que le besoin d'aimer m'avoit fait contracter, et que je n'ai pu me résoudre à rendre irrévocables. Un grand seigneur allemand vouloit, en m'épousant, m'emmener dans son pays, où son rang et sa fortune le fixoient. Un prince italien m'offroit à Rome même l'existence la plus brillante. Le premier sut me plaire en m'inspirant la plus haute estime : mais je m'aperçus, avec le temps, qu'il avoit peu de ressources dans l'esprit. Quand nous étions seuls, il falloit que je me donnasse beaucoup de peine pour soutenir la conversation, et pour lui cacher avec soin ce qui lui manquoit. Je n'osois, en causant avec lui, me montrer ce que je puis être, de peur de le mettre mal à l'aise : je prévis que son sentiment pour moi diminueroit nécessairement le jour où je cesserois de le ménager; et néanmoins, il est difficile de conserver de l'enthousiasme pour ceux que l'on ménage. Les égards d'une femme pour une infériorité quelconque dans un homme, supposent toujours qu'elle ressent pour lui plus de pitié que d'amour; et le genre de calcul et de réflexion que ces égards demandent, flétrit la nature céleste d'un sentiment involontaire. Le prince italien étoit plein de grâce et de fécondité dans l'esprit. Il vouloit s'établir à Rome, il partageoit tous mes goûts, aimoit mon genre de vie; mais je remarquai, dans une occasion impor-

tante, qu'il manquoit d'énergie dans l'ame, e que, dans les circonstances difficiles de la vie, ce seroit moi qui me verrois obligée de le soutenir et de le fortifier : alors tout fut dit pour l'amour ; car les femmes ont besoin d'appui, et rien ne les refroidit comme la nécessité d'en donner. Je fus donc deux fois détrompée de mes sentiments, non par des malheurs ni par des fautes, mais par l'esprit observateur qui me découvrit ce que l'imagination m'avoit caché.

Je me crus destinée à ne jamais aimer de toute la puissance de mon ame ; quelquefois cette idée m'étoit pénible, plus souvent je m'applaudissois d'être libre : je craignois en moi cette faculté de souffrir, cette nature passionnée qui menace mon bonheur et ma vie ; je me rassurois toujours, en songeant qu'il étoit difficile de captiver mon jugement, et je ne croyois pas que personne pût jamais répondre à l'idée que j'avois du caractère et de l'esprit d'un homme ; j'espérois toujours échapper au pouvoir absolu d'un attachement, en apercevant quelques défauts dans l'objet qui pourroit me plaire : je ne savois pas qu'il existe des défauts qui peuvent accroître l'amour même, par l'inquiétude qu'ils lui causent. Oswald, la mélancolie, l'incertitude, qui vous découragent de tout, la sévérité de vos opinions, troublent mon repos, sans refroidir mon sentiment : je pense souvent que ce sentiment ne me rendra pas heureuse ; mais alors c'est moi que je juge, et jamais vous.

Vous connoissez maintenant l'histoire de ma vie ; l'Angleterre abandonnée, mon changement de nom, l'inconstance de mon cœur, je n'ai rien dissimulé. Sans doute, vous penserez que l'imagination m'a souvent égarée : mais si la société n'enchaînoit pas les femmes par des liens de tout genre, dont les hommes sont dégagés, qu'y auroit-il dans ma vie qui pût empêcher de m'aimer ! Ai-je jamais trompé ? ai-je jamais fait de mal ? mon ame a-t-elle jamais été flétrie par de vulgaires intérêts ? Sincérité, bonté, fierté, Dieu demandera-t-il davantage à l'orpheline qui se trouvoit seule dans l'univers ? Heureuses les femmes qui rencontrent, à leurs premiers pas dans la vie, celui qu'elles doivent aimer toujours ! Mais le mérité-je moins, pour l'avoir connu trop tard ?

Cependant je vous le dirai, Mylord, et vous en croirez ma franchise : si je pouvois passer ma vie près de vous, sans vous épouser, il me semble que, malgré la perte d'un grand bonheur, et d'une gloire à mes yeux la première de toutes, je ne voudrois pas m'unir à vous. Peut-être ce mariage est-il pour vous un sacrifice ; peut-être un jour regretterez-vous cette belle Lucile, ma sœur, que votre père vous a destinée. Elle est plus jeune que moi de douze années ; son nom est sans tache, comme la

première fleur du printemps : il faudroit, en Angleterre, faire revivre le mien, qui a déjà passé sous l'empire de la mort. Lucile a, je le sais, une ame douce et pure : si j'en juge par son enfance, il se peut qu'elle soit capable de vous entendre en vous aimant. Oswald, vous êtes libre ; quand vous le desirerez, votre anneau vous sera rendu.

Peut-être voulez-vous savoir, avant de vous décider, ce que je souffrirai si vous me quittez. Je l'ignore : il s'élève quelquefois des mouvements tumultueux dans mon ame, qui sont plus forts que ma raison ; et je ne serois pas coupable, si de tels mouvements me rendoient l'existence tout-à-fait insupportable. Il est également vrai que j'ai beaucoup de facultés de bonheur ; je sens quelquefois en moi comme une fièvre de pensées, qui fait circuler mon sang plus vite. Je m'intéresse à tout ; je parle avec plaisir ; je jouis avec délices de l'esprit des autres, de l'intérêt qu'ils me témoignent, des merveilles de la nature, des ouvrages de l'art que l'affectation n'a point frappés de mort. Mais seroit-il en ma puissance de vivre quand je ne vous verrois plus ? C'est à vous d'en juger, Oswald ; car vous me connoissez mieux que moi-même : je ne suis pas responsable de ce que je puis éprouver ; c'est à celui qui enfonce le poignard, à savoir si la blessure qu'il fait est mortelle. Mais quand elle le seroit, Oswald, je devrois vous le pardonner.

Mon bonheur dépend en entier du sentiment que vous m'avez montré depuis six mois. Je défierois toute la puissance de votre volonté et de votre délicatesse, de me tromper sur la plus légère altération dans ce sentiment. Eloignez de vous, à cet égard, toute idée de devoir ; je ne connois pour l'amour ni promesse ni garantie. La Divinité seule peut faire renaître une fleur, quand le vent l'a flétrie. Un accent, un regard de vous, suffiroient pour m'apprendre que votre cœur n'est plus le même ; et je détesterois tout ce que vous pourriez m'offrir à la place de votre amour, de ce rayon divin, ma céleste auréole. Soyez donc libre maintenant, Oswald, libre chaque jour, libre encore, quand vous seriez mon époux ; car si vous ne m'aimiez plus, je vous affranchirois, par ma mort, des liens indissolubles qui vous attacheroient à moi.

Dès que vous aurez lu cette lettre, je veux vous revoir ; mon impatience me conduira vers vous, et je saurai mon sort en vous apercevant ; car le malheur est rapide ; et le cœur, tout foible qu'il est, ne doit pas se méprendre aux signes funestes d'une destinée irrévocable. Adieu.

LIVRE XV.

LES ADIEUX A ROME ET LE VOYAGE A VENISE.

CHAPITRE Ier.

C'ETOIT avec une émotion profonde qu'Oswald avoit lu la lettre de Corinne. Un mélange confus de diverses peines l'agitoit; tantôt il étoit blessé du tableau qu'elle faisoit d'une province d'Angleterre, et se disoit avec désespoir que jamais une telle femme ne pourroit être heureuse dans la vie domestique; tantôt il la plaignoit de ce qu'elle avoit souffert, et ne pouvoit s'empêcher d'aimer et d'admirer la franchise et la simplicité de son récit. Il se sentoit jaloux aussi des affections qu'elle avoit éprouvées avant de le connoître, et plus il vouloit se cacher à lui-même cette jalousie, plus il en étoit tourmenté; enfin, surtout, la part qu'avoit son père dans son histoire l'affligeoit amèrement; et l'angoisse de son ame étoit telle, qu'il ne savoit plus ce qu'il pensoit, ni ce qu'il faisoit. Il sortit précipitamment à midi, par un soleil brûlant: à cette heure il n'y a personne dans les rues de Naples; l'effroi de la chaleur retient tous les êtres vivants à l'ombre. Il s'en alla au côté de Portici, marchant au hasard et sans dessein; et les rayons ardents qui tomboient sur sa tête excitoient tout-à-la-fois et troubloient ses pensées.

Corinne cependant, après quelques heures d'attente, ne put résister au besoin de voir Oswald; elle entra dans sa chambre, et ne l'y trouvant point, cette absence dans ce moment lui causa une terreur mortelle. Elle vit sur la table de lord Nelvil ce qu'elle lui avoit écrit; et, ne doutant pas que ce ne fût après l'avoir lu qu'il s'en étoit allé, elle s'imagina qu'il étoit parti tout-à-fait, et qu'elle ne le reverroit plus. Alors une douleur insupportable s'empara d'elle; elle essaya d'attendre, et chaque moment la consumoit: elle parcouroit sa chambre à grands pas, et puis s'arrêtoit soudain, de peur de perdre le moindre bruit qui pourroit annoncer le retour. Enfin, ne résistant plus à son anxiété, elle descendit pour demander si

l'on n'avoit pas vu passer lord Nelvil, et de quel côté il avoit porté ses pas. Le maître de l'auberge répondit que lord Nelvil étoit allé du côté de Portici, mais que sûrement, ajouta l'hôte, il n'avoit pas été loin ; car, dans ce moment, un coup de soleil seroit très-dangereux. Cette crainte se mêlant à toutes les autres, bien que Corinne n'eût rien sur la tête qui pût la garantir de l'ardeur du jour, elle se mit à marcher au hasard dans la rue. Les larges pavés blancs de Naples, ces pavés de lave, placés là comme pour multiplier l'effet de la chaleur et de la lumière, brûloient ses pieds, et l'eblouissoient par le reflet des rayons du soleil.

Elle n'avoit pas le projet d'aller jusqu'à Portici, mais elle avançoit toujours, et toujours plus vite ; la souffrance et le trouble précipitoient ses pas. On ne voyoit personne sur le grand chemin : à cette heure, les animaux eux-mêmes se tiennent cachés ; ils redoutent la nature.

Une poussière horrible remplit l'air, dès que le moindre souffle de vent ou le char le plus léger traverse la route : les prairies, couvertes de cette poussière, ne rappellent plus, par leur couleur, la végétation ni la vie. De moment en moment, Corinne se sentoit près de tomber ; elle ne rencontroit pas un arbre pour s'appuyer, et sa raison s'égaroit dans ce désert enflammé : elle n'avoit plus que quelques pas à faire pour arriver au palais du roi, sous les portiques duquel elle auroit trouvé de l'ombre et de l'eau pour se rafraîchir. Mais les forces lui manquoient ; elle essayoit en vain de marcher, elle ne voyoit plus sa route : un vertige la lui cachoit, et lui faisoit apparoître mille lumières, plus vives encore que celles même du jour ; et tout-à-coup succédoit à ces lumières un nuage qui l'environnoit d'une obscurité sans fraîcheur. Une soif ardente la dévoroit ; elle rencontra un Lazzarone, l'unique créature humaine qui pût braver, en ce moment, la puissance du climat, et elle le pria d'aller lui chercher un peu d'eau : mais cet homme, en voyant seule sur le chemin, à cette heure, une femme si remarquable, et par sa beauté, et par l'élégance de ses vêtements, ne douta pas qu'elle ne fût folle, et s'éloigna d'elle avec terreur.

Heureusement Oswald revenoit sur ses pas à cet instant ; et quelques accents de Corinne frappèrent de loin son oreille : hors de lui-même, il courut vers elle, et la reçut dans ses bras, comme elle tomboit sans connoissance ; il la porta ainsi sous le portique du palais de Portici, et la rappela à la vie par ses soins et sa tendresse.

Dès qu'elle le reconnut, elle lui dit, encore égarée : — Vous m'aviez promis de ne pas me quitter sans mon consentement

je puis vous paroître à présent indigne de votre affection; mais votre promesse, pourquoi la méprisez-vous? — Corinne, reprit Oswald, jamais l'idée de vous quitter ne s'est approchée de mon cœur; je voulois seulement réfléchir sur notre sort, et recueillir mes esprits avant de vous revoir. — Eh bien! dit alors Corinne, en essayant de paroître calme, vous en avez eu le temps pendant ces mortelles heures qui ont failli me coûter la vie: vous en avez eu le temps; parlez donc, et dites-moi ce que vous avez résolu. — Oswald, effrayé du son de voix de Corinne, qui trahissoit son émotion intérieure, se mit à genoux devant elle, et lui dit: — Corinne, le cœur de ton ami n'est point changé; qu'ai-je donc appris qui pût me désenchanter de toi? Mais écoute. — Et comme elle trembloit toujours plus fortement, il reprit avec instance: — Ecoute sans terreur celui qui ne peut vivre, et te savoir malheureuse. — Ah! s'écria Corinne, c'est de mon bonheur que vous parlez; il ne s'agit déjà plus du vôtre? Je ne repousse pas votre pitié; dans ce moment, j'en ai besoin: mais pensez-vous cependant que ce soit d'elle seule que je veuille vivre? — Non, c'est de mon amour que nous vivrons tous les deux, dit Oswald; je reviendrai.... — Vous reviendrez, interrompit Corinne: ah! vous voulez donc partir? Qu'est-il arrivé? qu'y a-t-il de changé depuis hier? malheureuse que je suis! — Chère amie! que ton cœur ne se trouble pas ainsi, reprit Oswald, et laisse-moi, si je le puis, te révéler ce que j'éprouve; c'est moins que tu ne crains, bien moins: mais il faut, dit-il, en faisant effort sur lui-même pour s'expliquer, il faut pourtant que je connoisse les raisons que mon père peut avoir eues pour s'opposer, il y a sept ans, à notre union; il ne m'en a jamais parlé: j'ignore tout à cet égard; mais son ami le plus intime, qui vit encore, en Angleterre, saura quels étoient ses motifs. Si, comme je le crois, ils ne tiennent qu'à des circonstances peu importantes, je les compterai pour rien; je te pardonnerai d'avoir quitté le pays de ton père et le mien, une si noble patrie; j'espérerai que l'amour t'y rattachera, et que tu préféreras le bonheur domestique, les vertus sensibles et naturelles, à l'éclat même de ton génie. J'espérerai tout, je ferai tout; mais si mon père s'étoit prononcé contre toi, Corinne, je ne serois jamais l'époux d'une autre, mais jamais aussi je ne pourrois être le tien. —

Quand ces paroles furent dites, une sueur froide coula sur le front d'Oswald; et l'effort qu'il avoit fait pour parler ainsi étoit tel, que Corinne, ne pensant qu'à l'état où elle le voyoit, fut quelque temps sans lui répondre, et prenant sa main, elle lui dit. — Quoi! vous partez; quoi! vous allez en Angle

terre sans moi ! — Oswald se tut. — Cruel ! s'écria Corinne avec désespoir, vous ne répondez rien ; vous ne combattez pas ce que je vous dis. Ah ! c'est donc vrai ! Hélas ! tout en le disant, je ne le croyois pas encore. — J'ai retrouvé, grâce à vos soins, répondit Oswald, la vie que j'étois prêt à perdre ; cette vie appartient à mon pays pendant la guerre. Si je puis m'unir à vous, nous ne nous quitterons plus, et je vous rendrai votre nom et votre existence en Angleterre. Si cette destinée trop heureuse m'étoit interdite, je reviendrois, à la paix, en Italie ; je resterois long-temps près de vous, et je ne changerois rien à votre sort, qu'en vous donnant un fidèle ami de plus. — Ah ! vous ne changeriez rien à mon sort, dit Corinne, quand vous êtes devenu mon seul intérêt au monde, quand j'ai goûté de cette coupe enivrante qui donne le bonheur ou la mort ! Mais au moins, dites-moi, ce départ, quand aura-t-il lieu ? combien de jours me restent-ils ? — Chère amie, dit Oswald en la pressant contre son cœur, je jure qu'avant trois mois je ne te quitterai pas ; et peut-être même alors.... — Trois mois ! s'écria Corinne ; je vivrai donc encore tout ce temps : c'est beaucoup, je n'en espérois pas tant. Allons, je me sens mieux ; c'est un avenir que trois mois, dit-elle avec un mélange de tristesse et de joie qui toucha profondément Oswald. — Tous deux alors montèrent en silence dans la voiture qui les conduisit à Naples.

CHAPITRE II.

En arrivant, ils trouvèrent le prince Castel-Forte, qui les attendoit à l'auberge. Le bruit s'étoit répandu que lord Nelvil avoit épousé Corinne ; et quoique cette nouvelle fît une grande peine à ce prince, il étoit venu pour se rattacher, de quelque manière encore, à la société de son amie, lors même qu'elle seroit pour jamais liée à un autre. La mélancolie de Corinne, l'état d'abattement dans lequel, pour la première fois, il la voyoit, lui causèrent une vive inquiétude ; mais il n'osa point l'interroger, parce qu'elle sembloit fuir toute conversation à ce sujet. Il est des situations de l'ame où l'on redoute de se confier à personne : il suffiroit d'une parole qu'on diroit ou qu'on entendroit, pour dissiper à nos propres yeux l'illusion qui nous fait supporter l'existence ; et

l'illusion, dans les sentiments passionnés, de quelque genre qu'ils soient, a cela de particulier, qu'on se ménage soi-même comme on ménageroit un ami que l'on craindroit d'affliger en l'éclairant, et que, sans s'en apercevoir, l'on met sa propre douleur sous la protection de sa propre pitié.

Le lendemain, Corinne, qui étoit la personne du monde la plus naturelle, et ne cherchoit point à faire effet par sa douleur, essaya de paroître gaie, de se ranimer encore, et pensa même que le meilleur moyen pour retenir Oswald étoit de se montrer aimable comme autrefois : elle commençoit donc avec vivacité un sujet d'entretien intéressant, puis tout-à-coup la distraction s'emparoit d'elle, et ses regards erroient sans objet. Elle, qui possédoit au plus haut degré la facilité de la parole, hésitoit dans le choix des mots ; et quelquefois elle le servoit d'une expression qui n'avoit pas le moindre rapport avec ce qu'elle vouloit dire. Alors elle rioit d'elle-même ; mais, à travers ce rire, ses yeux se remplissoient de larmes. Oswald étoit au désespoir de la peine qu'il lui causoit ; il vouloit s'entretenir seul avec elle, mais elle en évitoit avec soin les occasions.

— Que voulez-vous savoir de moi ? lui dit-elle un jour qu'il insistoit pour lui parler. Je me regrette, et voilà tout. J'avois quelque orgueil de mon talent, j'aimois le succès, la gloire ; les suffrages mêmes des indifférents étoient l'objet de mon ambition : mais à présent je ne me soucie de rien ; et ce n'est pas le bonheur qui m'a détachée de ces vains plaisirs, c'est un profond découragement. Je ne vous en accuse pas ; il vient de moi, peut-être en triompherai-je ; il se passe tan de choses au fond de l'ame que nous ne pouvons ni prévoir, ni diriger ! mais je vous rends justice, Oswald, vous souffrez de ma peine, je le vois. J'ai aussi pitié de vous ; pourquoi ce sentiment ne nous conviendroit-il pas à tous les deux ? Hélas ! il peut s'adresser à tout ce qui respire, sans commettre beaucoup d'erreurs.

Oswald n'étoit pas alors moins malheureux que Corinne : il l'aimoit vivement ; mais son histoire l'avoit blessé dans sa manière de penser et dans ses affections. Il lui sembloit voir clairement que son père avoit tout prévu, tout jugé d'avance pour lui, et que c'étoit mépriser ses avertissements que de prendre Corinne pour épouse : cependant il ne pouvoit y renoncer, et se trouvoit replongé dans les incertitudes dont il espéroit sortir en connoissant le sort de son amie. Elle, de son côté, n'avoit pas souhaité le lien du mariage avec Oswald ; et si elle s'étoit crue certaine qu'il ne la quitteroit jamais, elle n'auroit eu besoin de rien de plus pour être heureuse : mais

elle le connoissoit assez pour savoir qu'il ne concevoit le bonheur que dans la vie domestique, et que s'il abjuroit le dessein de l'épouser, ce ne pouvoit jamais être qu'en l'aimant moins. Le départ d'Oswald pour l'Angleterre lui paroissoit un signal de mort; elle savoit combien les mœurs et les opinions de ce pays avoient d'influence sur lui: c'est en vain qu'il formoit le projet de passer sa vie avec elle en Italie; elle ne doutoit point qu'en se retrouvant dans sa patrie, l'idée de la quitter une seconde fois ne lui devînt odieuse. Enfin elle sentoit que tout son pouvoir venoit de son charme, et qu'est-ce que ce pouvoir en son absence? qu'est-ce que les souvenirs de l'imagination, lorsque de toutes parts l'on est cerné par la force et la réalité d'un ordre social d'autant plus dominateur, qu'il est fondé sur des idées nobles et pures?

Corinne, tourmentée par ces réflexions, auroit souhaité d'exercer quelque empire sur son sentiment pour Oswald. Elle tâchoit de s'entretenir avec le prince Castel-Forte sur les objets qui l'avoient toujours intéressée, la littérature et les beaux-arts; mais lorsqu'Oswald entroit dans la chambre, la dignité de son maintien, un regard mélancolique qu'il jetoit sur Corinne, et qui sembloit lui dire: *Pourquoi voulez-vous renoncer à moi?* détruisoit tous ses projets. Vingt fois Corinne voulut dire à lord Nelvil que son irrésolution l'offensoit, et qu'elle étoit décidée à s'éloigner de lui: mais elle le voyoit, tantôt appuyer sa tête sur sa main comme un homme accablé par des sentiments douloureux; tantôt respirer avec effort, ou rêver sur les bords de la mer, ou lever les yeux vers le ciel, quand des sons harmonieux se faisoient entendre; et ces mouvements si simples, dont la magie n'étoit connue que d'elle, renversoient soudain tous ses efforts. L'accent, la physionomie, une certaine grâce dans chaque geste, révèle à l'amour les secrets les plus intimes de l'ame; et peut-être étoit-il vrai qu'un caractère froid en apparence, tel que celui de lord Nelvil, ne pouvoit être pénétré que par celle qui l'aimoit: l'indifférence, ne devinant rien, ne peut juger que ce qui se montre. Corinne, dans le silence de la réflexion, essayoit ce qui lui avoit réussi autrefois quand elle croyoit aimer: elle appeloit à son secours son esprit d'observation, qui découvroit avec sagacité les moindres foiblesses; elle tâchoit d'exciter son imagination à lui représenter Oswald sous des traits moins séduisants: mais il n'y avoit rien en lui qui ne fût noble, touchant et simple; et comment défaire à ses propres yeux le charme d'un caractère et d'un esprit parfaitement naturels! Il n'y a que l'affectation qui puisse donner lieu à ces réveils subits du cœur, étonné d'avoir aimé.

Il existoit d'ailleurs, entre Oswald et Corinne, une sympathie singulière et toute-puissante : leurs goûts n'étoient point les mêmes, leurs opinions s'accordoient rarement ; et, dans le fond de leur ame néanmoins, il y avoit des mystères semblables, des émotions puisées à la même source, enfin je ne sais quelle ressemblance secrète qui supposoit une même nature, bien que toutes les circonstances extérieures l'eussent modifiée différemment. Corinne s'aperçut donc, et ce fut avec effroi, qu'elle avoit encore augmenté son sentiment pour Oswald, en l'observant de nouveau, en le jugeant en détail, en luttant vivement contre l'impression qu'il lui faisoit.

Elle offrit au prince Castel-Forte de revenir à Rome ensemble ; et lord Nelvil sentit qu'elle vouloit éviter ainsi d'être seule avec lui ; il en eut de la tristesse, mais il ne s'y opposa pas : il ne savoit plus si ce qu'il pouvoit faire pour Corinne suffiroit à son bonheur, et cette pensée le rendoit timide. Corinne cependant auroit voulu qu'il refusât le prince Castel-Forte pour compagnon de voyage ; mais elle ne le dit pas. Leur situation n'étoit plus simple comme autrefois : il n'y avoit pas encore entre eux de la dissimulation, et néanmoins Corinne proposoit ce qu'elle eût souhaité qu'Oswald refusât ; et le trouble s'étoit mis dans une affection qui, pendant six mois, leur avoit donné chaque jour un bonheur presque sans mélange.

En retournant par Capoue et par Gaëte, en revoyant ces mêmes lieux qu'elle avoit traversés peu de temps auparavant avec tant de délices, Corinne ressentoit un amer souvenir. Cette nature si belle, qui maintenant l'appeloit en vain au bonheur, redoubloit encore sa tristesse. Quand se beau ciel ne dissipe pas la douleur, son expression riante fait souffrir encore plus par le contraste. Ils arrivèrent à Terracine, le soir, par une fraîcheur délicieuse ; et la même mer brisoit ses flots contre le même rocher. Corinne disparut après le souper : Oswald, ne la voyant pas revenir, sortit inquiet ; et son cœur, comme celui de Corinne, le guida vers l'endroit où ils s'étoient reposés en allant à Naples. Il aperçut de loin Corinne, à genoux devant le rocher sur lequel ils s'étoient assis ; et il vit, en regardant la lune, qu'elle étoit coûverte d'un nuage, comme il y avoit deux mois, à la même heure. Corinne, à l'approche d'Oswald, se leva, et lui dit, en lui montrant ce nuage : — Avois-je raison de croire aux présages ? Mais n'est-il pas vrai qu'il y a quelque compassion dans le ciel ? il m'avertissoit de l'avenir ; et aujourd'hui, vous le voyez, il porte mon deuil.

N'oubliez pas, Oswald, de remarquer si ce même nuage ne

passera pas sur la lune quand je mourrai. — Corinne! Corinne! s'écria lord Nelvil, ai-je mérité que vous me fassiez expirer de douleur? Vous le pouvez facilement, je vous l'assure; parlez encore une fois ainsi, et vous me verrez tomber sans vie à vos pieds. Mais quel est donc mon crime? Vous êtes une personne indépendante de l'opinion par votre manière de penser; vous vivez dans un pays où cette opinion n'est jamais sévère, et quand elle le seroit, votre génie vous fait régner sur elle. Je veux, quoi qu'il arrive, passer mes jours près de vous; je le veux: d'où vient donc votre douleur? Si je ne pouvois être votre époux, sans offenser un souvenir qui règne à l'égal de vous sur mon ame, ne m'aimeriez-vous donc pas assez pour trouver du bonheur dans ma tendresse, dans le dévouement de tous mes instants? — Oswald, dit Corinne, si je croyois que nous ne nous quittassions jamais, je ne souhaiterois rien de plus; mais.... — N'avez vous pas l'anneau, gage sacré!.... — Je vous le rendrai, reprit-elle. — Non, jamais, dit-il. — Ah! je vous le rendrai, continua-t-elle, quand vous desirerez de le reprendre; et si vous cessez de m'aimer, cet anneau même m'en instruira. Une ancienne croyance n'apprend-elle pas que le diamant est plus fidèle que l'homme, et qu'il se ternit quand celui qui l'a donné nous trahit? (30) — Corinne, dit Oswald, vous osez parler de trahison? votre esprit s'égare; vous ne me connoissez plus. — Pardon, Oswald, pardon! s'écria Corinne; mais dans les passions profondes, le cœur est tout-à-coup doué d'un instinct miraculeux, et les souffrances sont des oracles. Que signifie donc cette palpitation douloureuse qui soulève mon sein? Ah! mon ami, je ne la redouterois pas, si elle ne m'annonçoit que la mort. —

En achevant ces mots, Corinne s'éloigna précipitamment; elle craignoit de s'entretenir long-temps avec Oswald: elle ne se complaisoit point dans la douleur, et cherchoit à briser les impressions de tristesse; mais elles n'en revenoient que plus violemment lorsqu'elle les avoit repoussées. Le lendemain, quand ils traversèrent les marais Pontins, les soins d'Oswald pour Corinne furent encore plus tendres que la première fois: elle les reçut avec douceur et reconnoissance; mais il y avoit dans son regard quelque chose qui disoit: *Pourquoi ne me laissez-vous pas mourir?*

CHAPITRE III.

Combien Rome semble déserte en revenant de Naples! On entre par la porte de Saint-Jean-de-Latran; on traverse de longues rues solitaires; le bruit de Naples, sa population, la vivacité de ses habitants, accoutument à un certain degré de mouvement, qui d'abord fait paroître Rome singulièrement triste: l'on s'y plaît de nouveau, après quelque temps de séjour; mais quand on s'est habitué à une vie de distractions, on éprouve toujours une sensation mélancolique en rentrant en soi-même, dût-on s'y trouver bien. D'ailleurs, le séjour de Rome, dans la saison de l'année où l'on étoit alors, à la fin de juillet, est très-dangereux. Le mauvais air rend plusieurs quartiers inhabitables; et la contagion s'étend souvent sur la ville entière. Cette année, particulièrement, les inquiétudes étoient encore plus grandes qu'à l'ordinaire; et tous les visages portoient l'empreinte d'une terreur secrète.

En arrivant, Corinne trouva, sur le seuil de sa porte, un moine qui lui demanda la permission de bénir sa maison, pour la préserver de la contagion: Corinne y consentit; et le prêtre parcourut toutes les chambres, en y jetant de l'eau bénite, et en prononçant des prières latines. Lord Nelvil sourioit un peu de cette cérémonie; Corinne en étoit attendrie. — Je trouve un charme indéfinissable, lui dit-elle, dans tout ce qui est religieux; je dirai même superstitieux, quand il n'y a rien d'hostile ni d'intolérant dans cette superstition: le secours divin est si nécessaire lorsque les pensées et les sentiments sortent du cercle commun de la vie! c'est pour les esprits distingués surtout, que je conçois le besoin d'une protection surnaturelle. — Sans doute ce besoin existe, reprit lord Nelvil; mais est-ce ainsi qu'il peut être satisfait? — Je ne refuse jamais, reprit Corinne, une prière en association avec les miennes, de quelque part qu'elle me soit offerte. — Vous avez raison, dit lord Nelvil; — et il donna sa bourse pour les pauvres au prêtre vieux et timide, qui s'en alla en les bénissant tous les deux.

Dès que les amis de Corinne la surent arrivée, ils se hâtèrent d'aller chez elle; aucun ne s'étonna qu'elle revînt sans être la femme de lord Nelvil: aucun, du moins, ne lui demanda les motifs qui pouvoient avoir empêché cette union; le plaisir de la revoir étoit si grand, qu'il effaçoit toute autre idée. Corinne s'efforçoit de se montrer la même, mais elle ne pouvoit y réussir: elle alloit contempler les chefs-d'œuvre de

l'art, qui lui causoient jadis un plaisir si vif, et il y avoit de la douleur au fond de tout ce qu'elle éprouvoit. Elle se promenoit, tantôt à la Villa Borghèse, tantôt près du tombeau de Cécilia Métella; et l'aspect de ces lieux, qu'elle aimoit tant autrefois, lui faisoit mal: elle ne goûtoit plus cette douce rêverie, qui, en faisant sentir l'instabilité de toutes les jouissances, leur donne un caractère encore plus touchant. Une pensée fixe et douloureuse l'occupoit; la nature, qui ne dit rien que de vague, ne fait aucun bien quand une inquiétude positive nous domine.

Enfin, dans les rapports de Corinne et d'Oswald, il y avoit une contrainte tout-à-fait pénible: ce n'étoit pas encore le malheur; car, dans les profondes émotions qu'il cause, il soulage quelquefois le cœur oppressé, et fait sortir de l'orage un éclair qui peut tout révéler: c'étoit une gêne réciproque; c'étoient de vaines tentatives pour échapper aux circonstances qui les accabloient tous les deux, et leur inspiroient un peu de mécontentement l'un de l'autre: peut-on souffrir, en effet, sans en accuser ce qu'on aime? Ne suffiroit-il pas d'un regard, d'un accent, pour tout effacer? mais ce regard, cet accent, ne vient pas quand il est attendu, ne vient pas quand il est nécessaire. Rien n'est motivé dans l'amour; il semble que ce soit une puissance divine qui pense et sent en nous, sans que nous puissions influer sur elle.

Une maladie contagieuse, comme on n'en avoit pas vu depuis long-temps, se développa tout-à-coup dans Rome: une jeune femme en fut atteinte; et ses amis et sa famille, qui n'avoient pas voulu la quitter, périrent avec elle; la maison voisine de la sienne éprouva le même sort; l'on voyoit passer, à chaque heure, dans les rues de Rome, cette confrérie vêtue de blanc, et le visage voilé, qui accompagne les morts à l'église: on diroit que ce sont des ombres qui portent les morts. Ceux-ci sont placés, à visage découvert, sur une espèce de brancard; on jette seulement sur leurs pieds un satin jaune ou rose, et les enfants s'amusent souvent à jouer avec les mains glacées de celui qui n'est plus. Ce spectacle, terrible et familier tout-à-la-fois, est accompagné du murmure sombre et monotone de quelques psaumes: c'est une musique sans modulation, où l'accent de l'ame humaine ne se fait déjà plus sentir.

Un soir que lord Nelvil et Corinne étoient seuls ensemble, et que lord Nelvil souffroit beaucoup du sentiment douloureux et contraint qu'il apercevoit dans Corinne, il entendit sous ses fenêtres ces sons lents et prolongés qui annonçoient une cérémonie funèbre; il l'écouta quelque temps en silence, puis dit

à Corinne : — Peut-être demain serai-je atteint aussi par cette maladie, contre laquelle il n'y a point de défense ; et vous regretterez de n'avoir pas dit quelques paroles sensibles à votre ami, un jour qui pouvoit être le dernier de sa vie. Corinne, la mort nous menace de près tous les deux : n'est-ce donc pas assez des maux de la nature ? faut-il encore nous déchirer le cœur mutuellement ? — A l'instant, Corinne fut frappée par l'idée du danger que couroit Oswald, au milieu de la contagion ; et elle le supplia de quitter Rome. Il s'y refusa de la manière la plus absolue ; alors elle lui proposa d'aller ensemble à Venise : il y consentit avec bonheur ; car c'étoit pour Corinne qu'il trembloit, en voyant la contagion prendre chaque jour de nouvelles forces.

Leur départ fut fixé au surlendemain : mais, le matin de ce jour, lord Nelvil n'ayant pas vu Corinne la veille, parce qu'un Anglais de ses amis, qui quittoit Rome, l'avoit retenu, elle lui écrivit qu'une affaire indispensable et subite l'obligeoit de partir pour Florence, et qu'elle iroit le rejoindre dans quinze jours à Venise ; elle le prioit de passer par Ancône, ville pour laquelle elle lui donnoit une commission qui sembloit importante : le style de la lettre étoit d'ailleurs sensible et calme ; et, depuis Naples, Oswald n'avoit pas trouvé le langage de Corinne aussi tendre et aussi serein. Il crut donc à ce que cette lettre contenoit, et il se disposoit à partir, lorsqu'il lui vint le desir de voir encore la maison de Corinne avant de quitter Rome. Il y va, la trouve fermée, frappe à la porte : la vieille femme qui la gardoit lui dit que tous les gens de sa maîtresse sont partis avec elle, et ne répond pas un mot de plus à toutes ses questions. Il passe chez le prince Castel-Forte, qui ne savoit rien de Corinne, et s'étonnoit extrêmement qu'elle fût partie sans lui rien faire dire : enfin, l'inquiétude s'empara de lord Nelvil, et il imagina d'aller à Tivoli, pour voir l'homme d'affaires de Corinne, qui étoit établi là, et devoit avoir reçu quelque ordre de sa part.

Il monte à cheval, et, avec une promptitude extraordinaire qui venoit de son agitation, il arrive à la maison de Corinne ; toutes les portes en étoient ouvertes : il entre, parcourt quelques chambres sans trouver personne, pénètre enfin jusqu'à celle de Corinne ; à travers l'obscurité qui y régnoit, il la voit étendue sur son lit, et Thérésine seulement à côté d'elle : il jette un cri en la reconnoissant ; ce cri rappelle Corinne à elle-même ; elle l'aperçoit, et, se soulevant, elle lui dit : — N'approchez pas, je vous le défends ; je meurs, si vous approchez de moi ! — Une terreur sombre saisit Oswald : il pensa que son amie l'accusoit de quelque crime caché qu'elle croyoit

avoir tout-à-coup découvert ; il s'imagina qu'il en étoit haï, méprisé, et, tombant à genoux, il exprima cette crainte avec un désespoir et un abattement qui suggérèrent tout-à-coup à Corinne l'idée de profiter de son erreur ; et elle lui commanda de s'éloigner d'elle pour jamais, comme s'il eût été coupable.

Interdit, offensé, il alloit sortir ; il alloit la quitter, lorsque Thérésine s'écria : — Ah ! Mylord, abandonnerez-vous donc ma bonne maîtresse ? elle a écarté tout le monde, et ne vouloit pas même de mes soins, parce qu'elle a la maladie contagieuse ! — A ces mots, qui éclairèrent à l'instant Oswald sur la touchante ruse de Corinne, il se jeta dans ses bras avec un transport, avec un attendrissement, qu'aucun moment de sa vie ne lui avoit encore fait éprouver. En vain Corinne le repoussoit ; en vain elle se livroit à toute son indignation contre Thérésine. Oswald fit signe impérieusement à Thérésine de s'éloigner ; et, pressant alors Corinne contre son cœur, la couvrant de ses larmes et de ses caresses : — A présent, s'écria-t-il, à présent tu ne mourras pas sans moi ; et si le fatal poison coule dans tes veines, du moins, grâce au ciel, je l'ai respiré sur ton sein. — Cruel et cher Oswald, dit Corinne, à quel supplice tu me condamnes ! ô mon Dieu ! puisqu'il ne veut pas vivre sans moi, vous ne permettrez pas que cet ange de lumière périsse ! non, vous ne le permettrez pas ! — En achevant ces mots, les forces de Corinne l'abandonnèrent. Pendant huit jours elle fut dans le plus grand danger. Au milieu de son délire, elle répétoit sans cesse : *Qu'on éloigne Oswald de moi ; qu'il ne m'approche pas ; qu'on lui cache où je suis !* Et quand elle revenoit à elle, et qu'elle le reconnoissoit, elle lui disoit : Oswald ! Oswald ! vous êtes là : dans la mort, comme dans la vie, nous serons donc réunis ! — Et lorsqu'elle le voyoit pâle, un effroi mortel la saisissoit, et elle appeloit, dans son trouble, au secours de lord Nelvil, les médecins, qui lui avoient donné la preuve de dévouement très-rare de ne point la quitter.

Oswald tenoit sans cesse dans ses mains les mains brûlantes de Corinne ; il finissoit toujours la coupe dont elle avoit bu la moitié : enfin, c'étoit avec une telle avidité qu'il cherchoit à partager le péril de son amie, qu'elle-même avoit renoncé à combattre ce dévouement passionné ; et, laissant tomber sa tête sur le bras de lord Nelvil, elle se résignoit à sa volonté. Deux êtres qui s'aiment assez pour sentir qu'ils n'existeroient pas l'un sans l'autre, ne peuvent-ils pas arriver à cette noble et touchante intimité qui met tout en commun, même la mort ? (31) Heureusement lord Nelvil ne prit point la maladie qu'il avoit si bien soignée. Corinne en guérit ; mais

un autre mal pénétra plus avant que jamais dans son cœur. La générosité, l'amour, que son ami lui avoit témoignés, redoublèrent encore l'attachement qu'elle ressentoit pour lui.

CHAPITRE IV.

Il fut donc convenu que, pour s'éloigner de l'air funeste de Rome, Corinne et lord Nelvil iroient à Venise ensemble. Ils étoient retombés dans leur silence habituel sur leurs projets futurs ; mais ils se parloient de leur sentiment avec plus de tendresse que jamais, et Corinne évitoit, aussi soigneusement que lord Nelvil, le sujet de conversation qui troubloit la délicieuse paix de leurs rapports mutuels. Un jour passé avec lui étoit une telle jouissance ; il avoit l'air de goûter avec tant de plaisir l'entretien de son amie ; il suivoit tous ses mouvements, il étudioit ses moindres desirs, avec un intérêt si constant et si soutenu, qu'il sembloit impossible qu'il pût exister autrement, et qu'il donnât tant de bonheur, sans être lui-même heureux. Corinne puisoit sa sécurité dans la félicité même qu'elle goûtoit. On finit par croire, après quelques mois d'un tel état, qu'il est inséparable de l'existence, et que c'est ainsi que l'on vit. L'agitation de Corinne s'étoit donc calmée de nouveau ; et de nouveau son imprévoyance étoit venue à son secours.

Cependant, à la veille de quitter Rome, elle éprouvoit un grand sentiment de mélancolie. Cette fois, elle craignoit et desiroit que ce fût pour toujours. La nuit qui précédoit le jour fixé pour son départ, comme elle ne pouvoit dormir, elle entendit passer sous ses fenêtres une troupe de Romains et de Romaines, qui se promenoient au clair de la lune en chantant. Elle ne put résister au desir de les suivre, et de parcourir ainsi, encore une fois, sa ville chérie ; elle s'habilla, se fit suivre de loin par sa voiture et ses gens, et, se couvrant d'un voile, pour n'être pas reconnue, rejoignit, à quelques pas de distance, cette troupe, qui s'étoit arrêtée sur le pont Saint-Ange, en face du mausolée d'Adrien. On eût dit qu'en cet endroit la musique exprimoit la vanité des splendeurs de ce monde. On croyoit voir dans les airs la grande ombre d'Adrien, étonnée de ne plus trouver sur la terre d'autres traces de sa puissance qu'un tombeau. La troupe continua sa marche, toujours en chantant, pendant le silence de la nuit, à cette heure où les heu-

yeux dorment. Cette musique, si douce et si pure, sembloit se faire entendre pour consoler ceux qui suffroient. Corinne la suivoit, toujours entraînée par cet irrésistible charme de la mélodie, qui ne permet de sentir aucune fatigue, et fait marcher sur la terre avec des ailes.

Les musiciens s'arrêtèrent devant la colonne Antonine et devant la colonne Trajane ; ils saluèrent ensuite l'obélisque de Saint-Jean-de-Latran, et chantèrent en présence de chacun de ces édifices : le langage idéal de la musique s'accordoit dignement avec l'expression idéale des monuments ; l'enthousiasme régnoit seul dans la ville pendant le sommeil de tous les intérêts vulgaires. Enfin, la troupe des chanteurs s'éloigna, et laissa Corinne seule auprès du Colisée. Elle voulut entrer dans son enceinte, pour y dire adieu à Rome antique. Ce n'est pas connoître l'impression du Colisée, que de ne l'avoir vu que de jour ; il y a, dans le soleil d'Italie, un éclat qui donne à tout un air de fête : mais la lune est l'astre des ruines. Quelquefois, à travers les ouvertures de l'amphithéâtre, qui semble s'élever jusqu'aux nues, une partie de la voûte du ciel paroît comme un rideau d'un bleu sombre placé derrière l'édifice. Les plantes qui s'attachent aux murs dégradés, et croissent dans les lieux solitaires, se revêtent des couleurs de la nuit ; l'ame frissonne et s'attendrit tout-à-la-fois en se trouvant seule avec la nature.

L'un des côtés de l'édifice est beaucoup plus dégradé que l'autre ; ainsi deux contemporains luttent inégalement contre le temps : il abat le plus foible ; l'autre résiste encore, et tombe bientôt après. — Lieux solennels ! s'écria Corinne, où dans ce moment nul être vivant n'existe avec moi, où ma voix seule répond à ma voix ! comment les orages des passions ne sont-ils pas apaisés par ce calme de la nature, qui laisse si tranquillement passer les générations devant elle ? l'univers n'a-t-il pas un autre but que l'homme, et toutes ses merveilles sont-elles là seulement pour se réfléchir dans notre ame ? Oswald, Oswald, pourquoi donc vous aimer avec tant d'idolâtrie ? pourquoi s'abandonner à ces sentiments d'un jour, en comparaison des espérances infinies qui nous unissent à la Divinité ? O mon Dieu ! s'il est vrai, comme je le crois, qu'on vous admire d'autant plus qu'on est plus capable de réfléchir, faites-moi donc trouver dans la pensée un asile contre les tourments du cœur. Ce noble ami, dont les regards si touchants ne peuvent s'effacer de mon souvenir, n'est-il pas un être passager comme moi ! Mais il y a là parmi ces étoiles un amour éternel, qui peut seul suffire à l'immensité de nos vœux. — Corinne resta long-temps plongée

dans ses rêveries; enfin elle s'achemina vers sa demeure, à pas lents.

Mais avant de rentrer, elle voulut aller à Saint-Pierre pour y attendre le jour, monter sur la coupole, et dire adieu de cette hauteur à la ville de Rome. En approchant de Saint-Pierre, sa première pensée fut de se représenter cet édifice comme il seroit quand à son tour il deviendroit une ruine, l'objet de l'admiration des siècles à venir. Elle s'imagina ces colonnes à présent debout, à demi couchées sur la terre, ce portique brisé, cette voûte découverte; mais alors même l'obélisque des Egyptiens devoit encore régner sur les ruines nouvelles: ce peuple a travaillé pour l'éternité terrestre. Enfin l'aurore parut; et, du sommet de Saint-Pierre, Corinne contempla Rome, jetée dans la campagne inculte comme une oasis dans les déserts de la Libye. La dévastation l'environne; mais cette multitude de clochers, de coupoles, d'obélisques, de colonnes qui la dominent, et sur lesquelles cependant Saint-Pierre s'élève encore, donnent à son aspect une beauté toute merveilleuse. Cette ville possède un charme, pour ainsi dire, individuel. On l'aime comme un être animé; ses édifices, ses ruines, sont des amis auxquels on dit adieu.

Corinne adressa ses regrets au Colisée, au Panthéon, au château Saint-Ange, à tous les lieux dont la vue avoit tant de fois renouvelé les plaisirs de son imagination. — Adieu, terre des souvenirs! s'écria-t-elle; adieu, séjour où la vie ne dépend ni de la société, ni des événements; où l'enthousiasme se ranime par les regards, et par l'union intime de l'ame avec les objets extérieurs! Je pars, je vais suivre Oswald, sans savoir seulement quel sort il me destine, lui que je préfère à l'indépendante destinée qui m'a fait passer des jours si heureux! Je reviendrai peut-être ici, mais le cœur blessé, l'ame flétrie: et vous-mêmes, beaux-arts, antiques monuments, soleil que j'ai tant de fois invoqué dans les contrées nébuleuses où je me trouvois exilée, vous ne pourrez plus rien pour moi! —

Corinne versa des larmes en prononçant ces adieux; mais elle ne pensa pas un instant à laisser Oswald partir seul. Les résolutions qui viennent du cœur ont cela de particulier, qu'en les prenant on les juge, on les blâme souvent soi-même avec sévérité, sans cependant hésiter réellement à les prendre. Quand la passion se rend maîtresse d'un esprit supérieur, elle sépare entièrement le raisonnement de l'action, et pour égarer l'une elle n'a pas besoin de troubler l'autre.

Les cheveux de Corinne, et son voile pittoresquement ar

rangés par le vent, donnoient à sa figure une expression tellement remarquable, qu'au sortir de l'église les gens du peuple qui la virent, la suivirent jusqu'à sa voiture, et lui donnèrent les témoignages les plus vifs de leur enthousiasme. Corinne soupira de nouveau, en quittant un peuple dont les impressions sont toujours si passionnées et quelquefois si aimables.

Mais ce n'étoit pas tout encore : il falloit que Corinne fût mise à l'épreuve des adieux et des regrets de ses amis. Ils inventèrent des fêtes pour la retenir encore quelques jours ; ils composèrent des vers pour lui répéter de mille manières qu'elle ne devoit pas les quitter ; et, quand enfin elle partit, ils l'accompagnèrent tous à cheval jusqu'à vingt milles de Rome. Elle étoit profondément attendrie ; Oswald baissoit les yeux avec confusion : il se reprochoit de la ravir à tant de jouissances, et cependant il savoit que lui proposer de rester, eût été plus cruel encore. Il se montroit personnel en éloignant ainsi Corinne de Rome, et néanmoins il ne l'étoit pas ; car la crainte de l'affliger, en partant seul, agissoit encore plus sur lui que le bonheur même qu'il goûtoit avec elle. Il ne savoit pas ce qu'il feroit ; il ne voyoit rien au-delà de Venise. Il avoit écrit en Ecosse à l'un des amis de son père, pour savoir si son régiment seroit bientôt employé activement dans la guerre ; et il attendoit sa réponse. Quelquefois il formoit le projet d'emmener Corinne avec lui en Angleterre, et il sentoit aussitôt qu'il la perdoit à jamais de réputation, s'il la conduisoit avec lui dans ce pays sans qu'elle fût sa femme : une autre fois, il vouloit, pour adoucir l'amertume de la séparation, l'épouser secrètement avant de partir, et l'instant d'après il repoussoit cette idée. — Y a-t-il des secrets pour les morts ? se disoit-il ; et que gagnerai-je à faire un mystère d'une union qui n'est empêchée que par le culte d'un tombeau ? — Enfin, il étoit bien malheureux. Son ame, qui manquoit de force dans tout ce qui tenoit au sentiment, étoit cruellement agitée par des affections contraires. Corinne s'en remettoit à lui comme une victime résignée ; elle s'exaltoit à travers ses peines, par les sacrifices mêmes qu'elle lui faisoit, et par la généreuse imprudence de son cœur, tandis qu'Oswald, responsable du sort d'une autre, prenoit à chaque instant de nouveaux liens, sans acquérir la possibilité de s'y abandonner, et ne pouvoit jouir ni de son amour, ni de sa conscience, puisqu'il ne sentoit l'un et l'autre que par leurs combats.

Au moment où tous les amis de Corinne prirent congé d'elle, ils recommandèrent avec instance son bonheur à lord Nelvil. Ils le félicitèrent d'être aimé par la femme la plus

distinguée; et ce fut encore une peine pour Oswald, que le reproche secret que sembloient contenir ces félicitations. Corinne le sentit, et abrégea ces témoignages d'amitié, tout aimables qu'ils étoient. Cependant, quand ses amis, qui se retournoient de distance en distance pour la saluer encore, eurent disparu à ses yeux, elle dit à lord Nelvil seulement ces mots: — Oswald, je n'ai plus d'autre ami que vous. — Oh! comme dans ce moment il se sentit le besoin de lui jurer qu'il seroit son époux! Il fut près de le faire: mais quand on a souffert long-temps, une invincible défiance empêche de se livrer à ses premiers mouvements; et tous les partis irrévocables font trembler, alors même que le cœur les appelle. Corinne crut entrevoir ce qui se passoit dans l'ame d'Oswald; et, par un sentiment de délicatesse, elle se hâta de diriger l'entretien sur la contrée qu'ils parcouroient ensemble.

CHAPITRE V.

Ils voyageoient au commencement du mois de septembre: le temps étoit superbe dans la plaine; mais quand ils entrèrent dans les Apennins, ils éprouvèrent la sensation de l'hiver. Les hautes montagnes troublent souvent la température du climat; et l'on réunit rarement la douceur de l'air au plaisir causé par l'aspect pittoresque des monts élevés. Un soir que Corinne et lord Nelvil étoient tous les deux dans leur voiture, il s'éleva soudain un ouragan terrible; une obscurité profonde les entouroit, et les chevaux, qui sont si vifs dans ces contrées, qu'il faut les atteler par surprise, les menoient avec une inconcevable rapidité: ils sentoient l'un et l'autre une douce émotion, en étant ainsi entraînés ensemble. — Ah! s'écria lord Nelvil, si l'on nous conduisoit loin de tout ce que je connois sur la terre, si l'on pouvoit gravir les monts, s'élancer dans une autre vie, où nous retrouverions mon père qui nous recevroit, qui nous béniroit! Le veux-tu, chère amie? — Et il la serroit contre son cœur avec violence. Corinne n'étoit pas moins attendrie, et lui dit: — Fais ce que tu voudras de moi, enchaîne-moi comme une esclave à ta destinée; les esclaves autrefois n'avoient-elles pas des talents qui charmoient la vie de leurs maîtres? Eh bien! je serai de même pour toi; tu respecteras, Oswald, celle qui se dévoue ainsi à ton sort, et

tu ne voudras pas que, condamnée par le monde, elle rougisse jamais à tes yeux. — Je le dois, s'écria lord Nelvil, je le veux; il faut tout obtenir ou tout sacrifier : il faut que je sois ton époux, ou que je meure d'amour à tes pieds, en étouffant les transports que tu m'inspires. Mais je l'espère, oui, je pourrai m'unir à toi publiquement, me glorifier de ta tendresse. Ah! je t'en conjure, dis-le-moi, n'ai-je pas perdu dans ton affection, par les combats qui me déchirent? Te crois-tu moins aimée? — Et en disant cela, son accent étoit si passionné, qu'il rendit un moment à Corinne toute sa confiance. Le sentiment le plus pur et le plus doux les animoit tous les deux.

Cependant les chevaux s'arrêtèrent : lord Nelvil descendit le premier; il sentit le vent froid qui souffloit avec âpreté, et dont il ne s'apercevoit pas dans la voiture. Il pouvoit se croire arrivé sur les côtes de l'Angleterre; l'air glacé qu'il respiroit, ne s'accordoit plus avec la belle Italie : cet air ne conseilloit pas, comme celui du midi, l'oubli de tout, hors l'amour. Oswald rentra bientôt dans ses réflexions douloureuses; et Corinne, qui connoissoit l'inquiète mobilité de son imagination, ne le devina que trop facilement.

Le lendemain ils arrivèrent à Notre-Dame de Lorette, qui est placée sur le haut de la montagne, et d'où l'on découvre la mer Adriatique. Pendant que lord Nelvil alloit donner quelques ordres pour le voyage, Corinne se rendit à l'église, où l'image de la Vierge est renfermée au milieu du chœur, dans une petite chapelle carrée, revêtue de bas reliefs assez remarquables. Le pavé de marbre qui environne ce sanctuaire, est creusé par les pélerins qui en ont fait le tour à genoux. Corinne fut attendrie en contemplant ces traces de la prière; et se jetant à genoux aussi sur ce même pavé, qui avoit été pressé par un si grand nombre de malheureux, elle implora l'image de la bonté, le symbole de la sensibilité céleste. Oswald trouva Corinne prosternée devant ce temple, et baignée de pleurs. Il ne pouvoit comprendre comment une personne d'un esprit si supérieur suivoit ainsi les pratiques populaires. Elle aperçut ce qu'il pensoit par ses regards, et lui dit : — Cher Oswald, n'arrive-t-il pas souvent que l'on n'ose élever ses vœux jusqu'à l'Etre suprême? Comment lui confier toutes les peines du cœur? N'est-il donc pas doux alors de pouvoir considérer une femme comme l'intercesseur des foibles humains! Elle a souffert sur cette terre, puisqu'elle y a vécu; je l'implorois pour vous avec moins de rougeur : la prière directe m'eût semblé trop imposante. — Je ne la fais pas non plus toujours, cette prière directe, répondit Oswald; j'ai aussi mon intercesseur : l'ange gardien

des enfants, c'est leur père ; et depuis que le mien est dans le ciel, j'ai souvent éprouvé dans ma vie des secours extraordinaires, des moments de calme sans cause, des consolations inattendues : c'est aussi dans cette protection miraculeuse que j'espère, pour sortir de ma perplexité. — Je vous comprends, dit Corinne ; il n'y a personne, je crois, qui n'ait, au fond de son ame, une idée singulière et mystérieuse sur sa propre destinée. Un événement qu'on a toujours redouté, sans qu'il fût vraisemblable, et qui pourtant arrive ; la punition d'une faute, quoiqu'il soit impossible de saisir les rapports qui lient nos malheurs avec elle, frappent souvent l'imagination. Depuis mon enfance, j'ai toujours craint de demeurer en Angleterre : eh bien ! le regret de ne pouvoir y vivre sera peut-être la cause de mon désespoir ; et je sens qu'à cet égard il y a quelque chose d'invincible dans mon sort, un obstacle contre lequel je lutte et me brise en vain. Chacun conçoit sa vie intérieurement tout autre qu'elle ne paroît. On croit confusément à une puissance surnaturelle qui agit à notre insu, et se cache sous la forme des circonstances extérieures, tandis qu'elle seule est l'unique cause de tout. Cher ami, les ames capables de réflexion se plongent sans cesse dans l'abîme d'elles-mêmes, et n'en trouvent jamais la fin ! — Oswald, lorsqu'il entendoit parler ainsi Corinne, s'étonnoit toujours de ce qu'elle pouvoit tout-à-la-fois éprouver des sentiments si passionnés, et planer, en les jugeant, sur ses propres impressions. — Non, se disoit-il souvent ; non, aucune autre société sur la terre ne peut suffire à celui qui goûte l'entretien d'une telle femme. —

Ils arrivèrent de nuit à Ancône, parce que lord Nelvil craignoit d'y être reconnu. Malgré ses précautions, il le fut, et le lendemain matin tous les habitants entourèrent la maison où il étoit. Corinne fut éveillée par les cris de *Vive lord Nelvil! vive notre bienfaiteur!* qui retentissoient sous ses fenêtres ; elle tressaillit à ces mots, se leva précipitamment, et alla se mêler à la foule, pour entendre louer celui qu'elle aimoit. Lord Nelvil, averti que le peuple le demandoit avec véhémence, fut enfin obligé de paroître ; il croyoit que Corinne dormoit encore, et qu'elle devoit ignorer ce qui se passoit. Quel fut son étonnement de la trouver au milieu de la place, déjà connue, déjà chérie par toute cette multitude reconnoissante, qui la supplioit de lui servir d'interprète ! L'imagination de Corinne se plaisoit un peu dans toutes les circonstances extraordinaires ; et cette imagination étoit son charme, et quelquefois son défaut. Elle remercia lord Nelvil, au nom du peuple, et le fit avec tant de grâce et

de noblesse, que tous les habitants d'Ancône en étoient ravis; elle disoit, *Nous*, en parlant d'eux: *Vous nous avez sauvés, nous vous devons la vie.* Et quand elle s'avança pour offrir, en leur nom, à lord Nelvil, la couronne de chêne et de laurier qu'ils avoient tressée pour lui, une émotion indéfinissable la saisit; elle se sentit intimidée en s'approchant d'Oswald. A ce moment, tout le peuple qui, en Italie, est si mobile et si enthousiaste, se prosterna devant lui; et Corinne, involontairement, plia le genou en lui présentant la couronne. Lord Nelvil, à cette vue, fut tellement troublé, que, ne pouvant supporter plus long-temps cette scène publique, et l'hommage que lui rendoit celle qu'il adoroit, il l'entraîna loin de la foule avec lui.

En partant, Corinne, baignée de larmes, remercia tous les bons habitants d'Ancône, qui les accompagnoient de leurs bénédictions, tandis qu'Oswald se cachoit dans le fond de la voiture, et répétoit sans cesse: — Corinne à mes genoux! Corinne, sur les traces de laquelle je voudrois me prosterner! Ai-je mérité cet outrage? Me croyez-vous l'indigne orgueil.... — Non, sans doute, interrompit Corinne; mais j'ai été saisie tout-à-coup par ce sentiment de respect qu'une femme éprouve toujours pour l'homme qu'elle aime. Les hommages extérieurs sont dirigés vers nous; mais dans la vérité, dans la nature, c'est la femme qui révère profondément celui qu'elle a choisi pour son défenseur. — Oui, je le serai, ton défenseur, jusqu'au dernier jour de ma vie, s'écria lord Nelvil, le ciel m'en est témoin! tant d'ame et tant de génie ne se seront pas en vain réfugiés à l'abri de mon amour. — Hélas! répondit Corinne, je n'ai besoin de rien que de cet amour: et quelle promesse pourroit m'en répondre? N'importe, je sens que tu m'aimes à présent plus que jamais; ne troublons pas ce retour. — Ce retour! interrompit Oswald. — Oui, je ne rétracte point cette expression, dit Corinne; mais ne l'expliquons pas, continua-t-elle en faisant signe doucement à lord Nelvil de se taire.

CHAPITRE VI.

Ils suivirent pendant deux jours les rivages de la mer Adriatique: mais cette mer ne produit point, du côté de la Romagne, l'effet de l'Océan ni même de la Méditerranée; le

chemin borde ses flots, et il y a du gazon sur ses rives : ce n'est pas ainsi qu'on se représente le redoutable empire des tempêtes. A Rimini et à Césène on quitte la terre classique des événements de l'histoire romaine ; et le dernier souvenir qui s'offre à la pensée, c'est le Rubicon traversé par César, lorsqu'il résolut de se rendre maître de Rome. Par un rapprochement singulier, non loin de ce Rubicon, on voit aujourd'hui la république de Saint-Marin ; comme si ce dernier foible vestige de la liberté devoit subsister à côté des lieux où la république du monde a été détruite. Depuis Ancône, on s'avance par degrés vers une contrée qui présente un aspect tout différent de celui de l'Etat ecclésiastique. Le Bolonais, la Lombardie, les environs de Ferrare et de Rovigo, sont remarquables par la beauté et la culture : ce n'est plus cette dévastation poétique qui annonçoit l'approche de Rome et les événements terribles qui s'y sont passés. On quitte alors,

Les pins, deuil de l'été, parure des hivers,*

les cyprès conifères,† images des obélisques, les montagnes et la mer. La nature, comme le voyageur, dit adieu par degrés aux rayons du midi ; d'abord les orangers ne croissent plus en plein air : ils sont remplacés par les oliviers, dont la verdure pâle et légère semble convenir aux bosquets qu'habitent les ombres dans l'Elysée ; et quelques lieues plus loin, les oliviers eux-mêmes disparoissent.

En entrant dans le Bolonais, on voit une plaine riante, où les vignes, en forme de guirlandes, unissent les ormeaux entre eux ; toute la campagne a l'air paré comme pour un jour de fête. Corinne se sentit émue par le contraste de sa disposition intérieure, et de l'éclat resplendissant de la contrée qui frappoit ses regards. — Ah ! dit-elle à lord Nelvil en soupirant, la nature devroit-elle offrir ainsi tant d'images de bonheur aux amis qui peut-être vont se séparer ? — Non, ils ne se sépareront pas, dit Oswald ; chaque jour j'en ai moins la force : votre inaltérable douceur joint encore le charme de l'habitude à la passion que vous inspirez. On est heureux avec vous, comme si vous n'étiez pas le génie le plus admirable, ou plutôt parce que vous l'êtes ; car la supériorite véritable donne une parfaite bonté ; on est content de soi, de la nature, des autres : quel sentiment amer pourroit-on éprouver ? —

* Vers de M. de Sabran.

† . . . . et coniferi cupressi.

VIRGILE.

Ils arrivèrent ensemble à Ferrare, l'une des villes d'Italie les plus tristes ; car elle est à-la-fois vaste et déserte : le peu d'habitants qu'on y trouve de loin en loin, dans les rues, marchent lentement, comme s'ils étoient assurés d'avoir du temps pour tout. On ne peut concevoir comment c'est dans ces mêmes lieux que la cour la plus brillante a existé, celle qui fut chantée par l'Arioste et le Tasse : on y montre encore des manuscrits de leurs propres mains et de celle de l'auteur du *Pastor fido.*

L'Arioste sut exister paisiblement au milieu d'une cour : mais l'on voit encore à Ferrare la maison où l'on osa renfermer le Tasse comme fou ; et l'on ne peut lire sans attendrissement la foule de lettres où cet infortuné demande la mort, qu'il a depuis si long-temps obtenue. Le Tasse avoit cette organisation particulière du talent, qui le rend si redoutable à ceux qui le possèdent; son imagination se retournoit contre lui-même : il ne connoissoit si bien tous les secrets de l'ame, il n'avoit tant de pensées, que parce qu'il éprouvoit beaucoup de peines. *Celui qui n'a pas souffert,* dit un prophète, *que sait-il ?*

Corinne, à quelques égards, avoit une manière d'être semblable ; son esprit étoit plus gai ; ses impressions étoient plus variées : mais son imagination avoit de même besoin d'être extrêmement ménagée ; car, loin de la distraire de ses chagrins, elle en accroissoit la puissance. Lord Nelvil se trompoit, en croyant, comme il le faisoit souvent, que les facultés brillantes de Corinne pouvoient lui donner des moyens de bonheur indépendants de ses affections. Quand une personne de génie est douée d'une sensibilité véritable, ses chagrins se multiplient par ses facultés mêmes : elle fait des découvertes dans sa propre peine, comme dans le reste de la nature ; et, le malheur du cœur étant inépuisable, plus on a d'idées, mieux on le sent.

CHAPITRE VII.

On s'embarque sur la Brenta pour arriver à Venise, et des deux côtés du canal on voit les palais des Vénitiens, grands et un peu delabrés, comme la magnificence italienne. Ils sont ornés d'une manière bizarre, et qui ne rappelle en rien

le goût antique. L'architecture vénitienne se ressent du commerce avec l'Orient ; c'est un mélange de moresque et de gothique, qui attire la curiosité sans plaire à l'imagination. Le peuplier, cet arbre régulier comme l'architecture, borde le canal presque partout. Le ciel est d'un bleu vif qui contraste avec le vert éclatant de la campagne ; ce vert est entretenu par l'abondance excessive des eaux : le ciel et la terre sont ainsi de deux couleurs si fortement tranchées, que cette nature elle-même a l'air d'être arrangée avec une sorte d'apprêt ; et l'on n'y trouve point le vague mystérieux qui fait aimer le midi de l'Italie. L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable : on croit d'abord voir une ville submergée ; et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux. Naples est bâtie en amphithéâtre au bord de la mer : mais Venise étant sur un terrain tout-à-fait plat, les clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui resteroit immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise. On prend congé de la végétation : on ne voit pas même une mouche en ce séjour ; tous les animaux en sont bannis ; et l'homme seul est là pour lutter contre la mer.

Le silence est profond dans cette ville, dont les rues sont des canaux ; et le bruit des rames est l'unique interruption à ce silence : ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit pas un arbre ; ce n'est pas la ville, puisqu'on n'y entend pas le moindre mouvement ; ce n'est pas même un vaisseau, puisqu'on n'avance pas ; c'est une demeure dont l'orage fait une prison ; car il y a des moments où l'on ne peut sortir ni de la ville ni de chez soi. On trouve des hommes du peuple, à Venise, qui n'ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n'ont pas vu la place Saint-Marc, et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre seroit une véritable merveille. Ces gondoles noires, qui glissent sur les canaux, ressemblent à des cercueils ou à des berceaux, à la dernière et à la première demeure de l'homme. Le soir on ne voit passer que le reflet des lanternes qui éclairent les gondoles ; car, alors, leur couleur noire empêche de les distinguer. On diroit que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau, guidées par une petite étoile. Dans ce séjour tout est mystère, le gouvernement, les coutumes et l'amour. Sans doute il y a beaucoup de jouissances pour le cœur et la raison, quand on parvient à pénétrer dans tous ces secrets ; mais les étrangers doivent trouver l'impression du premier moment singulièrement triste.

Corinne, qui croyoit aux pressentiments, et dont l'imagination ébranlée faisoit de tout des présages, dit à lord Nelvil : —

D'où vient la mélancolie profonde dont je me sens saisie en entrant dans cette ville? n'est-ce pas une preuve qu'il m'y arrivera quelque grand malheur? — Comme elle prononçoit ces mots, elle entendit partir trois coups de canon d'une des îles de la lagune. Corinne tressaillit à ce bruit, et demanda à ses gondoliers quelle en étoit la cause. *C'est une religieuse qui prend le voile,* répondirent-ils, *dans un de ces couvents au milieu de la mer. L'usage est chez nous qu'à l'instant où les femmes prononcent les vœux religieux, elles jettent derrière elles un bouquet de fleurs qu'elles portoient pendant la cérémonie. C'est le signe du renoncement au monde; et les coups de canon que vous venez d'entendre annonçoient ce moment, comme nous sommes entrés dans Venise.* Ces paroles firent frissonner Corinne. Oswald sentit ses mains froides dans les siennes; et une pâleur mortelle couvroit son visage. — Chère amie, lui dit-il, comment recevez-vous une si vive impression du hasard le plus simple? — Non, dit Corinne, cela n'est pas simple; croyez-moi, les fleurs de la vie sont pour toujours jetées derrière moi. — Quand je t'aime plus que jamais, interrompit Oswald, quand toute mon ame est à toi... — Ces foudres de la guerre, continua Corinne, dont le bruit annonce ailleurs ou la victoire ou la mort, sont ici consacrées à célébrer l'obscur sacrifice d'une jeune fille. C'est un innocent emploi de ces armes terribles qui bouleversent le monde; c'est un avis solennel, qu'une femme résignée donne aux femmes qui luttent encore contre le destin.

CHAPITRE VIII.

La puissance du gouvernement de Venise, pendant les dernières années de son existence, consistoit presqu'en entier dans l'empire de l'habitude et de l'imagination. Il avoit été courageux, il étoit devenu timide: la haine contre lui s'est facilement réveillée, parce qu'il avoit été redoutable; on l'a facilement renversé, parce qu'il ne l'étoit plus. C'étoit une aristocratie qui cherchoit beaucoup la faveur populaire, mais qui la cherchoit à la manière du despotisme, en amusant le peuple, mais non en l'éclairant. Cependant, c'est un état assez agréable pour un peuple, que d'être amusé, surtout dans

les pays où les goûts de l'imagination sont développés par le climat et les beaux-arts, jusque dans la dernière classe de la société. On ne donnoit point au peuple les grossiers plaisirs qui l'abrutissent, mais de la musique, des tableaux, des improvisateurs, des fêtes; et le gouvernement soignoit là ses sujets, comme un sultan son sérail. Il leur demandoit seulement, comme à des femmes, de ne point se mêler de politique, de ne point juger l'autorité; mais, à ce prix, il leur promettoit beaucoup d'amusements, et même assez d'éclat: car les dépouilles de Constantinople, qui enrichissent les églises, les étendards de Chypre et de Candie, qui flottent sur la place publique, les chevaux de Corinthe, réjouissent les regards du peuple; et le lion ailé de Saint-Marc lui paroît l'emblème de sa gloire.

Le système du gouvernement interdisant à ses sujets l'occupation des affaires politiques, et la situation de la ville rendant impossibles l'agriculture, la promenade et la chasse, il ne restoit aux Vénitiens d'autre intérêt que l'amusement: aussi cette ville étoit-elle une ville de plaisirs. Le dialecte venitien est doux et léger comme un souffle agréable: on ne conçoit pas comment ceux qui ont résisté à la ligue de Cambrai parloient une langue si flexible. Ce dialecte est charmant, quand on le consacre à la grâce ou à la plaisanterie: mais quand on s'en sert pour des objets plus graves, quand on entend des vers sur la mort, avec ces sons délicats et presque enfantins, on croiroit que cet événement, ainsi chanté, n'est qu'une fiction poétique.

Les hommes en général ont plus d'esprit encore à Venise que dans la reste de l'Italie, parce que le gouvernement, tel qu'il étoit, leur a plus souvent offert des occasions de penser: mais leur imagination n'est pas naturellement aussi ardente que dans le midi de l'Italie; et la plupart des femmes, quoique très-aimables, ont pris, par l'habitude de vivre dans le monde, un langage de *sentimentalité* qui, ne gênant en rien la liberté des mœurs, ne fait que mettre de l'affectation dans la galanterie. Le grand mérite des Italiennes, à travers tous leurs torts, c'est de n'avoir aucune vanité: ce mérite est un peu perdu à Venise, où il y a plus de société que dans aucune autre ville d'Italie; car la vanité se développe surtout par la société. On y est applaudi si vite et si souvent, que tous les calculs y sont instantanés, et que, pour le succès, *l'on n'y fait pas crédit au temps* d'une minute. Néanmoins, on trouvoit encore à Venise beaucoup de traces de l'originalité et de la facilité des manières italiennes. Les plus grandes dames

recevoient toutes leurs visites dans les cafés de la place Saint-Marc ; et cette confusion bizarre empêchoit que les salons ne devinssent trop sérieusement une arène pour les prétentions de l'amour-propre.

Il restoit aussi quelques traces des mœurs populaires et des usages antiques. Or ces usages supposent toujours du respect pour les ancêtres, et une certaine jeunesse de cœur qui ne se lasse point du passé, ni de l'attendrissement qu'il cause: l'aspect de la ville est d'ailleurs à lui seul singulièrement propre à réveiller une foule de souvenirs et d'idées. La place de Saint-Marc, tout environnée de tentes bleues, sous lesquelles se reposent une foule de Turcs, de Grecs et d'Arméniens, est terminée, à l'extrémité, par l'église, dont l'extérieur ressemble plutôt à une mosquée qu'à un temple chrétien : ce lieu donne une idée de la vie indolente des Orientaux, qui coulent leurs jours, dans les cafés, à boire du sorbet et à fumer des parfums ; on voit quelquefois à Venise des Turcs et des Arméniens passer, nonchalamment couchés, dans des barques découvertes, et des pots de fleurs à leurs pieds.

Les hommes et les femmes de la première qualité ne sortoient jamais que revêtus d'un domino noir : souvent aussi des gondoles toujours noires, car le système de l'égalité porte à Venise principalement sur les objets extérieurs, sont conduites par des bateliers vêtus de blanc, avec des ceintures rose; ce contraste a quelque chose de frappant: on diroit que l'habit de fête est abandonné au peuple, tandis que les grands de l'état sont toujours voués au deuil. Dans la plupart des villes européennes, il faut que l'imagination des écrivains écarte soigneusement ce qui se passe tous les jours, parce que nos usages, et même notre luxe, ne sont pas poétiques. Mais à Venise rien n'est vulgaire en ce genre; les canaux et les barques font un tableau pittoresque des plus simples événements de la vie.

Sur le quai des Esclavons, l'on rencontre habituellement des marionnettes, des charlatans, ou des conteurs, qui s'adressent de toutes les manières à l'imagination du peuple : les conteurs surtout sont dignes d'attention ; ce sont ordinairement des épisodes du Tasse et de l'Arioste qu'ils récitent en prose, à la grande admiration de ceux qui les écoutent. Les auditeurs, assis en rond autour de celui qui parle, sont, pour la plupart, à demi vêtus, immobiles par excès d'attention : on leur apporte de temps en temps des verres d'eau, qu'ils payent comme du vin ailleurs ; et ce simple rafraîchissement est tout ce qu'il faut à ce peuple pendant des heures entières, tant son esprit est

occupé. Le conteur fait des gestes les plus animés du monde ; sa voix est haute, il se fâche, il se passionne : et cependant on voit qu'il est, au fond, parfaitement tranquille ; et l'on pourroit lui dire, comme Sapho à la bacchante qui s'agitoit de sang-froid : *Bacchante qui n'es pas ivre, que me veux-tu ?* Néanmoins, la pantomime animée des habitants du Midi ne donne pas l'idée de l'affectation : c'est une habitude singulière qui leur a été transmise par les Romains, aussi grands gesticulateurs ; elle tient à leur disposition vive, brillante et poétique.

L'imagination d'un peuple captivé par les plaisirs étoit facilement effrayée par le prestige de puissance dont le gouvernement vénitien étoit environné. L'on ne voyoit jamais un soldat à Venise ; on couroit au spectacle quand par hasard, dans les comédies, on en faisoit paroître un avec un tambour : mais il suffisoit que le sbire de l'inquisition d'état, portant un ducat sur son bonnet, se montrât, pour faire rentrer dans l'ordre trente mille hommes rassemblés un jour de fête publique. Ce seroit une belle chose, si ce simple pouvoir venoit du respect pour la loi : mais il étoit fortifié par la terreur des mesures secrètes qu'employoit le gouvernement pour maintenir le repos dans l'état. Les prisons (chose unique) étoient dans le palais même du doge ; il y en avoit au-dessus et au-dessous de son appartement ; la *Bouche du lion*, où toutes les dénonciations étoient jetées, se trouve aussi dans le palais dont le chef du gouvernement faisoit sa demeure : la salle où se tenoient les inquisiteurs d'état étoit tendue de noir, et le jour n'y venoit que d'en haut ; le jugement ressembloit d'avance à la condamnation : le *Pont des soupirs*, c'est ainsi qu'on l'appeloit, conduisoit du palais du doge à la prison des criminels d'état. En passant sur le canal qui bordoit ces prisons, on entendoit crier : *Justice ! secours !* et ces voix gémissantes et confuses ne pouvoient pas être reconnues. Enfin, quand un criminel d'état étoit condamné, une barque venoit le prendre pendant la nuit ; il sortoit par une petite porte qui s'ouvroit sur le canal ; on le conduisoit à quelque distance de la ville, et on le noyoit dans un endroit des lagunes où il étoit défendu de pêcher : horrible idée, qui perpétue le secret jusqu'après la mort, et ne laisse pas au malheureux l'espoir que ses restes du moins apprendront à ses amis qu'il a souffert, et qu'il n'est plus !

A l'époque où Corinne et lord Nelvil vinrent à Venise, il y avoit près d'un siècle que de telles exécutions n'avoient plus lieu mais le mystère qui frappe l'imagination existoit encore ;

et bien que lord Nelvil fût plus loin que personne de se mêler en aucune manière des intérêts politiques d'un pays étranger, cependant il se sentoit oppressé par cet arbitraire sans appel, qui planoit à Venise sur toutes les têtes.

CHAPITRE IX.

— Il ne faut pas, dit Corinne à lord Nelvil, que vous vous en teniez seulement aux impressions pénibles que ces moyens silencieux du pouvoir ont produites sur vous ; il faut que vous observiez aussi les grandes qualités de ce sénat qui faisoit de Venise une république pour les nobles, et leur inspiroit autrefois cette énergie, cette grandeur aristocratique, fruit de la liberté, alors même qu'elle est concentrée dans le petit nombre. Vous les verrez sévères les uns pour les autres, établir, du moins dans leur sein, les vertus et les droits qui devoient appartenir à tous; vous les verrez paternels pour leurs sujets, autant qu'on peut l'être, quand on considère cette classe d'hommes uniquement sous le rapport de son bien-être physique. Enfin, vous leur trouverez un grand orgueil pour leur patrie, pour cette patrie qui est leur propriété, mais qu ils savent néanmoins faire aimer du peuple même, qui, à tant d'égards, en est exclu. —

Corinne et Oswald allèrent voir ensemble la salle où le grand-conseil se rassembloit alors ; elle est entourée des portraits de tous les doges : mais à la place du portrait de celui qui fut décapité comme traître à sa patrie, on a peint un rideau noir sur lequel on a écrit le jour de sa mort et le genre de son supplice. Les habits royaux et magnifiques, dont les images des autres doges sont revêtues, ajoutent à l'impression de ce terrible rideau noir. Il y a dans cette salle un tableau qui représente le Jugement dernier, et un autre le moment où le plus puissant des empereurs, Frédéric Barberousse, s'humilia devant le sénat de Venise. C'est une belle idée que de réunir ainsi tout ce qui doit exalter la fierté d'un gouvernement sur la terre, et courber cette même fierté devant le ciel. Corinne et lord Nelvil allèrent voir l'arsenal. Il y a, devant la porte de l'arsenal, deux lions sculptés en Grèce, puis transportés du port d'Athènes, pour être les gardiens de la puissance vénitienne; immobiles gardiens qui ne défendent que ce

qu'on respecte. L'arsenal est rempli des trophées de la marine; la fameuse cérémonie des noces du doge avec la mer Adriatique, toutes les institutions de Venise enfin, attestoient leur reconnoissance pour la mer. Ils ont, à cet égard, quelques rapports avec les Anglais; et lord Nelvil sentit vivement l'intérêt que ces rapports devoient exciter en lui.

Corinne le conduisit au sommet de la tour appelée le clocher Saint-Marc, qui est à quelques pas de l'église. C'est de là que l'on découvre toute la ville au milieu des flots, et la digue immense qui la défend de la mer. On aperçoit dans le lointain les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie. — Du côté de ces nuages, dit Corinne, est la Grèce: cette idée ne suffit-elle pas pour émouvoir! Là, sont encore des hommes d'une imagination vive, d'un caractère enthousiaste, avilis par leur sort, mais destinés peut-être ainsi que nous à ranimer une fois les cendres de leurs ancêtres. C'est toujours quelque chose qu'un pays qui a existé, les habitants y rougissent au moins de leur état actuel: mais dans les contrées que l'histoire n'a jamais consacrées, l'homme ne soupçonne pas même qu'il y ait une autre destinée que la servile obscurité qui lui a été transmise par ses aïeux.

Cette Dalmatie que vous apercevez d'ici, continua Corinne, et qui fut autrefois habitée par un peuple si guerrier, conserve encore quelque chose de sauvage. Les Dalmates savent si peu ce qui s'est passé depuis quinze siècles, qu'ils appellent encore les Romains les *tout-puissants*. Il est vrai qu'ils montrent des connoissances plus modernes, en vous nommant, vous autres Anglais, *les guerriers de la mer*, parce que vous avez souvent abordé dans leurs ports; mais ils ne savent rien du reste de la terre. Je me plairois à voir, continua Corinne, tous les pays où il y a dans les mœurs, dans les costumes, dans le langage, quelque chose d'original. Le monde civilisé est bien monotone; et l'on en connoît tout en peu de temps: j'ai déjà vécu assez pour cela. — Quand on vit près de vous, interrompit lord Nelvil, voit-on jamais le terme de ce qui fait penser et sentir! — Dieu veuille, répondit Corinne, que ce charme aussi ne s'épuise pas! —

Mais donnons encore, poursuivit-elle, un moment à cette Dalmatie; quand nous serons descendus de la hauteur où nous sommes, nous n'apercevrons même plus les lignes incertaines qui nous indiquent ce pays de loin, aussi confusément qu'un souvenir dans la mémoire des hommes. Il y a des improvisateurs parmi les Dalmates, les sauvages en ont aussi; on en trouvoit chez les anciens Grecs: il y en a presque toujours parmi les peuples qui ont de l'imagination, et point de vanité

sociale; mais l'esprit naturel se tourne en épigrammes plutôt qu'en poésie, dans les pays où la crainte d'être l'objet de la moquerie fait que chacun se hâte de saisir cette arme le premier. Les peuples aussi qui sont restés plus près de la nature, ont conservé pour elle un respect qui sert très-bien l'imagination. *Les cavernes sont sacrées*, disent les Dalmates; sans doute qu'ils expriment ainsi une terreur vague des secrets de la terre. Leur poésie ressemble un peu à celle d'Ossian, bien qu'ils soient habitants du Midi; mais il n'y a que deux manières très-distinctes de sentir la nature: l'aimer comme les anciens, la perfectionner sous mille formes brillantes, ou se laisser aller, comme les Bardes écossais, à l'effroi du mystère, à la mélancolie qu'inspirent l'incertain et l'inconnu. Depuis que je vous connois, Oswald, ce dernier genre me plaît. Autrefois, j'avois assez d'espérance et de vivacité pour aimer les images riantes, et jouir de la nature sans craindre la destinée. — Ce seroit donc moi, dit Oswald, moi qui aurois flétri cette belle imagination, à laquelle j'ai dû les jouissances les plus enivrantes de ma vie! — Ce n'est pas vous qu'il faut en accuser, répondit Corinne, mais une passion profonde. Le talent a besoin d'une indépendance intérieure, que l'amour véritable ne permet jamais. — Ah! s'il est ainsi, s'ecria lord Nelvil, que ton génie se taise, et que ton cœur soit tout à moi. — Il ne put prononcer ces paroles sans émotion; car elles promettoient dans sa pensée plus encore qu'il ne disoit. — Corinne le comprit, et n'osa répondre, de peur de troubler en rien la douce impression qu'elle éprouvoit.

Elle se sentoit aimée; et, comme elle étoit habituée à vivre dans un pays où les hommes sacrifient tout au sentiment, elle se rassuroit facilement, et se persuadoit que lord Nelvil ne pourroit pas se séparer d'elle: tout-à-la-fois indolente et passionnée, elle s'imaginoit qu'il suffisoit de gagner des jours, et que le danger dont on ne parloit plus étoit passé. Corinne vivoit enfin comme vivent la plupart des hommes, lorsqu'ils sont menacés long-temps du même malheur; ils finissent par croire qu'il n'arrivera pas, seulement parce qu'il n'est pas encore arrivé.

L'air de Venise, la vie qu'on y mène, est singulièrement propre à bercer l'ame d'espérances: le tranquille balancement des barques porte à la rêverie et à la paresse. On entend quelquefois un gondolier qui, placé sur le pont de Rialto, se met à chanter une stance du Tasse, tandis qu'un autre gondolier lui répond par la stance suivante, à l'autre extrémité du canal. La musique très-ancienne de ces stances ressemble au

chant d'église, et de près on s'aperçoit de sa monotonie : mais en plein air, le soir, lorsque les sons se prolongent sur le canal comme les reflets du soleil couchant, et que les vers du Tasse prêtent aussi leurs beautés de sentiment à tout cet ensemble d'images et d'harmonie, il est impossible que ces chants n'inspirent pas une douce mélancolie. Oswald et Corinne se promenoient sur l'eau de longues heures, à côté l'un de l'autre ; quelquefois ils disoient un mot ; plus souvent, se tenant la main, ils se livroient en silence aux pensées vagues que font naître la nature et l'amour.

LIVRE XVI.

LE DEPART ET L'ABSENCE.

CHAPITRE I[er].

Dès que l'on sut l'arrivée de Corinne à Venise, chacun eut la plus grande curiosité de la voir. Quand elle se rendoit dans un café de la place Saint-Marc, l'on se pressoit en foule sous les galeries de cette place pour l'apercevoir un moment; et la société tout entière la recherchoit avec l'empressement le plus vif. Elle aimoit assez autrefois à produire cet effet brillant partout où elle se trouvoit; et elle avouoit naturellement que l'admiration avoit un grand charme pour elle. Le génie inspire le besoin de la gloire; et il n'est d'ailleurs aucun bien qui ne soit desiré par ceux à qui la nature a donné les moyens de l'obtenir. Néanmoins, dans sa situation actuelle, Corinne redoutoit tout ce qui sembloit en contraste avec les habitudes de la vie domestique, si chères à lord Nelvil.

Corinne avoit tort, pour son bonheur, de s'attacher à un homme qui devoit contrarier son existence naturelle, et réprimer plutôt qu'exciter ses talents: mais il est aisé de comprendre comment une femme qui s'est beaucoup occupée des lettres et des beaux-arts, peut aimer dans un homme des qualités et même des goûts qui diffèrent des siens. L'on est si souvent lassé de soi-même, qu'on ne peut être séduit par ce qui nous ressemble: il faut de l'harmonie dans les sentiments et de l'opposition dans les caractères, pour que l'amour naisse tout-à-la-fois de la sympathie et de la diversité. Lord Nelvil possédoit au suprême degré ce double charme. On étoit un avec lui dans l'habitude de la vie, par la douceur et la facilité de son entretien; et néanmoins ce qu'il avoit d'irritable et d'ombrageux dans l'ame ne permettoit jamais de se blaser sur la grâce et la complaisance de ses manières. Quoique la profondeur et l'étendue de ses idées le rendissent propre à tout, ses opinions politiques et ses goûts militaires lui inspiroient plus de penchant pour la carrière des actions que pour celle des lettres: il pensoit que les actions sont toujours plus poé-

tiques que la poésie elle-même. Il se montroit supérieur aux succès de son esprit, et parloit de lui, sous ce rapport, avec une grande indifférence. Corinne, pour lui plaire, cherchoit à cet égard à l'imiter, et commençoit à dédaigner ses propres succès littéraires, afin de ressembler davantage aux femmes modestes et retirées, dont la patrie d'Oswald offroit le modèle.

Cependant les hommages que Corinne reçut à Venise ne firent à lord Nelvil qu'une impression agréable. Il y avoit tant de bienveillance dans l'accueil des Vénitiens, ils exprimoient avec tant de grâce et de vivacité le plaisir qu'ils trouvoient dans l'entretien de Corinne, qu'Oswald jouissoit vivement d'être aimé par une femme d'un charme si séducteur et si généralement admiré. Il n'étoit plus jaloux de la gloire de Corinne, certain qu'il étoit qu'elle le préféroit à tout ; et son amour sembloit encore augmenté par ce qu'il entendoit dire d'elle. Il oublioit même l'Angleterre ; il prenoit quelque chose de l'insouciance des Italiens sur l'avenir. Corinne s'apercevoit de ce changement, et son cœur imprudent en jouissoit, comme s'il avoit pu durer toujours.

L'italien est la seule langue de l'Europe dont les dialectes différents aient un génie à part. On peut faire des vers et écrire des livres dans chacun de ces dialectes, qui s'écartent plus ou moins de l'italien classique : mais, parmi les différents langages des divers états de l'Italie, il n'y a pourtant que le napolitain, le sicilien, et le vénitien, qui aient l'honneur d'être comptés ; et c'est le vénitien qui passe pour le plus original et le plus gracieux de tous. Corinne le prononçoit avec une douceur charmante ; et la manière dont elle chantoit quelques *barcaroles*, dans le genre gai, prouvoit qu'elle devoit jouer la comédie aussi-bien que la tragédie. On la tourmenta beaucoup pour prendre un rôle dans un opéra-comique qu'on devoit représenter en société la semaine suivante. Corinne, depuis qu'elle aimoit Oswald, n'avoit jamais voulu lui faire connoître son talent en ce genre ; elle ne s'étoit pas sentie assez de liberté d'esprit pour cet amusement, et quelquefois même elle s'étoit dit qu'un tel abandon de gaîté pouvoit porter malheur : mais cette fois, par une singularité de confiance, elle y consentit. Oswald l'en pressa vivement, et il fut convenu qu'elle joueroit la *Fille de l'air ;* c'est ainsi que s'appeloit la pièce que l'on choisit.

Cette pièce, comme la plupart de celles de Gozzi, étoit composée de féeries extravagantes, très-originales et très-gaies. (32) Truffaldin et Pantalon paroissent souvent, dans ces drames burlesques, à côté des plus grands rois de la terre. Le merveilleux y sert à la plaisanterie ; mais le comique y est

relevé par ce merveilleux même, qui ne peut jamais avoir rien de vulgaire ni de bas. La *Fille de l'air*, ou *Sémiramis dans sa jeunesse*, est la coquette douée de talents, par l'enfer et le ciel, pour subjuguer le monde. Elevée dans un antre comme une sauvage, habile comme une enchanteresse, impérieuse comme une reine, elle réunit la vivacité naturelle à la grâce méditée avec art, le courage guerrier à la frivolité d'une femme, et l'ambition à l'étourderie. Ce rôle demande une verve d'imagination et de gaîté que l'inspiration seule du moment peut donner. Toute la société se réunit pour prier Corinne de s'en charger.

CHAPITRE II.

Il y a quelquefois dans la destinée un jeu bizarre et cruel; on diroit que c'est une puissance qui veut inspirer la crainte, et repousse la familiarité confiante: souvent, quand on se livre le plus à l'espérance, et surtout lorsqu'on a l'air de plaisanter avec le sort, et de compter sur le bonheur, il se passe quelque chose de redoutable dans le tissu de notre histoire, et les fatales sœurs viennent y mêler leur fil noir, et brouiller l'œuvre de nos mains.

C'étoit le dix-sept de novembre que Corinne s'éveilla tout enchantée de jouer le soir la comédie. Elle choisit, pour paroître dans le premier acte en sauvage, un vêtement très-pittoresque. Ses cheveux, qui devoient être épars, étoient pourtant arrangés avec un soin qui montroit un vif desir de plaire, et son habit élégant, léger et fantasque, donnoit à sa noble figure un caractère de coquetterie et de malice singulièrement gracieux Elle arriva dans le palais où la comédie devoit être jouée. Tout le monde y étoit rassemblé; Oswald seul n'étoit pas encore arrivé. Corinne retarda, tant qu'elle le put, le spectacle, et commençoit à s'inquiéter de son absence. Enfin, comme elle entroit sur le théâtre, elle l'aperçut dans un coin très-obscur du salon, mais enfin elle l'aperçut; et la peine même que lui avoit causée l'attente, redoublant sa joie, elle fut inspirée par la gaîté, comme elle l'étoit au Capitole par l'enthousiasme.

Le chant et les paroles étoient entremêlés; et la pièce étoit faite de manière qu'il étoit permis d'improviser le dialogue; ce

qui donnoit à Corinne un grand avantage, et rendoit la scène plus animée. Lorsqu'elle chantoit, elle faisoit sentir l'esprit des airs *bouffes* italiens avec une élégance particulière. Ses gestes, accompagnés par la musique, étoient comiques et nobles tout-à-la-fois : elle faisoit rire sans cesser d'être imposante; et son rôle et son talent dominoient les acteurs et les spectateurs, en se moquant avec grâce des uns et des autres.

Ah ! qui n'auroit pas eu pitié de ce spectacle, si l'on avoit su que ce bonheur si confiant alloit attirer la foudre, et que cette gaîté si triomphante feroit bientôt place aux plus amères douleurs !

Les applaudissements des spectateurs étoient si multipliés et si vrais, que leur plaisir se communiquoit à Corinne ; elle éprouvoit cette sorte d'émotion que cause l'amusement, quand il donne un sentiment vif de l'existence, quand il inspire l'oubli de la destinée, et dégage pour un moment l'esprit de tout lien, comme de tout nuage. Oswald avoit vu Corinne représenter la plus profonde douleur, dans un temps où il se flattoit de la rendre heureuse : il la voyoit maintenant exprimer une joie sans mélange, quand il venoit de recevoir une nouvelle bien fatale pour tous deux. Plusieurs fois il eut la pensée d'arracher Corinne à cette gaîté téméraire : mais il goûtoit un triste plaisir à voir encore, quelques instants, sur cet aimable visage, la brillante expression du bonheur.

A la fin de la pièce, Corinne parut élégamment habillée en reine amazone; elle commandoit aux hommes, et déjà presque aux éléments, par cette confiance dans ses charmes qu'une belle personne peut avoir quand elle n'est pas sensible : car il suffit d'aimer pour qu'aucun don de la nature ou du sort ne puisse rassurer entièrement. Mais cette coquette couronnée, cette fée souveraine que représentoit Corinne, mêlant, d'une façon toute merveilleuse, la colère à la plaisanterie, l'insouciance au desir de plaire, et la grâce au despotisme, sembloit régner sur la destinée autant que sur les cœurs ; et quand elle monta sur le trône, elle sourit à ses sujets en leur ordonnant la soumission avec une douce arrogance. Tous les spectateurs se levèrent pour applaudir Corinne comme la véritable reine. Ce moment étoit peut-être celui de sa vie où la crainte de la douleur avoit été le plus loin d'elle : mais tout-à-coup elle vit Oswald qui, ne pouvant plus se contenir, cachoit sa tête dans ses mains pour dérober ses larmes. A l'instant elle se troubla ; et la toile n'étoit pas encore baissée, que, descendant de ce trône déjà funeste, elle se précipita dans la chambre voisine.

Oswald l'y suivit ; et quand elle remarqua de près sa pâleur, elle fut saisie d'un tel effroi, qu'elle fut obligée de s'appuyer

contre la muraille pour se soutenir; et, tremblante, elle lui dit: — Oswald! ô mon Dieu! qu'avez-vous? — Il faut que je parte cette nuit pour l'Angleterre, lui répondit-il, sans savoir ce qu'il faisoit; car il ne devoit pas exposer sa malheureuse amie, en lui apprenant ainsi cette nouvelle. Elle s'avança vers lui tout-à-fait hors d'elle même, et s'écria: — Non, il ne se peut pas que vous me causiez cette douleur! Qu'ai-je fait pour la mériter? Vous m'emmenez donc avec vous? — Quittons en ce moment cette foule cruelle, répondit Oswald; viens avec moi, Corinne. — Elle le suivit, ne comprenant plus ce qu'on lui disoit, répondant au hasard, chancelante, et le visage déjà si altéré, que chacun la crut saisie par quelque mal subit.

CHAPITRE III.

Dès qu'ils furent ensemble dans la gondole, Corinne, dans son égarement, dit à lord Nelvil: — Eh bien! ce que vous venez de m'apprendre est mille fois plus cruel que la mort. Soyez généreux! jetez-moi dans ces flots, pour que j'y perde le sentiment qui me déchire. Oswald, faites-le avec courage; il en faut moins pour cela que vous ne venez d'en montrer. — Si vous dites un mot de plus, répondit Oswald, je vais me précipiter dans le canal, à vos yeux. Ecoutez moi: attendez que nous soyons arrivés chez vous; alors vous prononcerez sur mon sort et sur le vôtre. Au nom du ciel, calmez-vous. — Il y avoit tant de malheur dans l'accent d'Oswald, que Corinne se tut; et seulement elle trembloit avec une telle violence, qu'elle put à peine monter les escaliers qui conduisoient à son appartement. Quand elle y fut arrivée, elle arracha sa parure avec effroi. Lord Nelvil, en la voyant dans cet état, elle qui étoit si brillante il y avoit quelques instants, se jeta sur une chaise en fondant en pleurs, et s'écria: — Suis-je un barbare, Corinne? juste ciel! Corinne, le crois-tu? — Non, lui dit-elle, non, je ne puis le croire. N'avez-vous pas encore ce regard qui chaque jour me donnoit le bonheur? Oswald, vous dont la présence étoit pour moi comme un rayon du ciel, se peut-il que je vous craigne, que je n'ose lever les yeux sur vous, que je sois là devant vous comme devant un assassin, Oswald, Oswald! — Et en achevant ces mots, elle tomba suppliante à ses genoux.

— Que vois-je ? s'écria-t-il en la relevant avec fureur ; tu veux que je me déshonore ! Eh bien ! je le ferai. Mon régiment s'embarque dans un mois ; je viens d'en recevoir la nouvelle. Je resterai, prens y garde, je resterai, si tu me montres cette douleur, cette douleur toute-puissante sur moi ; mais je ne survivrai point à ma honte. — Je ne vous demande point de rester, reprit Corinne ; mais quel mal vous fais-je en vous suivant ? — Mon régiment part pour les îles, et il n'est permis à aucun officier d'emmener sa femme avec lui. — Au moins laissez-moi vous accompagner jusqu'en Angleterre. — Les mêmes lettres que je viens de recevoir, reprit Oswald, m'apprennent que le bruit de notre liaison s'est répandu en Angleterre, que les papiers publics en ont parlé, qu'on a commencé à soupçonner qui vous êtes, et que votre famille, excitée par lady Edgermond, a déclaré qu'elle ne vous reconnoîtroit jamais. Laissez-moi le temps de la ramener, de forcer votre belle-mère à ce qu'elle vous doit : mais si j'arrive avec vous, et que je sois contraint à vous quitter avant de vous avoir fait rendre votre nom, je vous livre à toute la sévérité de l'opinion, sans être là pour vous défendre. — Ainsi, vous me refuses tout, dit Corinne ; et, en achevant ces mots, elle tomba sans connoissance, et sa tête heurtant avec violence contre terre, le sang en rejaillit. Oswald, à ce spectacle, poussa des cris déchirants. Thérésine arriva, dane un trouble extrême ; elle rappela sa maîtresse à la vie. Mais quand Corinne revint à elle, elle aperçut, dans une glace son visage pâle et défait, ses cheveux épars et teints de sang. — Oswald, dit-elle, Oswald, ce n'est pas ainsi que j'étois lorsque vous m'avez rencontrée au Capitole ; je portois sur mon front la couronne de l'espérance et de la gloire : maintenant il est souillé de sang et de poussière ! mais il ne vous est pas permis de me mépriser pour cet état dans lequel vous m'avez mise. Les autres le peuvent ; mais vous, vous ne le pouvez pas : il faut avoir pitié de l'amour que vous m'avez inspiré, il le faut.

— Arrête ! s'écria lord Nelvil, c'en est trop : — et, faisant signe à Thérésine de s'éloigner, il prit Corinne dans ses bras, et lui dit : — Je suis décidé à rester : tu feras de moi ce que tu voudras. Je subirai ce que le ciel me destine ; mais je ne t'abandonnerai point dans ce malheur, et je ne te conduirai point en Angleterre, avant d'y avoir assuré ton sort. Je ne t'y laisserai point exposée aux insultes d'une femme hautaine. Je reste ; oui, je reste, car je ne puis te quitter. — Ces paroles rappelèrent Corinne à elle-même, mais la jetèrent dans un abattement plus cruel encore que le désespoir qu'elle venoit d'éprouver. Elle sentit la nécessité qui pesoit sur elle ; et, la

tête baissée, elle resta long-temps dans un profond silence. — Parle, chère amie, lui dit Oswald, fais-moi donc entendre le son de ta voix : je n'ai plus qu'elle pour me soutenir : je veux me laisser guider par elle. — Non, répondit Corinne, non, vous partirez, il le faut. — Et des torrents de pleurs annoncèrent sa résignation. — Mon amie, s'écria lord Nelvil, je prends à témoin ce portrait de ton père, qui est là devant nos yeux ; et tu sais si le nom d'un père est sacré pour moi ! je le prends à témoin que ma vie est en ta puissance, tant qu'elle sera nécessaire à ton bonheur. A mon retour des îles, je verrai si je puis te rendre ta patrie, et t'y faire retrouver le rang et l'existence qui te sont dus ; mais si je n'y réussissois pas, je reviendrois en Italie, vivre et mourir à tes pieds. — Hélas ! reprit Corinne ; et ces dangers de la guerre que vous allez braver.... — Ne les crains pas, reprit Oswald, j'y échapperai : mais si je périssois cependant, moi le plus inconnu des hommes, mon souvenir resteroit dans ton cœur : tu n'entendrois peut-être jamais prononcer mon nom sans que tes yeux se remplissent de larmes ; n'est-il pas vrai, Corinne ? tu diras : *Je l'ai connu, il m'a aimée.* — Ah ! laisse-moi, laisse-moi ! s'écria-t-elle ; tu te trompes à mon calme apparent : demain, quand le soleil reviendra, et que je me dirai, *Je ne le verrai plus ! je ne le verrai plus !* il se peut que je cesse de vivre, et ce seroit bien heureux ! — Pourquoi, s'écria lord Nelvil, pourquoi, Corinne, crains-tu de ne pas me revoir ? Cette promesse solennelle de nous réunir à jamais n'est-elle rien pour toi ? ton cœur, en peut-il douter ? — Non ; je vous respecte trop pour ne pas vous croire, dit Corinne : il m'en coûteroit plus encore de renoncer à mon admiration pour vous qu'à mon amour. Je vous regarde comme un être angélique, comme le caractère le plus pur et le plus noble qui ait paru sur la terre : ce n'est pas seulement votre charme qui me captive, c'est l'idée que jamais tant de vertus n'ont été réunies dans un même objet ; et votre céleste regard ne vous a été donné que pour les exprimer toutes : loin de moi donc un doute sur vos promesses. Je fuirois à l'aspect de la figure humaine ; elle ne m'inspireroit plus que de la terreur, si lord Nelvil pouvoit tromper : mais la séparation livre à tant de hasards ! mais ce mot terrible, *adieu !* ..... — Jamais, interrompit-il, jamais Oswald ne peut te dire un dernier adieu que sur son lit de mort. — Et son émotion étoit si profonde en prononçant ces mots, que Corinne, commençant à craindre l'effet de cette émotion sur sa santé, essaya de se contenir, elle qui étoit la plus à plaindre.

Ils commencèrent donc à parler de ce cruel départ, des moyens de s'écrire, et de la certitude de se rejoindre. Un an

fut le terme fixé pour cette absence. Oswald se croyoit sûr que l'expédition ne devoit pas durer plus long-temps: enfin, il leur restoit encore quelques heures, et Corinne espéroit qu'elle auroit de la force. Mais lorsqu'Oswald lui eut dit que la gondole viendroit le prendre à trois heures du matin, et qu'elle vit à sa pendule que ce moment n'étoit pas très-éloigné, elle frémit de tous ses membres; et sûrement l'approche de l'échafaud ne lui auroit pas causé plus d'effroi. Oswald aussi sembloit perdre à chaque instant sa résolution; et Corinne, qui l'avoit toujours vu maître de lui-même, avoit le cœur déchiré par le spectacle de ses angoisses. Pauvre Corinne! elle le consoloit, tandis qu'elle devoit être mille fois plus malheureuse que lui!

—Ecoutez, dit-elle à lord Nelvil, quand vous serez à Londres, ils vous diront, les hommes légers de cette ville, que des promesses d'amour ne lient pas l'honneur; que tous les Anglais du monde ont aimé des Italiennes dans leurs voyages, et les ont oubliées au retour; que quelques mois de bonheur n'engagent ni celle qui les reçoit, ni celui qui les donne, et qu'à votre âge la vie entière ne peut dépendre du charme que vous avez trouvé pendant quelque temps dans la société d'une étrangère. Ils auront l'air d'avoir raison, raison selon le monde: mais vous, qui avez connu ce cœur dont vous vous êtes rendu le maître, vous qui savez comme il vous aime, trouverez-vous des sophismes pour excuser une blessure mortelle? Et les plaisanteries frivoles et barbares des hommes du jour empêcheront-elles que votre main ne tremble en enfonçant un poignard dans mon sein?—Ah! que me dis-tu? s'écria lord Nelvil; ce n'est pas ta douleur seule qui me retient, c'est la mienne. Où trouverois-je un bonheur semblable à celui que j'ai goûté près de toi? Qui, dans l'univers, m'entendroit comme tu m'as entendu? L'amour, Corinne, l'amour, c'est toi seule qui l'éprouves, c'est toi seule qui l'inspires: cette harmonie de l'ame, cette intime intelligence de l'esprit et du cœur, avec quelle autre femme peut-elle exister qu'avec toi? Corinne, ton ami n'est pas un homme léger, tu le sais; il s'en faut qu'il le soit. Tout est sérieux pour lui dans la vie: est-ce donc pour toi seule qu'il démentiroit sa nature?

—Non, non, reprit Corinne, non, vous ne traiterez pas avec dédain une ame sincère: et ce n'est pas vous, Oswald, ce n'est pas vous que mon désespoir trouveroit insensible. Mais un ennemi redoutable me menace auprès de vous, c'est la sévérité despotique, c'est la dédaigneuse médiocrité, de ma belle-mère. Elle vous dira tout ce qui peut flétrir ma vie passée. Epargnez-moi de vous répéter d'avance ses impitoyables

discours. Loin que les talents que je puis avoir soient une excuse à ses yeux, ils seront, je le sais, le plus grand de mes torts. Elle ne comprend point leurs charmes; elle ne voit que leurs dangers. Elle trouve inutile, et peut-être coupable, tout ce qui ne s'accorde pas avec la destinée qu'elle s'est tracée; et toute la poésie du cœur lui semble un caprice importun, qui s'arroge le droit de mépriser sa raison. C'est au nom des vertus que je respecte autant que vous, qu'elle condamnera mon caractère et mon sort. Oswald, elle vous dira que je suis indigne de vous. — Et comment pourrai-je l'entendre interrompit Oswald; quelles vertus oseroit-on élever plus haut que ta générosité, ta franchise, ta bonté, ta tendresse? Céleste créature! que les femmes communes soient jugées par les règles communes! Mais honte à celui que tu aurois aimé, et qui ne te respecteroit pas autant qu'il t'adore! Rien dans l'univers n'égale ton esprit ni ton cœur. A la source divine où tes sentiments sont puisés, tout est amour et vérité. Corinne, Corinne, ah! je ne puis te quitter. Je sens mon courage défaillir. Si tu ne me soutiens pas, je ne partirai point; et c'est de toi qu'il faut que je reçoive la force de t'affliger! — Eh bien! dit Corinne, encore quelques instants, avant de recommander mon ame à Dieu, pour qu'il me donne la force d'entendre sonner l'heure fixée pour ton départ. Nous nous sommes aimés, Oswald, avec une tendresse profonde. Je t'ai confié les secrets de ma vie: ce n'est rien que les faits; mais les sentiments les plus intimes de mon être, tu les sais tous. Je n'ai pas une idée qui ne soit unie à toi. Si j'écris quelques lignes où mon ame se répande, c'est toi seul qui m'inspires; c'est à toi que j'adresse toutes mes pensées, comme mon dernier souffle sera pour toi. Où seroit donc mon asile, si tu m'abandonnois? Les beaux-arts me retracent ton image; la musique, c'est ta voix; le ciel, ton regard. Tout ce génie, qui jadis enflammoit ma pensée, n'est plus que de l'amour. Enthousiasme, réflexion, intelligence, je n'ai plus rien qu'en commun avec toi.

Dieu puissant qui m'entendez! dit-elle, en levant ses regards vers le ciel, Dieu! qui n'êtes point impitoyable pour les peines du cœur, les plus nobles de toutes! ôtez-moi la vie, quand il cessera de m'aimer; ôtez-moi le déplorable reste d'existence, qui ne me serviroit plus qu'à souffrir. Il emporte avec lui ce que j'ai de plus généreux et de plus tendre: s'il laisse éteindre ce feu déposé dans son sein, que, dans quelque lieu du monde que je sois, ma vie aussi s'éteigne! Grand Dieu! vous ne m'avez pas faite pour survivre à tous les nobles sentiments: et que me resteroit-il, quand j'aurois cessé de l'estimer? car lui aussi doit m'aimer, il le doit. Je sens au fond de mon cœur

une affection qui commande la sienne. O mon Dieu ! s'écria-t-elle encore une fois, la mort ou son amour ! — En achevant cette prière, elle se retourna vers Oswald, et le trouva prosterné devant elle, dans des convulsions effrayantes : l'excès de son émotion avoit surpassé ses forces ; il repoussoit les secours de Corinne, il vouloit mourir, et sa tête sembloit absolument perdue. Corinne, avec douceur, serra ses mains dans les siennes, en lui répétant tout ce qu'il lui avoit dit lui-même ; elle l'assura qu'elle le croyoit, qu'elle se fioit à son retour, et qu'elle se sentoit beaucoup plus calme : ces douces paroles firent quelque bien à lord Nelvil. Cependant plus il sentoit approcher l'heure de sa séparation, plus il lui sembloit impossible de s'y décider.

— Pourquoi, dit-il à Corinne, pourquoi n'irions-nous pas au temple avant mon départ, pour prononcer le serment d'une union éternelle ? — Corinne tressaillit à ces mots, regarda lord Nelvil, et le plus grand trouble agita son cœur : elle se souvint qu'Oswald, en lui racontant son histoire, lui avoit dit que la douleur d'une femme étoit toute-puissante sur sa conduite ; mais qu'il avoit ajouté que son sentiment se refroidissoit par les sacrifices mêmes que cette douleur obtenoit de lui. Toute la fermeté, toute la fierté de Corinne, se réveillèrent à cette idée ; et après quelques instants de silence, elle répondit : — Il faut que vous ayez revu vos amis et votre patrie, avant de prendre la résolution de m'épouser. Je la devrois dans ce moment, Mylord, à l'émotion du départ : je n'en veux pas ainsi. — Oswald n'insista plus : au moins, dit-il en saisissant la main de Corinne, je le jure de nouveau ; ma foi est attachée à cet anneau que je vous ai donné. Tant que vous le conserverez, jamais une autre n'aura des droits sur mon sort : si vous le dédaignez une fois, si vous me le renvoyez.... — Cessez, cessez, interrompit Corinne, d'exprimer une inquiétude que vous ne pouvez éprouver. Ah ! ce n'est pas moi qui romprai la première l'union sacrée de nos cœurs ; vous le savez bien que ce n'est pas moi, et je rougirois presque d'assurer ce qui n'est que trop certain. —

Cependant l'heure avançoit : Corinne pâlissoit à chaque bruit ; et lord Nelvil restoit plongé dans une douleur profonde, en n'avoit plus la force de prononcer un seul mot. Enfin la lumière fatale parut dans l'éloignement, à travers sa fenêtre ; et bientôt après la barque noire s'arrêta devant la porte. Corinne à cette vue fit un cri, en reculant avec effroi, et tomba dans les bras d'Oswald, en s'écriant : — Les voilà ! les voilà ! adieu, partez, c'en est fait ! — O mon Dieu ! dit lord Nelvil, ô mon père ! l'exigez-vous de moi ? et la serrant

contre son cœur, il la couvrit de ses larmes. — Partez, lui dit-elle, partez, il le faut. — Faites venir Thérésine, répondit Oswald ; je ne puis vous laisser seule ainsi. — Seule ? hélas ! dit Corinne, ne le suis-je pas jusqu'à votre retour ! — Je ne puis sortir de cette chambre, s'écria lord Nelvil ; non, je ne le puis ! — Et en prononçant ces paroles, son désespoir étoit tel, que ses regards et ses vœux appeloient la mort. — Eh bien ! dit Corinne, je le donnerai ce signal : j'irai moi-même ouvrir cette porte : mais accordez-moi quelques instants. — Oh ! oui, s'écria lord Nelvil, restons encore ensemble, restons ; ces cruels combats valent encore mieux que de cesser de te voir. —

On entendit alors sous les fenêtres de Corinne les bateliers qui appeloient les gens de lord Nelvil ; ils répondirent, et l'un d'eux vint frapper à la porte de Corinne, en annonçant que *tout etoit prêt.* — Oui, tout est prêt, répondit Corinne ; et s'éloignant d'Oswald, elle alla prier, la tête appuyée contre le portrait de son père. Sans doute en ce moment sa vie passée s'offroit en entier à elle ; sa conscience exagéra toutes ses fautes, elle craignit de ne pas mériter la miséricorde divine : et cependant elle se sentoit si malheureuse, qu'elle devoit croire à la pitié du ciel. Enfin, en se relevant, elle tendit la main à lord Nelvil, et lui dit : — Partez, je le veux à présent ; et peut-être que dans un instant je ne le pourrai plus : partez, que Dieu bénisse vos pas, et qu'il me protège aussi ! car j'en ai bien besoin. — Oswald se précipita encore une fois dans ses bras ; et la pressant contre son cœur avec une passion inexprimable, tremblant et pâle comme un homme qui marche au supplice, il sortit de cette chambre, où, pour la dernière fois peut-être, il avoit aimé, il s'étoit senti aimé comme la destinée n'en offre pas un second exemple.

Quand Oswald disparut aux regards de Corinne, une palpitation horrible, qui ne lui laissoit plus le pouvoir de respirer, la saisit : ses yeux étoient tellement troublés, que les objets qu'il voyoit perdoient à ses yeux toute réalité, et sembloient errer tantôt près, tantôt loin de ses regards ; elle croyoit sentir que la chambre où elle étoit se balançoit, comme dans un tremblement de terre, et elle s'appuyoit pour résister à ce mouvement. Pendant un quart d'heure encore, elle entendit le bruit que faisoient les gens d'Oswald en achevant les préparatifs de son départ. Il étoit encore là dans la gondole ; elle pouvoit encore le revoir : mais elle se craignoit elle-même ; et lui, de son côté, étoit couché dans cette gondole, et presque sans connoissance. Enfin il partit ; et dans ce moment Corinne s'élança hors de sa chambre pour le rappeler : Théré

sine l'arrêta. Une pluie terrible commençoit alors : le vent le plus violent se faisoit entendre ; et la maison où demeuroit Corinne étoit ébranlée, presque comme un vaisseau au milieu de la mer. Elle ressentit une vive inquiétude pour Oswald, traversant les lagunes dans ce temps affreux ; et elle descendit sur le bord du canal, dans le dessein de s'embarquer, et de le suivre au moins jusqu'à la terre-ferme. Mais la nuit étoit si obscure qu'il n'y avoit pas une seule barque. Corinne marchoit avec une agitation cruelle sur les pierres étroites qui séparent le canal des maisons. L'orage augmentoit toujours ; et sa frayeur pour Oswald redoubloit à chaque instant. Elle appeloit au hasard des bateliers, qui prenoient ses cris pour les cris de détresse de malheureux qui se noyoient pendant la tempête ; et néanmoins personne n'osoit approcher, tant les ondes agitées du grand canal étoient redoutables.

Corinne attendit le jour dans cette situation. Le temps se calma cependant ; et le gondolier qui avoit conduit Oswald, lui apporta, de sa part, la nouvelle qu'il avoit heureusement passé les lagunes. Ce moment encore ressembloit presque au bonheur ; et ce ne fut qu'après quelques heures que l'infortunée Corinne ressentit de nouveau l'absence, et les longues heures, et les tristes jours, et l'inquiète et dévorante peine qui devoit seule l'occuper désormais.

CHAPITRE IV.

Oswald, pendant les premiers jours de son voyage, fut prêt vingt fois à retourner pour rejoindre Corinne : mais les motifs qui l'entraînoient triomphèrent de ce desir. C'est un pas solennel de fait dans l'amour, que de l'avoir vaincu une fois ; le prestige de sa toute-puissance est fini.

En approchant de l'Angleterre, tous les souvenirs de la patrie rentrèrent dans l'ame d'Oswald ; l'année qu'il venoit de passer en Italie n'étoit en relation avec aucune autre époque de sa vie. C'étoit comme une apparition brillante qui avoit frappé son imagination, mais n'avoit pu changer entièrement les opinions, ni les goûts dont son existence s'étoit composée jusqu'alors. Il se retrouvoit lui-même ; et, bien que le regret d'être séparé de Corinne l'empêchât d'éprouver aucune impression de bonheur, il reprenoit pourtant une sorte de fixité

dans les idées, que le vague enivrant des beaux-arts et de l'Italie avoit fait disparoître. Dès qu'il eut mis le pied sur le sol de l'Angleterre, il fut frappé de l'ordre et de l'aisance, de la richesse et de l'industrie qui s'offroient à ses regards; les penchants, les habitudes, les goûts nés avec lui, se réveillèrent avec plus de force que jamais. Dans ce pays où les hommes ont tant de dignité, et les femmes tant de modestie, où le bonheur domestique est le lien du bonheur public, Oswald pensoit à l'Italie pour la plaindre. Il lui sembloit que dans sa patrie la raison humaine étoit partout noblement empreinte, tandis qu'en Italie les institutions et l'état social ne rappeloient, à beaucoup d'égards, que la confusion, la foiblesse et l'ignorance. Les tableaux séduisants, les impressions poétiques, faisoient place dans son cœur au profond sentiment de la liberté et de la morale; et, bien qu'il chérît toujours Corinne, il la blâmoit doucement de s'être ennuyée de vivre dans une contrée qu'il trouvoit si noble et si sage. Enfin, s'il avoit passé, d'un pays où l'imagination est divisée, dans un pays aride ou frivole, tous ses souvenirs, toute son ame, l'auroient vivement ramené vers l'Italie; mais il échangeoit le desir indéfini d'un bonheur romanesque contre l'orgueil des vrais biens de la vie, l'indépendance et la sécurité. Il rentroit dans l'existence qui convient aux hommes, l'action avec un but. La rêverie est plutôt le partage des femmes, de ces êtres foibles et résignés dès leur naissance: l'homme veut obtenir ce qu'il souhaite; et l'habitude du courage, le sentiment de la force, l'irritent contre sa destinée, s'il ne parvient pas à la diriger selon son gré.

Oswald, en arrivant à Londres, retrouva ses amis d'enfance. Il entendit parler cette langue forte et serrée, qui semble indiquer bien plus de sentiments encore qu'elle n'en exprime: il revit ces physionomies sérieuses qui se développent tout-à-coup, quand des affections profondes triomphent de leur réserve habituelle; il retrouva le plaisir de faire des découvertes dans les cœurs qui se révèlent par degrés aux regards observateurs: enfin, il se sentit dans sa patrie; et ceux qui n'en sont jamais sortis ignorent par combien de liens elle nous est chère. Cependant Oswald ne séparoit le souvenir de Corinne d'aucune des impressions qu'il recevoit; et, comme il se rattachoit plus que jamais à l'Angleterre, et se sentoit beaucoup d'éloignement pour la quitter de nouveau, toutes ses réflexions le ramenoient à la résolution d'épouser Corinne, et de se fixer en Ecosse avec elle.

Il étoit impatient de s'embarquer pour revenir plus vite, lorsque l'ordre arriva de suspendre le départ de l'expédition

dont son régiment faisoit partie : mais on annonçoit en même temps que d'un jour à l'autre ce retard pourroit cesser ; et l'incertitude à cet égard étoit telle qu'aucun officier ne pouvoit disposer de quinze jours. Cette situation rendoit lord Nelvil très-malheureux : il souffroit cruellement d'être séparé de Corinne, et de n'avoir ni le temps ni la liberté nécessaires pour former ou pour suivre aucun plan stable. Il passa six semaines à Londres sans aller dans le monde, uniquement occupé du moment où il pourroit revoir Corinne, et souffrant beaucoup du temps qu'il étoit obligé de perdre loin d'elle. Enfin, il résolut d'employer ces jours d'attente à se rendre dans le Northumberland pour y voir lady Edgermond, et la déterminer à reconnoître authentiquement que Corinne étoit la fille de lord Edgermond, et que le bruit de sa mort s'étoit faussement répandu : ses amis lui montrèrent les papiers publics où l'on avoit mis des insinuations très-défavorables sur l'existence de Corinne ; et il se sentit un ardent desir de lui rendre et le rang et la considération qui lui étoient dus.

CHAPITRE V.

Oswald partit pour la terre de lady Edgermond. Il pensoit avec émotion qu'il alloit voir le séjour où Corinne avoit passé tant d'années. Il sentoit aussi quelque embarras par la nécessité de faire comprendre à lady Edgermond qu'il étoit résolu à renoncer à sa fille ; et le mélange de ces divers sentiments l'agitoit et le faisoit rêver. Les lieux qu'il voyoit en s'avançant vers le nord de l'Angleterre, lui rappeloient toujours plus l'Ecosse ; et le souvenir de son père, sans cesse présent à sa mémoire, pénétroit encore plus avant dans son cœur. Lorsqu'il arriva chez lady Edgermond, il fut frappé du bon goût qui régnoit dans l'arrangement du jardin et du château ; et, comme la maîtresse de la maison n'étoit pas encore prête pour le recevoir, il se promena dans le parc, et aperçut de loin, à travers les feuilles, une jeune personne de la taille la plus élégante, avec des cheveux blonds d'une admirable beauté, qui étoient à peine retenus par son chapeau. Elle lisoit avec beaucoup de recueillement. Oswald la reconnut pour Lucile, bien qu'il ne l'eût pas vue depuis trois ans, et qu'ayant passé, dans cet intervalle, de l'enfance à la

jeunesse, elle fût étonnamment embellie. Il s'approcha d'elle, la salua, et, oubliant qu'il étoit en Angleterre, il voulut lui prendre la main pour la baiser respectueusement, selon l'usage d'Italie : la jeune personne recula deux pas, rougit extrêmement, lui fit une profonde révérence, et lui dit : — Monsieur, je vais prévenir ma mère que vous desirez la voir, — et s'éloigna. Lord Nelvil resta frappé de cet air imposant et modeste, et de cette figure vraiment angélique.

C'étoit Lucile, qui entroit à peine dans sa seizième année Ses traits étoient d'une délicatesse remarquable : sa taille étoit presque trop élancée ; car un peu de foiblesse se faisoit remarquer dans sa démarche ; son teint étoit d'une admirable beauté, et la pâleur et la rougeur s'y succédoient en un instant : ses yeux bleus étoient si souvent baissés, que sa physionomie consistoit surtout dans cette délicatesse de teint, qui trahissoit à son insu les émotions que sa profonde réserve cachoit de toute autre manière. Oswald, depuis qu'il voyageoit dans le Midi, avoit perdu l'idée d'une telle figure et d'une telle expression. Il fut saisi d'un sentiment de respect : il se reprocha vivement de l'avoir abordée avec une sorte de familiarité ; et, regagnant le château, lorsqu'il vit que Lucile y étoit entrée, il rêvoit à la pureté céleste d'une jeune fille qui ne s'est jamais éloignée de sa mère, et qui ne connoît de la vie que la tendresse filiale.

Lady Edgermond étoit seule quand elle reçut lord Nelvil : il l'avoit vue deux fois avec son père quelques années auparavant ; mais il l'avoit très-peu remarquée alors ; il l'observa cette fois avec attention, pour la comparer au portrait que Corinne lui en avoit fait : il le trouva vrai, à beaucoup d'égards ; mais cependant il lui sembla qu'il y avoit dans les regards de lady Edgermond plus de sensibilité que Corinne ne lui en attribuoit, et il pensa qu'elle n'avoit pas aussi bien que lui l'habitude de deviner les physionomies contenues. Son premier intérêt auprès de lady Edgermond étoit de la décider à reconnoître Corinne, en annullant tout ce qu'on avoit arrangé pour la faire croire morte. Il commença l'entretien en parlant de l'Italie et du plaisir qu'il y avoit trouvé. — C'est un séjour amusant pour un homme, répondit lady Edgermond ; mais je serois bien fâchée qu'une femme qui m'intéressât pût s'y plaire long-temps. — J'y ai pourtant trouvé, répondit lord Nelvil, déjà blessé de cette insinuation, la femme la plus distinguée que j'aie connue en ma vie. — Cela se peut sous les rapports de l'esprit, reprit lady Edgermond ; mais un honnête homme cherche d'autres qualités que celles-là dans la compagne de sa vie. — Et il les trouve aussi, interrompit Oswald avec chaleur

— Il alloit continuer, et prononcer clairement ce qui n'étoit qu'indiqué de part et d'autre; mais Lucile entra, et s'approcha de l'oreille de sa mère pour lui parler. — Non, ma fille, répondit tout haut lady Edgermond, vous ne pouvez aller chez votre cousine aujourd'hui; il faut dîner ici avec lord Nelvil. — Lucile, à ces mots, rougit plus vivement encore que dans le jardin, puis s'assit à côté de sa mère, et prit sur la table un ouvrage de broderie dont elle s'occupa, sans jamais lever les yeux, ni se mêler de la conversation.

Lord Nelvil fut presque impatienté de cette conduite: car il étoit vraisemblable que Lucile n'ignoroit pas qu'il avoit été question de leur union; et, quoique la figure ravissante de Lucile le frappât toujours plus, il se rappela tout ce que Corinne lui avoit dit sur l'effet probable de l'éducation sévère que lady Edgermond donnoit à sa fille. En Angleterre, en général, les jeunes filles ont plus de liberté que les femmes mariées; et la raison comme la morale expliquent cet usage: mais lady Edgermond y dérogeoit, non pour les femmes mariées, mais pour les jeunes personnes; elle étoit d'avis que, dans toutes les situations, la plus rigoureuse réserve convenoit aux femmes. Lord Nelvil vouloit déclarer à lady Edgermond ses intentions relativement à Corinne, dès qu'il se trouveroit encore une fois seul avec elle: mais Lucile ne s'en alla point, et lady Edgermond soutint, jusqu'au dîner, l'entretien sur divers sujets, avec une raison simple et ferme, qui inspira du respect à lord Nelvil. Il auroit voulu combattre des opinions si arrêtées sur tous les points, et qui souvent n'étoient pas d'accord avec les siennes: mais il sentoit que, s'il disoit un mot à lady Edgermond, qui ne fût pas dans le sens de ses idées, il lui donneroit de lui une opinion que rien ne pourroit effacer; et il hésitoit à ce premier pas, tout-à-fait irréparable auprès d'une personne qui n'admettoit point de nuances ni d'exceptions, et jugeoit tout par des règles générales et positives.

On annonça que le dîner étoit servi. Lucile s'approcha de sa mère pour lui donner le bras. Oswald alors observa que lady Edgermond marchoit avec une grande difficulté. — J'ai, dit-elle à lord Nelvil, une maladie très-douloureuse, et peut-être mortelle. — Lucile pâlit à ces mots. Lady Edgermond le remarqua, et reprit avec douceur: — Les soins de ma fille, néanmoins, m'ont déjà sauvé la vie une fois, et me la sauveront peut-être encore long-temps. — Lucile baissa la tête pour que son attendrissement ne fût pas observé. Quand elle la releva, ses yeux étoient encore humides de pleurs; mais elle n'avoit pas osé seulement prendre la main de sa mère: tout

s'etoit passe dans le fond de son cœur, et elle n'avoit songé aux autres que pour leur cacher ce qu'elle éprouvoit. Cependant Oswald étoit profondément ému par cette réserve, par cette contrainte; et son imagination, naguère ébranlée par l'éloquence et la passion, se plaisoit à contempler le tableau de l'innocence, et croyoit voir autour de Lucile je ne sais quel nuage modeste, qui reposoit délicieusement les regards.

Pendant le dîner, Lucile, voulant épargner les moindres fatigues à sa mère, servoit tout avec un soin continuel; et lord Nelvil entendit le son de sa voix seulement quand elle lui offroit les différents mets: mais ces paroles insignifiantes étoient prononcées avec une douceur enchanteresse, et lord Nelvil se demandoit comment il étoit possible que les mouvements les plus simples et les mots les plus communs pussent révéler toute une ame. — Il faut, se répétoit-il à lui-même, ou le génie de Corinne, qui dépasse tout ce que l'imagination peut desirer, ou ces voiles mystérieux du silence et de la modestie, qui permettent à chaque homme de supposer les vertus et les sentiments qu'il souhaite. — Lady Edgermond et sa fille se levèrent de table, et lord Nelvil voulut les suivre: mais lady Edgermond étoit si scrupuleusement fidèle à l'habitude de sortir au dessert, qu'elle lui dit de rester à table, jusqu'à ce qu'elle et sa fille eussent préparé le thé dans le salon; et lord Nelvil les rejoignit un quart d'heure après. La soirée se passa sans qu'il pût être un moment seul avec lady Edgermond; car Lucile ne la quitta pas. Il ne savoit ce qu'il devoit faire; et il alloit partir pour la ville voisine, se proposant de revenir le lendemain parler à lady Edgermond, lorsqu'elle lui offrit de demeurer chez elle cette nuit. Il accepta tout de suite, sans y attacher aucune importance; et néanmoins il se repentit ensuite de l'avoir fait, parce qu'il crut remarquer dans les regards de lady Edgermond, qu'elle considéroit ce consentement comme une raison de croire qu'il pensoit encore à sa fille. Ce fut un motif de plus pour le décider à lui demander, dès ce moment, un entretien qu'elle lui accorda pour la matinée du jour suivant.

Lady Edgermond se fit porter dans son jardin. Oswald s'offrit pour l'aider à faire quelques pas. Lady Edgermond le regarda fixement; puis elle dit: — Je le veux bien. — Lucile lui remit le bras de sa mère, et lui dit, à voix très-basse, dans la crainte que sa mère ne l'entendit: — Mylord, marchez doucement. — Lord Nelvil tressaillit à ces mots dits en secret. C'est ainsi qu'une parole sensible auroit pu lui être adressée par cette figure angélique, qui ne sembloit pas faite pour les

affections de la terre. Oswald ne crut point que son émotion en cet instant fût une offense pour Corinne; il lui sembla que c'étoit seulement un hommage à la pureté céleste de Lucile. Ils rentrèrent au moment de la prière du soir, que lady Edgermond faisoit chaque jour dans sa maison, avec tous ses domestiques réunis. Ils étoient rassemblés dans la grande salle d'en bas. La plupart d'entre eux étoient infirmes et vieux; ils avoient servi le père de lady Edgermond et celui de son époux. Oswald fut vivement touché par ce spectacle, qui lui rappeloit ce qu'il avoit souvent vu dans la maison paternelle. Tout le monde se mit à genoux, excepté lady Edgermond, que sa maladie en empêchoit, mais qui joignit les mains et baissa les yeux avec un recueillement respectable.

Lucile étoit à genoux à côté de sa mère; et c'étoit elle qui étoit chargée de la lecture. Ce fut d'abord un chapitre de l'Evangile, et puis une prière adaptée à la vie rurale et domestique. Cette prière étoit composée par lady Edgermond; et il y avoit dans les expressions une sorte de sévérité qui contrastoit avec le son de voix doux et timide de sa fille, qui les lisoit; mais cette sévérité même augmenta l'effet des dernières paroles que Lucile prononça en tremblant. Après avoir prié pour les domestiques de la maison, pour les parents, pour le roi, pour la patrie, il y avoit: "Fais-nous aussi la grâce, ô mon Dieu, que la jeune fille de cette maison vive et meure sans que son ame ait été souillée par une seule pensée, par un seul sentiment, qui ne soit pas conforme à ses devoirs; et que sa mère, qui doit bientôt retourner près de toi, puisse obtenir le pardon de ses propres fautes, au nom des vertus de son unique enfant!"

Lucile répétoit tous les jours cette prière. Mais ce soir-là, en présence d'Oswald, elle fut plus touchée que de coutume; et des larmes tombèrent de ses yeux, avant qu'elle en eût fini la lecture, et qu'elle pût, couvrant son visage de ses mains, dérober ses pleurs à tous les regards. Mais Oswald les avoit vus couler; et un attendrissement mêlé de respect remplissoit son cœur: il contemploit cet air de jeunesse qui tenoit de si près à l'enfance, ce regard qui sembloit conserver encore le souvenir récent du ciel. Un visage aussi charmant, au milieu de ces visages qui peignoient tous la vieillesse ou la maladie, sembloit l'image de la piété divine. Lord Nelvil réfléchissoit à cette vie si austère et si retirée que Lucile avoit menée, à cette beauté sans pareille, privée ainsi de tous les plaisirs comme de tous les hommages du monde; et son ame fut pénétrée de l'émotion la plus pure. La mère de Lucile aussi méritoit le respect et l'obtenoit; c'étoit une personne plus

sévère encore pour elle-même que pour les autres. Les bornes de son esprit devoient être attribuées plutôt à l'extrême rigueur de ses principes, qu'à un défaut d'intelligence naturelle; et au milieu de tous les liens qu'elle s'étoit imposés, de toute sa roideur acquise et naturelle, il y avoit une passion pour sa fille d'autant plus profonde, que l'âpreté de son caractère venoit d'une sensibilité réprimée, et donnoit une nouvelle force à l'unique affection qu'elle n'avoit pas étouffée.

A dix heures du soir, le plus profond silence régnoit dans la maison. Oswald put réfléchir à son aise sur la journée qui venoit de se passer. Il ne s'avouoit point à lui-même que Lucile avoit fait impression sur son cœur. Peut-être cela n'étoit-il pas même encore vrai: mais, bien que Corinne enchantât l'imagination de mille manières, il y avoit pourtant un genre d'idées, un son musical, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui ne s'accordoit qu'avec Lucile. Les images du bonheur domestique s'unissoient plus facilement à la retraite de Northumberland qu'au char triomphal de Corinne: enfin Oswald ne pouvoit se dissimuler que Lucile étoit la femme que son père auroit choisie pour lui; mais il aimoit Corinne, mais il en étoit aimé: il avoit fait serment de ne jamais former d'autres liens; c'en étoit assez pour persister dans le dessein de déclarer le lendemain à lady Edgermond qu'il vouloit épouser Corinne. Il s'endormit en pensant à l'Italie; et néanmoins, pendant son sommeil, il crut voir Lucile qui passoit légèrement devant lui sous la forme d'un ange: il se réveilla, et voulut écarter ce songe; mais le même songe revint encore, et la dernière fois qu'il s'offrit à lui, cette figure parut s'envoler; il se réveilla de nouveau, regrettant cette fois de ne pouvoir retenir l'objet qui disparoissoit à ses yeux. Le jour commençoit alors à paroître; Oswald descendit pour se promener.

CHAPITRE VI.

Le soleil venoit de se lever, et lord Nelvil croyoit que personne n'étoit encore éveillé dans la maison. Il se trompoit: Lucile dessinoit déjà sur le balcon. Ses cheveux, qu'elle n'avoit point encore rattachés, étoient soulevés par le vent. Elle ressembloit ainsi au songe de lord Nelvil; et il fut un moment ému en la voyant, comme par une apparition

surnaturelle. Mais il eut honte, bientôt après, d'être troublé à ce point par une circonstance si simple. Il resta quelque temps devant ce balcon. Il salua Lucile : mais il ne put être remarqué ; car elle ne détournoit point les yeux de son travail. Il continua sa promenade; et il eût alors souhaité, plus que jamais, de voir Corinne, pour qu'elle dissipât les impressions vagues qu'il ne pouvoit s'expliquer : Lucile lui plaisoit comme le mystère, comme l'inconnu ; il auroit desiré que l'éclat du génie de Corinne fît disparoître cette image légère, qui prenoit successivement toutes les formes à ses yeux.

Il revint au salon; et il y trouva Lucile, qui plaçoit le dessin qu'elle venoit de faire dans un petit cadre brun, en face de la table à thé de sa mère. Oswald vit ce dessin ; ce n'étoit qu'une rose blanche sur sa tige, mais dessinée avec une grâce parfaite. — Vous savez donc peindre ? dit Oswald à Lucile. — Non, Mylord, je ne sais absolument qu'imiter les fleurs, et encore les plus faciles de toutes : il n'y a pas de maître ici ; et le peu que j'ai appris, je le dois à une sœur qui m'a donné des leçons. — En prononçant ces mots, elle soupira. Lord Nelvil rougit beaucoup, et lui dit : — Et cette sœur, qu'est-elle devenue ? — Elle ne vit plus, reprit Lucile ; mais je la regretterai toujours. — Oswald comprit que Lucile étoit trompée, comme le reste du monde, sur le sort de sa sœur : mais ce mot, *je la regretterai toujours*, lui parut révéler un aimable caractère, et il en fut attendri. Lucile alloit se retirer, s'apercevant tout-à-coup qu'elle étoit seule avec lord Nelvil, lorsque lady Edgermond entra. Elle regarda sa fille avec étonnement et sévérité tout-à-la-fois, et lui fit signe de sortir. Ce regard avertit Oswald de ce qu'il n'avoit pas remarqué, c'est que Lucile avoit fait quelque chose de fort extraordinaire, selon ses habitudes, en restant avec lui quelques minutes sans sa mère ; et il en fut touché, comme il l'auroit été d'un témoignage d'intérêt très-marquant donné par une autre.

Lady Edgermond s'assit, et renvoya ses gens, qui l'avoient soutenue jusqu'à son fauteuil. Elle étoit pâle ; et ses lèvres trembloient en offrant une tasse de thé à lord Nelvil. Il observa cette agitation ; et l'embarras qu'il éprouvoit lui-même s'en accrut : cependant, animé par le desir de rendre service à celle qu'il aimoit, il commença l'entretien. — Madame, dit-il à lady Edgermond, j'ai beaucoup vu en Italie une femme qui vous intéresse particulièrement. — Je ne le crois pas, répondit lady Edgermond avec sécheresse, car personne ne m'intéresse dans ce pays-là. — J'imaginois cependant, continua lord Nelvil, que la fille de votre époux avoit des droits sur votre affection. — Si la fille de mon époux, reprit lady

Edgermond, étoit une personne indifférente à ses devoirs comme à sa considération, je ne lui souhaiterois sûrement pas du mal; mais je serois bien aise de n'en jamais entendre parler. — Et si cette fille abandonnée par vous, madame, reprit Oswald avec chaleur, étoit la femme du monde la plus justement célèbre par ses admirables talents en tout genre, la dédaigneriez-vous toujours? — Egalement, reprit lady Edgermond; je ne fais aucun cas des talents qui détournent une femme de ses véritables devoirs. Il y a des actrices, des musiciens, des artistes enfin, pour amuser le monde: mais pour des femmes de notre rang, la seule destinée convenable, c'est de se consacrer à son époux, et de bien élever ses enfants. — Quoi! reprit lord Nelvil, ces talents qui viennent de l'ame, et ne peuvent exister sans le caractère le plus élevé, sans le cœur le plus sensible, ces talents qui sont unis à la bonté la plus touchante, au cœur le plus généreux, vous les blâmeriez, parce qu'ils étendent la pensée, parce qu'ils donnent à la vertu même un empire plus vaste, une influence plus générale! — A la vertu? reprit lady Edgermond avec un sourire amer; je ne sais pas bien ce que vous entendez par ce mot ainsi appliqué. La vertu d'une personne qui s'est enfuie de la maison paternelle, la vertu d'une personne qui s'est établie en Italie, menant la vie la plus indépendante, recevant tous les hommages, pour ne rien dire de plus, donnant un exemple plus pernicieux encore pour les autres que pour elle-même, abdiquant son rang, sa famille, le propre nom de son père.... — Madame, interrompit Oswald, c'est un sacrifice généreux qu'elle a fait à vos desirs, à votre fille; elle a craint de vous nuire en conservant votre nom.... — Elle l'a craint! s'écria lady Edgermond; elle sentoit donc qu'elle le déshonoroit. — C'en est trop, interrompit Oswald avec violence; Corinne Edgermond sera bientôt lady Nelvil; et nous verrons alors, Madame, si vous rougirez de reconnoître en elle la fille de votre époux! Vous confondez dans les règles vulgaires une personne douée de mérite comme aucune femme ne l'a jamais été; un ange d'esprit et de bonté; un génie admirable, et néanmoins un caractère sensible et timide; une imagination sublime, une générosité sans bornes; une personne qui peut avoir eu des torts, parce qu'une supériorité si étonnante ne s'accorde pas toujours avec la vie commune, mais qui possède une ame si belle, qu'elle est au-dessus de ses fautes, et qu'une seule de ses actions ou de ses paroles les efface toutes. Elle honore celui qu'elle choisit pour son protecteur, plus que ne pourroit le faire la reine du monde, en se désignant un époux. — Vous pourrez peut-être, Mylord, répondit

lady Edgermond, en faisant effort sur elle-même pour se contenir, accuser les bornes de mon esprit; mais il n'y a rien dans tout ce que vous venez de me dire qui soit à ma portée. Je n'entends par moralité que l'exacte observation des règles établies : hors de là, je ne comprends que des qualités mal employées, qui méritent tout au plus de la pitié. — Le monde eût été bien aride, Madame, répondit Oswald, si l'on n'avoit jamais conçu ni le génie, ni l'enthousiasme, et qu'on eût fait de la nature humaine une chose si réglée et si monotone. Mais, sans continuer davantage une inutile discussion, je viens vous demander formellement si vous ne reconnoîtrez pas pour votre belle-fille miss Edgermond, lorsqu'elle sera lady Nelvil. — Encore moins, reprit lady Edgermond; car je dois à la mémoire de votre père d'empêcher, si je le puis, l'union la plus funeste. — Comment, mon père ? dit Oswald, que ce nom troubloit toujours. — Ignorez-vous, continua lady Edgermond, qu'il refusa la main de miss Edgermond pour vous, lorsqu'elle n'avoit encore fait aucune faute, lorsqu'il prévoyoit seulement, avec la sagacité parfaite qui le caractérisoit, ce qu'elle seroit un jour ? — Quoi ! vous savez.... — La lettre de votre père à mylord Edgermond, sur ce sujet, est entre les mains de M. Dickson, son ancien ami, interrompit lady Edgermond ; je la lui ai remise, quand j'ai su vos relations avec Corinne en Italie, afin qu'il vous la fît lire à votre retour : il ne me convenoit pas de m'en charger. —

Oswald se tut quelques instants; puis il reprit : — Ce que je vous demande, Madame, c'est ce qui est juste, c'est ce que vous vous devez à vous-même : détruisez les bruits que vous avez accrédités sur la mort de votre belle-fille, et reconnoissez-la honorablement pour ce qu'elle est, pour la fille de lord Edgermond. — Je ne veux contribuer en aucune manière, répondit lady Edgermond, au malheur de votre vie; et si l'existence actuelle de Corinne, cette existence sans nom et sans appui, peut être cause que vous ne l'épousiez point, Dieu et votre père me préservent d'éloigner cet obstacle ! — Madame, répondit lord Nelvil, le malheur de Corinne seroit un lien de plus entre elle et moi. — Eh bien ! reprit lady Edgermond avec une vivacité à laquelle elle ne s'étoit jamais livrée, et qui venoit sans doute du regret qu'elle éprouvoit en perdant pour sa fille un époux qui lui convenoit à tant d'égards, eh bien ! continua-t-elle, rendez-vous donc malheureux tous les deux; car elle aussi le sera : ce pays lui est odieux; elle ne peut se plier à nos mœurs, à notre vie sévère. Il lui faut un théâtre où elle puisse montrer tous ces talents que vous prisez tant, et qui rendent la vie si difficile. Vous

la verrez s'ennuyer dans ce pays, desirer de retourner en Italie ; elle vous y entraînera : vous quitterez vos amis, votre patrie, celle de votre père, pour une étrangère aimable, j'y consens, mais qui vous oublieroit si vous le vouliez ; car il n'y a rien de plus mobile que ces têtes exaltées. Les profondes douleurs ne sont faites que pour ce que vous appelez les femmes médiocres, c'est-à-dire celles qui ne vivent que pour leur époux et leurs enfants. — La violence du mouvement qui avoit fait parler lady Edgermond, elle qui, toujours habituée à la contrainte, ne s'étoit peut-être pas une fois dans toute sa vie laissée aller à ce point, ébranla ses nerfs déjà malades ; et en finissant de parler, elle se trouva mal. Oswald, la voyant dans cet état, sonna vivement pour appeler du secours.

Lucile arriva très-effrayée, s'empressa de soulager sa mère, et jeta seulement sur Oswald un regard inquiet, qui sembloit lui dire : *Est-ce vous qui avez fait mal à ma mère ?* Ce regard attendrit profondément lord Nelvil. Lorsque lady Edgermond revint à elle, il cherchoit à lui montrer l'intérêt qu'elle lui inspiroit ; mais elle le repoussa avec froideur, et rougit en pensant que par son émotion elle avoit peut-être manqué de fierté pour sa fille, et trahi le desir qu'elle avoit eu de lui donner lord Nelvil pour époux. Elle fit signe à Lucile de s'éloigner, et dit : — Mylord, vous devez, dans tous les cas, vous considérer comme libre de l'espèce d'engagement qui pouvoit exister entre nous. Ma fille est si jeune qu'elle n'a pu s'attacher au projet que nous avions formé, votre père et moi : mais il est plus convenable cependant, ce projet étant changé, que vous ne reveniez pas chez moi, tant que ma fille ne sera pas mariée. — Je me bornerai donc, reprit Oswald en s'inclinant devant elle, à vous écrire pour traiter avec vous du sort d'une personne que je n'abandonnerai jamais. — Vous en êtes le maître, répondit lady Edgermond avec une voix étouffée ; — et lord Nelvil partit.

En passant à cheval dans l'avenue, il aperçut de loin, dans le bois, l'élégante figure de Lucile. Il ralentit le pas de son cheval pour la voir encore ; et il lui parut que Lucile suivoit la même direction que lui, en se cachant derrière les arbres. Le grand chemin passoit devant un pavillon à l'extrémité du parc. Oswald remarqua que Lucile entroit dans ce pavillon : il passa devant avec émotion, mais sans pouvoir la découvrir. Il retourna plusieurs fois la tête après avoir passé, et remarqua dans un autre endroit, d'où l'on pouvoit apercevoir tout le grand chemin, une légère agitation dans les feuilles d'un des arbres placés près du pavillon. Il s'arrêta vis-à-vis de cet ar-

bre; mais il n'y aperçut plus le moindre mouvement. Incertain s'il avoit bien deviné, il partit; puis tout-à-coup il revint sur ses pas avec la rapidité de l'éclair, comme s'il eût laissé tomber quelque chose sur la route. Alors il vit Lucile sur le bord du chemin, et la salua respectueusement. Lucile baissa son voile avec précipitation, et s'enfonça dans le bois, ne réfléchissant pas que se cacher ainsi, c'étoit avouer le motif qui l'avoit amenée: la pauvre enfant n'avoit rien éprouvé de si vif, ni de si coupable en sa vie, que le sentiment qui l'avoit conduite à desirer de voir passer lord Nelvil; et loin de penser à le saluer tout simplement, elle se croyoit perdue dans son esprit pour avoir été devinée. Oswald comprit tous ces mouvements: il se sentit doucement flatté par cet innocent intérêt, si timidement et si sincèrement exprimé. — Personne, pensoit-il, ne pouvoit être plus vraie que Corinne; mais personne aussi ne connoissoit mieux elle-même et les autres: il faudroit apprendre à Lucile, et l'amour qu'elle éprouveroit, et celui qu'elle inspireroit. Mais ce charme d'un jour peut-il suffire à la vie? Et puisque cette aimable ignorance de soi-même ne dure pas, puisqu'il faut enfin pénétrer dans son ame, et savoir ce que l'on sent, la candeur qui survit à cette découverte ne vaut-elle pas mieux encore que la candeur qui la précède? —

Il comparoit ainsi dans ses réflexions Corinne et Lucile: mais cette comparaison n'étoit encore, du moins il le croyoit, qu'un simple amusement de son esprit; et il ne supposoit pas qu'elle pût jamais l'occuper davantage.

CHAPITRE VII.

Après avoir quitté la maison de lady Edgermond, Oswald se rendit en Ecosse. Le trouble que lui avoit laissé la présence de Lucile, le sentiment qu'il conservoit pour Corinne, tout fit place à l'émotion qu'il ressentit à l'aspect des lieux où il avoit passé sa vie avec son père: il se reprochoit les distractions auxquelles il s'étoit livré depuis une année; il craignoit de n'être plus digne d'entrer dans la demeure qu'il eût voulu n'avoir jamais quittée. Hélas! après la perte de ce qu'on aimoit le plus au monde, comment être content de soi-même, si l'on n'est pas resté dans la plus profonde retraite! Il suffit

de vivre dans la société pour négliger de quelque manière le culte de ceux qui ne sont plus. C'est en vain que leur souvenir habite au fond du cœur : on se prête à cette activité des vivants, qui écarte l'idée de la mort, ou comme pénible, ou comme inutile, ou seulement même comme fatigante. Enfin, si la solitude ne prolonge pas les regrets et la rêverie, l'existence, telle qu'elle est, s'empare de nouveau des ames les plus tendres, et leur rend des intérêts, des desirs et des passions. C'est une misérable condition de la nature humaine, que cette nécessité de se distraire ; et, bien que la Providence ait voulu que l'homme fût ainsi, pour qu'il pût supporter la mort et pour lui-même et pour les autres, souvent au milieu de ces distractions on se sent saisi par le remords d'en être capable, et il semble qu'une voix touchante et résignée nous dise : *Vous que j'aimois, m'avez-vous donc oublié ?*

Ces sentiments occupoient Oswald en retournant dans sa demeure ; il n'éprouva pas, en y arrivant alors, le même désespoir que la première fois, mais un profond sentiment de tristesse. Il vit que le temps avoit accoutumé tout le monde à la perte de celui qu'il pleuroit : les domestiques ne croyoient plus devoir prononcer devant lui le nom de son père ; chacun étoit rentré dans ses occupations habituelles : on avoit serré les rangs, et la génération des enfants croissoit pour remplacer celle des pères. Oswald alla s'enfermer dans la chambre de son père, où il retrouvoit son manteau, sa canne, son fauteuil, tout à la même place : mais qu'étoit devenue la voix qui répondoit à la sienne, et le cœur du père, qui palpitoit en revoyant son fils ! Lord Nelvil resta plongé dans des méditations profondes. — O destinée humaine ! s'écria-t-il, le visage baigné de pleurs, que voulez-vous de nous ? Tant de vie pour périr ! tant de pensées pour que tout cesse ! Non, non, il m'entend, mon unique ami ; il est présent, ici même, à mes larmes ; et nos ames immortelles s'attendent. O mon père ! ô mon Dieu ! guidez-moi dans la vie. Elles ne connoissent ni les indécisions, ni les repentirs, ces ames de fer qui semblent posséder en elles-mêmes les invariables qualités de la nature physique mais les êtres composés d'imagination, de sensibilité, de conscience, peuvent-ils faire un pas sans craindre de s'égarer ! Ils cherchent le devoir pour guide ; et le devoir lui-même s'obscurcit à leurs regards, si la Divinité ne le révèle pas au fond du cœur. —

Le soir, Oswald alla se promener dans l'allée favorite de son père ; il suivit son image à travers les arbres. Hélas ! qui n'a pas espéré quelquefois, dans l'ardeur de ses prières, qu'une

ombre chérie nous apparoîtroit, qu'un miracle enfin s'obtiendroit à force d'aimer! Vaine espérance! avant le tombeau nous ne saurons rien. Incertitude des incertitudes, vous n'occupez point le vulgaire! mais plus la pensée s'ennoblit, plus elle est invinciblement attirée vers les abîmes de la réflexion. Pendant qu'Oswald s'y livroit tout entier, il entendit une voiture dans l'avenue; et il en descendit un vieillard qui s'avança lentement vers lui: cet aspect d'un vieillard, à cette heure et dans ce lieu, l'émut profondément. Il reconnut M. Dickson, l'ancien ami de son père, et le reçut avec une émotion qu'il n'eût jamais ressentie pour lui dans aucun autre moment.

CHAPITRE VIII.

M. Dickson n'égaloit en rien le père d'Oswald: il n'avoit ni son esprit ni son caractère; mais au moment de sa mort il étoit auprès de lui, et, né la même année, on eût dit qu'il restoit encore, quelques jours en arrière, pour lui porter des nouvelles de ce monde. Oswald lui donna le bras pour monter l'escalier; il sentoit quelque charme dans ces soins donnés à la vieillesse, seule ressemblance avec son père qu'il pût trouver dans M. Dickson. Ce vieillard avoit vu naître Oswald, et il ne tarda pas à lui parler, sans contrainte, de tout ce qui le concernoit. Il blâma fortement sa liaison avec Corinne: mais ses foibles arguments auroient eu sur l'esprit d'Oswald bien moins d'ascendant encore que ceux de lady Edgermond, si M. Dickson ne lui avoit pas remis la lettre que son père, lord Nelvil, écrivit à lord Edgermond, lorsqu'il voulut rompre le mariage projeté entre son fils et Corinne, alors miss Edgermond. Voici quelle étoit cette lettre, écrite en 1791, pendant le premier voyage d'Oswald en France. Il la lut en tremblant.

Lettre du Père d'Oswald à Lord Edgermond.

"Me pardonnerez-vous, mon ami, si je vous propose un changement dans le projet d'union entre nos deux familles? Mon fils a dix-huit mois de moins que votre fille aînée; il vaut mieux lui destiner Lucile, votre seconde fille, qui est plus jeune

que sa sœur de douze années. Je pourrois m'en tenir à ce motif; mais comme je savois l'âge de miss Edgermond quand je vous l'ai demandée pour Oswald, je croirois manquer à la confiance de l'amitié, si je ne vous disois pas quelles sont les raisons qui me font desirer que ce mariage n'ait pas lieu Nous sommes liés depuis vingt ans; nous pouvons nous parler avec franchise sur nos enfants, d'autant plus qu'ils sont assez jeunes pour pouvoir être encore modifiés par nos conseils. Votre fille est charmante; mais il me semble voir en elle une de ces belles Grecques qui enchantoient et subjuguoient le monde. Ne vous offensez pas de l'idée que cette comparaison peut suggérer. Sans doute votre fille n'a reçu de vous, n'a trouvé dans son cœur, que les principes et les sentiments les plus purs; mais elle a besoin de plaire, de captiver, de faire impression. Elle a plus de talents encore que d'amour-propre: mais des talents si rares doivent nécessairement exciter le desir de les développer; et je ne sais pas quel théâtre peut suffire à cette activité d'esprit, à cette impétuosité d'imagination, à ce caractère ardent enfin, qui se fait sentir dans toutes ses paroles: elle entraîneroit nécessairement mon fils hors de l'Angleterre, car une telle femme ne peut y être heureuse, et l'Italie seule lui convient.

"Il lui faut cette existence indépendante qui n'est soumise qu'à la fantaisie. Notre vie de campagne, nos habitudes domestiques, contrarieroient nécessairement tous ses goûts. Un homme né dans notre heureuse patrie doit être Anglais avant tout: il faut qu'il remplisse ses devoirs de citoyen, puisqu'il a le bonheur de l'être; et dans les pays où les institutions politiques donnent aux hommes des occasions honorables d'agir et de se montrer, les femmes doivent rester dans l'ombre. Comment voulez-vous qu'une personne aussi distinguée que votre fille se contente d'un tel sort? Croyez-moi, mariez-la en Italie: sa religion, ses goûts et ses talents l'y appellent. Si mon fils épousoit miss Edgermond, il l'aimeroit sûrement beaucoup, car il est impossible d'être plus séduisante; et il essaieroit alors, pour lui plaire, d'introduire dans sa maison les coutumes étrangères. Bientôt il perdroit cet esprit national, ces préjugés, si vous le voulez, qui nous unissent entre nous, et font de notre nation un corps, une association libre, mais indissoluble, qui ne peut périr qu'avec le dernier de nous. Mon fils se trouveroit bientôt mal en Angleterre, en voyant que sa femme n'y seroit pas heureuse. Il a, je le sais, toute la foiblesse que donne la sensibilité: il iroit donc s'établir en Italie; et cette expatriation, si je vivois encore, me feroit mourir de douleur

Ce n'est pas seulement parce qu'elle me priveroit de mon fils, c'est parce qu'elle lui raviroit l'honneur de servir son pays.

"Quel sort pour un habitant de nos montagnes, que de traîner une vie oisive au sein des plaisirs de l'Italie! Un Ecossais *sigisbé* de sa femme, s'il ne l'est pas de celle d'un autre! inutile à sa famille, dont il n'est plus ni le guide ni l'appui! Tel que je connois Oswald, votre fille prendroit un grand empire sur lui. Je m'applaudis donc de ce que son séjour actuel en France lui a ôté l'occasion de voir miss Edgermond; et j'ose vous conjurer, mon ami, si je mourois avant le mariage de mon fils, de ne pas lui faire connoître votre fille aînée avant que votre fille cadette soit en âge de le fixer. Je crois notre liaison assez ancienne, assez sacrée pour attendre de vous cette marque d'affection. Dites à mon fils, s'il le falloit, mes volontés à cet égard; je suis sûr qu'il les respectera, et plus encore si j'avois cessé de vivre.

"Donnez aussi, je vous prie, tous vos soins à l'union d'Oswald avec Lucile. Quoiqu'elle soit bien enfant, j'ai démêlé dans ses traits, dans l'expression de sa physionomie, dans le son de sa voix, la modestie la plus touchante. Voilà quelle est la femme vraiment Anglaise qui fera le bonheur de mon fils: si je ne vis pas assez pour être témoin de cette union, je m'en réjouirai dans le ciel; quand nous y serons un jour réunis, mon cher ami, notre bénédiction et nos prières protégeront encore nos enfants.

"Tout à vous,

"Nelvil."

Après cette lecture, Oswald garda le plus profond silence; ce qui laissa le temps à M. Dickson de continuer ses longs discours sans être interrompu. Il admira la sagacité de son ami, qui avoit si bien jugé miss Edgermond, quoiqu'il fût loin, disoit-il, de pouvoir s'imaginer encore la conduite condamnable qu'elle a tenue depuis. Il prononça, au nom du père d'Oswald, qu'un tel mariage seroit une offense mortelle à sa mémoire. Oswald apprit par lui que, pendant son fatal séjour en France, un an après que cette lettre avoit été écrite, en 1792, son père n'avoit trouvé de consolations que chez lady Edgermond, où il avoit passé tout un été, et qu'il s'étoit occupé de l'éducation de Lucile, qui lui plaisoit singulièrement. Enfin, sans art, mais aussi sans ménagement, M. Dickson attaqua le cœur d'Oswald par les endroits les plus sensibles.

C'etoit ainsi que tout se réunissoit pour renverser le bonheur de Corinne absente; et elle n'avoit pour se défendre que ses lettres, qui la rappeloient de temps en temps au souvenir d'Oswald. Elle avoit à combattre la nature des choses, l'influence de la patrie, le souvenir d'un père, la conjuration des amis en faveur des résolutions faciles et de la route commune, et le charme naissant d'une jeune fille, qui sembloit si bien en harmonie avec les espérances pures et calmes de la vie domestique.

LIVRE XVII.

CORINNE EN ECOSSE.

CHAPITRE Ier

Corinne, pendant ce temps, s'étoit établie près de Venise, dans une campagne sur le bord de la Brenta : elle vouloit rester dans les lieux où elle avoit vu Oswald pour la dernière fois ; et d'ailleurs elle se croyoit là plus près qu'à Rome des lettres d'Angleterre. Le prince Castel-Forte lui avoit écrit pour lui offrir de venir la voir, et elle s'y étoit refusée. L'amitié qui régnoit entre eux, commandoit la confiance ; et s'il avoit essayé de la détacher d'Oswald, s'il lui avoit dit ce qui se dit, que l'absence doit refroidir le sentiment, un tel mot prononcé sans réflexion eût été pour Corinne comme un coup de poignard : elle aima donc mieux ne voir personne. Mais ce n'est pas une chose facile que de vivre seule, quand l'ame est ardente et la situation malheureuse. Les occupations de la solitude exigent toutes du calme dans l'esprit ; et lorsqu'on est agité par l'inquiétude, une distraction forcée, quelque importune qu'elle pût être, vaudroit mieux que la continuité de la même impression. Si l'on peut deviner comment on arrive à la folie, c'est sûrement lorsqu'une seule pensée s'empare de l'esprit, et ne permet plus à la succession des objets de varier les idées. Corinne étoit d'ailleurs une personne d'une imagination si vive, qu'elle se consumoit elle-même quand ses facultés n'avoient plus d'aliment au dehors.

Quelle vie succédoit à celle qu'elle venoit de mener pendant près d'une année ! Oswald étoit auprès d'elle presque tout le jour : il suivoit tous ses mouvements ; il accueilloit avidement chacune de ses paroles : son esprit excitoit celui de Corinne Ce qu'il y avoit d'analogie, ce qu'il y avoit de différence entre eux, animoit également leur entretien ; enfin Corinne voyoit sans cesse ce regard si tendre, si doux, et si constamment occupé d'elle. Quand la moindre inquiétude la troubloit, Oswald prenoit sa main, il la serroit contre son cœur ; et le calme, e plus que le calme, une espérance vague et délicieuse, renais-

soit dans l'ame de Corinne. Maintenant, rien que d'aride au dehors, rien que de sombre au fond du cœur : elle n'avoit d'autre événement, d'autre variété dans sa vie que les lettres d'Oswald ; et l'irrégularité de la poste, pendant l'hiver, excitoit chaque jour en elle le tourment de l'attente ; et souvent cette attente étoit trompée : elle se promenoit tous les matins sur le bord du canal, dont les eaux sont assoupies sous le poids des larges feuilles appelées les lis des eaux. Elle attendoit la gondole noire qui apportoit les lettres de Venise ; elle étoit parvenue à la distinguer à une très-grande distance, et le cœur lui battoit avec une affreuse violence dès qu'elle l'apercevoit. Le messager descendoit de la gondole ; quelquefois il disoit, *Madame, il n'y a point de lettres*, et continuoit ensuite paisiblement le reste de ses affaires, comme si rien n'étoit si simple que de n'avoir point de lettres. Une autre fois il lui disoit : *Oui, Madame, il y en a.* Elle les parcouroit toutes d'une main tremblante, et l'écriture d'Oswald ne s'offroit point à ses regards : alors le reste du jour étoit affreux ; la nuit se passoit sans sommeil, et le lendemain elle éprouvoit la même anxiété qui absorboit toute sa journée.

Enfin elle accusa lord Nelvil de ce qu'elle souffroit : il lui sembla qu'il auroit pu lui écrire plus souvent, et elle lui en fit des reproches. Il se justifia, et déjà ses lettres devinrent moins tendres : car, au lieu d'exprimer ses propres inquiétudes, il s'occupoit à dissiper celles de son amie.

Ces nuances n'échappèrent pas à la triste Corinne, qui étudioit, le jour et la nuit, une phrase, un mot des lettres d'Oswald, et cherchoit à découvrir, en les relisant sans cesse, une réponse à ses craintes, une interprétation nouvelle qui pût lui donner quelques jours de calme.

Cet état ébranloit ses nerfs, affoiblissoit la force de son esprit. Elle devenoit superstitieuse, et s'occupoit des présages continuels qu'on peut tirer de chaque événement, quand on est toujours poursuivi par la même crainte. Un jour par semaine elle alloit à Venise, pour avoir ce jour-là ses lettres quelques heures plus tôt : elle varioit ainsi le tourment de les attendre. Au bout de quelques semaines, elle avoit pris une sorte d'horreur pour tous les objets qu'elle voyoit en allant et en revenant : ils étoient tous comme les spectres de ses pensées, et les retraçoient à ses yeux sous d'horribles traits.

Une fois, en entrant à l'église de Saint-Marc, elle se rappela qu'en arrivant à Venise l'idée lui étoit venue que peut-être, avant de partir, lord Nelvil la conduiroit dans ces lieux, et l'y prendroit pour son épouse, à la face du ciel : alors elle se livra tout entière à cette illusion. Elle le vit

entrer sous ces portiques, s'approcher de l'autel, et promettre à Dieu d'aimer toujours Corinne. Elle pensa qu'elle se mettoit à genoux devant Oswald, et recevoit ainsi la couronne nuptiale. L'orgue qui se faisoit entendre dans l'église, les flambeaux qui l'éclairoient, animoient sa vision ; et, pour un moment, elle ne sentit plus le vide cruel de l'absence, mais cet attendrissement qui remplit l'ame, et fait entendre au fond du cœur la voix de ce qu'on aime. Tout-à-coup un murmure sombre fixa l'attention de Corinne ; et comme elle se retournoit, elle aperçut un cercueil qu'on apportoit dans l'église. A cet aspect elle chancela, ses yeux se troublèrent ; et, depuis cet instant, elle fut convaincue par l'imagination que son sentiment pour Oswald seroit la cause de sa mort.

CHAPITRE II.

Quand Oswald eut lu la lettre de son père, remise par M. Dickson, il fut long-temps le plus malheureux et le plus irrésolu de tous les hommes. Déchirer le cœur de Corinne, ou manquer à la mémoire de son père, c'étoit une alternative si cruelle, qu'il invoqua mille fois la mort pour y échapper : enfin, il fit encore ce qu'il avoit fait tant de fois ; il recula l'instant de la décision, et se dit qu'il iroit en Italie, pour rendre Corinne elle-même juge de ses tourments et du parti qu'il devoit prendre. Il croyoit que son devoir l'obligeoit à ne pas épouser Corinne ; il étoit libre de ne jamais s'unir à Lucile : mais de quelle manière pouvoit-il passer sa vie avec son amie ? Falloit-il lui sacrifier son pays, ou l'entraîner en Angleterre, sans égards pour sa réputation ni pour son sort ? Dans cette perplexité douloureuse, il seroit parti pour Venise, si, de mois en mois, on n'avoit pas répandu le bruit que son régiment alloit être embarqué ; il seroit parti pour apprendre à Corinne ce qu'il ne pouvoit encore se résoudre à lui écrire.

Cependant le ton de ses lettres fut nécessairement altéré. Il ne vouloit pas écrire ce qui se passoit dans son ame ; mais il ne pouvoit plus s'exprimer avec le même abandon. Il avoit résolu de cacher à Corinne les obstacles qu'il rencontroit dans le projet de la faire réconnoître, parce qu'il espéroit y réussir encore avec le temps, et ne vouloit pas l'aigrir inutilement contre sa belle-mère. Divers genres de réticence rendoient

ses lettres plus courtes : il les remplissoit de sujets étrangers, il ne disoit rien sur ses projets futurs ; enfin, une autre que Corinne eût été certaine de ce qui se passoit dans le cœur d'Oswald : mais un sentiment passionné rend à-la-fois plus pénétrant et plus crédule. Il semble que, dans cet état, on ne puisse rien voir que d'une manière surnaturelle. On découvre ce qui est caché, et l'on se fait illusion sur ce qui est clair : car l'on est révolté de l'idée que l'on souffre à ce point, sans que rien d'extraordinaire en soit la cause, et qu'un tel désespoir est produit par des circonstances très-simples.

Oswald étoit très-malheureux, et de sa situation personnelle et de la peine qu'il devoit causer à celle qu'il aimoit ; et ses lettres exprimoient de l'irritation, sans en dire la cause. Il reprochoit à Corinne, par une bizarrerie singulière, la douleur qu'il éprouvoit, comme si elle n'eût pas été mille fois plus à plaindre que lui ; enfin, il bouleversoit entièrement l'ame de son amie. Elle n'étoit plus maîtresse d'elle-même : son esprit se troubloit ; ses nuits étoient remplies par les images les plus funestes : le jour elles ne se dissipoient pas ; et l'infortunée Corinne ne pouvoit croire que cet Oswald, qui écrivoit des lettres si dures, si agitées, si amères, fût celui qu'elle avoit connu si généreux et si tendre : elle ressentoit un desir irrésistible de le revoir encore et de lui parler. — Que je l'entende ! s'écria-t-elle ; qu'il me dise que c'est lui qui peut déchirer ainsi sans pitié celle dont la moindre peine affligeoit jadis si vivement son cœur ! qu'il me le dise, et je me soumettrai à la destinée. Mais une puissance infernale inspire sans doute un tel langage. Ce n'est pas Oswald, non ! ce n'est pas Oswald, qui m'écrit. On m'a calomniée près de lui ; enfin, il y a quelque perfidie, quand il y a tant de malheur. —

Un jour, Corinne prit la résolution d'aller en Ecosse, si toutefois l'on peut appeler une résolution la douleur impétueuse qui force à changer de situation à tout prix ; elle n'osoit écrire à personne qu'elle partoit ; elle n'avoit pu se déterminer à le dire même à Thérésine, et elle se flattoit toujours d'obtenir de sa propre raison de rester. Seulement elle soulageoit son imagination par le projet d'un voyage, par une pensée différente de celle de la veille, par un peu d'avenir mis à la place des regrets. Elle étoit incapable d'aucune occupation. La lecture lui étoit devenue impossible ; la musique ne lui causoit qu'un tressaillement douloureux, et le spectacle de la nature, qui porte à la rêverie, redoubloit encore sa peine. Cette personne si vive passoit les jours entiers immobile, ou du moins sans aucun mouvement extérieur ; les tourments de son ame ne se trahissoient plus que par sa mortelle pâleur.

Elle regardoit sa montre à chaque instant, espérant qu'une heure étoit passée, et ne sachant pas cependant pourquoi elle desiroit que l'heure changeât de nom, puisqu'elle n'amenoit rien de nouveau qu'une nuit sans sommeil, suivie d'un jour plus douloureux encore.

Un soir qu'elle se croyoit prête à partir, une femme fit demander à la voir : elle la reçut, parce qu'on lui dit que cette femme paroissoit le desirer vivement. Elle vit entrer dans sa chambre une personne entièrement contre-faite, le visage défiguré par une affreuse maladie, vêtue de noir, et couverte d'un voile, pour dérober, s'il étoit possible, sa vue à ceux dont elle approchoit. Cette femme, ainsi maltraitée par la nature, se chargeoit de la collecte des aumônes. Elle demanda noblement, et avec une sécurité touchante, des secours pour les pauvres : Corinne lui donna beaucoup d'argent, en lui faisant promettre seulement de prier pour elle. La pauvre femme, qui s'étoit résignée à son sort, regardoit avec étonnement cette belle personne si pleine de force et de vie, riche, jeune, admirée, et qui sembloit cependant accablée par le malheur. — Mon Dieu ! Madame, lui dit-elle, je voudrois bien que vous fussiez aussi calme que moi. — Quel mot adressé par une femme dans cet état, à la plus brillante personne d'Italie, qui succomboit au désespoir !

Ah ! la puissance d'aimer est trop grande, elle l'est trop, dans les ames ardentes ! Qu'elles sont heureuses, celles qui consacrent à Dieu seul ce profond sentiment d'amour dont les habitants de la terre ne sont pas dignes ! Mais le temps n'en étoit pas encore venu pour Corinne ; il lui falloit encore des illusions, elle vouloit encore du bonheur ; elle prioit, mais elle n'étoit pas encore résignée. Ses rares talents, la gloire qu'elle avoit acquise, lui donnoient encore trop d'intérêt pour elle-même. Ce n'est qu'en se détachant de tout dans ce monde qu'on peut renoncer à ce qu'on aime : tous les autres sacrifices précèdent celui-là ; et la vie peut être depuis longtemps un désert, sans que le feu qui l'a dévastée soit éteint.

Enfin, au milieu des doutes et des combats qui renversoient et renouveloient sans cesse le plan de Corinne, elle reçut une lettre d'Oswald, qui lui annonçoit que son régiment devoit s'embarquer dans six semaines, et qu'il ne pouvoit profiter de ce temps pour aller à Venise, parce qu'un colonel qui s'éloigneroit dans un pareil moment se perdroit de réputation. Il ne restoit à Corinne que le temps d'arriver en Angleterre avant que lord Nelvil s'éloignât d'Europe, et peut-être pour toujours. Cette crainte acheva de décider son départ. Il faut plaindre Corinne ; car elle n'ignoroit pas tout ce qu'il y avoit d'incon-

sidéré dans sa démarche : elle se jugeoit plus sévèrement que personne ; mais quelle femme auroit le droit de jeter *la première pierre* à l'infortunée qui ne justifie point sa faute, qui n'en espère aucune jouissance, mais fuit d'un malheur à l'autre, comme si des fantômes affrayants la poursuivoient de toutes parts ?

Voici les dernières lignes de sa lettre au prince Castel-Forte : " Adieu, mon fidèle protecteur ; adieu, mes amis de Rome ; adieu, vous tous avec qui j'ai passé des jours si doux et si faciles ! C'en est fait, la destinée m'a frappée ; je sens en moi sa blessure mortelle : je me débats encore ; mais je succomberai. Il faut que je le revoie ; croyez-moi, je ne suis pas responsable de moi-même ; il y a dans mon sein des orages que ma volonté ne peut gouverner. Cependant, j'approche du terme où tout finira pour moi ; ce qui se passe à présent est le dernier acte de mon histoire : après, viendra la pénitence et la mort. Bizarre confusion du cœur humain ! Dans ce moment même où je me conduis comme une personne si passionnée, j'aperçois cependant les ombres du déclin dans l'éloignement, et je crois entendre une voix divine qui me dit : — *Infortunée, encore ces jours d'agitation et d'amour, et je t'attends dans le repos éternel.* — O mon Dieu ! accordez-moi la présence d'Oswald encore une fois, une dernière fois. Le souvenir de ses traits s'est comme obscurci par mon désespoir. Mais n'avoit-il pas quelque chose de divin dans le regard ? Ne sembloit-il pas, quand il entroit, qu'un air brillant et pur annonçoit son approche ? Mon ami, vous l'avez vu se placer près de moi, m'entourer de ses soins, me protéger par le respect qu'il inspiroit pour son choix. Ah ! comment exister sans lui ! Pardonnez mon ingratitude : dois-je reconnoître ainsi la constante et noble affection que vous m'avez toujours témoignée ? Mais je ne suis plus digne de rien ; et je passerois pour insensée, si je n'avois pas le triste don d'observer moi-même ma folie. Adieu donc, adieu ! "

CHAPITRE III.

COMBIEN elle est malheureuse la femme délicate et sensible qui commet une grande imprudence, qui la commet pour un objet dont elle se croit moins aimée, et n'ayant qu'elle-même pour soutien de ce qu'elle fait ! Si elle hasardoit sa réputation

et son repos pour rendre un grand service à celui qu'elle aime, elle ne seroit point à plaindre. Il est si doux de se dévouer! il y a dans l'ame tant de délices, quand on brave tous les périls pour sauver une vie qui nous est chère, pour soulager la douleur qui déchire un cœur ami du nôtre! mais traverser ainsi seule des pays inconnus, arriver sans être attendue; rougir d'abord, devant ce qu'on aime, de la preuve même d'amour qu'on lui donne; risquer tout parce qu'on le veut, et non parce qu'un autre vous le demande: quel pénible sentiment! quelle humiliation, digne pourtant de pitié! car tout ce qui vient d'aimer en mérite. Que seroit-ce si l'on compromettoit ainsi l'existence des autres, si l'on manquoit à des devoirs envers des liens sacrés? Mais Corinne étoit libre; elle ne sacrifioit que sa gloire et son repos. Il n'y avoit point de raison, point de prudence dans sa conduite, mais rien qui pût offenser une autre destinée que la sienne; et son funeste amour ne perdoit qu'elle-même.

En débarquant en Angleterre, Corinne sut par les papiers publics que le départ du régiment de lord Nelvil étoit encore retardé. Elle ne vit à Londres que la société du banquier auquel elle étoit recommandée sous un nom supposé. Il s'intéressa d'abord à elle, et s'empressa, ainsi que sa femme et sa fille, à lui rendre tous les services imaginables. Elle tomba dangereusement malade en arrivant; et, pendant quinze jours, ses nouveaux amis la soignèrent avec la bienveillance la plus tendre. Elle apprit que lord Nelvil étoit en Ecosse, mais qu'il devoit revenir dans peu de jours à Londres, où son régiment se trouvoit alors. Elle ne savoit comment se résoudre à lui annoncer qu'elle étoit en Angleterre. Elle ne lui avoit point écrit son départ; et son embarras étoit tel à cet égard, que depuis un mois Oswald n'avoit point reçu de ses lettres. Il commençoit à s'en inquiéter vivement: il l'accusoit de légèreté, comme s'il avoit eu le droit de s'en plaindre. En arrivant à Londres, il alla d'abord chez son banquier, où il espéroit trouver des lettres d'Italie; on lui dit qu'il n'y en avoit point. Il sortit; et, comme il réfléchissoit avec peine sur ce silence, il rencontra M. Edgermond qu'il avoit vu à Rome, et qui lui demanda des nouvelles de Corinne. — Je n'en sais point, répondit lord Nelvil avec humeur. — Oh! je le crois bien, reprit M. Edgermond, ces Italiennes oublient toujours les étrangers dès qu'elles ne les voient plus. Il y a mille exemples de cela, et il ne faut pas s'en affliger: elles seroient trop aimables si elles avoient de la constance unie à tant d'imagination. Il faut bien qu'il reste quelque avantage à nos femmes. — Il lui serra la main en parlant ainsi, et prit congé

de lui pour retourner dans la principauté de Galles, son séjour habituel; mais il avoit en peu de mots pénétré de tristesse le cœur d'Oswald. — J'ai tort, se disoit-il à lui-même, j'ai tort de vouloir qu'elle me regrette, puisque je ne puis me consacrer à son bonheur. Mais oublier si vite ce qu'on a aimé, c'est flétrir le passé au moins autant que l'avenir. —

Au moment où lord Nelvil avoit su la volonté de son père, il s'étoit résolu à ne point épouser Corinne; mais il avoit aussi formé le dessein de ne pas revoir Lucile. Il étoit mécontent de l'impression trop vive qu'elle avoit faite sur lui, et se disoit qu'étant condamné à faire tant de mal à son amie, il falloit au moins lui garder cette fidélité de cœur qu'aucun devoir ne lui ordonnoit de sacrifier. Il se contenta d'écrire à lady Edgermond pour lui renouveler ses sollicitations, relativement à l'existence de Corinne: mais elle refusa constamment de lui répondre à cet égard; et lord Nelvil comprit, par ses entretiens avec M. Dickson, l'ami de lady Edgermond, que le seul moyen d'obtenir d'elle ce qu'il desiroit, seroit d'épouser sa fille; car elle pensoit que Corinne pouvoit nuire au mariage de sa sœur, si elle reprenoit son vrai nom, et si sa famille la reconnoissoit. Corinne ne se doutoit point encore de l'intérêt que Lucile avoit inspiré à lord Nelvil; la destinée lui avoit jusqu'alors épargné cette douleur. Jamais cependant elle n'avoit été plus digne de lui, que dans le moment même où le sort l'en séparoit. Elle avoit pris pendant sa maladie, au milieu des négociants simples et honnêtes chez qui elle étoit, un véritable goût pour les mœurs et les habitudes anglaises. Le petit nombre de personnes qu'elle voyoit dans la famille qui l'avoit reçue, n'étoient distinguées d'aucune manière; mais elles possédoient une force de raison et une justesse d'esprit remarquables. On lui témoignoit une affection moins expansive que celle à laquelle elle étoit accoutumée, mais qui se faisoit connoître à chaque occasion par de nouveaux services. La sévérité de lady Edgermond, l'ennui d'une petite ville de province, lui avoient fait une cruelle illusion sur tout ce qu'il y a de noble et de bon dans le pays auquel elle avoit renoncé; et elle s'y attachoit dans une circonstance où, pour son bonheur du moins, il n'étoit peut-être plus à desirer qu'elle éprouvât ce sentiment.

CHAPITRE IV.

Un soir, la famille qui combloit Corinne de marques d'amitié et d'intérêt, la pressa vivement de venir voir jouer madame Siddons dans *Isabelle, ou le fatal Mariage*, l'une des pièces du théâtre anglais où cette actrice déploie le plus admirable talent. Corinne s'y refusa long-temps: mais enfin, se rappelant que lord Nelvil avoit souvent comparé sa manière de déclamer avec celle de madame Siddons, elle eut la curiosité de l'entendre, et se rendit voilée dans une petite loge d'où elle pouvoit tout voir sans être vue. Elle ne savoit pas que lord Nelvil étoit arrivé la veille à Londres; mais elle craignoit d'être aperçue par un Anglais qui l'auroit connue en Italie. La noble figure et la profonde sensibilité de l'actrice captivèrent tellement l'attention de Corinne, que, pendant les premiers actes, ses yeux ne se détournèrent pas du théâtre. La déclamation anglaise est plus propre qu'aucune autre à remuer l'ame, quand un beau talent en fait sentir la force et l'originalité. Il y a moins d'art, moins de choses de convention qu'en France; l'impression qu'elle produit est plus immédiate: le désespoir véritable s'exprimeroit ainsi; et la nature des pièces et le genre de la versification plaçant l'art dramatique à une moindre distance de la vie réelle, l'effet qu'il produit est plus déchirant. Il faut d'autant plus de génie pour être un grand acteur en France, qu'il y a fort peu de liberté pour la manière individuelle; tant les règles générales prennent d'espace. (33) Mais en Angleterre on peut tout risquer, si la nature l'inspire. Ces longs gémissements, qui paroissent ridicules quand on les raconte, font tressaillir quand on les entend. L'actrice la plus noble dans ses manières, madame Siddons, ne perd rien de sa dignité quand elle se prosterne contre terre. Il n'y a rien qui ne puisse être admirable, quand une émotion intime y entraîne, une émotion qui part du centre de l'ame, et domine celui qui la ressent plus encore que celui qui en est témoin. Il y a chez les diverses nations une façon différente de jouer la tragédie: mais l'expression de la douleur s'entend d'un bout du monde à l'autre; et depuis le sauvage jusqu'au roi, il y a quelque chose de semblable dans tous les hommes, alors qu'ils sont vraiment malheureux.

Dans l'intervalle du quatrième au cinquième acte, Corinne remarqua que tous les regards se tournoient vers une loge; et dans cette loge elle vit lady Edgermond et sa fille: car elle ne

outa pas que ce ne fût Lucile, bien que depuis sept ans elle fût singulièrement embellie. La mort d'un parent très-riche de lord Edgermond avoit obligé lady Edgermond à venir à Londres pour y régler les affaires de la succession. Lucile s'étoit plus parée qu'à l'ordinaire pour venir au spectacle; et depuis long-temps, même en Angleterre, où les femmes sont si belles, il n'avoit paru une personne aussi remarquable. Corinne fut douloureusement surprise en la voyant: il lui parut impossible qu'Oswald pût résister à la séduction d'une telle figure. Elle se compara dans sa pensée avec elle, et se trouva tellement inférieure, elle s'exagéra tellement, s'il étoit possible de se l'exagérer, le charme de cette jeunesse, de cette blancheur, de ces cheveux blonds, de cette innocente image du printemps de la vie, qu'elle se sentit presque humiliée de lutter par le talent, par l'esprit, par les dons acquis enfin, ou du moins perfectionnés, avec ces grâces prodiguées par la nature elle-même.

Tout-à-coup elle aperçut, dans la loge opposée, lord Nelvil, dont les regards étoient fixés sur Lucile. Quel moment pour Corinne! elle revoyoit pour la première fois ces traits qui l'avoient tant occupée: ce visage qu'elle cherchoit dans son souvenir à chaque instant, bien qu'il n'en fût jamais effacé, elle le revoyoit; et c'étoit lorsque Lucile occupoit seule Oswald. Sans doute il ne pouvoit soupçonner la présence de Corinne; mais si ses yeux s'étoient dirigés par hasard sur elle, l'infortunée en auroit tiré quelques présages de bonheur. Enfin madame Siddons reparut; et lord Nelvil se tourna vers le théâtre pour la considérer. Corinne alors respira plus à l'aise, et se flatta qu'un simple mouvement de curiosité avoit attiré l'attention d'Oswald sur Lucile. La pièce devenoit à tous les moments plus touchante; et Lucile étoit baignée de pleurs qu'elle cherchoit à cacher en se retirant dans le fond de sa loge. Alors Oswald la regarda de nouveau avec plus d'intérêt encore que la première fois. Enfin il arriva, ce moment terrible où Isabelle, s'étant échappée des mains des femmes qui veulent l'empêcher de se tuer, rit, en se donnant un coup de poignard, de l'inutilité de leurs efforts. Ce rire du désespoir est l'effet le plus difficile et le plus remarquable que le jeu dramatique puisse produire; il émeut bien plus que les larmes; cette amère ironie du malheur est son expression la plus déchirante. Qu'elle est terrible la souffrance du cœur, quand elle inspire une si barbare joie, quand elle donne, à l'aspect de son propre sang, le contentement féroce d'un sauvage ennemi qui se seroit vengé!

Alors sans doute Lucile fut tellement attendrie que sa mère

s'en alarma ; car on la vit se retourner avec inquiétude de son côté : Oswald se leva comme s'il vouloit aller vers elle ; mais bientôt après il se rassit. Corinne eut quelque joie de ce second mouvement ; mais elle se dit en soupirant : — Lucile, ma sœur, qui m'étoit si chère autrefois, est jeune et sensible ; dois-je vouloir lui ravir un bien dont elle pourroit jouir sans obstacle, sans que celui qu'elle aimeroit lui fît aucun sacrifice ? — La pièce finie, Corinne voulut laisser sortir tout le monde avant de s'en aller, de peur d'être reconnue ; et elle se mit derrière une petite ouverture de sa loge d'où elle pouvoit apercevoir ce qui se passoit dans le corridor. Au moment où Lucile sortit, la foule se rassembla pour la voir ; et l'on entendoit de tous les côtés des exclamations sur sa ravissante figure. Lucile se troubloit de plus en plus. Lady Edgermond, infirme et malade, avoit de la peine à fendre la presse, malgré les soins de sa fille et les égards qu'on leur témoignoit : mais elles ne connoissoient personne, et nul homme par conséquent n'osoit les aborder. Lord Nelvil, voyant leur embarras, se hâta de s'approcher d'elles. Il offrit un bras à lady Edgermond, et l'autre à Lucile, qui le prit timidement, en baissant la tête et rougissant à l'excès : ils passèrent ainsi devant Corinne. Oswald n'imaginoit pas que sa pauvre amie fût témoin d'un spectacle si douloureux pour elle ; car il avoit une légère nuance d'orgueil, en conduisant ainsi la plus belle personne d'Angleterre à travers les admirateurs sans nombre qui suivoient ses pas.

CHAPITRE V.

Corinne revint chez elle cruellement troublée, et ne sachant point quelle résolution elle prendroit, comment elle feroit connoître à lord Nelvil son arrivée, et ce qu'elle lui diroit pour la motiver : car à chaque instant elle perdoit de sa confiance dans le sentiment de son ami ; et il lui sembloit quelquefois que c'étoit un étranger qu'elle alloit revoir, un étranger qu'elle aimoit avec passion, mais qui ne la reconnoîtroit plus. Elle envoya chez lord Nelvil le lendemain au soir, et elle apprit qu'il étoit chez lady Edgermond : le jour suivant, la même réponse lui fut rapportée ; mais on lui dit aussi que lady Edgermond étoit malade, et qu'elle repartiroit

pour sa terre dès qu'elle seroit guérie. Corinne attendoit ce moment pour faire savoir à lord Nelvil qu'elle étoit en Angleterre; mais tous les soirs elle sortoit, passoit devant la maison de lady Edgermond, et voyoit à sa porte la voiture d'Oswald. Un inexprimable serrement de cœur l'oppressoit; et, retour nant chez elle, elle recommençoit le lendemain la même course pour éprouver la même douleur. Corinne avoit tort cependant, quand elle se persuadoit qu'Oswald alloit chez lady Edgermond dans l'intention d'épouser sa fille.

Le jour du spectacle, lady Edgermond lui avoit dit, pendant qu'il la conduisoit à sa voiture, que la succession du parent de lord Edgermond, qui étoit mort dans l'Inde, concernoit Corinne autant que sa fille, et qu'elle le prioit en conséquence de passer chez elle pour se charger de faire savoir en Italie les divers arrangements qu'elle vouloit prendre à cet égard. Oswald promit d'y aller; et il lui sembla que, dans cet instant, la main de Lucile qu'il tenoit avoit tremblé. Le silence de Corinne pouvoit lui faire croire qu'il n'étoit plus aimé; et l'émotion de cette jeune fille devoit lui donner l'idée qu'il l'intéressoit au fond du cœur. Cependant il n'avoit pas l'idée de manquer à la promesse qu'il avoit donnée à Corinne; et l'anneau qu'elle possédoit étoit un gage assuré que jamais il n'en épouseroit une autre sans son consentement. Il retourna chez lady Edgermond le lendemain pour soigner les intérêts de Corinne; mais lady Edgermond étoit si malade, et sa fille tellement inquiète de se trouver ainsi seule à Londres, sans aucun parent (M. Edgermond n'y étant pas), sans savoir seulement à quel médecin il falloit s'adresser, qu'Oswald crut de son devoir envers l'amie de son père, de consacrer tout son temps à la soigner.

Lady Edgermond, naturellement âpre et fière, sembloit ne s'adoucir que pour Oswald: elle le laissoit venir tous les jours chez elle, sans qu'il prononçât un seul mot qui pût faire supposer l'intention d'épouser sa fille. Le nom et la beauté de Lucile en faisoient l'un des plus brillants partis de l'Angleterre; et depuis qu'elle avoit paru au spectacle, et qu'on la savoit à Londres, sa porte étoit assiégée par les visites des plus grands seigneurs du pays. Lady Edgermond refusoit constamment de recevoir personne: elle ne sortoit jamais, et ne recevoit que lord Nelvil. Comment n'auroit-il pas été flatté d'une conduite si délicate? Cette générosité silencieuse, qui s'en remettoit à lui sans rien demander, sans se plaindre de rien, le touchoit vivement; et cependant chaque fois qu'il alloit dans la maison de lady Edgermond, il craignoit que sa présence ne fût interprétée comme un engagement. Il eût cessé d'y aller, dès

que les intérêts de Corinne ne l'y auroient plus attiré, si lady Edgermond avoit recouvré sa santé. Mais au moment où on la croyoit mieux, elle retomba malade de nouveau, plus dangereusement que la première fois; et si elle étoit morte dans ce moment, Lucile n'auroit eu à Londres d'autre appui qu'Oswald, puisque sa mère ne formoit de relations avec personne.

Lucile ne s'étoit pas permis un seul mot qui dût faire croire à lord Nelvil qu'elle le préféroit; mais il pouvoit le supposer quelquefois, par une altération légère et subite dans la couleur de son teint, par des yeux trop promptement baissés, par une respiration plus rapide: enfin, il étudioit le cœur de cette jeune fille avec un intérêt curieux et tendre; et sa complète réserve lui laissoit toujours du doute et de l'incertitude sur la nature de ses sentiments. Le plus haut point de la passion, et l'éloquence qu'elle inspire, ne suffisent pas encore à l'imagination: on desire toujours quelque chose de plus, et ne pouvant l'obtenir, on se refroidit et l'on se lasse, tandis que la foible lueur qu'on apperçoit à travers les nuages tient longtemps la curiosité en suspens, et semble promettre dans l'avenir de nouveaux sentiments et des découvertes nouvelles. Cette attente cependant n'est point satisfaite; et, quand on sait à la fin ce que cache tout ce charme du silence et de l'inconnu, le mystère aussi se flétrit, et l'on en revient à regretter l'abandon et le mouvement d'un caractère animé. Hélas! de quelle manière prolonger cet enchantement du cœur, ces délices de l'ame, que la confiance et le doute, le bonheur et le malheur, dissipent également à la longue? tant les jouissances célestes sont étrangères à notre destinée! Elles traversent notre cœur quelquefois, seulement pour nous rappeler notre origine et notre espoir.

Lady Edgermond, se trouvant mieux, fixa son départ à deux jours de là pour aller en Ecosse, où elle vouloit visiter la terre de lord Edgermond, qui étoit voisine de celle de lord Nelvil. Elle s'attendoit qu'il lui proposeroit de l'y accompagner, puisqu'il avoit annoncé le projet de retourner en Ecosse avant le départ de son régiment; mais il n'en dit rien. Lucile le regarda dans ce moment; et néanmoins il se tut. Elle se hâta de se lever, et s'approcha de la fenêtre. Peu de moments après, lord Nelvil prit un prétexte pour aller vers elle, et il lui sembla que ses yeux étoient mouillés de pleurs: il en fut ému, soupira; et l'oubli dont il accusoit son amie revenant de nouveau à sa mémoire, il se demanda si cette jeune fille n'étoit pas plus capable que Corinne d'un sentiment fidèle.

Oswald cherchoit à réparer la peine qu'il venoit de causer

à Lucile : on a tant de plaisir à ramener la joie sur un visage encore enfant ! Le chagrin n'est pas fait pour ces physionomies où la réflexion même n'a point encore laissé de traces. Le régiment de lord Nelvil devoit être passé en revue le lendemain matin à Hydepark ; il demanda donc à lady Edgermond si elle vouloit y aller en calèche avec sa fille, et si elle lui permettroit, après la revue, de faire une promenade à cheval avec Lucile, à côté de sa voiture. Lucile avoit dit une fois qu'elle avoit grande envie de monter à cheval : elle regarda sa mère avec une expression toujours soumise, mais où l'on pouvoit remarquer cependant le desir d'obtenir un consentement. Lady Edgermond se recueillit quelques instants ; puis tendant à lord Nelvil sa foible main, qui dépérissoit chaque jour davantage, elle lui dit : — Si vous le demandez, Mylord, j'y consens. — Ces mots firent tant d'impression sur Oswald, qu'il alloit renoncer lui-même à ce qu'il avoit proposé : mais tout-à-coup Lucile, avec une vivacité qu'elle n'avoit pas encore montrée, prit la main de sa mère, et la baisa pour la remercier. Lord Nelvil alors n'eut pas le courage de priver d'un amusement cette innocente créature, qui menoit une vie si solitaire et si triste.

CHAPITRE VI.

Corinne, depuis quinze jours, ressentoit l'anxiété la plus cruelle : chaque matin elle hésitoit si elle écriroit à lord Nelvil pour lui apprendre où elle étoit ; et chaque soir se passoit dans l'inexprimable douleur de le savoir chez Lucile. Ce qu'elle souffroit le soir, la rendoit plus timide pour le lendemain. Elle rougissoit d'apprendre à celui qui ne l'aimoit peut-être plus, la démarche inconsidérée qu'elle avoit faite pour lui. — Peut-être, se disoit-elle souvent, tous les souvenirs d'Italie sont-ils effacés de sa mémoire ! Peut-être n'a-t-il plus besoin de trouver dans les femmes un esprit supérieur, un cœur passionné ! Ce qui lui plaît à présent, c'est l'admirable beauté de seize ans, l'expression angélique de cet âge, l'ame timide et neuve, qui consacre à l'objet de son choix les premiers sentiments qu'elle ait jamais éprouvés. —

L'imagination de Corinne étoit tellement frappée des avantages de sa sœur, qu'elle avoit presque honte de lutter avec de tels charmes. Il lui sembloit que le talent même

étoit une ruse, l'esprit une tyrannie, la passion une violence, a côté de cette innocence désarmée; et bien que Corinne n'eût pas encore ving-huit ans, elle pressentoit déjà cette époque de la vie où les femmes se défient avec tant de douleur de leurs moyens de plaire. Enfin, la jalousie et une timidité fière se combattoient dans son ame; elle renvoyoit de jour en jour le moment tant craint, et tant desiré, où elle devoit revoir Oswald. Elle apprit que son régiment seroit passé en revue le lendemain à Hydepark; et elle résolut d'y aller. Elle pensa qu'il étoit possible que Lucile s'y trouvât; et elle s'en fioit à ses propres yeux pour juger des sentiments d'Oswald. D'abord elle avoit l'idée de ce parer avec soin, et de se montrer ensuite subitement à lui; mais en commençant sa toilette, ses cheveux noirs, son teint un peu bruni par le soleil d'Italie, ses traits prononçés, mais dont elle ne pouvoit pas juger l'expression en se regardant, lui inspirèrent du découragement sur ses charmes. Elle voyoit toujours dans son miroir le visage aérien de sa sœur; et, rejetant loin d'elle toutes les parures qu'elle avoit essayées, elle se revêtit d'une robe noire à la vénitienne, couvrit son visage et sa taille avec la mante qu'on porte dans ce pays, et se jeta ainsi dans le fond d'une voiture.

A peine fut elle dans Hydepark, qu'elle vit paroître Oswald à la tête de son régiment. Il avoit dans son uniforme la plus belle et la plus imposante figure du monde; il conduisoit son cheval avec une grâce et une dextérité parfaites. La musique qu'on entendoit avoit quelque chose de fier et de doux tout à-la-fois, qui conseilloit noblement le sacrifice de la vie. Une multitude d'hommes élégamment et simplement vêtus, des femmes belles et modestes, portoient, sur leur visage, les uns l'empreinte des vertus mâles, les autres des vertus timides. Les soldats du régiment d'Oswald sembloient le regarder avec confiance et dévouement. On joua le fameux air, *Dieu, sauve le roi!* qui touche si profondément tous les cœurs en Angleterre. Et Corinne s'écria : — O respectable pays! qui deviez être ma patrie, pourquoi vous ai-je quitté ? Qu'importoit plus ou moins de gloire personnelle, au milieu de tant de vertus! et quelle gloire valoit celle, ô Nelvil! d'être ta digne épouse! —

Les instruments militaires qui se firent entendre, retracèrent à Corinne les dangers qu'Oswald alloit courir. Elle le regarda long-temps sans qu'il pût l'apercevoir, et se disoit, les yeux pleins de larmes : — Qu'il vive, quand ce ne seroit pas pour moi! O mon Dieu! c'est lui qu'il faut conserver. — Dans ce moment la voiture de lady Edgermond arriva; lord Nelvil la salua respectueusement, en baissant devant elle la pointe de

son épée. Cette voiture passa et repassa plusieurs fois. Tous ceux qui voyoient Lucile l'admiroient : Oswald la considéroit avec des regards qui perçoient le cœur de Corinne. L'infortunée les connoissoit ces regards ; ils avoient été tournés sur elle.

Les chevaux que lord Nelvil avoit prêtés à Lucile, parcouroient avec la plus brillante vitesse les allées de Hydepark, tandis que la voiture de Corinne s'avançoit lentement, presque comme un convoi funèbre, derrière les coursiers rapides et leur bruit tumultueux. — Ah ! ce n'étoit pas ainsi, pensoit Corinne, non, ce n'étoit pas ainsi que je me rendois au Capitole, la première fois que je l'ai rencontré : il m'a précipitée du char de triomphe dans l'abîme des douleurs. Je l'aime, et toutes les joies de la vie ont disparu. Je l'aime, et tous les dons de la nature sont flétris. O mon Dieu ! pardonnez-lui quand je ne serai plus. — Oswald passoit à cheval, à côté de la voiture où étoit Corinne. La forme italienne de l'habit noir qui l'enveloppoit le frappa singulièrement. Il s'arrêta, fit le tour de cette voiture, revint sur ses pas pour la revoir encore, et tâcha d'apercevoir qu'elle étoit la femme qui s'y tenoit cachée. Le cœur de Corinne battoit pendant ce temps avec une extrême violence ; et tout ce qu'elle redoutoit, c'étoit de s'évanouir, et d'être ainsi découverte ; mais elle résista cependant à son émotion, et lord Nelvil perdit l'idée qui l'avoit d'abord occupé. Quand la revue fut finie, Corinne, pour ne pas attirer davantage l'attention d'Oswald, descendit de voiture pendant qu'il ne pouvoit la voir, et se plaça derrière les arbres et la foule, de manière à n'être pas aperçue. Oswald alors s'approcha de la calèche de lady Edgermond, et, lui montrant un cheval très-doux que ses gens avoient amené, il demanda pour Lucile la permission de monter ce cheval, à côté de la voiture de sa mère. Lady Edgermond y consentit, en lui recommandant beaucoup de veiller sur sa fille. Lord Nelvil étoit descendu de cheval ; il parloit chapeau bas, à la portière de lady Edgermond, avec une expression si respectueuse et si sensible en même temps, que Corinne n'y voyoit que trop un attachement pour la mère, animé par l'attrait qu'inspiroit la fille.

Lucile descendit de voiture. Elle avoit un habit de cheval qui dessinoit à ravir l'élégance de sa taille ; sur sa tête un chapeau noir, orné de plumes blanches, et ses beaux cheveux blonds, légers comme l'air, tomboient avec grâce sur son charmant visage. Oswald baissa la main, de manière que Lucile pût poser son pied pour monter sur le cheval. Lucile s'attendoit que ce seroit un de ses gens qui lui rendroit ce

service ; elle rougit, en le recevant de lord Nelvil. Il insista : Lucile enfin mit sur cette main un pied charmant, et s'élança si légèrement à cheval, que tous ses mouvements donnoient l'idée d'une de ces sylphides que l'imagination nous peint avec des couleurs si délicates. Elle partit au galop. Oswald la suivit, et ne la perdit pas de vue. Une fois le cheval fit un faux pas. A l'instant lord Nelvil l'arrêta, examina la bride et le mords avec une aimable anxiété. Une autre fois il crut à tort que le cheval s'emportoit : il devint pâle comme la mort ; et, poussant son propre cheval avec une incroyable ardeur, dans une seconde il atteignit celui de Lucile, descendit, et se précipita devant elle. Lucile, ne pouvant plus retenir son cheval, frémissoit à son tour de renverser Oswald ; mais d'une main il saisit la bride, et de l'autre il soutint Lucile, qui, en sautant, s'appuya légèrement sur lui.

Que falloit-il de plus pour convaincre Corinne du sentiment d'Oswald pour Lucile ? Ne voyoit-elle pas tous les signes d'intérêt qu'il lui avoit autrefois prodigués ? Et même, pour son éternel désespoir, ne croyoit-elle pas apercevoir dans les regards de lord Nelvil plus de timidité, plus de réserve qu'il n'en avoit dans le temps de son amour pour elle ? Deux fois elle tira l'anneau de son doigt : elle étoit prête à fendre la foule pour le jeter aux pieds d'Oswald ; et l'espoir de mourir à l'instant même l'encourageoit dans cette résolution. Mais quelle est la femme, née même sous le soleil du midi, qui peut, sans frissonner, attirer sur ses sentiments l'attention de la multitude ? Bientôt Corinne frémit à la pensée de se montrer à lord Nelvil dans cet instant, et sortit de la foule pour rejoindre sa voiture. Comme elle traversoit une allée solitaire, Oswald vit encore de loin cette même figure noire qui l'avoit frappé ; et l'impression qu'elle produisit sur lui cette fois, fut beaucoup plus vive. Cependant il attribua l'émotion qu'il en ressentoit au remords d'avoir été dans ce jour, pour la première fois, infidèle au fond de son cœur à l'image de Corinne ; et, rentré chez lui, il prit à l'instant la résolution de repartir pour l'Ecosse, puisque son régiment ne s'embarquoit pas encore de quelque temps.

CHAPITRE VII.

Corinne retourna chez elle dans un état de douleur qui troubloit sa raison ; et, dès ce moment, ses forces furent pour

jamais affoiblies. Elle résolut d'écrire à lord Nelvil pour lui apprendre, et son arrivée en Angleterre, et tout ce qu'elle avoit souffert depuis qu'elle y étoit. Elle commença cette lettre, d'abord remplie des plus amers reproches; et puis elle la déchira.—Que signifient les reproches en amour! s'écria-t-elle; ce sentiment seroit-il le plus intime, le plus pur, le plus généreux des sentiments, s'il n'étoit pas en tout involontaire? Que ferai-je donc avec mes plaintes? Une autre voix, un autre regard, ont le secret de son ame; tout n'est-il donc pas dit?—Elle recommença sa lettre; et cette fois elle voulut peindre a lord Nelvil la monotonie qu'il pourroit trouver dans son union avec Lucile. Elle essayoit de lui prouver que, sans une parfaite harmonie de l'ame et de l'esprit, aucun bonheur de sentiment n'étoit durable; et puis elle déchira cette lettre encore plus vivement que la première.—S'il ne sait pas ce que je vaux, disoit-elle, est-ce moi qui le lui apprendrai? Et d'ailleurs dois-je parler ainsi de ma sœur? Est-il vrai qu'elle me soit inférieure autant que je cherche à me le persuader? Et quand elle le seroit, est-ce à moi qui, comme une mère, l'ai pressée dans son enfance contre mon cœur, est-ce à moi qu'il appartiendroit de le dire? Ah! non, il ne faut pas vouloir ainsi son propre bonheur à tout prix. Elle passe, cette vie pendant laquelle on a tant de desirs; et, long-temps même avant la mort, quelque chose de doux et de rêveur nous détache par degrés de l'existence.—

Elle reprit encore une fois la plume, et ne parla que de son malheur; mais, en l'exprimant, elle éprouvoit une telle pitié d'elle-même, qu'elle couvroit son papier de ses larmes.—Non, dit-elle encore, il ne faut pas envoyer cette lettre; s'il y résiste, je le haïrai: s'il y cède, je ne saurai pas s'il n'a pas fait un sacrifice, s'il ne conserve pas le souvenir d'une autre. Il vaut mieux le voir, lui parler, lui remettre cet anneau, gage de ses promesses; et elle se hâta de l'envelopper dans une lettre où elle n'écrivit que ces mots: *Vous êtes libre.* Et, mettant la lettre dans son sein, elle attendit que le soir approchât, pour aller chez Oswald. Il lui sembla qu'en plein jour elle eût rougi devant tous ceux qui l'auroient regardée; et cependant elle vouloit devancer le moment où lord Nelvil avoit coutume d'aller chez lady Edgermond. A six heures donc elle partit, mais en tremblant comme une esclave condamnée. On a si peur de ce qu'on aime, quand une fois la confiance est perdue! Ah! l'objet d'une affection passionnée est, à nos yeux, ou le protecteur le plus sûr, ou le maître le plus redoutable.

Corinne fit arrêter sa voiture devant la porte de lord Nelvil,

et demanda d'une voix tremblante à l'homme qui ouvroit cette porte s'il étoit chez lui. *Depuis une demi-heure, Madame,* répondit-il, *mylord est parti pour l'Ecosse.* Cette nouvelle serra le cœur de Corinne : elle trembloit de voir Oswald ; mais cependant son ame alloit au-devant de cette inexprimable émotion. L'effort étoit fait, elle se croyoit près d'entendre sa voix ; et il falloit maintenant prendre une nouvelle résolution pour le retrouver, attendre encore plusieurs jours, et condescendre à une démarche de plus. Néanmoins, à tout prix alors, Corinne vouloit le revoir. Le lendemain donc, elle partit pour Edimbourg.

CHAPITRE VIII.

Avant de quitter Londres, lord Nelvil étoit retourné chez son banquier ; et quand il sut qu'aucune lettre de Corinne n'étoit arrivée, il se demanda avec amertume s'il devoit sacrifier un bonheur domestique certain et durable, à une personne qui peut-être ne se ressouvenoit plus de lui. Cependant il résolut d'écrire encore en Italie, comme il l'avoit déjà fait plusieurs fois depuis six semaines, pour demander à Corinne la cause de son silence, et pour lui déclarer encore que, tant qu'elle ne lui renverroit pas son anneau, il ne seroit jamais l'époux d'une autre. Il fit son voyage dans des dispositions très-pénibles : il aimoit Lucile, presque sans la connoître, car il ne lui avoit pas entendu prononcer vingt paroles ; mais il regrettoit Corinne, et s'affligeoit des circonstances qui les séparoient : tour-à-tour le charme timide de l'une le captivoit, et il se retraçoit la grâce brillante, l'éloquence sublime de l'autre. Si dans ce moment il avoit su que Corinne l'aimoit plus que jamais, qu'elle avoit tout quitté pour le suivre, il n'auroit jamais revu Lucile : mais il se croyoit oublié ; et, réfléchissant sur le caractère de Lucile et sur celui de Corinne, il se disoit qu'un extérieur froid et réservé cachoit souvent les sentiments les plus profonds : il se trompoit. Les ames passionnées se trahissent de mille manières ; et ce que l'on contient toujours est bien foible.

Une circonstance vint ajouter encore à l'intérêt que Lucile inspiroit à lord Nelvil. En retournant dans sa terre, il passa

si près de celle qui appartenoit à lady Edgermond, que la curiosité l'y conduisit. Il se fit ouvrir le cabinet où Lucile avoit coutume de travailler. Ce cabinet étoit rempli des souvenirs du temps que le père d'Oswald y avoit passé près de Lucile pendant que son fils étoit en France. Elle avoit élevé un piédestal de marbre, à la place même où, peu de mois avant sa mort, il lui donnoit des leçons; et sur ce piédestal étoit gravé: *A la mémoire de mon second père.* Enfin un livre étoit posé sur la table Oswald l'ouvrit; il y reconnut le recueil des pensées de son père, et sur la premiere page il trouva ces mots écrits par son père lui-même: *A celle qui m'a consolé dans mes peines; à l'ame la plus pure, à la femme angélique qui fera la gloire et le bonheur de son époux.* Avec quelle émotion Oswald lut ces lignes, où l'opinion de celui qu'il réveroit étoit si vivement exprimée! Il s'étonna du silence de Lucile, envers lui, sur les témoignages d'affection qu'elle avoit reçus de son père. Il crut voir dans ce silence la délicatesse la plus rare, la crainte de forcer son choix par l'idée d'un devoir; enfin il fut frappé de ces paroles: *A celle qui m'a consolé dans mes peines!* — C'est donc Lucile, s'écria-t-il, c'est elle qui adoucissoit le mal que je faisois à mon père; et je l'abandonnerois quand sa mère est mourante, quand elle n'aura plus que moi pour consolateur! Ah! Corinne, vous si brillante, si recherchée, avez-vous besoin, comme Lucile, d'un ami fidèle et dévoué? — Elle n'étoit plus brillante, elle n'étoit plus recherchée, cette Corinne qui erroit seule d'auberge en auberge, ne voyant pas même celui pour qui elle avoit tout quitté, et n'ayant pas la force de s'en éloigner. Elle étoit tombée malade dans une petite ville, à moitié chemin d'Edimbourg, et n'avoit pu, malgré ses efforts, continuer sa route. Elle pensoit souvent, pendant les longues nuits de ses souffrances, que, si elle étoit morte dans ce lieu, Thérésine seule auroit su son nom, et l'auroit inscrit sur sa tombe. Quel changement, quel sort, pour une femme qui ne pouvoit pas faire un pas en Italie sans que la foule des hommages se précipitât sur ses pas! Et faut-il qu'un seul sentiment dépouille ainsi toute la vie? Enfin, après huit jours d'angoisses inexprimables, elle reprit sa triste route; car, bien que l'espérance de voir Oswald en fût le terme, il y avoit tant de pénibles sentiments confondus avec cette vive attente, que son cœur n'en éprouvoit qu'une inquiétude douloureuse. Avant d'arriver à la demeure de lord Nelvil, Corinne eut le desir de s'arrêter quelques heures dans la terre de son père, qui n'en étoit pas éloignée, et où lord Edgermond avoit ordonné que son tombeau fût placé. Elle n'y avoit point été depuis ce temps; et elle n'avoit passé

dans cette terre qu'un mois, seule. avec son père. C'étoit l'époque la plus heureuse de son séjour en Angleterre. Ces souvenirs lui inspiroient le besoin de revoir son habitation; et elle ne croyoit pas que lady Edgermond dût y être déjà.

A quelques milles du château, Corinne aperçut sur le grand chemin une voiture renversée. Elle fit arrêter la sienne, et vit sortir de celle qui étoit brisée un vieillard très-effrayé de la chute qu'il venoit de faire. Corinne se hâta de le secourir, et lui offrit de le conduire elle-même jusqu'à la ville voisine. Il accepta avec reconnoissance, et dit qu'il se nommoı M. Dıckson. Corinne reconnut ce nom qu'elle avoit souvent entendu prononcer à lord Nelvil. Elle dirigea l'entretien de manière à faire parler ce bon vieillard sur le seul objet qui l'intéressât dans la vie. M. Dickson étoit l'homme du monde qui causoit le plus volontiers; et, ne se doutant pas que Corinne, dont il ignoroit le nom, et qu'il prenoit pour une Anglaise, eût aucun intérêt particulier dans les questions qu'elle lui faisoit, il se mit à dire tout ce qu'il savoit avec le plus grand détail; et comme il desiroit de plaire à Corinne, dont les soins l'avoient touché, il fut indiscret pour l'amuser.

Il raconta comment il avoit appris lui-même à lord Nelvil que son père s'étoit opposé d'avance au mariage qu'il vouloit contracter maintenant; et il fit l'extrait de la lettre qu'il lui avoit remise, en répétant plusieurs fois ces mots, qui perçoient le cœur de Corinne: *Son père lui a défendu d'épouser cette Italienne; ce seroit outrager sa mémoire que de braver sa volonté.*

M. Dickson ne se borna point encore à ces cruelles paroles: il affirma de plus qu'Oswald aimoit Lucile, que Lucile l'aimoit; que lady Edgermond souhaitoit vivement ce mariage, mais qu'un engagement pris en Italie empêchoit lord Nelvil d'y consentir. — Quoi! dit Corinne à M. Dickson, en tâchant de contenir le trouble affreux qui l'agitoit, vous croyez que c'est seulement à cause de l'engagement qu'il a contracté, que lord Nelvil ne se marie pas avec miss Lucile Edgermond? — J'en suis bien sûr, reprit M. Dickson, charmé d'être interrogé de nouveau: il y a trois jours encore, j'ai vu lord Nelvil; et, bien qu'il ne m'ait pas expliqué la nature des liens qu'il avoit formés en Italie, il m'a dit ces propres paroles, que j'ai mandées à lady Edgermond: *si j'étois libre, j'épouserois Lucile.* — S'il étoit libre! répéta Corinne; — et dans ce moment sa voiture s'arrêta devant la porte de l'auberge où elle conduisoit M. Dickson. Il voulut la remercier, lui demander dans quel lieu il pourroit la revoir: Corinne ne l'entendoit plus Elle lui serra

la main sans pouvoir lui répondre, et le quitta sans avoir prononcé un seul mot. Il étoit tard ; cependant elle voulut aller encore dans les lieux où réposoient les cendres de son père : le desordre de son esprit lui rendoit ce pélerinage sacré plus nécessaire que jamais

CHAPITRE IX.

Lady Edgermond étoit depuis deux jours à sa terre ; et ce soir-là même il y avoit un grand bal chez elle. Tous ses voisins, tous ses vassaux, lui avoient demandé de se réunir pour célébrer son arrivée ; Lucile l'avoit aussi desiré, peut-être dans l'espoir qu'Oswald y viendroit : en effet, il y étoit lorsque Corinne arriva. Elle vit beaucoup de voitures dans l'avenue, et fit arrêter la sienne à quelques pas ; elle descendit, et reconnut le séjour où son père lui avoit témoigné les sentiments les plus tendres. Quelle différence entre ces temps, qu'elle croyoit alors malheureux, et sa situation actuelle ! C'est ainsi que dans la vie on est puni des peines de l'imagination par les chagrins réels, qui n'apprennent que trop à connoître le véritable malheur.

Corinne fit demander pourquoi le château étoit illuminé, et quelles étoient les personnes qui s'y trouvoient dans ce moment. Le hasard fit que le domestique de Corinne interrogea l'un de ceux que lord Nelvil avoit pris à son service en Angleterre, et qui se trouvoit là dans ce moment. Corinne entendit sa réponse. — *C'est un bal,* dit-il, *que donne aujourd'hui lady Edgermond ; et lord Nelvil, mon maître,* ajouta-t-il, *a ouvert ce bal avec miss Lucile Edgermond, l'héritière de ce château.* A ces mots, Corinne frémit ; mais elle ne changea point de résolution. Une âpre curiosité l'entraînoit à se rapprocher des lieux où tant de douleurs la menaçoient ; elle fit signe à ses gens de s'éloigner, et elle entra seule dans le parc, qui se trouvoit ouvert, et dans lequel, à cette heure, l'obscurité permettoit de se promener long-temps sans être vue. Il étoit dix heures ; et depuis que le bal avoit commencé, Oswald dansoit avec Lucile ces contredanses anglaises que l'on recommence cinq ou six fois dans la soirée : mais toujours le même homme danse avec la même femme, et la plus grande gravité règne quelquefois dans cette partie de plaisir.

Lucile dansoit noblement, mais sans vivacité ; le sentiment même qui l'occupoit, ajoutoit à son sérieux naturel. Comme on étoit curieux dans le canton de savoir si elle aimoit lord Nelvil, tout le monde la regardoit avec plus d'attention encore que de coutume, ce qui l'empêchoit de lever les yeux sur Oswald; et sa timidité étoit telle, qu'elle ne voyoit ni n'entendoit rien. Ce trouble et cette réserve touchèrent beaucoup lord Nelvil dans le premier moment; mais comme cette situation ne varioit pas, il commençoit un peu à s'en fatiguer, et comparoit cette longue rangée d'hommes et de femmes, et cette musique monotone, avec la grâce animée des airs et des danses d'Italie. Cette réflexion le fit tomber dans une profonde rêverie; et Corinne eût encore goûté quelques instants de bonheur, si elle avoit pu connoître alors les sentiments de lord Nelvil. Mais l'infortunée, qui se sentoit étrangère sur le sol paternel, isolée près de celui qu'elle avoit espéré pour époux, parcouroit au hasard les sombres allées d'une demeure qu'elle pouvoit autrefois considérer comme la sienne. La terre manquoit sous ses pas; et l'agitation de la douleur lui tenoit seule lieu de force : peut-être pensoit-elle qu'elle rencontreroit Oswald dans le jardin; mais elle ne savoit pas elle-même ce qu'elle desiroit.

Le château étoit placé sur une hauteur, au pied de laquelle couloit une rivière. Il y avoit beaucoup d'arbres sur l'un des bords; mais l'autre n'offroit que des rochers arides et couverts de bruyère. Corinne, en marchant, se trouva près de la rivière; elle entendit là tout-à-la-fois la musique de la fête et le murmure des eaux. La lueur des lampions du bal se réfléchissoit d'en haut jusqu'au milieu des ondes, tandis que le pâle reflet de la lune éclairoit seul les campagnes désertes de l'autre rive. On eût dit que dans ces lieux, comme dans la tragédie de Hamlet, les ombres erroient autour du palais où se donnoient les festins.

L'infortunée Corinne, seule, abandonnée, n'avoit qu'un pas à faire pour se plonger dans l'éternel oubli. — Ah ! s'écria-t-elle, si demain, lorsqu'il se promenera sur ces bords avec la troupe joyeuse de ses amis, ses pas triomphants heurtoient contre les restes de celle qu'une fois pourtant il a aimée, n'auroit-il pas une émotion qui me vengeroit, une douleur qui ressembleroit à ce que je souffre? Non, non, reprit-elle; ce n'est pas la vengeance qu'il faut chercher dans la mort, mais le repos. — Elle se tut, et contempla de nouveau cette rivière qui couloit si vite et néanmoins si régulièrement, cette nature si bien ordonné, quand l'ame humaine est toute en tumulte : elle se rappela le jour où lord Nelvil se précipita dans la mer

pour sauver un vieillard. — Qu'il étoit bon alors! s'écria Corinne; hélas! dit-elle en pleurant, peut-être l'est-il encore! Pourquoi le blâmer, parce que je souffre? peut-être ne le sait-il pas, peut-être s'il me voyoit.... — Et tout-à-coup elle prit la résolution de faire demander lord Nelvil, au milieu de cette fête, et de lui parler à l'instant. Elle remonta vers le château, avec l'espèce de mouvement que donne une décision nouvellement prise, une décision qui succède à de longues incertitudes: mais, en approchant, elle fut saisie d'un tel tremblement, qu'elle fut obligée de s'asseoir sur un banc de pierre qui étoit devant les fenêtres. La foule des paysans rassemblés pour voir danser, empêcha qu'elle ne fût remarquée.

Lord Nelvil, dans ce moment, s'avança sur le balcon: il respira l'air frais du soir; quelques rosiers qui se trouvoient là, lui rappelèrent le parfum que portoit habituellement Corinne, et l'impression qu'il en ressentit le fit tressaillir. Cette fête longue et ennuyeuse le fatiguoit: il se souvint du bon goût de Corinne dans l'arrangement d'une fête, de son intelligence dans tout ce qui tenoit aux beaux-arts; et il sentit que c'étoit seulement dans la vie régulière et domestique qu'il se représentoit avec plaisir Lucile pour compagne. Tout ce qui appartenoit le moins du monde à l'imagination, à la poésie, lui retraçoit le souvenir de Corinne, et renouveloit ses regrets. Pendant qu'il étoit dans cette disposition, un de ses amis s'approcha de lui; et ils s'entretinrent quelques moments ensemble. Corinne alors entendit la voix d'Oswald.

Inexprimable émotion, que la voix de ce qu'on aime! Mélange confus d'attendrissement et de terreur! car il est des impressions si vives que notre pauvre et foible nature se craint elle-même en les éprouvant.

Un des amis d'Oswald lui dit: — Ne trouvez-vous pas ce bal charmant? — Oui, répondit-il avec distraction; oui, en vérité, répéta-t-il en soupirant — Ce soupir et l'accent mélancolique de sa voix causèrent à Corinne une vive joie: elle se crut certaine de retrouver le cœur d'Oswald, de se faire encore entendre de lui; et, se levant avec précipitation, elle s'avança vers un des domestiques de la maison, pour le charger de demander lord Nelvil. Si elle avoit suivi ce mouvement, combien sa destinée et celle d'Oswald eussent été différentes!

Dans cet instant Lucile s'approcha de la fenêtre; et voyant passer dans le jardin, à travers l'obscurité, une femme vêtue de blanc, mais sans aucun ornement de fête, sa curiosité fut excitée. Elle avança la tête, et, regardant attentivement, elle crut reconnoître les traits de sa sœur; mais, comme elle ne doutoit pas qu'elle ne fût morte depuis sept années, la frayeur

que lui causa cette vue la fit tomber évanouie. Tout le monde courut à son secours. Corinne ne trouva plus le domestique auquel elle vouloit parler, et se retira plus avant dans l'allée, afin de ne pas être remarquée.

Lucile revint à elle, et n'osa point avouer ce qui l'avoit émue : mais, comme dès l'enfance sa mère avoit fortement frappé son esprit par toutes les idées qui tiennent à la dévotion, elle se persuada que l'image de sa sœur lui étoit apparue, marchant vers le tombeau de leur père, pour lui reprocher l'oubli de ce tombeau, le tort qu'elle avoit eu de recevoir une fête dans ces lieux, sans remplir au moins auparavant un pieux devoir envers des cendres révérées. Au moment donc où Lucile se crut sûre de n'être pas observée, elle sortit du bal. Corinne s'étonna de la voir seule ainsi dans le jardin, et s'imagina que lord Nelvil ne tarderoit pas à la rejoindre, et que peut-être il lui avoit demandé un entretien secret, pour obtenir d'elle la permission de faire connoître ses vœux à sa mère. Cette idée la rendit immobile ; mais bientôt elle remarqua que Lucile tournoit ses pas vers un bosquet qu'elle savoit devoir être le lieu où le tombeau de son père avoit été élevé ; et s'accusant, à son tour, de n'avoir pas commencé par y porter ses regrets et ses larmes, elle suivit sa sœur à quelque distance, se cachant à l'aide des arbres et de l'obscurité. Elle aperçut enfin de loin le sarcophage noir élevé sur la place où les restes de lord Edgermond étoient ensevelis. Une profonde émotion la força de s'arrêter, et de s'appuyer contre un arbre. Lucile aussi s'arrêta, et se pencha respectueusement à l'aspect du tombeau.

Dans ce moment Corinne étoit prête à se découvrir à sa sœur, à lui redemander, au nom de leur père, et son rang et son époux ; mais Lucile fit quelques pas avec précipitation pour s'approcher du monument ; et le courage de Corinne défaillit. Il y a dans le cœur d'une femme tant de timidité réunie à l'impétuosité des sentiments, qu'un rien peut la retenir comme un rien l'entraîner. Lucile se mit à genoux devant la tombe de son père : elle écarta ses blonds cheveux, qu'une guirlande de fleurs tenoit rassemblés, et leva ses yeux au ciel pour prier avec un regard angélique. Corinne étoit placée derrière les arbres ; et, sans pouvoir être découverte, elle voyoit facilement sa sœur qu'un rayon de la lune éclairoit doucement ; elle se sentit tout-à-coup saisie par un attendrissement purement généreux. Elle contempla cette expression de piété si pure, ce visage si jeune, que les traits de l'enfance s'y faisoient remarquer encore ; elle se retraça le temps où elle avoit servi de mère à Lucile : elle réfléchit sur elle-même ;

elle pensa qu'elle n'étoit pas loin de trente ans, de ce moment où le déclin de la jeunesse commence, tandis que sa sœur avoit devant elle un long avenir indéfini, un avenir qui n'étoit troublé par aucun souvenir, par aucune vie passée dont il fallût répondre, ni devant les autres, ni devant sa propre conscience. — Si je me montre à Lucile, se dit-elle, si je lui parle, son ame encore paisible sera bientôt troublée ; et la paix n'y rentrera peut-être jamais. J'ai déjà tant souffert, je saurai souffrir encore ; mais l'innocente Lucile va passer, dans un instant, du calme à l'agitation la plus cruelle ; et c'est moi, qui l'ai tenue dans mes bras, qui l'ai fait dormir sur mon sein ; c'est moi qui la précipiterois dans le monde des douleurs ! — Ainsi pensoit Corinne. Cependant l'amour livroit dans son cœur un cruel combat à ce sentiment désintéressé, à cette exaltation de l'ame qui la portoit à se sacrifier elle-même.

Lucile dit alors tout haut : — O mon père ! priez pour moi. — Corinne l'entendit, et, se laissant aussi tomber à genoux, elle demanda la bénédiction paternelle pour les deux sœurs à-la-fois, et répandit des larmes qu'arrachoient de son cœur des sentiments plus purs encore que l'amour. Lucile, continuant sa prière, prononça distinctement ces paroles : — O ma sœur, intercédez pour moi dans le ciel : vous m'avez aimée dans mon enfance, continuez à me protéger. — Ah ! combien cette prière attendrit Corinne ! Lucile enfin, d'une voix pleine de ferveur, dit : — Mon père, pardonnez-moi l'instant d'oubli dont un sentiment ordonné par vous-même est la cause. Je ne suis point coupable en aimant celui que vous m'aviez destiné pour époux ; mais achevez votre ouvrage, et faites qu'il me choisisse pour la compagne de sa vie : je ne puis être heureuse qu'avec lui ; mais jamais il ne saura que je l'aime, jamais ce cœur tremblant ne trahira son secret. O mon Dieu ! ô mon père ! consolez votre fille, et rendez-la digne de l'estime et de la tendresse d'Oswald ! — Oui, répéta Corinne à voix basse, exaucez-la, mon père, et, pour l'autre de vos enfants, une mort douce et tranquille ! —

En achevant ce vœu solennel, le plus grand effort dont l'ame de Corinne fût capable, elle tira de son sein la lettre qui contenoit l'anneau donné par Oswald, et s'éloigna rapidement. Elle sentoit bien qu'en envoyant cette lettre, et laissant ignorer à lord Nelvil qu'elle étoit en Angleterre, elle brisoit leurs liens et donnoit Oswald à Lucile : mais, en présence de ce tombeau, les obstacles qui la séparoient de lui s'étoient offerts à sa réflexion avec plus de force que jamais ; elle s'étoit rappelé les paroles de M. Dickson : *Son père lui défend d'épouser cette Italienne ;* et il lui sembla que le sien aussi s'unissoit à

celui d'Oswald, et que l'autorité paternelle tout entière condamnoit son amour. L'innocence de Lucile, sa jeunesse, sa pureté, exaltoient son imagination ; et elle étoit, un moment du moins, fière de s'immoler, pour qu'Oswald fût en paix avec son pays, avec sa famille, avec lui-même.

La musique qu'on entendoit en approchant du château, soutenoit le courage de Corinne. Elle aperçut un pauvre vieillard aveugle qui étoit assis au pied d'un arbre, écoutant le bruit de la fête : elle s'avança vers lui en le priant de remettre la lettre qu'elle lui donnoit à l'un des gens du château. Ainsi elle ne courut pas même le risque que lord Nelvil pût découvrir qu'une femme l'avoit apportée. En effet, qui eût vu Corinne remettant cette lettre, auroit senti qu'elle contenoit le destin de sa vie. Ses regards, sa main tremblante, sa voix solennelle et troublée, tout annonçoit un de ces terribles moments où la destinée s'empare de nous, où l'être malheureux n'agit plus que comme l'esclave de la fatalité qui le poursuit.

Corinne observa de loin le vieillard, qu'un chien fidèle conduisoit : elle le vit donner sa lettre à l'un des domestiques de lord Nelvil, qui par hasard, dans cet instant, en apportoit d'autres au château. Toutes les circonstances se réunissoient pour ne plus laisser d'espoir. Corinne fit encore quelques pas, en se retournant, pour regarder ce domestique avancer vers la porte ; et quand elle ne le vit plus, quand elle fut sur le grand chemin, quand elle n'entendit plus la musique, et que les lumières mêmes du château ne se firent plus apercevoir, une sueur froide mouilla son front, un frissonnement de mort la saisit : elle voulut avancer encore ; mais la nature s'y refusa, et elle tomba sans connoissance sur la route.

LIVRE XVIII.

LE SEJOUR A FLORENCE

CHAPITRE I[er].

Le comte d'Erfeuil, après avoir passé quelque temps en Suisse, et s'être ennuyé de la nature dans les Alpes, comme il s'étoit fatigué des beaux-arts à Rome, sentit tout-à-coup le desir d'aller en Angleterre, où on l'avoit assuré que se trouvoit la profondeur de la pensée ; et il s'étoit persuadé, un matin en s'éveillant, que c'étoit de cela qu'il avoit besoin. Ce troisième essai ne lui ayant pas mieux réussi que les deux premiers, son attachement pour lord Nelvil se ranima tout-à-coup ; et s'étant dit, aussi un matin, qu'il n'y avoit de bonheur que dans l'amitié véritable, il partit pour l'Ecosse. Il alla d'abord chez lord Nelvil, et ne le trouva pas chez lui ; mais ayant appris que c'étoit chez lady Edgermond qu'on pourroit le rencontrer, il remonta sur-le-champ à cheval pour l'y chercher ; tant il se croyoit le besoin de le revoir. Comme il passoit très-vite, il aperçut sur le bord du chemin une femme étendue sans mouvement ; il s'arrêta, descendit de cheval, et se hâta de la secourir. Quelle fut sa surprise, en reconnoissant Corinne à travers sa mortelle pâleur ! Une vive pitié le saisit : avec l'aide de son domestique il arrangea quelques branches pour la transporter ; et son dessein étoit de la conduire ainsi au château de lady Edgermond, lorsque Thérésine, qui étoit restée dans la voiture de Corinne, inquiète de ne pas voir revenir sa maîtresse, arriva dans ce moment, et, croyant que lord Nelvil pouvoit seul l'avoir plongée dans cet état, décida qu'il falloit la porter à la ville voisine. Le comte d'Erfeuil suivit Corinne ; et pendant huit jours que l'infortunée eut la fièvre et le délire, il ne la quitta point : ainsi c'étoit l'homme frivole qui la soignoit, et l'homme sensible qui lui perçoit le cœur.

Ce contraste frappa Corinne quand elle reprit ses sens, et elle remercia le comte d'Erfeuil avec une profonde émotion ; il répondit en cherchant vite à la consoler : il étoit plus capa-

ble de nobles actions que de paroles sérieuses, et Corinn devoit trouver en lui plutôt des secours qu'un ami. Elle essaya de rappeler sa raison, de se retracer ce qui s'étoit passé : long-temps elle eut de la peine à se souvenir de ce qu'elle avoit fait, et des motifs qui l'avoient décidée. Peut-être commençoit-elle à trouver son sacrifice trop grand, et pensoit-elle à dire au moins un dernier adieu à lord Nelvil, avant de quitter l'Angleterre, lorsque le jour qui suivit celui où elle avoit repris connoissance, elle vit dans un papier public, que le hasard fit tomber sous ses yeux, cet article-ci :

"Lady Edgermond vient d'apprendre que sa belle-fille, qu'elle croyoit morte en Italie, vit, et jouit à Rome, sous le nom de Corinne, d'une très-grande réputation littéraire. Lady Edgermond se fait honneur de la reconnoître, et de partager avec elle l'héritage du frère de lord Edgermond, qui vient de mourir aux Indes.

"Lord Nelvil doit épouser dimanche prochain miss Lucile Edgermond, fille cadette de lord Edgermond, et fille unique de lady Edgermond, sa veuve. Le contrat a été signé hier."

Corinne, pour son malheur, ne perdit point l'usage de ses sens en lisant cette nouvelle : il se fit en elle une révolution subite ; tous les intérêts de la vie l'abandonnèrent : elle se sentit comme une personne condamnée à mort, mais qui ne sait pas encore quand sa sentence sera exécutée ; et depuis ce moment la résignation du désespoir fut le seul sentiment de son ame.

Le comte d'Erfeuil entra dans sa chambre ; il la trouva plus pâle encore que quand elle étoit évanouie, et lui demanda de ses nouvelles avec anxiété. — Je ne suis pas plus mal ; je voudrois partir après-demain qui est dimanche, dit-elle avec solennité ; j'irai jusqu'à Plymouth, et je m'embarquerai pour l'Italie. — Je vous accompagnerai, répondit vivement le comte d'Erfeuil ; je n'ai rien qui me retienne en Angleterre. Je serai enchanté de faire ce voyage avec vous. — Vous êtes bon, reprit Corinne, vraiment bon ; il ne faut pas juger sur les apparences..... puis s'arrêtant, elle reprit : j'accepte jusqu'à Plymouth votre appui, car je ne serois pas sûre de me guider jusque-là : mais quand une fois on est embarqué, le vaisseau vous emmène, dans quelque état que vous soyez ; c'est égal. — Elle fit signe au comte d'Erfeuil de la laisser seule, et pleura long-temps devant Dieu, en lui demandant la force de supporter sa douleur. Elle n'avoit plus rien de l'impétueuse Corinne : les forces da sa puissante vie étoient épuisées ; et cet anéantissement, dont elle ne pouvoit elle-même se rendre compte, lui donnoit du calme. Le malheur l'avoit vaincue : ne

faut-il pas tôt ou tard que les plus rebelles courbent la tête sous son joug ?

Le dimanche, Corinne partit d'Ecosse avec le comte d'Erfeuil. — C'est aujourd'hui, dit-elle, en se levant de son lit pour aller dans sa voiture, c'est aujourd'hui ! — Le comte d'Erfeuil voulut l'interroger, elle ne répondit point, et retomba dans le silence. Ils passèrent devant une église ; et Corinne demanda au comte d'Erfeuil la permission d'y entrer un moment : elle se mit à genoux devant l'autel ; et, s'imaginant qu'elle y voyoit Oswald et Lucile, elle pria pour eux : mais l'émotion qu'elle ressentit fut si forte, qu'en voulant se relever elle chancela, et ne put faire un pas sans être soutenue par Thérésine et le comte d'Erfeuil, qui vinrent au-devant d'elle. On se levoit dans l'église pour la laisser passer ; et on lui montroit une grande pitié. — J'ai donc l'air bien malade ! dit-elle au comte d'Erfeuil ; il y a des personnes plus jeunes et plus brillantes que moi, qui à cette heure sortent de l'église d'un pas triomphant.

Le comte d'Erfeuil n'entendit pas la fin de ces paroles ; il étoit bon, mais il ne pouvoit être sensible : aussi dans la route, tout en aimant Corinne, étoit-il ennuyé de sa tristesse ; et il essayoit de l'en tirer, comme si, pour oublier tous les chagrins de la vie, il ne falloit que le vouloir. Quelquefois il lui disoit : *Je vous l'avois bien dit.* Singulière manière de consoler ; satisfaction que la vanité se donne aux dépens de la douleur !

Corinne faisoit des efforts inouïs pour dissimuler ce qu'elle souffroit ; car on est honteux des affections fortes devant les ames légères : un sentiment de pudeur s'attache à tout ce qui n'est pas compris, à tout ce qu'il faut expliquer, à ces secrets de l'ame, enfin, dont on ne vous soulage qu'en les devinant. Corinne aussi se savoit mauvais gré de n'être pas assez reconnoissante des marques de dévouement que lui donnoit le comte d'Erfeuil ; mais il y avoit dans sa voix, dans son accent, dans ses regards, tant de distraction, tant de besoin de s'amuser, qu'on étoit sans cesse au moment d'oublier ses actions généreuses, comme il les oublioit lui-même. Il est sans doute très-noble de mettre peu de prix à ses bonnes actions ; mais il pourroit arriver que l'indifférence qu'on témoigneroit pour ce qu'on auroit fait de bien, cette indifférence, si belle en elle-même, fût néanmoins, dans de certains caractères, l'effet de la frivolité.

Corinne, pendant son délire, avoit trahi presque tous ses secrets ; et les papiers publics avoient appris le reste au comte d'Erfeuil : plusieurs fois il avoit voulu que Corinne s'entretînt avec lui de ce qu'il appeloit *ses affaires ;* mais il suffisoit de

ce mot pour glacer la confiance de Corinne, et elle le supplia de ne pas exiger d'elle qu'elle prononçât le nom de lord Nelvil. Au moment de quitter le comte d'Erfeuil, Corinne ne savoit comment lui exprimer sa reconnoissance ; car elle étoit à-la-fois bien aise de se trouver seule, et fâchée de se séparer d'un homme qui se conduisoit si bien envers elle. Elle essaya de le remercier : mais il lui dit si naturellement de n'en plus parler, qu'elle se tut. Elle le chargea d'annoncer à lady Edgermond qu'elle refusoit en entier l'héritage de son oncle, et le pria de s'acquitter de cette commission comme s'il l'avoit reçue d'Italie, sans apprendre à sa belle-mère qu'elle étoit venue en Angleterre.

— Et lord Nelvil, doit-il le savoir ? dit alors le comte d'Erfeuil. — Ces mots firent tressaillir Corinne. Elle se tut quelque temps ; puis elle reprit : — Vous pourrez le lui dire bientôt ; oui, bientôt : mes amis de Rome vous manderont quand vous le pourrez. — Soignez au moins votre santé, dit le comte d'Erfeuil. Savez-vous que je suis inquiet de vous ? — Vraiment ? répondit Corinne en souriant ; mais je crois en effet que vous avez raison. — Le comte d'Erfeuil lui donna le bras pour aller jusqu'à son vaisseau : au moment de s'embarquer, elle se tourna vers l'Angleterre, vers ce pays qu'elle quittoit pour toujours, et qu'habitoit le seul objet de sa tendresse et de sa douleur : ses yeux se remplirent de larmes, les premières qui lui fussent échappées en présence du comte d'Erfeuil. — Belle Corinne, lui dit-il, oubliez un ingrat ; souvenez-vous des amis qui vous sont si tendrement attachés ; et, croyez-moi, pensez avec plaisir à tous les avantages que vous possédez. — Corinne, à ces mots, retira sa main au comte d'Erfeuil, et fit quelques pas loin de lui ; puis se reprochant le mouvement auquel elle s'étoit livrée, elle revint, et lui dit doucement adieu. Le comte d'Erfeuil ne s'aperçut point de ce qui s'étoit passé dans l'ame de Corinne : il entra dans la chaloupe avec elle, la recommanda vivement au capitaine, s'occupa même, avec le soin le plus aimable, de tous les détails qui pouvoient rendre sa traversée plus agréable ; et, revenant avec la chaloupe, il salua le vaisseau de son mouchoir, aussi long-temps qu'il le put. Corinne répondit avec reconnoissance au comte d'Erfeuil : mais, hélas ! étoit-ce donc là l'ami sur lequel elle devoit compter ?

Les sentiments légers ont souvent une longue durée ; rien ne les brise, parce que rien ne les resserre : ils suivent les circonstances, disparoissent et reviennent avec elles, tandis que les affections profondes se déchirent sans retour, et ne laissent à leur place qu'une douloureuse blessure.

CHAPITRE II.

Un vent favorable transporta Corinne à Livourne en moins d'un mois : elle eut presque toujours la fièvre pendant ce temps ; et son abattement étoit tel, que la douleur de l'ame se mêlant à la maladie, toutes ses impressions se confondoient ensemble, et ne laissoient en elle aucune trace distincte. Elle hésita, en arrivant, si elle se rendroit d'abord à Rome ; mais, bien que ses meilleurs amis l'y attendissent, une répugnance insurmontable l'empêchoit d'habiter les lieux où elle avoit connu Oswald. Elle se retraçoit sa propre demeure, la porte qu'il ouvroit deux fois par jour en venant chez elle ; et l'idée de se retrouver là sans lui la faisoit frissonner. Elle résolut donc de se rendre à Florence ; et comme elle avoit le sentiment que sa vie ne résisteroit pas long-temps à ce qu'elle souffroit, il lui convenoit assez de se détacher par degrés de l'existence, et de commencer d'abord par vivre seule, loin de ses amis, loin de la ville témoin de ses succès, loin du séjour où l'on essaieroit de ranimer son esprit, où on lui demanderoit de se montrer ce qu'elle étoit autrefois, quand un découragement invincible lui rendoit tout effort odieux.

En traversant la Toscane, ce pays si fertile ; en approchant de cette Florence, si parfumée de fleurs ; en retrouvant enfin l'Italie, Corinne n'éprouva que de la tristesse : toutes ces beautés de la campagne, qui l'avoient enivrée dans un autre temps, la remplissoient de mélancolie. *Combien est terrible,* dit Milton, *le désespoir que cet air si doux ne calme pas !* Il faut l'amour ou la religion pour goûter la nature ; et, dans ce moment, la triste Corinne avoit perdu le premier bien de la terre, sans avoir encore retrouvé ce calme que la dévotion seule peut donner aux ames sensibles et malheureuses.

La Toscane est un pays très-cultivé et très-riant ; mais il ne frappe point l'imagination comme les environs de Rome. Les Romains ont si bien effacé les institutions primitives du peuple qui habitoit jadis la Toscane, qu'il n'y reste presque plus aucune des antiques traces qui inspirent tant d'intérêt pour Rome et pour Naples : mais on y remarque un autre genre de beautés historiques ; ce sont les villes qui portent l'empreinte du génie républicain du moyen âge. A Sienne, la place publique où le peuple se rassembloit, le balcon d'où son magistrat le haranguoit, frappent les voyageurs les moins capables de réflexion ; on sent qu'il a existé là un gouvernement démocratique.

C'est une jouissance véritable que d'entendre les Toscans, de la classe même la plus inferieure: leurs expressions, pleines d'imagination et d'élégance, donnent l'idée du plaisir qu'on devoit goûter dans la ville d'Athènes, quand le peuple parloit ce grec harmonieux qui étoit comme une musique continuelle. C'est une sensation très-singulière de se croire au milieu d'une nation dont tous les individus seroient également cultivés, et paroîtroient tous de la classe supérieure; c'est du moins l'illusion que fait, pour quelques moments, la pureté du langage.

L'aspect de Florence rappelle son histoire avant l'élévation des Médicis à la souveraineté; les palais des familles principales sont bâtis comme des espèces de forteresses, d'où l'on pouvoit se défendre: on voit encore à l'extérieur les anneaux de fer auxquels les étendards de chaque parti devoient être attachés; enfin, tout y étoit arrangé bien plus pour maintenir les forces individuelles, que pour les réunir toutes dans l'intérêt commun. On diroit que la ville est bâtie pour la guerre civile. Il y a des tours au palais de justice, d'où l'on pouvoit apercevoir l'approche de l'ennemi, et s'en défendre. Les haines entre les familles étoient telles, qu'on voit des palais bizarrement construits, parce que leurs possesseurs n'ont pas voulu qu'ils s'étendissent sur le sol où des maisons ennemies avoient été rasées. Ici les Pazzi ont conspiré contre les Médicis; là les Guelfes ont assassiné les Gibelins; enfin, les traces de la lutte et de la rivalité sont partout: mais à présent tout est rentré dans le sommeil, et les pierres des édifices ont seules conservé quelque physionomie. On ne se hait plus, parce qu'il n'y a plus rien à prétendre, parce qu'un état sans gloire comme sans puissance n'est plus disputé par ses habitants. La vie qu'on mène à Florence de nos jours est singulièrement monotone: on va se promener tous les après-midi sur les bords de l'Arno; et le soir on se demande les uns aux autres s'y l'on y a été.

Corinne s'établit dans une maison de campagne à peu de distance de la ville. Elle manda au prince Castel-Forte qu'elle vouloit s'y fixer: cette lettre fut la seule que Corinne écrivit; car elle avoit pris une telle horreur pour toutes les actions communes de la vie, que la moindre résolution à prendre, le moindre ordre à donner, lui causoit un redoublement de peine. Elle ne pouvoit passer les jours que dans une inactivité complète; elle se levoit, se couchoit, se relevoit, ouvroit un livre sans pouvoir en comprendre une ligne. Souvent elle restoit des heures entières à sa fenêtre: puis elle se promenoit avec rapidité dans son jardin: une autre fois

elle prenoit un bouquet de fleurs, cherchant à s'étourdir par leur parfum. Enfin le sentiment de l'existence la poursuivoit comme une douleur sans relâche ; et elle essayoit mille ressources pour calmer cette dévorante faculté de penser, qui ne lui présentoit plus, comme jadis, les réflexions les plus variées, mais une seule idée, mais une seule image, armée de pointes cruelles qui déchiroient son cœur.

CHAPITRE III.

Un jour Corinne résolut d'aller voir à Florence les belles églises qui décorent cette ville ; elle se rappeloit qu'à Rome quelques heures passés dans Saint-Pierre calmoient toujours son ame, et elle espéroit le même secours des temples de Florence. Pour se rendre à la ville, elle traversa le bois charmant qui est sur les bords de l'Arno : c'étoit une soirée ravissante du mois de juin; l'air étoit embaumé par une inconcevable abondance de roses, et les visages de tous ceux qui se promenoient exprimoient le bonheur. Corinne sentit un redoublement de tristesse, en se voyant exclue de cette félicité générale que la Providence accorde à la plupart des êtres : mais cependant elle la bénit avec douceur de faire du bien aux hommes. — Je suis une exception à l'ordre universel, se disoit-elle : il y a du bonheur pour tous ; et cette terrible faculté de souffrir, qui me tue, c'est une manière de sentir particulière à moi seule. O mon Dieu ! cependant pourquoi m'avez-vous choisie pour supporter cette peine ? Ne pourrois-je pas aussi demander, comme votre divin Fils, *que cette coupe s'éloignât de moi ?* —

L'air actif et occupé des habitants de la ville étonna Corinne. Depuis qu'elle n'avoit plus aucun intérêt dans la vie, elle ne concevoit pas ce qui faisoit avancer, revenir, se hâter ; et traînant lentement ses pas sur les larges pierres du pavé de Florence, elle perdoit l'idée d'arriver, ne se souvenant plus où elle avoit l'intention d'aller : enfin elle se trouva devant les fameuses portes d'airain, sculptées par Ghiberti, pour le Baptistère de Saint-Jean, qui est à côté de la cathédrale de Florence.

Elle examina quelque temps ce travail immense, où des nations, en bronze, dans des proportions très-petites, mais

très-distinctes, offrent une multitude de physionomies variées, qui toutes expriment une pensée de l'artiste, une conception de son esprit. — Quelle patience, s'écria Corinne, quel respect pour la postérité ! et cependant combien peu de personnes examinent avec soin ces portes à travers lesquelles la foule passe avec distraction, ignorance ou dédain ! Oh ! qu'il est difficile à l'homme d'échapper à l'oubli, et que la mort est puissante ! —

C'est dans cette cathédrale que Julien de Médicis a été assassiné : non loin de là, dans l'église de Saint-Laurent, on voit la chapelle en marbre, enrichie de pierreries, où sont les tombeaux des Médicis, et les statues de Julien et de Laurent, par Michel-Ange. Celle de Laurent de Médicis, méditant la vengeance de l'assassinat de son frère, a mérité l'honneur d'être appelée *la pensée de Michel-Ange.* Au pied de ces statues sont l'Aurore et la Nuit ; le réveil de l'une, et surtout le sommeil de l'autre, ont une expression remarquable. Un poète fit, sur la statue de la Nuit, des vers qui finissoient par ces mots : *bien qu'elle dorme, elle vit ; réveille-la si tu ne le crois pas, elle te parlera.* Michel-Ange, qui cultivoit les lettres, sans lesquelles l'imagination en tout genre se flétrit vite, répondit au nom de la Nuit.

> Grato m'è il sonno, e più l'esser di sasso.
> Mentre che il danno e la vergogna dura,
> Non veder, non sentir m'è gran ventura.
> Però non mi destar, deh parla basso.*

Michel-Ange est le seul sculpteur des temps modernes qui ait donné à la figure humaine un caractère qui ne ressemble ni à la beauté antique, ni à l'affectation de nos jours. On croit y voir l'esprit du moyen âge, une ame énergique et sombre, une activité constante, des formes très-prononcées, des traits qui portent l'empreinte des passions, mais ne retracent point l'idéal de la beauté. Michel-Ange est le génie de sa propre école ; car il n'a rien imité, pas même les anciens.

Son tombeau est dans l'église de *Santa-Croce.* Il a voulu qu'il fût placé en face d'une fenêtre, d'où l'on pouvoit voir le dôme bâti par Filippo Brunelleschi, comme si ses cendres devoient tressaillir encore sous le marbre, à l'aspect de cette coupole, modèle de celle de Saint-Pierre. Cette église de

* Il m'est doux de dormir, et plus doux d'être de marbre. Aussi long-temps que durent l'injustice et la honte, ce m'est un grand bonheur de ne pas voir et de ne pas entendre Ainsi donc ne m'éveille point de grâce, parle bas.

Santa-Croce contient la plus brillante assemblée de morts qui soit peut-être en Europe. Corinne se sentit profondément émue en marchant entre ces deux rangées de tombeaux. Ici, c'est Galilée, qui fut persécuté par les hommes, pour avoir découvert les secrets du ciel; plus loin, Machiavel, qui révéla l'art du crime, plutôt en observateur qu'en criminel, mais dont les leçons profitent plus aux oppresseurs qu'aux opprimés; l'Arétin, cet homme qui a consacré ses jours à la plaisanterie, et n'a rien éprouvé sur la terre, de sérieux que la mort; Boccace, dont l'imagination riante a résisté aux fléaux réunis de la guerre civile et de la peste; un tableau en l'honneur du Dante, comme si les Florentins, qui l'ont laissé périr dans le supplice de l'exil, pouvoient encore se vanter de sa gloire: (34) enfin, plusieurs autres noms honorables se font aussi remarquer dans ce lieu; des noms célèbres pendant leur vie, mais qui retentissent plus foiblement de générations en générations, jusqu'à ce que leur bruit s'éteigne entièrement! (35)

La vue de cette église, décorée par de si nobles souvenirs, réveilla l'enthousiasme de Corinne: l'aspect des vivants l'avoit découragée; la présence silencieuse des morts ranima, pour un moment du moins, cette émulation de gloire dont elle étoit jadis saisie: elle marcha d'un pas plus ferme dans l'église, et quelques pensées d'autrefois traversèrent encore son ame; elle vit venir sous les voûtes de jeunes prêtres qui chantoient à voix basse, et se promenoient lentement autour du chœur: elle demanda à l'un d'eux ce que signifioit cette cérémonie *Nous prions pour nos morts*, lui répondit-il. — Oui, vous avez raison, pensa Corinne, de les appeler *vos morts:* c'est la seule propriété glorieuse qui vous reste. Oh! pourquoi donc Oswald a-t-il étouffé ces dons que j'avois reçus du ciel, et que je devois faire servir à exciter l'enthousiasme dans les ames qui s'accordent avec la mienne! O mon Dieu! s'écria-t-elle en se mettant à genoux, ce n'est point par un vain orgueil que je vous conjure de me rendre les talents que vous m'aviez accordés. Sans doute ils sont les meilleurs de tous, ces saints obscurs qui ont su vivre et mourir pour vous: mais il est différentes carrières pour les mortels; et le génie qui célébreroit les vertus généreuses, le génie qui se consacreroit à tout ce qui est noble, humain et vrai, pourroit être reçu du moins dans les parvis extérieurs du ciel. — Les yeux de Corinne étoient baissés en achevant cette prière; et ses regards furent frappés par cette inscription d'un tombeau sur lequel elle s'étoit mise à genoux. — *Seule à mon aurore, seule à mon couchant, je suis seule encore ici.*

— Ah ! s'écria Corinne, c'est la réponse à ma prière Quelle émulation peut-on éprouver, quand on est seule sur la terre ? qui partageroit mes succès, si j'en pouvois obtenir ? qui s'intéresse à mon sort ? quel sentiment pourroit encourager mon esprit au travail ? Il me falloit son regard pour récompense. —

Une autre épitaphe aussi fixa son attention : *Ne me plaignez pas*, disoit un homme, mort dans la jeunesse ; *si vous saviez combien de peines ce tombeau m'a epargnées !* — Quel détachement de la vie ces paroles inspirent ! dit Corinne, en versant des pleurs : tout à côté du tumulte de la ville, il y a cette église qui apprendroit aux hommes le secret de tout, s'ils le vouloient ; mais on passe sans y entrer, et la merveilleuse illusion de l'oubli fait aller le monde —

CHAPITRE IV

Le mouvement d'émulation qui avoit soulagé Corinne pendant quelques instants, la conduisit encore le lendemain à la galerie de Florence ; elle se flatta de retrouver son ancien goût pour les arts, et d'y puiser quelque intérêt pour ses occupations d'autrefois. Les beaux-arts sont encore très-républicains à Florence : l'on y montre les statues et les tableaux à toutes les heures avec la plus grande facilité. Des hommes instruits, payés par le gouvernement, sont préposés, comme des fonctionnaires publics, à l'explication de tous ces chefs-d'œuvre. C'est un reste du respect pour les talents en tous genres, qui a toujours existé en Italie, mais plus particulièrement à Florence, lorsque les Médicis vouloient se faire pardonner leur pouvoir par leur esprit, et leur ascendant sur les actions, par le libre essor qu'ils laissoient du moins à la pensée. Les gens du peuple aiment beaucoup les arts à Florence, et mêlent ce goût à la dévotion, qui est plus régulière en Toscane qu'en tout autre lieu de l'Italie : il n'est pas rare de les voir confondre les figures mythologiques avec l'histoire chrétienne. Un Florentin, homme du peuple, montroit aux étrangers une Minerve qu'il appeloit Judith, un Apollon qu'il nommoit David, et certifioit, en expliquant un bas-relief qui représentoit la prise de Troie, que Cassandre *étoit une bonne chrétienne.*

C'est une immense collection que la galerie de Florence; et l'on pourroit y passer bien des jours sans parvenir encore à la connoître. Corinne parcouroit tous ces objets, et se sentoit, avec douleur, distraite et indifférente. La statue de Niobé réveilla son intérêt; elle fut frappée de ce calme, de cette dignité, à travers la plus profonde douleur. Sans doute, dans une semblable situation, la figure d'une véritable mère seroit entièrement bouleversée: mais l'idéal des arts conserve la beauté dans le désespoir; et ce qui touche profondément dans les ouvrages du génie, ce n'est pas le malheur même, c'est la puissance que l'ame conserve sur ce malheur. Non loin de la statue de Niobé est la tête d'Alexandre mourant: ces deux genres de physionomie donnent beaucoup à penser. Il y a dans Alexandre l'étonnement et l'indignation de n'avoir pu vaincre la nature. Les angoisses de l'amour maternel se peignent dans tous les traits de Niobé: elle serre sa fille contre son sein avec une anxiété déchirante; la douleur exprimée par cette admirable figure porte le caractère de cette fatalité qui ne laissoit, chez les anciens, aucun recours à l'ame religieuse. Niobé lève les yeux au ciel, mais sans espoir; car les dieux mêmes sont ses ennemis.

Corinne, en retournant chez elle, essaya de réfléchir sur ce qu'elle venoit de voir, et voulut composer comme elle le faisoit jadis; mais une distraction invincible l'arrêtoit à chaque page. Combien elle étoit loin alors du talent d'improviser! Chaque mot lui coûtoit à trouver; et souvent elle traçoit des paroles sans aucun sens, des paroles qui l'effrayoient elle-même, quand elle se mettoit à les relire, comme si l'on voyoit écrit le délire de la fièvre. Se sentant alors incapable de détourner sa pensée de sa propre situation, elle peignoit ce qu'elle souffroit; mais ce n'étoient plus ces idées générales, ces sentiments universels qui répondent au cœur de tous les hommes: c'étoit le cri de la douleur, cri monotone à la longue, comme celui des oiseaux de la nuit; il y avoit trop d'ardeur dans les expressions, trop d'impétuosité, trop peu de nuances: c'étoit le malheur, mais ce n'étoit plus le talent. Sans doute il faut, pour bien écrire, une émotion vraie; mais il ne faut pas qu'elle soit déchirante. Le bonheur est nécessaire à tout; et la poésie la plus mélancolique doit être inspirée par une sorte de verve qui suppose et de la force et des jouissances intellectuelles. La véritable douleur n'a point de fécondité naturelle: ce qu'elle produit n'est qu'une agitation sombre qui ramène sans cesse aux mêmes pensées. Ainsi, ce chevalier poursuivi par un sort funeste, parcouroit en vain mille détours, et se retrouvoit toujours à la même place.

Le mauvais état de la santé de Corinne achevoit aussi de troubler son talent. L'on a trouvé dans ses papiers quelques-unes des réflexions qu'on va lire, et qu'elle écrivoit dans ce temps où elle faisoit d'inutiles efforts pour redevenir capable d'un travail suivi.

CHAPITRE V.

FRAGMENTS DES PENSEES DE CORINNE.

" Mon talent n'existe plus; je le regrette. J'aurois aimé que mon nom lui parvînt avec quelque gloire; j'aurois voulu qu'en lisant un écrit de moi, il y sentît quelque sympathie avec lui.

" J'avois tort d'espérer qu'en rentrant dans son pays, au milieu de ses habitudes, il conserveroit les idées et les sentiments qui pouvoient seuls nous réunir. Il y a tant à dire contre une personne telle que moi; et il n'y a qu'une réponse à tout cela, c'est l'esprit et l'ame que j'ai: mais quelle réponse pour la plupart des hommes!

" On a tort cependant de craindre la supériorité de l'esprit et de l'ame: elle est très-morale, cette supériorité; car tout comprendre rend très-indulgent, et sentir profondément inspire une grande bonté.

" Comment se fait-il que deux êtres qui se sont confié leurs pensées les plus intimes, qui se sont parlé de Dieu, de l'immortalité de l'ame, de la douleur, redeviennent tout-à-coup étrangers l'un à l'autre? Etonnant mystère que l'amour! sentiment admirable ou nul! religieux comme l'étoient les martyrs, ou plus froid que l'amitié la plus simple! Ce qu'il y a de plus involontaire au monde vient-il du ciel, ou des passions terrestres? Faut-il s'y soumettre ou le combattre? Ah! qu'il se passe d'orages au fond du cœur!

" Le talent devroit être une ressource: quand le Dominiquin fut enfermé dans un couvent, il peignit des tableaux superbes sur les murs de sa prison, et laissa des chefs-d'œuvre pour traces de son séjour; mais il souffroit par les circonstances extérieures: le mal n'étoit pas dans l'ame; quand il est là, rien n'est possible; la source de tout est tarie.

" Je m'examine quelquefois comme un étranger pourroit le faire; et j'ai pitié de moi. J'étois spirituelle, vraie, bonne,

généreuse, sensible : pourquoi tout cela tourne-t-il si fort à mal ? Le monde est-il vraiment méchant ? et de certaines qualités nous ôtent-elles nos armes, au lieu de nous donner de la force ?

" C'est dommage : j'étois née avec quelque talent ; je mourrai sans que l'on ait aucune idée de moi, bien que je sois célèbre. Si j'avois été heureuse, si la fièvre du cœur ne m'avoit pas dévorée, j'aurois contemplé de très-haut la destinée humaine, j'y aurois découvert des rapports inconnus avec la nature et le ciel : mais la serre du malheur me tient ; comment penser librement, quand elle se fait sentir chaque fois qu'on essaie de respirer ?

" Pourquoi n'a-t-il pas été tenté de rendre heureuse une personne dont il avoit seul le secret, une personne qui ne parloit qu'à lui du fond du cœur ? Ah ! l'on peut se séparer de ces femmes communes qui aiment au hasard : mais celle qui a besoin d'admirer ce qu'elle aime, celle dont le jugement est pénétrant, bien que son imagination soit exaltée, il n'y a pour elle qu'un objet dans l'univers.

" J'avois appris la vie dans les poètes ; elle n'est pas ainsi : il y a quelque chose d'aride dans la réalité, que l'on s'efforce en vain de changer.

" Quand je me rappelle mes succès, j'éprouve un sentiment d'irritation. Pourquoi me dire que j'étois charmante, si je ne devois pas être aimée ? Pourquoi m'inspirer de la confiance pour qu'il me fût plus affreux d'être détrompée ? Trouvera-t-il dans une autre plus d'esprit, plus d'ame, plus de tendresse qu'en moi ? Non, il trouvera moins, et sera satisfait ; il se sentira d'accord avec la société. Quelles jouissances, quelles peines factices elle donne !

" En présence du soleil et des sphères étoilées, on n'a besoin que de s'aimer et de se sentir dignes l'un de l'autre. Mais la société, la société ! comme elle rend le cœur dur et l'esprit frivole ! comme elle fait vivre pour ce que l'on dira de vous ! Si les hommes se rencontroient un jour, dégagés chacun de l'influence de tous, quel air pur entreroit dans l'ame ! que d'idées nouvelles, que de sentiments vrais la rafraîchiroient !

" La nature aussi est cruelle. Cette figure que j'avois, elle va se flétrir ; et c'est en vain alors que j'éprouverois les affections les plus tendres : des yeux éteints ne peindroient plus mon ame, n'attendriroient plus pour ma prière.

" Il y a des peines en moi que je n'exprimerai jamais, pas même en écrivant ; je n'en ai pas la force : l'amour seul pourroit sonder ces abîmes.

"Que les hommes sont heureux d'aller à la guerre, d'exposer leur vie, de se livrer à l'enthousiasme de l'honneur et du danger! Mais il n'y a rien au dehors qui soulage les femmes; leur existence, immobile en présence du malheur, est un bien-long supplice!

"Quelquefois, quand j'entends la musique, elle me retrace les talents que j'avois, le chant, la danse et la poésie; il me prend alors envie de me dégager du malheur, de revivre à la joie: mais tout-à-coup un sentiment intérieur me fait frissonner; on diroit que je suis une ombre qui veut encore rester sur la terre, quand les rayons du jour, quand l'approche des vivants, la forcent à disparoître.

"Je voudrois être susceptible des distractions que donne le monde, autrefois je les aimois, elles me faisoient du bien: les réflexions de la solitude me menoient trop loin et trop avant; mon talent gagnoit à la mobilité de mes impressions. Maintenant, j'ai quelque chose de fixe dans le regard, comme dans la pensée: gaîté, grâce, imagination, qu'êtes-vous devenues? Ah! je voudrois, ne fût-ce que pour un moment, goûter encore de l'espérance. Mais c'en est fait; le désert est inexorable, la goutte d'eau comme la rivière sont taries, et le bonheur d'un jour est aussi difficile que la destinée de la vie entière.

"Je le trouve coupable envers moi; mais quand je le compare aux autres hommes, combien ils me paroissent affectés, bornés, misérables! et lui, c'est un ange, mais un ange armé de l'épée flamboyante qui a consumé mon sort. Celui qu'on aime, est le vengeur des fautes qu'on a commises sur cette terre; la Divinité lui prête son pouvoir.

"Ce n'est pas le premier amour qui est ineffaçable, il vient du besoin d'aimer: mais lorsqu'après avoir connu la vie, et dans toute la force de son jugement, on rencontre l'esprit et l'ame que l'on avoit jusqu'alors vainement cherchés, l'imagination est subjuguée par la vérité; et l'on a raison d'être malheureuse.

"Que cela est insensé, diront au contraire la plupart des hommes, de mourir pour l'amour, comme s'il n'y avoit pas mille autres manières d'exister! L'enthousiasme en tout genre est ridicule pour qui ne l'éprouve pas. La poésie, le dévouement, l'amour, la religion, ont la même origine, et il y a des hommes aux yeux desquels ces sentiments sont de la folie. Tout est folie, si l'on veut, hors le soin que l'on prend de son existence: il peut y avoir erreur et illusion partout ailleurs.

"Ce qui fait mon malheur surtout, c'est que lui seul me comprenoit; et peut-être trouvera-t-il, une fois aussi, que moi

seule je savois l'entendre. Je suis la plus facile et la plus difficile personne du monde; tous les êtres bienveillants me conviennent comme société de quelques instants: mais pour l'intimité, pour une affection véritable, il n'y avoit au monde qu'Oswald que je pusse aimer. Imagination, esprit, sensibilité, quelle réunion! où se trouve-t-elle dans l'univers? Et le cruel possédoit toutes ces qualités, ou du moins tout leur charme!

"Qu'aurois-je à dire aux autres? à qui pourrois-je parler? quel but, quel intérêt, me reste-t-il? Les plus amères douleurs, les plus délicieux sentiments, me sont connus: que puis-je craindre? que pourrois-je espérer? le pâle avenir n'est plus pour moi que le spectre du passé.

"Pourquoi les situations heureuses sont-elles si passagères? qu'ont-elles de plus fragile que les autres? L'ordre naturel est-il la douleur? C'est une convulsion que la souffrance, pour le corps; mais c'est un état habituel pour l'ame.

"Ahi! null' altro che pianto al mondo dura.*

"Une autre vie! une autre vie! voilà mon espoir: mais telle est la force de celle-ci, qu'on cherche dans le ciel les mêmes sentiments qui ont occupé sur la terre. On peint dans les mythologies du Nord les ombres des chasseurs poursuivant les ombres des cerfs dans les nuages: mais de quel droit disons-nous que ce sont des ombres? où est-elle la réalité? Il n'y a de sûr que la peine; il n'y a qu'elle qui tienne impitoyablement ce qu'elle promet.

"Je rêve sans cesse à l'immortalité, non plus à celle que donnent les hommes: ceux qui, selon l'expression du Dante, *appelleront antique le temps actuel*, ne m'intéressent plus; mais je ne crois pas à l'anéantissement de mon cœur. Non, mon Dieu, je n'y crois pas. Il est pour vous, ce cœur dont il n'a pas voulu, et que vous daignerez recevoir après les dédains d'un mortel.

"Je sens que je ne vivrai pas long-temps; et cette pensée met du calme dans mon ame. Il est doux de s'affoiblir dans l'état où je suis; c'est le sentiment de la peine qui s'émousse.

"Je ne sais pourquoi, dans le trouble de la douleur, on est plus capable de superstition que de piété; je fais des présages de tout, et je ne sais point encore placer ma confiance en rien. Ah! que la dévotion est douce dans le bonheur! quelle

* Ah! dans le monde, rien ne dure que les larmes!
PETRARQUE

reconnoissance envers l'Etre suprême doit éprouver la femme d'Oswald !

" Sans doute la douleur perfectionne beaucoup le caractère : on rattache dans sa pensée ses fautes à ses malheurs ; et toujours un lien visible, au moins à nos yeux, semble les réunir ; mais il est un terme à ce salutaire effet.

" Un profond recueillement m'est nécessaire avant d'obtenir,

" . . . . Tranquillo varco
A più tranquilla vita.*

" Quand je serai tout-à-fait malade, le calme doit renaître en mon cœur : il y a beaucoup d'innocence dans les pensées de l'être qui va mourir ; et j'aime les sentiments qu'inspire cette situation.

" Inconcevable énigme de la vie, que la passion, ni la douleur, ni le génie, ne peuvent découvrir, vous révélerez-vous à la prière ? Peut-être l'idée la plus simple de toutes explique-t-elle ces mystères ! peut-être en avons-nous approché mille fois dans nos rêveries ! Mais ce dernier pas est impossible ; et nos vains efforts en tout genre donnent une grande fatigue à l'ame. Il est bien temps que la mienne se repose.

" Fermossi al fin il cor che balzô tanto." †
IPPOLITO PINDEMONTE.

CHAPITRE VI.

Le prince Castel-Forte quitta Rome pour venir s'établir a Florence près de Corinne : elle fut très-reconnoissante de cette preuve d'amitié ; mais elle étoit un peu honteuse de ne pouvoir plus répandre dans la conversation le charme qu'elle y mettoit autrefois. Elle étoit distraite et silencieuse : le dépérissement de sa santé lui ôtoit la force nécessaire pour triompher, même pour un moment, des sentiments qui l'occupoient. Elle avoit encore en parlant l'intérêt qu'inspire la bienveillance ; mais le desir de plaire ne l'animoit plus. Quand

* Un tranquille passage vers une vie plus tranquille.
† Il s'est enfin arrêté, ce cœur qui battoit si vite

l'amour est malheureux, il refroidit toutes les autres affections; on ne peut s'expliquer à soi-même ce qui se passe dans l'ame: mais autant l'on avoit gagné par le bonheur, autant l'on perd par la peine. Le surcroît de vie que donne un sentiment qui fait jouir de la nature entière, se reporte sur tous les rapports de la vie et de la société: mais l'existence est si appauvrie quand cet immense espoir est détruit, qu'on devient incapable d'aucun mouvement spontané. C'est pour cela même que tant de devoirs commandent aux femmes, et surtout aux hommes, de respecter et de craindre l'amour qu'ils inspirent; car cette passion peut dévaster à jamais l'esprit comme le cœur.

Le prince Castel-Forte essayoit de parler à Corinne des objets qui l'intéressoient autrefois; elle étoit quelquefois plusieurs minutes sans lui répondre, parce qu'elle ne l'entendoit pas dans le premier moment: puis le son et l'idée lui parvenoient; et elle disoit quelque chose qui n'avoit ni la couleur ni le mouvement que l'on admiroit jadis dans sa manière de parler, mais qui faisoit aller la conversation quelques instants, et lui permettoient de retomber dans ses rêveries. Enfin, elle faisoit encore un nouvel effort pour ne pas décourager la bonté du prince Castel-Forte; et souvent elle prenoit un mot pour l'autre, ou disoit le contraire de ce qu'elle venoit de dire: alors elle sourioit de pitié sur elle-même, et demandoit pardon à son ami de cette sorte de folie dont elle avoit la conscience.

Le prince Castel-Forte voulut se hasarder à lui parler d'Oswald; et il sembloit même que Corinne prît à cette conversation un âpre plaisir: mais elle étoit dans un tel état de souffrance en sortant de cet entretien, que son ami se crut absolument obligé de se l'interdire. Le prince Castel-Forte avoit une ame sensible: mais un homme, et surtout un homme qui a été vivement occupé d'une femme, ne sait, quelque généreux qu'il soit, comment la consoler du sentiment qu'elle éprouve pour un autre. Un peu d'amour-propre en lui, et de timidité en elle, empêchent que l'intimité de la confiance ne soit parfaite: d'ailleurs à quoi serviroit-elle? il n'y a de remède qu'aux chagrins qui se guériroient d'eux-mêmes.

Corinne et le prince Castel-Forte se promenoient ensemble chaque jour sur les bords de l'Arno. Il parcouroit tous les sujets d'entretien, avec un aimable mélange d'intérêt et de ménagement; elle le remercioit en lui serrant la main; quelquefois elle essayoit de parler sur les objets qui tiennent à l'ame: ses yeux se remplissoient de pleurs, et son émotion lui faisoit mal; sa pâleur et son tremblement étoient pénibles à

voir, et son ami cherchoit bien vite à la détourner de ces idées. Une fois elle se mit tout-à-coup à plaisanter avec sa grâce accoutumée : le prince Castel-Forte la regarda avec surprise et joie; mais elle s'enfuit aussitôt en fondant en larmes.

Elle revint à dîner, tendit la main à son ami, en lui disant : — Pardon, je voudrois être aimable, pour vous récompenser de votre bonté; mais cela m'est impossible : soyez assez généreux pour me supporter telle que je suis. — Ce qui inquiétoit vivement le prince Castel-Forte, c'étoit l'état de la santé de Corinne. Un danger prochain ne la menaçoit pas encore; mais il étoit impossible qu'elle vécût long-temps, si quelques circonstances heureuses ne ranimoient pas ses forces. Dans ce temps, le prince Castel-Forte reçut une lettre de lord Nelvil; et bien qu'elle ne changeât rien à sa situation, puisqu'il lui confirmoit qu'il étoit marié, il y avoit dans cette lettre des paroles qui auroient ému profondément Corinne. Le prince Castel-Forte réfléchissoit des heures entières, pour concerter avec lui-même s'il devoit ou non causer à son amie, en lui montrant cette lettre, l'impression la plus vive; et il la voyoit si foible qu'il ne l'osoit pas. Pendant qu'il délibéroit encore, il reçut une seconde lettre de lord Nelvil, également remplie de sentiments qui auroient attendri Corinne, mais contenant la nouvelle de son départ pour l'Amérique. Alors le prince Castel-Forte se décida tout-à-fait à ne rien dire. Il eut peut-être tort; car une des plus amères douleurs de Corinne, c'étoit que lord Nelvil ne lui écrivit point : elle n'osoit l'avouer à personne; mais bien qu'Oswald fût pour jamais séparé d'elle, un souvenir, un regret de sa part, lui auroient été bien chers; et ce qui lui paroissoit le plus affreux, c'étoit ce silence absolu qui ne lui donnoit pas même l'occasion de prononcer ou d'entendre prononcer son nom.

Une peine dont personne ne vous parle, une peine qui n'éprouve pas le moindre changement, ni par les jours, ni par les années, et n'est susceptible d'aucun événement, d'aucune vicissitude, fait encore plus de mal que la diversité des impressions douloureuses. Le prince Castel-Forte suivit la maxime commune qui conseille de tout faire pour amener l'oubli : mais il n'y a point d'oubli pour les personnes d'une imagination forte; et il vaut mieux, avec elles, renouveler sans cesse le même souvenir, fatiguer l'ame de pleurs enfin, que de l'obliger à se concentrer en elle-même.

LIVRE XIX.

LE RETOUR D'OSWALD EN ITALIE.

CHAPITRE Ier.

Rappelons maintenant les événements qui se passèrent en Ecosse, après le jour de cette triste fête où Corinne fit un si douloureux sacrifice. Le domestique de lord Nelvil lui remit ses lettres au bal : il sortit pour les lire ; il en ouvrit plusieurs que son banquier de Londres lui envoyoit, avant de deviner celle qui devoit décider de son sort ; mais quand il aperçut l'écriture de Corinne, mais quand il vit ces mots : *Vous êtes libre*, et qu'il reconnut l'anneau, il sentit tout-à-la-fois une amère douleur, et l'irritation la plus vive. Il y avoit deux mois qu'il n'avoit reçu de lettres de Corinne ; et ce silence étoit rompu par des paroles si laconiques, par une action si décisive ! il ne douta pas de son inconstance ; il se rappela tout ce que lady Edgermond avoit pu dire de la légèreté, de la mobilité, de Corinne : il entra dans le sens de l'inimitié contre elle ; car il l'aimoit assez encore pour être injuste. Il oublia qu'il avoit tout-à-fait renoncé depuis plusieurs mois à l'idée d'épouser Corinne, et que Lucile lui avoit inspiré un goût assez vif. Il se crut un homme sensible, trahi par une femme infidèle ; il éprouva du trouble, de la colère, du malheur, mais surtout un mouvement de fierté qui dominoit toutes les autres impressions, et lui inspiroit le desir de se montrer supérieur à celle qui l'abandonnoit. Il ne faut pas beaucoup se vanter de la fierté dans les attachements du cœur : elle n'existe presque jamais que quand l'amour-propre l'emporte sur l'affection ; et si lord Nelvil eût aimé Corinne comme dans les jours de Rome et de Naples, le ressentiment contre les torts qu'il lui croyoit ne l'eût point encore détaché d'elle.

Lady Edgermond s'aperçut du trouble de lord Nelvil : c'étoit une personne passionnée, sous de froids dehors ; et la maladie mortelle dont elle se sentoit menacée, ajoutoit à l'ardeur de son intérêt pour sa fille. Elle savoit que la pauvre enfant aimoit lord Nelvil ; et elle trembloit d'avoir compromis

son bonheur, en le lui faisant connoître. Elle ne perdoit donc pas Oswald un instant de vue, et pénétroit dans les secrets de son ame avec une sagacité que l'on attribue à l'esprit des femmes, mais qui tient uniquement à l'attention continuelle qu'inspire un vrai sentiment. Elle prit le prétexte des affaires de Corinne, c'est-à-dire de l'héritage de son oncle qu'elle vouloit lui faire passer, pour avoir le lendemain matin un entretien avec lord Nelvil : dans cet entretien elle devina bien vite qu'il étoit mécontent de Corinne ; et, flattant son ressentiment par l'idée d'une noble vengeance, elle lui proposa de la reconnoître pour sa belle-fille. Lord Nelvil fut étonné de ce changement subit dans les intentions de lady Edgermond : mais il comprit cependant, quoique cette pensée ne fût en aucune manière exprimée, que cette offre n'auroit son effet que s'il épousoit Lucile ; et, dans l'un de ces moments où l'on agit plus vite que l'on ne pense, il la demanda en mariage à sa mère. Lady Edgermond, ravie, put à peine se contenir assez pour ne pas dire *oui* avec trop de rapidité : le consentement fut donné ; et lord Nelvil sortit de cette chambre lié par un engagement qu'il n'avoit pas eu l'idée de contracter en y entrant.

Pendant que lady Edgermond préparoit Lucile à le recevoir, il se promenoit dans le jardin avec une grande agitation. Il se disoit que Lucile lui avoit plu, précisément parce qu'il la connoissoit peu, et qu'il étoit bizarre de fonder tout le bonheur de sa vie sur le charme d'un mystère qui doit nécessairement être découvert. Il lui revint un mouvement d'attendrissement pour Corinne; et il se rappela les lettres qu'il lui avoit écrites, et qui exprimoient trop bien les combats de son ame. — Elle a eu raison, s'écria-t-il, de renoncer à moi : je n'ai pas eu le courage de la rendre heureuse, mais il devoit lui en coûter davantage ; et cette ligne si froide.... Mais qui sait si les larmes ne l'ont pas arrosée ? — et en prononçant ces mots les siennes couloient malgré lui. Ces rêveries l'entraînèrent tellement, qu'il s'éloigna du château, et fut longtemps cherché par les domestiques de lady Edgermond, qu'elle avoit envoyés pour lui faire dire qu'il étoit attendu : il s'étonna lui-même de son peu d'empressement, et se hâta de revenir.

En entrant dans la chambre, il vit Lucile à genoux, et la tête cachée dans le sein de sa mère ; elle avoit ainsi la grâce la plus touchante : lorsqu'elle entendit lord Nelvil, elle releva son visage baigné de pleurs, et lui dit en lui tendant la main : — N'est-il pas vrai, Mylord, que vous ne me séparerez pas de ma mère ? — Cette aimable manière d'annoncer son consente-

ment intéressa beaucoup Oswald. Il se mit à genoux à son tour, et pria lady Edgermond de permettre que le visage de Lucile se penchât vers le sien : et c'est ainsi que cette innocente personne reçut la première impression qui la faisoit sortir de l'enfance. Une vive rougeur couvrit son front : Oswald sentit, en la regardant, quel lien pur et sacré il venoit de former ; et la beauté de Lucile, quelque ravissante qu'elle fût en ce moment, lui fit moins d'impression encore que sa céleste modestie.

Les jours qui précédèrent le dimanche qui avoit été fixé pour la cérémonie, se passèrent en arrangements nécessaires pour le mariage. Lucile, pendant ce temps, ne parla pas beaucoup plus qu'à l'ordinaire: mais ce qu'elle disoit étoit noble et simple ; et lord Nelvil aimoit et approuvoit chacune de ses paroles. Il sentoit bien cependant quelque vide auprès d'elle ; la conversation consistoit toujours dans une question et une réponse : elle ne s'engageoit pas, elle ne se prolongeoit pas; tout étoit bien : mais il n'y avoit pas ce mouvement, cette vie inépuisable dont il est difficile de se passer quand une fois on en a joui. Lord Nelvil se rappeloit alors Corinne : mais, comme il n'entendoit plus parler d'elle, il espéroit que ce souvenir deviendroit à la fin une chimère, objet seulement de ses vagues regrets.

Lucile, en apprenant par sa mère que sa sœur vivoit encore, et qu'elle étoit en Italie, avoit eu le plus grand desir d'interroger lord Nelvil à son sujet : mais lady Edgermond le lui avoit interdit; et Lucile s'étoit soumise, selon sa coutume, sans demander le motif de cet ordre. Le matin, le jour du mariage, l'image de Corinne se retraça dans le cœur d'Oswald plus vivement que jamais ; et il fut affrayé lui-même de l'impression qu'il en recevoit. Mais il adressa ses prières à son père ; il lui dit au fond de son cœur que c'étoit pour lui, que c'étoit pour obtenir sa bénédiction dans le ciel, qu'il accomplissoit sa volonté sur la terre. Raffermi par ces sentiments, il arriva chez lady Edgermond, et se reprocha les torts qu'il avoit eus dans sa pensée envers Lucile. Quand il la vit, elle étoit si charmante, qu'un ange qui seroit descendu sur la terre n'auroit pu choisir une autre figure pour donner aux mortels l'idée des vertus célestes. Ils marchèrent à l'autel. La mère avoit une émotion plus profonde encore que la fille : car il s'y mêloit cette crainte que fait éprouver toujours une grande résolution, quelle qu'elle soit, à qui connoît la vie. Lucile n'avoit que de l'espoir ; l'enfance se mêloit en elle à la jeunesse, et la joie à l'amour. En revenant de l'autel, elle s'appuyoit timidement sur le bras d'Oswald ; elle s'assuroit

ainsi de son protecteur. Oswald la regardoit avec attendrissement ; on eût dit qu'il sentoit au fond de son cœur un ennemi qui menaçoit le bonheur de Lucile, et qu'il se promettoit de l'en défendre.

Lady Edgermond, revenue au château, dit à son gendre : — Je suis tranquille à présent ; je vous ai confié le bonheur de Lucile. il me reste si peu de temps encore à vivre, qu'il m'est doux de me sentir si bien remplacée. — Lord Nelvil fut très-attendri par ces paroles, et réfléchit, avec autant d'émotion que d'inquiétude, aux devoirs qu'elles lui imposoient. Peu de jours s'étoient écoulés, et Lucile commençoit à peine à lever ses timides regards sur son époux, et à prendre la confiance qui auroit pu lui permettre de se faire connoître à lui, lorsque des incidents malheureux vinrent troubler cette union : elle s'étoit annoncée d'abord sous des auspices plus favorables.

CHAPITRE II.

M. Dickson arriva pour voir les nouveaux-mariés, et s'excusa de n'avoir point assisté à la noce, en racontant qu'il étoit resté long-temps malade de l'ébranlement causé par une chute violente. Comme on lui parloit de cette chute, il dit qu'il avoit été secouru par une femme la plus séduisante du monde. Oswald, dans cet instant, jouoit au volant avec Lucile : elle avoit beaucoup de grâce à cet exercice. Oswald la regardoit, et n'écoutoit pas M. Dickson, lorsque celui-ci lui cria d'un bout de la chambre à l'autre : — Mylord, elle a surement beaucoup entendu parler de vous, la belle inconnue qui m'a secourue ; car elle m'a fait bien des questions sur votre sort. — De qui parlez-vous ? répondit lord Nelvil en continuant à jouer. — D'une femme charmante, reprit M. Dickson, bien qu'elle eût l'air déjà changé par la souffrance, et qui ne pouvoit parler de vous sans émotion. — Ces mots attirèrent cette fois l'attention de lord Nelvil ; et il se rapprocha de M. Dickson, en le priant de les répéter. Lucile, qui ne s'étoit point occupée de ce qu'on avoit dit, alla rejoindre sa mère qui l'avoit fait appeler. Oswald se trouva seul avec M. Dickson, et lui demanda quelle étoit cette femme dont il venoit de lui parler. — Je n'en sais rien, répondit-il ; sa prononciation m'a prouvé qu'elle étoit Anglaise. Mais j'ai

rarement vu, parmi nos femmes, une personne si obligeante et d'une conversation si facile : elle s'est occupée de moi, pauvre vieillard, comme si elle eût été ma fille ; et, pendant tout le temps que j'ai passé avec elle, je ne me suis pas aperçu de toutes les contusions que j'avois reçues. Mais, mon cher Oswald, seriez-vous donc aussi un infidèle en Angleterre, comme vous l'avez été en Italie ? car ma charmante bienfaitrice pâlissoit et trembloit en prononçant votre nom. — Juste ciel ! de qui parlez-vous ? Une Anglaise, dites-vous ? — Oui, sans doute, répondit M. Dickson, vous savez bien que les étrangers ne prononcent jamais notre langue sans accent. — Et sa figure ? — Oh ! la plus expressive que j'aie vue, quoiqu'elle fût pâle et maigre à faire de la peine. — La brillante Corinne ne ressembloit point à cette description ; mais ne pouvoit-elle pas être malade ? ne devoit-elle pas avoir beaucoup souffert, si elle étoit venue en Angleterre, et si elle n'y avoit pas vu celui qu'elle venoit chercher ? Ces craintes frappèrent tout-à-coup Oswald ; et il continua ces questions avec une inquiétude extrême. M. Dickson lui disoit toujours que l'inconnue parloit avec une grâce et une élégance qu'il n'avoit rencontrées dans aucune autre femme ; qu'une expression de bonté céleste se peignoit dans ses regards, mais qu'elle sembloit languissante et triste. Ce n'étoit pas la manière accoutumée de Corinne : mais encore une fois, ne pouvoit-elle pas être changée par la peine ? — De quelle couleur sont ses yeux et ses cheveux ? dit lord Nelvil. — Du plus beau noir du monde. — Lord Nelvil pâlit. — Est-elle animée en parlant ? — Non, continua M. Dickson : elle disoit quelques paroles de temps en temps pour m'interroger et me répondre ; mais le peu de mots qu'elle prononçoit, avoit beaucoup de charmes. — Il alloit continuer, quand lady Edgermond et Lucile rentrèrent : il se tut ; et lord Nelvil cessa de le questionner, mais tomba dans la plus profonde rêverie, et sortit pour se promener, jusqu'à ce qu'il pût retrouver M. Dickson seul.

Lady Edgermond, que sa tristesse avoit frappée, renvoya Lucile pour demander à M. Dickson s'il s'étoit passé quelque chose dans leur conversation qui pût affliger son gendre : il lui raconta naïvement ce qu'il avoit dit. Lady Edgermond devina dans l'instant la vérité, et frémit de la douleur qu'Oswald ressentiroit, s'il savoit avec certitude que Corinne étoit venue le chercher en Ecosse ; et, prévoyant bien qu'il interrogeroit de nouveau M. Dickson, elle lui dit ce qu'il devoit répondre pour détourner lord Nelvil de ses soupçons. En effet, dans un second entretien, M. Dickson n'accrut pas son inquiétude à

cet égard : mais il ne la dissipa point ; et la première idée d'Oswald fut de demander à son domestique si toutes les lettres qu'il lui avoit remises depuis environ trois semaines venoient de la poste, et s'il ne se souvenoit pas d'en avoir reçu autrement. Le domestique assura que non ; mais, comme il sortoit de la chambre, il revint sur ses pas, et dit à lord Nelvil : *Il me semble cependant que le jour du bal un aveugle m'a remis une lettre pour votre seigneurie ; mais c'étoit sans doute pour implorer ses secours.* — Un aveugle ? reprit Oswald ; non, je n'ai point reçu de lettre de lui : pourriez-vous me le retrouver ? — Oui, très-facilement, reprit le domestique ; il demeure dans le village. — Allez le chercher, dit lord Nelvil ; et, ne pouvant pas attendre patiemment l'arrivée de l'aveugle, il alla au-devant de lui, et le rencontra au bout de l'avenue.

— Mon ami, lui dit-il, on vous a donné une lettre pour moi, le jour du bal au château : qui vous l'avoit remise ? — Mylord voit que je suis aveugle ; comment pourrois-je le lui dire ? — Croyez-vous que ce soit une femme ? — Oui, Mylord, car elle avoit un son de voix très-doux, autant qu'on pouvoit le remarquer, malgré ses larmes ; car j'entendois bien qu'elle pleuroit. — Elle pleuroit ! reprit Oswald ; et que vous a-t-elle dit ? — *Vous remettrez cette lettre au domestique d'Oswald, bon vieillard ;* puis, se reprenant tout de suite, elle a ajouté : *à lord Nelvil.* — Ah, Corinne ! s'écria Oswald ; et il fut obligé de s'appuyer sur le vieillard : car il étoit près de s'évanouir. — Mylord, continua le vieillard aveugle, j'étois assis au pied d'un arbre quand elle me donna cette commission ; je voulus m'en acquitter tout de suite : mais comme j'ai de la peine à me relever, à mon âge, elle a daigné m'aider elle-même, m'a donné plus d'argent que je n'en avois eu depuis long-temps ; et je sentois sa main qui trembloit en me soutenant, comme la vôtre, Mylord, à présent. — C'en est assez, dit lord Nelvil : tenez, bon vieillard, voilà aussi de l'argent, comme elle vous en a donné ; priez pour nous deux. — Et il s'éloigna.

Depuis ce moment un trouble affreux s'empara de son ame : il faisoit de tous les côtés de vaines perquisitions, et ne pouvoit concevoir comment il étoit possible que Corinne fût arrivée en Ecosse sans demander à le voir : il se tourmentoit de mille manières sur les motifs de sa conduite ; et l'affliction qu'il ressentoit étoit si grande, que, malgré ses efforts pour la cacher, il étoit impossible que lady Edgermond ne la devinât pas, et que Lucile même ne s'aperçût combien il étoit malheureux : sa tristesse la plongeoit elle-même dans une rêverie continuelle ; et leur intérieur étoit très-silencieux. Ce fut

alors que lord Nelvil écrivit au prince Castel-Forte la première lettre, que celui-ci ne crut pas devoir montrer à Corinne, et qui l'auroit sûrement touchée, par l'inquiétude profonde qu'elle exprimoit.

Le comte d'Erfeuil revint de Plymouth, où il avoit conduit Corinne, avant que la réponse du prince Castel-Forte à la lettre de lord Nelvil fût arrivée : il ne vouloit pas dire à lord Nelvil tout ce qu'il savoit de Corinne ; et cependant il étoit fâché qu'on ignorât qu'il savoit un secret important, et qu'il étoit assez discret pour le taire. Ses insinuations, qui d'abord n'avoient pas frappé lord Nelvil, réveillèrent son attention dès qu'il crut qu'elles pouvoient avoir quelque rapport avec Corinne : alors il interrogea vivement le comte d'Erfeuil, qui se défendit assez bien, dès qu'il fut parvenu à se faire questionner.

Néanmoins, à la fin, Oswald lui arracha l'histoire entière de Corinne, par le plaisir qu'eut le comte d'Erfeuil à raconter tout ce qu'il avoit fait pour elle, la reconnoissance qu'elle lui avoit toujours témoignée, l'état affreux d'abandon et de douleur où il l'avoit trouvée ; enfin il fit ce récit sans s'apercevoir le moins du monde de l'effet qu'il produisoit sur lord Nelvil, et n'ayant d'autre but en ce moment que d'être, comme disent les Anglais, *le héros de sa propre histoire.* Quand le comte d'Erfeuil eut cessé de parler, il fut vraiment affligé du mal qu'il avoit fait. Oswald s'étoit contenu jusqu'alors : mais tout-à-coup il devint comme insensé de douleur ; il s'accusoit d'être le plus barbare et le plus perfide des hommes : il se représentoit le dévouement, la tendresse, de Corinne, sa résignation, sa générosité, dans le moment même où elle le croyoit le plus coupable ; et il y opposoit la dureté, la légèreté, dont il l'avoit payée. Il se répétoit sans cesse que personne ne l'aimeroit jamais comme elle l'avoit aimé, et qu'il seroit puni, de quelque manière, de la cruauté dont il avoit usé envers elle : il vouloit partir pour l'Italie, la voir, seulement un jour, seulement une heure ; mais déjà Rome et Florence étoient occupées par les Français : son régiment alloit s'embarquer, il ne pouvoit s'éloigner sans déshonneur : il ne pouvoit percer le cœur de sa femme, et réparer les torts par les torts, et les douleurs par les douleurs. Enfin, il espéroit les dangers de la guerre, et cette pensée lui rendoit du calme.

Ce fut dans cette disposition qu'il écrivit au prince Castel-Forte la seconde lettre, que celui-ci résolut encore de ne pas montrer à Corinne. Les réponses de l'ami de Corinne la peignoient triste, mais résignée ; et comme il étoit fier, et blessé pour elle, il adoucit plutôt qu'il n'exagéra l'état de

malheur où elle étoit tombée. Lord Nelvil crut donc qu'il falloit ne pas la tourmenter de ses regrets, après l'avoir rendue si malheureuse par son amour ; et il partit pour les îles avec un sentiment de douleur et de remords qui lui rendoit la vie insupportable.

CHAPITRE III.

Lucile étoit affligée du départ d'Oswald, mais le morne silence qu'il avoit gardé avec elle, pendant les derniers temps de leur séjour ensemble, avoit tellement redoublé sa timidité naturelle, qu'elle ne put se résoudre à lui dire qu'elle se croyoit grosse : il ne le sut qu'aux îles, par une lettre de lady Edgermond, à qui sa fille l'avoit caché jusqu'alors. Lord Nelvil trouva donc les adieux de Lucile très-froids : il ne jugea pas bien ce qui se passoit dans son ame ; et comparant sa douleur silencieuse avec les éloquents regrets de Corinne, lorsqu'il se sépara d'elle à Venise, il n'hésita pas à croire que Lucile l'aimoit foiblement. Néanmoins, pendant les quatre années que dura son absence, elle n'eut pas un jour de bonheur. A peine la naissance de sa fille put elle la distraire un moment des dangers que couroit son époux. Un autre chagrin aussi se joignoit à cette inquiétude ; elle découvrit par degrés tout ce qui concernoit Corinne et ses relations avec lord Nelvil.

Le comte d'Erfeuil, qui passa près d'une année en Ecosse, et vit souvent Lucile et sa mère, étoit fortement persuadé qu'il n'avoit pas révélé le secret du voyage de Corinne en Angleterre : mais il dit tant de choses qui en approchoient, il lui étoit si difficile, quand la conversation languissoit, de ne pas ramener le sujet qui intéressoit si vivement Lucile, qu'elle parvint à tout savoir. Tout innocente qu'elle étoit, elle avoit encore assez d'art pour faire parler le comte d'Erfeuil ; tant il en falloit peu pour cela.

Lady Edgermond, que sa maladie occupoit chaque jour davantage, ne s'étoit pas doutée du travail que faisoit sa fille, pour apprendre ce qui devoit lui causer tant de douleur : mais quand elle la vit si triste, elle obtint d'elle la confidence de ses chagrins. Lady Edgermond s'exprima très-sévèrement sur le voyage de Corinne en Angleterre. Lucile en recevoit une autre impression : elle étoit tour-à-tour jalouse de Corinne

et mécontente d'Oswald, qui avoit pu se montrer si cruel envers une femme dont il étoit tant aimé, et il lui sembloit qu'elle devoit craindre, pour son propre bonheur, un homme qui avoit ainsi sacrifié le bonheur d'une autre. Elle avoit toujours conservé de l'intérêt et de la reconnoissance pour sa sœur, ce qui ajoutoit encore à la pitié qu'elle lui inspiroit ; et, loin d'être flattée du sacrifice qu'Oswald lui avoit fait, elle se tourmentoit de l'idée qu'il ne l'avoit choisie que parce que sa position dans le monde étoit meilleure que celle de Corinne : elle se rappeloit son hésitation avant le mariage, sa tristesse peu de jours après ; et toujours elle se confirmoit dans la cruelle pensée que son époux ne l'aimoit pas. Lady Edgermond auroit pu lui rendre un grand service dans cette disposition d'ame, si elle l'avoit calmée : mais c'étoit une personne sans indulgence, et qui, ne concevant rien que le devoir et les sentiments qu'il permet, prononçoit l'anathème contre tout ce qui s'écartoit de cette ligne. Elle ne pensoit pas à ramener par des ménagements, et s'imaginoit, au contraire, que le seul moyen d'éveiller les remords étoit de montrer du ressentiment : elle partageoit trop vivement les inquiétudes de Lucile, s'irritoit de la pensée qu'une charmante personne ne fût pas appréciée par son époux ; et loin de lui faire du bien, en lui persuadant qu'elle étoit plus aimée qu'elle ne le croyoit, elle confirmoit ses craintes à cet égard, pour exciter davantage sa fierté. Lucile, plus douce et plus éclairée que sa mère, ne suivoit pas rigoureusement les conseils qu'elle lui donnoit, mais il en restoit toujours quelques traces, et ses lettres à lord Nelvil étoient bien moins sensibles que le fond de son cœur.

Oswald, pendant ce temps, se distingua dans la guerre par des actions d'une bravoure éclatante ; il exposa mille fois sa vie, non-seulement par l'enthousiasme de l'honneur, mais par goût pour le péril. On remarquoit que le danger étoit un plaisir pour lui ; qu'il paroissoit plus gai, plus animé, plus heureux, le jour des combats : il rougissoit de joie, quand le tumulte des armes commençoit, et c'étoit dans ce moment seul qu'un poids qu'il avoit sur le cœur se soulevoit et le laissoit respirer à l'aise. Adoré de ses soldats, admiré de ses camarades, il avoit une existence très-animée, qui, sans lui donner du bonheur, l'étourdissoit au moins sur le passé comme sur l'avenir. Il recevoit des lettres de sa femme, qu'il trouvoit froides, mais auxquelles cependant il s'accoutumoit. Le souvenir de Corinne lui apparoissoit souvent dans ces belles nuits des tropiques, où l'on prend une si grande idée de la nature et de son auteur ; mais comme le climat et la guerre menaçoient tous les jours sa vie, il se croyoit moins

coupable, en étant si près de périr : on pardonne a ses ennemis, lorsque la mort les menace ; on se sent aussi, dans une situation semblable, de l'indulgence pour soi-même. Lord Nelvil pensoit seulement aux larmes de Corinne, lorsqu'elle apprendroit qu'il n'étoit plus ; il oublioit celles que ses torts lui avoient fait répandre.

Au milieu des périls, qui font si souvent réfléchir sur l'incertitude de la vie, il songeoit bien plus à Corinne qu'à Lucile ; ils avoient tant parlé de la mort ensemble, ils avoient si souvent approfondi toutes les pensées les plus sérieuses, qu'il croyoit encore s'entretenir avec Corinne, quand il s'occupoit des grandes idées que retrace le spectacle habituel de la guerre et de ses dangers. C'étoit à elle qu'il s'adressoit quand il étoit seul, bien qu'il dût la croire irritée contre lui. Il lui sembloit qu'ils s'entendoient encore, malgré l'absence, malgré l'infidélité même ; tandis que la douce Lucile, qu'il ne croyoit pas offensée contre lui, ne s'offroit à son souvenir que comme une personne digne d'être protégée, mais à laquelle il falloit épargner toutes les réflexions tristes et profondes. Enfin les troupes que lord Nelvil commandoit furent rappelées en Angleterre ; il revint : déjà la tranquillité du vaisseau lui plaisoit bien moins que l'activité de la guerre. Le mouvement extérieur avoit remplacé, pour lui, les plaisirs de l'imagination, qu'autrefois l'entretien de Corinne lui faisoit goûter ; il n'avoit pas encore essayé du repos loin d'elle. Il avoit su tellement se faire aimer de ses soldats, et leur avoit inspiré tant d'attachement et d'enthousiasme, que leurs hommages et leur dévouement renouvelèrent encore pour lui, pendant le passage, l'intérêt de la vie militaire. Cet intérêt ne cessa complétement que quand on fut débarqué.

CHAPITRE IV.

Lord Nelvil partit alors pour la terre de lady Edgermond, dans le Northumberland : il falloit qu'il fît de nouveau connoissance avec sa famille, dont il avoit perdu l'habitude depuis quatre ans. Lucile lui présenta sa fille, âgée de plus de trois ans, avec autant de timidité qu'une femme coupable en pourroit éprouver. Cette petite ressembloit à Corinne l'imagination de Lucile avoit été fort occupée du souvenir de

sa sœur pendant sa grossesse ; et Juliette, c'étoit ainsi qu'elle se nommoit, avoit les cheveux et les yeux de Corinne : lord Nelvil le remarqua, et en fut troublé ; il la prit dans ses bras, et la serra contre son cœur avec tendresse. Lucile ne vit dans ce mouvement qu'un souvenir de Corinne ; et, dès cet instant, elle ne jouit pas sans mélange de l'affection que lord Nelvil témoignoit à Juliette.

Lucile étoit encore embellie ; elle avoit près de vingt ans. Sa beauté avoit pris un caractère imposant, et inspiroit à lord Nelvil un sentiment de respect. Lady Edgermond n'étoit plus en état de sortir de son lit ; et sa situation lui donnoit beaucoup d'humeur et de chagrin. Elle revit pourtant avec plaisir lord Nelvil ; car elle étoit très-tourmentée par la crainte de mourir en son absence, et de laisser sa fille ainsi seule au monde. Lord Nelvil avoit tellement pris l'habitude d'une vie active, qu'il lui en coûtoit beaucoup de rester presque tout le jour dans la chambre de sa belle-mère, qui ne recevoit plus personne que son gendre et sa fille. Lucile aimoit toujours beaucoup lord Nelvil ; mais elle avoit la douleur de ne pas se croire aimée, et lui cachoit par fierté ce qu'elle savoit de ses sentiments pour Corinne, et la jalousie qu'ils lui causoient. Cette contrainte ajoutoit encore à sa réserve habituelle, et la rendoit plus froide et plus silencieuse qu'elle ne l'eût été naturellement. Lorsque son époux vouloit lui donner quelques conseils sur le charme qu'elle auroit pu répandre dans la conversation en y mettant plus d'intérêt, elle croyoit voir dans ces conseils un souvenir de Corinne ; et elle s'en offensoit, au lieu d'en profiter. Lucile avoit une grande douceur de caractère : mais sa mère lui avoit donné des idées positives sur tous les points ; et quand lord Nelvil vantoit les plaisirs de l'imagination et le charme des beaux-arts, elle voyoit toujours dans ce qu'il disoit les souvenirs de l'Italie, et rabattoit assez sèchement l'enthousiasme de lord Nelvil, parce qu'elle pensoit que Corinne en étoit l'unique cause. Dans une autre disposition, elle eût recueilli avec soin les paroles de son époux, pour étudier tous les moyens de lui plaire.

Lady Edgermond, dont la maladie augmentoit les défauts, montroit une antipathie croissante pour tout ce qui sortoit de la monotonie et de la règle habituelle de la vie. Elle voyoit du mal à tout ; et son imagination, irritée par la souffrance, étoit importunée de tous les bruits, au moral comme au physique. Elle eût voulu réduire l'existence aux moindres frais possibles, peut-être pour ne pas regretter vivement ce qu'elle étoit près de quitter : mais comme personne n'avoue le motif personnel de ses opinions, elle les appuyoit sur les principes

généraux d'une morale exagérée. Elle ne cessoit de désenchanter la vie, en faisant un tort des moindres plaisirs, en opposant un devoir à chaque emploi des heures qui pouvoit différer un peu de ce qu'on avoit fait la veille. Lucile, qui, bien qu'elle fût soumise à sa mère, avoit cependant plus d'esprit qu'elle, et plus de flexibilité dans le caractère, se seroit réunie à son époux pour combattre doucement l'austerité de l'exigence toujours croissante de lady Edgermond, si celle-ci ne lui avoit pas persuadé qu'elle se conduisoit ainsi, seulement pour s'opposer au penchant de lord Nelvil pour le séjour de l'Italie. — Il faut lutter sans cesse, disoit-elle, par la puissance du devoir, contre le retour possible d'une inclination si funeste. — Lord Nelvil avoit certainement aussi un grand respect pour le devoir ; mais il le considéroit sous des rapports plus étendus que lady Edgermond. Il aimoit à remonter à sa source ; il le croyoit parfaitement en harmonie avec nos véritables penchants, et pensoit qu'il n'exigeoit point de nous des sacrifices et des combats continuels. Il lui sembloit enfin que la vertu, loin de tourmenter la vie, contribuoit tellement au bonheur durable, qu'on pouvoit la considérer comme une sorte de prescience accordée à l'homme sur cette terre.

Quelquefois Oswald, en développant ses idées, se livroit au plaisir d'employer des expressions de Corinne; il s'écoutoit avec complaisance quand il empruntoit son langage. Lady Edgermond montroit de l'humeur dès qu'il se laissoit aller à cette manière de penser et de parler: les idées nouvelles déplaisent aux personnes âgées; elles aiment à se persuader que le monde n'a fait que perdre, au lieu d'acquérir, depuis qu'elles ont cessé d'être jeunes. Lucile, par l'instinct du cœur, reconnoissoit, dans l'intérêt plus vif que lord Nelvil mettoit à ses propres discours, le retentissement de son affection pour Corinne: elle baissoit les yeux pour ne pas laisser voir à son époux ce qui se passoit dans son ame; et lui, ne se doutant pas qu'elle fût instruite de ses rapports avec Corinne, attribuoit à la froideur du caractère de sa femme son immobile silence pendant qu'il parloit avec chaleur. Ne sachant donc à qui s'adresser pour trouver un esprit qui répondît au sien, les regrets du passé se renouveloient plus vivement que jamais dans son ame; et il tomboit dans la plus profonde mélancolie. Il écrivit au prince Castel-Forte pour avoir des nouvelles de Corinne. Sa lettre n'arriva point, à cause de la guerre. Sa santé souffroit extrêmement du climat d'Angleterre; et les médecins ne cessoient de lui répéter que sa poitrine seroit attaquée de nouveau s'il ne passoit pas l'hiver en Italie: mais

il étoit impossible d'y songer, puisque la paix n'étoit pas faite entre la France et l'Angleterre. Une fois il parla devant sa belle-mère et sa femme des conseils que les médecins lui avoient donnés, et de l'obstacle qui s'y opposoit. — Quand la paix seroit faite, lui dit lady Edgermond, je ne pense pas, Mylord, que vous vous permissiez à vous-même de revoir l'Italie. — Si la santé de mylord l'exigeoit, interrompit Lucile, il feroit très-bien d'y aller. — Ce mot parut assez doux à lord Nelvil, et il se hâta d'en témoigner sa reconnoissance à Lucile : mais cette reconnoissance même la blessa ; elle crut y voir le dessein de la préparer au voyage.

La paix se fit au printemps, et le voyage d'Italie devint possible. Chaque fois que lord Nelvil laissoit échapper quelques réflexions sur le mauvais état de sa santé, Lucile étoit combattue entre l'inquiétude qu'elle éprouvoit, et la crainte que lord Nelvil ne voulût insinuer par-là qu'il devroit passer l'hiver en Italie ; et, tandis que son sentiment l'auroit portée à s'exagérer la maladie de son époux, la jalousie, qui naissoit aussi de ce sentiment, l'engageoit à chercher des raisons pour atténuer ce que les médecins mêmes disoient du danger qu'il couroit en restant en Angleterre. Lord Nelvil attribuoit cette conduite de Lucile à l'indifférence et à l'égoïsme ; et ils se blessoient réciproquement, parce qu'ils ne s'avouoient pas leurs sentiments avec franchise.

Enfin, lady Edgermond tomba dans un état si dangereux, qu'il n'y eut plus, entre Lucile et lord Nelvil, d'autre sujet d'entretien que sa maladie ; la pauvre femme perdit l'usage de la parole, un mois avant de mourir : l'on ne devinoit plus qu'à ses larmes, ou à sa façon de serrer la main, ce qu'elle vouloit dire. Lucile étoit au désespoir : Oswald, sincèrement touché, veilloit toutes les nuits auprès d'elle ; et, comme c'étoit au mois de novembre, il se fit beaucoup de mal par les soins qu'il lui prodigua. Lady Edgermond parut heureuse des témoignages de l'affection de son gendre. Les défauts de son caractère disparoissoient à mesure que son affreux état les eût rendus plus excusables, tant les approches de la mort tranquillisent toutes les agitations de l'ame ; et la plupart des défauts ne viennent que de cette agitation.

La nuit de sa mort, elle prit la main de Lucile et celle de lord Nelvil ; et, les mettant l'une dans l'autre, elle les pressa toutes les deux contre son cœur : alors elle leva ses yeux au ciel, et ne parut point regretter la parole, qui n'eût rien dit de plus que ce regard et ce mouvement. Peu de minutes après, elle expira.

Lord Nelvil, qui avoit fait un effort sur lui-même pour être

capable de soigner sa belle-mère, devint dangereusement malade; et l'infortunée Lucile, au moment d'une cruelle douleur, eut à souffrir la plus affreuse inquiétude. Il paroît que dans son délire lord Nelvil prononça plusieurs fois le nom de Corinne et celui de l'Italie. Il demandoit souvent dans ses rêveries, *du soleil, le midi, un air plus chaud;* quand le frisson de la fièvre le prenoit, il disoit : *Il fait si froid dans ce nord, que jamais on ne pourra s'y rechauffer.* Quand il revint à lui, il fut bien étonné d'apprendre que Lucile avoit tout disposé pour le voyage d'Italie; il s'en étonna : elle lui donna pour motif le conseil des médecins. — Si vous le permettez, ajouta t-elle, ma fille et moi nous vous accompagnerons : il ne faut pas qu'un enfant soit séparé de son père ni de sa mère. — Sans doute, reprit lord Nelvil, il ne faut pas que nous nous séparions : mais ce voyage vous fait-il de la peine? parlez, j'y renoncerai. — Non, reprit Lucile, ce n'est pas cela qui me fait de la peine.... — Lord Nelvil la regarda, lui prit la main · elle alloit s'expliquer davantage; mais le souvenir de sa mère, qui lui avoit recommandé de ne jamais avouer à lord Nelvil la jalousie qu'elle ressentoit, l'arrêta tout-à-coup, et elle reprit en disant : — Mon premier intérêt, Mylord, vous devez le croire, c'est le rétablissement de votre santé. — Vous avez une sœur en Italie, continua lord Nelvil. — Je le sais, reprit Lucile; en avez-vous des nouvelles? — Non, dit lord Nelvil, depuis que je suis parti pour l'Amérique, j'ignore absolument ce qu'elle est devenue. — Eh bien! Mylord, nous le saurons en Italie. — Vous intéresse-t-elle encore? — Oui, Mylord, répondit Lucile, je n'ai point oublié la tendresse qu'elle m'a témoignée dans mon enfance. — Oh! il ne faut rien oublier, dit lord Nelvil en soupirant; — et le silence de tous les deux finit l'entretien.

Oswald n'alloit point en Italie dans l'intention de renouveler ses liens avec Corinne; il avoit trop de délicatesse pour se laisser approcher par une telle idée : mais s'il ne devoit pas se rétablir de la maladie de poitrine dont il étoit menacé, il trouvoit assez doux de mourir en Italie, et d'obtenir, par un dernier adieu, le pardon de Corinne. Il ne croyoit pas que Lucile pût savoir la passion qu'il avoit eue pour sa sœur : encore moins se doutoit-il qu'il eût trahi, dans son délire, les regrets qui l'agitoient encore. Il ne rendoit pas justice à l'esprit de sa femme, parce que cet esprit étoit stérile, et lui servoit plutôt à deviner ce que pensoient les autres, qu'à les intéresser par ce qu'elle pensoit elle-même. Oswald s'étoit donc accoutumé à la considérer comme une belle et froide personne, qui remplissoit ses devoirs, et l'aimoit autant qu'elle

pouvoit aimer; mais il ne connoissoit pas la sensibilité de Lucile; elle mettoit le plus grand soin à la cacher. C'étoit par fierté qu'elle dissimuloit, dans cette circonstance, ce qui l'affligeoit: mais dans une situation parfaitement heureuse. elle se seroit encore fait un reproche de laisser voir une affection vive, même pour son époux. Il lui sembloit que la pudeur étoit blessée par l'expression de tout sentiment passionné; et, comme elle étoit cependant capable de ces sentiments, son éducation, en lui imposant la loi de se contraindre, l'avoit rendue triste et silencieuse: on l'avoit bien convaincue qu'il ne falloit pas révéler ce qu'elle éprouvoit; mais elle ne prenoit aucun plaisir à dire autre chose.

CHAPITRE V.

Lord Nelvil craignoit les souvenirs que lui retraçoit la France; il la traversa donc rapidement: car Lucile ne témoignant, dans ce voyage, ni desir ni volonté sur rien, c'étoit lui seul qui décidoit de tout. Ils arrivèrent au pied des montagnes qui séparent le Dauphiné de la Savoie, et montèrent à pied ce qu'on appelle *le pas des échelles:* c'est une route pratiquée dans le roc, et dont l'entrée ressemble à celle d'une profonde caverne; elle est sombre dans toute sa longueur, même pendant les plus beaux jours de l'été. On étoit alors au commencement de décembre: il n'y avoit point encore de neige; mais l'automne, saison de décadence, touchoit elle-même à sa fin, et faisoit place à l'hiver. Toute la route étoit couverte de feuilles mortes, que le vent y avoit apportées, car il n'existoit point d'arbres dans ce chemin rocailleux; et, près des débris de la nature flétrie, on ne voyoit point les rameaux, espoir de l'année suivante. La vue des montagnes plaisoit à lord Nelvil; il semble, dans les pays de plaines, que la terre n'ait d'autre but que de porter l'homme et de le nourrir: mais, dans les contrées pittoresques, on croit reconnoître l'empreinte du génie du Créateur et de sa toute-puissance. L'homme cependant s'est familiarisé partout avec la nature; et les chemins qu'il s'est frayés gravissent les monts et descendent dans les abîmes. Il n'y a plus pour lui rien d'inaccessible, que le grand mystère de lui-même.

Dans la Maurienne, l'hiver devint à chaque pas plus rigou-

reux. On eût dit qu'on avançoit vers le Nord en s'approchan du Mont-Cenis: Lucile, qui n'avoit jamais voyagé, étoit épouvantée par ces glaces qui rendent les pas des chevaux si peu sûrs. Elle cachoit ses craintes aux regards d'Oswald, mais se reprochoit souvent d'avoir emmené sa petite fille avec elle: souvent elle se demandoit si la moralité la plus parfaite avoit présidé à cette résolution, et si le goût très-vif qu'elle avoit pour cet enfant, et l'idée aussi qu'elle étoit plus aimée d'Oswald, en se montrant à lui toujours avec Juliette, ne l'avoit pas distraite des périls d'un si long voyage. Lucile étoit une personne très-timorée, et qui fatiguoit souvent son ame à force de scrupules et d'interrogations secrètes sur sa conduite. Plus on est vertueux, plus la délicatesse s'accroît, et avec elle les inquiétudes de la conscience: Lucile n'avoit de refuge contre cette disposition que dans la piété; et de longues prières intérieures la tranquillisoient.

Comme ils avançoient vers le Mont-Cenis, toute la nature sembloit prendre un caractère plus terrible; la neige tomboit en abondance sur la terre, déjà couverte de neige: on eût dit qu'on entroit dans l'enfer de glace si bien décrit par le Dante. Toutes les productions de la terre n'offroient plus qu'un aspect monotone, depuis le fond des précipices jusqu'au sommet des montagnes; une même couleur faisoit disparoître toutes les variétés de la végétation: les rivières couloient encore au pied des monts; mais les sapins, devenus tout blancs, se répétoient dans les eaux comme des spectres d'arbres. Oswald et Lucile regardoient ce spectacle en silence; la parole semble étrangère à cette nature glacée, et l'on se tait avec elle, lorsque tout-à-coup ils aperçurent, sur une vaste plaine de neige, une longue file d'hommes habillés de noir, qui portoient un cercueil vers une église. Ces prêtres, les seuls êtres vivants qui parussent au milieu de cette campagne froide et déserte, avoient une marche lente, que la rigueur du temps auroit hâtée, si la pensée de la mort n'eût pas imprimé sa gravité à tous leurs pas. Le deuil de la nature et de l'homme, de la végétation et de la vie; ces deux couleurs, ce blanc et ce noir, qui seules frappoient les regards et se faisoient ressortir l'une par l'autre, remplissoient l'ame d'effroi. Lucile dit à voix basse: — Quel triste présage! — Lucile, interrompit Oswald, croyez-moi, il n'est pas pour vous. — Hélas! pensa-t-il en lui-même, ce n'est pas sous de tels auspices que je fis avec Corinne le voyage d'Italie; qu'est-elle devenue maintenant? Et tous ces objets lugubres qui m'environnent, m'annoncent-ils ce que je vais souffrir? —

Lucile étoit ébranlée par les inquiétudes que lui causoit le

voyage. Oswald ne pensoit pas à ce genre de terreur très-étranger à un homme, et surtout à un caractère aussi intrépide que le sien. Lucile prenoit pour de l'indifférence ce qui venoit uniquement de ce qu'il ne soupçonnoit pas dans cette occasion la possibilité de la crainte. Cependant tout se réunissoit pour accroître les anxiétés de Lucile : les hommes du peuple trouvent une sorte de satisfaction à grossir le danger, c'est leur genre d'imagination ; ils se plaisent dans l'effet qu'ils produisent ainsi sur les personnes d'une autre classe, dont ils se font écouter en les effrayant. Lorsqu'on veut traverser le Mont-Cenis pendant l'hiver, les voyageurs, les aubergistes, vous donnent à chaque instant des nouvelles du passage du *mont*, c'est ainsi qu'on l'appelle ; et l'on diroit qu'on parle d'un monstre immobile, gardien des vallées qui conduisent à la terre promise. On observe le temps pour savoir s'il n'y a rien à redouter ; et lorsqu'on peut craindre le vent nommé *la tourmente*, on conseille fortement aux étrangers de ne pas se risquer sur la montagne : ce vent s'annonce dans le ciel par un nuage blanc qui s'étend comme un linceul dans les airs ; et peu d'heures après tout l'horizon en est obscurci.

Lucile avoit pris secrètement toutes les informations possibles à l'insu de lord Nelvil : il ne se doutoit pas de ses terreurs, et se livroit tout entier aux réflexions que faisoit naître en lui le retour en Italie. Lucile, que le but du voyage agitoit encore plus que le voyage même, jugeoit tout avec une prévention défavorable, et faisoit tacitement un tort à lord Nelvil de sa parfaite sécurité sur elle et sur sa fille. Le matin du passage du Mont-Cenis, plusieurs paysans se rassemblèrent autour de Lucile, et lui dirent que le temps menaçoit de *la tourmente*. Néanmoins ceux qui devoient la porter, elle et sa fille, assurèrent qu'il n'y avoit rien à craindre. Lucile regarda lord Nelvil : elle vit qu'il se moquoit de la peur qu'on vouloit leur faire ; et, de nouveau blessée par ce courage, elle se hâta de déclarer qu'elle vouloit partir. Oswald ne s'aperçut pas du sentiment qui avoit dicté cette résolution, et suivit à cheval le brancard sur lequel étoient portées sa femme et sa fille. Ils montèrent assez facilement : mais quand ils furent à la moitié de la plaine qui sépare la montée de la descente, un horrible ouragan s'éleva. Des tourbillons de neige aveugloient les conducteurs ; et plusieurs fois Lucile n'apercevoit plus Oswald, que la tempête avoit comme enveloppé de ces brouillards impétueux. Les respectables religieux qui se consacrent, sur le sommet des Alpes, au salut des voyageurs, commencèrent à sonner leurs cloches d'alarme ; et bien que ce signal annonçât la pitié des hommes bienfaisants qui le faisoient entendre, ce

son en lui-même avoit quelque chose de très-sombre, et les coups précipités de l'airain exprimoient mieux encore l'effroi que le secours.

Lucile espéroit qu'Oswald proposeroit de s'arrêter dans le couvent et d'y passer la nuit; mais comme elle ne voulut pas lui dire qu'elle le desiroit, il crut qu'il valoit mieux se hâter d'arriver avant la fin du jour : les porteurs de Lucile lui demandèrent avec inquiétude s'il falloit commencer la descente. — Oui, répondit-elle, puisque Mylord ne s'y oppose pas. — Lucile avoit tort de ne pas exprimer ses craintes; car sa fille étoit avec elle : mais quand on aime et qu'on ne se croit pas aimé, on s'offense de tout; et chaque instant de la vie est une douleur, et presque une humiliation. Oswald restoit à cheval, bien que ce fût la plus dangereuse manière de descendre; mais il se croyoit ainsi plus sûr de ne pas perdre de vue sa femme et sa fille.

Au moment où Lucile vit du sommet du mont la route qui en descend, cette route si rapide qu'on la prendroit elle-même pour un précipice, si les abîmes qui sont à côté n'en faisoient sentir la différence, elle serra sa fille contre son cœur avec une émotion très-vive. Oswald le remarqua, et, laissant son cheval, il vint lui-même se joindre aux porteurs pour soutenir le brancard. Oswald avoit tant de grâce dans tout ce qu'il faisoit, que Lucile, en le voyant s'occuper d'elle et de Juliette avec beaucoup de zèle et d'intérêt, sentit ses yeux mouillés de larmes; mais à l'instant il s'éleva un coup de vent si terrible que les porteurs eux-mêmes tombèrent à genoux et s'écrièrent: *O mon Dieu, secourez-nous!* Alors Lucile reprit tout son courage, et, se soulevant sur le brancard, elle tendit Juliette à lord Nelvil, en lui disant : — Mon ami, prenez votre fille. — Oswald la saisit, et dit à Lucile : — Et vous aussi venez, je pourrai vous porter toutes deux. — Non, répondit Lucile, sauvez seulement votre fille. — Comment sauver! répéta lord Nelvil, est-il question de danger? Et se retournant vers les porteurs, il s'écria: Malheureux, que ne disiez-vous.... — Ils m'en avoient avertie, interrompit Lucile.... — Et vous me l'avez caché! dit lord Nelvil; qu'ai-je fait pour mériter ce cruel silence? — En prononçant ces mots, il enveloppa sa fille dans son manteau, et baissa ses yeux vers la terre dans une anxiété profonde : mais le ciel, protecteur de Lucile, fit paroître un rayon qui perça les nuages, apaisa la tempête, et découvrit aux regards les fertiles plaines du Piémont. Dans une heure toute la caravane arriva sans accident à la Novalaise, la première ville de l'Italie par-delà le Mont-Cenis.

En entrant dans l'auberge, Lucile prit sa fille dans ses bras,

monta dans une chambre, se mit à genoux, et remercia Dieu avec ferveur. — Oswald, pendant qu'elle prioit, étoit appuyé sur la cheminée, d'un air pensif; et quand Lucile se fut relevée, il lui tendit la main, et lui dit : — Lucile, vous avez donc eu peur ? — Oui, mon ami, répondit-elle. — Et pourquoi vous êtes-vous mise en route ? — Vous paroissiez impatient de partir. — Ne savez-vous pas, répondit lord Nelvil, qu'avant tout je crains pour vous ou le danger ou la peine ? — C'est pour Juliette qu'il faut les craindre, dit Lucile. — Elle la prit sur ses genoux pour la réchauffer auprès du feu, et elle boucloit avec ses mains les beaux cheveux noirs de cet enfant, que la neige et la pluie avoient aplatis sur son front. Dans ce moment, la mère et la fille étoient charmantes. Oswald les regarda toutes les deux avec tendresse; mais encore une fois le silence suspendit un entretien qui peut-être auroit conduit à une explication heureuse.

Ils arrivèrent à Turin; cette année-là l'hiver étoit très-rigoureux: les vastes appartements de l'Italie sont destinés à recevoir le soleil; ils paroissent déserts pendant le froid. Les hommes sont bien petits sous ces grandes voûtes. Elles font plaisir pendant l'été par la fraîcheur qu'elles donnent; mais au milieu de l'hiver on ne sent que le vide de ces palais immenses, dont les possesseurs semblent des pygmées dans la demeure des géants.

On venoit d'apprendre la mort d'Alfiéri ; et c'étoit un deuil général pour tous les Italiens qui vouloient s'enorgueillir de leur patrie. Lord Nelvil croyoit voir partout l'empreinte de la tristesse; il ne reconnoissoit plus l'impression que l'Italie avoit produite jadis sur lui. L'absence de celle qu'il avoit tant aimée, désenchantoit à ses yeux la nature et les arts. Il demanda des nouvelles de Corinne à Turin ; on lui dit que depuis cinq ans elle n'avoit rien publié, et vivoit dans la retraite la plus profonde : mais on l'assura qu'elle étoit à Florence. Il résolut d'y aller, non pour y rester, et trahir ainsi l'affection qu'il devoit à Lucile, mais pour expliquer du moins lui-même à Corinne comment il avoit ignoré son voyage en Ecosse.

En traversant les plaines de la Lombardie Oswald s'écrioit : — Ah ! que cela étoit beau lorsque tous les ormeaux étoient couverts de feuilles, et lorsque les pampres verts les unissoient entre eux ! — Lucile se disoit en elle-même : — C'étoit beau quand Corinne étoit avec lui. — Un brouillard humide, tel qu'il en fait souvent dans ces plaines traversées par un si grand nombre de rivières, obscurcissoit la vue de la campagne. On entendoit pendant la nuit, dans les auberges, tomber sur les

toits ces pluies abondantes du Midi qui ressemblent au déluge. Les maisons en sont pénétrées ; et l'eau vous poursuit partout avec l'activité du feu. Lucile cherchoit en vain le charme de l'Italie : on eût dit que tout se réunissoit pour la couvrir d'un voile sombre, à ses regards comme à ceux d'Oswald.

CHAPITRE VI.

Oswald, depuis qu'il étoit entré en Italie, n'avoit pas prononcé un mot d'italien ; il sembloit que cette langue lui fît mal, et qu'il évitât de l'entendre comme de la parler. Le soir du jour où lady Nelvil et lui étoient arrivés à l'auberge de Milan, ils entendirent frapper à leur porte, et virent entrer dans leur chambre, un Romain d'une figure très-noire, très-marquée, mais cependant sans véritable physionomie ; des traits créés pour l'expression, mais auxquels il manquoit l'ame qui la donne ; et sur cette figure il y avoit à perpétuité un sourire gracieux, et un regard qui vouloit être poétique. Il se mit, dès la porte, à improviser des vers tout remplis de louanges sur la mère, l'enfant et l'époux ; de ces louanges qui convenoient à toutes les mères, à tous les enfants, à tous les époux du monde, et dont l'exagération passoit par-dessus tous les sujets, comme si les paroles et la vérité ne devoient avoir aucun rapport ensemble. Le Romain se servoit cependant de ces sons harmonieux qui ont tant de charmes dans l'italien ; il déclamoit avec une force qui faisoit encore mieux remarquer l'insignifiance de ce qu'il disoit. Rien ne pouvoit être plus pénible pour Oswald que d'entendre ainsi, pour la première fois après un long intervalle, une langue chérie ; de revoir ainsi ses souvenirs travestis, et de sentir une impression de tristesse renouvelée par un objet ridicule. Lucile s'aperçut de la cruelle situation de l'ame d'Oswald ; elle vouloit faire finir l'improvisateur ; mais il étoit impossible d'en être écouté : il se promenoit dans la chambre à grands pas ; il faisoit des exclamations et des gestes continuels, et ne s'embarrassoit pas du tout de l'ennui qu'il causoit à ses auditeurs. Son mouvement étoit comme celui d'une machine montée, qui ne s'arrête qu'après un temps marqué ; enfin ce temps arriva, et lady Nelvil parvint à le congédier.

Quand il fut sorti, Oswald dit : — Le langage poétique est

si facile à parodier en Italie, qu'on devroit l'interdire à tous ceux qui ne sont pas dignes de le parler. — Il est vrai, reprit Lucile, peut-être un peu trop sèchement ; il est vrai qu'il doit être désagréable de se rappeler ce qu'on admire, par ce que nous venons d'entendre. — Ce mot blessa lord Nelvil. — Bien loin de là, dit-il, il me semble qu'un tel contraste fait sentir la puissance du génie. C'est ce même langage, si misérablement dégradé, qui devenoit une poésie céleste, lorsque Corinne, lorsque votre sœur, reprit-il avec affectation, s'en servoit pour exprimer ses pensées. — Lucile fut comme altérée par ces paroles : le nom de Corinne ne lui avoit pas encore été prononcé par Oswald pendant tout le voyage, encore moins celui de *votre sœur*, qui sembloit indiquer un reproche. Les larmes étoient prêtes à la suffoquer ; et si elle se fût abandonnée à cette émotion, peut-être ce moment eût-il été le plus doux de sa vie : mais elle se contint, et la gêne qui existoit entre les deux époux n'en devint que plus pénible.

Le lendemain le soleil parut ; et malgré les mauvais jours qui avoient précédé, il se montra brillant et radieux, comme un exilé qui rentre dans sa patrie. Lucile et lord Nelvil en profitèrent pour aller voir la cathédrale de Milan ; c'est le chef-d'œuvre de l'architecture gothique en Italie, comme Saint-Pierre l'est de l'architecture moderne. Cette église, bâtie en forme de croix, est une belle image de douleur, qui s'élève au-dessus de la riche et joyeuse ville de Milan. En montant jusques au haut du clocher, on est confondu du travail scrupuleux de chaque détail. L'édifice entier, dans toute sa hauteur, est orné, sculpté, découpé, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme le seroit un petit objet d'agrément. Que de patience et de temps il fallut pour accomplir un tel œuvre ! La persévérance vers un même but se transmettoit jadis de génération en génération ; et le genre humain, stable dans ses pensées, élevoit des monuments inébranlables comme elles. Une église gothique fait naître des dispositions très-religieuses. Horace Walpole a dit que *les papes ont consacré à bâtir des temples à la moderne, les richesses que leur avoit values la dévotion inspirée par les églises gothiques.* La lumière qui passe à travers les vitraux colorés, les formes singulières de l'architecture, enfin l'aspect entier de l'église, est une image silencieuse de ce mystère de l'infini qu'on sent au dedans de soi, sans pouvoir jamais s'en affranchir ni le comprendre.

Lucile et lord Nelvil quittèrent Milan un jour où la terre étoit couverte de neige ; et rien n'est plus triste que la neige en Italie. On n'y est point accoutumé à voir disparoître la nature sous le voile uniforme des frimas ; tous les Italiens se

désolent du mauvais temps, comme d'une calamité publique. En voyageant avec Lucile, Oswald avoit pour l'Italie une sorte de coquetterie qui n'étoit pas satisfaite : l'hiver déplaît là plus que partout ailleurs, parce que l'imagination n'y est point préparée. Lord et lady Nelvil traversèrent Plaisance, Parme, Modène. Les églises et les palais en sont trop vastes, à proportion du nombre et de la fortune des habitants. On diroit que ce villes sont arrangées pour recevoir de grands seigneurs qui doivent arriver, mais qui se sont fait précéder seulement par quelques hommes de leur suite.

Le matin du jour où Lucile et lord Nelvil se proposoient de traverser le Taro, comme si tout devoit contribuer à leur rendre cette fois le voyage d'Italie lugubre, le fleuve s'étoit débordé la nuit précédente ; et l'inondation de ces fleuves qui descendent des Alpes et des Apennins est très-effrayante. On les entend gronder de loin comme le tonnerre ; et leur cours est si rapide, que les flots et le bruit qui les annonce arrivent presque en même temps. Un pont sur de telles rivières n'est guère possible, parce qu'elles changent de lit sans cesse, et s'élèvent bien au-dessus du niveau de la plaine. Oswald et Lucile se trouvèrent tout-à-coup arrêtés au bord de ce fleuve : les bateaux avoient été emportés par le courant ; et il falloit attendre que les Italiens, peuple qui ne se presse pas, les eussent ramenés sur le nouveau rivage que le torrent avoit formé. Lucile, pendant ce temps, se promenoit pensive et glacée : le brouillard étoit tel que le fleuve se confondoit avec l'horizon, et ce spectacle rappeloit bien plutôt les descriptions poétiques des rives du Styx, que ces eaux bienfaisantes qui doivent charmer les regards des habitants brûlés par les rayons du soleil. Lucile, craignant pour sa fille le froid rigoureux qu'il faisoit, la mena dans une cabane de pêcheur, où le feu étoit allumé au milieu de la chambre, comme en Russie. — Où donc est votre belle Italie ? dit Lucile, en souriant, à lord Nelvil. — Je ne sais quand je la retrouverai, répondit-il avec tristesse. —

En approchant de Parme et de toutes les villes qui sont sur cette route, on a de loin le coup-d'œil pittoresque des toits en forme de terrasse, qui donnent aux villes d'Italie un aspect oriental. Les églises, les clochers, ressortent singulièrement au milieu de ces plates-formes ; et quand on revient dans le nord, les toits en pointe, qui sont ainsi faits pour se garantir de la neige, causent une impression très-désagréable. Parme conserve encore quelques chefs-d'œuvre du Corrège : lord Nelvil conduisit Lucile dans une église où l'on voit une peinture à fresque de lui, appelée la Madone *della scala ;* elle est recouverte par un rideau. Lorsque l'on tira ce rideau,

Lucile prit Juliette dans ses bras pour lui faire mieux voir le tableau; et dans cet instant l'attitude de la mère et de l'enfant se trouva par hasard presque la même que celle de la Vierge et de son Fils. La figure de Lucile avoit tant de ressemblance avec l'idéal de modestie et de grâce que le Corrège a peint, qu'Oswald portoit alternativement ses regards du tableau vers Lucile, et de Lucile vers le tableau; elle le remarqua, baissa les yeux, et la ressemblance devint plus frappante encore; car le Corrège est peut-être le seul peintre qui sache donner aux yeux baissés une expression aussi pénétrante que s'ils étoient levés vers le ciel. Le voile qu'il jette sur les regards ne dérobe en rien le sentiment ni la pensée, mais leur donne un charme de plus, celui d'un mystère céleste.

Cette Madone est près de se détacher du mur; et l'on voit la couleur presque tremblante qu'un souffle pourroit faire tomber. Cela donne à ce tableau le charme mélancolique de tout ce qui est passager; et l'on y revient plusieurs fois, comme pour dire à sa beauté qui va disparoître un sensible et dernier adieu.

En sortant de l'église, Oswald dit à Lucile: — Ce tableau, dans peu de temps, n'existera plus; mais moi, j'aurai toujours sous les yeux son modèle. — Ces paroles aimables attendrirent Lucille; elle serra la main d'Oswald; elle étoit prête à lui demander si son cœur pouvoit se fier à cette expression de tendresse; mais quand un mot d'Oswald lui sembloit froid, sa fierté l'empêchoit de s'en plaindre; et quand elle étoit heureuse d'une expression sensible, elle craignoit de troubler ce moment de bonheur, en voulant le rendre plus durable. Ainsi son ame et son esprit trouvoient toujours des raisons pour le silence. Elle se flattoit que le temps, la résignation et la douceur, ameneroient un jour fortuné qui dissiperoit toutes ces craintes.

CHAPITRE VII.

La santé de lord Nelvil se remettoit par le climat d'Italie; mais une inquiétude cruelle l'agitoit sans cesse: il demandoit partout des nouvelles de Corinne, et on lui répondoit partout, comme à Turin, qu'on la croyoit à Florence, mais qu'on ne savoit rien d'elle, depuis qu'elle ne voyoit personne et n'écri-

voit plus Oh! ce n'étoit pas ainsi que le nom de Corinne s'annonçoit autrefois; et celui qui avoit détruit son bonheur et son éclat, pouvoit-il se le pardonner?

En approchant de Bologne, on est frappé de loin par deux tours très-élevées, dont l'une surtout est penchée d'une manière qui effraie la vue. C'est en vain que l'on sait qu'elle est ainsi bâtie, et que c'est ainsi qu'elle a vu passer les siècles: cet aspect importune l'imagination. Bologne est une des villes où l'on trouve un plus grand nombre d'hommes instruits dans tous les genres: mais le peuple y produit une impression désagréable. Lucile s'attendoit au langage harmonieux d'Italie qu'on lui avoit annoncé; et le dialecte bolonais dut la surprendre péniblement: il n'en est pas de plus rauque dans les pays du Nord. C'étoit au milieu du carnaval qu'Oswald et Lucile arrivèrent à Bologne; l'on entendoit jour et nuit des cris de joie tout semblables à des cris de colère. Une population pareille à celle des Lazzaroni de Naples, couche la nuit sous les arcades nombreuses qui bordent les rues de Bologne: ils portent pendant l'hiver un peu de feu dans un vase de terre, mangent dans la rue, et poursuivent les étrangers par des demandes continuelles. Lucile espéroit en vain ces voix mélodieuses qui se font entendre la nuit dans les villes d'Italie; elles se taisent toutes quand le temps est froid, et sont remplacées à Bologne par des clameurs qui effraient, quand on n'y est pas accoutumé. Le jargon des gens du peuple paroît hostile, tant le son en est rude; et les mœurs de la populace sont beaucoup plus grossières dans quelques contrées méridionales, que dans les pays du Nord. La vie sédentaire perfectionne l'ordre social: mais le soleil qui permet de vivre dans les rues, introduit quelque chose de sauvage dans les habitudes des gens du peuple. (36)

Oswald et lady Nelvil ne pouvoient faire un pas sans être assaillis par une quantité de mendiants, qui sont en général le fléau de l'Italie. En passant devant les prisons de Bologne, dont les barreaux donnent sur la rue, ils virent les détenus qui se livroient à la joie la plus déplaisante, s'adressoient aux passants d'une voix de tonnerre, et demandoient des secours avec des plaisanteries ignobles et des rires immodérés; enfin tout donnoit dans ce lieu l'idée d'un peuple sans dignité.— Ce n'est pas ainsi, dit Lucile, que se montre en Angleterre notre peuple, concitoyen de ses chefs. Oswald, un tel pays peut-il vous plaire? — Dieu me préserve, répondit Oswald, de jamais renoncer à ma patrie! mais quand vous aurez passé les Apennins, vous entendrez parler le toscan, vous verrez le véritable Midi: vous connoîtrez le peuple spirituel et animé de

ces contrées ; et vous serez, je le crois, moins sévère pour l'Italie. —

On peut juger la nation italienne, suivant les circonstances, d'une manière tout-à-fait différente. Quelquefois le mal qu'on en a dit si souvent, s'accorde avec ce que l'on voit ; et d'autres fois il paroît souverainement injuste. Dans un pays où la plupart des gouvernements étoient sans garantie, et l'empire de l'opinion presque aussi nul pour les premières classes que pour les dernières ; dans un pays où la religion est plus occupée du culte que de la morale, il y a peu de bien à dire de la nation, considérée d'une manière générale : mais on y rencontre beaucoup de qualités privées. C'est donc le hasard des relations individuelles qui inspire aux voyageurs la satire ou la louange : les personnes que l'on connoît particulièrement, décident du jugement qu'on porte sur la nation ; jugement qui ne peut trouver de base fixe, ni dans les institutions, ni dans les mœurs, ni dans l'esprit public.

Oswald et Lucile allèrent voir ensemble les belles collections de tableaux, qui sont à Bologne. Oswald, en les parcourant, s'arrêta long-temps devant la Sibylle, peinte par le Dominiquin. Lucile remarqua l'intérêt qu'excitoit en lui ce tableau ; et voyant qu'il s'oublioit long-temps à le contempler, elle osa s'approcher enfin, et lui demanda timidement si la Sibylle du Dominiquin parloit plus à son cœur que la Madone du Corrège. Oswald comprit Lucile, et fut étonné de tout ce que ce mot signifioit ; il la regarda quelque temps sans lui répondre, et puis il lui dit : — La Sibylle ne rend plus d'oracles ; son génie, son talent, tout est fini : mais l'angélique figure du Corrège n'a rien perdu de ses charmes ; et l'homme malheureux qui fait tant de mal à l'une, ne trahira jamais l'autre. — En achevant ces mots, il sortit pour cacher son trouble.

LIVRE XX.

CONCLUSION.

CHAPITRE Ier.

Après ce qui s'étoit passé dans la galerie de Bologne, Oswald comprit que Lucile en savoit plus sur ses relations avec Corinne qu'il ne l'avoit imaginé, et il eut enfin l'idée que sa froideur et son silence venoient peut-être de quelques peines secrètes : cette fois néanmoins ce fut lui qui craignit l'explication que jusqu'alors Lucile avoit redoutée. Le premier mot étant dit, elle auroit tout révélé si lord Nelvil l'avoit voulu : mais il lui en coûtoit trop de parler de Corinne au moment de la revoir, de s'engager par une promesse, enfin de traiter un sujet si propre à l'émouvoir, avec une personne qui lui causoit toujours un sentiment de gêne, et dont il ne connoissoit le caractère qu'imparfaitement.

Ils traversèrent les Apennins, et trouvèrent par-delà le beau climat d'Italie. Le vent de mer, qui est si étouffant pendant l'été, répandoit alors une douce chaleur; les gazons étoient verts : l'automne finissoit à peine, et déjà le printemps sembloit s'annoncer. On voyoit, dans les marchés, des fruits de toute espèce, des oranges, des grenades. Le langage toscan commençoit à se faire entendre ; enfin, tous les souvenirs de la belle Italie rentroient dans l'ame d'Oswald ; mais aucune espérance ne voyoit s'y mêler : il n'y avoit que du passé dans toutes ces impressions. L'air suave du midi agissoit aussi sur la disposition de Lucile : elle eût été plus confiante, plus animée, si lord Nelvil l'eût encouragée ; mais ils étoient tous les deux retenus par une timidité pareille, inquiets de leur disposition mutuelle, et n'osant se communiquer ce qui les occupoit. Corinne, dans une telle situation, eût bien vite obtenu le secret d'Oswald comme celui de Lucile : mais ils avoient l'un et l'autre le même genre de réserve ; et plus ils se ressembloient à cet égard, plus il étoit difficile qu'ils sortissent de la situation contrainte où ils se trouvoient.

CHAPITRE II.

En arrivant à Florence, lord Nelvil écrivit au prince Castel Forte; et peu d'instants après le prince se rendit chez lui. Oswald fut si ému en le voyant, qu'il fut long-temps sans pouvoir lui parler; enfin il lui demanda des nouvelles de Corinne. — Je n'ai rien que de triste à vous dire sur elle, répondit le prince Castel-Forte : sa santé est très-mauvaise, et s'affoiblit tous les jours. Elle ne voit personne que moi : l'occupation lui est souvent très-difficile : cependant je la croyois un peu plus calme, lorsque nous avons appris votre arrivée en Italie. Je ne puis vous cacher qu'à cette nouvelle son émotion a été si vive, que la fièvre qui l'avoit quittée l'a reprise. — Elle ne m'a point dit quelle étoit son intention relativement à vous; car j'évite avec grand soin de lui prononcer votre nom. — Ayez la bonté, prince, reprit Oswald, de lui faire voir la lettre que vous avez reçue de moi, il y a près de cinq ans : elle contient tous les détails des circonstances qui m'ont empêché d'apprendre son voyage en Angleterre avant que je fusse l'époux de Lucile; et quand elle l'aura lue, demandez-lui de me recevoir. J'ai besoin de lui parler pour justifier, s'il se peut, ma conduite. Son estime m'est nécessaire, quoique je ne doive plus prétendre à son intérêt. — Je remplirai vos desirs, Mylord, dit le prince Castel-Forte : je souhaiterois que vous lui fissiez quelque bien.

Lady Nelvil entra dans ce moment; Oswald lui présenta le prince Castel-Forte : elle le reçut avec assez de froideur; il la regarda fort attentivement. Sa beauté sans doute le frappa; car il soupira en pensant à Corinne, et sortit. Lord Nelvil le suivit. — Elle est charmante, lady Nelvil, dit le prince Castel-Forte; quelle jeunesse! quelle fraîcheur! Ma pauvre amie n'a plus rien de cet éclat; mais il ne faut pas oublier, Mylord, qu'elle étoit bien brillante aussi quand vous l'avez vue pour la première fois! — Non, je ne l'oublie pas, s'écria lord Nelvil; non, je ne me pardonnerai jamais..... et il s'arrêta sans pouvoir achever ce qu'il vouloit dire. — Le reste du jour, il fut silencieux et sombre. Lucile n'essaya pas de le distraire; et lord Nelvil étoit blessé de ce qu'elle ne l'essayoit pas. Il se disoit en lui-même : — Si Corinne m'avoit vu triste, Corinne m'auroit consolé. —

Le lendemain matin, son inquiétude le conduisit de très-bonne heure chez le prince Castel-Forte. — Eh bien! lui dit-il, qu'a-t-elle répondu? — Elle ne veut pas vous voir, répondit

le prince Castel-Forte. — Et quels sont ses motifs? — J'ai éte hier chez elle ; et je l'ai trouvée dans une agitation qui faisoit bien de la peine. Elle marchoit à grands pas dans sa chambre, malgré son extrême foiblesse ; sa pâleur étoit quelquefois remplacée par une vive rougeur qui disparoissoit aussitôt. Je lui ai dit que vous souhaitiez de la voir ; elle a gardé le silence quelques instants, et m'a dit enfin ces paroles que je vous rendrai fidèlement, puisque vous l'exigez. — *C'est un homme qui m'a fait trop de mal. L'ennemi qui m'auroit jetée dans une prison, qui m'auroit bannie et proscrite, n'eût pas déchiré mon cœur à ce point. J'ai souffert ce que personne n'a jamais souffert, un mélange d'attendrissement et d'irritation qui faisoit de mes pensées un supplice continuel. J'avois pour Oswald autant d'enthousiasme que d'amour. Il doit s'en souvenir ; je lui ai dit une fois qu'il m'en coûteroit moins de ne plus l'aimer, que de ne plus l'admirer. Il a flétri l'objet de mon culte ; il m'a trompée, volontairement ou involontairement, n'importe ; il n'est pas celui que je croyois. Qu'a-t-il fait pour moi ? Il a joui pendant près d'une année du sentiment qu'il m'inspiroit ; et quand il a fallu me défendre, et quand il a fallu manifester son cœur par une action, en a-t-il fait une ? peut-il se vanter d'un sacrifice, d'un mouvement généreux ? Il est heureux maintenant ; il possède tous les avantages que le monde apprécie ; moi, je me meurs : qu'il me laisse en paix.* —

Ces paroles sont bien dures, dit Oswald. — Elle est aigrie par la souffrance, reprit le prince Castel-Forte : je lui ai vu souvent une disposition plus douce ; souvent, permettez-moi de vous le dire, elle vous a défendu contre moi. — Vous me trouvez donc bien coupable? reprit lord Nelvil. — Me permettez-vous de vous le dire ? je pense que vous l'êtes, dit le prince Castel-Forte. Les torts qu'on peut avoir avec une femme, ne nuisent point dans l'opinion du monde : ces fragiles idoles, adorées aujourd'hui, peuvent être brisées demain, sans que personne prenne leur défense, et c'est pour cela même que je les respecte davantage ; car la morale, à leur égard, n'est défendue que par notre propre cœur. Aucun inconvénient ne résulte pour nous de leur faire du mal ; et cependant ce mal est affreux. Un coup de poignard est puni par les lois ; et le déchirement d'un cœur sensible n'est l'objet que d'une plaisanterie : il vaudroit donc mieux se permettre le coup de poignard. — Croyez-moi, répondit lord Nelvil, moi aussi, j'ai été bien malheureux ; c'est ma seule justification : mais autrefois Corinne eût entendu celle-là. Il se peut qu'elle ne lui fasse plus rien à présent. Néanmoins, je veux lui écrire. Je crois encore qu'à travers tout ce qui nous sépare, elle entendra la voix

de son ami. — Je lui remettrai votre lettre, dit le prince Castel-Forte; mais, je vous en conjure, ménagez-la; vous ne savez pas ce que vous êtes encore pour elle. Cinq ans ne font que rendre une impression plus profonde, quand aucune autre idée n'en a distrait : voulez-vous savoir dans quel état elle est à présent? Une fantaisie bizarre, à laquelle mes prières n'ont pu la faire renoncer, vous en donnera l'idée.

En achevant ces mots, le prince Castel-Forte ouvrit la porte de son cabinet; et lord Nelvil l'y suivit. Il vit d'abord le portrait de Corinne, telle qu'elle avoit paru dans le premier acte de *Roméo et Juliette;* ce jour, celui de tous où il s'étoit senti le plus d'entraînement pour elle. Un air de confiance et de bonheur animoit tous ses traits. Les souvenirs de ces temps de fête se réveillèrent tout entiers dans l'imagination de lord Nelvil; et comme il trouvoit du plaisir à s'y livrer, le prince Castel-Forte le prit par la main, et, tirant un rideau de crêpe qui couvroit un autre tableau, il lui montra Corinne, telle qu'elle avoit voulu se faire peindre cette même année, en robe noire, d'après le costume qu'elle n'avoit point quitté depuis son retour d'Angleterre. Oswald se rappela tout-à-coup l'impression que lui avoit faite une femme vêtue ainsi, qu'il avoit aperçue à Hydepark; mais ce qui le frappa surtout, ce fut l'inconcevable changement de la figure de Corinne. Elle étoit là, pâle comme la mort, les yeux à demi fermés; ses longues paupières voiloient ses regards, et portoient une ombre sur ses joues sans couleur. Au bas du portrait, étoit écrit ce vers du *Pastor fido :*

A pena si puo dir : questa fu rosa.*

Quoi! dit lord Nelvil, c'est ainsi qu'elle est maintenant? — Oui, répondit le prince Castel-Forte, et, depuis quinze jours, plus mal encore. — A ces mots, lord Nelvil sortit comme un insensé : l'excès de sa peine troubloit sa raison.

CHAPITRE III.

Rentre chez lui, il s'enferma dans sa chambre tout le jour Lucile vint à l'heure du dîner frapper doucement à sa porte

* A peine peut-on dire : elle fut une rose.

Il ouvrit, et lui dit : — Ma chère Lucile, permettez que je reste seul aujourd'hui ; ne m'en sachez pas mauvais gré. — Lucile se retourna vers Juliette, qu'elle tenoit par la main, l'embrassa, et s'éloigna sans prononcer un seul mot. Lord Nelvil referma sa porte, et se rapprocha de sa table sur laquelle étoit la lettre qu'il écrivoit à Corinne. Mais il se dit en versant des pleurs : — Seroit-il possible que je fisse aussi souffrir Lucile ? A quoi sert donc ma vie, si tout ce qui m'aime est malheureux par moi ? —

Lettre de Lord Nelvil à Corinne.

" Si vous n'étiez pas la plus généreuse personne du monde, qu'aurois-je à vous dire ? Vous pouvez m'accabler par vos reproches, et, ce qui est plus affreux encore, me déchirer par votre douleur. Suis-je un monstre, Corinne, puisque j'ai fait tant de mal à ce que j'aimois ! Ah ! je souffre tellement, que je ne puis me croire tout-à-fait barbare. Vous savez, quand je vous ai connue, que j'étois accablé par le chagrin qui me suivra jusqu'au tombeau. Je n'espérois pas le bonheur. J'ai lutté long-temps contre l'attrait que vous m'inspiriez. Enfin, quand il a eu triomphé de moi, j'ai toujours gardé dans mon ame un sentiment de tristesse, présage d'un malheureux sort Tantôt je croyois que vous étiez un bienfait de mon père, qu veilloit dans le ciel sur ma destinée, et vouloit que je fusse en core aimé sur cette terre, comme il m'avoit aimé pendant sa vie. Tantôt je croyois que je désobéissois à ses volontés, en épousant une étrangère, en m'écartant de la ligne tracée par mes devoirs et par ma situation. Ce dernier sentiment prévalut quand je fus de retour en Angleterre, quand j'appris que mon père avoit condamné d'avance mon sentiment pour vous. S'il avoit vécu, je me serois cru le droit de lutter, à cet égard, contre son autorité : mais ceux qui ne sont plus ne peuvent nous entendre ; et leur volonté sans force porte un caractère touchant et sacré.

" Je me retrouvai au milieu des habitudes et des liens de la patrie ; je rencontrai votre sœur, que mon père m'avoit destinée, et qui convenoit si bien au besoin du repos, au projet d'une vie régulière. J'ai dans le caractère une sorte de foiblesse qui me fait redouter ce qui agite l'existence. Mon esprit est séduit par des espérances nouvelles ; mais j'ai tant éprouvé de peines, que mon ame malade craint tout ce qui l'expose à des émotions trop fortes, à des résolutions pour lesquelles il faut heurter mes souvenirs et les affections nées avec moi. Cependant, Corinne, si je vous avois sue en Angleterre, jamais je n'aurois pu me détacher de vous. Cette

admirable preuve de tendresse eût entraîné mon cœur incertain. Ah! pourquoi dire ce que j'aurois fait! Serions-nous heureux? suis-je capable de l'être? Incertain comme je le suis, pouvois-je choisir un sort, quelque beau qu'il fût, sans en regretter un autre?

"Quand vous me rendites ma liberté, je fus irrité contre vous: je rentrai dans les idées que le commun des hommes doit prendre en vous voyant. Je me dis qu'une personne aussi supérieure se passeroit facilement de moi. Corinne, j'ai déchiré votre cœur, je le sais; mais je croyois n'immoler que moi. Je pensois que j'étois plus que vous inconsolable, et que vous m'oublieriez, quand je vous regretterois toujours. Enfin, les circonstances m'enlacèrent; et je ne veux point nier que Lucile ne soit digne et des sentiments qu'elle m'inspire, et de bien mieux encore. Mais dès que je sus votre voyage en Angleterre, et le malheur que je vous avois causé, il n'y eut plus dans ma vie qu'une peine continuelle. J'ai cherché la mort pendant quatre ans, au milieu de la guerre, certain qu'en apprenant que je n'étois plus, vous me trouveriez justifié. Sans doute vous avez à m'opposer une vie de regrets et de douleurs, une fidélité profonde pour un ingrat qui ne la méritoit pas; mais songez que la destinée des hommes se complique de mille rapports divers, qui troublent la constance du cœur. Cependant, s'il est vrai que je n'ai pu ni trouver ni donner le bonheur; s'il est vrai que je vis seul depuis que je vous ai quittée; que jamais je ne parle du fond de mon cœur; que la mère de mon enfant, que celle que je dois aimer à tant de titres, reste étrangère à mes secrets comme à mes pensées; s'il est vrai qu'un état habituel de tristesse m'ait replongé dans cette maladie dont vos soins, Corinne, m'avoient autrefois tiré; si je suis venu en Italie, non pas pour me guérir, vous ne croyez pas que j'aime la vie, mais pour vous dire adieu: refuserez-vous de me voir une fois, une seule fois? Je le souhaite, parce que je crois que je vous ferois du bien. Ce n'est pas ma propre souffrance qui me détermine. Qu'importe que je sois bien misérable! qu'importe qu'un poids affreux pèse à jamais sur mon cœur, si je m'en vais d'ici sans vous avoir parlé, sans avoir obtenu de vous mon pardon! Il faut que je sois malheureux; et certainement je le serai. Mais il me semble que votre cœur seroit soulagé si vous pouviez penser à moi comme à votre ami, si vous aviez vu combien vous m'êtes chère, si vous l'aviez senti par ces regards, par cet accent d'Oswald, de ce criminel dont le sort est plus changé que le cœur.

"Je respecte mes liens, j'aime votre sœur: mais le cœur

humain, bizarre, inconséquent, tel qu'il l'est, peut renfermer et cette tendresse, et celle que j'éprouve pour vous. Je n'ai rien à dire de moi qui puisse s'écrire : tout ce qu'il faut expliquer me condamne. Néanmoins si vous me voyiez me prosterner devant vous, vous pénétreriez, à travers tous mes torts et tous mes devoirs, ce que vous êtes encore pour moi, et cet entretien vous laisseroit un sentiment doux. Hélas ! notre santé est bien foible à tous les deux; et je ne croit pas que le ciel nous destine une longue vie. Que celui de nous deux qui précédera l'autre, se sente regretté, se sente aimé de l'ami qu'il laissera dans ce monde ! L'innocent devroit seul avoir cette jouissance : mais qu'elle soit aussi accordée au coupable !

" Corinne, sublime amie, vous qui lisez dans les cœurs, devinez ce que je ne puis dire ; entendez-moi comme vous m'entendiez. Laissez-moi vous voir ; permettez que mes lèvres pâles pressent vos mains affoiblies : ah ! ce n'est pas moi seul qui ai fait ce mal, c'est le même sentiment qui nous a consumés tous les deux ; c'est la destinée qui a frappé deux êtres qui s'aimoient : mais elle a dévoué l'un d'eux au crime ; et celui-là, Corinne, n'est peut-être pas le moins à plaindre ! "

Réponse de Corinne.

" S'il ne falloit pour vous voir que vous pardonner, je ne m'y serois pas un instant refusée. Je ne sais pourquoi je n'ai point de ressentiment contre vous, bien que la douleur que vous m'avez causée me fasse frissonner d'effroi. Il faut que je vous aime encore, pour n'avoir aucun mouvement de haine. la religion seule ne suffiroit pas pour me désarmer ainsi. J'ai eu des moments où ma raison étoit altérée ; d'autres, et c'étoient les plus doux, où j'ai cru mourir avant la fin du jour, par le serrement de cœur qui m'oppressoit ; d'autres enfin où j'ai douté de tout, même de la vertu ; vous étiez pour moi son image ici-bas, et je n'avois plus de guide pour mes pensées comme pour mes sentiments, quand le même coup frappoit en moi l'admiration et l'amour.

" Que serois-je devenue sans le secours céleste ? Il n'y a rien dans ce monde qui ne fût empoisonné par votre souvenir. Un seul asile me restoit au fond de l'ame ; Dieu m'y a reçue. Mes forces physiques vont en décroissant ; mais il n'en est pas ainsi de l'enthousiasme qui me soutient. Se rendre digne de l'immortalité est, je me plais à le croire, le seul but de l'existence. Bonheur, souffrances, tout est moyen pour ce

but ; et vous avez été choisi pour déraciner ma vie de la terre : j'y tenois par un lien trop fort.

" Quand j'ai appris votre arrivée en Italie, quand j'ai revu votre écriture, quand je vous ai su là, de l'autre côté de la rivière, j'ai senti dans mon ame un tumulte effrayant. Il falloit me rappeler sans cesse que ma sœur étoit votre femme, pour combattre ce que j'éprouvois. Je ne vous le cache point, vous revoir me sembloit un bonheur, une émotion indéfinissable, que mon cœur, enivré de nouveau, préféroit à des siècles de calme : mais la Providence ne m'a point abandonnée dans ce péril. N'êtes-vous pas l'époux d'une autre ? Que pouvois-je donc avoir à vous dire ? M'étoit-il même permis de mourir entre vos bras ? Et que me restoit-il pour ma conscience, si je ne faisois aucun sacrifice, si je voulois encore un dernier jour, une dernière heure ? Maintenant je comparoîtrai devant Dieu, peut-être avec plus de confiance, puisque j'ai su renoncer à vous voir. Cette grande résolution apaisera mon ame. Le bonheur, tel que je l'ai senti quand vous m'aimiez, n'est pas en harmonie avec notre nature : il agite, il inquiète, il est si prêt à passer ! Mais une prière habituelle, une rêverie religieuse, qui a pour but de se perfectionner soi-même, de se décider dans tout par le sentiment du devoir, est un état doux ; et je ne puis savoir quel ravage le seul son de votre voix pourroit produire dans cette vie de repos que je crois avoir obtenue. Vous m'avez fait beaucoup de mal en me disant que votre santé étoit altérée. Ah ! ce n'est pas moi qui la soigne ; mais c'est encore moi qui souffre avec vous. Que Dieu bénisse vos jours, Mylord ! soyez heureux, mais soyez-le par la piété. Une communication secrète avec la Divinité semble placer en nous-mêmes l'être qui se confie et la voix qui lui répond ; elle fait deux amis d'une seule ame. Chercheriez-vous encore ce qu'on appelle le bonheur ? Ah ! trouverez-vous mieux que ma tendresse ? Savez-vous que dans les déserts du Nouveau Monde j'aurois béni mon sort, si vous m'aviez permis de vous y suivre ? Savez-vous que je vous aurois servi comme une esclave ? Savez-vous que je me serois prosternée devant vous comme devant un envoyé du ciel, si vous m'aviez fidèlement aimée ? Eh bien ! qu'avez-vous fait de tant d'amour ? qu'avez-vous fait de cette affection unique en ce monde ? un malheur unique comme elle. Ne prétendez donc plus au bonheur ; ne m'offensez pas en croyant l'obtenir encore. Priez comme moi, priez ; et que nos pensées se rencontrent dans le ciel !

" Cependant, quand je me sentirai tout-à-fait près de ma fin, peut-être me placerai-je dans quelque lieu pour vous voir

passer. Pourquoi ne le ferois-je pas? Certainement quand mes yeux se troubleront, quand je ne verrai plus rien au dehors, votre image m'apparoîtra. Si je vous avois revu nouvellement, cette illusion ne seroit-elle pas plus distincte? Les divinités, chez les anciens, n'étoient jamais présentes à la mort; je vous éloignerai de la mienne: mais je souhaite qu'un souvenir récent de vos traits puisse encore se retracer dans mon ame défaillante. Oswald, Oswald, qu'est-ce que j'ai dit! vous voyez ce que je suis quand je m'abandonne à votre souvenir.

"Pourquoi Lucile n'a-t-elle pas desiré de me voir? c'est votre femme, mais c'est aussi ma sœur. J'ai des paroles douces, j'en ai même de généreuses, à lui adresser. Et votre fille, pourquoi ne m'a-t-elle pas été amenée? Je ne dois pas vous voir: mais ce qui vous entoure est ma famille; en suis-je donc rejetée? Craint-on que la pauvre petite Juliette ne s'attriste en me voyant? Il est vrai que j'ai l'air d'une ombre; mais je saurois sourire pour votre enfant. Adieu, Mylord, adieu; pensez-vous que je pourrois vous appeler mon frère? mais ce seroit parce que vous êtes l'époux de ma sœur. Ah! du moins vous serez en deuil quand je mourrai; vous assisterez, comme parent, à mes funérailles. C'est à Rome que mes cendres seront d'abord transportées: faites passer mon cercueil sur la route que parcourut jadis mon char de triomphe; et reposez-vous dans le lieu même où vous m'avez rendu ma couronne. Non, Oswald, non, j'ai tort. Je ne veux rien qui vous afflige: je veux seulement une larme, et quelques regards vers le ciel, où je vous attendrai."

CHAPITRE IV.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'Oswald pût retrouver du calme, après l'impression déchirante que lui avoit causée la lettre de Corinne. Il fuyoit la présence de Lucile: il passoit les heures entières sur le bord de la rivière qui conduisoit à la maison de Corinne; et souvent il fut tenté de se jeter dans les flots, pour être au moins porté, quand il ne seroit plus, vers cette demeure dont l'entrée lui étoit refusée pendant sa vie. La lettre de Corinne lui apprenoit qu'elle eût desiré de voir sa sœur; et bien qu'il s'étonnât de ce

souhait, il avoit envie de le satisfaire : mais comment aborder cette question auprès de Lucile ? Il apercevoit bien qu'elle étoit blessée de sa tristesse : il auroit voulu qu'elle l'interrogeât, mais il ne pouvoit se résoudre à parler le premier ; et Lucile trouvoit toujours le moyen d'amener la conversation sur des sujets indifférents, de proposer une promenade, enfin de détourner un entretien qui auroit pu conduire à une explication. Elle parloit quelquefois de son desir de quitter Florence pour aller voir Rome et Naples. Lord Nelvil ne la contredisoit jamais ; seulement il demandoit encore quelques jours de retard ; et Lucile alors y consentoit avec une expression de physionomie noble et froide.

Oswald voulut au moins que Corinne vît sa fille ; et il ordonna secrètement à sa bonne de la conduire chez elle. Il alla au-devant de l'enfant comme elle revenoit, et lui demanda si elle avoit été contente de sa visite. Juliette lui répondit par une phrase italienne ; et sa prononciation, qui ressembloit à celle de Corinne, fit tressaillir Oswald. — Qui vous a appris cela, ma fille ? dit-il. — La dame que je viens de voir, répondit-elle. — Et comment vous a-t-elle reçue ? — Elle a beaucoup pleuré en me voyant, dit Juliette ; je ne sais pourquoi. Elle m'embrassoit et pleuroit ; et cela lui faisoit mal, car elle a l'air bien malade. — Et vous plaît-elle, cette dame, ma fille ? continua lord Nelvil. — Beaucoup, répondit Juliette ; j'y veux aller tous les jours. Elle m'a promis de m'apprendre tout ce qu'elle sait : elle dit qu'elle veut que je ressemble à Corinne. Qu'est-ce que c'est que Corinne, mon père ? cette dame n'a pas voulu me le dire. — Lord Nelvil ne répondit plus, et s'éloigna pour cacher son attendrissement. Il ordonna que tous les jours, pendant la promenade de Juliette, on la menât chez Corinne ; et peut-être eut-il tort envers Lucile, en disposant ainsi de sa fille sans son consentement. Mais, en peu de jours, l'enfant fit des progrès inconcevables dans tous les genres. Son maître d'italien étoit ravi de sa prononciation. Ses maîtres de musique admiroient déjà ses premiers essais.

Rien de tout ce qui s'étoit passé n'avoit fait autant de peine à Lucile, que cette influence donnée à Corinne sur l'éducation de sa fille. Elle savoit par Juliette que la pauvre Corinne, dans son état de foiblesse et de dépérissement, se donnoit une peine extrême pour l'instruire et lui communiquer tous ses talents, comme un héritage qu'elle se plaisoit à lui léguer de son vivant. Lucile en eût été touchée, si elle n'eût pas cru voir dans tous ces soins le projet de détacher d'elle lord Nelvil : mais elle étoit combattue entre le desir bien naturel de diriger seule sa fille, et le reproche qu'elle se faisoit de lui enlever des

leçons qui ajoutoient à ses agréments d'une manière si remarquable. Un jour lord Nelvil passoit dans la chambre, comme Juliette prenoit une leçon de musique. Elle tenoit une harpe en forme de lyre, proportionnée à sa taille, de la même manière que Corinne ; et ses petits bras et ses jolis regards l'imitoient parfaitement. On croyoit voir la miniature d'un beau tableau, avec la grâce de l'enfance de plus, qui mêle à tout un charme innocent. Oswald, à ce spectacle, fut tellement ému, qu'il ne pouvoit prononcer un mot ; et il s'assit en tremblant. Juliette alors exécuta sur sa harpe un air écossais, que Corinne avoit fait entendre à lord Nelvil, à Tivoli, en présence d'un tableau d'Ossian. Pendant qu'Oswald, en l'écoutant, respiroit à peine, Lucile s'avança derrière lui sans qu'il l'aperçût. Quand Juliette eut fini, son père la prit sur ses genoux, et lui dit : — La dame qui demeure sur le bord de l'Arno, vous a donc appris à jouer ainsi ? — Oui, répondit Juliette ; mais il lui en a bien coûté pour le faire, elle s'est trouvée mal souvent lorsqu'elle m'enseignoit. Je l'ai priée plusieurs fois de cesser, mais elle n'a pas voulu ; et seulement elle m'a fait promettre de vous répéter cet air tous les ans, un certain jour, le dix-sept de Novembre, je crois. — Ah ! mon Dieu ! s'écria lord Nelvil ; — et il embrassa sa fille en versant beaucoup de larmes.

Lucile alors se montra, et, prenant Juliette par la main, elle dit à son époux en anglais : — C'est trop, Mylord, de vouloir aussi détourner de moi l'affection de ma fille ; cette consolation m'étoit due dans mon malheur. — En achevant ces mots, elle emmena Juliette. Lord Nelvil voulut en vain la suivre, elle s'y refusa ; et seulement, à l'heure du dîner, il apprit qu'elle étoit sortie pendant plusieurs heures, seule, et sans dire où elle alloit. Il s'inquiétoit mortellement de son absence. lorsqu'il la vit revenir avec une expression de douceur et de calme dans la physionomie, tout-à-fait différente de ce qu'il attendoit. Il voulut enfin lui parler avec confiance, et tâcher d'obtenir d'elle son pardon par la sincérité ; mais elle lui dit : — Souffrez, Mylord, que cette explication, nécessaire à tous les deux, soit encore retardée. Vous saurez dans peu les motifs de ma prière. —

Pendant le dîner, elle mit dans la conversation beaucoup plus d'intérêt que de coutume : plusieurs jours se passèrent ainsi, durant lesquels Lucile se montroit constamment plus aimable et plus animée qu'à l'ordinaire. Lord Nelvil ne pouvoit rien concevoir à ce changement. Voici quelle en étoit la cause. Lucile avoit été très-blessée des visites de sa fille chez Corinne, et de l'intérêt que lord Nelvil paroissoit prendre

aux progrès que les leçons de Corinne faisoient faire à cette enfant. Tout ce qu'elle avoit renfermé dans son cœur depuis si long-temps, s'étoit échappé dans ce moment; et, comme il arrive aux personnes qui sortent de leur caractère, elle prit tout-à-coup une résolution très-vive, et partit pour aller voir Corinne, et lui demander si elle étoit résolue à la troubler toujours dans son sentiment pour son époux. Lucile se parloit à elle-même avec force, jusqu'au moment où elle arriva devant la porte de Corinne. Mais il lui prit alors un tel mouvement de timidité, qu'elle n'auroit jamais pu se résoudre à entrer, si Corinne, qui l'aperçut de sa fenêtre, ne lui avoit envoyé Thérésine pour la prier de venir chez elle. Lucile monta dans la chambre de Corinne; et toute son irritation contre elle disparut en la voyant; elle se sentit au contraire profondément attendrie par l'état déplorable de la santé de sa sœur; et ce fut en pleurant qu'elle l'embrassa.

Alors commença entre les deux sœurs un entretien plein de franchise de part et d'autre. Corinne donna la première l'exemple de cette franchise; mais il eût été impossible à Lucile de ne pas le suivre. Corinne exerça sur sa sœur l'ascendant qu'elle avoit sur tout le monde; on ne pouvoit conserver avec elle ni dissimulation ni contrainte. Corinne ne cacha point à Lucile qu'elle se croyoit certaine de n'avoir plus que peu de temps à vivre: et sa pâleur et sa foiblesse ne le prouvoient que trop. Elle aborda simplement avec Lucile les sujets d'entretien les plus délicats; elle lui parla de son bonheur et de celui d'Oswald. Elle savoit, par tout ce que le prince Castel-Forte lui avoit raconté, et mieux encore par ce qu'elle avoit deviné, que la contrainte et la froideur existoient souvent dans leur intérieur; et, se servant alors de l'ascendant que lui donnoient et son esprit et la fin prochaine dont elle étoit menacée, elle s'occupa généreusement de rendre Lucile plus heureuse avec lord Nelvil. Connoissant parfaitement le caractère de celui-ci, elle fit comprendre à Lucile pourquoi il avoit besoin de trouver dans celle qu'il aimoit une manière d'être, à quelques égards, différente de la sienne; une confiance spontanée, parce que sa réserve naturelle l'empêchoit de la solliciter; plus d'intérêt, parce qu'il étoit susceptible de découragement; et de la gaîté, précisément parce qu'il souffroit de sa propre tristesse. Corinne se peignit elle-même dans les jours brillants de sa vie; elle se jugea comme elle auroit pu juger une étrangère; et elle montra vivement à Lucile combien seroit agréable une personne qui, avec la conduite la plus régulière et la moralité la plus rigide, auroit cependant tout le charme, tout l'abandon,

tout le desir de plaire, qu'inspire quelquefois le besoin de réparer des torts.

— On a vu, dit Corinne à Lucile, des femmes aimées non-seulement malgré leurs erreurs, mais à cause de ces erreurs mêmes. La raison de cette bizarrerie est peut-être que ces femmes cherchoient à se montrer plus aimables, pour se les faire pardonner, et n'imposoient point de gêne, parce qu'elles avoient besoin d'indulgence. Ne soyez donc pas, Lucile, fière de votre perfection ; que votre charme consiste à l'oublier, et à ne vous en point prévaloir. Il faut que vous soyez vous et moi tout-à-la-fois ; que vos vertus ne vous autorisent jamais à la plus légère négligence pour vos agréments, et que vous ne vous fassiez point un titre de ces vertus, pour vous permettre l'orgueil et la froideur. Si cet orgeuil n'étoit pas fondé, il blesseroit peut-être moins ; car user de ses droits refroidit le cœur plus que les prétentions injustes : le sentiment se plaît surtout à donner ce qui n'est pas dû. —

Lucile remercioit sa sœur avec tendresse de la bonté qu'elle lui témoignoit ; et Corinne lui disoit : — Si je devois vivre, je n'en serois pas capable : mais puisque je dois bientôt mourir, mon seul desir personnel est, encore qu'Oswald retrouve dans vous et dans sa fille quelques traces de mon influence, et que jamais du moins il ne puisse avoir une jouissance de sentiment sans se rappeler Corinne. — Lucile revint tous les jours chez sa sœur, et s'étudioit, par une modestie bien aimable, et par une délicatesse de sentiment plus aimable encore, à ressembler à la personne qu'Oswald avoit le plus aimée. La curiosité de lord Nelvil s'accroissoit tous les jours en remarquant les grâces nouvelles de Lucile. Il devina bien vite qu'elle avoit vu Corinne : mais il ne put obtenir aucun aveu sur ce sujet. Corinne, dès son premier entretien avec Lucile, avoit exigé le secret de leurs rapports ensemble. Elle se proposoit de voir une fois Oswald et Lucile réunis, mais seulement, à ce qu'il paroît, quand elle se croiroit assurée de n'avoir plus que peu d'instants à vivre. Elle vouloit tout dire et tout éprouver à-la-fois ; et elle enveloppoit ce projet d'un tel mystère, que Lucile elle-même ne savoit pas de quelle manière elle avoit résolu de l'accomplir.

CHAPITRE V.

Corinne, se croyant atteinte d'une maladie mortelle, souhaitoit de laisser à l'Italie, et surtout à lord Nelvil, un dernier adieu qui rappelât le temps oû son génie brilloit dans tout son éclat. C'est une foiblesse qu'il faut lui pardonner. L'amour et la gloire s'étoient toujours confondus dans son esprit; et jusqu'au moment où son cœur fit le sacrifice de tous les attachements de la terre, elle desira que l'ingrat qui l'avoit abandonnée sentît encore une fois que c'étoit à la femme de son temps qui savoit le mieux aimer et penser, qu'il avoit donné la mort. Corinne n'avoit plus la force d'improviser: mais dans la solitude elle composoit encore des vers; et depuis l'arrivée d'Oswald elle sembloit avoir repris un intérêt plus vif à cette occupation. Peut-être desiroit-elle de lui rappeler, avant de mourir, son talent et ses succès; enfin, tout ce que le malheur et l'amour lui faisoient perdre. Elle choisit donc un jour pour réunir, dans une des salles de l'académie de Florence, tous ceux qui desiroient entendre ce qu'elle avoit écrit. Elle confia son dessein à Lucile, et la pria d'amener son époux. — Je puis vous le demander, lui dit-elle, dans l'état où je suis.

Un trouble affreux saisit Oswald, en apprenant la résolution de Corinne. Liroit-elle ses vers elle-même? quel sujet vouloit-elle traiter? Enfin, il suffisoit de la possibilité de la voir pour bouleverser entièrement l'ame d'Oswald. Le matin du jour désigné, l'hiver, qui se fait si rarement sentir en Italie, s'y montra pour un moment comme dans les climats du Nord. On entendoit un vent horrible siffler dans les maisons. La pluie battoit avec violence sur les carreaux des fenêtres; et, par une singularité dont il y a cependant plus d'exemples en Italie que partout ailleurs, le tonnerre se faisoit entendre au milieu du mois de janvier, et mêloit un sentiment de terreur à la tristesse du mauvais temps. Oswald ne prononçoit pas un seul mot; mais toutes les sensations extérieures sembloient augmenter le frisson de son ame.

Il arriva dans la salle avec Lucile. Une foule immense y étoit rassemblée. A l'extrémité, dans un endroit fort obscur, un fauteuil étoit préparé: et lord Nelvil entendoit dire autour de lui que Corinne devoit s'y placer, parce qu'elle étoit si malade, qu'elle ne pourroit pas réciter elle-même ses vers. Craignant de se montrer, tant elle étoit changée, elle avoit choisi ce moyen pour voir Oswald, sans être vue. Dès qu'elle

sut qu'il y étoit, elle alla voilée vers ce fauteuil. Il fallut la soutenir pour qu'elle pût avancer; sa démarche étoit chancelante. Elle s'arrêtoit de temps en temps pour respirer; et l'on eût dit que ce court espace étoit un pénible voyage. Ainsi les derniers pas de la vie sont toujours lents et difficiles. Elle s'assit, chercha des yeux à découvrir Oswald, l'aperçut, et, par un mouvement tout-à-fait involontaire, elle se leva, tendit les bras vers lui, mais retomba l'instant d'après, en détournant son visage, comme Didon lorsqu'elle rencontre Enée dans un monde où les passions humaines ne doivent plus pénétrer. Le prince Castel-Forte retint lord Nelvil, qui, tout-à-fait hors de lui, vouloit se précipiter à ses pieds; il le contint par le respect qu'il devoit à Corinne, en présence de tant de monde.

Une jeune fille, vêtue de blanc et couronnée de fleurs, parut sur une espèce d'amphithéâtre qu'on avoit préparé. C'étoit elle qui devoit chanter les vers de Corinne. Il y avoit un contraste touchant entre ce visage si paisible et si doux, ce visage où les peines de la vie n'avoient encore laissé aucune trace, et les paroles qu'elle alloit prononcer: mais ce contraste même avoit plu à Corinne; il répandoit quelque chose de serein sur les pensées trop sombres de son ame abattue. Une musique noble et sensible prépara les auditeurs à l'impression qu'ils alloient recevoir. Le malheureux Oswald ne pouvoit détacher ses regards de Corinne, de cette ombre qui lui sembloit une apparition cruelle, dans une nuit de délire; et ce fut à travers ses sanglots qu'il entendit ce chant du cygne, que la femme envers laquelle il étoit si coupable lui adressoit encore au fond du cœur.

DERNIER CHANT DE CORINNE.

"Recevez mon salut solennel, ô mes concitoyens! Déjà la nuit s'avance à mes regards; mais le ciel n'est-il pas plus beau pendant la nuit? Des milliers d'étoiles le décorent; il n'est de jour qu'un désert. Ainsi les ombres éternelles révèlent d'innombrables pensées que l'éclat de la prospérité faisoit oublier. Mais la voix qui pourroit en instruire, s'affoiblit par degrés; l'ame se retire en elle-même, et cherche à rassembler sa dernière chaleur.

"Dès le premier jour de ma jeunesse, je promis d'honorer ce nom de Romaine, qui fait encore tressaillir le cœur. Vous m'avez permis la gloire, ô vous, nation libérale, qui ne bannissez point les femmes de son temple, vous qui ne sacrifiez

point des talents immortels aux jalousies passagères, vous qui toujours applaudissez à l'essor du génie, ce vainqueur sans vaincus, ce conquérant sans dépouilles, qui puise dans l'éternité pour enrichir le temps.

"Quelle confiance m'inspiroient jadis la nature et la vie! Je croyois que tous les malheurs venoient de ne pas assez penser, de ne pas assez sentir, et que déjà sur la terre on pouvoit goûter d'avance la félicité céleste, qui n'est que la durée dans l'enthousiasme, et la constance dans l'amour.

"Non, je ne me repens point de cette exaltation généreuse; non, ce n'est point elle qui m'a fait verser les pleurs dont la poussière qui m'attend est arrosée. J'aurois rempli ma destinée, j'aurois été digne des bienfaits du ciel, si j'avois consacré ma lyre retentissante à célébrer la bonté divine, manifestée par l'univers.

"Vous ne rejetez point, ô mon Dieu! le tribut des talents. L'hommage de la poésie est religieux; et les ailes de la pensée servent à se rapprocher de vous.

"Il n'y a rien d'étroit, rien d'asservi, rien de limité dans la religion. Elle est l'immense, l'infini, l'éternel: et loin que le génie puisse détourner d'elle, l'imagination, de son premier élan, dépasse les bornes de la vie; et le sublime en tout genre est un reflet de la Divinité.

"Ah! si je n'avois aimé qu'elle, si j'avois placé ma tête dans le ciel, à l'abri des affections orageuses, je ne serois pas brisée avant le temps; des fantômes n'auroient pas pris la place de mes brillantes chimères. Malheureuse! mon génie, s'il subsiste encore, se fait sentir seulement par la force de ma douleur; c'est sous les traits d'une puissance ennemie qu'on peut encore le reconnoître.

"Adieu donc, mon pays; adieu donc, la contrée où je reçus le jour. Souvenirs de l'enfance, adieu! Qu'avez-vous à faire avec la mort? Vous qui dans mes écrits avez trouvé des sentiments qui répondoient à votre ame, ô mes amis, dans quelque lieu que vous soyez, adieu! Ce n'est point pour une indigne cause que Corinne a tant souffert; elle n'a pas du moins perdu ses droits à la pitié.

"Belle Italie! c'est en vain que vous me promettez tous

vos charmes; que pourriez-vous pour un cœur délaissé? Ranimeriez-vous mes souhaits pour accroître mes peines? Me rappelleriez-vous le bonheur pour me révolter contre mon sort?

"C'est avec douceur que je m'y soumets. O vous qui me survivrez! quand le printemps reviendra, souvenez-vous combien j'aimois sa beauté; que de fois j'ai vanté son air et ses parfums? Rappelez-vous quelquefois mes vers, mon ame y est empreinte: mais des muses fatales, l'amour et le malheur, ont inspiré mes derniers chants.

"Quand les desseins de la Providence sont accomplis sur nous, une musique intérieure nous prépare à l'arrivée de l'ange de la mort. Il n'a rien d'effrayant, rien de terrible; il porte des ailes blanches, bien qu'il marche entouré de la nuit: mais avant sa venue, mille présages l'annoncent.

"Si le vent murmure, on croit entendre sa voix. Quand le jour tombe, il y a de grandes ombres dans la campagne, qui semblent les replis de sa robe traînante. A midi, quand les possesseurs de la vie ne voient qu'un ciel serein, ne sentent qu'un beau soleil, celui que l'ange de la mort réclame aperçoit dans le lointain un nuage qui va bientôt couvrir la nature entière à ses yeux.

"Espérance, jeunesse, émotions du cœur, c'en est donc fait. Loin de moi des regrets trompeurs; si j'obtiens encore quelques larmes, si je me crois encore aimée, c'est parce que je vais disparoître; mais si je ressaisissois la vie, elle retourneroit bientôt contre moi tous ses poignards.

"Et vous, Rome, où mes cendres seront transportées, pardonnez, vous qui avez tant vu mourir, si je rejoins d'un pas tremblant vos ombres illustres; pardonnez-moi de me plaindre. Des sentiments, des pensées peut-être nobles, peut-être fécondes, s'éteignent avec moi; et, de toutes les facultés de l'ame que je tiens de la nature, celle de souffrir est la seule que j'aie exercée tout entière.

"N'importe, obéissons. Le grand mystère de la mort, quel qu'il soit, doit donner du calme. Vous m'en répondez, tombeaux silencieux! vous m'en répondez, Divinité bienfaisante! J'avois choisi sur la terre; et mon cœur n'a plus

d'asile. Vous décidez pour moi; mon sort en vaudra mieux."

Ainsi finit le dernier chant de Corinne; la salle retentit d'un triste et profond murmure d'applaudissements. Lord Nelvil, ne pouvant soutenir la violence de son émotion, perdit entièrement connoissance. Corinne, en le voyant dans cet état, voulut aller chez lui; mais ses forces lui manquèrent au moment où elle essayoit de se lever: on la rapporta chez elle, et depuis ce moment il n'y eut plus d'espoir de la sauver.

Elle fit demander un prêtre respectable en qui elle avoit une grande confiance, et s'entretint long-temps avec lui. Lucile se rendit auprès d'elle; la douleur d'Oswald l'avoit tellement émue, qu'elle se jeta elle-même aux pieds de sa sœur, pour la conjurer de le recevoir. Corinne s'y refusa, sans qu'aucun ressentiment en fût la cause. — Je lui pardonne, dit-elle, d'avoir déchiré mon cœur: les hommes ne savent pas le mal qu'ils font; et la société leur persuade que c'est un jeu de remplir une ame de bonheur, et d'y faire ensuite succéder le désespoir. Mais, au moment de mourir, Dieu m'a fait la grâce de retrouver du calme; et je sens que la vue d'Oswald rempliroit mon ame de sentiments qui ne s'accordent point avec les angoisses de la mort. La religion seule a des secrets pour ce terrible passage. Je pardonne à celui que j'ai tant aimé, continua-t-elle d'une voix affoiblie; qu'il vive heureux avec vous! Mais quand le temps viendra qu'à son tour il sera près de quitter la vie, qu'il se souvienne alors de la pauvre Corinne! Elle veillera sur lui, si Dieu le permet; car on ne cesse point d'aimer, quand ce sentiment est assez fort pour coûter la vie. —

Oswald étoit sur le seuil de la porte, quelquefois voulant entrer malgré la défense positive de Corinne, quelquefois anéanti par la douleur. Lucile alloit de l'un à l'autre: ange de paix entre le désespoir et l'agonie.

Un soir, on crut que Corinne étoit mieux; et Lucile obtint d'Oswald qu'ils iroient ensemble passer quelques instants auprès de leur fille: ils ne l'avoient pas vue depuis trois jours. Corinne pendant ce temps se trouva plus mal, et remplit tous les devoirs de sa religion. On assure qu'elle dit au vieillard vénérable qui reçut ses aveux solennels: Mon père, vous connoissez maintenant ma triste destinée; jugez-moi. Je ne me suis jamais vengée du mal qu'on m'a fait; jamais une douleur vraie ne m'a trouvée insensible; mes fautes ont été celles des passions, qui n'auroient pas été condamnables en elles-mêmes, si l'orgueil et la foiblesse humaine n'y avoient pas mêlé

l'erreur et l'excès. Croyez-vous, ô mon père! vous que la vie a plus long-temps éprouvé que moi, croyez-vous que Dieu me pardonnera? — Oui, ma fille, lui dit le vieillard, je l'espère; votre cœur est-il maintenant tout à lui? — Je le crois, mon père, répondit-elle: écartez loin de moi ce portrait (c'étoit celui d'Oswald); et mettez sur mon cœur l'image de celui qui descendit sur la terre, non pour la puissance, non pour le génie, mais pour la souffrance et la mort: elles en avoient grand besoin. — Corinne aperçut alors le prince Castel-Forte, qui pleuroit auprès de son lit. — Mon ami, lui dit-elle en lui tenant la main, il n'y a que vous près de moi dans ce moment. J'ai vécu pour aimer; et sans vous je mourrois seule. — Et ses larmes coulèrent à ce mot; puis elle dit encore: Au reste, ce moment se passe de secours; nos amis ne peuvent nous suivre que jusqu'au seuil de la vie. Là commencent des pensées dont le trouble et la profondeur ne sauroient se confier. —

Elle se fit transporter sur un fauteuil, près de la fenêtre, pour voir encore le ciel. Lucile revint alors; et le malheureux Oswald, ne pouvant plus se contenir, la suivit, et tomba sur ses genoux en approchant de Corinne. Elle voulut lui parler, et n'en eut pas la force. Elle leva ses regards vers le ciel, et vit la lune, qui se couvroit du même nuage qu'elle avoit fait remarquer à lord Nelvil, quand ils s'arrêtèrent sur le bord de la mer en allant à Naples. Alors elle le lui montra de sa main mourante; et son dernier soupir fit retomber cette main.

Que devint Oswald! Il fut dans un tel égarement, qu'on craignit d'abord pour sa raison et pour sa vie. Il suivit à Rome la pompe funèbre de Corinne. Il s'enferma long-temps à Tivoli, sans vouloir que sa femme ni sa fille l'y accompagnassent. Enfin l'attachement et le devoir le ramenèrent auprès d'elles. Ils retournèrent ensemble en Angleterre. Lord Nelvil donna l'exemple de la vie domestique la plus régulière et la plus pure. Mais se pardonna-t-il sa conduite passée? le monde qui l'approuva, le consola-t-il? se contenta-t-il d'un sort commun, après ce qu'il avoit perdu? Je l'ignore; je ne veux, à cet égard, ni le blâmer, ni l'absoudre.

FIN.

NOTES.

Page 13, *ligne* 14.

(1) ANCÔNE est à peu près à cet égard dans le même dénûment qu'alors.

Page 19, *ligne* 8.

(2) Cette réflexion est puisée dans une Epître sur Rome, de M. de Humboldt, frère du célèbre voyageur, et ministre de Prusse à Rome. Il est difficile de rencontrer nulle part un homme dont l'entretien et les écrits supposent plus de connoissances et d'idées.

Page 33, *ligne* 18.

(3) Il faut excepter de ce blâme, sur la manière de déclamer des Italiens, d'abord le célèbre Monti, qui dit les vers comme il les fait. C'est véritablement un des plus grands plaisirs dramatiques que l'on puisse éprouver, que de l'entendre réciter l'Episode d'Ugolin, de Francesca da Rimini, la mort de Clorinde, etc.

Page 34, *ligne* 34.

(4) Il paroît que lord Nelvil faisoit allusion à ce beau distique de Properce :

Ut caput in magnis ubi non est ponere signis,
Ponitur hîc imos ante corona pedes.

Page 58, *ligne* 4.

(5) Un Français, dans la dernière guerre, commandoit le château Saint-Ange : les troupes napolitaines le sommèrent de capituler ; il répondit qu'il se rendroit quand l'ange de bronze remettroit son épée dans le fourreau.

Page 58, *ligne* 11.

(6) Ces faits se trouvent dans l'*Histoire des républiques italiennes du moyen âge*, par M. Simonde de Sismondi. Cette histoire sera certainement considérée comme une autorité ; car l'on voit, en la lisant, que son auteur est un homme d'une sagacité profonde, aussi consciencieux qu'énergique dans sa manière de raconter et de peindre.

Page 58, *ligne* 31.

(7) Eine Welt zwar bist du, o Rom ; doch ohne die Liebe
Wäre die Welt nicht die Welt, wäre denn Rom auch nicht Rom.

Ces deux vers sont de Goëthe, le poète de l'Allemagne, le philosophe, l'homme de lettres vivant, dont l'originalité et l'imagination sont le plus remarquables.

Page 61, *ligne* 16.

(8) On dit que cette église de Saint-Pierre est une des principales causes de la réformation, parce qu'elle a coûté tant d'argent aux papes, que pour la bâtir ils ont multiplié les indulgences.

Page 64, *ligne* 37.

(9) Les minéralogistes affirment que ces lions ne sont pas de basalte, parce que la pierre volcanique qu'on désigne aujourd'hui sous ce nom ne sauroit exister en Egypte : mais comme Pline appelle basalte la pierre égyptienne dont ces lions sont formés, et que l'historien des arts, Winckelmann, leur conserve aussi ce nom, j'ai cru pouvoir m'en servir dans son acception primitive.

Page 66, *ligne* 7.

(10) Carpite nunc, tauri, de septem collibus herbas,
Dùm licet. Hìc magnæ jam locus urbis erit.
TIBULLE.

Hoc quodcunque vides, hospes, quàm maxima Roma est,
Ante Phrygem Ænean collis et herba fuit, etc.
PROPERCE, Liv. IV. el. I.

Page 72, *ligne* 2.

(11) Auguste est mort à Nole, comme il se rendoit aux eaux de Brindes, qui lui étoient ordonnées; mais il partit mourant de Rome.

Page 82, *ligne* 20.

(12) Viximus insignes inter utramque facem.
PROPERCE.

Page 85, *ligne* 16.

(13) PLIN. *Hist natur.* L. III. Tiberis, ... quamlibet magnorum navium ex Italo mari capax, rerum in toto orbe nascentium mercator placidissimus, pluribus probè solus quàm ceteri in omnibus terris amnes, accolitur, aspiciturque villis. Nullique fluviorum minùs licet, inclusis utrinque lateribus: nec tamen ipse pugnat, quanquam creber ac subitis incrementis, et nusquàm magis aquis quàm in ipsâ urbe stagnantibus. Quin imò vates intelligitur potiùs ac monitor, auctu semper religiosus veriùs quàm sævus.

Page 95, *ligne* 25.

(14) C'est la danse de madame Recamier qui m'a donné l'idée de celle que j'ai essayé de peindre.

Cette femme, si célèbre par sa grâce et sa beauté, offre l'exemple, au milieu de ses revers, d'une résignation si touchante et d'un oubli si total de ses intérêts personnels, que ses qualités morales semblent à tous les yeux aussi remarquables que ses agréments.

Page 107, *ligne* 29.

(15) M. Roscoe, auteur de l'Histoire des Médicis, a fait paroître plus nouvellement, en Angleterre, une Histoire de Léon X, qui est un véritable chef-d'œuvre en ce genre; et il y raconte toutes les marques d'estime et d'admiration que les princes et le peuple d'Italie ont données aux hommes de lettres distingués : il montre aussi avec impartialité qu'un grand nombre de papes ont eu, à cet égard, une conduite très-libérale.

Page 115, *ligne* 38.

(16) Cesarotti, Verri, Bettinelli, sont trois auteurs vivants qui ont mis de la pensée dans la prose italienne. Il faut avouer que ce n'est pas à cela qu'on la destine depuis long-temps.

Page 124, *ligne* 10.

(17) Giovanni Pindemonte a publié nouvellement un théâtre dont les sujets sont pris dans l'histoire italienne; et c'est une entreprise très-intéressante et très-louable. Le nom de Pindemonte est aussi illustré par Ippolito Pindemonte, l'un des poètes actuels de l'Italie qui a le plus de charme et de douceur.

Page 125, *ligne* 23.

(18) On vient de publier les œuvres posthumes d'Alfieri, où se trouvent beaucoup de morceaux très-piquants; mais on peut conclure d'un essai dramatique assez bizarre qu'il a fait sur la tragédie d'Abel, qu'il sentoit lui-même que ses pièces étoient trop austères, et qu'il falloit sur la scène accorder davantage aux plaisirs de l'imagination.

Page 142, *ligne* 31.

(19) Je me suis permis d'emprunter ici quelques passages du discours *sur la Mort*, qui se trouve dans le *Cours de Morale religieuse*, par M. Necker. Un autre ouvrage de lui, l'*Importance des Opinions religieuses*, ayant eu le plus éclatant succès, on le confond quelquefois avec celui-ci, qui parut dans des temps où l'attention étoit distraite par les événements politiques. Mais j'ose affirmer que le *Cours de Morale religieuse* est le plus éloquent ouvrage de mon père. Aucun ministre d'état, je crois, avant lui, n'avoit composé des ouvrages pour la chaire chrétienne; et ce qui doit caractériser ce genre d'écrit fait par un homme qui a tant eu affaire avec les hommes, c'est la connoissance du cœur humain, et l'indulgence que cette connoissance inspire: il semble donc que, sous ces deux rapports, le *Cours de Morale* est complètement original. Les hommes religieux, d'ordinaire, ne vivent pas dans le monde; les hommes du monde, la plupart, ne sont pas religieux: où seroit-il donc possible de trouver à ce point l'observation de la vie et l'élévation qui en dégage? Je dirai, sans craindre qu'on attribue mon opinion à mes sentiments, que, parmi les écrits religieux, ce livre est l'un des premiers qui consolent l'être sensible, et intéressent les esprits qui réfléchissent sur les grandes questions que l'ame et la pensée agitent sans cesse en nous-mêmes.

Page 151, *ligne* 16.

(20) Dans un journal, intitulé *L'Europe*, on peut trouver des observations pleines de profondeur et de sagacité sur les sujets qui conviennent à la peinture; j'y ai puisé plusieurs des réflexions qu'on vient de lire. M. Frédéric Schlegel en est l'auteur: c'est une mine inépuisable que cet écrivain, et que les penseurs allemands, en général.

Page 161, *ligne* 30.

(21) Les tableaux historiques qui composent la galerie de Corinne sont des copies ou des originaux du Brutus de David, du Marius de Drouet, du Bélisaire de Gérard. Parmi les autres tableaux cités, celui de Didon a été fait par M. Rehberg, peintre allemand; celui de Clorinde est dans la galerie de Florence; celui de Macbeth est dans la collection anglaise des tableaux pour Shakspeare, et celui de Phèdre est de Guérin: enfin, les deux paysages de Cincinnatus et d'Ossian sont à Rome; et M. Wallis, peintre anglais, en est l'auteur.

Page 164, *ligne* 5.

(22) Je demandois à une petite fille toscane laquelle étoit la plus jolie,

d'elle ou de sa sœur : ah ! me répondit-elle, *il più bel viso è il mio*, le plus beau visage est le mien.

Page 167, *ligne* 21.

(23) Un postillon italien, qui voyoit mourir son cheval, prioit pour lui, et s'ecrioit : *O sant' Antonio, abbiate pietà dell' anima sua !* O saint Antoine, ayez pitié de son ame !

Page 167, *ligne* 32.

(24) Il faut lire, sur ce carnaval de Rome, une charmante description de Goëthe, qui en est un tableau aussi fidèle qu'animé.

Page 197, *ligne* 8.

(25) Il y a une charmante description du lac d'Albano, dans un recueil de poésies de madame Brunn, née Münter, l'une des femmes de son pays dont le talent et l'imagination méritent le plus d'éloges

Page 235, *ligne* 8.

(26) Discours *sur les devoirs des enfants envers leurs pères, Cours de Morale religieuse.* Voyez la note sur p. 142, l. 31.

Page 235, *ligne* 36.

(27) Discours *sur l'indulgence*, dans le *Cours de Morale religieuse.* Voyez la note sur p. 142, l. 31.

Page 253, *ligne* 16.

(28) M. Eliot, ministre d'Angleterre, a sauvé la vie d'un vieillard à Naples, de la même manière que lord Nelvil.

Page 274, *ligne* 28.

(29) Il ne faut pas confondre le nom de Corinne avec celui de la Corilla, improvisatrice italienne, dont tout le monde a entendu parler. Corinne étoit une femme grecque, célèbre par la poésie lyrique : Pindare lui-même avoit reçu des leçons d'elle.

Page 285, *ligne* 22.

(30) Une ancienne tradition appuie le préjugé d'imagination qui persuade à Corinne que le diamant avertit de la trahison : on trouve cette tradition rappelée dans des vers espagnols dont le caractère est vraiment singulier. Le prince Fernand, portugais, les adresse, dans une tragédie de Calderon, au roi de Fez, qui l'a fait prisonnier. Ce prince aima mieux mourir dans les fers, que de livrer à un roi maure une ville chrétienne que son frère, le roi Edouard, offroit pour le racheter. Le roi maure, irrité de ce refus, fit éprouver les plus indignes traitements au noble prince, qui, pour le fléchir, lui rappelle que la miséricorde et la générosité sont les vrais caractères de la puissance suprême. Il lui cite tout ce qu'il y a de royal dans l'univers : le lion, le dauphin, l'aigle, parmi les animaux : il cherche aussi parmi les plantes et les pierres, les traits de bonté naturelle que l'on attribue à celles qui semblent dominer toutes les autres ; et c'est alors qu'il dit que le diamant, qui sait résister au fer, se brise de lui-même, et se fond en poudre, pour avertir celui qui le porte de la trahison dont il est menacé. On ne peut savoir si cette manière de considérer toute la nature comme en rapport avec les sentiments et la destinée de l'homme, est mathématiquement vraie ; toujours

est-il qu'elle plaît à l'imagination, et que la poésie en général, et les poètes espagnols en particulier, en tirent de grandes beautés.

Calderon ne m'est connu que par la traduction allemande d'Auguste-Wilhelm Schlegel. Mais tout le monde sait en Allemagne que cet écrivain, l'un des premiers poètes de son pays, a trouvé aussi les moyens de transporter dans sa langue, avec la plus rare perfection, les beautés poétiques des Espagnols, des Anglais, des Italiens et des Portugais. On peut avoir une idée vivante de l'original, quel qu'il soit, quand on le lit dans une traduction ainsi faite.

Page 289, *ligne* 44.

(31) M. Dubreuil, très-habile médecin français, avoit un ami intime, M de Péméja, homme aussi distingué que lui. M. Dubreuil tomba malade d'une maladie mortelle et contagieuse, et l'intérêt qu'il inspiroit remplissant sa chambre de visites, M. Dubreuil appela M. de Péméja, et lui dit : — Il faut renvoyer tout ce monde ; vous savez bien, mon ami, que ma maladie est contagieuse ; il ne doit y avoir que vous ici. — Quel mot ! Heureux celui qui l entend ! M. de Péméja mourut quinze jours après son ami.

Page 310, *ligne* 43.

(32) Parmi les auteurs comiques italiens qui peignent les mœurs, il faut compter le chevalier de Rossi, Romain, qui a singulièrement, dans ses pièces, l'esprit observateur et satirique.

Page 346, *ligne* 25.

(33) Talma, ayant passé plusieurs années de sa vie à Londres, a su réunir dans son admirable talent le caractère et les beautés de l'art théâtral des deux pays.

Page 373, *ligne* 14.

(34) Après la mort du Dante, les Florentins, honteux de l'avoir laissé périr loin de son séjour natal, envoyèrent une députation au pape pour le prier de leur rendre ses restes ensevelis à Ravenne ; mais le pape s'y refusa, trouvant avec raison que le pays qui avoit donné asile à l'exilé étoit devenu sa patrie, et ne voulant point se dessaisir de la gloire attachée à posséder son tombeau.

Page 373, *ligne* 18.

(35) Alfieri dit que ce fut en se promenant dans l'église Santa-Croce qu'il sentit pour la première fois l'amour de la gloire, et c'est là qu'il est enseveli. L'épitaphe qu'il avoit composée d'avance pour sa respectable amie, madame la comtesse d'Albany, et pour lui, est la plus touchante et la plus simple expression d'une amitié longue et parfaite.

Page 406, *ligne* 31.

(36) On avoit annoncé pour deux heures après midi une éclipse de soleil à Bologne : le peuple se rassembla sur la place publique pour la voir ; et, impatient de ce qu'elle tardoit, il l'appeloit impétueusement comme un acteur qui se fait attendre ; enfin elle commença : et, comme le temps nébuleux empêchoit qu'elle ne produisît un grand effet, il se mit à la siffler à grand bruit, trouvant que le spectacle ne répondoit pas à son attente.

FIN DES NOTES.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111


LIBRARY OF CONGRESS
0 020 612 486 6